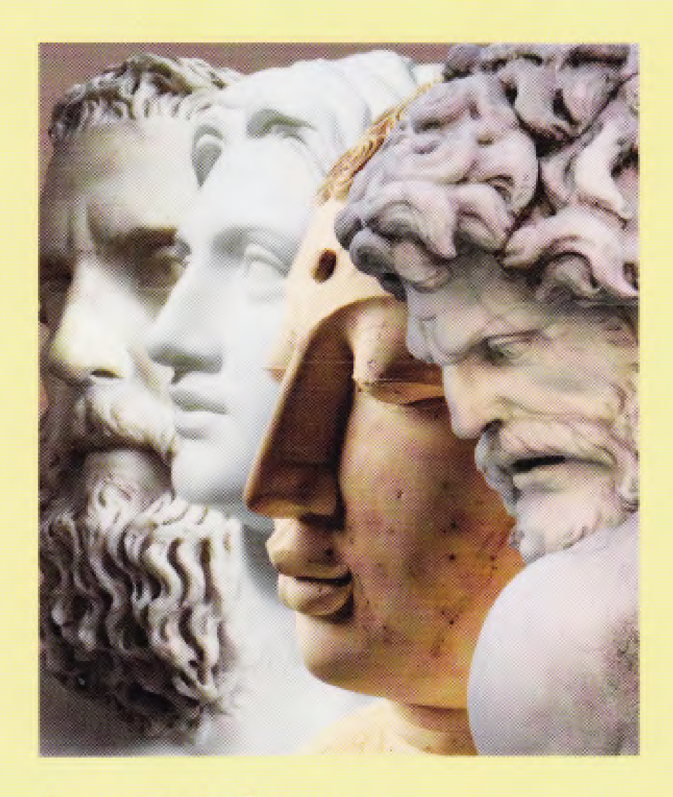


Le Héros aux mille et un visages

JOSEPH CAMPBELL



LE HÉROS
aux mille et un visages

Cet ouvrage a été publié pour la première fois
aux États-Unis par The Bollingen Series (XVII)
sous le titre :
THE HERO WITH A THOUSAND FACES

Publié avec le soutien du Conseil Régional Midi-Pyrénées



Une marque du groupe éditorial PIKTOS,
Z.I. de Bogues, rue Gutenberg - 31750 Escalquens
Bureau parisien : 6, rue Régis - 75006 Paris

www.piktos.fr

Imprimé en France
I.S.B.N. : 978-2-8489-8122-2

Joseph Campbell

LE HÉROS aux mille et un visages

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR H. CRÈS



À PROPOS DE L'AUTEUR

Joseph Campbell était un auteur et un professeur renommé pour ses travaux dans le domaine de la mythologie comparée. Il est né à New York en 1904 et, depuis l'enfance, il s'est beaucoup intéressé à la mythologie. Il adorait notamment lire sur les cultures amérindiennes et visitait souvent l'American Museum of Natural History de New York, dont la collection de totems le fascinait tout particulièrement. Campbell a fait ses études à l'université Columbia, où il s'est spécialisé en littérature médiévale et, après avoir obtenu une maîtrise, il a poursuivi ses recherches universitaires à Paris et à Munich. Durant son séjour à l'étranger, il a été influencé par l'art de Pablo Picasso et d'Henri Matisse, par les romans de James Joyce et de Thomas Mann, et par les écrits psychanalytiques de Sigmund Freud et de Carl G. Jung. Ces influences ont conduit Campbell à élaborer sa théorie selon laquelle tous les mythes et récits épiques sont liés entre eux dans l'imaginaire humain et sont les manifestations culturelles d'un besoin humain universel d'expliquer les réalités sociales, cosmologiques et spirituelles.

Après un séjour en Californie, où il a rencontré John Steinbeck et le biologiste Ed Ricketts, il a enseigné à la Canterbury School (Connecticut), puis en 1934, il a rejoint le département de littérature de l'université Sarah Lawrence de New York, où il a exercé pendant de nombreuses années. Au cours des années 1940 et 1950, il a aidé Swami Nikhilananda à traduire les Upanisads (textes philosophiques hindous) et *The Gospel of Sri Râmakrishna* (*Les Enseignements de…*). Il a également édité les travaux de l'intellectuel allemand Heinrich Zimmer sur l'art, les mythes et la philosophie de l'Inde. En 1944, en collaboration avec Henry Morton Robinson, Joseph Campbell a publié : *A Skeleton Key to Finnegans Wake.* Son œuvre principale, *Le Héros aux mille et un visages*, est parue en 1949 et a immédiatement été accueillie avec enthousiasme ; avec le temps, le livre a été reconnu comme un grand classique. Dans son étude du mythe du héros, Campbell soutient qu'il existe un parcours type du héros et que toutes les cultures partagent ce même archétype qui s'exprime à travers les différents mythes. Dans son livre, Campbell a également exposé les conditions de départ, les stades de développement et les buts atteints par le héros lors de son parcours.

Joseph Campbell est décédé en 1987. En 1988, grâce à la diffusion télévisuelle de *The Power of Myth*, une série d'entretiens entre Joseph Campbell et Bill Moyers (*La Puissance du mythe*, Oxus, 2009), des millions de personnes ont pu découvrir les idées de Joseph Campbell.

À PROPOS DES ŒUVRES COMPLÈTES DE JOSEPH CAMPBELL

À sa mort en 1987, Joseph Campbell a laissé un corpus considérable d'ouvrages édités explorant la complexité des mythes et symboles universels, un vaste domaine d'étude qu'il appelait « la grande Histoire de l'humanité » et sa passion de toujours. Cependant, il a aussi laissé nombre de documents non compilés : divers articles, notes, lettres et journaux personnels, ainsi que des cours et conférences sur supports audio ou vidéo.

La Fondation Joseph Campbell, fondée en 1990 afin de préserver, protéger et poursuivre l'œuvre de Campbell, a entrepris de créer des archives numériques de tous ces écrits, afin de les répertorier et d'éditer les *Œuvres complètes* de Joseph Campbell.

Œuvres complètes de Joseph Campbell

Robert Waler, Directeur éditorial
David Cudler, Responsable éditorial

SOMMAIRE

DEUXIÈME PARTIE
LE CYCLE COSMOGONIQUE

Chapitre I. ÉMANATIONS

Chapitre II. LA NAISSANCE VIRGINALE

Chapitre III. LES TRANSFORMATIONS DU HÉROS

Chapitre IV. DISSOLUTIONS

ÉPILOGUE

LE MYTHE ET LA SOCIÉTÉ

À PROPOS DE LA FONDATION JOSEPH CAMPBELL

La Fondation Joseph Campbell est un organisme sans but lucratif qui poursuit l'œuvre de Joseph Campbell d'explorer les domaines de la mythologie et des religions comparées. La Fondation s'est fixé trois principaux objectifs.

D'abord, la Fondation a pour but de préserver, protéger et poursuivre l'œuvre pionnière de Campbell. Ce volet implique le catalogage et l'archivage de ses écrits, le développement de nouvelles publications issues de ces travaux, l'édition et la diffusion de son œuvre publiée, la protection des droits d'auteur correspondants et une large diffusion de son œuvre en rendant ses écrits disponibles au format numérisé sur le site Internet de la Fondation.

Ensuite, la Fondation vise à stimuler l'étude de la mythologie et des religions comparées. Ainsi, la Fondation met en place et/ou apporte son soutien à divers programmes de formation sur les mythologies, soutient et/ou finance divers événements destinés à faire mieux connaître au public l'œuvre de Campbell, fait don des travaux archivés de Campbell (principalement à la Joseph Campbell and Marija Gimbutas Archives and Library) et favorise l'utilisation du site Internet de la Fondation comme forum de discussions interculturelles et interdisciplinaires pertinentes.

Enfin, la Fondation aide les particuliers à enrichir leur vie par une série d'initiatives dont son programme d'affiliation sur Internet, son réseau international de tables rondes locales sur la mythologie, ainsi que divers événements et activités ponctuels proposés en relation avec l'œuvre de Joseph Campbell.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1949

« Les vérités que les doctrines religieuses contiennent sont tellement déformées et systématiquement déguisées », écrit *Sigmund Freud*, que l'ensemble des hommes n'y sauraient reconnaître la vérité. Le cas est analogue à celui qui se présente lorsque nous racontons à un enfant que la cigogne apporte les nouveau-nés. Ici encore nous disons la vérité sous un déguisement symbolique, car nous savons ce que signifie le grand oiseau. Mais l'enfant ne le sait pas. Dans ce que nous disons, il n'entend que ce qui a été déformé, et il sent qu'il a été trompé. Et c'est très souvent cette impression, nous le savons bien, qui engendre en lui, à l'égard des grandes personnes, une méfiance et une attitude récalcitrante. Nous sommes arrivés à la conviction qu'il vaut mieux s'abstenir de semblables déguisements symboliques de la vérité et ne pas refuser à l'enfant la connaissance de l'état réel des choses mise à la portée de son degré de développement intellectuel[1] .

C'est le but du présent ouvrage que de dévoiler quelques-unes des vérités qui se dissimulent à nous sous le déguisement des personnages de la religion et de la mythologie. Nous réunirons à cet effet un grand nombre d'exemples relativement simples et nous laisserons l'ancienne signification se dégager d'elle-même. Les vieux maîtres savaient ce qu'ils disaient. Lorsque nous aurons réappris à lire leur langage symbolique, il suffira d'une anthologie sérieusement établie pour que leur enseignement retrouve audience. Mais il nous faut tout d'abord apprendre la grammaire des symboles et je ne connais pas, à notre époque, de meilleure clef pour en pénétrer le mystère que la psychanalyse. Sans la considérer comme le dernier mot de la question, on peut néanmoins l'utiliser comme voie d'accès. La seconde étape consistera à rassembler quantité de mythes et de contes folkloriques de tous les coins du monde et à laisser les symboles parler d'eux-mêmes. Les parallèles apparaîtront immédiatement ; et par eux se révélera une immense et étonnamment constante affirmation des vérités qui ont fondé la vie de l'homme durant les millénaires de son séjour sur la planète.

Peut-être m'objectera-t-on qu'en faisant ressortir les correspondances, j'ai fait bon marché des différences entre les diverses traditions orientales et occidentales, qu'elles soient modernes, anciennes ou primitives. La même objection pourrait être faite à l'encontre de tout manuel ou planche d'anatomie où les différences physiologiques d'ordre racial sont négligées au profit d'une compréhension générale de base de l'organisme humain. Il y a, bien entendu, des différences entre les nombreuses mythologies et religions de l'humanité,

[1] Les notes indiquées en chiffres sont en fin de volume.

mais ce livre a pour objet les similitudes ; et, ces dernières une fois comprises, on s'apercevra que les différences sont beaucoup moins grandes qu'on ne le suppose généralement (et cela pour des raisons politiques). J'ai espoir qu'une élucidation comparative de cet ordre peut apporter sa contribution à la cause peut-être pas tout à fait désespérée de ces forces qui luttent actuellement pour l'unification du monde, non pas au nom de quelque hégémonie religieuse ou politique, mais en vue d'une mutuelle compréhension humaine. Comme il est dit dans les Védas : « Une est la Vérité, nombreux sont les noms que lui donnent les sages. »

Rassembler sous une forme accessible tout ce matériel était une bien grande tâche et je tiens à remercier ici pour leur aide M. Henry Morton Robinson, dont les conseils m'ont été d'un grand secours au stade initial comme au stade final de cet ouvrage ; Mrs. Peter Geiger, Mrs. Margaret Wing et Mrs. Helen McMaster, qui ont maintes fois relu le manuscrit et m'ont apporté des suggestions précieuses ; ainsi que ma femme, qui m'a assisté sans relâche, m'écoutant, me lisant et révisant mon travail.

J.C.
NEW YORK CITY, 10 JUIN 1948.



FIG. 1. – Méduse *(relief de marbre, Italie, datation incertaine)*

PROLOGUE

Le Monomythe

1. Le mythe et le rêve

QUE NOUS ÉCOUTIONS avec une réserve amusée les incantations obscures de quelque sorcier congolais aux yeux injectés de sang, ou que nous lisions, avec le ravissement d'un lettré, de subtiles traductions des sonnets mystiques de Lao-tseu ; qu'il nous arrive, à l'occasion, de briser la dure coquille d'un raisonnement de saint Thomas d'Aquin ou que nous saisissions soudain le sens lumineux d'un bizarre conte de fées esquimau – sous des formes multiples, nous découvrirons toujours la même histoire merveilleusement constante. Partout, la même allusion l'accompagne avec une persistance provocante : allusion à l'expérience qui reste à vivre, plus vaste qu'on ne le saura ou qu'on ne le dira jamais.

D'un bout à l'autre du monde habité et de tout temps toutes les circonstances de la vie de l'homme ont été prétexte à la floraison des mythes et ce sont eux qui ont été la source vive d'inspiration de tout ce que l'esprit humain a pu produire. Il ne serait pas exagéré de dire que le mythe est l'ouverture secrète par laquelle les énergies inépuisables du cosmos se déversent dans les entreprises créatrices de l'homme. Les religions, les philosophies, les arts, les formes sociales de l'homme primitif et historique, les principales découvertes de la science et de la technologie, les rêves mêmes qui troublent le sommeil proviennent du cercle magique et fondamental du mythe.

L'étonnant est que le moindre conte de nourrice soit doué de ce pouvoir caractéristique de toucher et d'inspirer les centres créateurs profonds ; de la même manière, la moindre goutte d'eau a la saveur de l'océan et l'œuf de la puce contient tout le mystère de la vie. Car les symboles de la mythologie ne sont pas fabriqués ; l'homme n'en est pas maître. Il ne peut ni les inventer ni

les supprimer définitivement. Ce sont des produits spontanés de la psyché et chacun d'eux renferme le pouvoir de germination de la source dont il provient. Quel est le secret de ces images éternelles ? À quelle profondeur de l'esprit se situent-elles ? Pourquoi, sous la diversité du costume, la mythologie est-elle partout la même ? Et quel est son enseignement ?

Nombreuses sont aujourd'hui les sciences qui cherchent à analyser cette énigme. Des archéologues fouillent les ruines de l'Irak, du Ho-nan, de la Crète et du Yucatán. Des ethnologues interrogent les Ostiaks du fleuve Ob, les Boobies de l'île de Fernando Po. Toute une génération d'orientalistes nous a récemment fait découvrir les textes sacrés de l'Orient et donné accès aux sources pré-hébraïques de l'Écriture sainte. Dans le même temps, des équipes de savants, poursuivant sans relâche les recherches entreprises au siècle précédent dans le domaine de la psychologie des peuples, s'efforçaient d'établir les bases psychologiques du langage, du mythe, de la religion, des arts et des éthiques.

Les révélations les plus surprenantes, cependant, sont celles fournies par les hôpitaux psychiatriques. Les écrits audacieux des psychanalystes, dont les découvertes ont véritablement marqué notre époque, sont indispensables pour qui étudie la mythologie ; car, quoi qu'on puisse penser des interprétations de détail, parfois contradictoires, des cas particuliers et des problèmes d'espèce, Freud, Jung et leurs disciples ont démontré irréfutablement que la logique du mythe, ses héros et leurs exploits survivent de nos jours. En l'absence d'une mythologie collective efficace, chacun de nous possède son propre panthéon onirique, insoupçonné, rudimentaire et cependant secrètement agissant. La dernière incarnation d'Œdipe, les héros ressuscités du roman de la Belle et la Bête attendent, cet après-midi, au coin de la 42e Rue et de la 5e Avenue, que le feu rouge passe au vert.

> J'ai rêvé (écrivit un jeune Américain au rédacteur d'une chronique publiée par une chaîne de journaux) que je réparais la toiture de notre maison. Soudain, j'entendis la voix de mon père qui, resté à terre, m'appelait d'en bas. Je me retournai vivement pour mieux l'entendre et, dans le mouvement que je fis, le marteau m'échappa des mains, glissa sur la pente du toit et disparut par-dessus bord. J'entendis un bruit sourd, comme un corps qui tombe.
> Affolé, je descendis l'échelle et trouvai mon père étendu à terre, mort, la tête baignant dans le sang. J'en ressentis une profonde douleur et, tout en sanglotant, je me mis à appeler ma mère. Elle sortit de la maison et me prit dans ses bras : « Ne t'en fais pas, mon fils ! C'est un accident, me dit-elle. Je sais bien que tu t'occuperas de moi, même s'il n'est plus là. » Elle m'embrassa et je me réveillai.



FIG. 2. – Vishnu rêvant l'univers *(relief en pierre, Inde, vers 400-700 av. J.-C.)*

> Je suis l'aîné de la famille et j'ai vingt-trois ans. Je me suis séparé de ma femme il y a un an ; d'ailleurs nous ne pouvions plus nous entendre. Je suis très attaché à mes parents et je n'ai jamais eu la moindre difficulté avec mon père, sauf lorsqu'il insistait pour que je retourne vivre avec ma femme ; mais je ne pourrais pas être heureux avec elle. Je n'y consentirai donc jamais[1].

Le mari malheureux révèle ici, avec une candeur véritablement merveilleuse, qu'au lieu de reporter ses énergies spirituelles sur l'amour et les problèmes de son mariage, il s'est attardé dans les replis secrets de son imagination, à la situation dramatique, devenue ridiculement anachronique, de son premier et unique conflit émotionnel : celui du triangle tragicomique de la petite enfance : rivalité du fils avec son père pour obtenir l'amour de la mère. Il semble que les tendances les plus constantes de la psyché humaine soient celles qui découlent du fait que, parmi tous les animaux, nous soyons ceux qui restent le plus longtemps attachés à la mamelle. Les hommes naissent trop tôt ; ils sont inachevés, incapables encore d'affronter le monde. En conséquence, leur seule défense face à un univers de dangers est la mère, sous la protection de laquelle ils prolongent la période intra-utérine[2]. De là vient que l'enfant et la mère dont il dépend forment une unité duelle pendant les mois qui suivent la catastrophe de la naissance et cela, tant sur le plan psychologique

que sur le plan physiologique[3]. Toute absence prolongée de la mère provoque des tensions chez le nourrisson et, en conséquence, des pulsions agressives ; des réactions d'agressivité apparaissent également lorsque la mère est obligée de s'opposer à l'enfant. De sorte que l'objet premier de l'hostilité de l'enfant est le même que le premier objet de son amour, et que son premier idéal (conservé par la suite comme fondement inconscient de toutes les images de bonheur, de vérité, de beauté et de perfection) est cette unité duelle que symbolisent les « Vierges à l'Enfant »[4].

Le malheureux père représente, lui, la première intrusion fondamentale d'un autre ordre de réalité dans la félicité parfaite vécue dans le sein maternel et rétablie sur terre. Il est donc ressenti essentiellement comme un ennemi. C'est sur lui que se reporte la charge d'agression réservée, à l'origine, à la « mauvaise » mère, c'est-à-dire à la mère absente, tandis qu'elle reste (en général) l'objet du désir réservé à la « bonne » mère, c'est-à-dire à la mère présente, nourricière, protectrice. Cette répartition fatale chez l'enfant de l'instinct de mort (*thanatos : destrudo*) et de l'instinct d'amour (*éros : libido*) est à la base du complexe d'Œdipe, bien connu maintenant et dans lequel Sigmund Freud a vu, il y a près d'un demi-siècle, la cause majeure de notre incapacité à nous comporter comme des êtres raisonnables, une fois atteint l'âge adulte. Comme il l'a défini lui-même : « Œdipe, qui tue son père et épouse sa mère, ne fait qu'accomplir un des désirs de notre enfance. Mais, plus heureux que lui, nous avons pu, depuis lors, dans la mesure où nous ne sommes pas devenus névropathes, détacher de notre mère nos désirs sexuels et oublier notre jalousie contre notre père. »[5*] Ou, comme il l'écrit encore : « Tous les troubles morbides de la vie sexuelle peuvent, à bon droit, être considérés comme résultant d'inhibitions dans le cours du développement. »[6]

Car plus d'un homme a partagé en songe
Le lit de sa mère ! Mais celui qui sait surmonter
De telles frayeurs supporte un destin plus facile[7] *!*

L'apparente absurdité du rêve suivant nous permettra de mesurer dans quelle fâcheuse situation se trouve l'épouse d'un homme dont les sentiments, au lieu de parvenir à maturité, sont restés fixés au stade de la petite enfance et des contes bleus ; nous commençons ici à vraiment sentir que nous pénétrons, mais par un biais singulier, dans l'antique royaume du mythe.

<*> On a observé que le père, lui aussi, peut être ressenti comme protecteur et, partant, la mère comme tentatrice. C'est par là qu'Œdipe rejoint Hamlet. « Ô Dieu ! Je pourrais être confiné dans une coque de noix et me compter roi des espaces infinis, si ce n'était que j'ai de mauvais rêves. » (*Hamlet*, II, IV)
« Tous les névrosés, écrit le Dr Freud, sont soit Œdipe, soit Hamlet. »
Lorsqu'il s'agit non plus d'un fils mais d'une fille, le problème se complique légèrement : ce qui suit l'éclairera suffisamment, étant donné la brièveté avec laquelle le sujet est exposé ici. « J'ai rêvé la nuit dernière que mon père poignardait ma mère en plein cœur. Elle en mourait. Je savais que personne ne blâmait mon père de ce qu'il avait fait ; pourtant je pleurais amèrement. Il me parut que le rêve changeait et que nous partions ensemble en voyage. Je me sentais très heureuse. » C'est le rêve d'une jeune femme célibataire de vingt-quatre ans. (Wood, *op. cit.*, p. 130).

> J'ai rêvé, écrivit une femme, qu'un grand cheval blanc me suivait partout où j'allais. Il me faisait peur et je le poussai pour qu'il s'éloigne de moi. Je me retournai pour voir s'il continuait à me suivre et je m'aperçus qu'il était devenu un homme. Je lui dis d'aller chez le coiffeur faire couper sa crinière. Ce qu'il fit. Quand il en ressortit, il ressemblait tout à fait à un homme, sauf qu'il avait des sabots et une tête de cheval et qu'il continuait à me suivre partout où j'allais. Il s'approcha plus près de moi et je me réveillai.
> Je suis mariée, j'ai trente-cinq ans, deux enfants ; il y a quatorze ans que je suis mariée et je suis certaine que mon mari m'est fidèle[8].

L'inconscient suscite dans l'imagination toutes sortes de fantômes, d'êtres étranges, de terreurs et d'images trompeuses – que ce soit en rêve, dans la vie diurne ou en cas de démence. Car sous le sol de la petite maison relativement ordonnée dans laquelle nous vivons et que nous appelons notre conscience, le royaume de l'homme s'enfonce dans les cavernes inconnues d'Aladin ; tout n'y est pas que pierres précieuses ; des djinns dangereux y demeurent aussi : forces psychologiques importunes ou refoulées auxquelles nous ne pensons pas ou que nous n'avons pas osé intégrer à notre vie. Nous pouvons continuer à les ignorer, mais il peut arriver, au contraire, qu'une parole inattendue, une odeur de campagne, la saveur d'une tasse de thé ou l'éclair d'un regard déclenchent un ressort magique et provoquent, dans notre cerveau, l'apparition des dangereux messagers. Ils sont dangereux parce qu'ils menacent l'édifice de sécurité à l'intérieur duquel nous nous sommes retranchés, nous et notre famille. Mais ils exercent aussi un charme ensorcelant, car ils sont porteurs des clefs qui ouvrent tout le royaume de l'aventure, désirée et redoutée tout ensemble, de la découverte de soi. Destruction du monde que nous avons construit et dans lequel nous vivons, et de nous dans ce monde ; mais ensuite reconstruction merveilleuse d'une vie plus audacieuse, plus pure, plus vaste et pleinement humaine : tels sont l'attrait, l'espoir et l'effroi que suscitent ces inquiétants visiteurs nocturnes, venus du royaume mythologique que nous portons en nous.

La psychanalyse, cette science moderne des rêves, nous a appris à être attentifs à des images immatérielles. Elle a également découvert comment les laisser agir. Les dangereuses crises de croissance du moi peuvent ainsi se dérouler sous l'œil protecteur d'un initié qui connaît le langage des rêves et assume donc le rôle et la qualité de l'ancien mystagogue, ou guide des âmes, du guérisseur des sanctuaires primitifs de la forêt qui présidait aux épreuves et à l'initiation. Le médecin est le maître actuel du royaume mythologique, il est celui qui sait tous les secrets, qui connaît toutes les formules magiques. Son rôle est précisément celui du Sage Vieillard des mythes et des contes de fées qui, de ses conseils, aide le héros à surmonter les épreuves et les terreurs qui jalonnent l'aventure mystérieuse. C'est lui qui apparaît et montre du doigt l'épée magique fulgurante qui terrassera le dragon-terreur ; c'est lui qui

parle de la fiancée lointaine et du château aux trésors, qui applique un baume salutaire sur les blessures dont le héros allait mourir et qui, finalement, le renvoie, vainqueur, au monde de la vie quotidienne, après sa grande aventure dans la nuit enchantée.

Si, gardant cette image à l'esprit, nous entreprenons maintenant d'examiner les nombreux et étranges rituels des tribus primitives et des grandes civilisations du passé, il devient manifeste que leur but et leur action réels étaient d'aider les hommes à franchir ces seuils de transformation, ces seuils difficiles qui requièrent un changement des structures non seulement de la vie consciente, mais aussi de la vie inconsciente. Les rites dits de passage, qui tiennent une place si importante dans la vie des sociétés primitives (rituels de la naissance, de l'attribution du nom, de la puberté, du mariage, des funérailles, etc.), se caractérisent par des pratiques solennelles de séparation, généralement très pénibles, par lesquelles l'esprit rompt radicalement avec les attitudes, les attachements et les formes de vie correspondant au stade de développement qu'il s'agit de dépasser*. Ensuite vient un temps plus ou moins long de retraite, pendant lequel sont accomplis des rites destinés à faire connaître à l'« aventurier de la vie » les formes et les sentiments qui conviennent à son nouvel état ; de sorte que, lorsque le moment viendra pour lui de réintégrer son monde habituel, l'initié sera pratiquement né de nouveau[9].

Le plus stupéfiant, du reste, est le fait qu'un grand nombre d'épreuves et d'images rituelles correspondent à celles qui apparaissent spontanément dans les rêves du psychanalysé lorsque, abandonnant ses fixations infantiles, il commence à s'ouvrir à l'avenir. Chez les aborigènes d'Australie, par exemple, l'un des moments capitaux de l'épreuve initiatique (qui consiste, à la puberté, à soustraire l'enfant à sa mère et à l'introduire dans la société des hommes pour qu'il soit initié à leur science secrète) est le rite de la circoncision.

> Quand un jeune garçon de la tribu des Murngins doit être circoncis, ses pères et les anciens lui disent : "L'Ancêtre Serpent flaire ton prépuce ; il le réclame." Les enfants le croient à la lettre et sont épouvantés. Ils se réfugient habituellement auprès de leur mère, de la mère de leur mère ou de quelque autre parente bien-aimée, car ils savent que les hommes vont s'employer à les entraîner dans le territoire des hommes où mugit le grand serpent. Les femmes se lamentent rituellement sur les enfants : c'est pour empêcher que le grand serpent ne les avale[10].

Voyons maintenant la version donnée par l'inconscient. « Dans un rêve, écrit le Dr C.G. Jung, un malade a rencontré l'image suivante : "Un serpent surgissait tout à coup d'une cave humide et mordait le rêveur dans la région

* Dans les cérémonials tels que ceux de naissance et de mort, les effets significatifs sont, bien entendu, ceux que ressentent les parents et les membres de la famille. Les rites de passage ont tous pour but de toucher non seulement le candidat, mais également chacun des membres de son entourage.

génitale". Ce rêve se produisit au moment où le malade fut convaincu de la vérité de l'analyse et où il commença à se libérer de son complexe maternel. »[11]

La fonction principale de la mythologie et du rite a toujours été de fournir à l'esprit humain les symboles qui lui permettent d'aller de l'avant et l'aident à faire face à ces fantasmes qui le freinent sans cesse. Il est bien possible, en effet, que la grande fréquence des névroses que nous constatons autour de nous soit due à la carence d'une aide spirituelle efficace de cet ordre. Nous restons fixés aux images non exorcisées de notre petite enfance et peu disposés, de ce fait, à franchir les seuils indispensables pour parvenir à l'âge adulte. Aux États-Unis, les valeurs ont même été inversées : le but n'est pas d'atteindre l'âge mûr mais de rester jeune, non pas de devenir adulte en se détachant de la Mère, mais de lui rester attaché. Aussi, pendant que les maris se prosternent devant les autels de leur jeunesse, tout en étant les avocats, les commerçants ou les esprits supérieurs que leurs parents souhaitaient qu'ils devinssent, leurs épouses, même après quatorze ans de mariage et bien qu'elles aient mis au monde et élevé deux beaux enfants, sont toujours à la recherche de l'amour. Et encore ne peut-il venir à elles que sous forme de centaures, silènes, satyres et autres incubes concupiscents de la troupe de Pan qu'elles retrouvent en songe comme c'est le cas dans le rêve cité plus haut, ou sous le maquillage des derniers héros de l'écran, dans les temples de carton-pâte dédiés au culte de Vénus. Pour finir, il faut que vienne le psychanalyste qui réaffirmera la sagesse éprouvée des anciens enseignements prospectifs que dispensaient les danseurs masqués exorciseurs et les sorciers-guérisseurs-circonciseurs. Et nous découvrons alors, comme dans le rêve de la morsure de serpent, que l'éternel symbolisme initiatique est créé spontanément par le patient lui-même au moment où il se libère. Apparemment, ces images initiatiques contiennent quelque chose de si nécessaire à la psyché que si le monde extérieur ne les apporte pas par l'entremise du mythe et du rituel, il faut qu'elles soient retrouvées au travers du rêve, de l'intérieur – faute de quoi nos énergies resteraient enfermées dans une banale et anachronique chambre d'enfant, au profond de la mer.

Dans ses ouvrages, Sigmund Freud fait ressortir les passages et les difficultés qui appartiennent à la première moitié du cycle de la vie humaine : celles de l'enfance et de l'adolescence, qui représentent l'ascension de notre soleil vers son zénith. En revanche, C.G. Jung insiste sur les crises de la seconde moitié de la vie, celles qui correspondent à ce moment où le disque solaire, pour progresser, doit accepter de descendre et, finalement, de disparaître dans la ténébreuse matrice de la tombe. Au soir de la vie, les symboles ordinaires de nos désirs et de nos peurs se changent en leurs contraires ; car ce n'est plus la vie mais la mort qui nous défie. Ce n'est plus le sein maternel, mais le phallus, qu'il est alors difficile d'abandonner – à moins qu'une lassitude de la vie n'ait déjà gagné notre cœur lorsque retentira l'appel de la mort, avec, pour nous séduire, la promesse d'une félicité qui, autrefois, nous fascinait dans l'amour. Le cercle se referme : de la tombe qu'est le sein maternel au sein maternel qu'est

la tombe, nous allons – incursion ambiguë, énigmatique, dans un monde de matière à l'état solide qui ne tardera pas à s'évanouir, comme la substance d'un rêve. Et si nous jetons un regard en arrière sur ce qui promettait d'être notre aventure personnelle, unique, imprévisible et dangereuse, nous ne découvrons, en définitive, qu'une succession de métamorphoses classiques, comme en ont subi tous les hommes et toutes les femmes, dans toutes les parties du monde, à toutes les époques et sous tous les étranges travestissements des civilisations.

L'histoire du roi Minos, par exemple, raconte comment ce grand souverain de l'empire crétois, alors au sommet de sa suprématie commerciale, s'assura les services de Dédale et comment le célèbre architecte conçut et construisit pour lui un labyrinthe où cacher cette chose dont le palais avait à la fois honte et peur. Dans ses murs, en effet, il y avait un monstre enfanté par la reine Pasiphaé. Tandis que le roi Minos était, dit-on, occupé à des guerres importantes pour protéger les routes commerciales de son royaume, Pasiphaé avait été séduite par un magnifique taureau, blanc comme neige et né de la mer. Ce qui n'était pas pire, à vrai dire, que ce à quoi s'était prêtée la propre mère de Minos, Europe ; on sait, en effet, qu'elle avait été ravie par un taureau qui l'avait emportée en Crète. Ce taureau-là était Zeus et le fils vénéré de cette union sacrée, Minos lui-même, maintenant partout respecté et servi sans réserve. Comment donc Pasiphaé aurait-elle pu se douter que le fruit de son imprudence à elle serait un monstre : ce petit enfant à corps d'homme mais à tête et à queue de taureau ?

Son entourage blâma beaucoup la reine ; mais le roi n'était pas sans avoir conscience de la part qui lui revenait dans la faute. Le taureau en question avait été envoyé par Poséidon, longtemps auparavant, lorsque Minos disputait le trône à ses frères. Minos, prétendant que le trône lui revenait de droit divin, avait prié le dieu de faire sortir de la mer un taureau en témoignage ; pour sceller sa prière, il avait fait vœu de sacrifier aussitôt l'animal, en symbole de soumission. Le taureau apparut et Minos monta sur le trône ; mais, ayant contemplé la majesté de la bête que Poséidon lui avait envoyée et réfléchi aux avantages qu'il y aurait à posséder un tel animal, il décida d'user d'une ruse de trafiquant dont il supposait que le dieu ne se formaliserait guère. Il sacrifia sur l'autel de Poséidon le plus beau taureau blanc qu'il possédât et adjoignit l'autre à son troupeau.



Fig. 3. – Silènes et Ménades
(amphore hellène à figures noires, Sicile, vers 500-450 av. J.-C.)

L'empire crétois avait beaucoup prospéré sous le gouvernement avisé de ce célèbre législateur, modèle d'attachement au bien public. Cnossos, la capitale, était devenue le centre élégant et luxueux d'une des premières puissances commerciales du monde civilisé. La céramique crétoise était appréciée en Babylonie et en Égypte, et la flotte naviguait vers toutes les îles et tous les ports de la Méditerranée. Intrépides, leurs frêles embarcations franchissaient les Colonnes d'Hercule pour gagner le vaste océan et, de là, longeaient les côtes, tant vers le nord pour rapporter l'or d'Irlande et l'étain de Cornouailles[12], que vers le sud où, contournant le Sénégal, elles atteignaient le lointain pays des Yorubas et les centres reculés du commerce de l'ivoire, de l'or et des esclaves[13].

Mais, en son royaume, la reine, sous l'inspiration de Poséidon, avait conçu une passion irrésistible pour le taureau. Elle avait convaincu l'habile architecte de son mari, l'incomparable Dédale, de fabriquer pour elle une vache en bois qui puisse abuser le taureau. Fiévreusement elle y pénétra ; et le taureau se méprit.

Elle mit au monde un monstre qui ne tarda pas à devenir un danger. Aussi Dédale fut-il à nouveau sommé, cette fois par le roi, de construire un immense enclos, en forme de labyrinthe et muni de passages sans issues, pour soustraire la chose aux regards. Son invention comportait tant de détours que Dédale lui-même, lorsqu'il eut achevé son ouvrage, ne put qu'avec peine revenir jusqu'au seuil. À l'intérieur, on installa le Minotaure ; et dorénavant on le nourrit de jeunes filles et de jeunes garçons que les nations asservies par les Crétois envoyaient par groupes en guise de tribut[14].

Ainsi, d'après l'antique légende, ce ne fut point la reine, mais le roi, qui commit la faute originelle ; et celui-ci vraiment ne pouvait la blâmer, car il savait bien ce qu'il avait fait. Il avait détourné un événement d'intérêt public à son profit personnel, alors que le sens profond de son investiture royale impliquait qu'il ne fût plus une personne privée. Restituer le taureau aurait symbolisé sa soumission totalement désintéressée aux devoirs de sa charge alors qu'en le gardant, il manifestait, au contraire, une tendance à un développement abusif et égocentrique du moi. En conséquence, le roi « par la grâce de Dieu » devint le dangereux tyran « Tiens-bon », épris de soi. De même que les rites de passage traditionnels devaient avoir pour effet d'apprendre à l'individu à mourir au passé et à renaître à l'avenir, de même les grandes cérémonies d'investiture le débarrassaient-elles de son vêtement d'homme privé pour le revêtir du manteau de sa fonction. Tel était l'idéal, que l'homme fût roi ou artisan. Cependant, en commettant le sacrilège de refuser le rite, l'individu, en tant qu'unité, se sépara de l'unité plus vaste que constituait la communauté prise dans son ensemble ; et c'est ainsi que l'Un éclata en multitudes et que celles-ci se mirent à se combattre les unes les autres – chacun pour soi – et ne purent être gouvernées dorénavant que par la force.

La figure du monstre-tyran est connue de toutes les mythologies, traditions, légendes – et même cauchemars – du monde. Ses caractéristiques sont partout essentiellement les mêmes. C'est l'accapareur du bien commun. C'est le monstre avide des prérogatives insatiables du « mien » et du « moi ». Les mythologies et les contes de fées montrent que les ravages qu'il cause s'étendent à tout l'univers en son pouvoir. Ceux-ci peuvent se limiter à ses proches, à sa propre psyché torturée, ou aux vies qu'il brise au contact de son aide ou de son amitié ; ou bien encore ils peuvent s'étendre à toute une civilisation. Le développement abusif de l'*ego* du tyran est une malédiction, pour lui et pour la société dans laquelle il vit – aussi prospères que puissent sembler ses affaires. Terrorisé par lui-même, traqué par la peur, en perpétuel état d'alerte et prêt, par avance, à repousser les agressions de son entourage – qui sont essentiellement le reflet en lui-même de ses propres impulsions incontrôlables d'acquisition – le géant de l'autarcie personnelle est un porteur de désastre à l'échelon du monde, quelque humanitaires que soient les intentions dont il berce son esprit. Où qu'il porte la main, il arrache un cri (qui, s'il ne franchit pas le seuil des maisons, résonne, plus tristement encore,

au fond des cœurs) : un cri d'appel vers le héros rédempteur, vers celui qui brandira l'épée fulgurante dont l'apparition, l'intervention, la possession libéreront le pays.

Voici celui qui ne peut ni se tenir debout, ni s'étendre, ni s'asseoir.
Pour lui pas de silence, même dans les montagnes,
Mais l'éclair sec, stérile, sans pluie.
Pour lui pas de solitude, même dans les montagnes,
Mais des faces rouges, maussades, qui ricanent et qui grognent
Derrière les portes des demeures lézardées[15].

Le héros est l'homme qui s'est entièrement soumis. Mais à quoi ? C'est précisément l'énigme devant laquelle nous nous trouvons aujourd'hui et la vertu première, la fonction historique du héros, a toujours été de la résoudre. Comme le dit le professeur Arnold J. Toynbee, dans sa volumineuse étude des lois qui président à la grandeur et à la décadence des civilisations[16], le schisme de l'âme, le schisme du corps social ne trouveront pas leur solution dans un retour au bon vieux temps (archaïsme) ou dans des programmes qui garantissent un futur utopique (futurisme), ni même dans l'effort le plus réaliste, le plus pratique, pour reconsolider les éléments qui se désagrègent. Seule la naissance peut vaincre la mort – non pas la renaissance de quelque chose d'ancien, mais la naissance de quelque chose de neuf. L'âme et le corps social doivent être le siège – si nous voulons connaître une longue survie – d'un continuel « retour de la naissance » (*palin genesis*), afin d'annuler les récurrences inexorables de la mort. Car c'est à travers nos victoires mêmes, si nous ne sommes pas renés, que s'accomplit l'œuvre de Némésis : nos vertus engendrent notre perte ; alors tout est piège : la paix, la guerre, le changement, la permanence ; lorsque sonne l'heure de sa victoire, la mort se présente ; nous ne pouvons plus rien si ce n'est subir la crucifixion et ressusciter, être complètement démembrés pour ensuite renaître.

Thésée, le héros vainqueur du Minotaure, arriva en Crète, venant du monde extérieur, comme le symbole et le représentant de la civilisation grecque naissante. C'était quelque chose de neuf et de vivant. Mais on peut également chercher et trouver ce principe régénérateur dans les murs mêmes de l'empire du tyran. Le professeur Toynbee emploie les termes de « détachement » et de « transfiguration » pour caractériser la crise par laquelle on atteint une plus haute dimension spirituelle qui permet à l'œuvre de création de se poursuivre. La première étape, celle du détachement, du renoncement, consiste en un transfert radical pour la paix de l'éternel royaume intérieur. Mais ce royaume, comme nous l'apprend la psychanalyse, est précisément l'inconscient infantile. C'est le royaume dans lequel nous pénétrons dans le sommeil. Nous le portons en nous à jamais. Tous les ogres, tous les guides secrets de notre enfance sont là, et toute la magie de cet âge. Et, ce qui est plus important encore, ce royaume recèle toutes les potentialités de vie, ces autres parties de nous-mêmes, que nous n'avons jamais réussi à mener à maturité. Ces germes précieux sont,

en effet, impérissables. Si ne serait-ce qu'une partie de cette totalité perdue pouvait être ramenée à la lumière du jour, nous connaîtrions un élargissement extraordinaire de nos facultés, un intense renouveau de vie, une impulsion à retrouver notre vraie stature. Si nous pouvions retrouver ce quelque chose que nous avons oublié – et pas seulement nous, mais toute notre génération, toute notre civilisation – nous deviendrions vraiment celui qui dispense un don inestimable, le héros de son temps, c'est-à-dire quelqu'un dont l'importance historique s'étend au monde entier. En somme, la première démarche du héros consiste à se retirer du monde des effets secondaires pour gagner ces zones causales de la psyché où résident les réels obstacles ; et là, à faire sur eux toute la lumière et, pour son propre compte, à les extirper (c'est-à-dire livrer bataille aux démons infantiles de sa propre civilisation), afin de parvenir à l'expérience directe, sans détour, à l'assimilation de ce que C.G. Jung appelle les « images archétypes »[17]. Ce processus, les philosophies hindoue et bouddhiste le nomment *viveka*, « discrimination ».

Comme le Dr Jung l'a fait remarquer[18], la théorie des archétypes n'est nullement de son invention.

• Comparer avec Nietzsche : « Dans le sommeil et le rêve, nous refaisons, encore une fois, la tâche de l'humanité antérieure… Je pense que, comme maintenant encore l'homme conclut en rêve, l'humanité concluait aussi dans la veille durant bien des milliers d'années… Le rêve nous reporte dans de lointains états de la civilisation humaine et nous met en main un moyen de mieux les comprendre. »[19]

• Comparer à la théorie des « pensées primordiales » des peuples d'Adolf Bastian ; leur caractère psychique originel pourrait les faire considérer comme « les dispositions germinales spirituelles (ou psychiques) d'où la structure sociale dans son ensemble s'est développée organiquement » et, comme telles, elles pourraient servir de bases pour une recherche inductive[20].

• Comparer à Franz Boas : « Depuis l'analyse approfondie qu'a faite Waitz du problème de l'unité de l'espèce humaine, il ne fait plus de doute que, pour le fond, les caractéristiques mentales de l'homme sont identiques à travers le monde tout entier. […] Bastian a été amené à parler de la consternante monotonie des idées fondamentales de l'humanité sur l'ensemble du globe. […] Certains modèles d'associations d'idées se retrouvent dans tous les types de culture. »[21]

• Comparer à sir James G. Frazer : « Il n'est pas besoin de supposer, comme l'ont fait certains érudits dans l'Antiquité et de nos jours, que ces peuples occidentaux ont emprunté à la civilisation plus ancienne de l'Orient la conception de la Mort et de la Résurrection du dieu, avec le rituel solennel par lequel cette conception était représentée devant les fidèles sous une forme dramatique. Plus probablement, la ressemblance que l'on peut noter sous ce rapport entre les religions de l'Orient

et de l'Occident n'est rien de plus que ce que nous appelons communément, mais incorrectement, une coïncidence fortuite, l'effet de causes analogues agissant sur l'esprit humain dont la constitution est la même dans les différents pays et sous les différents climats. »[22]

• Comparer à Sigmund Freud : « J'ai, dès le début, reconnu l'existence d'une symbolique du rêve. Je ne parvins à apprécier pleinement son importance et sa signification que peu à peu, avec l'expérience et grâce aux contributions de Wilhelm Stekel... C'est par l'intuition que Stekel arrivait à ses interprétations, grâce à une aptitude particulière... Le développement de notre expérience psychanalytique nous a permis de rencontrer des malades qui ont fait preuve de cette compréhension directe de la symbolique du rêve à un point étonnant... Cette symbolique n'est pas spéciale au rêve, on la retrouve dans toute l'imagerie inconsciente, dans toutes les représentations collectives, populaires notamment : dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes, les jeux de mots courants : elle y est même plus complète que dans le rêve. »[23]

• Le Dr Jung a fait observer qu'il a emprunté son expression *archétype* aux auteurs classiques : Cicéron, Pline, le *Corpus Hermeticum,* Saint Augustin, etc.[24]. Bastian note la correspondance qui existe entre sa théorie personnelle des « idées élémentaires » et le concept stoïcien des *logoi spermatikoi.* La tradition des « formes subjectivement connues » (en sanscrit *antarjñeya-rupa)* est, en fait, coextensive à la tradition du mythe et fournit une clef à la compréhension et à l'emploi des images mythologiques – comme les chapitres qui suivent le montreront abondamment.

Les archétypes qu'il s'agit de découvrir et d'assimiler sont précisément ceux dont s'inspirent, à travers la longue suite des civilisations humaines, les symboles fondamentaux du rituel, de la mythologie et de l'imagination. Il ne faut pas confondre ces « Êtres Éternels du Rêve »[25] avec les figures symboliques qui varient selon chacun et qui, dans les cauchemars et la démence, apparaissent à l'individu encore en proie à ses angoisses. Le rêve est mythe personnalisé ; le mythe, rêve dépersonnalisé ; rêve et mythe symbolisent tous deux, pareillement et d'une façon générale, la dynamique de la psyché. Mais, dans le rêve, les formes portent l'empreinte des difficultés particulières au rêveur, alors que dans le mythe, les problèmes et leurs solutions sont directement valables pour toute l'humanité.



FIG. 4. – **Minotauromachie**
(décor de cratère attique à figures rouges, vers 470 av. J.-C.)

Le héros, par conséquent, est l'homme ou la femme qui a réussi à dépasser ses propres limitations historiques et géographiques et à atteindre des formes d'une portée universelle, des formes qui correspondent à la véritable condition de l'homme. Les images, les idées et les aspirations du héros découlent directement des sources premières de la vie et de la pensée humaines. C'est pourquoi elles sont l'expression, non pas de la psyché et de la société d'aujourd'hui, qui sont en voie de désintégration, mais de la source intarissable qui préside à la naissance de la société. Le héros est mort en tant qu'homme de notre temps ; mais en tant qu'homme éternel – achevé, non particularisé, universel –, il est né à nouveau. Le second devoir, la seconde tâche sacrée qui lui incombe, est donc (comme le déclare Toynbee et comme le disent toutes les mythologies de l'humanité) de revenir alors parmi nous, transfiguré, et de nous enseigner ce qu'il sait de cette vie renouvelée.

Il faut cependant relever à l'encontre du professeur Toynbee qu'il déforme gravement le contenu mythologique lorsqu'il affirme que la religion chrétienne est la seule qui enseigne ce second devoir. *Toutes* les religions l'enseignent, comme aussi, et partout, toutes les mythologies et toutes les traditions populaires. C'est par une interprétation aussi banale qu'incorrecte des idées orientales de nirvana, Bouddha et Bodhisattva que le professeur Toynbee aboutit à ces fausses notions ; il oppose ensuite à ces « idéaux » (c'est là son contresens) une réinterprétation compliquée de l'idée chrétienne de la Cité de Dieu. Cela le conduit à l'erreur de supposer que le monde tel qu'il est présentement peut trouver son salut dans un retour au sein de l'Église catholique romaine.

Je me promenais seule, dans les faubourgs d'une grande ville, par des rues misérables et boueuses, bordées de petites maisons tristes, écrit une femme d'aujourd'hui qui raconte un rêve. Je ne savais pas où j'étais, mais cela me plaisait d'aller ainsi à la découverte. Je décidai de prendre une rue extrêmement boueuse qui me conduisit à ce qui devait être un égout à ciel ouvert. Je continuai mon chemin entre des rangées de masures et je découvris alors une petite rivière qui me séparait d'une éminence de terre ferme où il y avait une rue pavée. C'était une jolie rivière, parfaitement limpide, qui courait sur l'herbe. Je pouvais distinguer l'herbe qui remuait sous l'eau. Il n'y avait aucun moyen de traverser ; alors je me rendis à une petite maison pour demander un bateau. Là, un homme me dit que, bien volontiers, il m'aiderait à traverser. Il sortit une petite caisse de bois qu'il déposa sur le bord de la rivière et je vis immédiatement qu'avec cette petite caisse, il me serait facile de traverser. Je savais que tout danger était écarté et j'eus envie de récompenser généreusement cet homme.
Quand je pense à ce rêve, j'ai le net sentiment que je n'aurais absolument pas dû aller là où j'étais, mais que j'aurais dû décider de faire une promenade de tout repos, par des rues pavées. J'étais allée dans un quartier sordide et boueux parce que j'avais envie d'aventure et, le premier pas fait, il a fallu que je continue. Quand je songe à la persévérance avec laquelle j'ai marché droit devant moi dans le rêve, on eût dit que je savais qu'il y avait quelque chose de beau là-bas, comme cette jolie rivière qui courait sur l'herbe et, de l'autre côté, la grande route pavée, sans danger. D'y penser de cette façon, c'est pour moi comme une détermination à naître – ou plutôt à renaître – dans un sens, en quelque sorte, spirituel. Peut-être, pour certains d'entre nous, faut-il passer par des chemins obscurs et tortueux avant de pouvoir trouver la rivière de la paix ou la grande route qui conduit l'âme à destination[26].

La femme qui décrit ce rêve est une chanteuse classique connue et, comme tous ceux qui ont choisi de s'engager, non sur les sentiers battus et bien balisés de leur temps, mais dans l'aventure où les conduit cet appel spécial, à peine audible, et que perçoivent ceux qui ont des oreilles pour entendre, au-dedans comme au-dehors – il lui a fallu cheminer seule et traverser des difficultés peu

communes, « par des rues misérables et boueuses » ; elle a connu la sombre nuit de l'âme, l'« obscure forêt, au milieu du voyage de notre vie », comme Dante la nomme, et enduré la couleur des enfers :

Par moi l'on va dans la cité souffrante,
Par moi l'on va dans l'éternelle douleur,
Par moi l'on va parmi la Gent Perdue[27].

Ce qui frappe, dans ce rêve, c'est qu'il reproduit, jusque dans leurs détails, les grandes lignes fondamentales du thème mythologique universel de l'aventure du héros. Dans les pages qui suivent, nous retrouverons, sous une centaine de formes différentes, ces thèmes profondément significatifs : dangers, obstacles et bonnes fortunes rencontrés en chemin. La traversée, tout d'abord, de l'égout à ciel ouvert*, puis de la rivière parfaitement limpide qui coule sur l'herbe†, l'apparition d'un aide obligeant au moment critique‡ et l'éminence de terre ferme qui se dresse de l'autre côté de la rivière (le Paradis Terrestre, la terre qui est de l'autre côté du Jourdain)§ : ce sont là les motifs qui reviennent sans cesse dans le chant merveilleux de la grande aventure de l'âme. Et tous ceux qui ont osé prêter l'oreille à l'appel secret et le suivre ont connu les périls du voyage et sa solitude.

Difficile à passer est la lame effilée du rasoir,
Chemin malaisé que celui-là, disent les poètes[28].

La petite caisse de bois dont on lui a fait don aide la rêveuse à traverser l'eau – caisse qui remplace ici l'image plus répandue du bateau ou du pont. Elle est le symbole des dispositions et du courage qui lui ont permis de franchir les eaux du monde. La rêveuse ne nous a pas fait part de ses associations, de sorte que nous ne savons pas quel contenu particulier la caisse pouvait bien révéler ; mais il s'agit certainement d'une variante de la boîte de Pandore – ce don divin des dieux à la beauté féminine et qui contenait les graines de tous les malheurs et de tous les bonheurs de l'existence, mais qu'ils avaient aussi pourvue de cette vertu réconfortante : l'espoir. Grâce à elle, la rêveuse est parvenue sur l'autre rive. Et, comme par miracle, chacun de ceux qui ont entrepris la tâche difficile et dangereuse de la découverte et du développement de soi sera transporté sur l'autre rive de l'océan de vie.

---

* Comparer à Dante, « Inferno », XIV, 77-80 (*op. cit.*, vol. I, p. 89) : « un petit ruisseau dont la rougeur me fait frémir encore… dont se partagent l'eau les pécheresses.

† Comparer à Dante, « Purgatorio », XXVIII, 25-30 (*op. cit.*, vol. II, p. 214) : « Une rivière… dont les vaguelettes inclinaient vers la gauche l'herbe qui naît au-dessus de sa rive. Toutes les eaux les plus pures de la terre sembleraient mêlées de quelque tourbe, près de cette eau qui ne dissimule rien. »

‡ Virgile auprès de Dante

§ « Sans doute ceux qui, dans les temps anciens, chantèrent l'âge d'or et son bon temps voyaient en songe ce lieu en leur Parnasse. Ici fut la souche de l'humanité innocente ; ici printemps en tout temps et tout fruit ; c'est le nectar que parle chacun d'eux. » (« Purgatorio », XXVIII, 139-144, *op. cit.*, Vol. II, p. 219).

Pour la plupart, les hommes et les femmes choisissent le chemin moins aventureux de la routine habituelle et relativement inconsciente que propose la société ou la tribu. Mais ces chercheurs, eux aussi, sont sauvés – par le pouvoir des guides symboliques et ancestraux de la communauté sociale, des rites de passage, des sacrements qui dispensent la grâce, pouvoir que l'humanité des temps passés a reçu des rédempteurs et dont l'héritage nous parvient à travers des millénaires. Seuls sont dans une situation vraiment sans espoir ceux qui ne connaissent ni appel intérieur ni doctrine extérieure, c'est-à-dire, de nos jours, la plupart d'entre nous, qui errons dans le labyrinthe qui est autour de nous comme au fond de nos cœurs. Hélas ! où est le guide, où est Ariane, la douce vierge, pour nous tendre le fil secret qui nous donnera le courage d'affronter le Minotaure puis, une fois le monstre mis à mort, nous permettra de retrouver le chemin de la liberté ?



Fig. 5. – Rituel du feu shintoïste *(photographie de Joseph Campbell, Japon, 1956)*

Ariane, la fille du roi Minos, s'éprit du beau Thésée dès l'instant qu'elle le vit débarquer du bateau qui amenait le groupe pitoyable des jeunes gens et des jeunes filles d'Athènes destinés au Minotaure. Elle réussit à lui parler et à lui dire qu'elle lui procurerait le moyen de ressortir du labyrinthe contre la promesse de l'emmener avec lui lorsqu'il quitterait la Crète et de l'épouser. Il en fit le serment. Ariane fit alors appel à l'habile Dédale, dont le talent était à l'origine non seulement de la construction du labyrinthe, mais aussi de l'artifice grâce auquel la propre mère d'Ariane avait conçu celui qui l'habitait. Dédale se contenta de lui donner un écheveau de fil de lin que le héros n'aurait qu'à attacher à l'entrée du labyrinthe et à dévider à mesure qu'il avancerait.

C'est vraiment peu de chose, ce dont nous avons besoin ; mais si ce peu nous fait défaut, l'aventure au sein du labyrinthe est sans espoir.

Ce peu de chose est tout proche. Fort curieusement, c'est ce même homme de science au service du roi coupable – le cerveau de cette chose horrible, le labyrinthe – c'est celui-là même qui, tout aussi volontiers, va se mettre à servir les desseins de la liberté. Tout proche, certes – mais il faut un cœur de héros. Pendant des siècles, Dédale a représenté le type de l'homme qui réunit en lui art et science : ce phénomène humain quasi diabolique, au singulier désintéressement, qui se situe au-delà des critères de la morale commune, ne connaissant d'autres lois que celles de son art, refusant celles de son temps. Il est le héros de la voie de l'intellect – loyal, courageux, et convaincu que la vérité, telle qu'il la conçoit, nous libérera tous.

Aussi pouvons-nous maintenant nous tourner vers lui, comme le fit Ariane. Le lin dont était fait le fil qu'il lui donna, il l'a cueilli dans les champs de l'imagination humaine. Des siècles de culture attentive, des décennies de cueillette diligente, des cœurs et des bras innombrables ont peigné, cardé, filé ce fil à la torsion bien serrée. En outre, nous n'avons même pas à risquer seuls l'aventure, car les héros de tous les temps l'ont tentée avant nous : le labyrinthe est parfaitement connu ; il nous suffit de suivre le fil sur les pas du héros. Et, là où nous pensions trouver un monstre, nous trouverons un dieu ; là où nous pensions tuer l'autre, c'est notre propre *ego* que nous sacrifierons ; là où nous pensions cheminer vers un monde extérieur, nous atteindrons le centre de notre propre existence ; là où nous pensions être seuls, nous serons avec le monde tout entier.

2. *Tragédie et comédie*

« Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon. » C'est par ces mots fatidiques que s'ouvre le roman du comte Léon Tolstoï, dans lequel il décrit le « démembrement » spirituel d'une héroïne de notre temps, Anna Karénine. Sept décennies se sont écoulées depuis que cette épouse, cette mère désemparée, cette maîtresse aveuglée par la passion s'est jetée sous les roues d'un train – mettant ainsi un terme à la tragédie du désarroi qu'elle incarne et cela, par un geste qui symbolise ce qui s'était déjà produit dans son âme ; sept décennies au cours desquelles un dithyrambe tumultueux et ininterrompu de romans, de faits divers, de cris d'angoisse anonymes, n'a cessé de s'élever en l'honneur du taureau du labyrinthe, ce démon furieux, destructeur, qui fait s'égarer la raison, ce taureau qui, s'il se montre sous son aspect bienveillant, devient dieu, le principe vivifiant du monde. Le roman moderne, comme la tragédie grecque, célèbre le mystère du démembrement, c'est-à-dire de la vie dans le temps. Les dénouements heureux n'y trouvent pas place, à juste titre, car ils en sont une fausse représentation ; le monde, tel que nous le connaissons, tel que nous l'avons observé, n'offre, en effet, qu'un seul dénouement : la mort, la désintégration, le démembrement et, pour notre cœur, la crucifixion au moment où disparaissent les formes que nous avons aimées.

« La pitié est le sentiment qui arrête l'esprit devant ce qu'il y a de grave et de constant dans les souffrances humaines et l'unit avec le sujet souffrant. La terreur est le sentiment qui arrête l'esprit devant ce qu'il y a de grave et de constant dans les souffrances humaines et l'unit à la cause secrète. »[29] Comme l'a souligné Gilbert Murray dans sa préface à la traduction d'Ingram Bywater de la *Poétique* d'Aristote[30], la *katharsis* tragique (c'est-à-dire la « purification », la « purgation » des émotions au moyen de la pitié ou de la terreur éprouvées au spectacle de la tragédie) correspond à une *katharsis* rituelle plus ancienne (« purification de la communauté des souillures et des poisons accumulés au cours de l'année, de la vieille contamination du péché et de la mort ») : c'était là la fonction des fêtes en l'honneur du dieu-taureau démembré, Dionysos, et du mystère qu'on y représentait. L'esprit, absorbé par le spectacle du mystère, s'unit, non au corps physique à la mort duquel il assiste, mais au principe de vie ininterrompue qui l'a habité pour un temps et, pour un temps, a été la réalité sous les traits de l'apparence (victime et cause secrète tout ensemble) ; il s'unit au substrat dans lequel se dissolvent nos « moi » lorsque la « tragédie qui défait le visage de l'homme »[31] a déchiré, fait éclater et dissous notre enveloppe mortelle.

Apparais, apparais, quels que soient ta forme ou ton nom,
Ô Taureau de la Montagne, Serpent aux Cent Têtes,
Lion qui souffle le Feu !
Ô Dieu, Bête, Mystère, viens[32] *!*

Cette mort qui défie la logique et brise les liens du cœur inhérents à notre séjour fortuit dans le monde du temps et de l'espace ; cette reconnaissance de la vie universelle qui palpite et triomphe dans le baiser même reçu à l'heure de notre propre anéantissement – et le déplacement des valeurs que cette reconnaissance comporte ; cet *amor fati*, cet « amour du destin », qui est mort, inévitablement ; voilà l'expérience à laquelle convie l'art tragique et la raison de ses transports d'allégresse, de l'extase rédemptrice :

Mes jours ont fui, moi, le serviteur,
L'initié, du Zeus de l'Ida ;
Où vagabonde Zagreus à minuit, je vagabonde ;
J'ai subi son cri qui foudroie,
Participé à ses rouges banquets sanguinaires,
Tenu dans la montagne les torches de la Grande Mère ;
Je suis libre et l'on me nomme
Bacchant des Prêtres Armés[33].

La littérature moderne s'est consacrée, dans une large mesure, à l'observation lucide et courageuse des situations déchirantes auxquelles nous assistons autour de nous et en nous-mêmes. Quand, devant cet holocauste, l'impulsion naturelle à s'abandonner aux lamentations a été refoulée – soit pour lancer des invectives, soit pour proclamer des panacées – la grandeur d'un art tragique, plus convaincant (pour nous) que celui des Grecs, trouve une nouvelle forme d'expression : la tragédie démocratisée, réaliste, intimiste, qui nous concerne de bien des façons ; une tragédie où l'on peut voir le dieu crucifié dans les catastrophes qui frappent non pas les seuls grands et les seuls puissants, mais tous les foyers, où il se montre sur le visage lacéré et flagellé de chacun. Il n'y a pas le leurre d'un paradis, l'attente d'une félicité future, ni la moindre compensation pour atténuer tant d'amère majesté ; rien que l'obscurité totale, le vide stérile pour accueillir et réabsorber ces vies qui ne sont sorties du sein maternel que pour connaître l'échec.

Comparées à tout cela, nos petites histoires qui vantent nos prouesses n'éveillent que pitié. Nous savons trop bien que l'amère ironie de l'échec, de la privation, de la déception et de l'insatisfaction fait ployer le front à ceux-là mêmes que le monde envie ! C'est pourquoi nous n'accordons pas à la comédie un rang aussi élevé qu'à la tragédie. La comédie, en tant que satire, nous l'acceptons ; en tant que divertissement, c'est un agréable moyen d'évasion ; mais nous ne pouvons pas prendre au sérieux son visage heureux de conte de fées. « Et ils vécurent heureux pour toujours » appartient au Pays de Cocagne de l'enfance, à l'abri qu'il est des terribles réalités qui se révèlent bien assez tôt. Il en est de même du mythe du paradis pour toujours : il convient aux vieillards, à ceux qui ont leur vie derrière soi et dont les cœurs ont à se préparer à franchir la dernière porte au terme du voyage qui débouche dans la nuit – tel est le froid jugement de l'Occident moderne, fondé qu'il est sur une

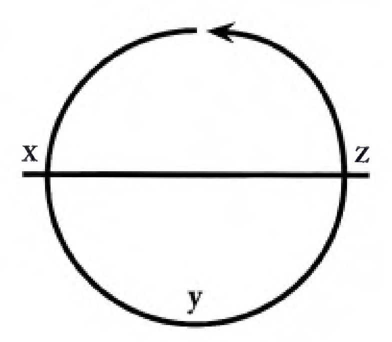
incompréhension totale des réalités dépeintes dans le conte de fées, le mythe et les divines comédies de rédemption. Ces dernières, dans l'Antiquité, étaient considérées comme d'un niveau plus élevé que la tragédie, comme porteuses d'une vérité plus profonde, d'une voie plus difficile à réaliser, d'une structure plus solide et d'une révélation plus complète.

L'heureux dénouement du conte de fées, du mythe et de la divine comédie de l'âme doit être compris non pas comme s'opposant à la tragédie universelle de l'homme, mais comme la transcendant. Le monde objectif demeure ce qu'il était mais, parce qu'à l'intérieur du thème l'accent a été déplacé, il apparaît comme transformé. Là où, jadis, la vie et la mort s'affrontaient, l'être permanent est rendu manifeste – aussi indifférent aux péripéties temporelles que l'eau qui bout l'est au destin de la bulle, que le cosmos à l'apparition ou à la disparition d'une galaxie. La tragédie, c'est l'éclatement des formes et de notre attachement aux formes ; la comédie, c'est la joie impétueuse, insouciante et inépuisable de la vie invincible. Tragédie et comédie sont donc les vieux termes d'un seul et même thème mythologique destiné à mettre en évidence ce qui les inclut toutes deux et ce qu'elles circonscrivent : la descente et la montée (*kathodos* et *anodos*) qui, ensemble, constituent la totalité de la révélation de ce qu'est la vie, révélation que l'homme en tant qu'individu doit connaître et aimer pour être purgé (*katharsis = purgatorium*) de la contamination du péché (désobéissance à la volonté divine) et de la mort (identification à la forme mortelle).

« Tout change, rien ne meurt. L'esprit vagabonde : tantôt il vient ici, tantôt il va là, et prend la forme qui lui plaît… car ce qui fut une fois n'est plus, et ce qui n'était pas est venu à l'être ; ainsi est remise en mouvement la totalité du cycle. »[34] « Il est dit que seuls connaissent un terme d'existence les corps dans lesquels habite le Soi éternel, impérissable et incompréhensible. »[35]

L'objet de la mythologie véritable et du conte de fées est de révéler les dangers et les méthodes propres à l'obscure voie intérieure qui mène de la tragédie à la comédie. Cela explique pourquoi les situations y sont fantastiques et « irréelles » : elles représentent des victoires psychologiques et non des victoires sur le plan physique. Même lorsque la légende concerne un personnage historique réel, la relation de ses exploits n'emprunte pas ses images à la vie, mais au rêve ; l'essentiel, en effet, n'est pas que tel ou tel exploit ait été accompli sur terre : l'essentiel est qu'avant que tel ou tel exploit ait pu être accompli sur terre, cet autre exploit, plus important, primordial, ait eu lieu à l'intérieur du labyrinthe que nous connaissons tous et dans lequel nous pénétrons en rêve. Le héros mythologique, à l'occasion, peut effectuer ce passage sur terre ; fondamentalement, il est intérieur et se situe dans ces profondeurs où les résistances obscures sont surmontées et où des pouvoirs depuis longtemps perdus et oubliés sont revivifiés, pour être disponibles en vue de la transfiguration du monde. Cet exploit accompli, la vie n'est plus asservie inéluctablement aux terribles mutilations de l'anéantissement qui nous guette de toutes parts ; elle n'est plus soumise aux meurtrissures du temps ; elle perd

cet aspect hideux qu'on lui voit en tous lieux. Mais, si l'on peut encore percevoir son horreur et entendre le tumulte inapaisé de ses cris d'angoisse, elle est comme pénétrée d'un amour qui baigne et soutient tout et dans lequel se reconnaît sa puissance invaincue. Quelque chose de cette clarté qui rayonne, invisible, dans les abîmes de sa matérialité habituellement opaque jaillit et fait entendre une rumeur croissante. Les affreuses mutilations semblent alors



n'être que l'ombre, l'ombre seule, d'une éternité immanente impérissable : le temps cède à la gloire ; et le monde résonne de l'harmonie des sphères, prodigieuse, angélique, mais peut-être, à la longue, monotone. Comme les familles heureuses, les mythes et les mondes rachetés se ressemblent tous.



Fig. 6. – Le dompteur de monstres
(incrustations de nacre et lapis-lazuli sumériennes, Irak, vers 2650-2400 av. J.-C.)

3. Le héros et le dieu

L'AVENTURE MYTHOLOGIQUE du héros suit un itinéraire type qui est une amplification de la formule exprimée dans les rites de passage : séparation-initiation-retour, formule qui pourrait se définir comme l'unité nucléaire du mythe[36].

Un héros s'aventure hors du monde de la vie habituelle et pénètre dans un lieu de merveilles surnaturelles (*x*) ; il y affronte des forces fabuleuses et remporte une victoire décisive (*y*) ; le héros revient de cette aventure mystérieuse doté du pouvoir de dispenser des bienfaits à l'homme, son prochain (*z*).

Prométhée monta aux cieux, déroba le feu aux dieux, et redescendit. Jason, ayant navigué entre les Écueils Fracassants, pénétra dans une mer de prodiges, déjoua le dragon qui gardait la Toison d'or et revint chargé du trophée, avec le pouvoir d'arracher à un usurpateur le trône auquel il avait droit. Énée descendit aux Enfers, franchit la redoutable rivière des morts, jeta un gâteau au gardien Cerbère, le chien à trois têtes et, pour finir, s'entretint avec l'ombre de son père défunt. Tout lui fut révélé : la destinée des âmes, le sort de Rome qu'il allait fonder et « de quelle façon éviter les épreuves ou savoir les endurer »[37]. Il regagna le monde par la Porte d'Ivoire pour y accomplir son œuvre.

Une impressionnante description des difficultés inhérentes à la tâche du héros – et du sens sublime qu'elle rejoint lorsqu'elle est profondément conçue et entreprise avec sérieux – nous est donnée par la légende traditionnelle du Grand Combat du Bouddha. Le jeune prince Gautama Sakyamuni, monté sur le coursier royal Kanthaka, quitta secrètement le palais de son père, en franchit miraculeusement les portes pourtant bien gardées, chevaucha dans la nuit qu'illuminaient les torches de quatre fois soixante mille divinités, sauta lestement une majestueuse rivière de onze cent vingt-huit coudées de large, puis, d'un seul coup de son épée, trancha sa chevelure princière ; sur quoi les cheveux qui lui restaient, réduits à deux travers de doigt, se roulèrent vers la droite en petites boucles serrées contre sa tête. Ayant revêtu l'habit de moine, il alla, tel un mendiant, à travers le monde ; durant ces années d'errance apparemment sans but, il atteignit et transcenda les huit étapes de la méditation. Il se retira ensuite dans un ermitage, concentra ses forces pendant encore six années en vue du grand combat, pratiqua les plus grandes austérités et s'affaissa en une mort apparente ; mais il revint aussitôt à lui. Il retourna alors à la vie moins rigoureuse de l'ascète errant.

Un jour qu'il était assis sous un arbre, contemplant la partie est du monde, l'arbre fut illuminé par son rayonnement. Une jeune fille, nommée Sujata, vint lui présenter, dans un bol d'or, du riz et du lait et lorsque, l'ayant vidé, il jeta le

bol à la rivière, celui-ci se mit à flotter en remontant le courant. C'était le signe annonçant que le temps de son triomphe était proche. Il se leva et se mit en route par un chemin que les dieux avaient décoré et qui avait onze cent vingt-huit coudées de large. Les serpents et les oiseaux, les divinités des bois et des champs lui rendaient hommage avec des fleurs et des parfums célestes ; des chœurs célestes faisaient entendre leurs chants ; les dix mille mondes étaient emplis de parfums, de guirlandes, d'harmonies et de clameurs ; car il était en route vers le grand Arbre de l'Illumination, l'Arbre Bo, sous lequel il devait sauver le monde. Il se plaça, avec une ferme résolution, sous l'Arbre Bo, à l'Emplacement Immuable, et fut aussitôt rejoint par Kama-Mara, le dieu de l'amour et de la mort.



FIG. 7. – Bouddha Sakyamuni sous l'Arbre de Bodhi
(schiste sculpté, Inde, vers fin IXe ou début Xe s. av. J.-C.)

C'est l'instant unique, le moment le plus important de la mythologie orientale, la contrepartie de la Crucifixion du monde occidental. Le Bouddha sous l'arbre de l'Illumination (l'Arbre Bo) et le Christ sur la Sainte Croix (l'Arbre de la Rédemption) sont des modèles analogues qui résument les images archétypes du Sauveur du Monde et de l'Arbre du Monde ; c'est un thème qui remonte à la plus lointaine antiquité. On en trouvera bien d'autres variantes dans les épisodes mythologiques qui vont suivre. Le Lieu Immuable et la Montagne du Calvaire représentent le Nombril du Monde, l'Axe du Monde (voir *infra*, p. 45 *sqq*.).

L'appel au témoignage de la Terre est représenté dans l'art traditionnel bouddhique par les images du Bouddha assis dans la posture classique de Bouddha, la main droite reposant sur le genou droit, les doigts touchant légèrement le sol.

L'important est que la bouddhéité, l'Illumination, ne peut être communiquée, mais seulement la *voie* qui y conduit. La doctrine de l'incommunicabilité de la Vérité qui est au-delà des noms et des formes est à la base des grandes traditions orientales, comme aussi de la tradition platonicienne. Alors que les vérités scientifiques sont communicables parce que ce sont des hypothèses démontrables fondées rationnellement sur des faits observables, le rituel, la mythologie et la métaphysique ne sont que des guides qui conduisent au bord de l'illumination, à ce pas final que chacun doit accomplir dans sa propre expérience silencieuse. De là vient que l'un des termes sanscrits pour désigner le sage est *muni*, « le silencieux ». *Sakyamuni*, l'un des titres du Bouddha Gautama, signifie « le silencieux ou sage (*muni*) du clan Sakya ». Bien qu'il soit le fondateur d'un enseignement religieux largement répandu de par le monde, l'essence ultime de sa doctrine demeure cachée, par nécessité, au plus profond du silence.

Le dieu redoutable apparut monté sur un éléphant et portant des armes dans ses dix mille mains. Il était entouré de son armée qui s'étendait sur dix lieues devant lui, douze lieues à droite, douze à gauche et, par-derrière, jusqu'aux confins du monde ; elle mesurait neuf lieues de haut. Les divinités protectrices du monde s'enfuirent, mais le futur Bouddha demeura impassible sous l'Arbre. Le dieu lança ensuite ses assauts contre lui, dans l'intention de briser sa concentration.

Tornade, rochers, foudre et éclair, armes fumantes au fil tranchant, charbons ardents, cendres brûlantes, boue bouillonnante, sables empoisonnés et quadruples ténèbres, l'Antagoniste se déchaîna contre le Sauveur ; mais les projectiles se transformaient tous en fleurs et en parfums célestes au contact des dix perfections de Gautama. Mara exhiba ensuite ses filles : Désir, Convoitise, Luxure, qu'accompagnaient de voluptueuses suivantes. Mais l'esprit du Grand Être ne se troubla pas. Le dieu lui contesta alors le droit d'être assis sur l'Emplacement Immuable, jeta avec fureur son disque tranchant comme l'épée et ordonna à la phalange menaçante de l'armée de s'élancer contre Gautama avec des rochers grands comme des montagnes. Mais le futur Bouddha se contenta d'avancer la main pour toucher le sol du bout des doigts, priant par là la déesse Terre de témoigner de son droit à être assis où il se trouvait. En réponse, elle fit entendre cent, mille, cent mille grondements, en sorte que l'éléphant de

l'Antagoniste tomba à genoux en signe de révérence au futur Bouddha. L'armée se dispersa aussitôt et les dieux de tous les mondes répandirent des guirlandes.

Ayant remporté cette victoire préliminaire, avant le coucher du soleil, le conquérant obtint, pendant la première veille de la nuit, la connaissance de ses existences antérieures ; pendant la deuxième veille, l'œil divin de la vision omnisciente et, pendant la dernière, il comprit l'enchaînement des causes. Il connut l'illumination parfaite au lever du soleil.

Ensuite, durant sept jours, Gautama – maintenant le Bouddha, l'Illuminé – resta assis, immobile, en état de béatitude ; pendant sept jours, il s'éloigna de l'emplacement où il avait reçu l'illumination et, debout, le contempla ; pendant sept jours, il arpenta le chemin qui séparait l'endroit où il avait été assis de celui où il s'était tenu debout ; pendant sept jours, il demeura dans un pavillon ménagé par les dieux et révisa toute la doctrine de la causalité et de la délivrance ; pendant sept jours, il resta assis sous l'arbre où la jeune Sujata lui avait apporté du riz et du lait dans un bol d'or et, là, médita sur la doctrine de la douceur du Nirvana ; il se dirigea vers un autre arbre et un grand orage se déchaîna pendant sept jours, mais le roi des Serpents, surgissant des racines de l'arbre, protégea le Bouddha de son capuchon déployé ; enfin le Bouddha s'assit sept jours durant sous un quatrième arbre, savourant encore la douceur de la délivrance. Puis il connut le doute, se demandant si son message pouvait être communiqué, et il songea à garder pour lui seul la sagesse ; mais le dieu Brahma descendit du zénith pour l'implorer de devenir l'instructeur des dieux et des hommes. C'est ainsi que le Bouddha fut convaincu de prêcher la voie. Il retourna dans les cités des hommes où il alla parmi les citoyens du monde, répandant l'inestimable bienfait de la connaissance de la Voie[38].

L'Ancien Testament, dans la légende de Moïse, rapporte un fait comparable : dans le troisième mois qui suivit la sortie d'Israël hors de la terre d'Égypte, Moïse entra avec son peuple dans le désert du Sinaï ; Israël y planta ses tentes devant la montagne. Moïse monta vers Dieu et le Seigneur l'appela de la montagne. Le Seigneur lui donna les Tables de la Loi et ordonna à Moïse de retourner avec elles vers Israël, le peuple du Seigneur[39].

La légende populaire juive rapporte que pendant le jour de la Révélation, divers grondements se firent entendre du mont Sinaï.

> Des éclairs de lumière, accompagnés de sonneries de cors qui s'enflaient toujours, secouèrent le peuple de peur et de tremblements terribles. Dieu ploya les cieux, déplaça la terre et ébranla les limites du monde de telle sorte que les profondeurs tremblèrent et les cieux en furent épouvantés. Sa splendeur franchit les quatre portails du feu, du tremblement de terre, de l'orage et de la grêle. Les rois de la terre tremblèrent dans leurs palais. La terre elle-même pensa que la résurrection des morts était proche et qu'elle aurait à rendre compte du sang du meurtre qu'elle avait absorbé et des corps des tués qu'elle cachait. La terre ne s'apaisa que lorsqu'elle entendit les premiers mots du Décalogue.

> Les cieux s'entrouvrirent et le mont Sinaï, libéré de la terre, s'éleva dans l'air de telle sorte que son sommet se dressa dans les cieux, tandis qu'un nuage épais en couvrait les abords et atteignait le Trône Divin. Accompagnant Dieu, d'un côté, apparurent vingt-deux mille anges portant des couronnes destinées aux Lévites, la seule tribu restée fidèle à Dieu alors que les autres adoraient le Veau d'Or. De l'autre côté étaient soixante myriades trois mille cinq cent cinquante anges, chacun portant une couronne de feu destinée à chaque Israélite en propre. Des anges en nombre double étaient sur le troisième côté ; tandis que sur le quatrième côté, ils étaient tout simplement innombrables. Car Dieu n'apparut point venant d'une direction mais de toutes simultanément, ce qui cependant n'empêcha point Sa gloire de remplir le ciel et la terre. Quoique ses hôtes fussent innombrables, il n'y avait sur le mont Sinaï ni foule ni cohue, il y avait place pour tous[40].

Comme nous le verrons bientôt, l'aventure du héros, qu'elle soit représentée par de vastes fresques, d'une ampleur quasi océanique, comme en Orient, par de vigoureux récits comme chez les Grecs, ou par d'imposantes légendes comme dans la Bible, suit habituellement le schéma de l'unité essentielle décrite ci-dessus : séparation d'avec le monde, accès à quelque source de pouvoir, et retour vivificateur. L'Orient tout entier a bénéficié du bienfait rapporté par le Bouddha Gautama – son merveilleux enseignement de la Bonne Loi – tout comme l'Occident du Décalogue de Moïse. Les Grecs attribuaient l'origine du feu, premier support de toute culture humaine, à l'exploit de Prométhée, le héros transcendant le monde, et les Romains la fondation de leur cité, pilier de l'univers, à Énée qui, abandonnant Troie vaincue, descendit au mystérieux séjour des morts. Partout, quelle que soit la sphère d'intérêt (religieuse, politique ou personnelle), les actes réellement créateurs sont représentés comme dérivant d'une sorte de mort au monde ; et l'humanité est tout aussi unanime dans ses affirmations sur ce qui se passe durant la période hors de l'existence du héros, période dont il revient comme celui qui est rené, grandi et rempli de force créatrice. Il nous suffira donc de suivre les faits et gestes d'un grand nombre de personnages héroïques à travers les étapes classiques de l'aventure universelle pour découvrir à nouveau ce qui toujours a été révélé. Cela nous aidera à comprendre non seulement ce que signifient ces images pour ceux de notre temps mais aussi que l'esprit humain, dans ses aspirations, ses pouvoirs, ses vicissitudes et sa sagesse, est un.

Les pages qui vont suivre présenteront, sous forme d'une seule aventure composite, les légendes de plusieurs porteurs symboliques universels du destin de chacun. La première grande étape, celle de la *séparation* ou du *départ*, sera exposée dans le premier chapitre de la première partie, lequel comporte cinq subdivisions :

1) « L'appel de l'aventure » ou les signes de la vocation du héros ;
2) « Le refus de l'appel » ou la fuite de l'insensé devant le dieu ;
3) « L'aide surnaturelle », ou le secours inattendu que reçoit celui qui entreprend l'aventure vers laquelle il a été appelé ;

4) « Le passage du premier seuil » ;
5) « Le ventre de la baleine » ou la plongée dans l'obscur royaume.

L'étape de *l'initiation, avec ses épreuves et ses victoires,* figure au chapitre II, lequel comporte six subdivisions :

1) « Le chemin des épreuves » ou l'aspect dangereux des dieux ;
2) « La rencontre avec la déesse » (*Magna Mater*), ou la félicité de l'enfance retrouvée ;
3) « La femme tentatrice », ou la réalisation du désir d'Œdipe et l'angoisse qui l'accompagne ;
4) « La réunion au père » ;
5) « Apothéose » ;
6) « Le don suprême ».

Le retour du héros et sa réintégration dans la société, étape indispensable à la circulation continue de l'énergie spirituelle dans le monde et qui, du point de vue de la communauté, est la justification du long exil, peut apparaître au héros comme l'exigence la plus dure. En effet, si, comme le Bouddha, il a atteint la paix profonde de l'illumination totale, la béatitude de cette expérience risque d'effacer en lui tout souvenir, tout intérêt pour les maux de l'humanité et tout espoir de les soulager ; ou bien le problème de faire connaître la voie de l'illumination à des gens absorbés par des questions matérielles peut lui sembler trop difficile à résoudre. D'autre part, si le héros, au lieu de se soumettre à toutes les épreuves initiatiques, n'a fait, comme Prométhée, que s'élancer vers son but (utilisant la violence, la ruse ou le hasard) et a dérobé le bienfait qu'il destinait au monde, les puissances qu'il a déséquilibrées peuvent alors réagir si sévèrement qu'il en sera foudroyé, intérieurement et extérieurement – crucifié comme le fut Prométhée sur le roc de son propre inconscient profané. Ou encore, en troisième lieu, si le héros, sain et sauf, effectue son retour de son propre gré, il se peut qu'il rencontre une incompréhension et une indifférence telles de la part de ceux qu'il est venu aider, que sa mission peut tourner court. Le troisième chapitre englobe l'étude de ces éventualités et comporte six subdivisions :

1) « Le refus du retour », ou la négation du monde ;
2) « La fuite magique », ou l'évasion de Prométhée ;
3) « La délivrance venue de l'extérieur » ;
4) « Le passage du seuil au retour », ou le retour au monde de tous les jours ;
5) « Maître des deux mondes » ;
6) « Libre devant la vie », nature et fonction du don suprême.

Ce périple circulaire du héros apparaît en termes négatifs dans les récits du type déluge ; il ne s'agit pas alors d'un héros qui se dirige vers la puissance, mais de la puissance qui s'élève contre le héros, puis s'apaise. On trouve des récits de déluge dans toutes les régions du monde. Ils forment partie intégrante du mythe archétype de l'histoire du monde et, de ce fait, trouveront leur juste place dans la seconde partie de cet ouvrage, « Le cycle cosmogonique ». Le héros du déluge symbolise la vitalité germinale de l'homme, quelle que soit la violence du désastre ou du péché qui s'abattent sur lui.

Le héros « composite » du monomythe est un personnage exceptionnellement doué. Sa société l'honore tout aussi souvent qu'elle le méconnaît ou le dédaigne. Lui et/ou le monde dans lequel il se trouve souffrent de déficience symbolique. Dans les contes de fées, cela peut se traduire par un détail aussi mince que la perte d'un certain anneau d'or, tandis que, dans l'optique apocalyptique, on peut représenter la vie physique et spirituelle disparue à jamais de la terre, ou sur le point de l'être.

C'est là un aspect caractéristique : le héros du conte de fées remporte une victoire familière, microcosmique, et le héros du mythe un triomphe à l'échelle de l'histoire universelle, un triomphe macrocosmique. Alors que le premier, dernier-né ou enfant négligé qui se rend maître d'extraordinaires pouvoirs, l'emporte sur ses oppresseurs personnels, le second rapporte de son aventure les moyens de régénérer la société qui l'entoure dans sa totalité. Les héros tribaux ou locaux, tels que l'empereur Huang Ti, Moïse ou le Tezcatlipoca des Aztèques, n'accordent leurs bienfaits qu'à un seul peuple ; les héros universels – Mahomet, Jésus, Gautama le Bouddha – apportent un message qui s'adresse au monde entier.

Que le héros soit ridicule ou sublime, grec ou barbare, juif ou gentil, son périple varie peu, en ce qui touche l'essentiel. Les contes populaires présentent l'exploit héroïque comme un acte physique ; les religions plus élevées le situent sur le plan moral ; quoi qu'il en soit, on ne trouvera qu'étonnamment peu de différence dans la morphologie de l'aventure, entre les rôles dévolus aux personnages ou les victoires remportées. S'il arrive que, dans un conte, un mythe, une légende ou un rituel donnés, l'un des éléments de base du modèle archétype soit omis, il est obligatoirement impliqué sous une forme ou sous une autre – et l'histoire et l'étude de cette omission peuvent remplir des volumes, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

La seconde partie de cet ouvrage, « Le cycle cosmogonique », retrace la grande vision de la création et de la destruction du monde telle qu'il est accordé au héros victorieux d'en avoir la révélation. Le chapitre I, *Émanations*, a trait au surgissement hors du vide des formes de l'univers. Le chapitre II, *La naissance virginale*, analyse les fonctions créatrice et rédemptrice de la forme féminine ; tout d'abord à l'échelle cosmique comme Mère de l'Univers, puis

à nouveau sur le plan humain, comme Mère du Héros. Le chapitre III, *Les transformations du héros,* esquisse le déroulement de l'histoire légendaire de la race humaine en suivant ses étapes caractéristiques, le héros s'y montrant sous des formes diverses selon les nécessités changeantes de l'homme. Enfin, le chapitre IV, *Dissolutions,* traite de la fin annoncée, celle du héros tout d'abord, puis celle du monde manifesté.

Le cycle cosmogonique se présente, dans les écrits sacrés de tous les continents[41], avec une cohésion étonnante qui donne à l'aventure du héros un tour intéressant et nouveau. En effet, son périlleux voyage apparaît maintenant comme une entreprise non de connaissance, mais de reconnaissance, non de découverte, mais de redécouverte. Il se révèle que les pouvoirs divins recherchés et dangereusement acquis étaient de tout temps dans le cœur du héros. Il est « le fils de roi » qui est parvenu à savoir qui il est et qui, de ce fait, est entré en possession de sa propre puissance. Il est « fils de Dieu » et il a appris à connaître tout ce que ce titre signifie. De ce point de vue, le héros est le symbole de l'image divine, créatrice et rédemptrice, qui est cachée en chacun de nous, n'attendant pour revenir à la vie que d'être reconnue.

> Car l'Un qui est devenu multiple demeure l'Un indivis, mais chaque partie est toute Christ, lisons-nous dans les écrits de saint Siméon le Jeune (949-1022 apr. J.-C.). Je l'ai vu dans ma maison, poursuit le saint. Parmi toutes ces choses de chaque jour, Il apparut soudainement et, indiciblement, s'unit et fusionna avec moi, et brusquement fut avec moi sans rien qui nous sépare, comme le feu et le fer, comme la lumière et le verre. Et Il me rendit comme le feu et comme la lumière. Et je devins ce que je voyais en face de moi et dont j'étais séparé. Je ne sais comment vous décrire ce miracle. [...] Je suis homme par nature, et Dieu par la grâce de Dieu[42].

Une vision analogue est décrite dans l'Évangile apocryphe d'Ève :

> J'étais sur une haute montagne et vis un homme gigantesque, puis un autre, nain ; et j'entendis comme une voix de tonnerre et m'approchai pour entendre ; et il me parla et me dit : Je suis toi et tu es Moi ; et où que tu puisses être, J'y suis. En tout Je suis dispersé et à quelque heure que tu le désires, tu Me rassembles ; et en Me rassemblant, tu te rassembles Toi[43].

Tous deux – le héros et son dieu suprême, celui qui cherche et celui qui est trouvé – sont, en effet, compris comme l'extérieur et l'intérieur d'un seul mystère qui se réfléchit lui-même, mystère identique à celui du monde manifesté. L'acte entre tous du héros suprême est de parvenir à la connaissance de cette unité dans la multiplicité, puis de communiquer cette connaissance.

4. *Le Nombril du Monde*

La pleine réussite de l'aventure du héros a pour effet de libérer le flux vital et de le faire à nouveau circuler à l'intérieur du corps du monde. Ce miracle peut être représenté, sur le plan physique, comme la circulation d'une substance nourricière ; sous son aspect dynamique, comme un courant d'énergie ou, en termes de spiritualité, comme une manifestation de la grâce. Différentes images de cet ordre, représentant trois degrés différents de condensation de la force unique de vie, succèdent aisément l'une à l'autre : une récolte abondante est signe de la grâce de Dieu ; la grâce de Dieu est nourriture de l'âme ; l'éclair de la foudre est annonciateur de la pluie fertilisante et, en même temps, manifestation de l'énergie divine libérée. Grâce, substance nourricière et énergie s'écoulent dans le monde existant et là où elles font défaut, la vie se décompose en mort.

Le torrent de vie s'alimente à une source invisible, en un point qui s'inscrit au centre du cercle symbolique de l'univers, l'Emplacement Immuable de la légende du Bouddha[44], point autour duquel on peut dire que le monde tourne. Sous cet emplacement se trouve la tête du serpent cosmique qui soutient la terre, le dragon, symbole des eaux abyssales qui, elles, représentent l'énergie divine, créatrice de vie, ainsi que la substance du démiurge, aspect procréateur du monde de l'être immortel[45]. L'arbre de vie, c'est-à-dire l'univers, se développe à partir de ce point. Il s'enracine dans les ténèbres qui le soutiennent ; l'oiseau d'or du soleil perche sur sa cime ; une source, le puits intarissable, bouillonne à son pied. Ou bien l'image peut être celle d'une montagne cosmique portant, à son sommet, comme un lotus de lumière, la cité des dieux et, dans ses replis, les cités des démons toutes scintillantes de pierres précieuses. Ou bien encore, ce peut être l'image de l'homme ou de la femme cosmiques (le Bouddha ou Kali, la déesse dansante hindoue, par exemple) assis à cet emplacement, s'y tenant debout, ou même fixés à l'arbre comme Attis, Jésus, Wotan ; le héros, en effet, en tant qu'incarnation de Dieu, est lui-même le nombril du monde, le point ombilical par où les énergies de l'éternité jaillissent dans le temps. C'est pourquoi le nombril du monde est le symbole de la continuité de la création : le mystère du maintien du monde, accompli grâce au miracle continu de vivification qui jaillit en toute chose.

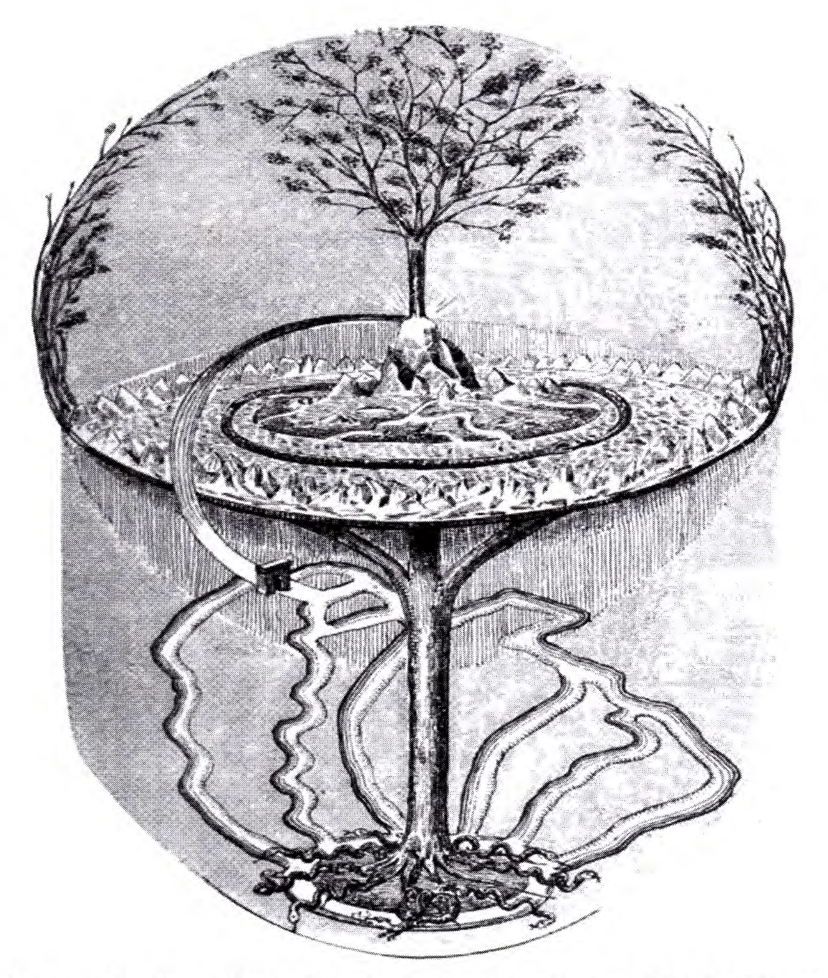


Fig. 8. – **Yggdrasil, l'Arbre-Monde** *(gravure, Scandinavie, début du XIXe s.)*

Chez les Pawnees du Kansas du Nord et du Nebraska du Sud, le prêtre, au cours de la cérémonie du Hako, trace un cercle avec son orteil. Voici les raisons qu'en donne un de ces prêtres :

> Le cercle représente un nid et il est tracé avec l'orteil parce que l'aigle bâtit son nid avec ses serres. En faisant cela, nous imitons l'oiseau qui fait son nid, mais notre geste a une autre signification. Nous imitons en pensée Tirawa créant le monde pour que les hommes l'habitent. En effet, si vous montez sur une haute colline et regardez autour de vous, vous verrez que le ciel touche la terre de toutes parts ; et c'est à l'intérieur de cette enceinte circulaire que vivent les hommes. Les cercles que nous avons tracés ne sont donc pas seulement des nids ; ils représentent aussi le cercle qu'a tracé Tirawa-Atius pour en faire le séjour de tous. Les cercles représentent également la famille, le clan, la tribu[46].

La voûte du ciel repose sur les quartiers de la terre que soutiennent parfois quatre rois, quatre nains, quatre géants ou quatre tortues en forme de cariatides. D'où l'importance que la tradition attachait à la solution du problème mathématique de la quadrature du cercle : il renferme le secret de la transformation des formes célestes en formes terrestres. Le foyer dans la maison, l'autel dans le temple, c'est le moyeu de la roue de la terre, la matrice de la Mère Universelle ; le feu en est le feu vital. Et l'ouverture au faîte de la demeure – de même que la coupole du dôme, son pinacle ou son lanternon – est le moyeu de la roue du ciel, son point médian : c'est la porte du soleil que franchissent les âmes lorsqu'elles quittent le monde temporel pour retourner à l'éternité, comme le fait le parfum des offrandes brûlées au feu vital lorsqu'il s'élève porté sur l'axe d'une fumée ascendante, du moyeu de la roue terrestre vers le moyeu de la roue du ciel[47].

Ainsi empli, le soleil est le bol à nourriture de Dieu, un Graal inépuisable, débordant de la substance sacrificielle, dont la chair est nourriture en vérité et dont le sang est boisson en vérité[48]. Le soleil est, en même temps, nourriture pour l'humanité. Le rayon solaire allumant le feu domestique symbolise la communication de l'énergie divine à la matrice du monde ; il est encore l'axe qui relie les deux roues et les fait tourner. Par la porte du soleil, la circulation de l'énergie s'opère de façon continue. C'est le passage par lequel Dieu descend et l'homme monte. « Je suis la porte. Qui entrera par moi sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera sa pâture. »[49] « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »[50]

Pour l'homme dont la civilisation est encore nourrie de mythologie, les lieux où se déroule son existence sont, tout autant que les étapes de celle-ci, peuplés d'évocations symboliques. Les collines et les bois ont leurs protecteurs surnaturels et sont associés à des épisodes, bien connus de tous, de la légende locale de la création du monde. En outre s'élèvent, çà et là, des chapelles particulières à une région. Quel que soit l'endroit où est né un héros, où il a œuvré, où il a réintégré le vide, ce lieu est marqué et sanctifié. On y érige un temple pour qu'il témoigne de la centralité parfaite miraculeusement atteinte et la suscite ; c'est, en effet, une brèche ouverte vers l'abondance. Quelqu'un, en ce lieu, a découvert l'éternité. Le site, par conséquent, peut servir de support à une féconde méditation. Les plans des temples de ce type sont, en général, conçus pour évoquer les quatre directions de l'horizon du monde, la chapelle ou l'autel placés au centre symbolisant le Point Inépuisable. Celui qui franchit l'enceinte du temple et s'avance jusqu'au sanctuaire réédite l'exploit du héros original. Il répète le thème universel dans le but de susciter en lui, par cette voie, la structure intérieure qui centre et renouvelle la vie.

Les cités antiques sont bâties comme des temples ; leurs portes s'ouvrent sur les quatre directions, tandis que sur la grand-place se dresse le sanctuaire principal, dédié au fondateur divin de la cité. Les citoyens vivent et travaillent dans les limites de ce symbole. C'est dans la même intention que l'aire d'extension

des religions mondiales et nationales a pour centre le moyeu de quelque cité mère : la chrétienté occidentale, Rome ; l'Islam, La Mecque. La prosternation de concert, trois fois par jour, de la communauté musulmane répartie dans le monde entier convergeant comme les rayons d'une roue à l'échelle de l'univers vers la Kaaba, décrit un vaste symbole vivant de la « soumission » (islam) de tous et de chacun à la volonté d'Allah. « Car Lui seul, lisons-nous dans le Coran, vous montrera la vérité de tous vos actes. »[51] On peut comprendre que tout endroit est apte à l'édification d'un grand temple. Puisque, en définitive, le Tout est partout, un lieu, quel qu'il soit, peut devenir le siège de sa puissance. Tout brin d'herbe peut revêtir, dans le mythe, l'apparence du sauveur et mener celui qui poursuit sa quête au *sanctum sanctorum* de son propre cœur.

Le Nombril du Monde est donc partout. Et comme il est source de tout ce qui existe, de lui provient la totalité du bien et du mal contenus dans l'univers. Laideur et beauté, péché et vertu, plaisir et douleur sont, dans une égale mesure, ses œuvres. « Pour Dieu, tout est beau, et bon, et juste, déclare Héraclite. Ce sont les hommes qui tiennent certaines choses pour justes et d'autres pour injustes. »[52] C'est pourquoi les représentations qu'on en adore dans les temples de par le monde ne sont, en aucune façon, toujours belles, toujours bienfaisantes, ni même nécessairement vertueuses. Comme le Dieu du Livre de Job, elles transcendent de beaucoup les échelles de valeur humaines. Et, pareillement, la mythologie ne tient pas l'homme qui n'est que vertueux pour le plus grand de ses héros. La vertu n'est qu'un exercice d'école qui prélude à l'apparition de la vision culminante, laquelle dépasse tous les couples d'opposés.

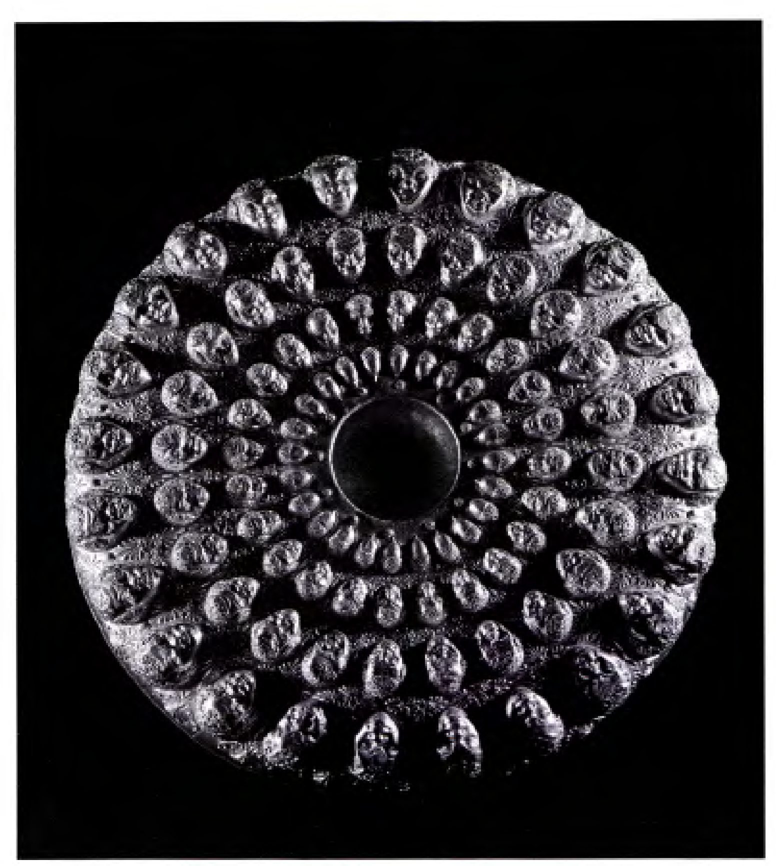


Fig. 9. – Omphalos *(phiale thrace en or, Bulgarie, IVe-IIIe s. av. J.-C.)*

La vertu dompte l'*ego* centré sur soi et rend possible une centralité transpersonnelle : celle-ci réalisée, qu'en est-il alors du plaisir ou de la douleur, du vice ou de la vertu, que ce soit notre *ego* ou celui d'un autre qui en soit touché ? À travers tout, on perçoit alors la force transcendante, cette force qui est vivante en tout, en tout est admirable et mérite en tout notre profonde révérence.

Comme l'a affirmé Héraclite, en effet : « Que les dissemblables soient réunis et de leurs différences jaillira la plus belle harmonie ; rien ne se fait sans lutte. »[53] Ou encore, comme l'a déclaré le poète William Blake : « Le rugissement des lions, les hurlements des loups, le courroux de la mer déchaînée et l'épée meurtrière sont des morceaux d'éternité trop grands pour l'œil de l'homme. »[54]

Une anecdote relative au dieu espiègle Edshu qui nous parvient du pays des Yorubas (Afrique occidentale) met particulièrement en relief ce point délicat. Ce dieu original cheminait, un jour, sur un sentier qui séparait deux champs.

> Dans chacun d'eux, un paysan était à l'ouvrage. À peine Edshu les eut-il aperçus, qu'il décida de leur jouer un tour. Il se coiffa d'un chapeau dont l'un des côtés était rouge mais l'autre blanc, qui était vert par-devant et noir par-derrière (couleurs des quatre Directions de l'Univers, en sorte qu'Edshu personnifiait le Centre, l'*axis mundi*, le Nombril du Monde). Et en effet, lorsque les deux amis eurent regagné leur village et que l'un d'eux dit à l'autre : « As-tu vu passer aujourd'hui ce vieux bonhomme au chapeau blanc ? », l'autre répliqua : « Voyons, c'était un chapeau rouge ! » À quoi le premier riposta : « Pas du tout, il était blanc ! – Mais non, il était rouge, insista son ami, je l'ai vu de mes deux yeux. – Eh bien, c'est que tu es aveugle, rétorqua l'autre. – Et toi, tu étais saoul », répliqua le premier. La dispute dégénéra et ils en vinrent aux coups. Quand ils sortirent leurs couteaux, des voisins les traînèrent devant le chef du village pour qu'il juge de l'affaire. Fendant le procès, Edshu se mêla à la foule et quand le chef du village se déclara dans l'incapacité de décider de quel côté était la vérité, le vieil espiègle se fit connaître, révéla sa farce et montra le chapeau. « Ces deux-là ne pouvaient faire autrement que se disputer, dit-il. C'est ce que je voulais : créer des conflits est ma plus grande joie. »[55]

Là où le moraliste serait rempli d'indignation et le poète tragique de pitié et de terreur, la mythologie fait de la vie tout entière une vaste et terrifiante Divine Comédie. Son rire olympien n'est pas le moins du monde une échappatoire, mais il est implacable, comme la vie est implacable et comme, nous pouvons le croire, Dieu le Créateur l'est aussi. La mythologie, à cet égard, fait paraître l'attitude tragique quelque peu hystérique et le seul jugement moral, un jugement à courte vue. Ce qu'il y a d'implacable est compensé cependant par la certitude que tout ce dont nous sommes les témoins n'est que le reflet d'une puissance qui perdure, indifférente à la douleur. C'est pourquoi nous ne rencontrons ni terreur ni pitié dans les récits mythologiques, mais l'allégresse d'un anonymat transcendant qui se contemple dans tous les *ego* centrés sur eux-mêmes et qui luttent, *ego* qui naissent et meurent dans le temps.

PREMIÈRE PARTIE

L'AVENTURE DU HÉROS

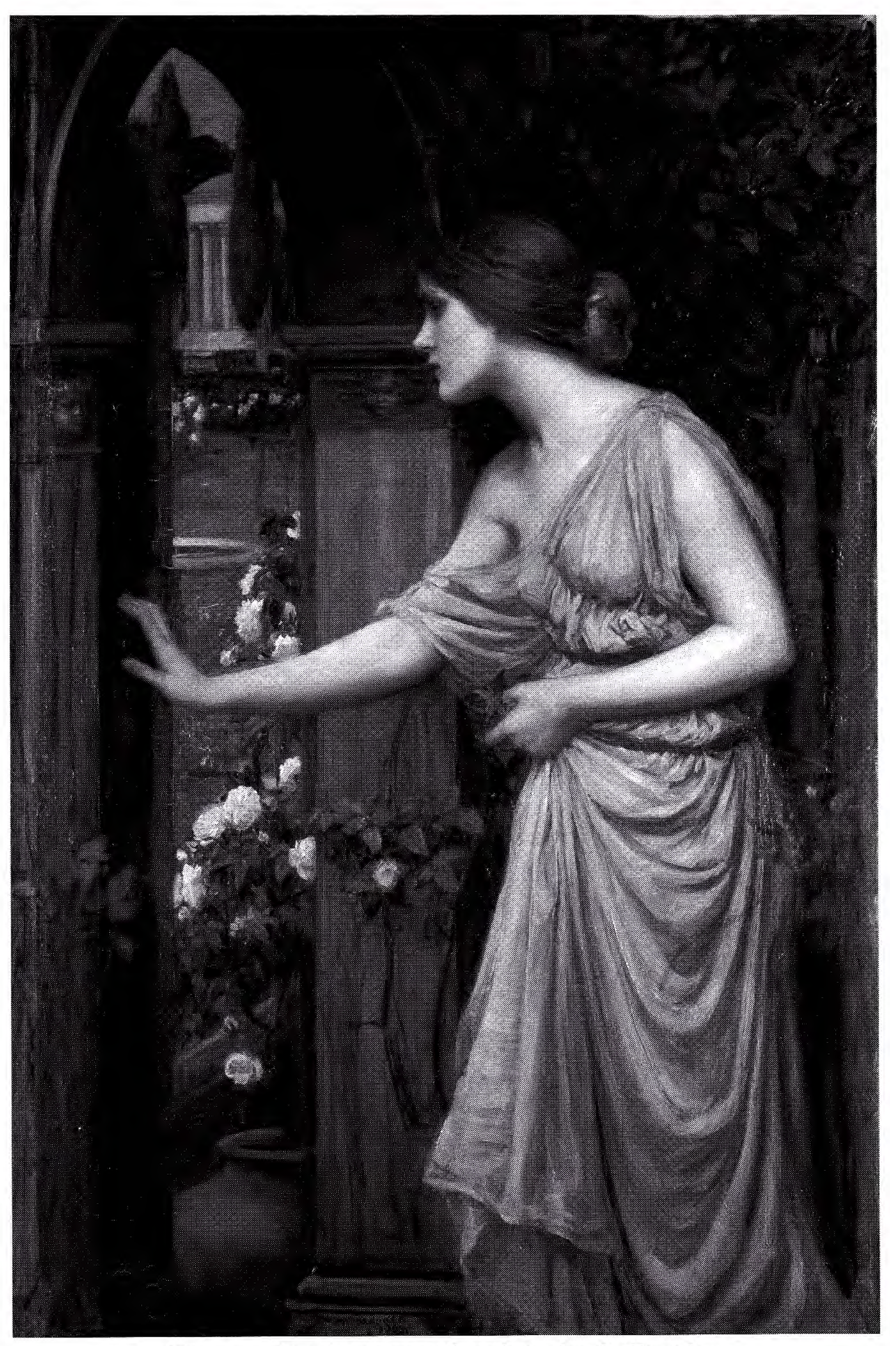


FIG. 10. – Psyché entrant dans le jardin de Cupidon
(huile sur toile, Grande-Bretagne, 1903)

CHAPITRE I

Le Départ

1. *L'appel de l'aventure*

Dans l'ancien temps, quand les désirs s'exauçaient encore, vivait un roi dont les filles étaient toutes très jolies ; mais la cadette était si belle que le soleil, qui a pourtant vu tant de choses, s'émerveillait aussi souvent qu'il lui éclairait le visage. Tout près du château du roi s'étendait une forêt grande et sombre ; et sous un vieux tilleul de la forêt il y avait une fontaine. Aussi, quand la journée était bien chaude, la fille du roi allait-elle dans la forêt s'asseoir au bord de la fraîche fontaine. Pour ne pas s'ennuyer, elle avait une boule d'or qu'elle jetait en l'air et rattrapait dans ses mains ; et ce jeu-là était celui qu'elle aimait le plus.

Mais voilà qu'une fois, la boule d'or de la fille du roi retomba à côté de ses petites mains après qu'elle l'eut jetée en l'air, roula sur le sol et s'en alla tout droit retomber dans l'eau de la fontaine, où elle s'engloutit. La fille du roi ne l'avait pas quittée des yeux, mais la boule avait disparu dans l'eau de la fontaine qui était profonde, si profonde qu'on ne voyait pas le fond. Elle se mit alors à pleurer et à pleurer toujours plus fort et sans pouvoir se consoler ; et comme elle sanglotait de la sorte, quelqu'un l'interpella : « Qu'as-tu donc, fille du roi, à pousser des cris qui fendraient une pierre ? » En cherchant autour d'elle d'où venait cette voix, elle vit un crapaud qui pointait sa grosse vilaine tête hors de l'eau. « Ah, c'est toi, vieux barboteur ! lui dit-elle ; je pleure à cause de ma boule d'or qui est allée tomber au fond de la fontaine.

– Calme-toi et ne pleure plus, dit le crapaud, je peux très bien y

porter remède ; mais que me donneras-tu si je te rapporte ton jouet du fond de l'eau ?
– Tout ce que tu voudras, cher petit crapaud, répondit-elle : mes robes, mes perles et mes joyaux, et même encore la couronne d'or que je porte.
– Je n'ai envie ni de tes robes, ni de tes perles ou de tes pierres précieuses, ni de ta couronne d'or non plus, dit le crapaud ; mais je voudrais que tu me traites avec sympathie et que tu m'acceptes comme compagnon de jeu et camarade ; j'aimerais m'asseoir à côté de toi à table et manger dans ta petite assiette d'or, boire dans ton petit gobelet, dormir dans ton petit lit, voilà ! Et si tu me le promets, je plongerai tout au fond et je te rapporterai ta boule d'or.
– Oh oui ! dit-elle, tout ce que tu peux désirer je te le promets, pourvu que tu me rapportes ma boule d'or. » Mais en elle-même, elle se disait : « Qu'est-ce qu'il me chante là comme niaiseries, ce pauvre crapaud qui est fait pour vivre dans l'eau avec ses pareils, et non pour tenir compagnie à un être humain ! »
Le crapaud, dès qu'il eut sa promesse, plongea la tête la première et s'enfonça dans l'eau, puis, au bout d'un petit moment, réapparut à la surface avec la boule, qu'il jeta dans l'herbe. La fille du roi fut toute joyeuse en revoyant son beau jouet, le ramassa et s'en alla en sautillant.
« Attends, attends ! cria le crapaud. Emmène-moi ! Je ne puis pas courir aussi vite que toi. »
Mais à quoi bon coasser après elle de toutes ses forces ? Elle n'entendit rien de tout cela, courut chez elle et eut bientôt oublié le pauvre crapaud, qui n'avait plus qu'à s'en retourner à sa fontaine[1].*

C'est ainsi, entre autres, que l'aventure peut commencer. Un geste maladroit – dû apparemment au plus grand des hasards – dévoile un monde insoupçonné et met l'individu en relation avec des forces qui ne sont pas correctement comprises. Comme Freud l'a montré[2], les gestes maladroits ne sont pas un simple fait du hasard. Ils sont le résultat de désirs et de conflits refoulés. Ce sont des rides produites à la surface de la vie par des sources insoupçonnées. Et ces sources peuvent être très profondes, aussi profondes que l'âme. Un geste maladroit peut marquer le début d'une destinée. C'est ainsi que, dans ce conte, le premier signe se manifestant à l'attention de la princesse est celui de la disparition de la boule d'or ; le second est le crapaud, et le troisième, la promesse inconsidérée.

* N.D.T. Nous avons pris le parti, dans ce texte, de traduire « frog » (grenouille – King Frog, Roi Grenouille) par crapaud pour la raison suivante : le mot grenouille est traité généralement en français comme un féminin. Dans le conte, « frog » est résolument masculin. Sinon il n'y aurait pas de conte. Notre choix a été déterminé par le souci d'éviter toute ambiguïté sur le sexe de ce… batracien.

En tant que manifestation préliminaire des pouvoirs qui entrent en jeu, le crapaud qui surgit, en somme, par miracle, peut être appelé le « héraut », la crise provoquée par son apparition étant « l'appel de l'aventure ». Le héraut peut, comme dans le présent exemple, sommer de vivre ou, comme plus tard dans l'histoire, sommer de mourir. Cette sommation peut résonner comme l'appel à une haute entreprise historique, ou encore marquer l'aube d'une illumination religieuse. Selon les mystiques, il s'agit là de ce qu'on nomme « l'éveil du moi »[3]. Dans le cas de la princesse du conte de fées, il ne s'agissait que de la venue de l'adolescence. Mais qu'il soit faible ou fort, et à quelque stade ou niveau de la vie qu'il se fasse entendre, l'appel sonne toujours le lever du rideau sur un mystère de transfiguration – un rite, ou un moment de passage spirituel, qui, lorsqu'il est accompli, équivaut à une mort et à une naissance. L'horizon de la vie familière s'élargit, les vieux concepts, idées et schémas émotionnels désormais ne conviennent plus : le moment de franchir le seuil est proche.

La forêt obscure, le grand arbre, la source murmurante et l'apparition sous-estimée et méprisée du détenteur des pouvoirs du destin sont caractéristiques des circonstances de l'appel. Nous reconnaissons là les symboles du Nombril du Monde. Le crapaud, le petit dragon, est l'équivalent infantile du serpent du monde souterrain dont la tête supporte la terre et qui représente les forces démiurgiques de l'abîme, procréatrices de vie. Le crapaud surgit tenant la boule d'or du soleil que des eaux sombres et profondes venaient d'engloutir ; en cet instant, il est semblable au grand Dragon chinois des légendes orientales, apportant le soleil levant dans sa gueule, ou au crapaud que monte,

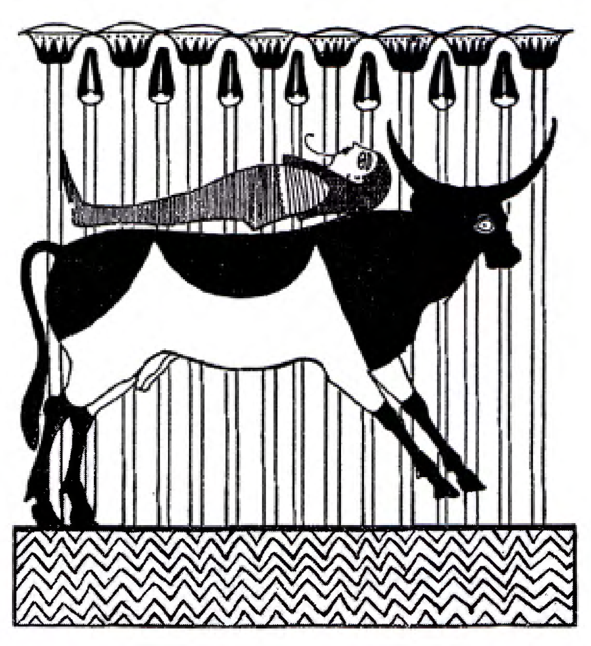


Fig. 11. – Sous la forme d'un taureau, Apis transporte aux Enfers le défunt devenu Osiris *(bois sculpté, Égypte, vers 700-650 av. J.-C.)*

à califourchon sur sa tête, le jeune et bel immortel Han Hsiang, portant dans un panier les pêches de l'immortalité. Freud a suggéré[4] que tous les moments d'angoisse reproduisaient les sensations pénibles provoquées par la séparation d'avec la mère (gêne respiratoire, congestion du sang, etc.) qui se manifestent au moment de la naissance. À leur tour, tous les moments de séparation et de nouvelle naissance créent la même angoisse. Que ce soit la fille du roi, sur le point d'être arrachée à la félicité de l'unité duelle établie avec le Roi-Père, ou Ève, la fille de Dieu, maintenant mûre pour quitter le Paradis Terrestre, ou bien encore le futur Bouddha dépassant, dans sa concentration suprême, les derniers horizons du monde créé, ce sont, dans tous ces cas, les mêmes images archétypes qui entrent en jeu et qui symbolisent le danger, un courage nouveau, l'épreuve, le passage et le caractère étrange et sacré des mystères de la naissance.
Le crapaud (ou le dragon) du conte de fées, répugnant et rejeté, apporte dans sa gueule la boule solaire ; car le crapaud, le serpent, celui qu'on repousse est le représentant de cette profondeur inconsciente (« si profonde qu'on n'en peut voir le fond ») où s'accumulent les facteurs, lois et éléments de l'existence que nous avons rejetés, refoulés, méconnus, ignorés ou qui demeurent latents en nous. Ce sont les perles des fabuleux palais sous-marins qu'habitent ondines, tritons et gardiens des eaux ; les joyaux qui illuminent les cités souterraines des démons ; les semences du feu dans l'océan d'immortalité qui soutient la terre et l'entoure comme un serpent ; les étoiles au sein de la nuit immortelle. Ce sont les pépites d'or du trésor du dragon ; les pommes défendues du jardin des Hespérides ; les fils de la Toison d'or. C'est pourquoi, souvent, le héraut, l'annonciateur de l'aventure, est sombre, repoussant ou terrifiant, et le monde le considère comme mauvais : pourtant si l'on pouvait le suivre, dans les murs du jour une faille s'ouvrirait sur l'obscurité étincelante de bijoux. Le héraut est soit, comme dans le conte de fées, un animal, un représentant de la fécondité instinctuelle refoulée, soit un personnage mystérieux et voilé : l'inconnu.
Dans l'histoire du roi Arthur, par exemple, on raconte comment il se manifesta au roi, ainsi qu'à plusieurs de ses chevaliers, au cours d'une partie de chasse.

> Dès qu'il fut dans la forêt, le roi vit un grand cerf devant lui. « Ce cerf, je le poursuivrai », dit le roi Arthur. Aussitôt il éperonna son cheval. Il chevaucha longtemps et, par bel effort, parut avoir épuisé le cerf ; mais le roi avait poursuivi le cerf si longtemps que son cheval en perdit le souffle et s'écroula mort ; alors un paysan donna au roi un autre cheval. Ainsi, le roi vit le cerf débusqué et son cheval mort. Il s'arrêta au bord d'une fontaine et s'abîma dans de profondes pensées. Et, étant assis là, il crut entendre un bruit de meute, d'au moins trente chiens. Et alors le roi vit venir vers lui le plus étrange animal qu'il eût jamais vu et dont il eût jamais entendu parler ; la bête vint pour boire à la source et le bruit qui se faisait dans son ventre était pareil à celui de trente couples de chiens chassants. Mais tout le temps que but la bête, il n'y avait pas de bruit dans son ventre ; puis la bête partit avec un grand bruit, ce dont le roi s'émerveilla fort[5].

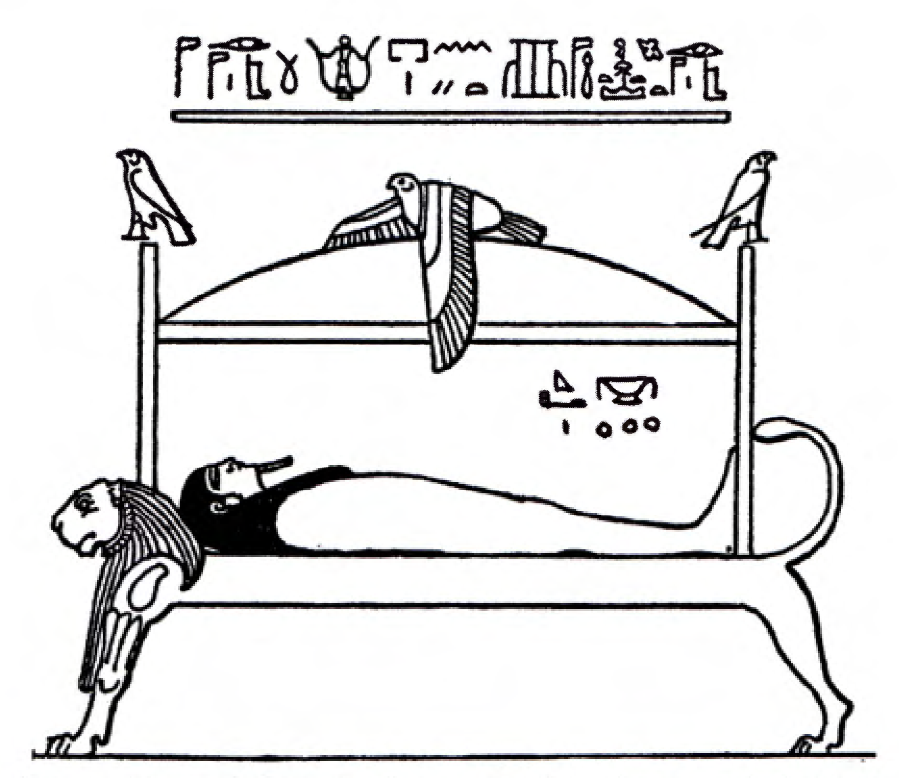


Fig. 12. – Isis, sous la forme d'un faucon rejoint Osiris dans le monde des Morts
(pierre sculptée, Égypte ptolémaïque, vers Ier s.)

La même aventure arriva – dans une tout autre partie du monde – à une jeune fille arapaho des plaines de l'Amérique du Nord. Elle aperçut un porc-épic non loin d'un peuplier. Elle tenta de l'attraper, mais l'animal s'enfuit derrière l'arbre et se mit à grimper. La jeune fille se lança à sa poursuite, mais il continua à grimper et fut bientôt hors d'atteinte. « Bon, se dit-elle, j'ai grimpé à l'arbre pour attraper le porc-épic parce que je veux ses piquants, eh bien, s'il le faut, j'irai jusqu'en haut. » Le porc-épic atteignit la cime de l'arbre, mais comme elle s'en approchait et allait le toucher, le peuplier se mit soudain à pousser et le porc-épic se remit à grimper. Baissant les yeux, elle vit en bas ses amies qui, la tête levée, lui faisaient signe de descendre ; mais, prise sous le charme du porc-épic et effrayée par la distance qui la séparait du sol, elle continua à monter jusqu'à n'être plus qu'un point minuscule pour ceux qui, d'en bas, la suivaient du regard ; et, en compagnie du porc-épic, finalement, elle atteignit le ciel[6].

Deux rêves suffiront à illustrer l'apparition soudaine de la figure du héraut dans une psyché mûre pour une transformation – le premier est celui d'un jeune homme qui cherche comment donner un sens à sa vie.

« Je suis dans un pays verdoyant où paissent de nombreux moutons. C'est le "pays du mouton". Au pays du mouton se tient une femme inconnue qui montre le chemin. »[7]

Le second rêve est celui d'une jeune fille dont l'amie est morte récemment de phtisie ; elle craint d'être atteinte du même mal.

« J'étais dans un jardin en fleurs ; le soleil était juste sur le point de se coucher dans une lueur rouge sang. C'est alors qu'apparut devant moi un noble et noir chevalier, qui me dit d'une voix grave, profonde et effrayante : "Veux-tu venir avec moi ?" Sans attendre ma réponse, il me prit par la main et m'entraîna. »[8]

Que ce soit rêve ou mythe, il y a, dans ces aventures, une atmosphère de fascination irrésistible autour du personnage qui apparaît soudain comme un guide, marquant une nouvelle période, un nouveau stade dans le cours de la vie. Ce qui doit être affronté et qui, d'une certaine manière, est familier à l'inconscient – bien qu'inconnu, surprenant, et même effrayant pour la personnalité consciente – se fait alors connaître, et ce qui auparavant était plein de sens peut perdre étrangement toute valeur : comme le monde de la fille du roi au moment de la disparition soudaine de la boule d'or dans le puits. Par la suite, même s'il y retourne pour un temps, le héros peut trouver vaines ses occupations familières. Une suite de signes de plus en plus frappants se manifestent alors jusqu'à ce que, comme dans la légende suivante des « Quatre Signes » – l'exemple le plus célèbre de l'appel de l'aventure dans la littérature mondiale –, il ne soit plus possible de refuser les sommations.

Le jeune prince Gautama Sakyamuni, le futur Bouddha, avait été tenu à l'écart par son père de toute connaissance de la vieillesse, de la maladie, de la mort et de la vie monacale, de peur que la pensée lui vienne de renoncer au monde, car on avait prophétisé à sa naissance qu'il deviendrait Empereur sur la terre ou Bouddha. Le roi – préférant de beaucoup la vocation royale – fit don à son fils de trois palais et de quarante mille danseuses afin que son esprit reste attaché au monde. Mais cela ne fit que hâter l'inévitable ; car le jeune homme, ayant de bonne heure épuisé toute la gamme des plaisirs de la chair, se trouva mûr pour l'autre expérience. Dès qu'il fut prêt, les messagers appropriés apparurent spontanément :

> Or, un certain jour, le futur Bouddha désirant aller au parc de plaisance, demanda à son cocher de lui préparer son char. L'homme fit donc avancer un char élégant et somptueux, richement décoré, auquel il attela quatre chevaux d'apparat de la race Sindhava, aussi blancs que les pétales du lotus blanc, et il annonça au futur Bouddha que tout était prêt. Le futur Bouddha monta dans le char décoré comme un palais des dieux, et se dirigea vers le parc de plaisance.
>
> « Le moment approche de l'illumination du prince Siddharta, pensaient les dieux. Nous devons lui envoyer un signe. » Ils changèrent l'un des leurs en un vieillard décrépit, aux dents cassées, aux cheveux gris, au corps contrefait et courbé en deux, qui s'appuyait, tremblant, sur un bâton, et l'amenèrent devant le futur Bouddha, mais en sorte que ce dernier et son cocher soient seuls à le voir.
>
> Alors le futur Bouddha dit au cocher : « Ami, je te prie, qui est cet homme ?

> Même ses cheveux ne sont pas comme ceux des autres hommes. » Et quand il eut été renseigné, il dit « Que la honte soit sur la naissance, puisque tout être qui naît doit vieillir ». Et, agité en son cœur, il fit demi-tour et rentra au palais.
> « Pourquoi mon fils est-il revenu si vite ? demanda le roi.
> – Seigneur, il a vu un vieillard, lui répondit-on, et parce qu'il a vu un vieillard, il est sur le point de se retirer du monde.
> – Ne savez-vous pas que c'est me tuer, de me dire de telles choses ? Préparons sur l'heure un spectacle pour mon fils. Si seulement nous pouvons obtenir qu'il s'abandonne au plaisir, il cessera de songer à se retirer du monde. »
> Puis le roi déploya la garde sur une demi-lieue dans toutes les directions.
> De nouveau, un certain jour, comme le futur Bouddha se rendait au parc de plaisance, il vit un être à qui les dieux avaient donné la forme d'un malade ; et, s'étant de nouveau renseigné, il fit demi-tour et, agité en son cœur, rentra au palais.
> Le roi s'informa pareillement et donna les mêmes ordres qu'auparavant ; et il déploya encore la garde, cette fois sur trois quarts de lieue alentour.
> Et de nouveau, un certain jour, comme le futur Bouddha se rendait au parc de plaisance, il vit un être à qui les dieux avaient donné la forme d'un mort, et s'étant de nouveau renseigné, il fit demi-tour et, agité en son cœur, rentra au palais.
> Et le roi s'informa pareillement et donna les mêmes ordres qu'auparavant ; il déploya encore la garde, cette fois-ci sur une lieue alentour.
> Et de nouveau, un certain jour, comme le futur Bouddha se rendait au parc de plaisance, il vit un être à qui les dieux avaient donné la forme d'un moine décemment et soigneusement vêtu, et il interrogea son cocher : « Dis-moi, je te prie, qui est cet homme ? – Sire, c'est un homme qui s'est retiré du monde » ; puis le cocher se mit à faire l'éloge de l'abandon du monde. La pensée d'abandonner le monde réjouit le futur Bouddha[9].

La première étape du voyage mythologique – celle que nous avons nommée « l'appel de l'aventure » – signifie que le destin a sommé le héros et que son centre de gravité spirituel a été transféré de son milieu habituel à une zone inconnue. Cette zone, cette région fatidique, pleine de trésors et de dangers, peut être représentée de bien des façons : comme un pays lointain, une forêt, un royaume souterrain, sous-marin ou céleste, comme une île secrète, une haute cime ou un état de rêve profond ; mais c'est toujours un endroit où se meuvent des êtres polymorphes et étrangement fluides, un lieu de tourments inimaginables, d'exploits surhumains et d'impossibles délices. Le héros peut se mettre en route, mû par un désir personnel d'accomplir l'aventure, comme Thésée quand, arrivé à Athènes, la cité de son père, il entendit l'horrible histoire du Minotaure ; ou il peut y être entraîné par un agent du destin, bienveillant ou hostile, comme Ulysse, ballotté sur les rivages de la Méditerranée par les vents d'un dieu furieux, Poséidon. L'aventure peut commencer par un simple geste maladroit, comme pour la princesse du conte de fées ; ou bien encore, ce

peut être quelque phénomène fortuit qui, au hasard d'une promenade, attire le regard et entraîne le héros loin des chemins battus. De tels exemples, venus des quatre coins du monde, pourraient être multipliés *ad infinitum*.

Dans le passage ci-dessus et au cours des pages qui vont suivre, je n'ai pas tenté de produire tous les témoignages. Le faire (à la manière de Frazer dans *Le Rameau d'or*, par exemple) aurait singulièrement allongé mes chapitres sans pour autant rendre plus claire la ligne directrice du monomythe. En revanche, je donnerai, dans chaque partie de cet ouvrage, quelques exemples frappants tirés de traditions très représentatives et largement répandues. Au cours de cette étude, je fais peu à peu appel à des sources venues de lieux très divers pour permettre au lecteur de savourer les qualités particulières des différents styles. Parvenu à la dernière page, il aura passé en revue un nombre considérable de mythologies. S'il voulait se convaincre que toutes n'auraient pu trouver place dans chacun des chapitres du monomythe, qu'il lui suffise de se reporter à l'un ou l'autre des volumes où j'ai moi-même puisé et que j'indique en notes et de s'aventurer à travers quelques-uns de ces innombrables contes.

---

2. *Le refus de l'appel*

COMME SOUVENT DANS la vie réelle, il n'est pas rare de rencontrer, dans les mythes et les contes populaires, l'exemple décevant de l'appel resté sans réponse : car il est toujours possible, en effet, de prêter l'oreille à d'autres intérêts. Refuser l'appel, c'est transformer l'aventure en sa négation. Prisonnier d'un dur et pesant labeur, ou d'une « culture », le sujet perd toute possibilité de s'affirmer par une action signifiante et devient une victime à sauver. Son monde fleuri devient un désert de pierres desséchées et sa vie lui paraît comme privée de sens – même si, comme le roi Minos, il parvient par un effort de Titan, à bâtir un illustre empire. Quelque maison qu'il construise, ce sera une maison de mort : un labyrinthe aux murs cyclopéens pour soustraire son Minotaure à ses regards. Tout ce qu'il peut faire est de se créer de nouveaux problèmes et attendre l'approche graduelle de sa désintégration.

« Étant donné que j'appelle et que vous dites non… moi aussi, dans votre malheur, je rirai, je raillerai quand viendra votre terreur, quand votre terreur viendra comme un ouragan et que votre malheur viendra comme un tourbillon – quand viendront sur vous l'oppression et l'angoisse ! » « Car leur refus tuera les simples et leur succès perdra les insensés. »[10]

Time Jesum transeuntem et non revertentem : « Craignez que Jésus passe et qu'il ne revienne pas. »[11]

Les mythes et les contes populaires du monde entier montrent bien que le refus est essentiellement un refus d'abandonner ce que l'on considère comme son intérêt personnel. L'avenir est envisagé, non comme une succession ininterrompue de morts et de naissances, mais comme si chacun avait à établir et à défendre son système présent et personnel d'idéaux, de vertus, de buts et d'intérêts. Le roi Minos conserva le taureau divin alors que le sacrifier aurait signifié qu'il se soumettait à la volonté du dieu de son empire : il préféra, en effet, ce qu'il estima lui rapporter le plus. Il trahit ainsi le rôle qu'il avait à assumer – et nous avons vu quelles en furent les désastreuses conséquences. Pour lui, la divinité même devint terreur ; car il est évident que si l'on est à soi-même son propre dieu, Dieu alors, la volonté de Dieu, cette puissance qui pourrait détruire le système égocentrique de l'homme, devient un monstre.

Je Le fuyais le long des nuits et des jours ;
Je Le fuyais le long des cycles des ans ;
Je Le fuyais le long des sentes
Du labyrinthe de mon esprit ;
et dans le brouillard des pleurs,
Sous le tonnerre du rire, je me cachais de Lui[12].

De jour comme de nuit, l'être divin nous harcèle, cet être divin qui est l'image de ce moi vivant, caché à l'intérieur du labyrinthe verrouillé de notre

psyché égarée. Les chemins qui ramènent aux portes ont tous été perdus. Il n'y a pas d'issue. Il ne reste plus qu'à se cramponner furieusement à son moi et à vivre l'enfer, comme Satan, ou bien à briser là et à s'annihiler, enfin, en Dieu.

> *« Ah, le plus fol, le plus aveugle, le plus faible,*
> *Je suis Celui-là que tu cherches !*
> *C'est l'amour que tu repoussais, toi qui Me repoussais. »*[13]

La même voix émouvante, mystérieuse, se faisait entendre dans l'appel du dieu grec Apollon, poursuivant à travers la plaine la vierge Daphné, fille du fleuve Pénée. « Ô nymphe, fille du Pénée, je t'en supplie, reste ! » lui criait le dieu – comme le crapaud à la princesse du conte de fées.

> « Je ne te poursuis pas en ennemi. Tu ne sais pas qui tu fuis et c'est pourquoi tu fuis. Modère, je t'en supplie, ta course, arrête ta fuite. Je modérerai moi aussi ma poursuite. Celui qui t'aime, cherche cependant à le connaître. »
> Il allait en dire davantage, mais la fille du Pénée, apeurée, se déroba et le laissa là, lui et son discours inachevé ; elle offrait alors encore le spectacle d'une grâce décente. Les vents dévoilaient son corps, leur souffle qu'elle affrontait agitait ses vêtements qu'elle offrait de face à leurs assauts, et la brise légère repoussait en arrière ses cheveux ; la fuite l'embellissait encore. Mais le jeune dieu ne peut se résigner plus longtemps à se dépenser vainement en tendres propos et, mû par l'amour même, d'un pas précipité, il suit ses traces. De même, quand un chien gallois a, dans un champ moissonné, aperçu un lièvre, luttant de vitesse, ils n'ont qu'un but, l'un sa proie, l'autre son salut ; le premier, qui semble toujours sur le point de l'atteindre, à tout instant se voit déjà saisissant le fuyard qu'il serre de près, le museau tendu ; le second se demande s'il sera pris, s'arrache aux crocs mêmes du chien et échappe à cette gueule qui l'effleure. Ainsi du dieu et de la vierge ; leur course est précipitée, pour lui par l'espoir, pour elle par la crainte. Pourtant, le dieu, porté dans sa poursuite sur les ailes de l'amour, est le plus prompt ; infatigable, il frôle déjà le dos de la fugitive sur la nuque de laquelle les cheveux épars se soulèvent à son souffle. À bout de forces, elle a pâli et, succombant à la fatigue de cette fuite rapide, tournant les yeux vers les eaux du Pénée : « Secours-moi, mon père, dit-elle, si vous, les fleuves, avez un pouvoir divin, et fais-moi perdre, en la transformant, cette apparence qui m'a valu de trop plaire ! » À peine sa prière achevée, voici qu'une pesante torpeur envahit ses membres ; sa tendre poitrine est enveloppée d'une mince écorce, ses cheveux s'allongent en feuillage, ses bras en rameaux, son pied, tout à l'heure si rapide, est retenu au sol par d'inertes racines ; son visage, à la cime, disparaît dans la frondaison. Seul subsiste en elle l'éclat de son charme[14].



Fig. 13. – Apollon et Daphné *(relief copte en ivoire, Égypte, Ve s.)*

Combien décevant est ce dénouement, qui n'apporte aucune récompense. Apollon, le Soleil, le seigneur du temps et de la maturité, cessa aussitôt sa terrifiante poursuite et se contenta de faire du laurier son arbre favori, recommandant avec ironie ses feuilles à ceux qui tressaient les couronnes de victoire. La jeune vierge avait cherché refuge auprès de la personnification de son père et y avait trouvé protection – pareille en cela à l'époux manqué qui rêvait d'amour maternel pour échapper à la situation sans issue dans laquelle il se trouvait à l'égard de son épouse[15].

La littérature psychanalytique abonde en exemples de fixations désespérées de cet ordre. Ce qu'elles représentent est une impuissance à se débarrasser du moi infantile et de la sphère d'idéaux et de liens émotionnels qu'il implique. Les murs de l'enfance sont comme une prison ; le père et la mère représentent les gardiens d'un seuil que l'âme timorée, dans la crainte de quelque châtiment*, est impuissante à franchir pour parvenir, enfin libérée, à naître au monde.

* Freud : complexe de castration.

Le Dr Jung a rapporté un rêve qui ressemble très étroitement à ce que présente le mythe de Daphné. Le rêveur est ce jeune homme (*supra* p. 57) qui se trouvait dans la terre des moutons – c'est-à-dire la terre de la non-indépendance. Une voix intérieure dit : « Je dois tout d'abord m'éloigner de mon père » ; puis, quelques nuits plus tard : « Un serpent décrit un cercle autour du rêveur et celui-ci se tient comme un arbre, fermement planté en terre. »[16] C'est là une image du cercle magique que, dans sa puissance de dragon, la fixation aux parents décrit autour de la personnalité*. De la même façon, le cercle de feu dont Wotan, le père tout-puissant, entoura sa fille, sauvegarda la virginité de Brunehilde et la maintint pendant des années dans l'état de dépendance filiale. Elle dormit hors du temps jusqu'à la venue de Siegfried.

La petite Fleur d'Épine (la Belle au Bois Dormant) fut plongée dans le sommeil par une sorcière jalouse (image inconsciente de la mauvaise mère). La jeune fille ne fut pas seule à s'endormir, tout son monde familier tomba avec elle dans un profond sommeil ; mais « après de longues, longues années, un prince vint qui la réveilla ».

> Le roi et la reine (images conscientes des bons parents) qui venaient de rentrer et se trouvaient encore dans la grande salle, se mirent à dormir et avec eux toute la cour. Alors les chevaux s'endormirent dans les écuries, et les chiens dans la cour d'entrée, et les pigeons sur le toit, et les mouches mêmes sur le mur, et le feu lui aussi, qui cessa de flamber dans la cheminée, et qui se fit silencieux et s'endormit ; le rôti sur la broche cessa de grilloter, et le cuisinier qui allait tirer l'oreille du marmiton pour quelque bêtise, le laissa et dormit. Même le vent se coucha, et plus la moindre feuille ne bougea sur les arbres tout autour du château.
> Mais autour du château la broussaille épineuse se mit à croître et à grandir, à s'épaissir et à monter année après année, si bien que le château en fut d'abord tout entouré, puis complètement recouvert ; c'était à tel point qu'on ne le voyait plus du tout, non, pas même la girouette sur la plus haute tour[17].

Une ville de Perse fut, un jour, « changée en pierres » – roi, reine, soldats, habitants, tout – parce que son peuple se dérobait à l'appel d'Allah [18]. La femme de Lot devint une colonne de sel pour avoir regardé en arrière alors que Jéhovah l'avait sommée de quitter la ville[19]. Et une malédiction condamna le Juif Errant à demeurer sur cette terre jusqu'au jour du Jugement parce que, se trouvant parmi la foule, au passage du Christ portant sa croix, il l'avait apostrophé : « Allons, plus vite, plus vite ! » Le Sauveur, non reconnu, insulté, se tourna vers lui et dit : « Je passe mais tu resteras à attendre ici que je revienne. »[20]

---

* Le serpent (en mythologie, symbole des eaux terrestres) correspond précisément au père de Daphné, le fleuve Pénée.

Quelques-unes des victimes restent ensorcelées pour toujours (tout au moins les mythes s'arrêtent là), mais les autres sont appelées à être sauvées. Brunehilde fut sauvegardée pour le héros de son destin et la petite Fleur d'Épine fut délivrée par un prince. De même, le jeune homme transformé en arbre rêva-t-il par la suite d'une femme inconnue qui, guide mystérieux, lui indiquait le chemin de sentiers inconnus[21]. Ceux qui hésitent ne sont pas tous perdus. La psyché tient en réserve bien des secrets qui ne sont révélés que dans la mesure où ils sont nécessaires. C'est ainsi qu'il arrive parfois que la situation difficile causée par un refus obstiné de l'appel soit l'occasion d'une révélation providentielle de quelque principe insoupçonné de libération.

L'introversion voulue est en fait l'un des moyens classiques du génie créateur et peut être utilisée délibérément. Cette démarche refoule les énergies psychiques vers les profondeurs et met en mouvement le continent perdu des images inconscientes infantiles et archétypiques. Il peut, évidemment, en résulter une désintégration de la conscience plus ou moins complète (névrose, psychose : sort de Daphné ensorcelée) ; mais, par ailleurs, si la personnalité est capable d'absorber et d'intégrer les nouvelles forces, l'expérience conduira à un degré presque surhumain de conscience et de maîtrise de soi. C'est un des principes de base des disciplines indiennes de yoga. C'est une voie que bon nombre de génies créateurs de l'Occident ont également utilisée[22]. Cette démarche n'est pas tout à fait ce que l'on pourrait définir comme une réponse à quelque appel déterminé. C'est plutôt, délibéré et terrifiant, un refus de répondre par rien d'autre, si ce n'est par la plus profonde, la plus haute, la plus riche réponse, à l'exigence jusqu'alors inconnue de quelque vide intérieur qui attend : une sorte de grève totale ou de rejet des conditions de la vie, ayant pour résultat un certain pouvoir de transformation, capable de porter le problème à un plan de nouvelles magnitudes où, soudainement et définitivement, il se résout.

C'est cet aspect du problème du héros que met en lumière, dans les *Mille et Une Nuits,* l'aventure merveilleuse du prince Kamar-al-Zaman et de la princesse Boudour. Le jeune et beau prince, fils unique du roi de Perse Shahriman, persistait à refuser les propositions, prières, instances répétées et, finalement, les injonctions de son père de faire cette chose toute normale : prendre femme. La première fois que le sujet fut abordé, le jeune homme répondit : « Ô mon père, sache que je n'éprouve aucun penchant pour le mariage et que mon âme n'incline guère vers les femmes ; sur leurs roueries et leur perfidie, en effet, j'ai lu beaucoup de livres et entendu bien des histoires. Voici d'ailleurs ce que dit le poète :

Maintenant, si vous m'interrogez sur les femmes, je répondrai :
De leurs méfaits, je suis passé fameux docteur !
Quand la tête de l'homme grisonne et que son argent diminue,
De leur affection il n'a plus sa part.

et un autre dit :

Insurge-toi contre les femmes, c'est ainsi que tu serviras le mieux Allah ;
Le jeune homme qui lâche la bride aux femmes doit perdre à jamais tout espoir de s'élever.
C'est elles qui l'entraveront alors qu'il est en quête de la formule mystérieuse,
Ô Excelsior ! s'épuiserait-il mille ans dans l'étude de la science et de la doctrine.

Après avoir cité ces vers, il poursuivit : « Ô mon père, la vie conjugale est une chose à laquelle je ne consentirai jamais ; non, dussé-je boire la coupe de mort. »

Quand le sultan Shahriman eut entendu ces paroles, la lumière se fit ténèbre devant ses yeux et il en fut affligé. Mais, comme il affectionnait beaucoup son fils, il ne dit rien de plus ce jour-là ; il ne se mit pas en colère et lui témoigna toutes sortes de bontés.

Un an plus tard, le père pressa à nouveau le jeune homme de répondre mais celui-ci persista dans son refus, l'appuyant de nouvelles citations poétiques. Le roi, ayant consulté son vizir, reçut de lui ce conseil :

> Ô Roi, prends patience encore une année et si, après cela, tu es toujours décidé à lui parler mariage, ne le fais pas en secret mais un jour de fête solennelle, lorsque seront rassemblés tous les émirs et tous les vizirs, et que l'armée tout entière sera déployée devant toi. Et devant eux tous, fais appeler ton fils, Kamar-al-Zaman, convoque-le ; tu aborderas aussitôt la question du mariage. La présence des vizirs et des grands personnages, des officiers et des capitaines du royaume lui en imposera et le déconcertera certainement et il n'osera pas s'opposer à ta volonté.

Cependant, quand le moment fut arrivé et que le roi Shahriman eut exprimé ses injonctions, le prince baissa un moment la tête puis, la relevant, saisi soudain de la folie de la jeunesse et mû par l'ignorance de l'adolescence, il répliqua : « Je ne me marierai jamais ; non, dussé-je même boire la coupe de mort ! Quant à toi, si tu es grand par l'âge, tu es petit par l'entendement ; ne m'as-tu pas, par deux fois déjà, posé la question de mon mariage et n'ai-je pas refusé ? Vraiment tu radotes et tu n'es capable de gouverner qu'un troupeau de moutons. » En disant cela, Kamar-al-Zaman, dans une rage insensée, desserra les mains qu'il tenait derrière le dos et, retroussant ses manches, fit face à son père et, hors de lui à tel point qu'il ne savait plus ce qu'il faisait, il continua à prononcer des paroles insolentes.

Le roi était consterné et mortifié de ce qui venait de se passer en présence des grands de son royaume et devant ses troupes assemblées en grande pompe en ce jour de fête ; mais bientôt sa dignité de roi le ressaisit, il tonna contre son fils qui se mit à trembler. Il appela les gardes qui se tenaient devant lui et commanda : « Saisissez-le ! » Les gardes obéirent, s'emparèrent de Kamar-al-Zaman et, après l'avoir attaché, le conduisirent devant son père qui leur

enjoignit de lui lier les bras derrière le dos et de le laisser ainsi devant sa face. Saisi de crainte, le prince baissait la tête. Son visage et son front étaient inondés de sueur. La honte et la confusion le tourmentaient cruellement. Alors, son père, se mettant à l'insulter et à l'invectiver, s'écria : « Malheur à toi, fils de l'adultère, nourri au lait de l'abomination ! Comment as-tu osé me répondre de la sorte, devant mes capitaines et mes soldats ? Mais jusqu'à présent personne ne t'a châtié. Ignores-tu que l'acte que tu viens de commettre serait un déshonneur pour quiconque, serait-il le plus misérable de mes sujets ? » Le roi ordonna ensuite à ses mamelouks de desserrer ses liens et de l'emprisonner dans un des bastions de la citadelle.

Ils se saisirent donc du prince et le jetèrent dans la salle délabrée d'une vieille tour, au centre de laquelle se trouvait un puits en ruine. Dans la pièce qu'ils avaient balayée et nettoyée, ils avaient disposé un lit. Ils y étendirent un matelas, une peau de bête et un coussin. Ils apportèrent aussi une lanterne et une bougie, car l'endroit était sombre, même le jour. En dernier lieu, les mamelouks y conduisirent Kamar-al-Zaman et postèrent un eunuque à la porte. Resté seul, le prince se jeta sur la couche, l'esprit triste et le cœur lourd, se blâmant et se repentant de sa conduite injurieuse à l'égard de son père.

Pendant ce temps, dans le lointain empire de Chine, la fille du roi Ghazour, seigneur des Îles et des Mers et des Sept Palais, était dans une semblable situation. Quand sa beauté avait commencé à s'ébruiter et son nom et sa renommée à se faire connaître dans les pays alentour, tous les rois avaient envoyé une demande en mariage à son père, et celui-ci avait consulté sa fille. Mais le seul mot de mariage lui avait déplu. « Ô mon père, avait-elle répondu, je n'ai pas envie de me marier, non, pas du tout. Car je suis une souveraine, une reine suzeraine qui exerce son empire sur les hommes et je n'ai nullement le désir qu'un homme exerce son empire sur moi. » Et plus elle refusait les prétendants, plus leur empressement croissait et toutes les principautés des îles intérieures de Chine joignaient aux demandes en mariage qu'elles envoyaient à son père des présents et des objets précieux. Aussi celui-ci la pressait-il encore et toujours de ses instances pour qu'elle prenne époux. Mais elle continuait à lui opposer des refus, et, pour finir, la colère s'emparant d'elle, elle s'écria : « Ô mon père, si tu me parles encore mariage, je me retirerai dans ma chambre, je prendrai un glaive et, fixant sa poignée au sol, j'en dirigerai la pointe vers mon cœur ; puis je pèserai sur lui jusqu'à ce qu'il réapparaisse dans mon dos et me tue. »

Quand le roi entendit ces paroles, la lumière se fit ténèbres devant ses yeux et il ressentit dans son cœur comme une flamme de feu, tant il craignait que sa fille se tue ; il était rempli de perplexité à son sujet, mais également à l'égard des rois ses prétendants. Aussi dit-il à sa fille : « Si tu as décidé de ne pas te marier et que rien ne puisse te faire changer d'avis, abstiens-toi d'aller et venir de la sorte. » Puis il l'installa dans une maison et l'enferma dans une chambre, confiant le rôle de duègnes à dix vieilles femmes chargées de veiller sur elle et lui interdisant de se rendre aux Sept Palais. En outre, il se laissa aller

à son courroux contre elle et envoya à tous les rois des lettres les informant que sa fille avait été frappée de folie par les djinns[23].

Il faudra un miracle, pour le moins, pour que soit consommée l'union de ce couple prédestiné de toute éternité, l'union du héros et de l'héroïne qui suivaient l'un et l'autre la voie du refus et que séparait le continent d'Asie tout entier. D'où viendra la force capable de faire céder le refus de la vie qui les habite tous deux et de faire fondre la colère des deux pères, images de l'enfance ?

Toutes les mythologies du monde donnent à cette question la même réponse. Car ainsi qu'il est écrit si souvent dans les pages sacrées du Coran : « Allah est puissant et miséricordieux ! » Un seul problème subsiste : quel est le mécanisme du miracle. C'est un secret qui ne sera dévoilé qu'au cours des prochaines étapes de ce divertissement, *Les Mille et Une Nuits*.

3. *L'aide surnaturelle*

Quant à ceux qui n'ont pas refusé l'appel et qui ont entrepris l'aventure héroïque, le premier personnage qu'ils rencontrent est une figure protectrice (souvent une petite vieille ou un vieil homme) qui pourvoit le voyageur d'amulettes contre les forces de dragon qu'il va lui falloir affronter.

Une tribu de l'Est africain, les Wachagas du Tanganyika, par exemple, raconte qu'un homme très pauvre du nom de Kyazimba s'était, en désespoir de cause, mis en route pour le pays où le soleil se lève. Il avait voyagé longtemps et se sentait las. Il restait là, simplement, le regard tourné sans espoir vers l'objet de sa quête, lorsqu'il entendit, derrière lui, quelqu'un qui s'approchait. Il se retourna et aperçut une petite vieille décrépite. Elle se dirigea vers lui et s'enquit de ce qui le préoccupait. Quand il le lui eut dit, elle l'enveloppa de son manteau et, s'élevant de terre, le transporta au zénith, là où le soleil marque une pause au milieu du jour. Dans un vacarme assourdissant arrivait de l'est en ces lieux toute une assemblée d'hommes parmi lesquels se trouvait un chef magnifique qui, à peine arrivé, égorgea un bœuf puis, entouré de sa suite, prit place pour le festin. La vieille femme lui demanda son aide pour Kyazimba. Le chef donna à l'homme sa bénédiction et le renvoya chez lui. Et l'on rapporte que, dès lors, il vécut dans la prospérité[24].

Chez les Indiens du Sud-Ouest américain, le personnage le plus en faveur dans ce rôle bienveillant est Dame Araignée – une petite grand-mère qui habite sous terre. Les dieux jumeaux de la guerre des Navajos qui se rendaient chez leur père, le Soleil, en suivant une piste sacrée, venaient à peine de quitter leur maison lorsqu'ils rencontrèrent ce petit personnage merveilleux.

> Les garçons avançaient rapidement sur la piste sacrée quand, peu après le lever du soleil, près de Dsilnaotil, ils virent une fumée qui s'élevait de terre. Ils se dirigèrent vers l'endroit d'où sortait la fumée et découvrirent qu'elle provenait d'un conduit qui donnait dans une salle souterraine. Une échelle noircie par la fumée émergeait du trou. Se penchant alors, ils virent une vieille femme, Dame Araignée, qui, jetant un regard sur eux, leur dit : « Soyez les bienvenus, mes enfants. Entrez. Qui êtes-vous et d'où venez-vous, vous qui marchez ainsi ensemble ? » Ils ne répondirent pas mais descendirent l'échelle. Dès qu'ils eurent atteint le sol, elle leur demanda à nouveau : « Où allez-vous donc tous les deux, vous qui marchez ainsi ensemble ? – Nulle part en particulier, répondirent-ils, nous sommes venus ici parce que nous n'avions nul autre endroit où aller. » Elle posa quatre fois cette question et, chaque fois, reçut la même réponse. Puis elle dit : « Vous cherchez peut-être votre père. – Oui, répondirent-ils, si seulement nous connaissions le chemin de sa demeure. – Ah ! dit la vieille femme, c'est un long et dangereux chemin que celui qui conduit à la maison de votre père, le Soleil. Des monstres en grand nombre habitent dans la région qui nous en sépare ; de plus, il se pourrait que, si vous parveniez jusqu'à lui,

votre père ne soit pas heureux de vous voir et vous punisse d'être venus. Il vous faudra franchir quatre endroits dangereux : les rochers qui écrasent le voyageur, les roseaux qui le taillent en pièces, les cactus qui le lacèrent et les sables brûlants qui l'enlisent. Mais je vais vous donner quelque chose pour soumettre vos ennemis et vous conserver en vie. » Elle leur donna une amulette dite « plume des dieux étrangers » et qui consistait en deux plumes de vie (plumes arrachées à un aigle vivant) liées en anneau, et aussi une autre plume de vie pour préserver leur existence. Elle leur apprit également une formule magique qui, répétée à la face de leurs ennemis, avait le pouvoir de vaincre leur colère. « Par ce pollen, abaisse tes pieds, par ce pollen, abaisse tes mains. Par ce pollen, abaisse ta tête. Maintenant tes pieds sont pollen ; tes mains sont pollen ; ton corps est pollen ; ton esprit est pollen ; ta voix est pollen. La piste est merveilleuse. Ne bouge pas. »[25*]

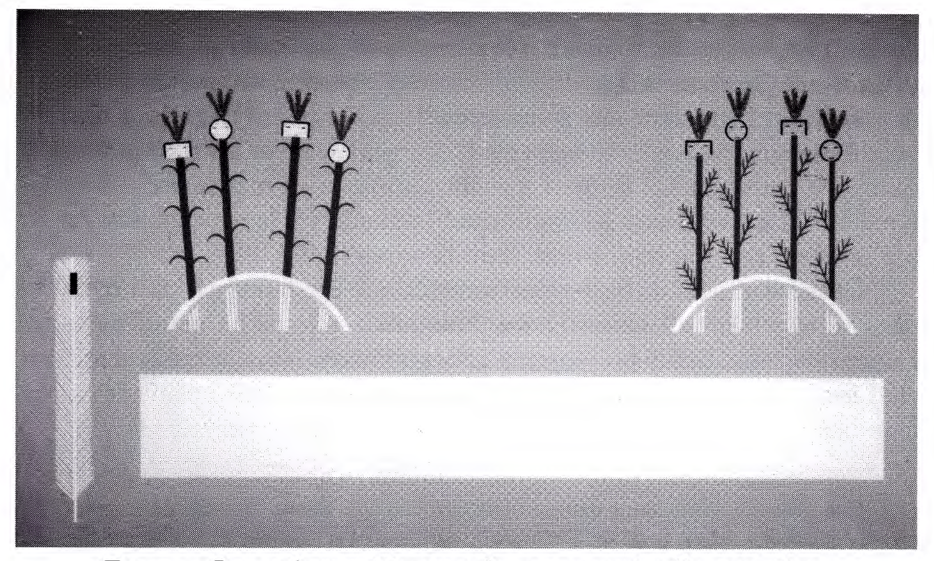


Fig. 14. – Les rochers qui écrasent, les roseaux qui taillent en pièces
(peintures sur sable navajo, Amérique du Nord, 1943)

La vieille femme secourable, la marraine fée, est un personnage de conte de fées familier en Europe ; dans les légendes chrétiennes des saints, c'est la Vierge qui tient habituellement ce rôle. Par son intercession auprès du Père, la Vierge peut obtenir Sa miséricorde. Dame Araignée, avec sa toile, a le pouvoir de diriger les mouvements du Soleil. Le héros qui se trouve sous la protection de la Mère cosmique est hors d'atteinte des forces du mal. Le fil d'Ariane permit à Thésée de sortir indemne de l'aventure du labyrinthe. C'est ce pouvoir de guider le héros qu'incarnent, tout au long de l'œuvre de Dante,

---

* Le pollen est le symbole de l'énergie spirituelle chez les Indiens du Sud-Ouest américain. On en use à profusion dans toutes les cérémonies, à la fois pour écarter le mal et pour tracer le sentier de vie symbolique.

les personnages féminins de Béatrice et de la Vierge, et qui apparaît dans le *Faust* de Goethe sous les traits successifs de Gretchen, d'Hélène de Troie et de la Vierge. « Tu es source vivante d'espoir », c'est en ces termes que Dante lui rend grâce, se retrouvant sain et sauf après avoir traversé les périls des Trois Mondes ; « Dame, tu es si grande, et si efficiente que qui cherche grâce et ne recourt à toi, c'est comme s'il voulait que son désir vole sans ailes. Ta bénignité non seulement vient en aide à qui demande, mais maintes fois spontanément devance la requête. En toi miséricorde, en toi pitié, en toi magnificence, en toi est réunie toute la bonté qui soit en quelque créature. »[26]

C'est l'influence bienveillante, protectrice, du destin que représente un personnage de cet ordre. Le conte est là pour renouveler l'assurance, la promesse, que la paix du Paradis, connue tout d'abord dans le sein de la mère, ne saurait être perdue ; qu'elle soutient le présent et réside dans le futur tout autant que dans le passé (est oméga aussi bien qu'alpha) ; que, bien que sa toute-puissance puisse sembler compromise lors du passage des seuils ou, dans la vie, au moment du réveil, une force protectrice est à tout jamais présente dans le sanctuaire du cœur et qu'elle est même immanente au centre des aspects inhabituels du monde – ou tout juste à leur arrière-plan. Il suffit de savoir et de faire confiance et les gardiens éternels apparaîtront.

Le héros qui a répondu à l'appel qui lui est fait et qui poursuit sa route courageusement découvre à ses côtés, au fur et à mesure que s'en présentent les conséquences, toutes les forces de l'inconscient. Mère Nature soutient elle-même cette tâche puissante. Et, pour autant que les exploits du héros coïncident avec ce que la société dans laquelle il vit est prête à recevoir, il lui semble qu'il domine le grand rythme du processus historique. « Je me sens, disait Napoléon au début de la campagne de Russie, dirigé vers un but que j'ignore. Dès que je l'aurai atteint, dès que je ne serai plus nécessaire, il suffira d'un atome pour me briser. Mais jusqu'à ce moment-là, toutes les forces des hommes ne pourront rien contre moi. »[27]

C'est parfois un personnage masculin qui représente le porteur de l'aide surnaturelle. Dans les contes de fées, ce peut être quelque nain, habitant des bois, sorcier, ermite, berger ou forgeron, qui apparaît pour munir le héros des amulettes et des conseils dont il a besoin. Dans les mythologies, d'un ordre plus élevé, le rôle atteint l'ampleur des grandes figures du guide, du maître, du passeur, du conducteur des âmes vers l'au-delà. Dans le mythe de l'époque classique, c'est Hermès-Mercure ; en Égypte, habituellement, Thot (le dieu ibis, le dieu babouin) ; et dans le christianisme, le Saint-Esprit[28].

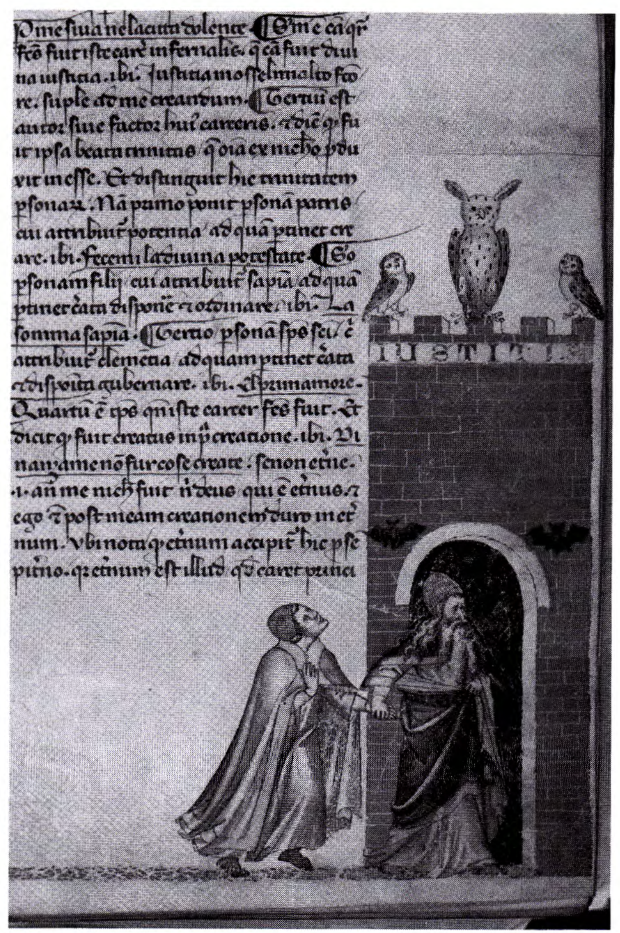


Fig. 15. – Virgile conduisant Dante *(encre sur papier, Italie, XIVe s.)*

Dans *Faust,* Goethe fait tenir le rôle de guide sous son aspect masculin par Méphistophélès – et il n'est pas rare que le côté dangereux du personnage « mercuriel » soit souligné : il est, en effet, un séducteur pour l'âme ignorante qu'il attire au royaume des épreuves. Dans la vision de Dante, le rôle est joué par Virgile, puis, au seuil du Paradis, par Béatrice. Protecteur et redoutable, maternel et paternel en même temps, ce principe surnaturel qui protège et dirige, réunit en lui toutes les ambiguïtés de l'inconscient ; il témoigne par là que c'est sur cet autre et plus vaste système que repose notre personnalité consciente et il montre également combien sont impénétrables les desseins du guide que nous suivons au péril de tous nos idéaux rationnels.

Le rêve suivant offre un exemple saisissant de la fusion des contraires dans l'inconscient : « J'ai rêvé que je débouchais dans une rue du quartier réservé et que j'allais vers une des filles. Comme j'entrais, elle se transformait en homme, étendu à demi vêtu sur un divan. Il dit : "Cela ne vous dérange pas (que maintenant je sois un homme) ?" L'homme paraissait vieux et portait des favoris blancs. Il me rappelait un garde forestier qui était un excellent ami de mon père. »[29] « Tous les rêves, observe le Dr Stekel, ont une tendance bisexuelle. Lorsque la bisexualité ne peut être perçue, elle se cache dans le contenu latent du rêve. »[30]

Le héros qui bénéficie d'une telle aide est typiquement celui qui a répondu à l'appel. L'appel, en fait, était l'annonce première de la venue de ce prêtre initiateur. Mais même à ceux qui, apparemment, ont endurci leurs cœurs, le gardien surnaturel peut apparaître ; car comme nous l'avons vu : « Allah est puissant et miséricordieux ! »

Ainsi donc, par hasard semble-t-il, dans la vieille tour abandonnée où dormait Kamar-al-Zaman, le prince persan, se trouvait un vieux puits romain* qu'habitait une djinniyah de la lignée d'Ibis le Maudit et nommée Maymunah, la fille d'Al-Dimiryat, le célèbre roi des djinns.

Comparer avec le crapaud du conte de fées. Dans l'Arabie pré-musulmane, les djinns (au masculin singulier : djinni ; au feminin : djinniyah) étaient des démons qui hantaient les déserts et les lieux sauvages. Couverts de poils et difformes, ou encore sous l'aspect d'animaux, autruches ou serpents, ils étaient très dangereux pour les personnes sans défense. Le prophète Mahomet admettait l'existence de ces esprits païens[31] et les intégra à la religion musulmane qui reconnaît, en dessous d'Allah, trois intelligences créées : les anges formés de lumière, les djinns, de feu subtil, et l'homme, de la poussière de la terre. Les djinns musulmans ont le pouvoir de revêtir la forme qui leur plaît, pourvu qu'elle ne soit pas d'essence plus grossière que celle du feu et de la fumée ; ils peuvent ainsi se rendre visibles aux mortels. Il y a trois ordres de djinns : ceux qui volent dans les airs, ceux qui se déplacent sur terre, et ceux qui plongent dans les eaux. Parmi eux, un grand nombre, dont on dit qu'ils ont accepté la Vraie Foi, sont considérés comme bons ; tous les autres sont mauvais. Ces derniers demeurent avec les Anges Déchus et travaillent en étroite association avec eux. Leur chef est Iblis, « Celui qui Désespère ».

Comme on en était au premier tiers de la nuit et que Kamar-al-Zaman était toujours endormi, Maymunah sortit du puits romain pour gagner les étages du ciel dans l'intention de surprendre la conversation des anges ; mais lorsqu'elle eut atteint l'entrée du puits, elle vit, contrairement à l'habitude, briller une lumière dans la chambre de la tour ; intriguée, elle s'en approcha et,

---

* Le puits symbolise l'inconscient. Comparer avec celui du conte de fées du Roi Grenouille, *supra*, p. 51-53.

franchissant la porte, elle aperçut, étendue sur la couche, une forme humaine, une bougie allumée posée près de sa tête et une lanterne à ses pieds. Elle abaissa ses ailes et s'approcha du lit ; puis, rabattant la couverture, elle découvrit le visage de Kamar-al-Zaman. Saisie d'admiration et d'émerveillement, elle resta toute une heure de temps sans mouvement. « Béni soit Allah ! s'exclama-t-elle, le plus parfait des créateurs ! » car c'était une djinniyah très croyante.

Elle se promit alors de ne faire aucune violence à Kamar-al-Zaman et la crainte la saisit que, reposant dans cet endroit désert, il soit tué par l'un de ses proches, les Marids*. Se penchant vers lui, elle le baisa entre les yeux et ramena aussitôt la couverture sur son visage. Sitôt fait, elle déploya ses ailes et, s'envolant, elle gagna les abords des cieux inférieurs.

Or, fut-ce hasard ou destin, tandis que l'ifritah Maymunah s'élevait dans les airs, elle entendit soudain, non loin de là, le bruit de battements d'ailes. Se tournant de côté, elle découvrit qu'il provenait d'un ifrit qu'on appelait Dahnash. Aussi fondit-elle sur lui comme un épervier. Dahnash, l'ayant aperçue et ayant reconnu en elle Maymunah, la fille du roi des djinns, eut très peur ; les muscles de ses flancs en tressaillirent et il l'implora de l'épargner. Elle le mit alors en demeure de dire d'où il venait à cette heure tardive de la nuit. Il répondit qu'il revenait des îles de la mer Intérieure, aux extrémités de la Chine, du royaume du roi Ghayu, seigneur des Îles et des Mers et des Sept Palais.

« Là, dit-il, j'ai vu la plus belle chose qu'Allah ait faite en ces temps, la fille du roi. » Et il se mit à chanter les louanges de la princesse Boudour :

> Son nez, dit-il, est comme le fil d'une lame de choix et ses joues comme le pourpre des vins et le rouge des anémones. Ses lèvres ont l'éclat du corail ou de la cornaline ; l'eau de sa bouche est plus douce qu'un vin d'âge et sa saveur apaiserait l'ardeur des souffrances de l'enfer. Sa langue est mue par une intelligence supérieure et a la repartie prompte ; sa poitrine séduit tous ceux qui la voient (Gloire à Celui qui la modela et la façonna !) ; de plus, elle a deux bras lisses et ronds et encore, comme dit en parlant d'elle le poète Al-Walahan :
>
> *Elle a des poignets qui, si ses bracelets ne les retenaient,*
> *S'échapperaient de ses manches en pluie d'argent.*

Il continua de la sorte à célébrer sa beauté. Quand Maymunah eut tout entendu, elle resta muette d'étonnement. Dahnash, reprenant alors son discours, décrivit le puissant roi, son père, ses trésors et les Sept Palais ; il raconta également toute l'histoire du refus de la princesse de se marier. « Et moi, dit-il, ô Maîtresse, je me rends chaque nuit auprès d'elle. Je me rassasie les yeux à contempler son visage et je la baise entre les yeux : toutefois, par

* Un ifrit (ifritah) est un djinn (djinniyah) puissant. Les marids sont une classe de djinns particulièrement puissante et dangereuse.

amour pour elle, je ne lui fais aucune violence. » Il demanda à Maymunah de l'accompagner dans son vol lors de son retour en Chine, pour qu'elle vît la beauté, la grâce, la taille et la perfection des proportions de la princesse. « Ensuite, si tel est ton désir, dit-il, châtie-moi, fais de moi ton esclave, puisqu'il t'appartient d'ordonner et de défendre. »

Maymunah s'irrita que quelqu'un se permette de vanter une créature au monde quelle qu'elle soit, après le regard qu'elle n'avait pourtant fait que jeter sur Kamar-al-Zaman. « Fi donc ! » s'exclama-t-elle. Elle se moqua de Dahnash et lui cracha au visage. « En vérité, cette nuit, j'ai vu un jeune homme, dit-elle, devant lequel, si tu le voyais, fût-ce en rêve, tu tomberais paralysé d'admiration et ta salive coulerait de ta bouche. » Et elle lui conta ce qui lui était advenu. Dahnash répliqua qu'il ne pouvait croire que quelqu'un pût dépasser en beauté la princesse Boudour ; Maymunah alors lui ordonna de descendre avec elle et de voir.

« J'écoute et j'obéis », dit Dahnash.

Ils descendirent donc et se posèrent dans la chambre. Maymunah plaça Dahnash près du lit et, allongeant la main, rabattit la couverture de soie qui cachait le visage de Kamar-al-Zaman. Celui-ci brillait, étincelait, irradiait et resplendissait comme le soleil levant. Elle le contempla un instant puis, se tournant brusquement vers Dahnash, dit : « Vois, ô Maudit, et ne te conduis pas comme le plus vil des insensés. Je suis vierge et il a pris mon cœur. »

« Par Allah, ô Maîtresse, tu es fort excusable, déclara Dahnash ; cependant, il faut encore considérer autre chose ; la condition féminine n'est pas la condition des hommes. Par la puissance d'Allah, ton bien-aimé est, de toutes les créatures, ce qui ressemble le plus à celle que j'aime en beauté, en charme, en grâce et en perfection ; et leur ressemblance est telle qu'on les dirait façonnées dans un même moule. »

À ces mots, la lumière se fit ténèbres devant les yeux de Maymunah et elle assena un coup d'aile si furieux sur la tête de Dahnash qu'il crut sa fin venue. « Je t'en conjure, ordonna-t-elle, par la lumière qui irradie du visage de mon amour, va immédiatement, ô Maudit, me chercher celle que tu aimes d'un amour si profond et si fou et reviens en hâte afin que nous puissions les étendre tous les deux côte à côte et les regarder endormis. Nous constaterons ainsi lequel est le plus beau à regarder. »

Et ainsi, tandis que quelque chose opérait en lui, dans une zone dont il était totalement inconscient, commença de s'accomplir, sans qu'intervienne son vouloir conscient, le destin de Kamar-al-Zaman, celui qui refusait la vie[32].

4. Le passage du premier seuil

Sous la conduite et avec l'aide des personnifications de son destin, le héros poursuit son aventure qui le mène devant le « gardien du seuil », à l'entrée de la zone de pouvoir accru. De tels gardiens bornent les frontières du monde dans les quatre directions – en haut et en bas également – délimitant ainsi la sphère réelle, ou horizon de vie, du héros. Au-delà, c'est l'obscurité, l'inconnu et le danger ; comme est danger pour l'enfant ce qui est au-delà de la surveillance de ses parents, et danger pour le membre de la tribu ce qui est au-delà de la protection de sa communauté. L'homme ordinaire est plus que satisfait, il est même fier, de rester dans les limites convenues et la croyance populaire lui donne tout lieu de craindre plus que tout le premier pas dans l'inexploré. C'est pourquoi les marins des intrépides vaisseaux de Christophe Colomb, dépassant l'horizon de l'esprit médiéval – ils croyaient naviguer sur l'océan sans limites de l'être immortel qui entoure le cosmos comme un serpent mythologique sans fin qui se mord la queue[33] – durent être exhortés et encouragés comme des enfants, car ils avaient peur des léviathans, sirènes, rois des dragons et autres monstres des profondeurs dont parlent les légendes.

Les mythologies populaires peuplent de présences trompeuses et dangereuses tout endroit désert situé hors des voies de passage habituelles du village. Les Hottentots, par exemple, décrivent un ogre que l'on rencontre parfois dans les broussailles et les dunes. Il a les yeux placés sur le cou-de-pied de sorte que, pour apercevoir ce qui se passe, il doit se mettre sur les mains et les genoux et tendre un pied en l'air. L'œil, ainsi, regarde en arrière ; sinon, il fixe continuellement le ciel. Ce monstre est un chasseur d'hommes qu'il met en pièces de ses dents cruelles, longues comme des doigts. Il est dit de cette créature qu'elle chasse par bandes[34]. Un autre fantôme hottentot, le Hai-uri, se déplace en bondissant par-dessus les bosquets de broussailles au lieu d'en faire le tour[35]. Un dangereux personnage, n'ayant qu'une jambe, qu'un bras et la moitié du visage – le demi-homme –, invisible lorsqu'on le regarde du côté qui manque, se rencontre en beaucoup de régions de la terre. En Afrique centrale, on affirme que ce demi-homme propose à celui qui le rencontre : « Puisque nous nous sommes rencontrés, combattons l'un contre l'autre. »



FIG. 16. – Ulysse et les Sirènes
(d'après un lécythe blanc attique à figures polychromes, Grèce, Vᵉs. av. J.-C.)

S'il est jeté à terre, il implore : « Ne me tue pas, je t'indiquerai quantité de remèdes. » Et l'heureux adversaire devient un docteur compétent. Mais si le demi-homme (qu'on appelle *Chiruwi*, « la chose mystérieuse ») gagne le combat, sa victime meurt[36].

Les régions de l'inconnu (désert, jungle, mer profonde, terre étrangère, etc.) sont des champs libres pour la projection du contenu inconscient. La *libido* incestueuse et la *destrudo* parricide sont, pour cette raison, réfléchies en retour contre l'individu et sa société en des formes suggérant des menaces de violence et de dangereuses délices imaginaires – des ogres, mais aussi des sirènes d'une beauté nostalgique et d'une mystérieuse attirance. Les paysans russes, par exemple, parlent des « Femmes Sauvages » des bois. Elles habitent les grottes des montagnes où elles mènent une vie comparable à celle des humains. Ce sont de belles femmes. Elles ont des visages aux traits purs et fermes, des tresses abondantes et le corps velu. Elles rejettent leurs seins par-dessus l'épaule pour courir ou allaiter leurs enfants. Elles vont par groupes. Elles peuvent se rendre invisibles en s'enduisant d'onguents à base de racines d'arbres. Elles aiment danser et chatouiller jusqu'à la mort ceux qui se promènent seuls dans la forêt et quiconque tombe par hasard sur leurs bals invisibles meurt. En revanche, pour ceux qui leur préparent de la nourriture, elles moissonnent le blé, filent la laine, et mettent de l'ordre dans la maison ; et si une jeune fille carde du chanvre pour qu'elles le filent, elles lui donnent des feuilles qui se changeront en or. Elles se plaisent aux amours humaines, épousent bien souvent des jeunes gens du pays et sont réputées faire d'excellentes épouses. Mais, comme toutes les épouses surnaturelles, dès l'instant où leurs maris les blessent le moins du monde dans leurs notions fantasques des convenances conjugales, elles disparaissent sans laisser de trace[37].

Un exemple encore illustrera l'association libidineuse de l'ogre dangereux et malin et du principe de séduction : c'est Dyedushka Vodyanoy, le Grand-Père Eau des Russes. C'est un habile illusionniste et l'on dit qu'il noie ceux qui nagent à minuit ou à midi. Il épouse de jeunes noyées ou des jeunes filles déshéritées. Il a un talent spécial pour attirer dans ses rets les femmes malheureuses. Il aime danser par les nuits de lune. Chaque fois qu'une de ses épouses est sur le point d'avoir un enfant, il se rend au village pour y chercher une sage-femme. Mais l'eau qui dégoutte du bord de ses vêtements le trahit. Il est chauve, ventru comme un tonneau, a les joues bouffies et porte un habit vert et un haut bonnet de roseau. Mais il peut aussi apparaître sous les traits d'un beau jeune homme séduisant ou d'un quelconque personnage bien connu de tous dans le pays. Ce Maître de l'Eau est sans force à terre mais, dans son élément, il est souverain. Il habite les profondeurs des rivières, des fleuves et des étangs, de préférence à proximité d'un moulin. Le jour, il reste invisible comme une vieille truite ou un vieux saumon ; mais, la nuit, clapotant et bondissant comme un poisson, il monte à la surface pour mener paître à terre ses troupeaux subaquatiques, moutons et chevaux ; ou encore pour se jucher au sommet de la roue d'un moulin et, tranquillement, peigner sa barbe et ses longs cheveux verts. Au printemps, lorsqu'il s'éveille de sa longue hibernation, il brise la glace le long des rivières en l'entassant en blocs énormes. Il se fait un jeu de détruire les roues des moulins. Mais, lorsqu'il est d'humeur bienveillante, il mène ses bancs de poissons dans le filet du pêcheur ou signale l'inondation qui menace. Si une sage-femme accepte de le suivre, il la récompense richement en argent et en or. Ses filles, très belles, grandes, blondes et l'air mélancolique, habillées de robes vertes et transparentes, torturent et tourmentent les noyés. Elles aiment se balancer sur les arbres en chantant magnifiquement[38].

Le dieu d'Arcadie Pan est, à l'époque classique, l'exemple le mieux connu de cette présence dangereuse qui demeure juste au-delà de la zone protégée par les limites du village. Sylvain et Faune étaient ses homologues latins*. C'est lui l'inventeur du pipeau des bergers. Il en jouait pour accompagner les danses des nymphes ; ses compagnons masculins étaient les satyres⊠. L'effroi qu'il faisait naître chez les êtres humains qui, par hasard, s'aventuraient en son domaine, était une peur « panique », une frayeur soudaine et sans fondement. Un incident quelconque – une brindille qui craque, une feuille qui vole – suffisait alors pour qu'un danger imaginaire envahisse l'esprit et, dans l'effort désespéré qu'elle tentait pour échapper à son propre inconscient réveillé, la victime expirait dans un sursaut de terreur. Pan, néanmoins, se montrait bienveillant à ceux qui lui vouaient un culte, répandant sur eux les bienfaits de la divine économie de la nature : abondance aux fermiers, pâtres et pêcheurs

* À l'époque alexandrine, Pan fut identifié à la divinité ithyphallique égyptienne Min qui était, entre autres, gardienne des routes du désert.

qui lui dédiaient leurs prémices et santé à tous ceux qui s'approchaient de la manière convenue de ses autels de guérison. À lui revenait aussi de révéler la signification de l'Omphalos, le Nombril du Monde ; car franchir le seuil est faire le premier pas dans la région sacrée de la source universelle. Lykaion possédait un oracle présidé par la nymphe Érato que Pan inspirait, comme Apollon inspirait la Pythie à Delphes. Et Plutarque dresse la liste des extases que provoquaient les rites orgiaques de Pan ; il cite également l'extase de Cybèle, la transe bachique de Dionysos, l'inspiration poétique suscitée par les Muses, la fureur guerrière du dieu Arès (Mars) et, la plus violente de toutes, l'ivresse amoureuse, comme autant d'exemples de cet « enthousiasme » divin qui fait chanceler la raison et libère les forces de l'ombre destructrice et créatrice à la fois.

« J'ai rêvé, dit un homme marié d'âge moyen, que je voulais pénétrer dans un jardin merveilleux. Mais, devant, il y avait un gardien qui m'en interdisait l'entrée. J'aperçus mon amie, Fräulein Elsa, à l'intérieur. Elle voulut me tendre la main par-dessus la grille, mais le gardien l'en empêcha, me prit par le bras et me reconduisit chez moi. "Voyons, soyez donc raisonnable, dit-il. Vous savez bien que vous ne devez pas faire cela." »[39*]

C'est là un rêve qui met en évidence le sens de l'aspect premier, ou protecteur, du gardien du seuil. Il vaut mieux ne pas défier le gardien des frontières établies. Et pourtant ce n'est qu'en progressant au-delà de ces limites, provoquant ainsi la manifestation de l'autre aspect, destructeur, de la même force, que l'individu pénètre, mort ou vif, dans une zone nouvelle d'expérience. Dans la langue des Pygmées des îles Andaman, le mot *oko-jumu* (rêveur, celui qui s'exprime au travers du rêve) désigne ces personnages hautement respectés et craints que des talents surnaturels distinguent de leurs semblables ; la possession de ces talents ne peut être acquise que par la rencontre avec les esprits – directement dans la jungle, au travers d'un rêve extraordinaire ou par une mort et un retour[40]. Toujours et partout, l'aventure est un passage dans l'inconnu, par-delà le voile du connu ; les puissances qui veillent aux frontières sont dangereuses ; avoir affaire à elles comporte des risques ; néanmoins pour quiconque possède savoir-faire et courage, le danger s'évanouit.

Dans les îles Banks des Nouvelles-Hébrides, si un jeune homme, au retour de la pêche, aperçoit sur un rocher, du côté du couchant, « une jeune fille à la chevelure ornée de fleurs qui lui fait signe du sommet de la falaise sur la pente de laquelle il chemine, s'il reconnaît là le visage de quelque jeune fille de son village ou d'un village voisin ; s'il s'arrête hésitant, et se demande si ce

---

* Le gardien symbolise, selon le Dr Stekel, « la conscience, ou, si l'on préfère, l'ensemble de toute la moralité et de tous les interdits présents dans la conscience ». « Freud, poursuit le Dr Stekel, décrivait le gardien comme le "superego". Mais il n'est en réalité qu'un "interego". La conscience empêche l'irruption des désirs dangereux et des actions immorales. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter la présence des gardiens, des agents de police et des officiers dans les rêves » (Wilhelm Stekel, Fortschritte und Technik der Traumdeutung [Vienne-Leipzig-Berne, Verlag für Medizin, Weidmann und Cie, 1935], p. 37-38).

ne serait pas un *mae** ; si, y regardant de plus près, il constate que ses coudes et ses genoux sont pliés à l'envers, ce qui révèle le vrai caractère de la jeune fille, il détale… Si un jeune homme parvient à frapper la tentatrice d'une feuille de dracéna, elle reprend la forme qui lui est propre et disparaît en glissant comme un serpent ». Mais la légende dit que ces serpents, les *mae*, que tous craignent tant, deviennent familiers à ceux qui entrent en rapport avec eux[41]. Ce sont des démons de cet ordre – à la fois dangereux et dispensateurs de pouvoir magique – que doit affronter tout héros qui franchit, ne serait-ce que d'un pouce, les murs de ses croyances ancestrales.

Deux histoires orientales serviront à mettre en lumière d'une manière frappante les ambiguïtés de ce passage déroutant et à montrer comment, bien que les frayeurs cèdent en face d'authentiques dispositions psychologiques, le héros présomptueux qui perd pied peut sans honte être défait.

La première histoire est celle d'un caravanier de Bénarès qui s'était fait fort de mener son expédition de cinq cents chariots richement chargés en un lieu désert, sans eau et peuplé de démons. Averti des dangers, il avait pris la précaution de placer d'énormes jarres remplies d'eau dans les chariots afin que, tout étant bien pesé, son projet de traverser pour le moins soixante lieues dans le désert ait toutes les chances de réussir. Mais quand il fut parvenu à moitié chemin, l'ogre qui habitait ce lieu sauvage se dit : « Je vais faire en sorte que ces hommes jettent l'eau qu'ils transportent. » Alors il créa un char à ravir le cœur, attelé de jeunes bœufs tout blancs, les roues maculées de boue et il s'avança à sa rencontre. Le précédant et le suivant marchaient les démons qui formaient son escorte, les cheveux et les vêtements trempés, parés de guirlandes de nénuphars bleus et blancs, portant dans leurs mains des bouquets de fleurs de lotus rouges et blanches, mâchant des tiges fibreuses de nénuphars, tout boueux et dégouttants d'eau. Lorsque la caravane et la troupe des démons se furent rangées sur le côté du chemin pour se laisser mutuellement passer, l'ogre remercia aimablement le caravanier puis lui demanda poliment : « Où allez-vous ? » À quoi le caravanier répondit : « Eh bien, nous venons de Bénarès. Mais vous-mêmes qui approchez parés de nénuphars bleus et blancs, tenant à la main des bouquets de fleurs de lotus rouges et blanches, mâchant des tiges fibreuses de nénuphars, tout maculés de boue et dégouttants d'eau. Est-ce que la pluie tombe sur le chemin par lequel vous êtes venus ? Et s'y trouve-t-il des étangs tout couverts de nénuphars bleus et blancs et de fleurs de lotus rouges et blanches ? »

Et l'ogre de répondre : « Cette ligne verte que vous voyez, c'est la lisière des bois. Toute la forêt qui s'étend au-delà est inondée, la pluie tombe sans discontinuer, les ravins sont gorgés d'eau et, partout, ce ne sont qu'étangs couverts de fleurs de lotus rouges et blanches. » Là-dessus, comme les chariots défilaient, il demanda : « Quelle marchandise transportez-vous dans

* Un serpent de mer amphibie, strié de bandes de couleurs sombres et claires, dont la vue éveille plus ou moins d'effroi.

ce chariot ? Et dans cet autre ? Le dernier semble bien lourdement chargé ; que transporte-t-il ? – Dans celui-là, c'est de l'eau, répondit le caravanier. – Certes, il était fort sage d'apporter de l'eau jusqu'ici ; mais dorénavant, il n'est plus nécessaire de vous en soucier. Brisez vos jarres, videz votre eau et voyagez à l'aise. » L'ogre fit un peu de chemin et, quand il fut hors de vue, il regagna sa cité des ogres.

Pendant ce temps, le sot caravanier, dans sa stupidité, suivit les conseils de l'ogre, brisa les jarres et donna l'ordre aux chariots de se remettre en route. Mais, plus loin, il n'y avait pas la moindre goutte d'eau. Les hommes, n'ayant plus rien à boire, s'affaiblirent. Ils continuèrent leur marche jusqu'au coucher du soleil ; alors ils dételèrent les chariots et, les disposant en cercle, ils attachèrent les bœufs aux roues. Il n'y eut pas d'eau pour les bêtes, pas plus qu'il n'y eut de gruau ou de riz bouilli pour les hommes. Épuisés, ils se couchèrent çà et là et s'endormirent. À minuit, les ogres arrivèrent de la cité des ogres et, tuant bêtes et gens, les dévorèrent jusqu'au dernier en ne laissant que les os, puis, tout étant consommé, ils s'en allèrent. Les os de leurs membres et tous leurs autres os furent dispersés dans les quatre directions majeures et les quatre directions intermédiaires. Les cinq cents chariots restèrent là, à jamais chargés[42].

La seconde histoire est d'un genre tout différent. C'est celle d'un jeune prince qui venait d'achever son instruction militaire sous l'autorité d'un maître de très grande renommée. Le titre de Prince aux Cinq Armes lui ayant été décerné comme symbole de sa distinction, il reçut les cinq armes que lui présentait son maître, s'inclina et, muni des armes neuves, prit aussitôt la route qui conduisait à la ville dont son père était roi. En chemin, il atteignit une certaine forêt, à l'orée de laquelle des gens le mirent en garde, lui disant : « Prince, n'entre pas dans cette forêt. Un ogre y demeure que l'on appelle Pelage de Glu. Il tue tous ceux qu'il voit. »

Mais le prince était confiant et sans peur, tel un lion à crinière. Il pénétra dans la forêt malgré tout. Lorsqu'il fut au cœur de la forêt, l'ogre se montra. La taille de l'ogre avait augmenté jusqu'à égaler la hauteur d'un palmier. Il s'était fait une tête grosse comme ces maisons d'été au toit en forme de cloche, des yeux gros comme des bols à aumônes, deux crocs saillants comme des bourgeons ou des bulbes géants ; il avait un bec de faucon, le ventre couvert de pustules, les mains et les pieds vert foncé. « Où vas-tu ? demanda-t-il. Halte ! Tu es ma proie ! »

Le Prince aux Cinq Armes répondit sans crainte, car il avait grande confiance dans le métier et l'art qu'il avait appris. « Ogre, dit-il, je savais ce que je faisais en pénétrant dans la forêt. Tu ferais bien de te garder de m'attaquer ; car d'une flèche empoisonnée, je te transpercerai le corps et t'abattrai sur-le-champ. »

Ayant ainsi menacé l'ogre, le jeune prince ajusta à son arc une flèche trempée dans un poison mortel et tira. Elle s'englua dans le pelage de l'ogre. Il tira ainsi, l'une après l'autre, cinquante flèches. Toutes s'engluèrent dans le

pelage de l'ogre. L'ogre secoua toutes les flèches jusqu'à la dernière, les laissant tomber à ses pieds, et s'approcha du jeune prince. Prince aux Cinq Armes menaça l'ogre une seconde fois et, tirant son épée, lui en assena un coup magistral. L'épée, qui était longue de près d'un mètre, s'englua dans le pelage de l'ogre. Alors le prince le frappa de sa lance. Elle aussi s'englua dans le pelage de l'ogre. Voyant que sa lance s'était engluée, il le frappa avec une massue : elle aussi s'englua dans son pelage, il dit : « Maître ogre, tu n'avais jamais entendu parler de moi auparavant. Je suis le Prince aux Cinq Armes. Lorsque j'ai pénétré dans la forêt que tu infestes, je ne comptais ni sur des arcs ni sur d'autres armes ; lorsque j'ai pénétré dans la forêt, je ne comptais que sur moi-même. Maintenant, je vais te battre et te réduire en poudre et en poussière ! » Ayant ainsi fait connaître sa détermination, il poussa un cri et frappa l'ogre de la main droite. Sa main s'englua dans le pelage de l'ogre. Il le frappa de la main gauche. Elle aussi s'englua. Il le frappa du pied droit. Il s'englua aussi. Il le frappa du pied gauche. Lui aussi s'englua. Il pensa : « Je te battrai avec ma tête et je te réduirai en poudre et en poussière ! » Il le frappa de la tête. Elle aussi s'englua dans le pelage de l'ogre*.



Fig. 17. – **Baal avec une lance de foudre**
(stèle de pierre calcaire, Assyrie, XVe-XIIIe s. av. J.-C.)

* On a fait remarquer que cette aventure du Prince aux Cinq Armes est le plus ancien exemple connu du célèbre et presque universel conte du Bébé-Poix (tar-baby) du folklore américain. (Voir Aurelio M. Espinosa : « Notes on the Origan and History of the Tar-Baby Story », Journal of American Folklore, 43, 1930, p. 129-209 ; « A New Classification of the Fundamental Elements of the Tar-Baby Story on the Basis of Two Hundred and Sixty-Seven Versions », *ibid.*, 56, 1943, p. 31-37 ; et Ananda K. Coomaraswamy, « A Note on the Stickfast Motif », *ibid.*, 57, 1944, p. 128-131).

Le Prince aux Cinq Armes, cinq fois pris au piège, solidement englué en cinq endroits, était suspendu au corps de l'ogre. Mais il n'en demeurait pas moins impavide, inébranlé. Quant à l'ogre, il se disait : « Cet homme est un lion, c'est un homme de noble naissance – il n'est certainement pas un homme du commun. Car bien qu'attrapé par un ogre tel que moi, il ne paraît ni trembler ni frémir. Depuis le temps que je dévaste ce chemin, je n'ai jamais vu un seul homme qui le vaille. Pourquoi donc n'a-t-il pas peur ? » Hésitant à le dévorer, il demanda : « Jeune homme, pourquoi n'as-tu pas peur ? Pourquoi n'es-tu pas terrifié par la crainte de la mort ?

– Ogre, pourquoi aurais-je peur ? Une chose est, en effet, certaine : en une seule vie, on ne meurt qu'une seule fois. Qui plus est, j'ai, dans mon ventre, un foudre. Si tu me manges, tu ne seras pas capable de digérer cette arme. Je mettrai tes entrailles en lambeaux et en pièces et je te tuerai. Et alors nous périrons tous les deux. Voilà pourquoi je ne suis pas effrayé !

Prince aux Cinq Armes, il faut que le lecteur le sache, se référait à l'Arme de la Connaissance qui était en lui. À dire vrai, ce jeune héros n'était autre que le futur Bouddha dans une première incarnation.

Le foudre (*vajra*) est l'un des symboles majeurs de l'iconographie bouddhiste et signifie le pouvoir spirituel de la bouddhéité (illumination indestructible) qui fait éclater les réalités illusoires du monde. L'Absolu, ou Adi Bouddha, est figuré dans les représentations tibétaines en tant que *Vajra-Dhara* (en tibétain : *Dorje-Chang*), « Celui qui Tient l'Éclair Adamantin ».

Dans les figures de dieux qui nous sont parvenues de l'ancienne Mésopotamie (Sumer et Akkad, Babylonie et Assyrie), le foudre, sous la même forme que le *vajra*, est un élément iconographique marquant (Voir figure 62) ; Zeus en a hérité.

Nous savons également que, chez les peuplades primitives, les guerriers appellent leurs armes des foudres. *Sicut in coelo et in terra :* le guerrier initié est un agent de la volonté divine ; il s'entraîne à son art non seulement sur le plan pratique mais sur le plan spirituel. La magie (le pouvoir surnaturel de la foudre), tout autant que la force physique ou que l'effet chimique du poison, charge ses coups d'énergie meurtrière. Pour un maître accompli, point n'est besoin d'arme physique ; la puissance de sa parole magique suffit.

La parabole du Prince aux Cinq Armes illustre ce thème. Mais elle nous enseigne aussi que celui qui ne s'en remet qu'à ses seuls talents empiriques et physiques, ou qui s'en flatte, est déjà vaincu. « Nous avons ici l'image d'un héros, écrit le Dr Coomaraswamy, qui, tout en se laissant entraîner dans les méandres d'une expérience esthétique (« les cinq endroits » étant les cinq sens), est capable, du fait de sa supériorité morale intrinsèque, de se libérer lui-même et, par surcroît, de libérer les autres. »[43]

« Ce que dit ce jeune homme est vrai, se dit l'ogre terrifié par la crainte de la mort. Mon estomac ne saurait digérer la moindre parcelle de chair du corps de ce lion d'homme, serait-elle pas plus grosse qu'un haricot. Je vais le laisser aller ! » Et il relâcha Prince aux Cinq Armes. Le futur Bouddha lui prêcha la

doctrine, le soumit, l'amena au renoncement de soi et, par la suite, en fit un esprit habilité à recevoir des offrandes dans la forêt. Après l'avoir exhorté à la vigilance, le jeune homme quitta la forêt et, au sortir de celle-ci, raconta son histoire aux hommes. Puis il poursuivit son chemin[44].

Symbole du monde dans lequel nous engluent nos cinq sens et dont nos organes physiques ne peuvent nous délivrer, Pelage de Glu ne fut maîtrisé que lorsque le futur Bouddha, n'étant plus sous la protection des cinq armes de son nom et de ses qualités physiques passagères, recourut à la sixième arme, invisible, sans nom : la foudre divine de la connaissance du principe transcendant, qui est au-delà du domaine phénoménal des noms et des formes. Dès lors, la situation changea. Il n'était plus pris au piège, mais délivré ; car ce qu'il se rappela être à ce moment-là demeure toujours libre. La force du monstre de la phénoménalité se dissipa et en lui s'opéra le renoncement à soi-même. Renonçant à lui-même, il devint divin – un esprit habilité à recevoir des offrandes – comme est divin le monde lui-même lorsqu'il est reconnu, non comme une fin en soi, mais simplement comme nom et forme de ce qui transcende tous les noms et toutes les formes, tout en étant immanent en eux.

Le « Mur du Paradis », qui dérobe Dieu aux regards de l'homme, est décrit par Nicolas de Cuse comme constitué par la « coïncidence des opposés », la porte en étant sous la garde du « plus haut esprit de raison qui barre la voie tant qu'on n'en a pas triomphé »[45]. Les couples d'opposés (être et non-être, vie et mort, beauté et laideur, bien et mal et toutes les autres polarités qui lient les facultés à l'espoir et à la peur et enchaînent les organes de l'action aux seuls actes de défense et d'acquisition) sont les rochers qui s'entrechoquent (Symplégades) et écrasent le voyageur, mais entre lesquels le héros réussit toujours à passer. C'est un thème bien connu de par le monde. Les Grecs l'associaient aux deux îles rocheuses du Pont-Euxin qui, poussées par les vents, se heurtaient l'une l'autre ; mais Jason, à bord de l'*Argo*, navigua entre elles et, depuis lors, elles sont restées immuablement fixes[46]. Les deux héros jumeaux de la légende navajo furent avertis par Dame Araignée qu'ils auraient à franchir un obstacle semblable. Protégés par le pollen symbolique de la piste et par les plumes d'aigle arrachées à un oiseau-du-soleil vivant, ils parvinrent à passer entre les rochers[47].

Comme la fumée d'une offrande qui s'élève à travers la porte du soleil, ainsi va le héros, délivré de *l'ego*, à travers les murs du monde – abandonnant son *ego* englué à Pelage de Glu et poursuivant sa route.

5. *Le ventre de la baleine*

L'idée que le passage du seuil magique permet l'accès à une sphère de renaissance est représentée par l'image symbolique du ventre, vaste comme le monde, de la baleine. Le héros, au lieu de vaincre la puissance du seuil ou de pactiser avec elle, est englouti dans l'inconnu et semble avoir succombé à la mort.

Mishé-Nahma, roi des Poissons,
Furieux, s'élança d'un bond,
Sauta, étincelant, dans le rayon de soleil,
Ouvrit ses énormes mâchoires et avala
À la fois le bateau et Hiawatha[48].

Les Esquimaux du détroit de Béring racontent qu'un jour leur héros espiègle, le Corbeau, tandis qu'il était assis sur la plage et faisait sécher ses vêtements, remarqua une baleine qui nageait gravement près du rivage. Il l'interpella : « La prochaine fois que tu monteras pour prendre de l'air, chère baleine, ouvre la bouche et ferme les yeux. » Puis il se glissa rapidement dans ses habits de corbeau, enfila son masque de corbeau, rassembla sous son bras ses bâtons boutefeux et prit son vol au-dessus de la mer. La baleine remonta à la surface et fit comme il lui avait été dit. Le Corbeau, entre les mâchoires ouvertes, se précipita d'un trait jusqu'au fond de son gosier. La baleine, éberluée, referma bruyamment ses mâchoires. Le Corbeau, maintenant à l'intérieur de l'animal, jeta un regard autour de lui[49].

Les Zoulous relatent l'histoire de deux enfants et de leur mère qu'un éléphant avala. Lorsque la femme eut atteint l'estomac de l'animal, « elle vit de grandes forêts et de larges rivières et quantité de montagnes ; d'un côté, il y avait des masses de rochers ; et là toute une foule de gens avaient bâti leur village ; et il y avait des chiens et du bétail en grand nombre ; tous étaient là à l'intérieur de l'éléphant »[50].

Le héros irlandais, Finn MacCool, fut avalé par un monstre de forme imprécise, du genre de celui que les Celtes connaissaient sous le nom de *peist*. Le Petit Chaperon Rouge de la légende germanique fut avalé par un loup. Le héros favori des Polynésiens, Maui, fut avalé par son arrière-grand-mère, Hine-nui-te-po. Et tout le panthéon grec, à la seule exception de Zeus, fut avalé par son père Kronos.

Le héros grec Héraklès, s'arrêtant à Troie alors qu'il regagnait sa patrie avec la ceinture de la reine des Amazones, constata que la ville était harcelée par un monstre que le dieu de la mer Poséidon avait déchaîné contre elle. La bête avait coutume de venir à terre pour dévorer ceux qui parcouraient la campagne. La belle Hésione, la fille du roi, venait d'être attachée par son père aux rochers de la mer en sacrifice propitiatoire et le grand héros, de passage dans la ville, consentit à la sauver contre une récompense. Le monstre, à l'heure dite, fendit la surface de l'eau et ouvrit son énorme gueule. Héraklès plongea dans la gorge, se fraya une sortie au travers du ventre du monstre et le laissa mort.



FIG. 18. – Saturne dévorant ses enfants
(détail, huile sur plâtre monté sur toile, Espagne, 1819)



FIG. 19. – Gardiens du seuil, armés de foudres *(bois peint, Japon, 1203)*

La leçon qu'expose ce thème populaire est que le passage du seuil est une forme d'annihilation de soi. Qu'il ressemble à l'aventure des Symplégades est évident. Mais ici, au lieu d'aller vers l'extérieur, au-delà des confins du monde visible, le héros se dirige vers l'intérieur, pour naître à nouveau. La disparition correspond à l'entrée du fidèle à l'intérieur du temple – où il devra être vivifié par le rappel de qui il est et de ce qu'il est, c'est-à-dire cendre et poussière, à défaut d'être immortel. Le temple intérieur, le ventre de la baleine et la contrée céleste au-delà, au-dessus et au-dessous des frontières du monde, sont un et identiques. C'est pourquoi les voies d'accès et les entrées des temples sont défendues par des gargouilles colossales placées de part et d'autre : dragons, lions, démons meurtriers, l'épée dégainée, nains méchants, taureaux ailés. Ce sont les gardiens du seuil qui veillent et chassent tous ceux qui ne sont pas capables d'affronter les silences intérieurs plus élevés. Ce sont les personnifications préliminaires de l'aspect dangereux de la présence ; ils correspondent aux ogres mythologiques qui bornent les limites du monde conventionnel ou aux deux rangées de dents de la baleine. Ils illustrent le fait que le fidèle, au moment où il franchit la porte du temple, subit une métamorphose. Son personnage séculier reste à l'extérieur ; il s'en défait comme mue un serpent. Une fois à l'intérieur, on peut dire qu'il est mort au temps, qu'il est retourné dans la Matrice du Monde, le Nombril du Monde, le Paradis Terrestre. Le fait qu'il suffise d'avancer pour, physiquement, dépasser les gardiens du seuil, n'abolit pas leur portée ; car si l'intrus est incapable de contenir en lui le sanctuaire, il est alors, en réalité, resté à l'extérieur. Quiconque est impuissant à comprendre un dieu le voit comme un démon et, par là même, s'en interdit l'approche. Allégoriquement donc, l'entrée dans le temple et la plongée héroïque entre les mâchoires de la baleine sont des aventures identiques ; toutes deux traduisent en images l'acte qui recentre la vie, qui renouvelle la vie.

« Nulle créature, écrit Ananda Coomaraswamy, ne peut atteindre un plus haut degré de nature sans cesser d'exister. »[51] En effet, le corps physique du héros peut être effectivement tué, démembré et dispersé sur la terre ou sur la mer – comme dans le mythe égyptien du sauveur Osiris : son frère Set le fit jeter dans un sarcophage et l'abandonna au Nil* ; et, lorsqu'il revint de la mort, son frère le tua à nouveau, fit quatorze morceaux de son corps et les dispersa sur la terre. Les héros jumeaux des Navajos durent franchir non seulement les rochers qui écrasent le voyageur, mais également les roseaux qui le mettent en pièces, les cactus qui le déchirent en lambeaux et les sables brûlants qui l'enlisent. Le héros dont l'attachement à l'*ego* est déjà annihilé peut franchir les horizons du monde et en revenir, entrer et sortir du dragon avec l'aisance d'un roi qui circule par toutes les salles de sa demeure. Et en cela réside son pouvoir salvateur ; en effet, qu'il puisse effectuer cet aller et ce retour prouve

* Le sarcophage ou le coffret est une autre représentation du ventre de la baleine. Comparer avec Moïse abandonné dans un berceau de jonc.

qu'en dépit de tous les contraires de la phénoménalité, l'Impérissable-Incréé demeure et qu'il n'y a rien à craindre.

Ainsi, partout dans le monde, des hommes dont la fonction était de rendre manifeste sur terre le mystère vivifiant de la mise à mort du dragon, accomplirent-ils, sur leur propre corps, le grand acte symbolique de disperser leur chair, tel le corps d'Osiris, pour la rénovation du monde. En Phrygie, par exemple, en l'honneur d'Attis, le sauveur crucifié et ressuscité, le 22 mars, on coupait un pin et on l'apportait au sanctuaire de Cybèle, la déesse-mère. On emmaillotait le tronc dans des bandelettes de laine, comme un cadavre et on l'ornait de guirlandes de violettes. On attachait enfin au milieu du tronc l'effigie d'un jeune homme. Le jour suivant avait lieu la cérémonie des lamentations accompagnée de sonneries de trompes. Le 24 mars était connu sous le nom de Jour du Sang : le grand prêtre se saignait au bras et présentait son sang en offrande. Les prêtres de moins haut rang se mettaient à tourner sur eux-mêmes en une danse derviche au son des tambours, des cors, des flûtes et des cymbales jusqu'à ce que, dans leur extase, ils se lacèrent le corps à coups de couteau pour répandre leur sang sur l'autel et sur l'arbre. Et les novices, à l'exemple du dieu dont on célébrait la mort et la résurrection, sacrifiaient leur virilité et tombaient inanimés[52].

C'est le sacrifice que le roi Minos refusa d'accomplir, en soustrayant à Poséidon le taureau que celui-ci lui avait envoyé. Comme Frazer l'a bien montré, le régicide rituel était de tradition dans le monde antique. « En Inde méridionale, écrit-il, le règne et la vie du roi se terminaient avec le cercle que fait la planète Jupiter autour du soleil. En Grèce, le sort du roi paraît avoir été mis tous les huit ans dans une balance… Nous pouvons supposer sans trop nous aventurer que le tribut des sept jeunes gens et sept jeunes filles que les Athéniens devaient envoyer à Minos tous les huit ans n'était pas sans rapport avec ce renouvellement des pouvoirs du roi pour un nouveau cycle de huit années »[53]. Le sacrifice du taureau exigé du roi Minos impliquait, selon la tradition dont il était héritier, qu'il se sacrifiât lui-même au terme de ses huit années de règne. Mais il semble qu'au lieu de cela, il ait substitué le sacrifice des jeunes gens et des jeunes filles d'Athènes. C'est peut-être ainsi que le divin Minos devint le monstre Minotaure, que le roi qui s'anéantit lui-même devint le tyran « Tiens-bon » et que l'état hiératique où chacun joue le rôle qui lui revient devint un empire commercial où prévalut le « chacun pour soi ». Il semble que de telles substitutions aient commencé à devenir de pratique courante dans le monde antique vers la fin de la grande période des états hiératiques des premiers âges, pendant le IIIe et le IIe millénaires avant Jésus-Christ.

Et, dans une intention semblable, le roi de la province de Quilacare, au sud de l'Inde, à l'expiration de la douzième année de son règne, faisait faire une estrade en bois à laquelle on suspendait des tentures de soie ; après s'être baigné rituellement dans un bassin, en grande cérémonie et au son de

la musique, il allait au temple et y rendait un culte à la divinité. Après quoi, il montait sur l'estrade et, devant toute l'assistance, prenait des couteaux très tranchants et commençait à se couper le nez, les oreilles, les lèvres et tous les membres, puis sa chair autant qu'il le pouvait ; il lançait au loin tous ces fragments de son corps jusqu'à ce qu'ayant perdu tellement de sang, il fût sur le point de s'évanouir ; alors, d'un geste, il se tranchait la gorge[54].



FIG. 20. – Le retour de Jason *(vase étrusque à figures rouges, Italie, vers 470 av. J.-C.)*



FIG. 21. – La tentation de saint Antoine *(gravure sur cuivre, Allemagne, vers 1470)*

CHAPITRE II

Initiation

1. Le chemin des épreuves

Une fois le seuil franchi, le héros évolue dans un monde aux formes étrangement fluides et ambiguës où il doit survivre à une succession d'épreuves. C'est une phase de l'aventure pour laquelle les récits mythologiques montrent une prédilection. Elle est à l'origine de toute une littérature où se succèdent épreuves et supplices miraculeux. Le héros est secrètement aidé par les conseils, les amulettes et les émissaires clandestins que lui adresse le guide surnaturel qu'il a rencontré avant de pénétrer dans cette région. À moins qu'il ne découvre là, pour la première fois, que, partout, une puissance bienveillante le soutient dans son voyage surhumain.

Sur ce thème des « tâches difficiles », l'exemple le plus charmant et le mieux connu est celui de Psyché à la recherche de son bien-aimé, Cupidon[1]. Ici les rôles principaux sont tous renversés : ce n'est plus le bien-aimé qui tente de conquérir sa fiancée, c'est la fiancée qui tente de conquérir son bien-aimé ; il n'est plus question d'un père cruel qui soustrait sa fille à son bien-aimé, c'est Vénus, la mère jalouse, qui cache son fils Cupidon. Lorsque Psyché implora Vénus, la déesse l'empoigna violemment par les cheveux et la précipita tête contre terre, puis mélangeant une grande quantité de blé, d'orge, de millet, de graines de pavot, de pois, de lentilles et de haricots, elle en fit un tas qu'elle ordonna à la jeune fille de trier avant la nuit. Une armée de fourmis vint à l'aide de Psyché. Vénus lui dit ensuite de lui rapporter de la laine d'or des redoutables brebis sauvages, aux cornes acérées et à la morsure empoisonnée, qui habitaient une vallée inaccessible, dans une dangereuse forêt. Mais un vert roseau lui indiqua comment recueillir sur les ramures d'un bois voisin les flocons de laine d'or laissés par les brebis sur leur passage. Ensuite la déesse exigea un flacon d'eau prise à une source glacée qui jaillissait au sommet d'un

rocher escarpé et que gardaient des dragons qui ne dormaient jamais. Un aigle survint qui accomplit la tâche prodigieuse. Enfin Psyché reçut l'ordre de se rendre, munie d'une cassette, aux abîmes du monde infernal et de rapporter celle-ci remplie de beauté. Mais une haute tour lui dit comment descendre aux Enfers, lui donna des pièces de monnaie pour Charon et des gâteaux pour Cerbère et la mit sur la voie.

La descente de Psyché aux Enfers n'est qu'une de ces innombrables aventures qu'entreprennent les héros des contes de fées et des mythes. Parmi les plus périlleuses, citons celles des chamanes des peuplades du Grand Nord (Lapons, Sibériens, Esquimaux et certaines tribus indiennes d'Amérique) lorsqu'ils partent à la recherche des âmes perdues ou ravies des malades. Chez les Sibériens, le chamane revêt, pour cette circonstance, un costume magique qui représente un oiseau ou un renne, c'est-à-dire le double du chamane, la forme de son âme. Son tambour lui sert de monture – aigle, renne ou cheval ; il l'enfourche pour accomplir son périple. Le bâton qu'il tient est l'un de ses autres auxiliaires ; et une légion d'esprits familiers l'assiste.

Un des premiers voyageurs au pays des Lapons a laissé une étonnante description de l'inquiétant cérémonial suivi par l'un de ces étranges émissaires au royaume des morts[2]. Puisque l'au-delà est un monde de nuit éternelle, le rituel chamanique doit avoir lieu après la tombée du jour. Les amis et les voisins se réunissent dans la hutte du malade qu'éclaire une lumière vacillante, et suivent attentivement les gesticulations du sorcier. Celui-ci appelle tout d'abord les esprits bienfaisants ; ceux-ci lui apparaissent, mais restent invisibles à l'assistance. Il est secondé par deux femmes en habit de cérémonie mais sans ceinture et la tête recouverte de capuchons de toile, par un homme sans capuche ni ceinture, et par une jeune fille.

Le chamane découvre sa tête, dénoue sa ceinture et ses lacets, couvre son visage de ses mains et commence à tournoyer en décrivant différentes figures. Soudain, secoué de mouvements frénétiques, il s'écrie : « Sellez le renne ! Prêt pour le départ ! » Saisissant une hache, il s'en frappe les genoux et la fait tournoyer en direction des trois femmes. De ses mains nues, il tire du feu des bûches ardentes ; il bondit trois fois autour de chacune des femmes et s'effondre enfin « comme un homme mort ». Pendant tout ce temps, personne n'a le droit de le toucher. Et maintenant qu'il gît en transe, il doit faire l'objet d'une vigilance telle que même une mouche ne puisse l'effleurer. Son esprit l'a quitté et contemple les montagnes sacrées et les dieux qui y résident. Les femmes qui l'assistent chuchotent entre elles, essayant de deviner dans quelle partie de l'au-delà il peut bien se trouver maintenant.



FIG. 22. – Psyché et Charon *(huile sur toile, Grande-Bretagne, vers 1873)*

Les femmes peuvent se révéler incapables de localiser la position du chamane dans le monde d'en bas, auquel cas son esprit ne parvient pas à retourner dans son corps. Ou bien l'esprit errant d'un chamane ennemi peut le pousser à se battre, ou encore l'égarer. On dit que les chamanes sont nombreux à n'avoir pas pu opérer leur retour[3].

Si elles citent le nom exact de la montagne, le chamane remue le pied ou la main. Enfin, il commence son retour. D'une voix assourdie, il profère les mots qu'il y a entendus. Les femmes se mettent à chanter. Le chamane s'éveille lentement, énonçant à la fois la cause de la maladie et le genre de sacrifice qui s'impose. Puis il indique le temps nécessaire pour que le malade guérisse.

Au cours de son pénible voyage, rapporte un autre observateur, le chamane doit affronter et vaincre toutes sortes d'obstacles (*pudak*) qu'il n'est pas toujours facile de surmonter. Après avoir erré dans de sombres forêts et gravi de hautes chaînes de montagnes où, sous ses pas, de temps à autre, il retrouve les ossements d'autres chamanes ou le squelette des animaux qui leur ont servi de montures, et qui sont morts en chemin, il parvient à une ouverture dans le sol. Commencent alors les étapes les plus difficiles de l'aventure, quand s'ouvrent devant lui les profondeurs de l'autre monde et leurs étonnantes manifestations… Après avoir apaisé les gardiens du

> royaume des morts et surmonté de nombreux dangers, il rencontre enfin le seigneur de l'autre monde, Erlik en personne. Ce dernier se jette contre lui en poussant des cris horribles ; mais si le chamane est suffisamment habile, il peut le faire revenir au calme en lui promettant de somptueuses offrandes. Cet instant où le chamane dialogue avec Erlik est le moment capital de la cérémonie. Le chamane tombe en extase[4].

« Dans toute tribu primitive, écrit le Dr Géza Roheim, on trouve le sorcier guérisseur au centre de la communauté sociale et il est facile de montrer que le *medicine man* est soit un névrosé, soit un psychosé ou, pour le moins, que son art repose sur les mêmes mécanismes qu'une névrose ou qu'une psychose. Les groupes humains sont mus par leurs idéaux de groupe et ceux-ci ont toujours pour base une situation infantile. »[5] « La situation de la première enfance se modifie ou s'invertit par l'effet d'un processus de maturation ; elle est à nouveau modifiée par l'ajustement nécessaire à la réalité ; elle est cependant toujours là et nourrit ces invisibles liens libidineux sans lesquels aucun groupe humain ne pourrait exister. »[6] Les *medicine men* ne font donc que rendre visibles et communs à tous les constructions symboliques de l'imagination, qui sont présentes dans la psyché de tout membre adulte de leur groupe social. « Ils sont les meneurs de jeu de cette situation infantile et les paratonnerres de l'angoisse commune. Ils chassent les démons afin que les autres puissent chasser les animaux et, d'une manière générale, affronter la réalité. »[7]

De sorte que quiconque – quel que soit son groupe social – entreprend pour soi-même le voyage périlleux dans les ténèbres et s'enfonce, intentionnellement ou non, dans les dédales tortueux de son propre labyrinthe spirituel, se retrouve bientôt dans un monde d'images symboliques (toutes capables de l'engloutir), un monde aux paysages tous aussi merveilleux que les sauvages *pudak* sibériens et que leurs montagnes sacrées. Dans la terminologie mystique, il s'agit là de la deuxième étape de la Voie, celle de la « purification du moi », au cours de laquelle les sens sont « purifiés et mortifiés » et les énergies et les intérêts « concentrés sur des objets transcendantaux »[8]. Ou bien, pour employer un vocabulaire plus actuel : c'est le processus de dissolution, de sublimation ou de transmutation, des images infantiles de notre passé personnel. Chaque nuit, dans nos rêves, nous retrouvons ces dangers, ces monstres, ces épreuves, ces aides secrets et ces personnages révélateurs immémoriaux. Ces formes reflètent non seulement le tableau complet de notre situation présente, mais elles nous indiquent aussi la voie qu'il nous faut suivre pour être sauvés.

Voici le rêve que fit un malade au début de son analyse : « Je me trouvais devant une sombre caverne. Je voulais y pénétrer mais j'avais peur de ne pas pouvoir retrouver mon chemin pour en sortir. »9 « Je voyais défiler des bêtes », rapporte Emanuel Swedenborg dans le journal de ses rêves à la date du 19-20 octobre de l'année 1744. « Elles déployèrent leurs ailes, c'étaient

des dragons. Je volais au-dessus d'eux, soutenu par l'un d'eux. »[10*] Et l'auteur dramatique Friedrich Hebbel nota un siècle plus tard, le 13 avril 1844 : « Dans mon rêve, j'avais pénétré dans les profondeurs de la mer, attiré par une force puissante. C'étaient de terrifiants abîmes avec, çà et là, un rocher auquel on pouvait se retenir. »[11] Thémistocle rêva qu'un serpent s'enroulait autour de son corps, se glissait jusqu'à son cou et, comme il allait toucher son visage, se transformait en aigle qui, le saisissant dans ses serres, l'enlevait très haut, l'emportait très loin et le déposait sur la masse d'or d'un héraut soudainement apparu et cela avec tant d'assurance qu'il fut délivré sur-le-champ de sa peur et de son angoisse, qui étaient grandes[12].

Le rêveur traduit souvent avec une force et une simplicité émouvantes ses problèmes psychologiques particuliers :

« Je devais gravir une montagne. Il y avait toutes sortes d'obstacles sur le chemin. Il fallait tantôt que je saute un fossé, tantôt que je franchisse une haie et, pour finir, je dus m'arrêter : j'avais perdu le souffle. » Il s'agit d'un rêve survenu à un bègue[13].

« Je me trouvais au bord d'un lac qui paraissait absolument calme. Soudain un orage éclata et de hautes vagues s'élevèrent qui m'éclaboussèrent entièrement le visage. » C'est le rêve d'une jeune fille qui avait peur de rougir (éreuthophobie) et dont le visage, lorsqu'elle rougissait, se couvrait de sueur[14].

« Je suivais une jeune fille qui marchait devant moi le long d'une rue sombre. Je ne pouvais la voir que de dos et j'admirais sa gracieuse silhouette. Un puissant désir s'empara de moi et je me mis à courir après elle. Soudain une poutre, comme un ressort qui se détend, vint me barrer la route et bloquer la rue. Je me réveillai le cœur battant à grands coups. » Le malade était homosexuel. La poutre en travers de la rue est un symbole phallique[15].

« J'étais au volant d'une voiture mais je ne savais pas conduire. Un homme, qui était assis à mes côtés, m'apprenait comment faire. En fin de compte, tout se passa fort bien et nous parvînmes à une place qu'occupaient une multitude de femmes. » L'homme était impuissant mais il avait trouvé un conseiller en la personne du psychanalyste[16].

« Une pierre avait cassé mon pare-brise. J'étais maintenant livrée à la tempête et à la pluie. Des pleurs me montèrent aux yeux. Pourrais-je jamais parvenir à destination avec cette voiture ? » Ce rêve est celui d'une jeune fille qui avait perdu sa virginité et ne pouvait s'en consoler[17].

« Je vis la moitié d'un cheval étendu à terre. Il n'avait qu'une aile et essayait de se relever, mais il en était incapable. » Ce rêve est celui d'un poète qui, pour gagner sa vie, était journaliste[18].

<?> Voici le commentaire que Svedenborg donna lui-même de ce rêve : « Des dragons de cette espèce, qui ne se révèlent dragons que lorsqu'on en voit les ailes, symbolisent l'amour infidèle. J'écris justement sur ce sujet en ce moment. » (Ježower, Das Bach der Träume, p. 490)

« J'étais mordu par un bébé. » C'est le rêve d'un malade souffrant d'infantilisme psycho-sexuel[19].

« J'étais enfermé avec mon frère dans une pièce obscure. Il tenait un grand couteau à la main. Il me faisait peur et je lui dis : “Tu vas me faire devenir fou et on me conduira à l'asile.” Il se mit à rire d'un rire méchant. “Tu n'en seras pas quitte pour autant. Une chaîne nous enserre tous les deux.” Je jetai un rapide coup d'œil sur mes jambes et je remarquai, pour la première fois, la grosse chaîne de fer qui nous liait ensemble, mon frère et moi. » Le frère, commente le Dr Stekel, était, en fait, la maladie du patient[20].

« Je franchissais un pont étroit, rêva une jeune fille de seize ans. Tout à coup, il s'effondre sous moi et je tombe à l'eau. Un officier plonge aussitôt et me ramène au rivage dans ses bras puissants. Soudain j'ai l'impression que je suis morte. L'officier aussi pâlit si fortement qu'on dirait un cadavre. »[21]*

« Le rêveur se voit complètement abandonné, seul, dans une cave profonde. Les murs de la pièce se rétrécissent à tel point qu'il ne peut plus bouger. » Cette image englobe les idées de sein maternel, d'emprisonnement, de cellule et de tombe[22].

« Je rêve que je dois marcher dans des couloirs sans fin. Je reste ensuite un long moment dans une petite salle qui ressemble à une piscine, comme on en trouve dans les bains publics. On m'oblige à quitter la piscine et je dois à nouveau passer par un couloir humide et glissant, puis franchir une petite porte grillagée, pour parvenir à l'air libre. Cela me donne l'impression de naître à nouveau et je pense : “Cela signifie pour moi une renaissance spirituelle à travers mon analyse.” »[23]

Une chose est évidente : les dangers psychologiques qu'ont traversés les générations passées avec l'aide des symboles et des exercices spirituels hérités de leurs mythologies ou de leurs religions, il nous faut les affronter seuls aujourd'hui (pour autant que nous soyons incroyants ou, si nous ne le sommes pas, que les croyances dont nous avons hérité ne soient pas en mesure de représenter les problèmes réels de la vie contemporaine) ; ou, dans le meilleur des cas, nous devons les résoudre avec une aide incertaine, improvisée et rarement efficace. C'est notre problème d'hommes modernes « éclairés » qui, à force de rationalisation, avons chassé dieux et démons de notre existence†. Cependant, dans la multitude

---

* « Naturellement, écrit le Dr Stekel, “mourir” signifie ici “vivre”. Elle commence à vivre et l'officier “vit” avec elle. Ils meurent ensemble. Ceci met particulièrement en lumière le fantasme bien connu du double suicide. »
Il faut également noter que ce rêve contient l'image mythologique quasi universelle du pont redoutable (le fil du rasoir, *supra*, p. 25) dont il est parlé dans le roman de Lancelot lorsqu'il délivre la reine Guenièvre du château du roi de la Mort.

† « La question n'est pas nouvelle, écrit le Dr C.G. Jung, car à tous les temps qui ont précédé le nôtre, on a cru en des dieux sous une forme ou sous une autre. Seul un appauvrissement sans précédent du symbolisme pourrait nous rendre capables de redécouvrir les dieux comme facteurs psychiques, c'est-à-dire comme archétypes de l'inconscient… Le ciel est devenu pour nous l'espace cosmique des physiciens et le divin empyrée, le souvenir merveilleux des choses qui furent autrefois… Mais “un feu dévore notre cœur” et un secret malaise ronge notre être à sa racine. » (« Archetypes of the Collective Unconscious », ed. cit., § 50.)

des mythes et des légendes qui nous sont parvenus des endroits les plus reculés du globe, nous pouvons retrouver la trace d'un destin humain qui demeure toujours nôtre. Mais pour qu'ils nous soient de quelque profit, encore faut-il accepter en quelque sorte la « purgation » et nous soumettre. C'est précisément cet aspect du problème qui nous intéresse : comment nous y prendre ? « Croyez-vous entrer dans le Paradis sans être passés par les épreuves qu'ont subies ceux qui vous ont précédés ? »[24]

Le plus ancien témoignage que nous possédions du passage par les portes de la métamorphose est le mythe sumérien de la descente aux enfers de la déesse Inanna.

Du « grand en-haut » elle dirigea son esprit vers le grand « en-bas »,
La déesse, du « grand en-haut » elle dirigea son esprit vers le grand « en-bas »,
Inanna, du « grand en-haut » elle dirigea son esprit vers le grand « en-bas ».

Ma Maîtresse abandonna le ciel, abandonna la terre,
Vers le monde inférieur elle descendit,
Inanna abandonna le ciel, abandonna la terre,
Vers le monde inférieur elle descendit,
Abandonna suzeraineté, abandonna souveraineté,
Vers le monde inférieur elle descendit.

Elle se revêtit de ses atours et de ses bijoux royaux. Elle fixa à sa ceinture les sept préceptes divins. Elle était prête à pénétrer dans le pays d'où « l'on ne revient pas », le monde inférieur de la mort et des ténèbres que gouvernait sa sœur et son ennemie, la déesse Ereshkigal. Craignant que sa sœur ne la mette à mort, Inanna chargea son Ninshubur, son messager, de se rendre au ciel et d'ameuter l'assemblée des dieux si, au bout de trois jours, elle n'était pas de retour.

Inanna descendit. Elle parvint au temple de lapis-lazuli à l'entrée duquel le gardien principal de la porte, s'étant porté à sa rencontre, la somma de lui dire qui elle était et la raison de sa venue. « Je suis la reine du ciel, le lieu où le soleil se lève », répondit-elle. « Si tu es la reine du ciel, répliqua-t-il, le lieu où le soleil se lève, pourquoi, je te prie, es-tu venue au pays d'où l'on ne revient pas ? Comment ton cœur t'a-t-il conduite sur ce chemin sans retour ? » Inanna répondit qu'elle était venue assister aux rites de funérailles du mari de sa sœur, le seigneur Gugalanna. Sur quoi, Neti, le portier, lui ordonna de demeurer là le temps qu'il en réfère à Ereshkigal. Neti reçut l'ordre d'ouvrir à la reine du ciel les sept portes mais, pour se conformer aux usages, de la dépouiller à chaque porte d'une partie de son vêtement.

À la pure Inanna, il dit :
« Viens, Inanna, entre. »

Comme elle passait la première porte,
La shugurra, la « couronne de clarté » de sa tête, fut ôtée.

« Qu'est-ce, je te prie ? »
« Extraordinairement, ô Inanna, les préceptes du monde inférieur ont été accomplis,
Ô Inanna, ne discute pas les rites du monde inférieur. »
Comme elle passait la deuxième porte,
La baguette de lapis-lazuli fut ôtée.
« Qu'est-ce, je te prie ? »
« Extraordinairement, ô Inanna, les préceptes du monde inférieur ont été accomplis,
Ô Inanna, ne discute pas les rites du monde inférieur. »
Comme elle passait la troisième porte,
Les petites pierres de lapis-lazuli de son cou furent ôtées.
« Qu'est-ce, je te prie ? »
« Extraordinairement, ô Inanna, les préceptes du monde inférieur ont été accomplis,
Ô Inanna, ne discute pas les rites du monde inférieur. »
Comme elle passait la quatrième porte,
Les pierres étincelantes de sa poitrine furent ôtées.
« Qu'est-ce, je te prie ? »
« Extraordinairement, ô Inanna, les préceptes du monde inférieur ont été accomplis,
Ô Inanna, ne discute pas les rites du monde inférieur. »
Comme elle passait la cinquième porte,
L'anneau d'or de sa main fut ôté.
« Qu'est-ce, je te prie ? »
« Extraordinairement, ô Inanna, les préceptes du monde inférieur ont été accomplis,
Ô Inanna, ne discute pas les rites du monde inférieur. »
Comme elle passait la sixième porte,
Le pectoral de sa poitrine fut ôté.
« Qu'est-ce, je te prie ? »
« Extraordinairement, ô Inanna, les préceptes du monde inférieur ont été accomplis,
Ô Inanna, ne discute pas les rites du monde inférieur. »
Comme elle passait la septième porte,
Tous les insignes de son pouvoir de son corps furent ôtés.
« Qu'est-ce, je te prie ? »
« Extraordinairement, ô Inanna, les préceptes du monde inférieur ont été accomplis,
Ô Inanna, ne discute pas les rites du monde inférieur. »

Nue, elle fut conduite devant le trône. Elle s'inclina très bas. Les sept juges du monde inférieur, les Anunnaki, étaient assis devant le trône d'Ereshkigal et fixaient leurs yeux – leurs yeux de mort – sur Inanna.

À leur parole, la parole qui torture l'esprit,
De malade, la femme se changea en cadavre,
Le cadavre fut pendu à un poteau[25].

Inanna et Ereshkigal, les deux sœurs, l'une reine de la lumière et l'autre, reine des ténèbres, représentent ensemble, dans l'ancienne symbolique, une seule déesse sous deux aspects ; et leur confrontation résume la pleine signification du chemin des épreuves et de ses difficultés. Le héros, qu'il soit dieu ou déesse, homme ou femme, personnage mythique ou celui qui rêve, découvre et assimile son contraire (la partie de lui-même dont l'existence lui est insoupçonnée) ; et cela, soit en l'avalant, soit en étant lui-même avalé. Une à une, les résistances sont brisées. Il doit abandonner son orgueil, sa vertu, sa beauté et sa vie, se soumettre, accepter que lui et son contraire ne soient pas de natures différentes, mais ne fassent qu'une seule chair*.

L'épreuve intensifie la question qui se posait au premier seuil et qui demeure encore sans réponse : l'*ego* peut-il se mettre à mort lui-même ? Cette hydre, en effet, a de multiples têtes ; coupe-t-on l'une que deux autres apparaissent, à moins que le juste cautère n'ait été appliqué au membre mutilé. Le premier départ pour le pays des épreuves n'était que le début d'un long chemin, véritablement périlleux, marqué de victoires initiatrices et d'instants d'illumination. Il faut maintenant occire des dragons, franchir des barrières imprévues et cela, maintes et maintes fois. Tandis qu'auront lieu une multitude de triomphes préliminaires, d'extases passagères et de visions éphémères du pays merveilleux.

* Ou, comme l'a exprimé James Joyce, « equals of opposites, evolved by a one-same power of nature or of spirit, as the sole condition and means of its himundher manifestation and polarised for reunion by the symphysis of their antipathies » (Finnegans Wake, p. 92).



Fig. 23. – Mère des dieux
(sculpture Egba-Yoruba sur bois, Nigeria, datation incertaine)

2. *La rencontre avec la déesse*

L'ULTIME AVENTURE, une fois toutes les barrières franchies et tous les ogres vaincus, est habituellement présentée comme une union mystique (ἱερὸς γάμος) entre le héros triomphant et la reine, déesse du monde. Telle est la crise au nadir, au zénith, ou à la limite extrême de la Terre, au point central du cosmos, dans le tabernacle du temple ou dans les profondeurs obscures du cœur.

À l'ouest de l'Irlande, on raconte encore la légende du prince de l'Île Solitaire et de la Dame de Tubber Tintye. Dans l'espoir de guérir la reine d'Érin, le jeune héros avait entrepris d'aller chercher trois flacons de l'eau de Tubber Tintye, le puits ardent enchanté. Guidé par les conseils d'une tante surnaturelle qu'il avait rencontrée en chemin et montant le maigre, crotté, mais prodigieux petit cheval à poils longs qu'elle lui avait donné, il franchit une rivière de feu et réussit à éviter un bosquet d'arbres empoisonnés. Tandis que, rapide comme le vent, le cheval passait comme une flèche près du château de Tubber Tintye, le prince bondit, sauta par une fenêtre ouverte et retomba à l'intérieur, sain et sauf :

> L'immense château était tout entier rempli de géants et de monstres endormis – grosses baleines, longues et glissantes anguilles, ours et bêtes de toutes formes et de toutes espèces. Le prince, les écartant, les enjambant, arriva enfin à un grand escalier. Parvenu tout en haut, il pénétra dans une chambre où se trouvait la plus belle femme qu'il ait jamais vue, étendue endormie sur un lit. « Je ne veux pas avoir à faire avec toi », pensa-t-il et il poursuivit son chemin, visitant ainsi douze chambres. Dans chacune se trouvait une femme, chaque fois plus belle que la précédente. Mais lorsqu'il ouvrit la porte de la treizième chambre, l'éclat de l'or l'éblouit à tel point qu'il lui fallut quelque temps pour recouvrer la vue ; enfin, il entra. Dans la grande chambre resplendissante, il y avait un lit en or qui reposait sur des roues d'or. Les roues tournaient continuellement ; le lit tournait autour de la pièce sans jamais s'arrêter, ni jour ni nuit. La reine de Tubber Tintye était étendue sur le lit ; et si la beauté de ses douze suivantes avait pu frapper le prince, elle était éclipsée maintenant par celle de la reine. Au pied du lit se trouvait Tubber Tintye – le puits ardent. Il avait un couvercle d'or et tournait continuellement comme le faisait le lit de la reine. « Par ma foi, se dit le prince, je vais me reposer ici un instant. » Il monta sur le lit et ne le quitta plus de six jours et de six nuits[26].

La Dame de la Maison Endormie est une figure familière des contes de fées et des mythes. Nous l'avons déjà rencontrée sous les traits de Brunehilde et de la petite Fleur d'Épine[27]. Elle est la belle des belles, la réponse attendue, la récompense suprême du héros terrestre ou surhumain. Elle est la mère, la sœur, la maîtresse, l'épouse. Tout ce qui a été attirance, promesse de joie dans

le monde profond du rêve, voire dans celui, visible, des villes et des forêts, était autant de signes prémonitoires de son existence. Car elle est l'incarnation de la perfection promise : la certitude pour l'âme qu'à la fin de son exil dans un monde d'imperfection organisée, la félicité, connue autrefois, sera retrouvée : la mère rassurante, la mère nourricière, la mère « bonne », jeune et belle, celle que nous avons connue et aimée dans le plus lointain passé. Le temps l'a recouverte ; mais elle habite toujours les profondeurs, dormant hors la durée, au fond de la mer sans durée.

Cependant l'image que nous en gardons ne reflète pas que cet aspect bienveillant. La mère « mauvaise » – 1) la mère absente, inaccessible, contre laquelle s'exerce l'imagination agressive et dont on redoute une contre-agression ; 2) la mère qui entrave, celle qui interdit, qui châtie ; 3) la mère qui veut retenir l'enfant grandissant qui tente de s'éloigner d'elle ; et enfin 4) la mère désirée mais interdite (complexe d'Œdipe) dont la présence suscite le désir dangereux (complexe de castration) – survit aussi avec persistance chez l'adulte, dans le domaine caché de ses souvenirs d'enfance. Cet aspect de la mère est même parfois le plus marquant. Il est à l'origine de ces hautes figures de déesses inaccessibles, telle la chaste et cruelle Diane : l'anéantissement du jeune chasseur Actéon est un exemple symbolique de la somme de terreur que recèlent les désirs inavoués de l'esprit et du corps.

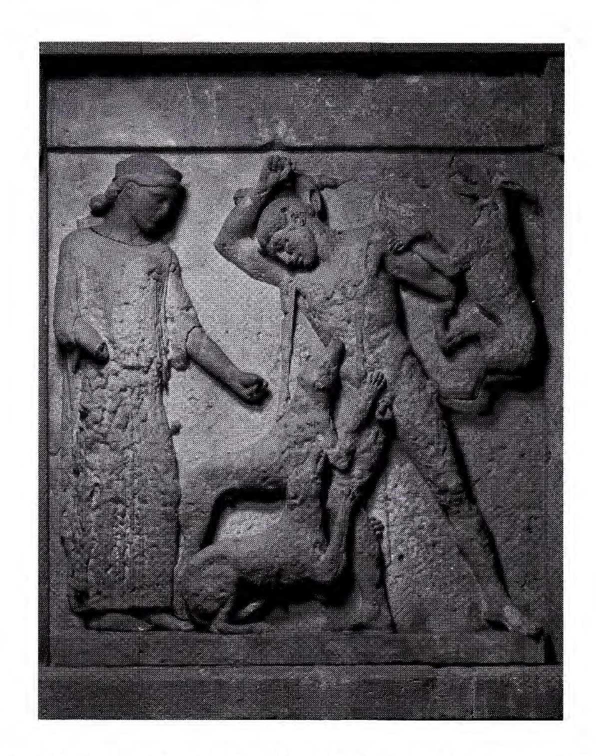


Fig. 24. – Diane et Actéon *(métope hellène de marbre, Sicile, vers 460 av. J.-C.)*

Actéon aperçut fortuitement la dangereuse déesse à midi, moment fatidique où le soleil resplendit dans sa jeune et vigoureuse ascension, hésite, puis commence la grande plongée dans la mort. Il s'était éloigné de ses compagnons qui reposaient, la meute auprès d'eux, après une matinée de chasse. À l'écart des taillis et des champs qui étaient ses terrains de chasse habituels, il errait à pas incertains, sondant les bois voisins.

Il découvrit une vallée aux fourrés denses de pins et de cyprès. Intrigué, il pénétra dans ses profondeurs. Il y avait là un antre forestier que baignaient une source au doux murmure tranquille et un ruisseau qui s'élargissait en un bassin verdoyant. Cette retraite ombragée était le séjour de Diane qui, précisément, prenait un bain parmi ses nymphes, dans une totale nudité. Elle avait déposé près d'elle son javelot, son carquois et son arc détendu, ainsi que ses sandales et sa tunique. L'une de ses nymphes, nue elle aussi, avait relevé et noué ses tresses ; d'autres versaient l'eau d'urnes profondes.

Lorsque déboucha dans l'aimable clairière cet homme jeune et qui se promenait à l'aventure, les femmes, saisies de terreur, poussèrent des cris perçants, se groupèrent autour de leur maîtresse et, faisant un rempart de leurs corps, tentèrent de la dissimuler à l'œil profanateur. Mais elle les dominait toutes de la tête et des épaules. Le jeune homme avait vu et continuait de voir. Elle chercha son arc du regard, mais ne pouvait l'atteindre. Alors elle saisit prestement ce qui était à sa portée, l'eau et la lança au visage d'Actéon. « Maintenant, libre à toi d'aller raconter, si tu le peux, que tu as vu la déesse nue ! » lui cria-t-elle avec colère.

Des ramures poussèrent sur son front. Son cou s'étira, ses oreilles s'effilèrent en pointe. Ses bras devinrent de longues jambes, ses mains et ses pieds, des sabots. Terrifié, il bondit, s'étonnant de se sentir si rapide. Mais lorsqu'il s'arrêta pour reprendre haleine et se désaltérer et qu'il vit ses traits reflétés dans l'eau claire, il se redressa, consterné.

Un sort terrible attendait encore Actéon. Sa propre meute, surprenant la voie du grand cerf, traversa le bois en aboyant. Tout à la joie de les entendre, il hésita mais, spontanément pris de peur, il s'enfuit. La meute le poursuivit et peu à peu le rejoignit. Lorsqu'elle l'eut forcé, le chien de tête se jeta sur le flanc d'Actéon. Alors il tenta de crier leurs noms mais les sons qui montaient de sa gorge n'étaient pas ceux d'un homme. Les chiens l'immobilisèrent de leurs crocs. Il s'affaissa et ses propres compagnons de chasse, excitant les chiens de leurs encouragements, arrivèrent pour lui donner le « coup de grâce ». Diane, miraculeusement prévenue de cette poursuite et de la mort d'Actéon, pouvait maintenant, satisfaite, trouver le repos[28].

Le personnage mythologique de la Mère Universelle confère au cosmos les propriétés féminines de la présence première, nourricière et protectrice. Ce fantasme est, dès l'origine, produit spontanément par l'imagination. On remarque, en effet, une analogie étroite et évidente entre l'attitude du jeune enfant envers sa mère et celle de l'adulte à l'égard du monde matériel qui l'environne[29]. Mais

nombreuses sont également les traditions religieuses qui ont utilisé cette image archétype à des fins pédagogiques et sous un contrôle conscient, dans le but de purifier, d'équilibrer, d'initier l'esprit à la nature du monde visible.

Dans les livres tantriques de l'Inde médiévale et moderne, le séjour de la déesse est appelé Mani-dvipa, l'« Île aux Joyaux ». Elle repose et siège dans un bosquet dont les arbres accomplissent les souhaits. Les rivages de l'île sont de sable d'or. Ils sont baignés par les eaux tranquilles de l'océan du nectar de l'immortalité. La déesse est de couleur rouge, comme le feu de vie ; la terre, le système solaire, les galaxies de l'espace infini, son sein les contient tous. Car elle est la créatrice de l'univers, éternellement vierge, éternellement mère. Elle est tout embrassante, elle nourrit tout ce qui nourrit, elle est vie de tout ce qui vit.

Les écritures sacrées (Shastras) de l'hindouisme sont divisées en quatre classes : 1) les Shrutis, considérées comme procédant d'une révélation divine directe ; elles contiennent les quatre Védas (anciens recueils d'hymnes) et certaines des Upanishads (anciens traités de philosophie) ; 2) les Smritis, qui comprennent les enseignements traditionnels des sages orthodoxes, des instructions canoniques pour les cérémonials domestiques et certains ouvrages de droit religieux et séculier ; 3) les Puranas, qui sont les épopées et les récits mythologiques hindous par excellence ; ils traitent de la connaissance cosmogonique, théologique, astronomique et physique ; et 4) les Tantras, textes qui décrivent les techniques et les rituels qui conviennent au culte des déités et qui conduisent au pouvoir supranormal. Parmi les Tantras, un groupe d'écrits particulièrement importants (appelés Agamas) sont dits avoir été révélés directement par le dieu de l'Univers Shiva et par sa déesse Parvati. (On les appelle en conséquence, « Le Cinquième Véda ».) C'est sur ces textes que s'appuie une tradition mystique connue sous le nom spécifique de tantrisme et qui a exercé une influence marquante sur les dernières formes de l'iconographie hindoue et bouddhiste. Le symbolisme tantrique gagna le Tibet, la Chine et le Japon porté par le bouddhisme médiéval qui se développait hors de l'Inde.

Elle est également mort de tout ce qui est mortel. La ronde complète de l'existence s'accomplit sous son sceptre, de la naissance à la mort, à travers l'adolescence, la maturité, la vieillesse. Elle est la matrice et la tombe : la truie qui dévore sa portée. Elle unit donc le « bien » et le « mal » et manifeste les deux aspects de la mère dont nous gardons en nous l'image, non seulement la mère à la mesure de l'individu, mais la mère à l'échelle de l'univers. Le disciple doit pouvoir contempler ces deux aspects de la déesse avec une égale équanimité. Cet exercice purge son intellect d'un sentimentalisme infantile et des ressentiments inadéquats et ouvre son esprit à cette présence réelle impénétrable qu'il perçoit alors, non plus comme auparavant en « bien » et « mal » et, selon son humeur capricieuse et enfantine, en « bonheur » et « malheur », mais comme la loi et l'image de la nature de l'être.

Le grand mystique hindou du siècle dernier, Ramakrishna (1836-1886), était prêtre dans un temple dédié à la Mère cosmique, et nouvellement érigé

à Dakshineswar, un faubourg de Calcutta. La déesse était représentée dans le temple sous ses deux aspects simultanément : l'aspect terrible et l'aspect bienveillant. Ses quatre bras symbolisaient son universelle puissance : sa main gauche supérieure brandissait un sabre ensanglanté, l'autre empoignait par les cheveux une tête coupée ; sa main droite supérieure était levée dans le geste d'éloigner la crainte et l'autre dans celui de répandre des bienfaits. Son collier était une guirlande de crânes humains ; sa jupe, une ceinture de bras humains ; sa longue langue était tirée dans le geste de lécher le sang. Elle représentait la Puissance Cosmique, la totalité de l'univers, l'harmonisation de tous les couples d'opposés, alliant parfaitement la terreur de la destruction absolue à l'impersonnelle, quoique maternelle, consolation. Comme le cours du temps, comme la fluidité de la vie, la déesse change : elle crée, protège et détruit. Son nom est Kali, la Noire ; son titre : le Radeau qui traverse l'Océan de l'Existence[30].



Fig. 25. – Kali la Dévorante *(bois sculpté, Népal, XVIIe-XIXe s.)*

Par un tranquille après-midi, Ramakrishna aperçut une femme d'une grande beauté qui sortait du Gange et s'approchait de la retraite où il méditait. Il vit qu'elle était sur le point de mettre au monde un enfant ; en l'espace d'un instant, l'enfant naquit et, tendrement, elle le berça. Soudain, elle prit un aspect horrible, saisit l'enfant dans ses redoutables mâchoires, le broya, le dévora. Puis, l'ayant avalé, elle s'en retourna vers le Gange, où elle disparut[31].

Seuls les génies capables des plus hautes réalisations ont la force de supporter l'entière révélation de la sublimité de cette déesse. Pour des hommes moins solides, elle atténue sa splendeur et choisit d'apparaître sous des formes qui correspondent à leur niveau. La voir dans sa totalité serait un choc terrible pour celui qui n'y serait pas spirituellement préparé ; l'histoire d'Actéon transformé en jeune et vigoureux cerf en témoigne. Ce n'était pas un saint, mais un simple chasseur, non préparé à ce que lui soit révélée la forme qu'il faut pouvoir contempler sans que se lèvent les habituelles réactions humaines (c'est-à-dire infantiles) de désir, d'étonnement et de crainte.

La femme représente, dans l'expression allégorique de la mythologie, la totalité de ce qui peut être connu. Le héros est celui qui parvient à cette connaissance. À mesure qu'il progresse dans la lente initiation qu'est la vie, la forme de la déesse passe, sous son regard, par une série de transfigurations : elle ne se montre jamais plus grande qu'il n'est, bien qu'elle soit la promesse d'une révélation qu'il n'est pas encore capable de comprendre. Elle l'attire, le guide, l'invite à briser ses chaînes. Et s'il peut se montrer à la hauteur de ce qu'elle apporte, tous deux, celui qui connaît et celle qui est connue, seront libérés de toute limitation. La femme est le guide qui mène à l'apogée de l'aventure des sens. Le regard du faible la réduit aux états inférieurs ; le regard de l'ignorant la condamne à la banalité, à la laideur. Mais l'œil de la compréhension la rachète. Le héros qui peut l'accepter telle qu'elle est, sans se troubler inutilement, mais avec la bonté et l'assurance qu'elle réclame, est virtuellement le roi, le dieu incarné, du monde qu'elle a créé.

L'histoire du roi d'Irlande Eochaid et de ses cinq fils peut nous servir d'exemple. Un jour, au cours d'une chasse, ils s'engagèrent dans la forêt et se retrouvèrent prisonniers de toutes parts. La soif les tenaillait et, l'un après l'autre, ils s'en allèrent chercher de l'eau. Fergus partit le premier :

> et il parvint à un puits que gardait une vieille femme. Voici la description de la sorcière : tout son corps, de la tête aux pieds, était plus noir que le charbon ; la masse abondante de ses cheveux gris ressemblait à la queue d'un cheval et laissait voir le sommet de son crâne chauve ; de la faucille, faite d'une corne verdâtre, qu'elle portait plantée dans sa tête et qui se recourbait jusqu'à son oreille, elle pouvait couper la branche vive d'un chêne en pleine force ; ses yeux étaient noircis et rougis par la fumée ; son nez camus avait des narines béantes ; elle avait le ventre fripé et tacheté, une peau malsaine, des jambes bandées et difformes, des chevilles épaisses qui se terminaient par des pieds grands comme des battoirs ; elle avait les genoux

noueux et les ongles blêmes. La description de la mégère était réellement répugnante. « Alors, c'est donc ainsi ? » dit le jeune homme. « C'est bien ainsi », répondit-elle. « Et tu gardes le puits ? » demanda-t-il ; et elle dit : « En effet.
– Me permets-tu de prendre de l'eau ?
– Oui, concéda-t-elle, mais seulement si tu me donnes un baiser sur la joue.
–Non pas, dit-il.
– Alors je ne te donnerai pas d'eau.
– J'en donne ma parole, dit-il alors, plutôt que de t'embrasser, je préférerais mourir de soif ! » Puis le jeune homme partit rejoindre ses frères et leur dit qu'il n'avait pas pu se procurer d'eau.

Olioll, Brian et Fiachra, partis comme lui chercher de l'eau, aboutirent au même puits. Chacun sollicita la vieille de lui en donner, mais lui refusa le baiser.

Finalement, ce fut le tour de Niall et il arriva au puits.

« Veux-tu me donner de l'eau, femme ? s'écria-t-il.
– Je t'en donnerai, dit-elle, mais donne-moi un baiser. »
Il répondit : « Je ne te donnerai pas seulement un baiser, je te prendrai dans mes bras ! » Puis il se pencha pour la prendre dans ses bras et lui donna un baiser. Cela fait, lorsqu'il la regarda à nouveau, il avait devant lui une jeune femme et, dans le monde entier, il n'existait plus gracieuse allure, ni plus grande beauté : de la tête aux pieds, elle était pareille à la neige fraîchement tombée au creux d'un sillon, ses bras étaient ronds et majestueux, ses doigts longs et effilés, ses jambes étaient droites et son teint délicat ; elle portait deux sandales de bronze clair qui protégeaient de la terre ses pieds doux et lisses ; elle portait un ample vêtement rouge de la plus fine laine et, épinglée sur le vêtement, une broche d'argent brillant ; ses dents avaient l'éclat de la perle, ses yeux emplis de majesté étaient immenses, sa bouche était aussi rouge que le fruit du sorbier. « Femme, voici une galaxie de charmes, dit le jeune homme.
– En vérité, tu dis juste !
– Et qui es-tu ? poursuivit-il.
– Je suis la Loi Souveraine », répondit-elle ; et elle ajouta : « Roi de Tara ! Je suis la Loi Souveraine… »
« Va maintenant, dit-elle, retrouver tes frères, et prends avec toi de l'eau. » Elle ajouta encore : « Que le royaume et la puissance suprême soient tiens et à ta descendance à jamais… De même qu'en arrivant tu m'as vue laide, grossière, repoussante – et pour finir resplendissante – de même est la loi souveraine ; car sans combats, sans âpre lutte, on ne peut la conquérir mais celui qui est roi ne se soucie pas, en fin de compte, du bel aspect des choses[32].

Est-ce ainsi qu'est la loi souveraine ? C'est ainsi qu'est la vie. La déesse qui garde le puits inépuisable – comme l'ont découvert Fergus, Actéon ou le prince de l'Île Solitaire – exige du héros qu'il soit doué de ce que les troubadours et les poètes courtois appelaient « un cœur noble ». Ni le désir sauvage d'un

Actéon, ni la dédaigneuse répugnance de Fergus, ne peuvent la comprendre et la servir de la juste manière, seule la douceur convient : *awaré* (« douce sympathie ») comme disaient, au Japon, les poètes romantiques de cour, des Xe et XIIe siècles.

Dans le secret du cœur noble, Amour s'abrite
Comme les oiseaux dans l'ombre verte du bosquet.
Selon l'ordre de la nature, avant le cœur noble
Amour ne fut, ni le cœur noble avant Amour.
Car à peine fut le soleil
Qu'immédiatement jaillit la lumière ;
Et sa naissance ne fut avant celle du soleil.
Et Amour a son action dans la noblesse
De l'être même ; tout comme
Au sein du brasier, l'intensité de la chaleur[33].

La rencontre avec la déesse (et toute femme l'incarne) représente l'épreuve finale où se joue l'aptitude du héros à obtenir le don d'amour (charité : *amor fati*) ; le don d'amour qui est la vie goûtée comme étant le réceptacle de l'éternité.

Lorsque celui qui entreprend l'aventure n'est pas, en la circonstance, un garçon mais une jeune fille, celle-ci est alors celle dont les qualités, la beauté, la ferveur la rendent digne de devenir l'épouse d'un immortel. L'époux céleste vient alors à elle et la fait entrer dans sa couche – qu'elle le veuille ou non. Si jusqu'alors elle se dérobait, ses yeux maintenant se dessillent ; si elle l'attendait, son ardeur est apaisée.

La jeune fille arapaho qui avait suivi le porc-épic au sommet de l'arbre fut ensuite attirée au séjour des habitants du ciel. Là, elle épousa un jeune dieu qui n'était autre que ce porc-épic qui l'avait ravie jusqu'à sa demeure surnaturelle.

La fille du roi, dans le conte pour enfants, entendit, le lendemain de son aventure à la fontaine, frapper à la porte du château. Le crapaud se présentait, lui rappelant l'accord qui avait été conclu. Et malgré la répugnance qu'il inspirait à la jeune fille, il la suivit à table, s'installa près d'elle et prit part à son repas dans sa petite tasse et sa petite assiette d'or ; il insista pour entrer dans son petit lit de soie. Prise d'une furieuse colère, la princesse le saisit et le jeta de toutes ses forces contre le mur. Quant à ce qui retomba, ce ne fut pas un crapaud, mais un prince aux beaux yeux pleins de tendresse. Et la suite nous apprend qu'ils se marièrent et qu'un splendide carrosse les conduisit au royaume où le jeune homme était attendu. Et tous deux devinrent roi et reine.

Un exemple encore : lorsque Psyché eut accompli toutes ses tâches difficiles, Jupiter en personne lui donna une gorgée d'élixir de l'immortalité ; et c'est ainsi qu'elle fut à jamais unie à Cupidon, son bien-aimé, au paradis de la forme parvenue à sa perfection.

Les Églises grecques orthodoxes et catholiques romaines célèbrent le même mystère dans la fête de l'Assomption :

« La Vierge Marie a été emportée au palais céleste, où siège le Roi des rois, sur son trône constellé. »

« Vierge très prudente, où allez-vous, comme l'Aurore, toute resplendissante de lumière ? Vous êtes belle et pleine de douceur, fille de Sion ; vous avez la beauté de la lune et l'éclat du soleil. »[34]



Fig. 26. – Vierge ouvrante *(bois polychrome, France, XVe s.)*

3. La femme tentatrice

Le mariage mystique avec la reine déesse du monde signifie que le héros s'est rendu totalement maître de la vie ; car la femme est vie et le héros, celui qui la connaît et en est maître. Les épreuves que le héros a traversées auparavant symbolisaient ces étapes de réalisation par lesquelles le champ de sa conscience a atteint l'ampleur suffisante pour pouvoir supporter l'ultime expérience, accomplir l'ultime exploit, de l'entière possession de la mère destructrice, son épouse inéluctable. Il sait maintenant que lui et le père ne font qu'un : il a pris la place du père.

Formulé de cette manière, en termes extrêmes, le problème semble ne concerner que de fort loin les créatures humaines ordinaires. Cependant il semble bien que toute incapacité à faire face, dans la vie, à une quelconque situation, provienne d'un rétrécissement du champ de la conscience. Les guerres comme les mouvements de colère sont des expédients auxquels on recourt par ignorance, et les regrets, des éclairs de compréhension venus trop tard. Le mythe universel de l'aventure du héros n'acquiert son plein sens que s'il sert de modèle à tous les hommes et à toutes les femmes, à quelque niveau qu'ils se trouvent. C'est pourquoi il s'exprime dans les contextes les plus variés. Il ne reste plus à l'homme qu'à découvrir la place qu'il occupe par rapport à ce schéma humain général et à se laisser guider par lui sur la voie qui mène au-delà des murs qui le limitent. Quels sont ses ogres ? Et où sont-ils ? Ils sont le reflet des questions restées sans réponse sur sa propre condition d'homme. Que sont ses idéaux ? Des indications sur la façon dont il comprend la vie.

Le psychanalyste contemporain, dans son cabinet, assiste, dans les rêves et les hallucinations du malade, à la remontée au jour des étapes de l'aventure du héros. Couche après couche, les profondeurs du moi ignoré sont explorées, l'analyste faisant office de guide, de prêtre initiateur. Et toujours, passés les premiers troubles face au chemin qui s'enfonce, l'aventure se poursuit en une descente dans les ténèbres, l'horreur, la répugnance et les peurs fantasmagoriques.

Le point-clef de cette étrange épreuve réside dans le fait que nos opinions conscientes sur ce qui devrait être la vie correspondent rarement à ce qu'elle est en réalité. Nous refusons, d'une manière générale, de reconnaître, en nous-mêmes ou en nos proches, l'ampleur de cette fièvre pressante, autoprotectrice, nauséabonde, vorace, lubrique, qui est la nature même de la cellule organique. Nous avons tendance, au contraire, à parfumer, blanchir et réinterpréter ; tout en imaginant que les mouches tombent dans la crème et les cheveux dans la soupe par la faute de quelque mauvais plaisant, autre que nous.

Si tout à coup l'idée s'éveille en nous, ou fait irruption dans notre attention, que tout ce que nous pensons ou faisons est nécessairement imprégné de l'odeur de la chair, il arrive souvent qu'un sentiment de répulsion nous envahisse soudain : et la vie, l'acte de vie, les organes de vie, la femme, en particulier, en tant que principal symbole de vie, deviennent intolérables à l'âme pure, à l'âme si pure.

Oh ! Si cette trop, trop solide chair voulait se fondre,
Se liquéfier et se résoudre en rosée !
Si l'Éternel n'avait pas dressé les tables
De sa loi contre le suicide ! Ô Dieu ! Ô Dieu !

Ainsi s'exprime le grand porte-parole de ce moment critique, Hamlet :

Quelle lourdeur, quelle déception, quelle platitude, quelle inutilité
Me semblent avoir tous les usages de ce monde !
Fi du monde ! Oh ! fi ! jardin en friche
Poussé en graine ; et que des choses fétides et grossières
Uniquement possèdent. En être venu là[35] *!*

La joie innocente qu'éprouve Œdipe lorsqu'il connaît la reine pour la première fois se change en une angoisse extrême lorsqu'il apprend qu'elle est sa mère. Comme Hamlet, il est prisonnier de l'image morale du père. Comme Hamlet, il se détourne des attraits du monde pour chercher, dans les ténèbres, un royaume plus digne que celui où règnent l'inceste et l'adultère et que gouverne une mère sensuelle et impénitente. Celui qui cherche la vie par-delà la vie doit dépasser la mère, résister aux tentations de son appel et s'élever jusqu'à l'éther immaculé.

Un dieu l'appelle, à maintes reprises l'appelle
De tous côtés cette fois : « Eh bien ! Œdipe,
Eh bien ! Qu'attendons-nous ?
C'est trop tarder à te mettre en route. Viens ! »[36]

Lorsque ce sentiment de répulsion, qu'illustrent Œdipe et Hamlet, continue à emprisonner l'âme, le monde, le corps et, par-dessus tout, la femme ne sont plus des symboles de victoire, mais de défaite. Une éthique puritano-monacale, niant le monde, transfigure alors, radicalement et sur-le-champ, toutes les images du mythe. Le héros désormais ne peut plus reposer dans l'innocence auprès de la déesse de la chair ; car elle est devenue reine du péché.

> Aussi longtemps qu'un homme conserve quelque considération pour ce corps semblable à un cadavre, écrit le moine hindou Shankaracharya, il est impur, et souffre par ses ennemis comme il souffre de la naissance, de la maladie, de la vieillesse et de la mort ; mais s'il pense à lui comme étant un être pur, comme étant l'essence du Bien et de l'Immuable, il est libre... Jetez au loin cette limitation d'un corps qui, par nature, est inerte et souillé. N'y pensez plus. Car ce qu'on a vomi (comme vous devriez vomir votre corps) ne peut qu'éveiller le dégoût lorsqu'il se rappelle à l'esprit[37].

La vie des saints et leurs écrits ont familiarisé l'Occident avec cette idée.

Quand saint Pierre constata que sa fille Pétronille était d'une beauté par trop extraordinaire, il obtint du Seigneur la faveur qu'elle soit terrassée par la fièvre. Or, un jour que ses disciples étaient auprès de lui, Tite lui dit : « Toi qui guéris toutes les maladies, pourquoi ne fais-tu pas en sorte que Pétronille puisse quitter le lit ? – Parce que je me félicite de la voir ainsi », répondit saint Pierre. En aucune façon, cela ne voulait dire qu'il n'avait pas le pouvoir de la guérir ; car, sur-le-champ, il lui dit : « Lève-toi, Pétronille, et sers-nous sans tarder. » Guérie, la jeune fille se leva et se mit à les servir. Mais à peine avait-elle terminé son service que son père lui dit : « Pétronille, retourne à ton lit. » Elle y revint et, aussitôt, la fièvre la reprit comme auparavant. Plus tard, quand elle eut acquis la perfection dans l'amour de Dieu, son père lui restitua une santé parfaite.

À cette époque, un noble gentilhomme, nommé Flaccus, bouleversé par sa beauté, vint la demander en mariage. Elle répondit : « Si tu veux m'épouser, envoie un groupe de jeunes filles me conduire à ta maison ! » Mais lorsque celles-ci se présentèrent, Pétronille, aussitôt, se mit à jeûner et à prier. Ayant reçu la communion, elle retourna à son lit et, trois jours après, rendait son âme à Dieu[38].

Saint Bernard de Clairvaux, enfant, souffrait de maux de tête. Une jeune femme, un jour, se rendit auprès de lui afin de soulager ses douleurs par ses chants. Mais l'enfant, indigné, la chassa de sa chambre. Or Dieu récompensa son zèle ; car il se leva sur-le-champ de son lit, il était guéri.

Alors, l'antique ennemi de l'homme, s'apercevant que le petit Bernard avait recouvré la santé, tenta de vaincre sa chasteté par la ruse. C'est ainsi qu'à l'instigation du démon, l'enfant, un jour qu'il avait laissé son regard s'arrêter un moment sur une femme, se prit soudain à rougir de lui-même et, par pénitence, pénétra dans l'eau glacée d'un étang où il demeura jusqu'à en avoir les os gelés. Une autre fois, alors qu'il dormait, une jeune fille se glissa nue dans son lit. Bernard, constatant sa présence, lui céda sans mot dire le côté du lit où il était étendu et, se tournant de l'autre côté, revint à son sommeil. Lui ayant un moment prodigué cajoleries et caresses, la malheureuse créature fut soudain prise d'une honte telle, malgré son audace, qu'elle se leva et s'enfuit, saisie d'horreur à l'égard d'elle-même et d'admiration pour le jeune homme.

Une autre fois encore, Bernard ayant, avec quelques amis, accepté l'hospitalité d'une certaine dame fort riche, celle-ci, à la vue de sa beauté, fut saisie du désir de partager sa couche. La nuit venue, elle quitta son lit et vint se placer aux côtés de son hôte. Mais lui, sentant la présence de quelqu'un près de lui, se mit à crier : « Au voleur ! Au voleur ! » Sur-le-champ la femme se sauva, la maison tout entière fut sur pied, on alluma des lanternes et tous se mirent à la recherche du cambrioleur. Mais comme on ne trouvait personne, chacun retourna se coucher et s'endormit, à la seule exception de la dame qui, incapable de fermer l'œil, se releva et se glissa à nouveau dans le lit de son hôte. Bernard se mit à crier : « Au voleur ! » Et à nouveau alertes et investigations ! Après quoi, une troisième fois encore, de la même façon, la

> dame en fut réduite à être repoussée ; si bien que, pour finir, soit par crainte, soit par découragement, elle renonça à son affreux projet. En chemin, le lendemain, les compagnons de Bernard lui demandèrent pourquoi il avait tant rêvé de voleurs. Et il leur répondit : « J'ai dû véritablement repousser les attaques d'un voleur ; car mon hôtesse tentait de me dérober un trésor que, l'eussé-je perdu, je n'aurais jamais été capable de recouvrer. »
>
> Tout cela convainquit Bernard qu'il est pour le moins risqué de demeurer avec un serpent. Il résolut donc de quitter le monde et d'entrer dans l'ordre monastique de Cîteaux[39].

Cependant, les murs du monastère, la solitude du désert ne sont pas d'efficaces défenses contre la femme ; pour l'ermite, en effet, tant que sa chair demeure accrochée, palpitante et chaude à ses os, les images de la vie restent prêtes à envahir sa pensée, saint Antoine, alors qu'il se livrait à ses austères pratiques dans sa thébaïde d'Égypte, fut la proie d'hallucinations voluptueuses, suscitées par des diablesses que sa solitude magnétique attirait. L'histoire rapporte que des apparitions de cet ordre, à la croupe irrésistible, aux seins généreux, ont hanté tous les ermitages. « Ah ! Bel ermite ! Bel ermite !... Si tu posais ton doigt sur mon épaule, ce serait comme une traînée de feu dans tes veines. La possession de la moindre place de mon corps t'emplira d'une joie plus véhémente que la conquête d'un empire. Avance tes lèvres... »[40]

L'Australien Cotton Mather écrit :

> *Le Désert* que nous traversons maintenant en direction de la Terre Promise est tout rempli de serpents volants enflammés. Mais, béni soit Dieu, aucun jusqu'à ce jour ne s'est enroulé à nous au point de nous confondre complètement ! Notre route vers le Paradis passe par la *Fosse aux Lions* et les *Monts des Léopards*. Il y a d'incroyables troupes de Diables sur notre chemin... Nous sommes de pauvres voyageurs dans un monde qui est tout autant le Domaine du Diable que la *Geôle* du Diable ; un monde dont chaque recoin abrite des Bandes de Brigands, qui tourmentent ceux dont le regard est tourné vers Sion[41].

4. *La réunion au père*

« L'ARC DU COURROUX de Dieu est bandé et la Flèche est placée sur la Corde ; et la Justice pointe la Flèche vers ton cœur et tend l'Arc ; et seul le bon plaisir de Dieu, le bon plaisir d'un Dieu en colère, sans la moindre Promesse ou Obligation, retient un Moment la Flèche de s'enivrer de ton Sang... »

En leur parlant ainsi, Jonathan Edwards éveillait la terreur parmi les membres de sa congrégation en Nouvelle-Angleterre car il leur révélait, sans l'atténuer, l'aspect ogre du père. Il les rivait à leurs bancs par ces images du jugement mythologique ; le pasteur puritain, en effet, s'il s'interdisait les représentations sculptées, se permettait toutefois les images verbales.

> Le Courroux, tonnait Jonathan Edwards, le Courroux de Dieu est comme de Grandes Eaux qui pour l'heure sont retenues ; elles croissent sans cesse et montent de plus en plus haut, tant qu'une Issue ne leur est pas donnée ; et plus longtemps le Fleuve est arrêté, plus rapide et puissant est son Cours lorsqu'une fois on le libère. Il est vrai, le Jugement rendu contre nos Œuvres Mauvaises n'a pas jusqu'ici reçu exécution ; les Flots de la Vengeance de Dieu ont été retenus ; mais, entre-temps, la Culpabilité ne cesse de grandir et, chaque Jour, tu amasses plus de Courroux ; les Eaux montent continuellement et leur puissance croît de plus en plus ; et seul le bon plaisir de Dieu retient les Eaux que ce temps d'arrêt exaspère et qui n'attendent que de s'élancer ; il suffirait à Dieu d'ôter sa Main pour qu'aussitôt les portes du Flot s'ouvrent et que les Flots Ardents du Courroux de Dieu se ruent avec une Fureur inconcevable et déferlent sur toi avec une Puissance omnipotente ; et quand bien même ta Force serait dix mille fois plus grande qu'elle n'est, voire dix mille fois plus grande que n'est la Force du plus vigoureux, du plus solide Diable de l'Enfer, elle ne te servirait de rien pour y résister ou le supporter...

Les ayant menacés de l'élément eau, le pasteur Jonathan fait appel maintenant à l'image du feu :

> Le Dieu qui te maintient au-dessus de la Bouche de l'Enfer, comme on tiendrait une Araignée ou un quelconque Insecte répugnant au-dessus du Feu, t'abhorre et est terriblement irrité : son Courroux à ton égard brûle comme du Feu ; à ses yeux, tu n'es digne de rien d'autre que d'être jeté au Feu ; Son Regard est trop pur pour supporter de t'avoir dans sa Vue ; tu es dix mille fois aussi abominable à ses yeux que le serpent venimeux le plus détestable l'est aux tiens. Tu l'as offensé infiniment plus que jamais un Rebelle obstiné n'a offensé son prince ; et cependant ce n'est qu'à Sa Main seule que tu dois de ne pas tomber dans le Feu à chaque instant...

> Ô Pécheur... Tu es suspendu à un fil ténu que viennent lécher les Flammes du Courroux divin, prêtes à tout instant à le consumer et à le rompre ; en toi rien ne peut intéresser un quelconque Médiateur, rien à quoi te retenir pour te sauver, rien qui éloigne les Flammes du Courroux, rien qui t'appartienne, rien que tu aies jamais fait, rien que tu puisses faire pour amener Dieu à t'épargner un Instant...

Mais voici enfin, pour un court moment, la grande image transformatrice de la deuxième naissance :

> Ainsi êtes-vous tous, qui n'avez jamais vécu le grand Changement du Cœur, par le puissant Pouvoir de l'Esprit de Dieu sur vos âmes, vous tous qui jamais n'êtes nés de nouveau, n'êtes devenus Créatures neuves, ne vous êtes élevés, de l'état de morts dans le péché, à l'état de nouvelle Lumière et de nouvelle Vie, nouvelles mais avant tout jamais éprouvées (bien que vous ayez réformé votre Vie en bien des choses et que vous ayez eu des attachements religieux, que vous ayez préservé une forme de Religion dans vos Foyers et dans votre entourage et dans la Maison de Dieu et que vous soyez de stricts pratiquants) ainsi vous êtes entre les Mains d'un Dieu courroucé ; et vous ne devez qu'à son bon Plaisir de n'être pas, à l'instant, engloutis dans l'éternelle destruction[42].

Le « bon plaisir de Dieu », qui préserve les pécheurs des flèches, du déluge et des flammes s'appelle, dans le vocabulaire chrétien traditionnel, la « miséricorde » de Dieu ; et la « toute puissance de l'esprit de Dieu », qui transforme le cœur, est la « grâce de Dieu ». Dans la plupart des mythologies, miséricorde et grâce sont représentées par des images aussi imposantes que celles qui figurent la justice et la colère ; ce qui a pour effet de rétablir l'équilibre et soutient le cœur en chemin au lieu de le mortifier. « N'aie aucune crainte ! » exprime le geste de la main de Shiva exécutant pour ses fidèles la danse de la destruction universelle. « N'aie aucune crainte ! » car tout repose en Dieu. Les formes qui viennent et s'en vont – et ton corps n'est que l'une d'elles – surgissent de mes membres dansants. Reconnais-moi en tout et que craindras-tu ? » Le pouvoir magique des sacrements (rendu efficace par la Passion de Jésus-Christ et par la vertu des méditations du Bouddha), la puissance protectrice des amulettes et des sortilèges des peuples primitifs et les guides surnaturels des mythes et des légendes du monde entier sont là pour donner à l'humanité l'assurance que la flèche, le feu et le déluge ne sont pas aussi irrémédiables qu'ils le paraissent.



FIG. 27. – Création *(détail ; fresque, Italie, 1508-1512)*

L'aspect ogre du père, en effet, est un reflet du propre *ego* de la victime et provient des impressions marquantes reçues dans la petite enfance, impressions abandonnées au passé mais qui se projettent dans le futur ; la fixation idolâtrique à cette non-réalité, qui vaut par son pouvoir pédagogique, constitue l'erreur même qui fait que l'on reste plongé dans un sentiment de péché qui interdit à l'esprit potentiellement adulte d'accéder à une vue plus équilibrée, plus réaliste, du père et, partant, du monde.



FIG. 28. – **Shiva seigneur de danse cosmique** *(bronze, Inde, vers Xe-XIIe s.)*

Le symbolisme de cette représentation éloquente a été clairement exposé par Ananda K. Coomaraswamy[43] et par Heinrich Zimmer[44]. En voici un bref résumé : la main droite tient le tambour dont le battement rythme le temps, le temps étant le premier principe de création ; la main gauche étendue tient une langue de flamme, le feu de la destruction du monde créé ; la seconde main droite est tendue dans le

geste de « ne craignez point », tandis que la seconde main gauche, montrant le pied gauche levé, est dans la position qui symbolise « l'éléphant » (l'éléphant.est « celui qui ouvre la voie à travers la jungle du monde », c'est-à-dire le guide divin) ; le pied droit prend appui sur le dos d'un nain, le démon de la « non-connaissance », qui représente le passage des âmes du monde de Dieu dans la matière, mais le pied gauche est levé pour indiquer la délivrance de l'âme ; le pied gauche est celui que montre la « main-éléphant », ce qui explique son geste rassurant, « ne craignez point ». La tête du Dieu est en bel équilibre, sereine et calme, au milieu du mouvement de création et de destruction que symbolisent l'élan des bras et le rythme lent du battement du talon droit. Cela signifie qu'au centre, tout est calme. L'oreille droite de Shiva porte une boucle d'oreille d'homme ; son oreille gauche, une boucle de femme ; car le Dieu contient et dépasse les couples de contraires. L'expression du visage de Shiva n'est ni joyeuse, ni chagrine, c'est l'expression du Mouvant-Immuable, qui est au-delà des joies et des peines du monde, tout en étant présent en elles. Les boucles de ses cheveux qui flottent librement, représentent la longue chevelure désordonnée du yogi indien qui maintenant se soulève dans la danse de la vie ; car la présence reconnue dans les joies et les peines quotidiennes, et celle atteinte dans la retraite de la méditation, ne sont que deux aspects de la même, universelle et non duelle, Existence-Conscience-Félicité (*sat-cit-ânanda*). Les bracelets de Shiva, ses ornements de bras, ses anneaux de cheville et son cordon brahmanique[45] sont des serpents vivants. Cela signifie que sa beauté est le fait de son Pouvoir de Serpent – la mystérieuse Énergie Créatrice de Dieu qui est la cause matérielle et formelle de sa propre manifestation de soi dans, et en tant que, l'univers et tous les êtres qu'il contient. Dans les cheveux de Shiva, on peut voir un crâne, symbole de mort, l'ornement frontal du Seigneur de la Destruction, comme aussi un croissant de lune, symbole de naissance et de croissance, autres bienfaits qu'il a donnés au monde. Sa chevelure s'orne également de la fleur de datura – plante dont on extrait une boisson enivrante (comparer avec le vin de Dionysos et avec le vin de la messe). Sous ses boucles se cache une petite représentation de la déesse du Gange ; car lorsque le Gange descend du ciel, c'est lui qui reçoit sur sa tête le choc de ses eaux vives dispensatrices de salut, et qui les laisse se déverser ensuite doucement vers la terre pour le rafraîchissement physique et spirituel de l'humanité. On peut considérer la posture du dieu dansant comme une visualisation de la syllabe symbolique AUM (ओं ou ॐ) qui est l'équivalent verbal des quatre états de conscience et de leurs champs d'expérience. (A : conscience de veille ; U : conscience de rêve ; M : sommeil sans rêve ; le silence entourant la syllabe sacrée est le Transcendant Non Manifesté[46].) Le Dieu est donc tout autant au-dedans qu'en dehors du fidèle.

Cela explique la fonction et la valeur attribuées à une représentation sculptée du dieu et montre pourquoi de longs sermons ne sont d'aucune nécessité aux adorateurs d'idoles. Le fidèle est invité à se pénétrer de la signification du symbole sacré, dans un moment de silence profond qu'il choisit lui-même. En outre, à l'imitation du dieu, il porte des ornements de bras et des anneaux de cheville ; et ceux-ci ont même signification. Ils sont en or et non faits de serpents, l'or (métal incorruptible) symbolisant l'immortalité ; c'est-à-dire l'immortalité est la mystérieuse énergie créatrice du dieu qui se manifeste par la beauté du corps.

Maints autres détails de la vie quotidienne et des usages locaux sont pareillement reproduits, interprétés et, par là, validés, dans les traits des idoles anthropomorphes. De cette manière, la vie dans sa totalité sert de support à la méditation et, pour chacun, se déroule au milieu d'un constant et silencieux sermon.

La réconciliation (la réunion) n'est autre chose que l'abandon de ce monstre à deux têtes engendré de lui-même, le dragon que l'on prend pour Dieu (surmoi)* et le dragon que l'on appelle Péché (c'est-à-dire ce qui est refoulé). Mais cela exige que soit abandonné l'attachement à l'*ego* lui-même, et c'est là que réside la difficulté. Il faut croire que le père est miséricordieux et, ensuite, avoir foi en sa miséricorde. Alors s'opère un transfert du centre de la foi. Elle échappe à ce dieu-dragon qui l'enserrait dans les replis de ses anneaux et, dès lors, les ogres redoutables disparaissent.

C'est au cours de cette épreuve que le héros peut trouver espoir et réconfort dans un personnage féminin secourable qui, par la puissance de sa magie (charmes à base de pollen ou pouvoir d'intercession), le protégera durant toutes les terrifiantes épreuves initiatiques qu'il lui faudra subir pour qu'en lui le père soit détruit. Car si la face terrible du père ne peut éveiller notre confiance, il faut que notre foi trouve à se centrer ailleurs (Dame Araignée, Sainte Mère) ; et, soutenu par cette foi, il nous sera possible de supporter la phase critique au terme de laquelle nous découvrirons qu'en fin de compte, père et mère se réfléchissent l'un l'autre et sont essentiellement identiques.

Lorsque, après avoir quitté Dame Araignée, les dieux jumeaux de la Guerre des Navajos eurent accompli, munis de ses conseils et de ses amulettes protectrices, leur dangereux périple par les rochers qui écrasent, les roseaux qui transpercent, les cactus qui lacèrent et les sables qui enlisent, ils arrivèrent enfin à la maison du Soleil, leur père. Deux ours en gardaient l'entrée. Ils se levèrent et se mirent à grogner ; mais les animaux se recouchèrent en entendant les paroles que Dame Araignée avait enseignées aux garçons. Après les ours, deux serpents les menacèrent, puis des tornades et des éclairs : c'étaient les gardiens du dernier seuil†. Mais tous se calmèrent en entendant la prière.

Faite de turquoise, la maison du Soleil s'élevait, grande et carrée, sur la rive d'un fleuve majestueux. Les garçons entrèrent et aperçurent, à l'ouest, une femme assise, au sud, deux beaux jeunes hommes et, au nord, deux belles jeunes femmes. Celles-ci se levèrent et, sans un mot, enveloppèrent les arrivants dans quatre vêtements aux couleurs du ciel et les installèrent sur une tablette. Les garçons y restèrent sagement. Soudain, on frappa quatre coups au heurtoir suspendu au-dessus de la porte, et l'une des jeunes femmes dit : « Voici notre père. »

Le porteur du soleil, d'un grand pas, entra chez lui, se débarrassa du soleil qu'il portait sur son dos et le suspendit à un clou planté au mur ouest de la maison ; il s'y balança et cliqueta pendant quelques instants en faisant « tla, tla, tla, tla ». Le père se tourna vers la plus âgée des femmes et demanda avec colère : « Qui sont ces deux-là qui sont entrés ici aujourd'hui ? » Mais la femme ne répondit pas. Les garçons se jetèrent un regard. Le porteur du soleil

* Ou « interego » (voir *supra*, note * p. 76).

† Comparer les nombreux seuils franchis par Inanna, *supra*, p. 92-95.

répéta quatre fois sa question d'une voix courroucée, avant que la femme, à la fin, lui réponde : « Tu feras mieux de ne pas trop parler ! Deux garçons à la recherche de leur père sont arrivés aujourd'hui. Or tu m'as dit que tu ne rencontrais personne lorsque tu t'absentais et que tu n'as pas connu d'autre femme en dehors de moi. De qui donc alors sont ces fils ? » Elle désigna le paquet sur la tablette et les enfants se sourirent d'un air entendu.

Le porteur du soleil prit le paquet sur la tablette et déroula les quatre robes (les robes couleur d'aurore, de ciel bleu, d'or comme le crépuscule et de nuit) ; les enfants tombèrent à terre. Il les empoigna aussitôt et les lança avec force sur de grands pieux pointus faits de coquillages blancs et qui se trouvaient à l'est. Les garçons serrèrent étroitement leurs plumes de vie et rebondirent. L'homme les lança de même sur des pieux qui étaient, au sud, de turquoise, à l'ouest, d'haliotide et de pierre noire au nord. Serrant toujours fermement leurs plumes de vie, les enfants rebondirent encore. « Eh bien, je souhaite que ces enfants soient les miens », dit le Soleil.

Quatre couleurs symboliques, représentant les points cardinaux, jouent un rôle prépondérant dans l'iconographie et le culte des Navajos. Ce sont le blanc, le bleu, le jaune et le noir qui signifient, respectivement, l'est, le sud, l'ouest et le nord. Ces couleurs correspondent au rouge, au blanc, au vert et au noir du chapeau de la divinité africaine, l'espiègle Edshu (voir *supra*, p. 47-48) ; la Maison du Père, en effet, comme le Père lui-même, symbolise le Centre.
Les Héros Jumeaux subissent l'épreuve des symboles des quatre directions afin que soit révélé s'ils participent ou non des défauts et des limitations de chacun de ces quartiers de l'univers.

Le père terrible tenta ensuite de les faire mourir en les soumettant à la vapeur d'une étuve surchauffée. Des vents vinrent à leur aide et leur ménagèrent un abri protecteur au sein de l'étuve et ils s'y cachèrent. « En vérité, ce sont bien mes enfants », dit le Soleil en les voyant émerger – mais ce n'était qu'une ruse ; il projetait, en effet, de leur tendre un nouveau piège. L'épreuve finale fut une pipe bourrée de poison. Une chenille portant des piquants sur le dos avertit les garçons et leur donna quelque chose à garder dans la bouche. Ils fumèrent la pipe sans dommage, et jusqu'au bout, se la passant l'un à l'autre et ajoutant même qu'elle était très bonne. Le Soleil était fier. Il était entièrement satisfait. « Eh bien, mes enfants, demanda-t-il, que me voulez-vous ? Pourquoi me cherchez-vous ? » Les héros jumeaux avaient gagné la pleine confiance du Soleil, leur père[47].

La nécessité, pour le père, de n'admettre dans sa demeure que ceux qui auront été sérieusement mis à l'épreuve est illustrée par le triste exploit du jeune Phaéton que rapporte une légende grecque bien connue. Né d'une vierge, en Éthiopie, et pressé par ses compagnons de jeu de dire qui était son

père, il se mit en route et traversa la Perse et l'Inde à la recherche du palais du Soleil – sa mère lui avait dit, en effet, que son père était le dieu Phœbus, le conducteur du char du Soleil.

« Le palais du Soleil s'élevait porté par de hautes colonnes, tout brillant du scintillement de l'or et du pyrope aux reflets de flamme ; l'ivoire luisant en recouvrait, tout en haut, le faîte ; les doubles battants des portes rayonnaient de l'éclat de l'argent. Mais l'art l'emportait encore sur la matière. »

Grimpant le long du sentier, Phaéton arriva et entra sous le toit. Et il découvrit Phœbus assis sur un trône d'émeraude, entouré par les Heures et les Saisons, et par le Jour, le Mois, l'Année, le Siècle. L'intrépide jeune homme dut s'arrêter sur le seuil, ses yeux mortels ne pouvant supporter un tel éclat ; mais le père l'interpella affectueusement :

« Pour quelle raison as-tu fait ce voyage ? demanda-t-il. Qu'es-tu venu chercher, ô Phaéton, ô fils dont je ne saurais renier la paternité ? »

Le garçon répondit avec respect : « Ô mon père (si tu me permets d'employer ce nom) ! Phœbus ! Toi qui luis pour tous sur le monde immense ! Donne-moi un gage, mon père, grâce à quoi nul ne doute que je sois de ta lignée. »

Le dieu superbe déposa sa couronne étincelante et pria l'enfant de s'approcher. Il le prit dans ses bras. Puis il promit, faisant là sous serment une promesse aveugle, de lui accorder la faveur qu'il lui plairait de lui demander.

Phaéton demanda le char de son père et, pendant tout un jour, le droit d'être le conducteur des chevaux aux pieds ailés.

« Tes paroles, dit le père, prouvent toute la témérité des miennes ! » Il éloigna un peu l'enfant et tenta de le dissuader. « C'est même à plus qu'il n'est aux dieux licite d'obtenir que, dans ton inconscience, tu prétends. Chacun d'eux peut faire ce qu'il veut. Aucun cependant n'est capable de tenir sur le char qui porte le feu, moi seul excepté. Non, pas même Zeus. »

Phœbus tenta de lui faire entendre raison. Phaéton fut intraitable. Ne pouvant revenir sur son serment, le père, après avoir autant qu'il put retardé ce moment, dut conduire finalement son fils obstiné au char prodigieux : d'or était l'essieu, d'or le timon, d'or la jante courbe entourant la roue, d'argent la série des rayons. Le joug couvert de topazes et de pierres précieuses. Les Heures amenaient déjà de leurs spacieuses écuries, gorgés du suc de l'ambroisie, les quatre coursiers qui soufflent le feu et leur passaient les mors retentissants. Alors Phœbus enduisit le visage de Phaéton d'un onguent pour le protéger des flammes, puis plaça sur sa tête la couronne de rayons.

> Si tu peux du moins obéir à mes recommandations paternelles, conseilla le dieu, n'use pas de l'aiguillon et tiens ferme les rênes. D'eux-mêmes ces chevaux accélèrent leur course. Et ne t'avise pas de traverser en droite ligne les cinq régions de la voûte céleste : mais prends la route qui tourne à gauche – tu verras les traces très nettes de mes roues. Et pour que le ciel

> et la terre supportent une chaleur égale, ni ne monte, ni ne descends. Si tu t'égares trop haut, tu incendieras les demeures célestes, trop bas, tu brûleras la terre. C'est au milieu que tu trouveras la route la plus sûre.
>
> Mais hâte-toi. Tandis que je parle, la nuit humide a touché les bornes de la côte d'occident. On nous réclame. Vois, l'aurore luit. Enfant, que la Fortune te favorise et te conduise et, mieux que toi-même, veille sur toi. Tiens, prends les rênes.

Dès que Thétis, déesse de la mer, eut ouvert les barrières, les chevaux s'élancèrent d'un bond ; de leurs pieds battant l'air, ils fendent les nuages et, soulevés par leurs ailes, ils devancent les vents qui se sont levés au même point qu'eux de l'horizon. Aussitôt le char, allégé de son poids habituel, commença à tanguer comme un navire sans lest sur les flots. Le conducteur, pris de peur, lâche les rênes et ne sait où faire route. S'élevant follement, l'équipage frôle les hauteurs du ciel, effrayant les plus lointaines constellations. Alors la Grande Ourse et la Petite Ourse connurent l'ardeur des rayons du soleil. Le Serpent enroulé autour des étoiles du pôle s'échauffa et la chaleur fit naître en lui une rage étrange. Le Bouvier s'enfuit bien que prisonnier de son chariot. Le Scorpion devint menaçant.

Le char ayant grondé quelque temps dans des régions inconnues de l'air, se cognant encore aux étoiles, plonge maintenant vers les nuages, au ras du sol, et la Lune, surprise, voit les coursiers de son frère poursuivre leur course plus bas que les siens. La terre est la proie des flammes. Les montagnes sont embrasées. De grandes cités périssent avec leurs murailles ; des nations entières sont réduites en cendres. C'est alors que les peuples d'Éthiopie par l'effet du sang attiré à la surface du corps, prirent la couleur noire. La Libye devint un désert. Le Nil épouvanté s'enfuit au bout du monde, dérobant aux yeux sa source qui reste encore aujourd'hui cachée.



FIG. 29. – La chute de Phaéton *(encre sur parchemin, Italie, 1533)*

La Terre Mère portant la main à son front brûlé, suffoquant par la fumée, lança de sa voix puissante un appel à Jupiter, père de toutes choses, lui demandant de sauver l'univers : « Vois, cria-t-elle, les cieux sont en flammes d'un pôle à l'autre. Grand Jupiter, si les mers, si la terre, si tous les royaumes du ciel périssent, nous retombons dans le chaos des commencements. Soustrais aux flammes ce qui peut encore subsister et veille à sauver l'univers. »

Jupiter, le père tout-puissant, prit en hâte les dieux à témoin que s'il n'était pas pris une prompte mesure, tout serait perdu. Puis il gagna le zénith, brandit un éclair dans sa main droite et le lança de la hauteur de son oreille. Le char se brisa ; les chevaux terrifiés s'échappèrent ; Phaéton, les cheveux en flammes, tomba comme une étoile filante. Et le fleuve Pô reçut son corps fumant.

Les Naïades de cette région l'ensevelirent et gravèrent sur la tombe cette épitaphe :

Ci-gît Phaéton : dans le char de Phœbus il voyagea,
Et s'il échoua grandement, il osa encore plus[48].

Cette légende, qui met en scène des parents indulgents illustre l'antique idée selon laquelle lorsque les rôles essentiels sont assumés par ceux qui n'y ont pas été initiés de la juste manière, le chaos s'installe. Lorsque l'enfant n'est plus d'âge à se contenter de l'image idyllique du sein maternel et se tourne vers le monde où il lui faudra agir en adulte, il entre, spirituellement, dans la sphère du père – lequel devient, pour son fils, le symbole de la tâche qui l'attend et, pour sa fille, celui du futur mari. Qu'il le reconnaisse ou non et quelle que soit sa place dans la société, le père est le prêtre initiateur par l'intermédiaire duquel le jeune être pénètre dans le monde plus vaste. Et, tout comme la mère autrefois, il représente désormais le « bien » et le « mal », mais le thème se complique d'un élément nouveau, la rivalité : le fils contre le père pour dominer le monde, et la fille contre la mère, pour *être* le monde dominé.

L'idée traditionnelle d'initiation associe l'introduction du candidat aux techniques, devoirs et prérogatives de sa charge, à un réajustement radical de ses rapports émotionnels avec l'image du père et de la mère. Le mystagogue (le père ou le substitut du père) ne doit confier les symboles de sa fonction qu'à un fils qui s'est réellement purgé de tout vestige infantile inadéquat, c'est-à-dire celui auquel le juste, l'impersonnel exercice des pouvoirs ne sera pas rendu impossible pour des raisons inconscientes (ou peut-être même conscientes et rationalisées) de prétention égoïste, de partialité ou de ressentiment personnel. Idéalement, celui qui est investi s'est dépouillé de son humanité ordinaire et représente alors une force cosmique impersonnelle. Il est le deux-fois-né, il est devenu le père. Et, en conséquence, il est apte désormais à assumer lui-même le rôle d'initiateur, de guide, de porte du soleil par laquelle on passe des illusions infantiles de « bien » et de « mal » à l'expérience de la majesté de la loi cosmique purgé de l'espoir et de la crainte, et une paix établie sur la compréhension de la révélation de l'être.

« Un jour, j'ai rêvé, raconte un jeune garçon, que j'étais capturé par des boulets de canon (*sic*). Ils se mirent tous à sauter et à crier. Je fus surpris de me trouver chez moi dans le salon. Il y avait un feu sur lequel bouillait une marmite pleine d'eau. Ils me jetèrent dedans et, de temps à autre, le cuisinier venait me piquer avec une fourchette pour voir si j'étais cuit. Puis il me sortit et me donna au chef qui se préparait à me dévorer lorsque je me suis réveillé »[49].

> J'ai rêvé que j'étais à table avec ma femme, déclare un gentleman « civilisé ». Pendant le repas, j'attrapai notre deuxième enfant, un bébé, et d'une manière tout à fait naturelle, je le plongeai dans une soupière verte pleine d'eau bouillante, ou de quelque autre liquide chaud, car il en sortit cuit à point comme une fricassée de poulet.
> Je posai la pièce de viande sur une planche à pain qui se trouvait sur la table et me mis à le découper avec mon couteau. Lorsque nous eûmes tout mangé, à l'exception d'un tout petit morceau de la taille d'un gésier de poulet, je regardai ma femme, inquiet, et lui demandai : « Es-tu sûre que c'est cela que tu voulais que je fasse ? Voulais-tu vraiment le manger pour dîner ? »
> Elle répondit avec une moue qui lui était habituelle : « Puisqu'il était si bien cuit, il n'y avait rien d'autre à faire. » Au moment où j'allais finir le dernier morceau, je me suis réveillé[50].

Ce cauchemar archétype du père ogre est concrétisé dans les épreuves de la première initiation. Comme nous l'avons vu, les garçons de la tribu australienne des Murngins sont tout d'abord effrayés, puis retournent en courant vers leurs mères. L'Ancêtre Serpent réclame leurs prépuces*. Ici interviennent les femmes dans le rôle de protectrices. Puis on souffle dans une corne magique, appelée Yurlunggur, pour simuler par cela l'appel de l'Ancêtre Serpent quand il a émergé de son trou. Lorsque les hommes viennent chercher les garçons, les femmes saisissent des lances et font mine non seulement de les combattre mais aussi de pleurer et de se lamenter, car les enfants vont être emmenés et « mangés ». Le terrain où ont lieu les danses des hommes est triangulaire : c'est le corps de l'Ancêtre Serpent. Là, durant plusieurs nuits on enseigne aux garçons les danses nombreuses qui symbolisent les divers ancêtres totémiques et les mythes qui expliquent l'ordre existant du monde. Puis on les envoie, à l'imitation des odyssées mythologiques des ancêtres phalliques, faire la longue tournée des clans voisins ou éloignés51. Ils sont ainsi introduits « à l'intérieur » de l'Ancêtre Serpent en quelque sorte, dans un monde objectif nouveau qui éveille leur intérêt et compense pour eux la perte de leur mère ; le phallus mâle, et non plus le sein maternel, devient le point central (*axis mundi*) de l'imagination.

L'épreuve culminante, dans la longue succession des rites, consiste, pour le garçon, à libérer son pénis, c'est-à-dire lui-même en tant que héros, de son prépuce protecteur, et cela, dans la terrifiante et douloureuse agression du circonciseur.

---

* Cf. *supra*, p. 20-21.

« Le père (c'est-à-dire le circonciseur) est celui qui *sépare* l'enfant de la mère, écrit le Dr Roheim. Ce dont l'enfant est séparé est vraiment la mère... Le gland dans le prépuce est l'enfant dans la mère. »[52]
Il est intéressant de noter que le rite de la circoncision s'est perpétué jusqu'à nos jours dans les cultes hébreu et musulman où la mythologie officielle, strictement monothéiste, a été scrupuleusement purgée de tout élément féminin. « Ce que Dieu ne pardonnera pas, c'est qu'on lui associe d'autres divinités, lisons-nous dans le Coran. Ils (les païens) invoquent les divinités femelles plutôt que Dieu. »[53]

Chez les Arundas, par exemple, le son des rhombes s'entend de partout lorsque est venu le moment de cette rupture définitive avec le passé. Il fait nuit et, dans la lumière étrange du feu, le circonciseur et son assistant apparaissent soudain. Le bruit des rhombes représente la voix du grand démon de la cérémonie et les deux opérateurs en sont la personnification. Leur barbe rentrée dans la bouche en signe de colère, les jambes largement écartées, les bras tendus en avant, les deux hommes se tiennent parfaitement immobiles ; le circonciseur vient le premier, tenant dans sa main droite le petit couteau de silex avec lequel l'opération sera pratiquée, et son assistant le suit en le serrant de si près que leurs deux corps se touchent. Un homme s'approche alors, dans la clarté du feu, un bouclier en équilibre sur la tête et claquant le pouce et l'index de chaque main. Les rhombes font un vacarme tel que les femmes et les enfants l'entendent de leur campement lointain. L'homme au bouclier met un genou en terre, face au circonciseur et, aussitôt, l'un des garçons est soulevé de terre par ses oncles qui, le portant pieds en avant, le placent sur le bouclier pendant que, d'une voix profonde et forte tous les hommes se mettent à psalmodier. L'opération est rapidement conduite, les personnages menaçants se retirent immédiatement de la zone de lumière et le garçon, plus ou moins étourdi, est soigné et félicité par les hommes au rang desquels il vient d'accéder. « Tu t'es bien conduit, lui disent-ils. Tu n'as pas crié. »[54]

Les mythologies indigènes d'Australie racontent que les premiers rites initiatiques étaient menés de telle sorte que tous les garçons mouraient[55]. Le rite apparaît donc, entre autres, comme une expression dramatisée de l'agression « œdipienne » de la génération plus âgée, et la circoncision, comme une castration atténuée[56]. Mais les rites prévoient également l'impulsion cannibale, parricide, de la nouvelle génération des jeunes mâles et révèlent, en même temps, l'aspect bienveillant du père archétype, prodigue de lui-même ; pendant la longue période d'instruction symbolique, il est un temps, en effet, où les initiés sont contraints de ne se nourrir que du sang fraîchement recueilli des hommes plus âgés.

Les indigènes, nous dit-on, sont particulièrement intéressés par le rite chrétien de la communion et, en ayant entendu parler par des missionnaires,

ils le comparent à leurs propres rituels au cours desquels on boit du sang[57]. Le soir, les hommes apparaissent et prennent place suivant une préséance établie, le garçon étant étendu, la tête sur les cuisses de son père. Il ne doit faire aucun mouvement, sinon il mourrait. Le père lui cache les yeux de ses mains car, selon leur croyance, si le jeune homme était témoin de ce qui va se dérouler, *le père et la mère mourraient tous deux.* Le récipient de bois, ou d'écorce, est placé près de l'un des frères de la mère du garçon, et celui-ci, après s'être légèrement ligaturé le bras, s'entaille le haut du bras avec l'os qui orne son nez et tient son bras au-dessus du récipient jusqu'à ce qu'une certaine quantité de sang ait été recueillie. Son voisin immédiat s'entaille également le bras et ainsi de suite, jusqu'à ce que le récipient soit rempli. Sa contenance est d'environ trois litres. L'enfant boit une longue gorgée de sang. Pour prévenir tout haut-le-cœur, le père lui serre la gorge afin qu'il n'y ait pas de rejet de sang, car si cela se produisait, *le père, la mère, les sœurs et les frères mourraient tous.* Le surplus de sang est versé sur lui.
À partir de ce moment, et parfois pendant toute une lunaison, l'adolescent n'a le droit de prendre d'autre nourriture que du sang humain, selon la loi de Yamminga, l'ancêtre mythique… Parfois, le sang se coagule dans le récipient et le préposé à sa garde en fait des parts avec l'os qui orne son nez. L'enfant doit le manger en commençant par les parts qui ont été découpées en dernier et celles-ci doivent être égales, sinon l'enfant mourra[58].

Il arrive fréquemment que les hommes qui donnent leur sang s'évanouissent d'épuisement et restent une heure, parfois davantage, dans le coma[59]. « À une époque antérieure, écrit un autre observateur, ce sang (que boivent les novices au cours du cérémonial) était tiré d'un homme tué pour la circonstance et son corps était mangé en morceaux. »[60] « Ici, commente le Dr Roheim, nous approchons, autant qu'il est possible, d'une représentation rituelle de la mise à mort du père primordial pour le manger ensuite. »

On cite le cas de deux garçons qui ont regardé alors qu'ils n'en avaient pas le droit. « Alors les anciens s'avancèrent, un couteau de pierre à la main. Puis, se penchant sur les deux garçons, ils leur ouvrirent les veines. Le sang jaillit et les autres hommes lancèrent ensemble un cri de mort. Les deux garçons étaient sans vie. Les anciens *wirreenuns* (les *medicine men*), trempant leurs couteaux de pierre dans le sang, en touchèrent les lèvres de tous les assistants… On mit à cuire les corps des victimes du Boorah. Chacun de ceux qui avaient assisté déjà à cinq Boorahs en mangea ; personne d'autre ne fut autorisé à voir ce qui se faisait. »[61]

Il est évident que, si peu éclairés que puissent nous paraître les sauvages d'Australie qui vivent complètement nus, leurs cérémonies symboliques représentent une survivance, dans les temps modernes, d'un système

incroyablement ancien d'instructions spirituelles dont on retrouve les traces en des endroits fort éloignés, non seulement dans tous les pays et toutes les îles qui bordent l'océan Indien, mais aussi parmi les vestiges des centres archaïques que nous avons tendance à considérer comme le foyer de civilisation dont nous sommes héritiers. Il est difficile d'évaluer avec précision, en s'appuyant sur les travaux qu'ont publiés nos observateurs occidentaux, l'étendue de ce que savaient les anciens, mais on peut comprendre, en comparant les personnages du rituel australien et ceux des civilisations plus élevées qui nous sont familières, que les grands thèmes, les archétypes éternels et leurs effets sur l'âme demeurent les mêmes.

On trouvera dans John Layard, *Stone Men of Malekula*[62], la constatation fort surprenante de la survivance, dans la Mélanésie contemporaine, d'un système symbolique essentiellement identique à celui du « complexe du labyrinthe » égypto-babylonien et troyo-crétois ; ce dernier, pour sa part, remonte au IIe millénaire av. J.-C. W.F.J. Knight a relevé un rapport évident entre le « voyage de l'âme au monde souterrain » des hommes de Malekula et la descente d'Énée à l'époque classique ou celle de Gilgamesh, le héros babylonien[63].

W.J. Perry pensait pouvoir reconnaître des témoignages de cette continuité culturelle sur tout le trajet qui reliait l'Égypte et Sumer à l'Amérique du Nord, en passant par la zone océanique[64]. De nombreux savants ont mis en lumière les étroites correspondances qui existent entre les détails des rites d'initiation de la Grèce classique et ceux des Australiens de culture primitive[65].

On ne sait pas encore avec certitude de quelle façon et selon quels itinéraires les modèles mythologiques et culturels des diverses civilisations archaïques ont pu se répandre jusqu'à atteindre les parties les plus reculées de la terre. On peut cependant établir catégoriquement que, parmi les cultures dites « primitives » qu'ont étudiées nos anthropologues, peu nombreuses (s'il en est) sont celles qui témoignent d'une production autochtone. Il s'agit bien plutôt d'adaptations locales, de dégénérations à l'échelle d'une province et de fossilisations très anciennes des thèmes populaires qui s'étaient développés en des contrées fort différentes, à l'occasion souvent d'événements plus ou moins complexes et par d'autres populations[66].

Viens, Dithyrambe,
Entre dans ce sein mâle[67].

Cet appel de Zeus, le « hurleur du tonnerre », à l'enfant Dionysos, son fils, retentit comme le leitmotiv des mystères grecs de la deuxième naissance initiatique. « Et la voix des taureaux y gronde, venant on ne sait d'où, surgissent des simulacres invisibles et effrayants, et d'un tambour jaillit l'image d'un tonnerre souterrain que porterait l'air lourd de terreur. »[68] Le mot même de « dithyrambe », en tant qu'épithète appliquée à Dionysos tué et ressuscité, était compris des Grecs comme signifiant « celui de la double porte », celui

qui a survécu au miracle redoutable de la deuxième naissance. Nous savons, en effet, que les chants choraux (dithyrambes) et les sombres rites dans l'odeur du sang qui accompagnaient la célébration du dieu – associée au renouveau de la végétation, au renouveau de la lune, au renouveau du soleil, au renouveau de l'âme et qui avait lieu à la saison où le dieu de l'an ressuscitait – représentent l'origine rituelle de la tragédie attique. Le monde antique est riche de mythes et de rites de cet ordre : les morts et les résurrections de Tammuz, d'Adonis, de Mithra, de Virbius, d'Attis et d'Osiris, et celles de leurs différentes représentations animales (chiens et moutons, taureaux, porcs, chevaux, poissons et oiseaux) sont connues de tous ceux qui étudient les religions comparées ; les réjouissances populaires du carnaval (Whitsuntide Louts, Green Georges, John Barleycorns, et Kostrubonkos, Carrying-out-Winter, Bringing-in-Summer, et Killing of the Christmas Wren) ont perpétué la tradition sous une forme divertissante dans notre calendrier contemporain[69]. Et, par l'intermédiaire de l'Église chrétienne (mythologie de la Chute et de la Rédemption, de la Crucifixion et de la Résurrection, de la « seconde naissance » qu'est le baptême, du soufflet initiatique à la Confirmation, du repas symbolique de la Chair et du Sang du Christ), nous sommes unis solennellement, et parfois réellement, à ces images immortelles du pouvoir initiatique, lesquelles, grâce à leur action sacramentelle, ont aidé l'homme, dès l'aube de sa vie sur terre, à dissiper les terreurs de sa phénoménalité et à se frayer un chemin vers la vision toute transfigurante de l'être immortel. « Si, en effet, du sang de boucs et de taureaux et de la cendre de génisse, dont on asperge ceux qui sont souillés, les sanctifient en leur procurant la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ, qui par l'effet de l'Esprit éternel s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour que nous rendions un culte au Dieu Vivant. »[70]

Voici une légende populaire que racontent les Basumbwas de l'Est africain. C'est celle d'un homme qui vit en songe son père défunt paissant les troupeaux de la Mort. Celui-ci le conduisit le long d'un chemin qui s'enfonçait dans le sol à la manière d'un grand terrier. Ils parvinrent à une vaste étendue où se trouvaient quelques personnes. Le père cacha son fils et s'endormit. Le Grand Chef, la Mort, apparut au matin du lendemain. Il était beau d'un côté, mais en état de putréfaction de l'autre et des vers s'échappaient de son corps ; ses assistants les ramassaient. Les assistants lavèrent les plaies et, leur travail achevé, la Mort dit : « Celui qui est né aujourd'hui, s'il fait du négoce, sera volé. La femme qui conçoit aujourd'hui mourra avec l'enfant conçu. L'homme qui cultive aujourd'hui perdra sa récolte. Celui qui ira dans la jungle sera dévoré par le lion. »

Après avoir ainsi proféré sa malédiction universelle, la Mort s'en retourna dormir. Mais au matin du lendemain, lorsqu'elle apparut, ses assistants lavèrent et parfumèrent son beau côté et le massèrent avec de l'huile.

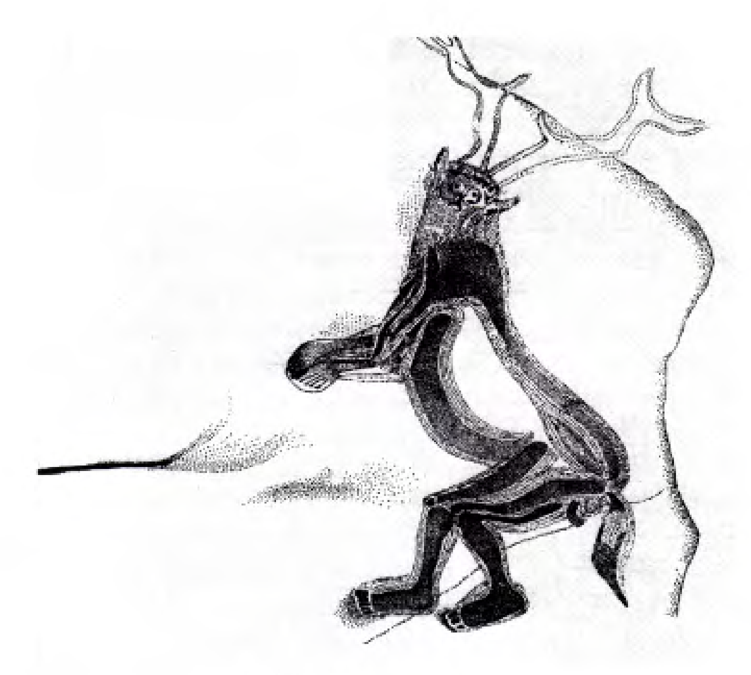


FIG. 30. – Le sorcier
(gravure paléolithique sur pierre à remplissage noir, France, vers 10000 av. J.-C.)



FIG. 31. – Le Père Universel, Viracocha, en pleurs
(bronze pré-inca, Argentine, vers 650-750)

Leur travail achevé, la Mort prononça une bénédiction : « Celui qui naîtra aujourd'hui deviendra riche. La femme qui concevra aujourd'hui donnera le jour à un enfant qui vivra vieux. Celui qui naîtra aujourd'hui, quand il ira au marché, fera de bonnes affaires, ses clients seront aveugles. L'homme qui s'engagera dans la jungle découvrira même des éléphants. Car aujourd'hui je prononce la bénédiction. »

Le père dit alors à son fils : « Si tu étais arrivé aujourd'hui, tu aurais possédé bien des choses. Mais il est clair que la pauvreté sera ton lot. Tu ferais mieux de partir. »

Et le fils retourna chez lui[71].

Le Soleil du Monde Souterrain, Seigneur des Morts, est l'autre face du roi glorieux qui régit le monde du jour et distribue la lumière ; car « Qui est-ce qui vous fournit la nourriture du ciel et de la terre ? Qui est-ce qui tire un être vivant d'un être mort et un être mort d'un être vivant ? Qui est-ce qui gouverne tout ? »[72] Nous nous souvenons du conte wachaga où Kyazimba, l'homme très pauvre, fut transporté par une vieille femme au zénith, là où le soleil marque une pause à midi[73] ; le Grand Chef lui accorde là la prospérité. Nous nous souvenons aussi du dieu espiègle Edshu dont parle un conte d'un autre rivage d'Afrique[74] : sa plus grande joie était de provoquer des conflits. Ceux-ci sont des aspects différents de la même terrible Providence. En lui sont contenues et de lui procèdent les contradictions, bien et mal, vie et mort, douleur et joie, abondance et privation. En tant que personne de la porte du soleil, il est la source de toutes les paires d'opposés. « Il détient les clefs des choses cachées… Au terme des temps, vous retournerez à Lui ; alors Il vous montrera la vérité de tout ce que vous avez fait. »[75]

Le mystère du père, sous ses aspects apparemment contradictoires, est exprimé d'une manière frappante par le personnage d'une grande divinité du Pérou préhistorique, qu'on appelle Viracocha. Sa tiare est le soleil, dans chaque main, il tient la foudre ; de ses yeux tombe, sous forme de larmes, la pluie qui rafraîchit la vie des vallées du monde. Viracocha est le Dieu Universel, le créateur de toutes choses, et, cependant, dans les légendes qui parlent de ses apparitions sur terre, il est représenté comme un mendiant errant en haillons et recevant des insultes. C'est comme un rappel de l'histoire de Marie et de Joseph, dans l'Évangile, qui se présentent aux portes des auberges de Bethléem[76] et de la légende de Jupiter et de Mercure qui demandent asile et frappent à la porte de Philémon et Baucis[77]. Cela rappelle aussi Edshu non reconnu. C'est là un thème fréquent dans la mythologie. On entrevoit ce qu'il signifie dans ces mots du Coran : « Où que tu te tournes est la Présence d'Allah. »[78] « Bien qu'il soit caché en toutes choses, disent les hindous, l'Esprit ne rayonne pas au dehors ; pourtant il est perçu par l'intelligence supérieure et subtile des prophètes doués d'une vie subtile. »[79] « Fendez du bois, poursuit un aphorisme gnostique, là est Jésus. »[80]

Viracocha, en manifestant ainsi son ubiquité, se range donc parmi les plus hauts dieux universels. En outre, cette synthèse de dieu du soleil et de dieu de la foudre nous est familière. Nous la connaissons par la mythologie hébraïque de Yahvé en qui les traits de deux divinités sont réunis (Yahvé, dieu de la foudre, et El, dieu solaire) ; elle apparaît dans le personnage navajo du père des Guerriers jumeaux, elle est évidente dans le personnage de Zeus, aussi bien que dans la foudre et le nimbe de certaines représentations du Bouddha. Cela signifie que la grâce qui se déverse sur le monde par la porte du soleil est la même que l'énergie de la foudre qui annihile tout, en demeurant, elle-même, indestructible : la lumière de l'Impérissable qui détruit l'illusion et la lumière qui crée sont une. Ou bien, en termes de polarité secondaire de la nature : le feu brûlant du soleil brille aussi dans l'orage qui fertilise ; l'énergie qui anime le couple opposé que constituent les éléments feu et eau est une et identique.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire et de profondément émouvant dans les traits de Viracocha, cette version péruvienne noblement conçue du Dieu Universel, est le détail qui lui est propre, c'est-à-dire les larmes. Les eaux vives sont les larmes de Dieu. Par là, l'attitude du moine qui méprise le monde, « la vie n'est que misère », s'allie avec l'affirmation créatrice du père : « Que la vie soit ! » Connaissant l'angoisse des créatures sorties de ses mains, pleinement consciente des cris de douleur clamés dans le désert, des tourments dévastateurs de l'univers aveugle, autodestructeur, concupiscent, furieux, qu'elle a créé, cette divinité acquiesce à l'acte de donner vie à la vie. Retenir les eaux séminales serait anéantir ce monde que nous connaissons, tandis que les émettre, c'est le créer. Car l'essence du temps est flux, dissolution de ce qui n'existe que pour un moment, et l'essence de la vie est temps. Par compassion, par amour pour les formes du temps, cet homme, démiurge parmi les hommes, consent à l'existence de cet océan de douleur ; mais, pleinement conscient de ce qu'il fait, les eaux séminales de la vie qu'il donne sont les pleurs qu'il verse.

Le paradoxe de la création, le surgissement des formes du temps hors de l'éternité, est le secret germinateur du père. Il ne peut jamais être expliqué complètement. C'est pourquoi, dans tout système théologique, il y a un point ombilical, un tendon d'Achille, que le doigt de la vie maternelle a touché et où la possibilité d'une connaissance parfaite a été affaiblie. Le problème du héros est de se transpercer précisément en cet endroit (et, par là même, de transpercer son univers), pour détruire ce point clef de son existence limitée.

Le problème du héros qui part à la rencontre de son père est d'ouvrir son âme à un degré de maturité où il comprendra comment, dans la majesté de l'Être, les tragédies poignantes et insensées de ce vaste et impitoyable cosmos reçoivent leur pleine justification. Le héros transcende la vie par ce point particulier d'obscurité et se hausse un instant pour apercevoir la source. Il contemple le visage du père, il comprend – et ils sont réunis l'un à l'autre.

Dans l'histoire de Job que rapporte la Bible, le Seigneur ne tente aucunement de justifier, sur le plan humain ou autre, le sévère traitement

infligé à son serviteur fidèle, « homme parfait et droit, craignant Dieu et se détournant du mal ». Et ce n'est pas parce qu'ils avaient eux-mêmes péché que les serviteurs de Job furent massacrés par les troupes chaldéennes, et que ses fils et ses filles furent écrasés par la chute d'un toit. Lorsque ses amis arrivent pour le consoler, ceux-ci déclarent, pieusement confiants en la justice de Dieu, que Job doit bien avoir commis quelque péché pour mériter une aussi terrible épreuve. Mais, homme honnête et courageux, le regard tendu vers l'horizon, l'infortuné soutient qu'il a fait le bien. Sur quoi Elihou, le consolateur, l'accuse de blasphémer, de se dire plus juste que Dieu.

Le Seigneur lui-même, lorsqu'il répond à Job du sein de la tempête, ne tente aucunement de justifier Son acte sur le plan moral, mais se contente de magnifier Sa Présence, ordonnant à Job de faire de même sur terre, en humaine émulation de la conduite céleste.

> Ceins donc tes reins comme un homme ; je te questionnerai et tu m'instruiras. Casseras-tu toi aussi mon jugement ? Me condamneras-tu pour que tu aies raison ? As-tu un bras comme celui de Dieu ? Ou bien peux-tu tonner d'une voix comme la sienne ? Orne-toi donc de majesté et d'excellence ; et revêts-toi de gloire et de beauté. Répands les débordements de ta colère, regarde tout être fier et abaisse-le ! Regarde tout être altier, et ravale-le ! Et écrase les méchants sur place ! Cache-les ensemble dans la poussière et emprisonne leurs personnes dans le cachot. Alors moi-même, je te louerai de ce que ta droite t'aura sauvé[81] !

Pas un mot d'explication, aucune allusion à la mise en doute de la vertu de Job par Satan que décrit le premier chapitre du Livre de Job ; rien qu'une fulgurante démonstration du fait d'entre les faits, à savoir que l'homme ne peut prendre la mesure de la volonté de Dieu, car elle procède d'un centre qui se situe au-delà de toutes les catégories humaines. En vérité, les catégories sont totalement anéanties par le Tout-Puissant du Livre de Job et le demeurent jusqu'à la fin. La révélation apparaît néanmoins à Job lui-même, porteuse d'un sens qui comble l'attente de son âme. Il fut un héros qui, par son courage dans la fournaise ardente, son refus de se laisser entamer et d'accepter l'idée communément admise de la personne du Très-Haut, a prouvé qu'il était capable d'affronter une révélation plus élevée que celle dont ses amis se contentaient. Et, dans le dernier chapitre, on ne peut pas prendre ses paroles pour celles d'un homme sous le seul empire de la crainte de Dieu. Ce sont les paroles de quelqu'un qui a *vu* quelque chose qui dépasse tout ce qui a été *dit* en manière de justification. « Par ouï-dire j'avais entendu parler de toi, mais à présent mon œil t'a vu, c'est pourquoi je m'abîme et je me repens sur la poussière et la cendre. »[82] Les pieux consolateurs sont abaissés, Job est récompensé par de nouveaux biens : maison, serviteurs, filles et fils. « Après cela, Job vécut encore cent quarante ans et il vit ses fils et les fils de ses fils, quatre générations. Puis Job mourut vieux et rassasié de jours. »[83]

Le fils qui est réellement mûr pour connaître le père supporte de plein gré les angoisses de l'épreuve ; le monde n'est plus une vallée de larmes, mais une manifestation perpétuelle de la Présence, une source de félicité. Par contraste avec le courroux d'un Dieu irrité, tel que le connaissaient Jonathan Edwards et ses ouailles, voici un émouvant poème qui nous vient, à la même époque, des misérables ghettos d'Europe de l'Est :

Oh, Dieu de l'Univers,
Je vais te chanter un chant,
Où peut-on dire qu'est ta demeure,
Et où peut-on dire qu'elle n'est pas ?
Où je vais – tu es.
Où je m'arrête – là aussi, tu es.
Toi, Toi, et seulement Toi.
Si les choses vont bien, c'est grâce à Toi.
Si c'est l'infortune, c'est aussi grâce à Toi.

Tu es, Tu as été, et Tu seras.
Tu as régné, tu règnes, et Tu régneras.

Le ciel est à Toi, la terre est à Toi.
Tu remplis le haut,
Et Tu remplis le bas.
De quelque côté que je me tourne Toi, ô Toi, tu es là[84].

5. *Apothéose*

L'UN DES PLUS puissants Bodhisattvas du bouddhisme Mahayana, et l'un des plus vénérés au Tibet, en Chine et au Japon, est le Porteur du Lotus, Avalokiteshvara, le « Seigneur de Compassion » ; c'est ainsi qu'on l'appelle parce qu'il abaisse un regard empli de compassion sur toutes les créatures sensibles qu'affligent les maux de l'existence. Vers lui montent, au Tibet, les prières indéfiniment répétées des moulins à prières et des gongs dans les temples : *Om mani padme hum*, « le joyau est dans le lotus ». À lui s'adressent peut-être plus de prières par minute qu'à aucune autre divinité connue des hommes ; car, lors de sa dernière existence sur la terre en tant qu'homme, comme il brisait pour lui-même les liens du dernier seuil (et qu'en cet instant s'ouvrait à lui l'éternité du vide, au-delà des énigmes illusoires et trompeuses du monde limité du nom), il s'arrêta et fit le vœu qu'avant de pénétrer dans le vide, il conduirait à l'illumination toutes les créatures sans exception. Et, depuis lors, il a imprégné de la grâce de sa présence divine et secourable toutes les fibres de l'existence, afin que la prière la plus humble qui monte vers lui de l'immense empire spirituel du Bouddha soit entendue avec bienveillance. Revêtant des formes différentes, il traverse les dix mille mondes et apparaît tantôt sous une forme humaine, avec deux bras, tantôt sous des formes surhumaines avec quatre, dix, douze, mille bras, tenant dans l'une de ses mains gauches le lotus du monde.

Comme le Bouddha lui-même, cet être semblable aux dieux est un modèle de l'état divin auquel le héros humain accède lorsqu'il a dépassé les dernières angoisses de l'ignorance. « Quand l'enveloppe de la conscience a été annihilée, alors il devient libre de toute peur. Le changement ne peut plus l'atteindre. »[85] Telle est la libération intérieure à laquelle chacun de nous peut atteindre et que chacun peut réaliser en suivant la voie du héros ; car, ainsi qu'il est écrit : « Tout est Bouddha »[86], ou encore (pour user d'autres termes) : « Tous les êtres sont sans soi. »



FIG. 32. Bodhisattva *(bannière de temple, Tibet, XIXᵉ s.)*

Le bouddhisme hinayana (le bouddhisme qui survit au Sri Lanka, en Birmanie et en Thaïlande) révère dans le Bouddha le héros humain, le saint et le sage suprême. Le bouddhisme mahayana (le bouddhisme du Nord) voit, pour sa part, en l'Illuminé un sauveur du monde, une incarnation du principe universel de l'illumination.
Un bodhisattva est un être sur le point d'atteindre l'état de Bouddha : selon la perspective du hinayana, c'est un disciple qui deviendra Bouddha dans une réincarnation ultérieure ; selon celle du mahayana (comme on le verra dans les paragraphes suivants), c'est un sauveur du monde d'un certain type, particulièrement représentatif du principe de compassion. Le terme *bodhisattva* signifie, en sanscrit, « celui dont l'être ou l'essence est illumination ».
Le bouddhisme mahayana a développé tout un panthéon de Bodhisattvas et de Bouddhas passés et futurs. Les uns et les autres infléchissent les pouvoirs manifestés du seul et unique Adi-Bouddha transcendant (le Bouddha primordial)[87], la plus haute source concevable de tout être et l'ultime limite de toute existence, en suspension dans le vide du non-être comme une bulle merveilleuse.

Le Bodhisattva, « celui dont l'être est illumination », emplit et illumine le monde, mais le monde ne le porte pas, c'est lui, au contraire, qui porte le monde : le lotus. Souffrances et joies ne le limitent pas, c'est lui qui les contient – et cela, dans une profonde sérénité. Et puisqu'il est ce que chacun de nous peut devenir, sa présence, son image, son nom seul est une aide.

Il porte une guirlande de huit mille rayons, dans laquelle on voit se refléter pleinement un état de parfaite beauté. La teinte de son corps est d'or pourpre. Les paumes de ses mains ont les couleurs de cinq cents lotus entrelacés, tandis que chacun de ses doigts porte quatre-vingt-quatre mille empreintes de sceau et chacune d'elles quatre-vingt-quatre mille couleurs ; chacune de ces couleurs émet quatre-vingt-quatre mille rayons qui répandent leur douceur, leur suavité et leur éclat sur tout ce qui existe. De ces mains infiniment précieuses, il attire et embrasse toute chose. Le nimbe qui entoure sa tête est constellé de cinq cents Bouddhas, miraculeusement transformés et chacun d'eux est assisté de cinq cents Bodhisattvas qui, à leur tour, sont entourés de dieux innombrables. Et lorsqu'il pose ses pieds sur le sol, les fleurs de diamant et les joyaux qu'ils répandent couvrent toutes choses en toutes directions. La couleur de son visage est d'or. Et, dans la couronne de pierres précieuses qui orne sa tête, se tient un Bouddha, haut de cinquante mille fois mille mètres[88].

En Chine et au Japon, on ne représente pas ce Bodhisattva d'une douceur ineffable sous la seule forme masculine, on le représente également sous une forme féminine. Kwan Yin en Chine, Kwannon au Japon, cette Madone de l'Extrême-Orient est précisément celle qui regarde le monde avec bienveillance. On la trouve dans tous les temples bouddhistes de l'Orient le plus lointain. Les humbles, comme les sages, la vénèrent ; car son vœu se fonde

sur une intuition profonde, une intuition rédemptrice, qui soutient le monde. Cette pause au seuil du Nirvana, la détermination de renoncer jusqu'à la fin du temps (qui ne finit jamais) à l'immersion dans le lac sans rides de l'éternité sont là pour faire comprendre que la distinction entre éternité et temps n'est qu'apparente, que l'esprit rationnel ne peut l'éviter, mais qu'elle se dissout dans la connaissance parfaite à laquelle parvient l'esprit qui a transcendé la dualité des contraires. Celui-ci comprend alors que temps et éternité sont les deux aspects du même tout, deux niveaux de la même non-dualité ineffable et que le joyau de l'éternité est dans le lotus de la naissance et de la mort ; *om mani padme hum.*

Le premier fait prodigieux que l'on constate ici est le caractère androgyne du Bodhisattva : Avalokiteshvara (masculin), Kwan Yin (féminin).



Fig. 33. – Kwan Yin, Boddhisattva Avalokiteshvara *(bois peint, Chine, XIe-XIIIe s.)*

Des dieux à la fois mâles et femelles ne sont pas rares dans l'univers mythologique. Un certain mystère les entoure toujours, car ils conduisent l'esprit au-delà de l'expérience objective et le font pénétrer dans un royaume symbolique où la dualité est dépassée. Awonawilona, le dieu principal du *pueblo* de Zuni, celui qui crée et contient tout, est parfois désigné par « il », mais, en fait, il est « il-elle ». La Grande Origine des chroniques chinoises, la sainte femme T'ai Yuan, réunissait en sa personne le masculin Yang et le féminin Yin.

Yang, le principe de la lumière, actif, masculin, et *Yin*, principe de l'obscurité, passif et féminin, sont, dans leur action réciproque, sous-jacents au monde des formes et le constituent tout entier (« les dix mille choses »). Ils procèdent du *Tao*, source et loi de l'être, et ensemble le manifestent. *Tao* signifie « chemin » ou « voie ». Le *Tao* est la voie, ou le cours, de la nature, du destin, de l'ordre cosmique ; l'Absolu rendu manifeste. Le *Tao* est donc aussi « vérité », « conduite droite ». Le *Yang* et le *Yin*, pris ensemble en tant que *Tao*, sont représentés de cette manière : ☯. Le *Tao* est sous-jacent au cosmos. Le *Tao* réside en toute chose créée.

Les enseignements de la Cabale, chez les Juifs du Moyen Âge, comme aussi les écrits des gnostiques chrétiens du second siècle, présentent le *Verbe fait chair* comme un être androgyne – ce qui, en effet, était l'état d'Adam lorsqu'il fut créé, avant que l'aspect féminin, Ève, n'ait reçu une forme autre. Et, chez les Grecs, Hermaphrodite (l'enfant d'Hermès et d'Aphrodite[89]) n'était pas la seule divinité à être à la fois de sexe mâle et femelle ; Éros, le dieu de l'amour (le premier des dieux selon Platon[90]), l'était également.

« Dieu créa donc l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; il le créa mâle et femelle. »[91] On peut alors se demander de quelle nature est l'image de Dieu ; mais le texte fournit aussitôt la réponse, et d'une manière assez claire. « Lorsque le Saint, Béni soit-il, créa le premier homme, Il le fit androgyne. »[92] Le passage de l'élément féminin en une forme différente symbolise le commencement de la chute de l'état de perfection dans la dualité ; elle fut tout naturellement suivie de la découverte de la dualité du bien et du mal, de l'exil du Jardin où Dieu se promène sur la terre, puis de l'érection, par la « coïncidence des opposés »[93], du Mur du Paradis qui prive l'Homme (maintenant homme et femme) non seulement de la vision de l'image de Dieu, mais de son souvenir même.

Telle est la version que nous donne la Bible de ce mythe connu de bien des peuples. C'est l'une des formes fondamentales dont usent les récits mythologiques pour symboliser le mystère de la création : le passage de l'éternité dans le temps, l'éclatement de l'un en deux, puis en multitudes et, par cela même, la génération d'une vie nouvelle dans la reconjonction des deux. Cette image est au commencement du cycle cosmogonique[94] et se trouve aussi à sa juste place

au terme de la tâche du héros, dans l'instant où disparaît le Mur du Paradis, où la forme divine est découverte et reconnue, et la sagesse retrouvée[95].

Tirésias, l'aveugle devin, était à la fois mâle et femelle ses yeux étaient fermés au monde de la lumière et à ses formes divisées en couples d'opposés. Mais, du fond de ses ténèbres intérieures, il lut le destin d'Œdipe[96]. Shiva apparaît uni en un seul corps à Shakti, son épouse – il est le côté droit, elle, le côté gauche – dans la manifestation qu'on appelle Ardhanarishvara, « le Seigneur Demi-Femme »[97]. Les ancêtres de certaines tribus africaines et mélanésiennes sont parfois représentés sous les traits d'un être unique ayant les mains de la mère et la barbe et le pénis du père[98].



Fig. 34 – Ancêtre androgyne *(bois sculpté, Mali, XXe s.)*

En Australie, un an environ après l'épreuve de la circoncision, le candidat à l'état d'homme achevé subit une seconde opération rituelle – celle de la subincision (incision pratiquée sous le pénis pour former une ouverture permanente dans l'urètre). Cette ouverture est appelée la « matrice du pénis ». C'est un vagin mâle symbolique. Le héros est devenu, grâce au cérémonial, plus qu'un homme[99].

Le sang qui sert autant aux grimages rituels qu'à fixer les plumes blanches sur le corps des jeunes garçons, provient du sang que les pères australiens recueillent de ces subincisions. Ils rouvrent les anciennes entailles et les laissent saigner[100]. Le sang symbolise à la fois le sang menstruel du vagin et la semence mâle, comme le font aussi l'urine, l'eau et le lait mâle. L'écoulement montre que les anciens possèdent en eux la source de vie et de subsistance[101] ; c'est-à-dire qu'ils ne font qu'un avec la fontaine inépuisable du monde[102].

Lorsque l'appel de l'Ancêtre Serpent épouvantait l'enfant, c'est la mère qui était protection. Mais le père survint et ce fut lui le guide, l'initiateur aux mystères de l'inconnu. En tant qu'intrus originel dans le paradis établi entre l'enfant et sa mère, le père est l'ennemi archétype ; de là vient qu'au cours de l'existence, tout ennemi symbolise (pour l'inconscient) le père. « Tout ce qui est tué devient le père. »[103] C'est là l'origine du culte que vouent les communautés de chasseurs de têtes (en Nouvelle-Guinée, par exemple) aux têtes rapportées des raids de vengeance[104]. C'est là également l'origine de cette irrésistible compulsion à faire la guerre : l'impulsion (individuelle) à détruire le père se transforme continuellement en violence collective. Les anciens de la communauté immédiate ou les ancêtres de la race directe se protègent de leurs fils grandissants par la magie psychologique des rites totémiques. Ils jouent le rôle du père ogre, puis se révèlent être aussi la mère nourricière. Ainsi s'établit un paradis nouveau et plus vaste. Mais ce paradis n'inclut pas les tribus ou les races traditionnellement ennemies contre lesquelles la charge d'agressivité est encore systématiquement projetée. Tout le contenu « bon » de l'entité père-mère est réservé pour ce qui est intérieur au clan tandis que le contenu « mauvais » est dévolu à ce qui est au-dehors, à ce qui l'entoure. « Qui est, en effet, ce Philistin incirconcis pour qu'il insulte les troupes du Dieu vivant ? »[105] « Ne vous ralentissez pas dans la poursuite de l'ennemi : si vous, vous endurez des épreuves, eux aussi supportent les mêmes ; mais vous, vous avez l'espoir qui vient d'Allah tandis qu'eux n'en ont aucun. »[106]

Les cultes totémiques, tribaux, raciaux et les prosélytismes agressifs ne représentent que des solutions partielles au problème psychologique de vaincre la haine par l'amour ; ils n'initient que partiellement. L'*ego* ne s'annihile pas en eux ; il s'élargit plutôt ; au lieu de se préoccuper de soi, l'individu se voue à la totalité de *sa* communauté. Par là même, le reste du monde (c'est-à-dire, à peu de chose près, la plus grande partie de l'humanité) est laissé en dehors de la sphère de sa sensibilité et de sa protection puisqu'il est en dehors de la sphère de protection de son dieu. C'est ainsi que s'installe ce divorce dramatique

entre les deux principes d'amour et de haine qu'illustrent si abondamment les événements de l'histoire. Au lieu de purifier son propre cœur, le fanatique veut purifier le monde. Les lois de la Cité de Dieu ne s'appliquent qu'au groupe auquel il appartient (tribu, Église, nation, classe, etc.) ; le feu d'une perpétuelle guerre sainte est déchaîné (avec bonne conscience quand ce n'est pas comme une œuvre pie) contre tout incirconcis, barbare, païen, « indigène » ou étranger, contre tout voisin[107].

Le monde est plein des sectes rivales qui en ont résulté : adorateurs de totems, défenseurs de drapeaux, de partis. Même les nations soi-disant chrétiennes, pourtant censées marcher sur les pas d'un Rédempteur « Universel », se sont davantage distinguées au cours de l'histoire par la barbarie de leurs conquêtes coloniales et leurs luttes d'extermination réciproques que par un signe concret de cet amour inconditionnel qui témoigne de la véritable conquête de l'*ego*, du monde de l'*ego* et du dieu tribal de l'*ego*, cet amour enseigné par le Divin Maître dont ils se réclament :

> Je vous le dis : aimez vos ennemis, faites le bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous maltraitent. À qui vous frappe sur une joue, présentez encore l'autre ; et à qui vous enlève votre manteau, ne refusez pas votre tunique. Donnez à quiconque vous demande et à qui vous prend votre bien, ne le réclamez pas. Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le semblablement pour eux. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Car même les pécheurs aiment ceux qui les aiment. Et si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel gré vous en saura-t-on ? Même les pécheurs en font autant. Et si vous prêtez à ceux dont vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Même des pécheurs prêtent à des pécheurs pour en recevoir l'équivalent. Au contraire, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien attendre en retour. Votre récompense alors sera grande et vous serez les fils du Très Haut, car il est bon, Lui, pour les ingrats et les méchants. Montrez-vous miséricordieux comme votre Père est miséricordieux[108].

Comparer avec cette lettre écrite par un chrétien :
En l'an de Grâce 1682
À vous, respectable et bien-aimé Mr. John Higginson :
Il y a en ce moment un navire en mer, la *Welcome,* qui porte à son bord cent ou plus de ces hérétiques et mécréants qu'on appelle quakers ; ils ont à leur tête W. Penn, qui est le plus grand des vauriens. La Cour générale a, en conséquence, donné l'ordre sacré à Master Malachi Ruscott, du brigantin *Porpoise,* d'arrêter par surprise ladite *Welcome* aussi près que possible du cap Cod et de faire prisonnier ledit Penn et sa bande de sans-Dieu afin que, sur le sol de cette nouvelle contrée, le Seigneur soit glorifié et non nargué par le culte païen de ces gens. On peut récolter un grand butin en vendant la cargaison tout entière à la Barbade où les esclaves font de bons prix en rhum et en sucre ; ainsi, non seulement nous honorerons le Seigneur en punissant les méchants,

mais nous honorerons également Son Ministre et Son peuple.
Vôtre au sein du Christ,

Cotton Mather[109]

Une fois libérés de notre conception personnelle qui ramène les archétypes universels au niveau d'une région du monde, d'une religion, d'une nation ou d'une tribu, et des dangers qui en découlent, il devient possible de comprendre que l'initiation suprême n'est pas celle que dispensent les pères maternels vénérés à l'échelon local et qui donc projettent sur leurs voisins la charge d'agression dont ils se défendent eux-mêmes. La bonne nouvelle annoncée par le Sauveur du Monde, que tant de gens ont été heureux d'entendre, avides de prêcher, mais si peu enclins, apparemment, à mettre en pratique, c'est que Dieu est amour, qu'Il peut et doit être aimé et que tous sans exception sont ses enfants[110]. Ces sujets relativement mineurs que sont des détails à ajouter au credo, les modalités du culte ou l'organisation de l'appareil épiscopal (et qui ont à tel point capté l'intérêt des théologiens occidentaux qu'ils sont au centre des débats aujourd'hui comme s'ils étaient les questions essentielles de la religion), ne peuvent être que querelles byzantines s'ils ne restent pas subordonnés à l'enseignement fondamental. En fait, quand ils échappent à cette subordination, ils ont un effet régressif. Ils réduisent à nouveau l'image du père aux dimensions du totem. C'est ce qui est advenu de toute évidence dans l'ensemble du monde chrétien. C'est à croire que nous avons été invités à décider qui d'entre nous était agréable au Père, alors qu'il est dit dans l'Évangile : « Ne jugez pas pour n'être pas jugés. »[111] La croix du Sauveur du Monde, en dépit de l'attitude de ses prêtres qualifiés, est un symbole, à beaucoup prendre, plus démocratique qu'un drapeau national[112].

Le Dr Karl Menninger a fait remarquer[113] que si rabbins juifs, pasteurs protestants et prêtres catholiques peuvent parfois être amenés à concilier leurs différences théoriques sur le plan général, dès qu'ils commencent à parler des règles et des principes qui mènent à la vie éternelle, leurs divergences sont sans espoir. « Jusque-là, écrit le Dr Menninger, le programme est irréprochable. Mais si personne n'a de certitude quant aux règles et aux ordonnances, tout n'est plus qu'absurdité. » La réponse est, bien entendu, celle qu'en a donnée Ramakrishna : « Dieu a fait les religions diverses pour répondre à la diversité des aspirations des hommes, des temps et des pays. Toutes les doctrines ne sont qu'autant de chemins ; mais un chemin n'est en aucune façon Dieu lui-même. En vérité, on peut atteindre Dieu par l'un ou l'autre de ces chemins si l'on y met toute la dévotion de son cœur… Que l'on mange un gâteau tout droit ou par le côté, qu'importe : il aura toujours goût de sucre. »[114].

La compréhension des implications dernières – et autorisées – des paroles de rédemption universelle et des symboles traditionnels de la Chrétienté s'est à ce point obscurcie au cours des siècles troublés qui ont suivi saint Augustin et sa déclaration de guerre sainte, la *Civitas Dei* contre la *Civitas Diaboli*, que le chercheur d'aujourd'hui, s'il désire pénétrer le sens d'une religion universelle (c'est-à-dire le sens d'une doctrine d'amour universel), doit se tourner vers une autre grande (et plus ancienne) communion universelle : celle du Bouddha, où le mot premier est encore paix, paix à tous les êtres.

Je ne mentionne pas l'Islam car, là également, la doctrine est prêchée en termes de guerre sainte et qu'elle est ainsi obscurcie. Il est certainement vrai que là, tout autant qu'ici, nombreux sont ceux qui savent que le réel champ de bataille n'est pas géographique mais psychologique (comparer Rumi : « Qu'est-ce "décapiter" ? C'est mettre à mort l'âme charnelle en une guerre sainte. »[115]) ; quoi qu'il en soit, chez les musulmans comme chez les chrétiens, la doctrine s'est exprimée dans le peuple et dans l'orthodoxie d'une manière si intransigeante qu'une étude très attentive est nécessaire pour discerner, dans l'une comme dans l'autre, l'action de l'amour.

Les vers tibétains suivants, par exemple, extraits de deux hymnes du saint poète Milarepa, ont été composés à peu près à l'époque où le pape Urbain II prêchait la Première Croisade :

Parmi la Cité de l'Illusion des Six Plans de l'Univers,
Le grand facteur est le péché et l'obscurcissement nés des œuvres mauvaises ;
Là, l'être suit ce que dictent plaisirs et déplaisirs,
Et ne trouve jamais le temps de connaître l'Égalité :
Évite, ô mon fils, plaisirs et déplaisirs [116].

Si vous réalisez le Vide de Toutes Choses, la Compassion se lèvera dans vos cœurs ;
Et si vous perdez toute différenciation entre vous-même et les autres, vous pourrez servir les autres ;
Et quand, à servir les autres, vous parviendrez, alors vous me rencontrerez ;
Et en me trouvant, vous atteindrez l'état de Bouddha[117].

Le Vide de Toutes Choses » (en sanscrit : *sunyatà*, « vide ») se rapporte, d'une part, à la nature illusoire du monde phénoménal et, d'autre part, au fait qu'aucune des qualités reconnues par notre expérience phénoménale ne peut être attribuée à l'Impérissable.

Dans l'Éternelle Radiante du Vide,
Il n'existe aucune ombre d'objet ou de concept,
Cependant Il est présent dans tout objet de connaissance ;
Obéissance à l'Immuable Vide[118].

La paix est au cœur de tout parce qu'Avalokiteshvara-Kwannon, le Bodhisattva tout-puissant, l'Amour sans Limites, contient, voit et habite sans exception chacun des êtres sensibles. La perfection des ailes délicates de l'insecte que brise le cours du temps, il la voit et il en est à la fois la perfection et la désagrégation. L'angoisse perpétuelle de l'homme, victime de ses illusions, auteur de ses propres souffrances, pris dans les rets ténus de son délire, frustré, encore que recelant en lui, ignoré, absolument inutilisé, le secret de sa délivrance, cela aussi il le voit et il l'est. Dans leur sérénité, au-dessus de l'homme, les anges ; au-dessous de l'homme, les démons et les morts en peine ; tous sont attirés vers le Bodhisattva par les rayons de ses mains précieuses. Ils sont Lui. Il est eux. Centres de conscience limités, prisonniers, myriades de myriades, sur chaque plan d'existence (pas seulement dans ce présent univers que borne la Voie lactée, mais, par-delà, dans les étendues de l'espace), galaxie après galaxie, monde, par-delà le monde des univers, naissant de l'océan éternel du vide, éclatant à la vie et, comme une bulle, s'évanouissant aussitôt ; temps et temps encore ; êtres en foules ; tous souffrants ; tous captifs de leur propre étroitesse – agressifs, capables de haine et de meurtre et désirant la paix encore plus que la victoire ; tous sont les enfants, les personnages insensés, du grand rêve universel, transitoire et pourtant inépuisable, du Tout-Regardant dont l'essence est l'essence du vide : « Le Seigneur qui abaisse son regard avec pitié. »

Mais son nom signifie aussi : « Le Seigneur qui est vu au-dedans*. » Nous sommes tous des reflets de l'image du Bodhisattva. Celui qui souffre en nous est cet être divin : ce père tutélaire nous ne faisons qu'un avec lui. Telle est la vision rédemptrice. Ce père tutélaire est chaque homme que nous rencontrons. De sorte qu'il faut comprendre que l'autre, celui que notre corps souffrant, ignorant, limité, sur la défensive, ressent comme un ennemi menaçant, est Dieu, lui aussi. L'ogre nous brise, mais le héros, le candidat élu passe par la voie de l'initiation « comme un homme » et comprend alors que l'ogre représentait le père : nous en Lui et Lui en nous[119]. La mère bien-aimée qui protège notre corps, ne pouvait pas nous défendre du Grand-Père Serpent ; le corps sensible et mortel qu'elle nous a donné a été livré à son pouvoir redoutable. Mais la mort n'était pas le dénouement. Une nouvelle vie, une nouvelle naissance, une nouvelle connaissance de l'existence nous ont été données ; dès lors nous ne vivons plus sur le seul plan physique, mais dans tous les corps, à toutes les

---

* Avalokita (sanscrit) : « qui abaisse son regard », mais aussi « qui est vu » ; ishvara : « Seigneur » ; d'où ces deux sens ensemble de « Seigneur qui Regarde la Terre (avec compassion) » et de « Seigneur Qui est Vu (en Soi) » ; (a et i se fondent en e en sanscrit ; d'où Avalokiteshvara). Voir W.Y. Evans-Wentz, Tibetan Yoga and Secret Doctrine (Oxford University Press, 1935), p. 233, note 2.

échelles du monde, comme le Bodhisattva. Le père était lui-même la matrice, la mère, d'une seconde naissance[120].

Telle est la signification de l'image du dieu bisexué. Il représente le mystère du thème initiatique. Nous sommes arrachés à la mère, mis en pièces et assimilés au corps de l'ogre dévorateur du monde, pour qui tous les êtres et toutes les formes précieuses ne sont que les mets d'un festin. C'est alors que, renaissant miraculeusement, nous sommes davantage que nous n'étions. Si ce Dieu est un archétype, émanation d'une tribu, d'une race, d'une nation ou d'une secte, nous sommes les guerriers voués à sa cause ; mais si ce Dieu est le Seigneur de l'univers tout entier, nous devenons ceux qui savent, ceux pour qui tous les hommes sont frères. Dans l'un et l'autre cas, les images parentales de l'enfance et les notions du bien et du mal ont été dépassées. Nous cessons de désirer et de craindre ; nous sommes ce qui était craint et ce qui était désiré. Tous les dieux, Bodhisattvas ou Bouddhas, ont été réunis en nous, comme ils le sont dans le nimbe de celui qui porte le lotus du monde.

> Venez [par conséquent] et retournons au Seigneur ; car il a déchiré, et il nous guérira ; il a frappé, et il bandera nos plaies ; après deux jours, il nous rendra la vie ; le troisième jour, il nous relèvera et nous vivrons dans sa présence. Alors nous saurons, si nous nous appliquons à connaître le Seigneur : sa venue est certaine comme celle de l'aurore ; et il viendra à nous comme la pluie, la première et la dernière pluie sur la terre[121].

Voilà le sens du premier prodige du Bodhisattva : le caractère androgyne de sa présence. C'est par là que les deux aventures mythologiques, en apparence opposées, se rejoignent ; la Rencontre avec la Déesse, la Réunion au Père. En effet, dans la première, l'initié apprend (ainsi qu'il est dit dans la *Brihadarangaka Upanishad)* que mâle et femelle sont « les deux moitiés d'un petit pois »[122], tandis que dans la seconde, il découvre que le Père préexiste à la division des sexes : le pronom « Il » n'était qu'une façon de dire ; le mythe du Fils, un support destiné à être dépassé. Dans les deux cas, le héros découvre (ou plutôt il se rappelle) qu'il est lui-même l'objet de sa propre quête.

Le second prodige qui frappe dans le mythe du Bodhisattva, c'est l'abolition de la différence entre « vie » et « libération de la vie », abolition symbolisée, comme nous l'avons déjà vu, par la renonciation du Bodhisattva au Nirvana. En peu de mots, Nirvana signifie : « extinction du Triple Feu du Désir, de l'Hostilité et de l'Illusion ». Ainsi que le lecteur s'en souvient, dans la légende de la Tentation sous l'Arbre Bo (*supra,* p. 37-38) du futur Bouddha, l'antagoniste était Kama-Mara, littéralement « Désir-Hostilité » ou « Amour et Mort », le magicien de l'Illusion. Il personnifiait le Triple Feu et les difficultés de la dernière épreuve : il était le gardien du dernier seuil que le héros universel doit franchir dans la suprême aventure vers le Nirvana.

« Le verbe *nirvâ* (sanscrit) signifie littéralement « *to blow out*, éteindre », non pas d'une façon transitive mais comme un feu cesse de tirer (*to draw*)... Dépourvu d'aliment, le feu de la vie est "pacifié", c'est-à-dire éteint. Quand le mental a été réprimé, on atteint la "paix du Nirvana", l'"extinction (*despiration*) en Dieu"... C'est en cessant de nourrir notre feu que l'on atteint à cette paix dont il est dit dans une autre tradition qu'elle "passe l'entendement". »[123] Le mot « *de-spiration* » (« extinction »), est une combinaison d'une latinisation littérale du sanscrit *nirvâna* ; *nir :* « hors, en avant, au-dehors, en dehors, hors de, loin de » ; *vâna :* « soufflé » ; *nirvâna :* « expulsé, sorti, éteint ».

Étant parvenu à éteindre en lui, jusqu'au point critique de la dernière étincelle, le Triple Feu qui meut l'univers, le Sauveur vit se projeter, réfléchis comme dans un miroir l'environnant, les derniers fantasmes provenant de son impulsion physique primitive de vivre comme les autres hommes, de vivre selon les motivations habituelles de désir et d'agressivité, dans l'ambiance illusoire des causes, des fins et des moyens phénoménaux. Il dut affronter les furieux et derniers assauts de la chair méprisée. Tout dépendit alors de cet instant, car d'une seule étincelle tout le brasier pouvait renaître.

Cette légende si largement répandue offre un excellent exemple des relations étroites que l'Orient a maintenues entre le mythe, la psychologie et la métaphysique. Les personnages vivants préparent l'intellect à la doctrine de l'interdépendance des mondes intérieur et extérieur. Le lecteur n'a pu manquer d'être frappé par une certaine ressemblance entre la théorie de la dynamique de la psyché des anciens mythes et les conclusions de l'école freudienne moderne. Selon cette dernière, la pulsion de vie *(éros* ou *libido,* correspondant au *Kama* des bouddhistes) et la pulsion de mort *(thanatos* ou *destrudo,* identique à leur *Mara* « hostilité ou mort ») sont les deux courants qui non seulement animent le monde intérieur propre à chacun, mais pour chacun meuvent le monde qui l'entoure[124]. De plus, les illusions qui se sont inconsciemment constituées et à partir desquelles se lèvent désirs et agressivités, se dissipent, dans les deux méthodes, par l'analyse psychologique (en sanscrit : *viveka)* et l'illumination (en sanscrit : *vidya).* Toutefois les deux enseignements – l'enseignement moderne et l'enseignement traditionnel – ne poursuivent pas exactement le même but.

La psychanalyse est une technique pour guérir ceux chez qui des désirs et des agressivités inconsciemment déviés provoquent une souffrance excessive en les enfermant dans un monde de terreurs irréelles et d'attractions ambivalentes qui leur est propre. Le malade qui s'en est affranchi est mieux armé pour affronter des peurs et des agressions plus réalistes et pour participer à tout ce qui occupe la société dans laquelle il vit : vie sexuelle, religion, guerre, affaires, loisirs, famille. Mais, à celui qui a délibérément entrepris la difficile et dangereuse aventure au-delà du clocher de son village, ces préoccupations aussi

doivent apparaître comme fondées sur l'illusion. Le but de l'enseignement religieux n'est donc pas de guérir l'individu pour qu'il retourne à l'illusion commune, mais bien de l'en détacher tout à fait ; et ceci, non pas en réajustant désir (*éros*) et hostilité (*thanatos*) – ce qui ne créerait à nouveau que matière à illusion – mais en « éteignant » les tendances à la racine même, selon la méthode du célèbre Octuple Sentier Bouddhiste :

> Croyance juste, Volonté juste,
> Parole juste, Conduite juste,
> Moyens d'existence justes, Application juste,
> Mémoire juste, Concentration juste.

Quand « illusion, désir et hostilité » sont définitivement « extirpés » (Nirvana), l'esprit sait qu'il n'est pas ce qu'il pensait, la pensée passe. L'esprit demeure dans son état véritable. Et ainsi peut-il demeurer jusqu'à ce que le corps disparaisse.

> *Étoiles, ténèbres, une lampe, un fantôme, rosée, une bulle,*
> *Un songe une lueur d'éclair et un nuage :*
> *Ainsi devrions-nous considérer tout ce qui a été fait*[125].

Le Bodhisattva n'en abandonne pas pour autant la vie. Se détournant de la sphère intérieure de la vérité qui transcende la pensée – et que l'on ne peut décrire que comme une « vacuité » puisqu'elle est au-delà des mots – pour porter son regard à nouveau sur le monde phénoménal, il perçoit hors d'elle le même océan d'être qu'il avait trouvé en elle. « La forme est le vide et le vide, en fait, est la forme. La forme ne diffère pas du vide. Ce qui est forme est vide. Ce qui est le vide, là est la forme. Et il en va de même pour la perception, le nom, les concepts et le savoir. »[126] Ayant dépassé les illusions de son *ego* plein d'assurance, toujours sur la défensive et préoccupé de lui-même, il connaît, au-dedans et au-dehors, la même paix. Ce qu'il perçoit au-dehors, c'est le reflet de cette suprême vacuité qui transcende la pensée et qui sert de support à son expérimentation de l'*ego*, des formes, des perceptions, de la parole, des concepts, du savoir. Et il est empli de compassion pour les êtres qui ont peur d'eux-mêmes et qui vivent dans la terreur de leur cauchemar personnel. Il se lève, retourne à eux, demeure en eux, en tant que centre sans *ego* au moyen duquel le principe de vacuité est rendu manifeste dans toute sa simplicité. Et cela constitue son acte de compassion suprême ; car à travers cet acte, cette vérité est révélée : dans la compréhension de celui qui a maîtrisé le Triple Feu du Désir, de l'Hostilité et de l'Illusion, ce monde-ci *est* Nirvana. Des « vagues de mérites » jaillissent de lui pour notre libération à tous. « Ainsi notre vie dans le monde est une activité du Nirvana ; il n'y a pas, entre les deux, la plus légère distinction. »[127]

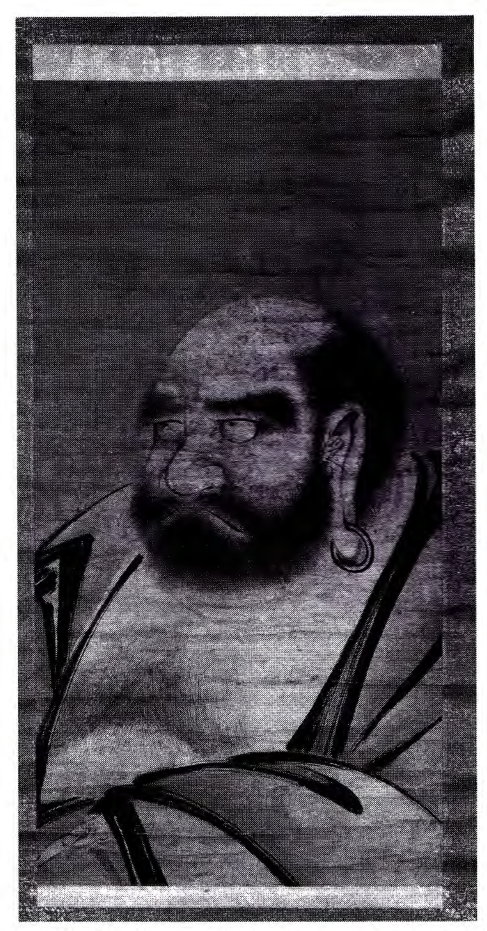


Fig. 35. – Bodhidharma *(peinture sur soie, Japon, XVIe s.)*

Il est donc possible d'avancer que, finalement, l'objectif de la thérapeutique moderne, le retour à la vie normale, est atteint dans les anciennes disciplines religieuses ; à ceci près que le périple accompli par le Bodhisattva est un vaste cercle ; et que la séparation d'avec le monde n'y est pas considérée comme une faute, mais comme le premier pas sur le Noble Sentier qui doit mener, en définitive, à l'illumination de la vacuité insondable de la ronde universelle. Un tel idéal est bien connu de l'hindouisme également : le libéré vivant (jivan mukta), sans désir, compatissant et sage, « celui dont le cœur est concentré par le yoga, contemplant toutes choses d'un regard égal, se tient dans toutes les créatures et toutes les créatures en lui. De quelque manière qu'il oriente sa vie, celui-là vit en Dieu »[128].

On raconte qu'un disciple de Confucius suppliait Bodhidharma, le vingt-huitième patriarche bouddhiste, de « pacifier son âme ». Le patriarche répondit : « Montre-la-moi, et je la pacifierai. » Le confucianiste dit : « C'est bien là mon mal : je ne puis la trouver. » Bodhidharma répondit :

« Ton désir est exaucé. » Le confucianiste comprit et s'en retourna en paix[129].

Ceux qui savent non seulement que l'Éternel vit en eux, mais que ce qu'ils sont réellement, eux et toutes choses, est l'Éternel, habitent des jardins où croissent ces arbres qui accomplissent les souhaits, boivent le breuvage d'immortalité et entendent partout la musique inouïe de l'éternelle harmonie. Ce sont les immortels. Les paysages taoïstes de la peinture chinoise et japonaise rendent parfaitement la félicité céleste de cet état terrestre. Les quatre animaux bénéfiques, le phœnix, la licorne, la tortue et le dragon, habitent des jardins plantés de saules, de bambous et de pruniers, parmi les brumes des montagnes saintes, proches des sphères vénérées. Des sages aux corps parcheminés, mais à l'esprit éternellement jeune, méditent sur ces sommets, ou chevauchent d'étranges animaux symboliques au-dessus des espaces infinis, ou devisent subtilement en prenant le thé aux accents de la flûte de Lan Ts'ai-ho.

La maîtresse de ce paradis terrestre qu'habitent les immortels chinois est la déesse-fée Hsi Wang Mu, « la Mère d'Or de la Tortue ». Elle habite un palais sur la montagne K'un-lun, entouré d'un rempart de joyaux, de fleurs parfumées, et le mur du jardin est d'or*. Elle est formée de la pure quintessence de l'air de l'Ouest. Ses invités, lors de la « Fête des Pêches » (célébrée tous les six mille ans, à l'époque où mûrissent les pêches), sont servis par les gracieuses filles de la Mère d'Or dans les bosquets et les pavillons qui entourent le Lac des Gemmes. Les eaux y jaillissent d'une fontaine admirable. On déguste de la moelle de phœnix, du foie de dragon et bien d'autres mets ; les pêches et le vin dispensent l'immortalité. On y entend une musique qui provient d'instruments invisibles, des chants qui ne naissent pas sur les lèvres mortelles, et les danses des jeunes filles sont les manifestations visibles de la joie de l'éternité dans le temps[130].

Au Japon, les cérémonies du thé répondent à la conception du paradis terrestre taoïste. La chambre de thé, appelée aussi « la demeure de l'imagination », est une construction éphémère destinée à abriter un moment d'intuition poétique. Appelée encore « la demeure de la vacance », elle est dépourvue d'ornements. Pour la circonstance elle est décorée d'un arrangement floral unique ou seulement d'un tableau. La maison de thé est appelée « la demeure de l'asymétrie ». L'asymétrie suggère le mouvement ; l'inachevé à dessein laisse un vide dans lequel l'imagination de celui qui contemple peut se déverser.

---

* C'est le mur du Paradis, voir *supra*, p. 80-81 et 127. Nous sommes maintenant à l'intérieur du Paradis. Hsi Wang Mu est l'aspect féminin du Seigneur qui se promène dans le Jardin d'Éden et créa l'homme à son image, mâle et femelle. Genèse I, 27.



Fig. 36. – Cérémonie du thé : la « demeure de la vacance »
(photographie de Joseph Campbell, Japon, 1958)

L'hôte avance par l'allée du jardin et doit se baisser pour franchir l'entrée basse. Il s'incline devant le tableau ou le bouquet, devant la bouilloire qui chante, et prend place sur le sol. Le plus modeste objet, rehaussé par la simplicité voulue de la maison de thé, y apparaît auréolé d'une beauté mystérieuse, et son silence détient le secret de l'existence temporelle. Chaque hôte a le loisir d'approfondir l'expérience en relation avec lui-même. Les personnes présentes contemplent ainsi l'univers en miniature et leur secrète communion avec les immortels leur est rendue perceptible.

Pour les grands maîtres du thé, il s'agissait d'expérimenter le mystère divin. Puis de la maison de thé, l'influence parvenait à la maison d'habitation et, de là, à toute la nation[131]. Durant la longue et pacifique période Tokugawa (1603-1868), avant le débarquement du commodore Perry en 1854, la texture de la vie japonaise était si imprégnée par les rites, que l'existence, jusqu'en son moindre détail, était une expression consciente de l'éternité ; et le paysage, un sanctuaire. De même, dans tout l'Orient, et partout dans le vieux monde et dans l'Amérique précolombienne, la société et la nature étaient l'image de l'inexprimable. « Les plantes, les rochers, le feu, l'eau, tous sont vivants. Ils nous observent et voient nos besoins. Ils voient quand plus rien ne nous protège, déclarait un vieux conteur apache, et c'est alors qu'ils se révèlent en nous parlant. »[132] C'est ce que le bouddhisme appelle « le sermon de l'inanimé ».

Un ascète hindou, s'étant un jour étendu pour se reposer au bord du Gange sacré, posa ses pieds sur un symbole de Shiva (un « lingam », représentation combinée du phallus et de la vulve, symbole de l'union du Dieu et de son

Épouse). Un prêtre qui passait aperçut l'homme ainsi étendu et le blâma. « Comment oses-tu profaner ce symbole de Dieu en y posant tes pieds ? » demanda le prêtre. L'ascète répondit : « Pardon, je regrette, auriez-vous la bonté de soulever mes pieds et de les poser là où il n'y a aucun lingam sacré ? » Le prêtre, saisissant les pieds de l'ascète, les déplaça vers la droite ; mais, à l'instant où il les posait, un phallus jaillit du sol sous les pieds de l'ascète. Le prêtre recommença la manœuvre ; un autre phallus les reçut. « Ah, maintenant je comprends », dit le prêtre avec humilité. Puis il rendit hommage au saint étendu et passa son chemin.

Le troisième prodige du mythe du Bodhisattva est que le premier prodige, à savoir la forme bisexuée, est symbolique du second : l'identité de l'éternité et du temps. Car, traduit en images divines, le monde du temps devient la grande mère matricielle où la vie, engendrée par le père, est constituée de son obscurité à elle et de sa lumière à lui [133]. Nous sommes conçus en elle et demeurons séparés du père, mais, lorsque nous passons de la matrice du temps à la mort (qui est notre naissance à l'éternité), nous sommes remis entre ses mains. Les sages comprennent que, même à l'intérieur de cette matrice, ils proviennent du père et retournent à lui. Et les sages suprêmes savent qu'elle et lui, en substance, ne sont qu'un.

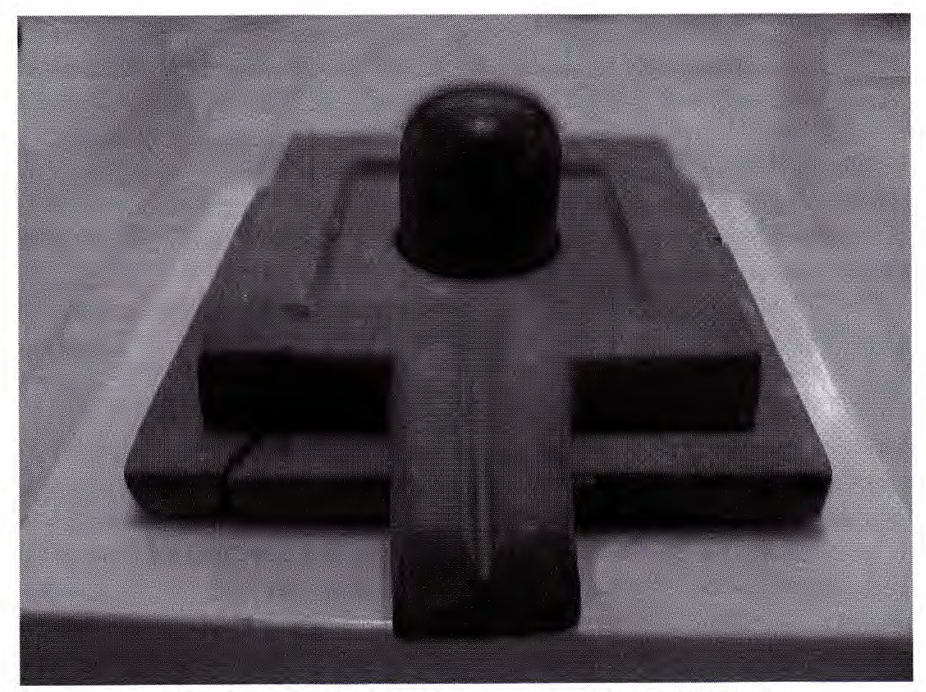


FIG. 37. – Lingam-Yoni *(pierre sculptée, Vietnam, XIXe s.)*

Telle est la signification de ces images tibétaines qui représentent l'union du Bouddha et des Bodhisattvas et de leurs compléments féminins et qui ont paru si indécentes à beaucoup d'observateurs chrétiens. Selon l'une des voies traditionnelles d'envisager ces supports de la méditation, la forme femelle (en tibétain *yum*) doit être prise pour le temps, et la forme mâle (*yab*) pour l'éternité. L'union des deux engendre le monde où toutes les choses sont à la fois temporelles et éternelles, créées à l'image de ce Dieu mâle-femelle se connaissant lui-même. L'initié, par la méditation, est conduit à rappeler en lui-même cette forme des formes (*yab-yum*). D'autre part, on peut considérer que la forme mâle symbolise le principe d'initiation, la méthode ; auquel cas la forme femelle indique le but auquel mène l'initiation. Mais ce but est Nirvana (éternité). Et c'est pour cette raison que le principe mâle et le principe femelle doivent être perçus, tour à tour, comme temps et comme éternité. C'est-à-dire que chacun est l'autre, les deux sont en chacun et la dualité (*yab-yum*) n'est qu'un effet de l'illusion, qui cependant ne diffère pas en soi de l'illumination.



FIG. 38. – Kali sur Shiva *(gouache sur papier, Inde, datation incertaine)*

Par comparaison, la déesse hindoue Kali[134] est représentée, en tant que son épouse, debout sur la forme prostrée du dieu Shiva. Elle brandit l'épée de mort, c'est-à-dire la discipline spirituelle. La tête humaine qui dégoutte de sang dit au dévot que celui qui perd sa vie pour elle la gagne. Les gestes de « rassurer » et de « dispenser des bienfaits » enseignent qu'elle est la protectrice de ses enfants, que les couples d'opposés de l'angoisse universelle ne sont pas ce qu'ils paraissent et que, pour celui qui se centre dans l'éternité, la fantasmagorie du « bien » et du « mal » temporels n'est qu'un reflet du mental – comme l'est la déesse elle-même qui, bien qu'elle apparaisse foulant aux pieds le Dieu, est en fait son rêve bienheureux.
Au-dessous de la déesse de l'Île aux Joyaux[135], deux aspects du dieu sont représentés : l'un, le visage tourné vers le haut, en union avec elle, est l'aspect créateur, qui prend plaisir au monde ; mais l'autre, dont le visage se détourne d'elle, est le *deus absconditus,* l'essence divine en, et par, soi-même, au-delà de l'événement et du changement, inactif, endormi, assoupi, vide, au-delà même du mystère prodigieux de l'hermaphroditisme[136].

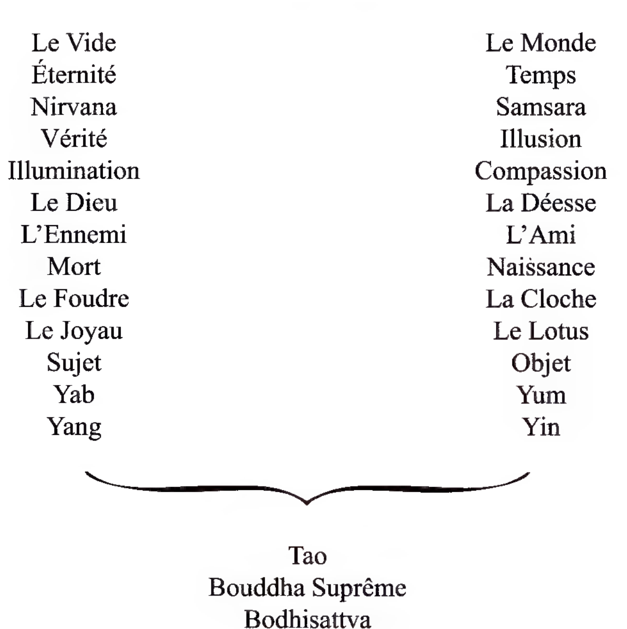
C'est là l'énoncé suprême du grand paradoxe, grâce auquel le mur que dressent les couples d'opposés est anéanti et le postulant admis à la vision du Dieu qui, lorsqu'il créa l'homme à sa propre image, le créa mâle et femelle. La main droite masculine tient la foudre, symbole du principe mâle, alors que la main gauche tient une cloche, symbole de la déesse. La foudre est, à la fois, la méthode et l'éternité, tandis que la cloche est « l'esprit illuminé ». Sa note est le son splendide de l'éternité que l'esprit pur perçoit dans toute la création et, par conséquent, en lui[137].

La même cloche, précisément, résonne au cours de la messe chrétienne, au moment où Dieu, par le pouvoir des paroles de la consécration, descend dans le pain et le vin. Et les chrétiens l'interprètent de même : *Et Verbum caro factum est**, c'est-à-dire « Le Joyau dans le Lotus » *Om mani padme hum.*

Comparer à la *Kaushitaki Upanishad*, 1, 4, décrivant le héros qui a atteint le monde de Brahma : « Comme un homme conduisant un char regarde les deux roues de la voiture, ainsi regarde-t-il le jour et la nuit, l'acte bon et l'acte mauvais et toutes les paires d'opposés. Ainsi libéré des actes bons, libéré des actes mauvais, le connaisseur de Dieu s'avance jusqu'à Dieu même. »

* « Et le Verbe se fit chair » ; verset de l'Angélus célébrant la conception de Jésus dans le sein de Marie.

Dans ce chapitre, les termes suivants ont été mis en équation :



Le Vide	Le Monde
Éternité	Temps
Nirvana	Samsara
Vérité	Illusion
Illumination	Compassion
Le Dieu	La Déesse
L'Ennemi	L'Ami
Mort	Naissance
Le Foudre	La Cloche
Le Joyau	Le Lotus
Sujet	Objet
Yab	Yum
Yang	Yin

Tao
Bouddha Suprême
Bodhisattva
Jivan Mukta
Le Verbe fait chair

6. *Le don suprême*

> Lorsqu'il fut demeuré six nuits et six jours sur le lit d'or, auprès de la reine endormie de Tubber Tintye – lit porté par des roues d'or qui tournaient sans cesse – lit qui décrivait des cercles sans s'arrêter jamais, ni jour ni nuit, le prince de l'Île Solitaire dit, au septième matin : « Il est temps maintenant que je quitte ce lieu. » Il descendit alors du lit et remplit trois flacons de l'eau du puits ardent. Dans la chambre d'or se trouvait une table d'or et, sur la table, une cuisse de mouton et une miche de pain ; si tous les hommes d'Érin avaient mangé une année durant à cette table, le mouton et le pain n'auraient pas diminué pour autant.
>
> Le prince s'assit, mangea son content de pain et de gigot de mouton, et les laissa comme il les avait trouvés. Il se leva ensuite, prit ses trois flacons, les mit dans sa besace et allait quitter la chambre lorsqu'il se dit : « Ce serait dommage de partir sans laisser trace de mon passage. » Il écrivit donc une lettre disant que le fils du roi d'Érin et la reine de l'Île Solitaire avait passé six jours et six nuits dans la chambre d'or de Tubber Tintye, qu'il avait rempli trois flacons au puits ardent et avait mangé à la table d'or. Ayant placé la lettre sous l'oreiller de la reine, il quitta la pièce, se dirigea vers la fenêtre ouverte, sauta sur le dos du petit cheval maigre au poil touffu et franchit sans encombre les arbres et la rivière[138].

L'aisance avec laquelle le héros de ce conte mène à bonne fin son aventure signifie que c'est un homme supérieur, fait pour être roi. La même facilité caractérise maints contes de fées et toutes les légendes qui racontent les exploits des dieux incarnés. Là où un héros ordinaire devrait affronter une épreuve, l'élu n'est arrêté par aucun obstacle et ne commet pas d'erreur. Le puits est le Nombril du Monde, son eau ardente l'essence indestructible de l'existence et le lit qui tournoie l'Axe du Monde. Le château endormi est cet ultime abîme dans lequel la conscience déclinante plonge en rêve, où la vie individuelle est sur le point de se dissoudre en énergie indifférenciée, et se dissoudre serait mourir ; pourtant manquer le feu serait aussi mourir. Le thème des mets inépuisables (dérivé d'un fantasme infantile), symbolisant les pouvoirs générateurs de vie éternelle et constructeurs de forme de la source universelle, est l'équivalent, dans le domaine du conte de fées, de l'image mythologique de la corne d'abondance du festin des dieux. Et, du rapprochement des deux grands symboles, rencontre avec la déesse et vol du feu, la situation des puissances anthropomorphes au royaume du mythe ressort avec clarté et simplicité. Celles-ci ne sont pas des fins en soi, mais des gardiennes, des incarnations ou des dispensatrices de la liqueur de vie indestructible, liqueur, lait, nourriture, feu ou grâce.

À première vue, bien qu'en dernière analyse il puisse en être autrement, de telles images se prêtent volontiers à une interprétation psychologique. En effet,

on peut observer, durant les premières phases du développement du nourrisson, les symptômes d'une « mythologie » naissante d'un état situé au-delà des vicissitudes du temps. Ces symptômes apparaissent sous forme de réactions et de défenses spontanées contre les fantasmes de destruction corporelle qui assaillent l'enfant lorsqu'il est privé du sein maternel[139]. « Le nourrisson réagit par un accès de colère, et le fantasme qui accompagne cette colère consiste à tout arracher du corps maternel… L'enfant craint alors les représailles qu'attireront ces pulsions, autrement dit d'être lui-même complètement vidé de ses entrailles. »[140] Les angoisses concernant l'intégrité du corps, les fantasmes de restitution, l'exigence silencieuse, profonde, d'indestructibilité et de protection contre les forces mauvaises intérieures et extérieures, se mettent à gouverner la psyché en formation ; elles demeurent par la suite des facteurs déterminants dans les activités, névrotiques ou même normales, de la vie de l'adulte, dans ses efforts spirituels, ses croyances religieuses et ses pratiques rituelles.

La profession de guérisseur, par exemple, noyau de toutes les sociétés primitives, « tire son origine… des fantasmes infantiles de destruction corporelle qui se forment par toute une série de mécanismes de défense »[141]. En Australie, une conception fondamentale veut que les esprits aient retiré les intestins du guérisseur et les aient remplacés par des cailloux, du cristal de roche, de la corde et parfois aussi par un petit serpent doué de pouvoir[142].

> La première formule est une abréaction fantasmatique (mes intérieurs ont déjà été détruits) suivie d'une réaction formelle (mes entrailles ne sont pas quelque chose de corruptible et plein de matières fécales, mais elles sont incorruptibles et pleines de cristal de roche). La seconde est une projection : « Ce n'est pas moi qui essaie de pénétrer dans le corps mais des sorciers étrangers qui introduisent des substances contaminantes dans le corps des gens. » La troisième formule est une restitution : « Je n'essaie pas de détruire les entrailles des gens, je les guéris. » En même temps, cependant, l'élément fantasmatique originel du précieux contenu du corps arraché à la mère se transforme en une technique de guérison : sucer, tirer, frictionner quelque endroit du corps du malade[143].

L'idée très répandue du « double » spirituel constitue une autre image d'indestructibilité. Ce double serait une âme extérieure que n'affligent ni les déficiences ni les blessures du corps actuel, mais qui existe à l'abri du danger, en quelque endroit lointain[144]. « Ma mort, dit un certain ogre, est loin d'ici et difficile à trouver sur le vaste océan. Dans cette mer, il y a une île et, sur l'île, pousse un chêne vert ; sous le chêne se trouve un coffre de fer, dans le coffre un petit panier, dans le panier un lièvre, dans le lièvre un canard et dans le canard, un œuf ; celui qui trouve l'œuf et le casse me tue en même temps. »[145] Comparons cette légende au rêve d'une brillante femme d'affaires contemporaine :

> J'avais échoué sur une île déserte. Il y avait là également un prêtre catholique. Il était occupé à installer des planches pour faire passer les gens d'une île à l'autre. Nous passâmes sur une autre île où nous demandâmes à une femme où j'étais allée. Elle répondit que j'étais partie plonger avec des plongeurs. J'allai alors quelque part à l'intérieur de l'île où il y avait une pièce d'eau magnifique, remplie de pierres précieuses et de bijoux, et au fond de laquelle se trouvait l'autre « moi », en costume de plongée. Je restai là à regarder au fond et à m'observer[146].

Dans un joli conte hindou, la fille du roi n'épousera que l'homme qui découvrira et éveillera son double – double qui se trouve au Pays du Lotus du Soleil, au fond de la mer[147]. Après son mariage, l'initié australien est mené par son grand-père dans une caverne sacrée où on lui montre une petite tablette de bois sur laquelle sont gravés des dessins allégoriques :

« Ceci, lui dit-on, est ton corps ; toi et lui ne faites qu'un. Ne l'emmène pas ailleurs ou tu en éprouveras de la douleur. »[148] Les manichéens et les gnostiques chrétiens des premiers siècles apr. J.-C. enseignaient qu'en arrivant au ciel l'âme de l'élu était accueillie par des saints et des anges portant sa « robe de lumière » qu'on avait gardée pour elle.

Le plus grand bienfait que l'on puisse désirer voir accordé au Corps Indestructible est de résider de façon permanente dans le Paradis du Lait qui ne Manque Jamais :

> Réjouissez-vous avec Jérusalem et exultez en elle, vous tous qui l'aimez ! Soyez avec elle transportés d'allégresse, vous tous qui étiez en deuil à son sujet ! Afin que vous soyez allaités et soyez rassasiés par son sein qui réconforte, afin que vous suciez et que vous vous délectiez à la mamelle de sa gloire. Car ainsi a dit le Seigneur : voici que je dirige vers elle la paix comme un fleuve… Vous serez allaités, vous serez portés sur son flanc et vous serez choyés sur ses genoux[149].

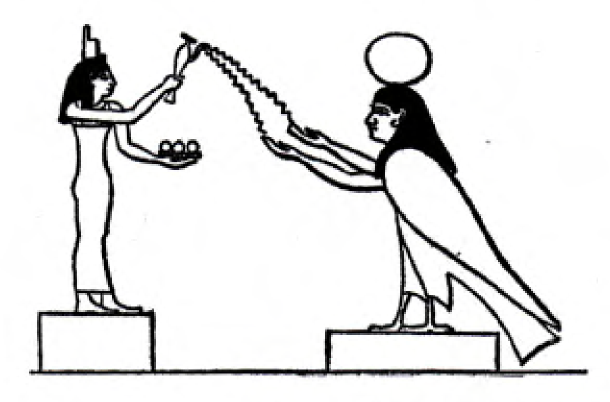


Fig. 39. – Isis donnant de l'eau et du pain à l'âme *(Égypte, datation incertaine)*

Nourriture de l'âme et du corps, paix du cœur, tels sont les dons octroyés par la « Toute Guérisseuse », l'inépuisable mamelle. Le mont Olympe s'élève jusqu'aux cieux ; les dieux et les héros y festoient d'ambroisie (α-, « non- », βροτός, « mortel »). Dans l'antre de Wotan, au sein de la montagne, quatre cent trente-deux mille héros consomment la chair toujours intacte de Sachrimnir, le Sanglier Cosmique, l'arrosant du lait qui coule des pis de la chèvre Heidrun : elle se nourrit des feuilles d'Yggdrasil, le Frêne du Monde. Dans les collines enchantées d'Irlande, les immortels Tuatha De Danaan mangent les porcs de Manannan qui se renouvellent spontanément et s'abreuvent copieusement de bière de Guibne. En Perse, dans le jardin à flanc de montagne du mont Hara Berezaiti, les dieux boivent l'immortel *haoma*, produit de la distillation de l'arbre Gaokerena, l'arbre de vie. Les dieux japonais boivent le *saké*, les dieux polynésiens l'*ave*, les dieux aztèques le sang des hommes et des vierges. Et les justes de Yahvé, sur les terrasses fleuries de leurs demeures, consomment la chair délicieuse et inépuisable des monstres Béhémoth, Léviathan et Ziz, en buvant les liqueurs des quatre rivières parfumées du paradis[150].

Il est évident que les fantasmes infantiles que nous chérissons tous encore dans l'inconscient, entrent continuellement en jeu dans le mythe, le conte de fées et les enseignements de l'Église, comme symboles de l'être indestructible. C'est une aide dans la mesure où l'esprit, familiarisé avec ces images, a l'impression de se rappeler quelque chose qu'il connaît déjà. Mais cela peut constituer un obstacle car les sentiments prennent appui sur les symboles et résistent avec passion à toute tentative de les dépasser. Le gouffre prodigieux qui sépare les foules puériles et béates qui remplissent le monde de leur piété, de ceux qui sont véritablement libres, s'ouvre brusquement au moment où les symboles, abandonnés, sont transcendés. Dante s'écrie en quittant le Paradis Terrestre : « Vous qui, dans une barque petite, désireux d'écouter, avez suivi ma nef qui tout en chantant passe, retournez revoir vos rivages ; n'allez pas au large, car il se pourrait que, me perdant, vous vous égariez. J'entre en des eaux que nul n'a franchies ; Minerve y souffle, Apollon me guide et les neuf Muses me montrent l'Ourse. »[151]

C'est là la limite que la pensée ne peut franchir, au-delà de laquelle tout sentiment est vraiment mort : cela ressemble à la dernière station d'un chemin de fer de montagne ; il est le point de départ des vrais alpinistes et c'est là qu'ils reviennent s'entretenir avec ceux qui aiment l'air des montagnes mais craignent l'altitude. L'enseignement ineffable de la béatitude au-delà de l'imagination nous parvient nécessairement sous le déguisement de personnages qui sont des réminiscences de la béatitude imaginée pendant la petite enfance ; d'où l'infantilisme trompeur des contes. Cela montre également qu'il est insuffisant de ne tenir compte que de leur aspect psychologique.

Dans la littérature psychanalytique publiée à ce jour, on analyse les sources oniriques des symboles, ainsi que leurs significations latentes pour l'inconscient et les effets de leur action sur la psyché ; mais on ne tient toujours pas compte du fait que de grands maîtres spirituels les ont employés consciemment comme métaphores : le postulat tacite étant que les grands maîtres des temps passés (à l'exception, évidemment, de quelques Grecs et de quelques Romains) étaient des névrosés qui commirent l'erreur de prendre leurs fantasmes sans frein pour révélation. Pareillement, bien des profanes considèrent les révélations de la psychanalyse comme des produits de l'« esprit salace » du Dr Freud.

Un exemple magnifique de la manière d'utiliser la saveur de l'imagerie infantile pour exprimer habilement la doctrine métaphysique dans le langage des mythes, nous est donné par l'un des plus connus des grands mythes du monde oriental : c'est la légende hindoue de la bataille primordiale que se livrèrent les titans et les dieux pour la possession de la liqueur d'immortalité. Un très ancien habitant de la terre, Kashyapa, l'« homme tortue », épousa les treize filles d'un patriarche démiurge encore plus ancien, Daksha, le « Seigneur de la Vertu ». Deux d'entre elles, Diti et Aditi, mirent respectivement au monde les titans et les dieux. Cependant, au cours d'une interminable série de batailles entre familles, nombre des fils de Kashyapa trouvèrent la mort. Mais le grand prêtre des titans, par ses grandes austérités et ses méditations, obtint les faveurs de Shiva, le Seigneur de l'Univers, Shiva lui donna un charme pour ressusciter les morts. Ce qui donna aux titans un avantage dont les dieux ne tardèrent pas à s'apercevoir dès le combat suivant. Ils se retirèrent en désordre pour délibérer et firent appel aux hautes divinités Brahma et Vishnu.



Fig. 40. – Brahma, Vishnu et Shiva avec leurs épouses
(miniatures peintes, Inde, début du XIXe s.)

Brahma, Vishnu et Shiva, respectivement le Créateur, le Conservateur et le Destructeur, constituent dans l'hindouisme une trinité et sont comme les trois aspects d'une seule substance créatrice à l'œuvre. Après le VII[e] siècle avant Jésus-Christ, Brahma, perdant de l'importance, devint simplement l'agent créateur de Vishnu. L'hindouisme est donc aujourd'hui divisé en deux sectes principales, celle vouée primitivement au créateur-conservateur Vishnu, l'autre à Shiva, le destructeur du monde, qui unit l'âme à l'éternel. Mais en fin de compte toutes deux n'en forment qu'une. Dans le mythe rapporté ici, c'est de leur opération conjuguée que l'élixir de vie est obtenu.

Il leur fut conseillé de conclure avec leurs frères ennemis une trêve temporaire durant laquelle ils amèneraient les titans à les aider à baratter la Mer de Lait de la vie immortelle pour en faire du beurre (*Amrita* : *a-*, « non- », *mrita*, « mortel »), « le nectar de l'immortalité ». Flattés par une invitation qu'ils prirent pour la reconnaissance de leur supériorité, les titans s'empressèrent d'y répondre ; c'est ainsi que commença l'aventure historique de leur coopération, au début des quatre âges du cycle du monde. Le mont Mandara fut choisi pour tenir le rôle de baratte. Vasuki, le roi des Serpents, consentit à devenir la corde qui entraînerait la baratte. Vishnu lui-même, sous la forme d'une tortue, plongea dans la Mer de Lait pour que la base de la montagne prenne appui sur son dos. Après avoir enroulé le serpent autour de la montagne, les dieux s'emparèrent d'une de ses extrémités et les titans de l'autre. Et, tous ensemble, ils barattèrent ainsi pendant un millier d'années.

La première chose qui apparut à la surface de la mer fut une fumée noire et délétère, appelée Kalakuta, « Noir Sommet », c'est-à-dire la concentration la plus forte du pouvoir de mort. « Buvez-moi », dit Kalakuta ; et l'opération ne pouvait continuer tant que l'on n'aurait pas trouvé quelqu'un qui fût capable de la boire. Shiva, retiré en lui-même, inaccessible, fut pressenti. Généreusement, il quitta son attitude de profonde méditation et se rendit sur les lieux du barattage de la Mer de Lait. Ayant recueilli le breuvage mortel dans une coupe, il l'avala d'un trait et le garda dans sa gorge grâce à son pouvoir de yogi. Sa gorge devint bleue. C'est pourquoi Shiva est appelé Nilakantha, « Cou bleu ».

Le barattage ayant repris, de précieuses formes de pouvoir concentré commencèrent alors à monter des profondeurs inépuisables. On vit apparaître des Apsaras (nymphes), Lakshmi, la déesse de la Fortune, un cheval blanc comme le lait nommé Uchchaihshravas, « Celui qui hennit », Kaustubha, le joyau des joyaux, et autres matérialisations jusqu'à concurrence de treize. Dhanvantari, le médecin des dieux, apparut en dernier, tenant dans sa main la lune, coupe du nectar de vie.

Alors immédiatement s'engagea une grande bataille pour la possession de l'inestimable breuvage. Un des titans, Rahu, parvint à en dérober une gorgée, mais il fut décapité avant que la boisson n'ait franchi son gosier ; son corps se décomposa mais sa tête resta immortelle. Et maintenant cette tête poursuit

éternellement, à travers les cieux, la lune, qu'elle essaye de ressaisir. Lorsqu'elle y parvient, la coupe pénètre sans difficulté dans sa bouche et ressort par son gosier : c'est pourquoi il y a des éclipses de lune.

Mais Vishnu, craignant que les dieux ne perdissent l'avantage, se transforma en une jeune et ravissante danseuse. Et pendant que les titans, qui étaient de joyeux compères, restaient envoûtés par son charme, la jeune fille prit la coupe d'Amrita, fit mine un moment de la leur offrir, puis soudain la passa aux dieux. Vishnu se retransforma alors en un puissant héros, il se joignit aux dieux contre les titans et aida à chasser l'ennemi qui se réfugia dans les anfractuosités et les gorges profondes et obscures du monde d'en bas. Depuis, les dieux festoient éternellement d'Amrita dans leurs beaux palais, au sommet de la montagne du centre du monde, le mont Suméru[152].

L'humour est la marque de la véritable mythologie ; c'est ce qui la distingue de l'esprit théologique, plus sentimental et attaché à la lettre. Les dieux, comme leurs pieuses représentations, ne sont pas des fins en soi. Leurs étonnantes aventures mythiques sont là non pour que l'esprit et l'imagination ne fassent que *s'élever* jusqu'à eux, mais pour qu'ils les *dépassent* et atteignent le vide qui est au-delà dans cette perspective, les dogmes théologiques, quoique plus chargés de sens, semblent n'être que des ruses pédagogiques dont la fonction est de dégager l'étroit intellect de la lourdeur des faits concrets et de le conduire dans un monde comparativement plus subtil où, récompense ultime, toute existence – qu'elle soit céleste, terrestre ou infernale – apparaît comme transformée en un rêve d'enfant, rêve heureux ou inquiétant, qui passe et recommence. « D'un certain point de vue, toutes ces divinités existent, répondait récemment un lama tibétain à un visiteur occidental éclairé, mais, d'un autre côté, elles n'ont pas de réalité. »[153] C'est là l'enseignement orthodoxe des anciens Tantras : « Toutes les déités représentées ne sont que les symboles des divers phénomènes qui se produisent sur la Voie »[154] ; c'est aussi l'une des doctrines des écoles psychanalytiques contemporaines[155]. Et la même intuition métathéologique semble suggérée dans les derniers vers de Dante, lorsque le voyageur héroïque peut enfin élever son regard illuminé au-delà de la vision béatifique du Père, du Fils et du Saint-Esprit pour contempler la Lumière Éternelle Une[156].

Il faut donc comprendre que les dieux et les déesses, incarnations et gardiens de l'élixir de la Vie impérissable ne sont pas eux-mêmes l'Ultime à l'état originel. En fin de compte, ce ne sont pas les divinités que le héros recherche, mais leur grâce, c'est-à-dire la force qui les soutient. Seule cette énergie-substance miraculeuse est l'Impérissable ; les noms et les formes des divinités qui partout l'incarnent, la dispensent et la représentent, sont passagers. C'est l'énergie miraculeuse de la foudre de Zeus, de Yahvé et du Bouddha suprême, la fertilité de la pluie de Viracocha, la vertu annoncée par la cloche qui sonne, pendant la messe, au moment de la consécration[157], et la lumière irradiée par l'ultime illumination du saint et du sage. Ses gardiens n'osent la libérer que pour ceux qui ont véritablement fait leurs preuves.

Mais s'il arrive que les dieux se montrent d'une rigueur et d'une prudence excessives, le héros doit alors s'emparer de leur trésor par la ruse. Ce fut le cas de Prométhée. Quand les dieux sont dans de semblables dispositions, même les plus grands font figure d'ogres malveillants, de thésauriseurs de la vie, et le héros qui les déjoue, les tue ou les apaise, est honoré comme le sauveur du monde.

Maui, le héros polynésien, s'attaqua à Mahu-ika, le gardien du feu, pour lui arracher son trésor et le rapporter à l'humanité. Maui alla directement trouver le géant Mahu-ika et lui dit : « Fais disparaître la broussaille de cette plaine pour que nous puissions nous mesurer en un duel amical. » Maui, il faut le dire, était un grand héros et passé maître en matière d'artifices.

> « À quel genre de haut fait nous essayerons-nous ? demanda Mahu-ika.
> – Mesurons-nous au lancer », répliqua Maui.
> Mahu-ika accepta ; Maui demanda alors : « Lequel de nous deux va commencer ?
> – Moi », répondit Mahu-ika.
> Maui accepta et Mahu-ika empoigna Maui et le jeta en l'air ; il monta très haut et retomba juste dans les mains de Manu-ika ; Mahu-ika recommença en chantonnant : « Un, deux, trois, je te lance et hop-là ! »
> Maui s'envola et Mahu-ika psalmodia alors l'incantation que voici :
>
> *Et hop ! tu montes au premier niveau,*
> *Et hop ! tu montes au deuxième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au troisième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au quatrième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au cinquième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au sixième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au septième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au huitième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au neuvième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au dixième niveau !*
>
> Maui tournoya dans les airs et commença à redescendre ; il retomba juste à côté de Mahu-ika. Maui dit alors : « Il n'y a que toi qui t'amuses.
> – Comment cela ? s'écria Mahu-ika. Tu te figures que tu pourrais lancer une baleine en l'air ?
> – Je peux toujours essayer ! » répondit Maui.
> Maui empoigna donc Mahu-ika et le lança en l'air en psalmodiant : « Une deux, trois, je te lance et hop-là ! »
>
> Mahu-ika s'envola et Maui fredonna alors cette formule magique.
>
> *Et hop ! tu montes au premier niveau,*
> *Et hop ! tu montes au deuxième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au troisième niveau,*
> *Et hop ! tu montes au quatrième niveau,*

Et hop ! tu montes au cinquième niveau,
Et hop ! tu montes au sixième niveau,
Et hop ! tu montes au septième niveau,
Et hop ! tu montes au huitième niveau,
Et hop ! tu montes au neuvième niveau,
Et hop ! – en l'air !

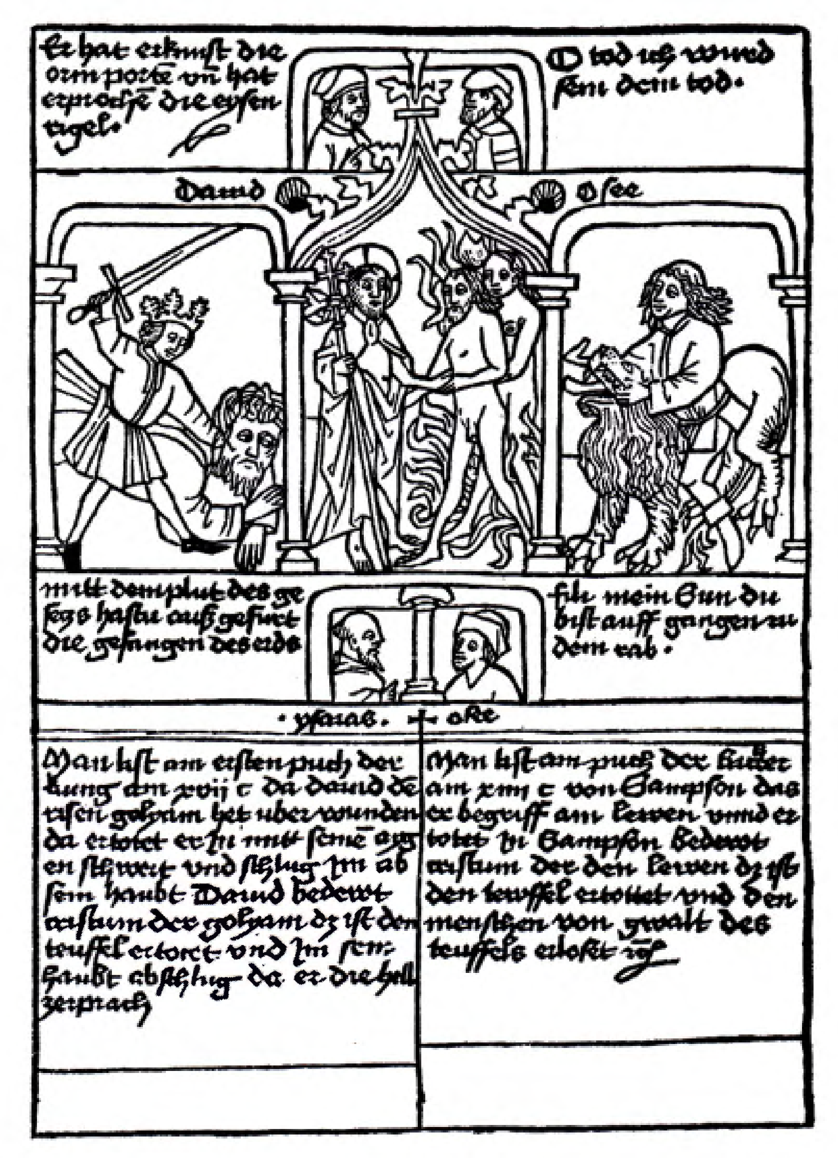


Fig. 41. – La victoire sur le monstre : David et Goliath ; L'épreuve de l'enfer ; Samson et le lion *(gravure, Allemagne, 1471)*.

Mahu-ika tournoya sur lui-même et commença à redescendre ; lorsqu'il eut presque touché terre, Maui prononça ces mots magiques : « Cet homme là-haut – qu'il tombe sur la tête ! »
Mahu-ika retomba ; son cou lui entra dans les épaules et Mahu-ika mourut.

Le héros Maui lui saisit aussitôt la tête et la trancha, puis il s'empara du trésor : le feu qu'il donna au monde[158].

La plus importante légende de la quête de l'élixir dans la tradition mésopotamienne prébiblique est celle de Gilgamesh, roi légendaire de la ville sumérienne d'Erech (Uruk), qui entreprit d'aller cueillir le cresson d'immortalité, la plante « À Ne Jamais Vieillir ». Après être passé sans dommage devant les lions qui défendent les contreforts et les hommes scorpions qui surveillent les montagnes qui soutiennent le ciel, il arriva dans un jardin de délices, entouré de montagnes et rempli de fleurs, de fruits et de pierres précieuses. Continuant son chemin, il atteignit la mer qui entoure le monde. Dans une grotte, près des eaux, habitait une manifestation de la déesse Ishtar, Siduri-Sabitu et cette femme, étroitement voilée, ferma les portes à son approche. Mais lorsqu'il lui eut conté son histoire, elle accepta de le recevoir et lui conseilla d'abandonner sa quête et d'apprendre à se contenter des joies mortelles de la vie :

Ô Gilgamesh, pourquoi courir ainsi ?
La vie que tu cherches, tu ne la trouveras jamais.
Lorsque les dieux ont créé l'homme,
ils assignèrent la mort à l'humanité,
et gardèrent la vie dans leurs mains.
Nourris-toi, Gilgamesh ;
jour et nuit, réjouis-toi ;
organise chaque jour, un événement heureux.
Jour et nuit, divertis-toi, sois gai ;
que tes vêtements soient élégants,
que ta tête soit lavée et ton corps baigné.
Sois attentif au tout petit qui te tient par la main.
Que ta femme soit comblée, bien serrée contre toi.

Ce passage, qui manque dans l'édition standard assyrienne de la légende, apparaît dans un texte fragmentaire babylonien beaucoup plus ancien[159]. On a souvent fait remarquer l'aspect hédoniste du conseil donné par la sibylle ; mais il convient d'observer aussi que le passage des eaux est une épreuve initiatique et ne représente pas la philosophie morale des anciens Babyloniens. Comme en Inde, des siècles plus tard, quand un disciple vient demander à un maître de lui enseigner le secret de la vie immortelle, celui-ci tente tout d'abord de l'en dissuader en lui vantant les joies de la vie mortelle[160]. Ce n'est que s'il se montre persévérant qu'il est admis à l'initiation suivante.

Mais comme Gilgamesh s'obstinait, Siduri-Sabitu l'autorisa à passer et l'avertit des dangers qui l'attendaient en chemin.

Elle lui recommanda de se rendre auprès du passeur Ursanapi, qu'il trouva en train de couper du bois dans la forêt sous la garde d'un groupe de serviteurs. Gilgamesh mit ces derniers en pièces (on les appelait « ceux qui se réjouissent de vivre », « ceux de pierre ») et le passeur accepta de le conduire de l'autre côté des eaux de la mort. Le voyage dura un mois et demi. Le passager avait été prévenu de ne pas toucher les eaux.

La terre lointaine dont ils approchaient maintenant était le séjour d'Utnapishtim, le héros du déluge primordial* qui y demeurait avec sa femme dans la paix éternelle. De loin, Utnapishtim vit arriver la petite barque, seule sur les eaux infinies, et il s'interrogea dans son cœur :

Pourquoi « ceux de pierre » de la barque ont-ils été mis en pièces ?
Et pourquoi quelqu'un qui n'est pas de ma maison la dirige-t-il ?
Celui qui vient, n'est-il pas un homme ?

Gilgamesh, en débarquant, dut écouter le long récit du déluge que lui fit le patriarche. Puis Utnapishtim convie son visiteur à dormir, ce qu'il fit pendant six jours. Utnapishtim fit préparer par sa femme sept gâteaux qu'elle plaça près de la tête de Gilgamesh pendant qu'il dormait à côté du bateau. Puis Utnapishtim toucha l'épaule de Gilgamesh qui s'éveilla ; il ordonna ensuite au passeur Ursanapi de conduire son hôte à une certaine source pour qu'il s'y baigne et de lui donner des vêtements neufs. Finalement, Utnapishtim révéla à Gilgamesh le secret de la plante.

Gilgamesh, je vais te révéler un secret,
et te donner une instruction qui soit tienne :
Cette plante est comme la bruyère dans un champ ;
comme celle de la rose, son épine piquera ta main.
Mais si ta main s'empare de cette plante,
tu retourneras à ta terre natale.

La plante poussait au fond de la mer cosmique.

Ursanapi et Gilgamesh reprirent la mer. Gilgamesh s'attacha aux pieds de lourdes pierres et plongea. Il fut entraîné au fond de l'eau, au-delà de toute endurance, tandis que le passeur restait dans le bateau. Et lorsque le plongeur eut atteint le fond de la mer sans fond, il cueillit la plante, malgré les blessures qu'il se faisait à la main, puis, coupant les liens qui le retenaient aux pierres, il remonta vers la surface. Ayant fendu la surface des eaux et regagné le bateau avec l'aide du passeur, il proclama triomphalement :

* Prototype babylonien du Noé biblique.



FIG. 42. – La plante d'immortalité
(panneau mural d'albâtre, Assyrie, vers 885-860 av. J.-C.)

Bien que, pendant le voyage d'aller, le héros se soit vu interdire de toucher ces eaux, il peut, maintenant, au contraire, s'y plonger impunément. Cela donne la mesure du pouvoir qu'il a acquis auprès des Anciens, le Seigneur et la Dame de l'Île Éternelle. Utnapishtim-Noé, le héros du déluge, est l'image du père archétype ; son île, le Nombril du Monde, est une préfiguration des futures « Îles des Bienheureux » du monde gréco-romain.

Ursanapi, cette plante est celle qui…
Celle par qui l'Homme peut atteindre à sa pleine vigueur.
Je vais la rapporter dans Erech-aux-Enclos…
Son nom est : « Dans sa vieillesse l'Homme rajeunit »,
J'en mangerai et je reviendrai à l'état de ma jeunesse.

Ils continuèrent leur traversée. Lorsqu'ils eurent accosté, Gilgamesh se baigna dans les eaux fraîches d'une fontaine et s'étendit pour se reposer. Mais tandis qu'il dormait, un serpent flaira l'odeur merveilleuse de la plante, s'en empara et l'emporta. Ayant goûté de la plante, le serpent acquit immédiatement le pouvoir de changer de peau et retrouva sa jeunesse. Mais Gilgamesh, à son réveil, s'assit et pleura, et « sur sa joue, les larmes coulèrent »[161].

Aujourd'hui encore, la possibilité d'une immortalité physique séduit le cœur de l'homme. La pièce utopique de Bernard Shaw, *Retour à Mathusalem,* représentée en 1921, transformait le thème en une parabole socio-biologique moderne. Quatre cents ans plus tôt, Juan Ponce de Léon, dans l'espoir d'y trouver la fontaine de Jouvence, partit à la recherche de la terre de « Bimini » ; et il découvrit la Floride. Alors qu'en des lieux fort éloignés et des siècles auparavant, le philosophe chinois Ko Hung passait les dernières années de sa longue existence à préparer des pilules d'immortalité :

> Prenez trois livres de cinabre pur, écrit-il, et une livre de miel blanc. Mélangez-les. Faites sécher la mixture au soleil. Puis faites griller sur le feu jusqu'à ce qu'on puisse en façonner des pilules. Prenez dix pilules de la taille d'un grain de chanvre tous les matins. En un an, les cheveux blancs deviendront noirs, les dents cariées repousseront et le corps deviendra lisse et retrouvera son éclat. Si un vieillard prend longtemps de ce remède, Il redeviendra un adolescent. Celui qui le prendra constamment jouira de la vie éternelle et ne mourra pas[162].

Un jour, un ami vint rendre visite au philosophe expérimentateur dans son ermitage solitaire mais il ne retrouva que les vêtements vides de Ko Hung. Le vieil homme avait disparu ; il avait pénétré au royaume des immortels[163].

La recherche de l'immortalité *physique* provient d'une compréhension erronée de l'enseignement traditionnel. Le problème fondamental est, au contraire, d'agrandir la pupille de l'œil de telle sorte que le *corps* et la personnalité physique qui en dépend cessent de faire obstacle à la vision. L'immortalité est alors éprouvée comme un fait immédiat : « C'est ici ! C'est ici ! »[164]

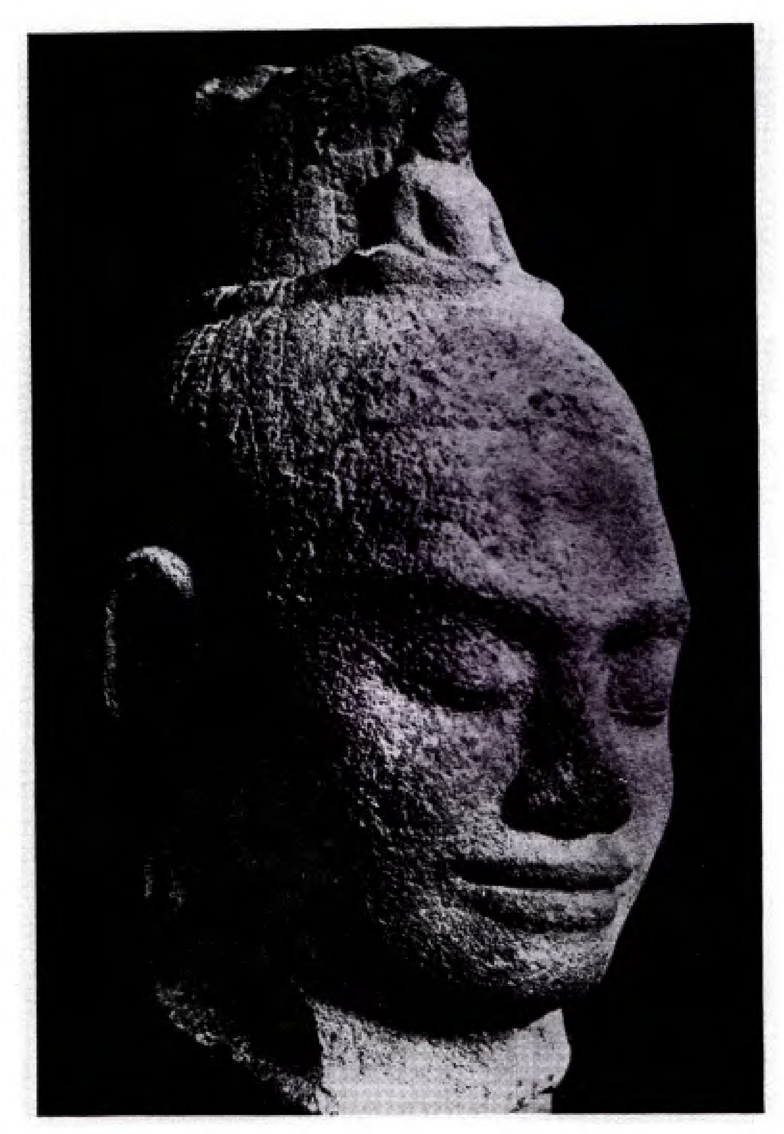


Fig. 43. – Bodhisattva *(pierre sculptée, Cambodge, XIIe s.)*

Toutes les choses sont en mouvement, elles s'élèvent et reviennent. Les plantes n'ont de fleurs que pour retourner à la racine. Retourner à la racine est comme chercher le repos. Chercher le repos est comme aller vers le destin. Aller vers le destin est comme l'éternité. Connaître l'éternité est illumination et ne pas reconnaître l'éternité engendre le désordre et le mal.

Connaître l'éternité fait comprendre ; la compréhension élargit l'esprit ; une large vision confère la noblesse ; la noblesse est semblable au ciel.

Le céleste est semblable au Tao. Le Tao est éternel. Point n'est à craindre la pourriture du corps[165].

« Les dieux se contentent de rire lorsque les hommes les prient de leur accorder la richesse », dit un proverbe japonais. Le don fait au fidèle est toujours à l'échelle de ce qu'il est et correspond à la nature de son désir dominant : le don n'est qu'un symbole d'énergie vitale, ramené aux besoins spécifiques de tel cas particulier. L'ironie, évidemment, c'est que le héros qui a obtenu la faveur du dieu et qui donc pourrait demander que lui soit accordée la grâce de l'illumination parfaite, ne cherche à obtenir, en général, qu'une vie plus longue, des armes pour tuer son voisin, ou la santé pour son enfant.

Dans une de leurs légendes, les Grecs racontent que le roi Midas avait eu la chance d'obtenir de Bacchus que lui soient accordés tous les dons qu'il pouvait désirer. Il demanda que tout ce qu'il toucherait soit changé en or. En s'en retournant, il cueillit, à titre d'expérience, une brindille de chêne qui se changea sur-le-champ en or ; il ramassa une pierre et elle se changea en or ; les pommes, dans sa main, devenaient des pépites d'or. Émerveillé, il fit préparer une fête somptueuse pour célébrer le miracle. Mais, lorsqu'il prit place à table, les mets se changèrent en or entre ses doigts. En touchant ses lèvres, le vin se changea en or liquide. Et lorsque sa petite fille, qu'il aimait plus que tout au monde, vint pour le consoler dans son malheur, elle fut transformée en une jolie statue d'or au moment où il la prenait dans ses bras.

L'angoisse qui accompagne cette percée à travers les limitations de la personnalité est l'angoisse inséparable du développement spirituel. L'art, la littérature, le mythe et le rite, la philosophie, ainsi que les disciplines ascétiques sont des instruments destinés à aider l'individu à franchir ses horizons limitatifs pour pénétrer dans des sphères de réalisation de plus en plus vastes. À mesure qu'il franchit seuil après seuil et qu'il terrasse dragon après dragon, la divinité qu'il appelle de son désir le plus haut acquiert une ampleur de plus en plus grande, jusqu'à englober le cosmos tout entier. Finalement, l'esprit brise la sphère limitative du cosmos et accède à une réalisation qui transcende toute expérience formelle – toute symbolisation, toute divinité : la réalisation du vide inéluctable.

C'est ainsi que Dante, lorsqu'il eut franchi la dernière étape de son aventure spirituelle et qu'il fut parvenu à l'ultime vision symbolique dans la Rose Céleste, eut encore une illumination à connaître : celle qui est au-delà des formes mêmes du Père, du Fils et du Saint-Esprit. « Bernard, écrit-il, en souriant me faisait signe de regarder là-haut ; mais par moi-même j'étais déjà rendu tel qu'il voulait. Car ma vue, en devenant pure, entrait toujours plus outre par le rai de la haute Clarté qui en Soi est vraie. Dès lors ma vision fut plus grande que notre discours qui lâche prise, et la mémoire qui plie à tel excès. »[166]

« Là n'atteint pas la vue, non plus que la parole ni l'esprit. Nous ne Le connaissons pas ; nous ne pouvons pas non plus discerner comment enseigner Cela. Différent est-Il de tout ce qui est connu, aussi bien est-Il au-delà de l'inconnu. »[167]

C'est là l'ultime, la plus haute crucifixion, non seulement du héros, mais aussi de son dieu. Le Fils et le Père sont pareillement annihilés – en tant qu'ils sont des masques, les masques de la personnalité, posés sur l'innommé. Car tout comme les fictions du rêve proviennent de l'énergie de vie d'un seul rêveur et ne représentent que des dédoublements et des ramifications changeantes de cette force unique, de même toutes les formes de tous les mondes, qu'ils soient terrestres ou divins, reflètent la puissance universelle d'un mystère impénétrable unique : la force qui ordonne la structure de l'atome et qui règle l'orbite des étoiles.

Cette fontaine de vie sourd au centre de tout individu, et chacun la découvrira en soi – s'il parvient à la dégager des enveloppes qui la masquent. Pour déchirer le voile de lumière qui lui dérobait la connaissance de cette obscurité infinie, Odin (Wotan), le dieu païen germanique, donna l'un de ses yeux, puis souffrit la passion d'une crucifixion :

Je me vois pendu à l'arbre du vent,
Pendu là pendant neuf nuits complètes ;
Avec la lance, je fus blessé et offert je fus
À Odin, moi-même à moi-même,
Sur l'arbre dont personne ne peut jamais connaître
La racine nourricière[168].

La victoire du Bouddha sous l'Arbre Bo est la version orientale classique de cet exploit. De l'épée de son esprit, le Bouddha creva la bulle de l'univers qui se réduisit à rien. Le monde des faits naturels tout entier explosa en même temps que les continents, les cieux et les enfers de la croyance religieuse traditionnelle – et avec eux leurs dieux et leurs démons. Mais le miracle des miracles fut que tout ce qui avait ainsi volé en éclats se trouva par là même renouvelé, revivifié et glorifié dans la splendeur de l'être véritable. Alors les dieux des cieux rédimés chantèrent les louanges du héros humain qui avait réussi à les dépasser et à pénétrer dans le vide qui était leur vie et leur source :

Les bannières et les étendards dressés à la limite est du monde se déployèrent jusqu'à la limite ouest du monde ; pareillement ceux qui étaient dressés à la limite ouest du monde, jusqu'à la limite est du monde ; ceux qui étaient dressés à la limite nord du monde, jusqu'à la limite sud du monde ; et ceux qui étaient dressés à la limite sud du monde, jusqu'à la limite nord du monde ; tandis que ceux qui étaient dressés au niveau de la terre allaient battre contre le monde de Brahma ; et que ceux du monde de Brahma pendaient jusqu'au niveau de la terre. Dans les dix mille mondes, les arbres à fleurs fleurirent ; les arbres à fruits ployèrent sous le poids de leurs fruits ; les lotus des troncs fleurirent sur le tronc des arbres ; les lotus des branches fleurirent sur les branches ; les lotus des vignes fleurirent dans les vignes ; les lotus grimpants fleurirent dans les cieux ; les lotus à longue tige crevèrent les

roches et apparurent par groupes de sept. L'ensemble des dix mille mondes était comme un bouquet de fleurs qu'on aurait lancé en l'air ou comme un épais tapis de fleurs ; dans les espaces de l'intermonde, les enfers, d'une longueur de huit mille lieues, que même la lumière de sept soleils n'avait pu éclairer jusqu'alors, se mirent à rayonner : l'océan, d'une profondeur de quatre-vingt-quatre mille lieues de profondeur, devint doux au goût ; les fleuves continrent leurs flots ; les aveugles de naissance reçurent la vue ; les sourds de naissance, l'ouïe ; les infirmes de naissance, l'usage de leurs membres ; et les liens et les fers des captifs se rompirent et tombèrent[169].

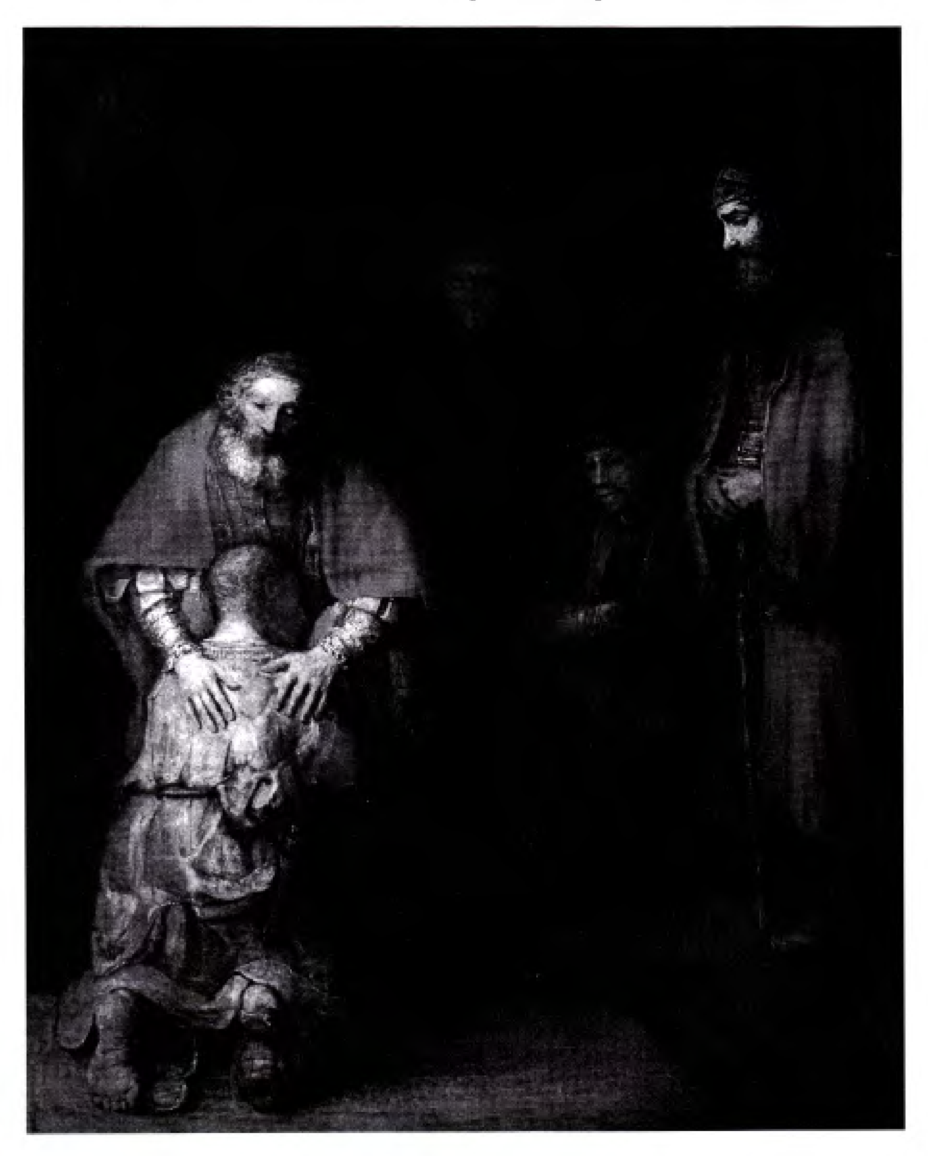


FIG. 44. – Le Retour de l'Enfant prodigue *(huile sur toile, Pays-Bas, 1662)*

CHAPITRE III

Le Retour

1. Le refus du retour

AYANT ATTEINT LE BUT de sa quête, soit en parvenant à la source, soit par l'entremise de quelque personnification masculine ou féminine, humaine ou animale, le héros doit encore revenir avec son trophée qui a, pouvoir de transformer la vie. Le cycle complet, la formule même du monomythe, exige que le héros entreprenne maintenant la difficile épreuve de rapporter les urnes de la sagesse, la Toison d'or ou la princesse endormie, au royaume des hommes, où le don obtenu pourra contribuer à la renaissance de la collectivité, de la nation, de la planète, ou des dix mille mondes.

Mais cette responsabilité a été bien souvent refusée. Le Bouddha lui-même, après sa victoire, douta de pouvoir communiquer son message et l'on dit que des saints ont trépassé pendant leur extase divine. Certes, nombreux sont les héros dont l'histoire rapporte qu'ils sont demeurés à jamais dans l'île bénie de la Déesse éternellement jeune de l'Existence Immortelle.

Une émouvante légende hindoue raconte l'histoire d'un ancien roi-guerrier, nommé Muchukunda. Il naquit du flanc gauche de son père, celui-ci ayant, par mégarde, avalé un philtre de fécondité que les brahmanes avaient préparé à l'intention de son épouse*. Et, comme le promettait le symbolisme de ce miracle, l'enfant merveilleux, né sans mère et fruit des entrailles paternelles, devint un roi si puissant, parmi les rois, que les dieux, sur le point de subir une défaite dans leur lutte incessante contre les démons, l'appelèrent à leur aide. Grâce à lui, ils obtinrent une victoire éclatante et, usant de leur bon plaisir de dieux, lui accordèrent la réalisation de son vœu le plus cher. Mais que pouvait

<*> Ce détail est une rationalisation de l'idée de renaissance envisagée à partir d'un père initiateur à caractère hermaphrodite.

désirer un roi quasi tout-puissant ? Que pouvait être le bienfait des bienfaits pour un homme qui régnait sur tous les hommes ? À l'issue du combat, rapporte l'histoire, le roi Muchukunda était très las. Tout ce qu'il demanda fut qu'un sommeil sans fin lui soit accordé et que quiconque l'éveillerait soit réduit en cendres.

Le don fut octroyé. Le roi Muchukunda se retira dans une caverne, au sein d'une montagne, et s'endormit ; il y resta endormi durant des siècles et des siècles et, tandis que le vieux roi était plongé dans son état de béatitude inconsciente, les individus, les peuples, les civilisations, les âges du monde, sortaient du néant et y retournaient. Éternel, tel l'inconscient freudien assoupi sous le monde du temps et de l'action qu'expérimente notre *ego* fluctuant, le vieil homme de la montagne, abreuvé de sommeil profond, vivait.

Il vint à se réveiller – mais d'une manière surprenante qui jette un jour nouveau sur tout le problème du cycle du héros, comme aussi sur le mystère de la requête de ce roi puissant pour qui le sommeil représentait le plus grand bienfait concevable.

Vishnu, le Seigneur du Monde, s'était incarné en un bel adolescent du nom de Krishna. Celui-ci, après avoir délivré son pays, l'Inde, d'une race de démons particulièrement tyranniques, était monté sur le trône. Et il régnait en paix, une paix utopique, lorsqu'une horde de barbares déferla soudain du nord-ouest du territoire. Le roi Krishna engagea le combat mais, comme il possédait une nature divine, ce fut un jeu pour lui d'obtenir la victoire en usant d'une ruse très simple : sans armes et paré de guirlandes de lotus, il sortit de son camp fortifié et exhorta le roi ennemi à se lancer à sa poursuite ; il l'esquiva, puis disparut dans une caverne. Le barbare l'y suivit et découvrit quelqu'un endormi dans la salle.

« Ah ! pensa-t-il, il m'a attiré ici et voilà qu'il feint d'être un inoffensif dormeur ».

Il frappa du pied le corps allongé par terre devant lui, et celui-ci s'agita. C'était le roi Muchukunda, qui se leva et dont les yeux, demeurés clos pendant d'innombrables cycles de création, d'existences historiques et de dissolution du monde, s'ouvrirent lentement à la lumière. Son premier regard atteignit le roi ennemi qui s'enflamma comme une torche et fut réduit à un petit tas de cendres fumantes. Muchukunda se retourna et son regard tomba sur le bel adolescent paré de guirlandes fleuries, qu'à son éclat le vieux roi reconnut immédiatement pour une incarnation divine. Muchukunda se prosterna devant son Sauveur et lui adressa cette prière :

> Mon Seigneur Dieu ! Quand je vivais et travaillais comme un homme, je vivais et travaillais, me dépensant fiévreusement ; à travers bien des existences, naissance après naissance, j'ai cherché et souffert, ne connaissant nulle part trêve ni repos. La détresse, je la prenais pour joie. Des mirages apparaissaient-ils dans le désert, je les prenais pour des eaux vives. De

> jouissances j'étais avide et n'obtenais que souffrances. Pouvoir royal et biens terrestres, richesses et puissance, amis et fils, épouse et serviteurs tout ce qui trompe les sens : je les désirais tous, car je croyais qu'ils m'apporteraient la béatitude. Mais dès l'instant où je les possédais, leur nature changeait et ils devenaient comme un feu brûlant.
> Alors je m'introduisis dans la compagnie des dieux et ils m'accueillirent comme compagnon. Mais où, là encore, trouver le répit ? Où le repos ? Les créatures de ce monde, dieux compris, sont toutes truquées, mon Seigneur Dieu, par l'effet de vos supercheries ironiques ; c'est pour cela que continue la ronde vaine de leur naissance, de leur angoisse de vivre, de leur vieillesse et de leur mort. Entre deux existences, ils sont face à face avec le dieu de la mort et contraints d'endurer les enfers d'une douleur sans merci, qui ne fait grâce d'aucun degré. Et tout cela vient de vous !
> Mon Seigneur Dieu, trompé par vos ruses habiles, j'ai été moi aussi, la proie du monde, errant dans le labyrinthe de l'erreur, pris dans les rets de la conscience de l'*ego*. Maintenant, j'ai trouvé refuge en votre Présence – sans limites, adorable – mon seul désir étant la liberté à l'égard de tout.

Lorsque Muchukunda sortit de sa caverne, il vit que la taille des hommes, depuis qu'il s'était retiré, avait diminué. Il semblait un géant au milieu d'eux. Aussi se retira-t-il de nouveau ; il gagna les plus hautes montagnes et s'y consacra à l'ascèse qui devait le délivrer de son dernier attachement aux formes de l'existence[1].

Muchukunda, en d'autres termes, au lieu de retourner au monde, décida de s'en éloigner encore davantage. Et qui peut dire qu'aucune bonne raison ne lui dicta son choix ?

2. *La fuite magique*

Si le héros, au moment de triompher, obtient la bénédiction de la déesse ou du dieu, et s'il est ensuite explicitement chargé de retourner au monde, muni de quelque élixir pour la restauration de la société, son protecteur surnaturel, au cours de l'étape finale de son aventure, le soutiendra de toute sa puissance. Mais si, au contraire, le héros s'est emparé du trophée malgré l'opposition de son gardien ou si les dieux ou les démons désapprouvent son désir de retourner au monde, la dernière phase de la ronde mythologique se transforme alors en une poursuite mouvementée, comique bien souvent, semée parfois d'obstacles et d'évasions magiques fantastiques.



Fig. 45a. – Une des Gorgones poursuivant Persée qui s'enfuit avec la tête de Méduse
(amphore à figures rouges, Grèce, Ve s. av. J.-C.)

En exemple, voici ce que les Gallois racontent d'un de leur héros, Gwion Bach, qui se retrouva un jour au Pays sous les Vagues. Plus précisément, il était au fond du lac Bala, dans le Merionethshire, au nord du pays de Galles. Et là, au fond de ce lac, vivaient un vieux géant, Tegid le Chauve, et sa femme, Keridwen. Cette dernière, sous l'un de ses aspects, était la protectrice du grain et des bonnes récoltes et, sous un autre, déesse de la poésie et des lettres. Elle possédait un immense chaudron dans lequel elle avait décidé de préparer un breuvage de science et d'inspiration. Consultant les livres de nécromancie, elle prépara un brouet noirâtre qu'elle mit ensuite à mijoter sur le feu pour une durée d'un an, période au terme de laquelle elle comptait obtenir trois gouttes sacrées de grâce d'inspiration.



Fig. 45b. – Persée fuyant avec la tête de Méduse dans sa gibecière *(amphore à figures rouges, Grèce, Ve s. av. J.-C.)*

Elle préposa notre héros, Gwion Bach, à la charge de tourner le liquide dans le chaudron et un aveugle du nom de Morda à la surveillance du feu, et elle leur prescrivit de faire en sorte que la marmite ne cesse pas de bouillir pendant une année et un jour. Elle-même, se conformant aux ouvrages d'astronomie et aux heures planétaires qui convenaient, cueillait chaque jour, toutes les herbes magiques requises. Un jour, peu avant la fin de l'année, tandis que Keridwen récoltait des plantes en faisant des incantations, le hasard voulut que trois gouttes de la liqueur enchantée s'échappent du chaudron et tombent sur le doigt de Gwion Bach. Comme elles étaient brûlantes, il porta son doigt à sa bouche et, à l'instant même où ces gouttes douées de pouvoir touchèrent ses lèvres, tout son avenir lui fut prédit et il comprit que son principal souci devait être de se protéger des ruses de Keridwen, car grande était son habileté. Saisi d'effroi, il s'enfuit vers sa patrie. Le chaudron se fendit en deux et, comme toute la liqueur qu'il contenait, hormis les trois gouttes enchantées, était empoisonnée, l'eau du ruisseau dans lequel la liqueur du chaudron s'écoula empoisonna les chevaux de Gwyddno Garanhir. L'endroit s'appela, à partir de ce jour, le Poison des Chevaux de Gwyddno.

Keridwen, rentrant sur ces entrefaites, vit que le travail d'une année tout entière était perdu. Elle saisit un billot de bois et en frappa si fort la tête de l'aveugle Morda qu'un de ses yeux lui sortit de la tête et pendit sur sa joue.
« Tu m'as défiguré injustement, dit-il, car je suis innocent. Ce que tu as perdu ne l'a pas été par ma faute.
– Tu dis vrai, dit Keridwen, c'est Gwion Bach le voleur. »
Et elle se lança à sa poursuite. Il l'aperçut qui accourait et, se changeant en lièvre, prit la fuite. Mais elle se transforma en lévrier et lui coupa la voie. Il s'élança alors vers une rivière et devint poisson. Mais elle, sous la forme d'une loutre femelle, lui donna la chasse sous l'eau ; aussi se transforma-t-il en oiseau. S'étant changée en faucon, elle le poursuivit encore, ne lui laissant aucun repos. Au moment où elle se préparait à fondre sur lui et où il croyait sa fin prochaine, il aperçut un tas de blé vanné sur l'aire d'une grange. Il s'y laissa tomber et se changea en grain. Elle devint une poule noire à haute crête, se dirigea vers le tas de blé qu'elle se mit à gratter et, l'ayant découvert, elle l'avala. Elle le porta, dit-on, neuf mois et lorsque vint la délivrance, elle n'eut pas le courage de le tuer tant sa beauté était grande. Elle l'enveloppa dans un sac de cuir et le jeta à la mer, à la grâce de Dieu, le vingt-neuvième jour d'avril[2].

L'histoire de Gwion Bach nous est parvenue par l'intermédiaire de celle de Taliésin, tirée du recueil de légendes du pays de Galles intitulé *The Mabinogion* traduit par Lady Charlotte Guest en quatre volumes entre 1838 et 1849. Il se peut que Taliésin, le « Chef des Bardes d'Occident », ait réellement existé au VIe s. apr. J.-C., ce qui ferait de lui le contemporain du « roi Arthur » de la future légende. L'histoire et les poèmes du barde nous sont parvenus grâce à un manuscrit du XIIIe siècle, « Le Livre de Taliésin », un des « Quatre Anciens Livres du Pays de Galles ».



Fig. 46. – Keridwen sous la forme d'un lévrier poursuivant Gwion Bach sous la forme d'un lièvre ***(lithographie, Grande-Bretagne, 1877).***

Un *mabinog* (gallois) est un apprenti barde. Le terme *mabinogi*, « instruction pour la jeunesse », désigne le matériel traditionnel (mythes, légendes, poèmes, etc.) qu'on enseignait au *mabinog* et qu'il était tenu d'apprendre par cœur. *Mabinogion*, le pluriel de *mabinogi*, est le nom qu'a donné Lady Charlotte Guest aux onze romans tirés des « Anciens Livres ».
Le savoir des bardes du Pays de Galles, comme d'Écosse et d'Irlande, provient d'un fond très ancien et très abondant de mythes celtes païens. Celui-ci fut transformé et réactivé (au ve siècle et par la suite) par les missionnaires et les chroniqueurs chrétiens qui consignèrent les vieilles légendes et s'efforcèrent laborieusement de les faire concorder avec la Bible. Au cours du xe siècle, et particulièrement en Irlande, une production romanesque florissante puisa dans cet héritage un élan nouveau irrésistible. Des bardes celtes allèrent dans les différentes cours de l'Europe chrétienne ; des thèmes celtiques furent repris par les scaldes scandinaves païens. Une grande partie de nos contes de fées européens remontent à cette première grande période qui donna naissance à la geste occidentale et où il faut voir aussi la source du cycle arthurien[3].

La fuite est un des thèmes préférés des contes populaires où elle revêt des formes très mouvementées.

Les Buriates d'Irkoutsk (Sibérie), par exemple, racontent que Morgon-Kara, leur premier chamane, était accompli au point de pouvoir rappeler l'âme des morts. Aussi le Seigneur des Morts alla-t-il se plaindre au Grand Dieu du Ciel, qui décida de soumettre le chamane à une épreuve. Il ravit l'âme d'un certain individu et la fit entrer dans une bouteille dont il boucha l'ouverture avec son pouce. L'homme tomba malade et ses parents firent appeler Morgon-Kara. Le chamane chercha partout l'âme absente. Il chercha dans la forêt, dans les eaux, dans les gorges des montagnes, au pays des morts et, finalement,

« à califourchon sur son tambour », il monta au monde supérieur où il dut aussi chercher longtemps. Il remarqua finalement que le Grand Dieu du Ciel tenait une bouteille dont il gardait l'orifice bouché par son pouce et, frappé par ce détail, il comprit qu'à l'intérieur de la bouteille se trouvait précisément l'âme qu'il cherchait. Le rusé chamane se transforma en guêpe, se jeta sur le Dieu et le piqua si cruellement au front que ce dernier, sursautant, ôta son pouce de la bouteille. L'âme captive s'échappa et Dieu n'eut plus qu'à constater la fuite du chamane Morgon-Kara qui, de nouveau monté sur son tambour, descendait vers la terre avec l'âme récupérée. Cependant, la fuite, ici, ne réussit pas complètement. Dans un accès de fureur terrible, Dieu, fendant son tambour en deux, réduisit immédiatement, et pour toujours, le pouvoir du chamane. Et c'est pourquoi (selon cette légende buriate) les tambours des chamanes qui, à l'origine, étaient faits de deux peaux tendues, n'en exigent plus qu'une désormais[4].

Une variante couramment répandue de la fuite magique est celle au cours de laquelle des objets sont abandonnés par le fugitif et parlent en son nom, retardant ainsi la poursuite. Les Maoris de Nouvelle-Zélande racontent qu'un pêcheur rentra un jour chez lui pour s'apercevoir que sa femme avait avalé leurs deux fils. Elle était étendue à terre, gémissante. Il lui demanda ce qu'elle avait et elle répondit qu'elle était malade. Son mari exigeant de savoir où étaient les deux garçons, elle prétendit qu'ils étaient partis. Mais lui savait qu'elle mentait. Grâce à son pouvoir magique, il la contraignit à les restituer et ils reparurent, vivants et entiers. Mais cet homme, désormais, avait peur de sa femme et il décida de lui échapper dès que possible en emmenant ses deux fils.

Lorsque l'ogresse alla puiser de l'eau, l'homme, par son pouvoir magique, fit décroître et se retirer l'eau devant elle, si bien qu'elle dut parcourir une distance considérable. Puis, par signes, il ordonna aux huttes, aux bouquets d'arbres autour du village, au dépotoir, ainsi qu'au temple au sommet de la colline de répondre à sa place lorsque sa femme reviendrait et l'appellerait. Il gagna son bateau avec ses deux fils et ensemble hissèrent la voile. À son retour, la femme, ne trouvant personne, commença à appeler. Le dépotoir répondit le premier. La femme alla de ce côté et, à nouveau, appela. Les maisons répondirent ; puis les arbres. L'un après l'autre les différents objets alentour lui répondaient et elle, s'égarant de plus en plus, courait dans toutes les directions. Les forces commencèrent à lui manquer, elle haletait et sanglotait puis, à la fin, elle comprit le tour qui lui avait été joué. Elle courut au temple, au sommet de la montagne, pour scruter la mer : le canot n'était plus qu'un point à l'horizon[5].

Une autre version bien connue de la fuite magique est celle où le héros, dans sa fuite éperdue, sème derrière lui un certain nombre d'obstacles afin de retarder l'arrivée de ses poursuivants.

> Un jeune garçon et sa petite sœur jouaient au bord d'une fontaine, et voilà qu'ils tombèrent dedans. Au fond, il y avait une nixe. C'est le nom qu'on

donne à ces dames des eaux. « À présent, je vous tiens, leur dit-elle, et vous allez maintenant travailler dur pour moi ! »
Elle les entraîna avec elle. À la fillette, elle donna à filer de la vilaine filasse toute sale et tout emmêlée, et aussi à porter de l'eau dans un tonneau sans fond ; le garçonnet, lui, eut à couper un arbre avec une hache tout émoussée ; mais pour toute nourriture, ils n'avaient que des boulettes dures comme pierres. Ce régime et ces travaux exaspérèrent les enfants à tel point qu'ils attendirent le dimanche quand la dame des eaux se rendait à la messe, et alors ils s'enfuirent.
À son retour de l'église, la nixe vit que les oiseaux n'étaient plus au nid et se lança à leur poursuite avec des bonds énormes. Mais les enfants la virent venir de loin. Le garçonnet jeta derrière lui un peigne, qui devint un énorme mont des Peignes avec des milliers de milliers de dents pointues dressées devant la nixe. Mais elle savait se tenir sur ces dents et elle finit par franchir le mont des Peignes. Alors la fillette jeta derrière elle un miroir, qui donna une montagne de miroirs, mais si brillants, si polis et si lisses que jamais elle ne put s'y tenir et monter par-dessus.
« Je vais vite rentrer à la maison prendre ma hache, pensa la nixe, et je briserai ce Mont des Glaces. »
Mais le temps qu'elle revienne, les enfants avaient pris le large et s'étaient enfuis bien plus loin, si bien que la dame des eaux n'eut plus qu'à s'en retourner vivre dans sa fontaine[6].

Les puissances de l'abîme ne se laissent pas défier à la légère. En Orient, on insiste beaucoup sur le danger qu'il y aurait à entreprendre, sans surveillance qualifiée, des exercices de yoga, car ils ébranlent le psychisme. Les méditations du novice doivent être à la mesure de ses progrès, afin qu'à chaque pas l'imagination soit protégée par des *devatas* (déités tutélaires que l'esprit perçoit) en attendant que vienne le moment où l'esprit est assez mûr pour aller seul de l'avant. Comme le Dr Jung l'a très judicieusement fait observer :

> La fonction incomparablement utile du symbole dogmatique est de protéger l'individu de l'expérience directe de Dieu tant qu'il ne s'y expose pas lui-même d'une manière inconsidérée. Mais si… il abandonne maison et famille, vit par trop longtemps solitaire et regarde trop profondément dans le miroir obscur, l'événement terrible de la rencontre peut alors lui arriver. Le symbole traditionnel, parvenu à maturité à travers les siècles, peut cependant encore opérer comme un philtre guérisseur et détourner la face du Dieu vivant de son incursion fatale dans les espaces consacrés de l'église[7].

Les objets magiques que le héros dans sa panique jette derrière lui – pour se protéger, interprétations, principes, symboles, rationalisations, peu importe – retardent l'arrivée du Lévrier du Ciel et absorbent sa puissance permettant au héros de rentrer sain et sauf au bercail, peut-être nanti d'un don. Mais le prix du péage est parfois lourd.

L'une des plus terribles de ces fuites semées d'obstacles est celle du héros grec Jason. Il avait entrepris de s'emparer de la Toison d'or. Embarqué avec de nombreux guerriers sur le magnifique navire *Argo,* il avait navigué vers la mer Noire et, bien que retardé par un grand nombre de dangers fabuleux, il avait réussi à atteindre, bien au-delà du Bosphore, la villa et le palais du roi Æétés. Derrière le palais se trouvait un bois et, dans le bois, l'arbre au trésor gardé par un dragon.

Or, la fille du roi, Médée, conçut une irrésistible passion pour l'illustre visiteur étranger et quand son père imposa à Jason une tâche impossible à accomplir comme prix de la Toison d'or elle composa des baumes qui lui permirent d'y parvenir. La tâche consistait à labourer un certain champ avec des taureaux à l'haleine enflammée et aux sabots d'airain, puis à y semer des dents de dragon et ensuite à tuer les hommes armés qui, à l'instant, en surgiraient. Le corps et l'armure oints des baumes de Médée, Jason maîtrisa les taureaux, puis lorsque les hommes armés surgirent des semences de dragon, il lança une pierre au milieu d'eux et aussitôt ceux-ci se mirent à s'affronter l'un l'autre et s'exterminèrent jusqu'au dernier.

La jeune femme follement éprise conduisit Jason au chêne où était suspendue la Toison d'or. Le dragon qui la gardait se reconnaissait à la crête, à la langue trifide et aux crocs acérés qu'il portait ; mais, grâce au suc d'une certaine plante, le couple réussit à endormir le monstre redoutable. Jason saisit alors le prix de son exploit et, prenant la fuite, accompagné de Médée, il regagna l'*Argo* qui prit le large. Mais le roi ne tarda pas à se lancer à leur poursuite. Médée, voyant qu'ils perdaient leur avance, persuada Jason de tuer son jeune frère Apsytros qu'elle avait enlevé et de jeter dans la mer son cadavre démembré. Ce qui obligea son père, le roi Æétés, à faire demi-tour pour recueillir les restes de son fils et à regagner le rivage pour leur donner une sépulture convenable. Pendant ce temps, l'*Argo* filait vent arrière et disparaissait de sa vue[8].

Au Japon, dans les *Chroniques des choses anciennes*, on rencontre un conte également déchirant mais d'un sens tout différent : celui de la descente aux enfers du père créateur primordial, Izanagi, pour ramener de la terre du Fleuve Jaune sa sœur-épouse défunte, Izanami. Leur rencontre eut lieu à la porte qui conduit au monde inférieur et il lui dit : « Ton Altesse, ma belle jeune sœur ! Les pays que toi et moi avons faits ne sont pas encore achevés. Reviens donc ! » Elle répondit : « Quel dommage, vraiment, que tu ne sois pas venu plus tôt ! Voilà que j'ai mangé de la nourriture de la terre du Fleuve Jaune ! Cependant je suis si touchée de l'honneur que me fait Ton Altesse, mon beau frère aîné, en venant ici que je consens à retourner. Je vais d'ailleurs le demander instamment aux déités du Fleuve Jaune. Mais prends garde à ne pas me regarder ! »

Elle se retira dans le palais. Mais comme elle s'y attardait, il ne put attendre. Il prit l'une des dents terminales du peigne qui était fiché dans l'auguste mèche gauche de sa chevelure, la cassa et, l'allumant comme une

petite torche, il entra et regarda. Et voici ce qu'il vit : des vers qui grouillaient et Izanami qui pourrissait.

À ce spectacle, Izanagi s'enfuit. Izanami dit : « Tu m'as couverte de honte ! »

Izanami envoya à sa poursuite l'Affreuse Femme du monde inférieur. Izanagi, au plus fort de sa fuite, enleva la coiffe noire qu'il portait sur la tête et la jeta à terre où, à l'instant, elle se transforma en grappe de raisin. Et tandis que sa poursuivante s'arrêtait pour les manger, il continua sa course rapide. Mais comme elle reprenait sa poursuite et le rattrapait, il prit le peigne aux dents multiples et serrées qui était fiché dans la mèche droite de sa chevelure, le brisa et le jeta à terre. À l'instant il se changea en pousses de bambou et, tandis qu'elle les arrachait et les mangeait, il s'enfuit.

Alors sa jeune sœur envoya à sa poursuite les huit déités du tonnerre ainsi que mille cinq cents guerriers du Fleuve Jaune. Tirant le sabre aux dix poignées dont il était augustement ceint, il s'enfuit en le brandissant derrière lui. Mais les guerriers continuèrent leur poursuite. Atteignant le col qui marquait la frontière entre le monde des vivants et la terre du Fleuve Jaune, il prit trois pêches qui poussaient là, attendit et, quand l'armée fut à sa portée, il les lança contre elle. Les pêches du monde des vivants frappèrent les guerriers de la terre du Fleuve Jaune qui firent demi-tour et prirent la fuite.

Pour finir, Son Altesse Izanami se lança elle-même à sa poursuite. Alors il s'empara d'un rocher si gros qu'il fallait mille hommes pour le tirer et il en obstrua la passe. Lorsque Izanami et Izanagi se retrouvèrent face à face, le rocher dressé entre eux, ils échangèrent des phrases d'adieu. Izanami dit : « Mon beau frère aîné, Ton Altesse ! Si tu agis de la sorte, je ferai périr chaque jour mille habitants de ton royaume ! » Alors Izanagi répliqua : « Ma belle jeune sœur, Ton Altesse ! Si tu agis de la sorte, je ferai que, chaque jour, mille cinq cents femmes donnent naissance. »[9]

En se retirant dans le domaine de la dissolution, au-delà du monde créateur d'Izanagi, le père de toutes choses, le dessein d'Izanami était de protéger son frère-époux. Ses yeux ayant contemplé plus qu'il n'en pouvait supporter, celui-ci perdit l'innocence qu'il avait de la mort ; mais, grâce à son vouloir-vivre divin, il éleva, tel un puissant rocher, ce voile protecteur que, depuis toujours, nous avons tous tendu entre notre regard et la tombe.

Le mythe grec d'Orphée et d'Eurydice et des centaines de contes analogues de par le monde suggèrent – comme le fait ici cette antique légende d'Extrême-Orient en dépit de l'échec qu'elle raconte – qu'il est possible à l'amoureux de ramener son amour perdu d'au-delà du seuil fatal. Toujours, une faute légère, symptôme banal, quoique déterminant, de la faiblesse humaine, rend impossible de libres relations entre les mondes. Dès lors on est presque tenté de croire que si l'on pouvait éviter l'incident mineur qui est cause de l'échec, tout irait bien. Mais l'heureux dénouement qui clôt la satire grecque d'Alceste, ou celui des versions polynésiennes de la fuite, dans lesquelles le couple poursuivi réussit habituellement à s'échapper, n'a pas pour

effet de nous rassurer ; l'action demeure surhumaine. Les mythes de l'échec nous émeuvent parce qu'ils évoquent l'aspect tragique de la vie, mais ceux où le héros triomphe ne nous touchent que par ce qu'ils contiennent d'incroyable. Et cependant, pour que le monomythe s'acquitte de sa promesse, ce n'est pas l'échec de l'homme, ni la réussite du surhomme, qu'il doit mettre en lumière, mais bien la réussite de l'homme. Tout le problème de l'étape critique, lors du passage du seuil du retour, est là. Nous allons l'examiner d'abord à travers ses symboles surhumains, et nous chercherons ensuite quel enseignement il propose à l'homme historique.

3. *La délivrance venue de l'extérieur*

Il arrive que le héros, pour pouvoir revenir de son aventure surnaturelle, doive recevoir l'aide de l'extérieur. C'est-à-dire que le monde doit se charger de le ramener. Ce n'est pas volontiers, en effet, que le héros renonce à la félicité connue dans la demeure profonde, pour retrouver la dispersion de soi inhérente à l'état de veille. « Qui, ayant rejeté le monde, lisons-nous, aurait envie d'y retourner ? Il ne veut plus être que *là.* »[10] Et cependant tant que le héros est vivant, la vie l'appelle. La société est jalouse de ceux qui se tiennent éloignés d'elle et elle va frapper à leur porte. Si le héros – comme Muchukunda – se montre réticent, il paiera cher son insoumission.



Fig. 47. – La résurrection d'Osiris.
(pierre gravée, Égypte ptolémaïque, vers 282-145 av. J.-C.).

En revanche, si celui qu'elle appelle ne fait que tarder, enfermé dans la béatitude de l'état de perfection (qui apparaît comme une mort), une délivrance apparente s'opère et le retour du héros s'effectue.

Quand le Corbeau, le héros du conte esquimau, se fut précipité dans le ventre de la baleine avec ses boutefeux, il s'aperçut qu'il se trouvait à l'entrée d'une grande salle, au fond de laquelle brûlait une lampe. Il fut étonné de voir, assise là, une ravissante jeune fille. La salle était sèche et propre, la colonne vertébrale de la baleine en soutenait le plafond, les côtes en formant les murs. D'un tuyau qui courait le long de l'épine dorsale, de l'huile tombait goutte à goutte dans la lampe.

Lorsque le Corbeau entra dans la salle, la jeune fille le regarda et s'exclama : « Comment es-tu arrivé ici ? Tu es le premier homme à pénétrer dans cet endroit. » Le Corbeau raconta ce qu'il avait fait et elle l'invita à s'asseoir de l'autre côté de la salle. La jeune fille était l'âme (*inua*) de la baleine. Elle disposa un repas devant le visiteur, lui donna des fruits et de l'huile et, ce faisant, lui raconta comment, l'année précédente, elle avait ramassé les fruits. Le Corbeau resta quatre jours l'hôte de l'inua dans le ventre de la baleine, quatre jours pendant lesquels il tenta de savoir de quelle sorte pouvait bien être ce tuyau qui courait le long du plafond. Chaque fois que la jeune fille quittait la salle, elle lui interdisait d'y toucher. Mais, cette fois-ci, quand elle s'absenta à nouveau, il alla jusqu'à la lampe et, allongeant sa patte, attrapa une grosse goutte et la lécha avec sa langue. C'était si bon que, répétant son geste, il se mit à attraper les gouttes au fur et à mesure qu'elles tombaient. Cependant son avidité trouvant bientôt que cela n'allait pas assez vite, il atteignit le tuyau, en cassa un morceau et le mangea. Aussitôt l'huile se répandit à grands flots dans la salle, éteignant la lumière, et la salle fut prise comme d'un violent roulis. Cela dura quatre jours. Le Corbeau était presque mort de fatigue à cause du bruit terrible qui, tout ce temps, avait fait rage autour de lui. Mais, soudain, tout s'apaisa et la salle retrouva son équilibre. Le Corbeau, en effet, avait brisé une artère vitale de la baleine et celle-ci venait de mourir. Jamais l'inua ne revint. Le corps de la baleine fut rejeté sur le rivage.

Mais le Corbeau, maintenant, était prisonnier. Pendant qu'il réfléchissait à ce qu'il pourrait faire, il entendit là-haut, sur le dos de l'animal, deux hommes qui parlaient et qui décidèrent d'appeler tous les gens du village à l'aide pour débiter la baleine. Ils eurent vite fait de creuser un trou à la partie supérieure de l'énorme corps⊠. Quand celui-ci eut atteint une dimension suffisante, et alors qu'ils étaient en train d'emporter des morceaux de viande qu'ils empilaient sur le rivage, le Corbeau sortit sans se faire remarquer. Mais il n'avait pas plutôt atteint le sol qu'il se rappela avoir laissé, à l'intérieur de la baleine, ses boutefeux. Il retira son manteau et son masque et, aussitôt, les villageois virent s'approcher un petit homme noir enveloppé d'une étrange peau d'animal. Ils le regardèrent avec curiosité. L'homme offrit son aide, retroussa ses manches et se mit à l'ouvrage.

Un peu plus tard, l'un de ceux qui travaillaient à l'intérieur de la baleine s'écria : « Regarde ce que j'ai trouvé ! Des boutefeux dans le ventre de la baleine ! » Le Corbeau dit alors : « C'est mauvais signe ! Ma fille m'a dit, un jour, que lorsqu'on trouve dans le ventre d'une baleine des boutefeux, les gens qui ont aidé à la débiter meurent pour la plupart. À mon avis, filons ! » Il redescendit ses manches et prit le large. Tous s'empressèrent d'imiter son exemple. Alors le Corbeau, rebroussant chemin, profita seul, pour un moment, de la totalité du festin[11].

Un des mythes les plus importants, et l'un des plus charmants, de la tradition shinto au Japon – il était déjà très ancien lorsqu'il fut consigné dans

les *Chroniques des choses anciennes* au VIII[e] siècle av. J.-C. – est celui qui raconta comment on parvint à faire sortir, à la première période critique de l'univers, la belle déesse du soleil, Amaterasu, de la Céleste Caverne où elle s'était retirée.

Le Shinto, la « Voie des dieux » (tradition originelle des Japonais, qu'il faut distinguer du *Butsudo* ou « Voie du Bouddha ») est une voie de dévotion envers les gardiens de la vie et des usages : esprits locaux, puissances ancestrales, héros, le roi divin et, pour chacun, ses parents et ses enfants en vie ; ceux-ci se distinguent donc des puissances qui dispensent la délivrance du cycle (Bodhisattvas et Bouddhas). Le culte consiste principalement à conserver et à pratiquer la pureté du cœur : « Qu'est-ce que pratiquer l'ablution ? Ce n'est pas simplement se laver le corps avec de l'eau sacrée, mais suivre la Voie Droite et Morale. »[12] « Ce qui plaît à la Déité, c'est la vertu et la sincérité, et non pas une quantité d'offrandes matérielles. »[13]
Amaterasu, l'ancêtre de la famille royale, est la divinité principale d'un vaste panthéon populaire, tout en n'étant elle-même que la plus haute manifestation du Dieu Universel invisible, transcendant et immanent tout ensemble. « Les Huit Cents Myriades de Dieux ne sont que des manifestations différentes d'une seule et unique Divinité, Kunitokotachi-no-Kami, l'Être Divin de la Terre Éternellement Là, la Grande Unité de Toutes Choses dans l'Univers, l'Être Primordial du Ciel et de la Terre, dont l'existence éternelle va du commencement à la fin du monde. »[14]
« Quelle déité Amaterasu célèbre-t-elle pendant son temps d'abstinence dans la Plaine des Hauts Cieux ? Elle célèbre comme Déité son propre Soi à l'intérieur d'elle-même, s'efforçant de cultiver la vertu divine dans sa propre personne par la pureté intérieure et ainsi ne faisant qu'une avec la Déité. »[15]
Puisque la Déité est immanente en toutes choses, tout doit être considéré comme divin, des pots et des casseroles de la cuisine au Mikado : tel est le Shinto, la « Voie des dieux ». Le Mikado occupant la position la plus élevée est l'objet du plus grand respect mais un respect qui n'est pas d'une nature différente de celui que l'on accorde à tout. « La Déité qui inspire le respect mêlé de crainte Se manifeste aussi bien dans le plus ténu des brins d'herbe que dans chacune des feuilles de l'arbre. »[16] Dans le Shinto, le respect a pour fonction d'honorer la Déité en toutes choses, la pureté d'entretenir Sa manifestation en chacun – suivant l'auguste exemple de la déesse Amaterasu se livrant à sa divine adoration de soi. « Avec le Dieu invisible qui voit toutes les choses secrètes, le cœur de l'homme sincère communie avec la terre d'ici-bas » (extrait d'un poème de l'empereur Meiji[17]).

On y voit celui qui est délivré, l'être, en quelque sorte, contre son gré. Susanowo, dieu de l'orage et frère d'Amaterasu, s'était conduit à l'égard de sa sœur d'une manière intolérable. Et bien que celle-ci ait essayé tous les moyens de le faire revenir au calme et ait repoussé pour lui les limites de la clémence, il continuait à détruire ses rizières et à contrecarrer ses entreprises. En dernier affront, par un trou qu'il avait pratiqué dans le plafond de la salle de tissage, il avait laissé choir un céleste « poulain pie qu'il avait écorché en l'écorchant à rebours ». À cette vue, toutes les servantes de la déesse qui étaient précisément occupées à tisser les augustes vêtements des divinités « furent tellement alarmées qu'elles en moururent de terreur ».

Amaterasu, épouvantée par ce spectacle, se retira dans une Céleste Caverne et, sans plus attendre, ferma la porte derrière elle. C'était de sa part un geste terrible ; car si le soleil disparaissait à tout jamais, autant dire que c'était la fin du monde – la fin avant même qu'il n'y ait eu de vrai commencement. En même temps que disparaissait Amaterasu, toute la plaine des hauts cieux et tout le pays central des plaines de roseaux s'obscurcirent. Les esprits malins ne connurent plus de frein de par le monde. Alors il s'éleva de nombreux présages de malheur ; les voix de myriades de divinités furent comme les mouches au cinquième mois quand elles essaiment.

En premier lieu, les huit millions de dieux se réunirent en une divine assemblée sur la rive de la divine rivière du ciel et demandèrent à l'un d'entre eux, « Celui qui embrasse la pensée », de proposer un plan. À la suite de cette consultation, plusieurs objets chargés de céleste puissance furent créés, un miroir, une épée et des offrandes de fines étoffes, notamment. On éleva un grand arbre qu'on décora de joyaux. On apporta des coqs qui pouvaient chanter sans cesse. On alluma des feux de joie. On récita de longues liturgies. Le miroir, qui avait huit pieds de haut, fut attaché aux branches médianes de l'arbre et une jeune déesse appelée Uzumé exécuta une danse joyeuse et bruyante. Cela provoqua une telle hilarité chez les huit millions de dieux que la plaine des hauts cieux fut secouée par leurs rires.



Fig. 48. – Amaterasu sort de la caverne *(xylographie, Japon, 1860)*

De sa grotte, la déesse du soleil fut intriguée par le tapage plein d'entrain qu'elle entendait. Curieuse de savoir ce qui pouvait bien se passer dehors, elle entrouvrit la porte de la céleste caverne de roc et parla ainsi depuis l'intérieur : « J'avais pensé qu'en raison de ma retraite, la plaine des hauts cieux serait dans l'obscurité et que, de même, le pays central des plaines de roseaux serait tout entier dans l'obscurité. Comment se fait-il donc qu'Uzumé manifeste de la joie et que les huit millions de dieux eux-mêmes rient ? » Alors Uzumé parla et dit : « Nous nous réjouissons et nous sommes contents parce qu'il y a

ici une divinité plus illustre que Ton Altesse ! » Tandis qu'elle parlait ainsi, deux divinités avancèrent le miroir et le montrèrent respectueusement à la déesse du soleil. Alors Amaterasu, de plus en plus stupéfaite, sortit peu à peu de la porte et le contempla. Un dieu puissant prit son auguste main et la tira au-dehors. Après quoi un autre tendit une corde (qu'on appelle *shimenawa*) derrière son auguste dos et dit : « Tu ne dois pas reculer plus loin que ceci ! » Et c'est ainsi que la plaine des hauts cieux et le pays central des plaines de roseaux furent de nouveau éclairés[18]. Le soleil peut maintenant se retirer, pour un temps, chaque nuit – ainsi que le fait la vie en un sommeil réparateur ; mais l'auguste *shimenawa* l'empêche de disparaître définitivement.

La représentation du soleil par une déesse au lieu d'un dieu est une rare et précieuse survivance d'un contexte mythologique archaïque qui, apparemment, était autrefois largement répandu. La grande divinité maternelle du sud de l'Arabie est Ilat, le soleil sous son aspect féminin. En allemand, le mot « soleil » (*die Sonne*) est du genre féminin. Partout, en Sibérie aussi bien qu'en Amérique du Nord, des légendes éparses ont perpétué la tradition d'un soleil féminin. Et le conte du Petit Chaperon Rouge qu'un chasseur délivra du ventre du loup qui l'avait dévoré nous apporte le lointain écho d'une aventure comparable à celle d'Amaterasu. Des vestiges en subsistent dans de nombreux pays ; mais ce n'est qu'au Japon que, de nos jours, on trouve encore vivante la grande mythologie d'autrefois ; le Mikado, en effet, est le descendant direct d'Amaterasu, laquelle, en tant qu'ancêtre de la maison royale, est honorée comme l'une des divinités suprêmes de la tradition nationale du Shinto. Dans les aventures qui surviennent à la déesse-soleil transparaît une manière de ressentir le monde qui diffère de celle que nous percevons dans les mythes du *dieu*-soleil, maintenant que nous les connaissons mieux : une certaine tendresse à l'égard du don adorable de la lumière, une douce gratitude pour tout ce qu'elle permet de voir – autant de traits qui ont caractérisé autrefois le sentiment religieux de bon nombre de peuples.

Le miroir, l'épée et l'arbre, nous les connaissons. Le miroir, reflétant la déesse et l'arrachant à l'auguste repos de la non-manifestation divine, est le symbole du monde. Il est l'espace dans lequel son image se reflète. La divinité se plaît à y contempler sa propre gloire, et ce plaisir par là même suscite l'acte de manifestation ou « création ». L'épée est une contrepartie de la foudre. L'arbre est l'Axe du Monde sous son aspect d'arbre fécond qui exauce les souhaits – pareil à celui que les chrétiens érigent dans leurs maisons lors du solstice d'hiver, époque de la renaissance, du retour du soleil, joyeuse coutume héritée du paganisme allemand et qui a donné à l'allemand moderne son *Sonne* féminin. La danse d'Uzumé et le vacarme des dieux relèvent du carnaval ; le monde, laissé sens dessus dessous par la retraite de la divinité supérieure, se réjouit de la venue du renouveau. Et la *Shimenawa*, l'auguste corde de paille tendue derrière la déesse lorsqu'elle réapparut, symbolise la grâce miraculeuse du retour de la lumière. Cette *Shimenawa* est l'un des plus marquants, des

plus importants et discrètement éloquents des symboles traditionnels de la religion populaire du Japon. Suspendue au-dessus de l'entrée des temples, courant en guirlandes le long des rues à la fête du Nouvel An, elle signifie la rénovation du monde lors du passage du seuil du retour. Si la croix chrétienne est le symbole le plus évocateur de l'entrée mythologique dans les abîmes de la mort, la *Shimenawa* est le signe le plus modeste de la résurrection. Toutes deux symbolisent la mystérieuse frontière qui sépare les mondes – la ligne existante et non existante.

Amaterasu est la sœur orientale de la grande Inanna, la déesse suprême des antiques tablettes cunéiformes de Sumer dont nous avons déjà suivi la descente dans le monde inférieur. Inanna, Ishtar, Astarté, Aphrodite, Vénus : tels sont les noms qu'elle a successivement portés au cours des époques de civilisation qui ont marqué le développement de l'Occident – associés non pas au soleil, mais à la planète qui porte son nom et, en même temps, à la lune, aux cieux et à la terre fertile. En Égypte, elle devint la déesse de Sirius, l'Étoile du Chien, dont la réapparition annuelle dans le ciel annonçait la saison de la crue fertilisante du Nil.

Inanna, on s'en souvient, descendit des cieux dans la région infernale où régnait sa sœur, son opposée, la reine de la Mort, Ereshkigal. Et elle laissa derrière elle Ninshubur, son messager, avec ordre de venir à son secours si elle ne revenait pas. Elle dut se présenter nue devant les sept juges : ils fixèrent les yeux sur elle, elle fut changée en cadavre, et le cadavre, nous l'avons vu, fut pendu à un poteau.

*Trois jours et trois nuits s'étant écoulés**,
Le messager d'Inanna, Ninshubur,
Son messager des paroles favorables,
Son porteur de mots de réconfort,
Remplit le ciel de lamentations à son sujet,
La réclamant à grands cris dans le sanctuaire de l'assemblée
Courant en tous sens après elle dans la maison des dieux...
Comme un indigent, d'un seul vêtement il s'habilla pour elle,
Vers l'Ekur, la maison d'Enlil, solitaire, il dirigea ses pas.

Ainsi commence la délivrance de la déesse et ces vers indiquent clairement qu'Inanna avait une si parfaite connaissance de la puissance qui dominait la région dans laquelle elle allait pénétrer qu'elle avait pris la précaution de charger quelqu'un de la réveiller. Ninshubur se dirigea d'abord vers le dieu Enlil ; mais il lui fut répondu que, Inanna étant allée du grand en haut au grand en bas, dans le monde infernal, les lois du monde infernal prévaudraient.

---

* Comparer au Credo chrétien : « Il descendit aux enfers, le troisième jour fut ressuscité des morts.... »



Fig. 49. – Le retour *(relief de marbre, Italie/Grèce, vers Ve siècle av. J.-C.)*

Ninshubur, ensuite, alla vers le dieu Nanna ; mais le dieu dit qu'elle était allée du grand en haut au grand en bas et que, dans le monde infernal, les lois du monde infernal prévalaient. Ninshubur alla vers le dieu Enki ; et le dieu Enki conçut un plan. Il façonna deux créatures sans sexe et leur remit la « nourriture de vie » et 1'« eau de vie » avec l'ordre de se rendre aux enfers et de répandre cette nourriture et cette eau par soixante fois sur le cadavre pendu d'Inanna.

Enlil était le dieu de l'air sumérien, Nanna, le dieu de la lune, Enki le dieu de l'eau et de la sagesse. À l'époque où fut composé ce document (IIIe millénaire av. J.-C.). Enlil était la principale divinité du panthéon sumérien. Il était prompt à la colère. C'est lui qui envoya le Déluge. Nanna était l'un de ses fils. Dans les mythes, le dieu bienfaisant Enki apparaît dans un rôle caractéristique, celui de l'Aide. Il est le patron et le conseiller à la fois de Gilgamesh et du héros du déluge, Atrahasis-Utnapishtim-Noé. Le thème d'Enki opposé à Enlil est repris par la mythologie classique dans les rôles opposés de Poséidon et de Zeus (Neptune à Jupiter).

Sur le cadavre pendu au poteau ils envoyèrent la crainte des rayons du feu,
Par soixante fois la nourriture de vie, par soixante fois l'eau de vie, ils répandirent sur lui,
Inanna se leva.
Inanna remonta du monde inférieur,
Les Anunnaki s'enfuirent,

Et celui qui appartenait au monde inférieur pouvait en paix descendre dans le monde inférieur ;
Lorsque Inanna remonte du monde inférieur,
En vérité les morts se hâtent au-devant d'elle.
Inanna remonte du monde inférieur,
Les petits démons comme des roseaux,
Les grands démons comme des calames,
Marchaient à ses côtés.
Ceux qui marchaient devant elle tenaient un bâton à la main,
Ceux qui marchaient à ses côtés portaient une arme à la ceinture,
Ceux qui la précédaient,
Ceux qui précédaient Inanna,
Étaient des êtres qui ne connaissent pas la nourriture, qui ne connaissent pas l'eau,
Qui ne mangent pas de farine répandue,
Qui ne boivent pas le vin versé en libation,
Qui tiennent la femme éloignée des reins de l'homme,
Qui tiennent l'enfant éloigné des seins de la mère nourricière.

Entourée de cette foule de spectres horribles, Inanna erra à travers le pays de Sumer, allant de ville en ville[19].

Ces trois exemples, provenant de cultures très éloignées les unes des autres – le Corbeau, Amaterasu et Inanna –, illustrent abondamment la « délivrance obtenue avec l'aide de l'extérieur ». Ils montrent, dans les étapes finales de l'aventure, l'action ininterrompue de la force surnaturelle qui accompagne l'élu tout au long de son épreuve. Sa conscience ayant succombé, l'inconscient seul pourvoit à son équilibre et l'élu renaît au monde dont il est issu. Au lieu de tenter de préserver son *ego*, comme dans le thème de la fuite magique, il l'abandonne et, néanmoins, par l'effet de la grâce, le retrouve.

Cela nous amène au point crucial de l'aventure, dont tout le voyage miraculeux n'a été qu'un prélude – étape particulièrement difficile, paradoxale, qui se situe au moment où le héros franchit le seuil du retour et passe du royaume mystique à l'univers de la vie quotidienne. Que le monde extérieur lui soit venu en aide, que des forces intérieures aient dirigé ses pas ou que des guides surnaturels l'aient soutenu en chemin, il lui faut encore pénétrer à nouveau, chargé de son trophée, dans ce monde qu'il a depuis longtemps oublié où les hommes, qui ne sont que fractions, s'imaginent être le tout. Il lui faut encore, avec cet élixir rédempteur de vie et annihilateur de l'*ego*, affronter la société, et subir le choc en retour des bons prétextes, de la sourde rancœur et des hommes bons qui ont de la peine à comprendre.

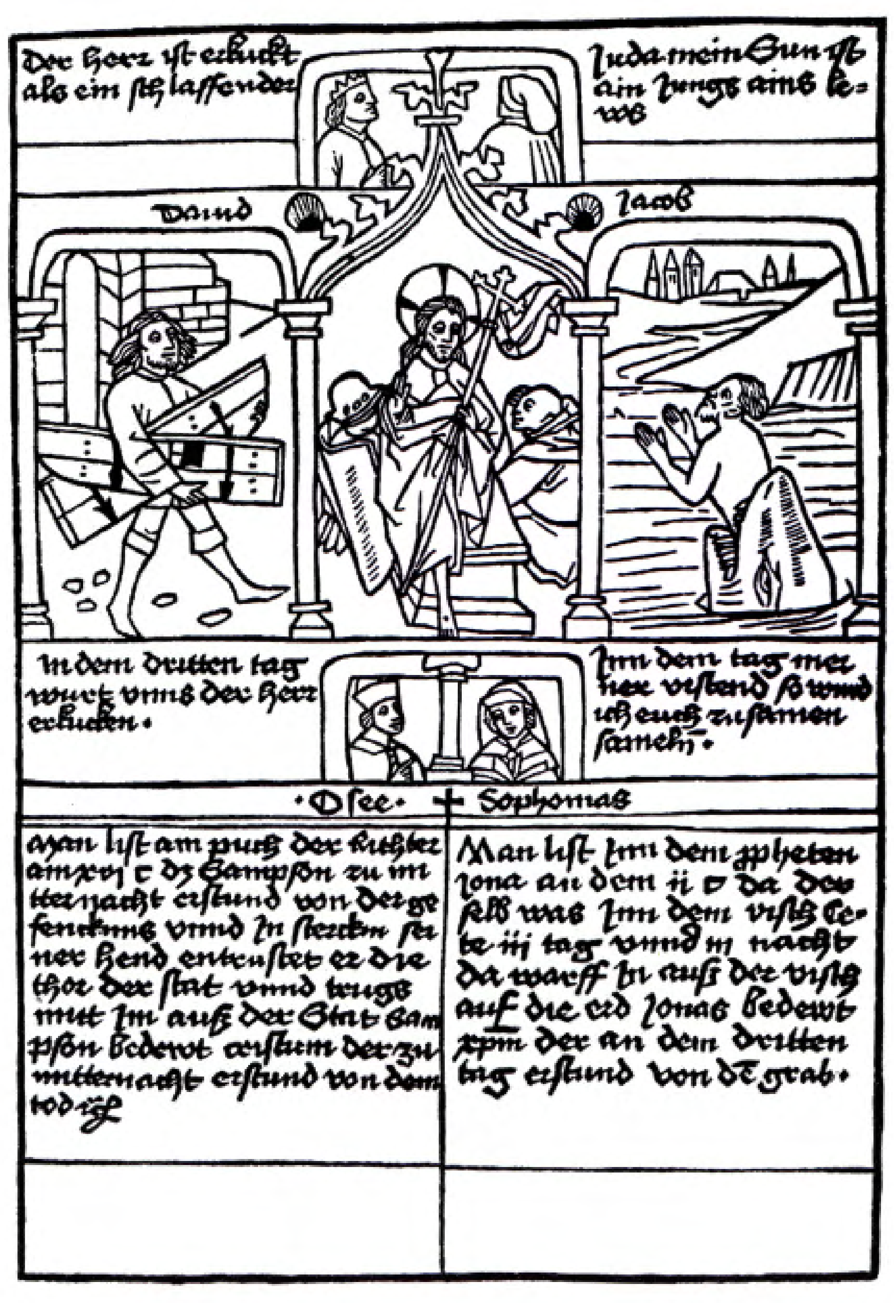


FIG. 50. – Le retour du Héros : Samson et les Colonnes du Temple ; Résurrection du Christ ; Jonas *(gravure Allemagne, 1471)*

4. Le passage du seuil au retour

Les deux mondes, le monde des dieux et celui des hommes, ne peuvent être représentés que séparés, aussi distincts l'un de l'autre que la vie et la mort, le jour et la nuit. Le héros quitte les régions familières et pénètre dans l'obscurité ; il y vit son aventure, même si, pour nous, il ne semble être que perdu, emprisonné ou en danger ; son retour se définit comme une remontée de cette région lointaine. En réalité cependant – et c'est là une des clés majeures pour comprendre le mythe et le symbole – les deux royaumes n'en forment qu'un. Le royaume des dieux est une dimension oubliée du monde que nous connaissons. L'exploration, volontaire ou involontaire, de cette dimension constitue l'essence même de l'exploit du héros. Les valeurs et les différences qui semblent importantes dans la vie courante disparaissent dans cette terrifiante assimilation du moi à ce qui n'était précédemment que « autre que soi ». Comme dans les histoires d'ogresses cannibales, la peur de perdre leur individuation propre peut représenter, pour les âmes non préparées, toute l'épreuve de l'expérience transcendantale. Mais l'âme héroïque avance avec hardiesse – et voit les sorcières se changer en déesses et les dragons, en chiens de garde des dieux.

Il subsistera toujours cependant, du point de vue de la conscience de veille habituelle, une certaine contradiction déconcertante entre la sagesse puisée des profondeurs et la circonspection généralement reconnue comme efficace dans le monde du jour. D'où le divorce fréquent entre opportunisme et force d'âme et la dégradation de l'existence humaine qui s'ensuit. Le martyre appartient aux saints, mais les gens ordinaires ont leurs institutions qu'on ne peut laisser croître comme les lis des champs. Simon Pierre ne cesse de tirer l'épée, comme au Jardin des Oliviers, pour défendre le créateur et soutien du monde[20]. La connaissance rapportée des profondeurs transcendantes, rationalisée aussitôt, ne tarde pas à dégénérer complètement en irréalité, et la nécessité qu'un autre héros régénère le monde devient impérieuse.

Mais comment enseigner encore ce qui a été correctement enseigné et incorrectement assimilé des milliers et des milliers de fois au long des millénaires de prudente déraison de l'humanité ? Telle est la tâche ultime et difficile du héros. Comment traduire dans le langage du monde du jour le message de l'obscurité qui défie toute formulation ? Comment représenter sur le plan bidimensionnel une forme tridimensionnelle ? Ou exprimer dans une image tridimensionnelle une signification multidimensionnelle ? Comment traduire en termes de « oui » et de « non » des révélations qui anéantissent toutes les tentatives de définir les paires de contraires ? Comment communiquer à des gens qui ne s'attachent qu'au témoignage exclusif des sens le message du vide, créateur de tout ?

Bien des échecs attestent les difficultés de repasser ce seuil pour réassumer la vie. La première difficulté du héros à son retour, après la vision de plénitude

qu'il a reçue, est de reconnaître une réalité aux joies et aux peines passagères, aux banalités et aux bruyantes trivialités de la vie. Pourquoi réintégrer un tel monde ? Pourquoi tenter de rendre plausible, ou même intéressante, à des hommes et à des femmes en proie à leurs passions, l'expérience de la béatitude transcendantale ? Comme les rêves qui, la nuit, paraissaient importants, peuvent sembler tout simplement ineptes à la lumière du jour, ainsi le poète et le prophète peuvent-ils se voir, jouant le rôle de fou devant un jury au jugement sérieux. Il est facile d'envoyer toute la communauté au diable et de se retirer dans sa forteresse céleste, d'en fermer la porte et de la verrouiller. Mais si, dans l'intervalle, quelque accoucheur spirituel a rendu la retraite impossible en tendant la *shimenawa,* la tâche de représenter l'éternité dans le temps, et de percevoir dans le temps l'éternité, ne peut plus alors être éludée.

L'histoire de Rip Van Winkle illustre la situation délicate dans laquelle se trouve le héros lors de son retour au monde. Rip pénétra dans le royaume de l'aventure et s'y déplaçait inconsciemment, comme nous le faisons tous, chaque nuit, en nous endormant. Les hindous affirment que, dans le sommeil profond, le soi, unifié, est dans un état de béatitude. C'est pourquoi l'état de sommeil profond est appelé état de cognition[21]. Mais, bien que ces incursions nocturnes dans l'obscurité-source nous régénèrent et nous soutiennent, nos vies n'en sont pas transformées pour autant nous en revenons comme Rip, sans rien à montrer au sortir de notre expérience, si ce n'est nos moustaches.

> Il chercha des yeux son fusil, mais à la place de son beau fusil de chasse bien graissé, il trouva près de lui un vieux fusil à pierre, le canon incrusté de rouille, la platine à silex disloquée, la monture rongée par les vers… Comme il se levait pour partir, il constata que ses articulations étaient raides et qu'il n'était pas aussi alerte que de coutume… Aux abords du village, il rencontra des gens, mais il ne reconnut personne ; ce qui le surprit quelque peu, car il pensait connaître tout le monde aux alentours. Leurs vêtements aussi étaient tout différents de ceux auxquels il était habitué. Ils le dévisageaient tout en manifestant une surprise égale à la sienne et chaque fois qu'ils jetaient les yeux sur lui, invariablement, ils se touchaient le menton. Ce geste constamment répété amena Rip à faire involontairement de même quand, à son étonnement, il constata que sa barbe avait poussé d'un pied… Il commença à se demander si lui et le monde qui l'entourait n'étaient pas ensorcelés…
>
> L'apparence de Rip, avec sa longue barbe grisonnante, son vieux fusil rouillé, son habit grossier et le bataillon de femmes et d'enfants qu'il avait à ses trousses, attira bientôt l'attention des politiciens de taverne. Ils se rassemblèrent autour de lui, le dévisageant de la tête aux pieds avec une intense curiosité. L'orateur public se poussa vers lui et, le tirant, légèrement à l'écart, s'enquit du parti pour lequel il votait. Rip regardait interdit, d'un œil vide et étonné. Un autre homme, de petite taille et l'air affairé, le poussa par le bras et, s'élevant sur la pointe des pieds, lui demanda à l'oreille s'il était Démocrate ou Fédéral. Rip était tout aussi en peine de comprendre la

question quand un vieux monsieur à l'air entendu et fort de son importance, un chapeau pointu sur la tête, se fraya un chemin dans la foule en jouant des coudes et, se plantant devant Van Winkle – une main sur la hanche, l'autre sur sa canne, ses yeux perçants et son chapeau pointu le pénétrant jusqu'au fond de l'âme – lui demanda d'un ton grave ce qui l'amenait à l'élection, un fusil sur l'épaule et la populace à ses talons et s'il voulait provoquer une émeute dans le village. « Hélas, messieurs ! s'écria Rip, quelque peu alarmé. Je suis un homme pauvre et tranquille, originaire de cet endroit et un loyal sujet du roi, que Dieu le protège ! »
Une clameur générale s'éleva alors de l'assistance : « Un Tory ! Un Tory ! Un espion ! Un réfugié ! Saisissez-le ! Hors d'ici ! » Ce fut à grand-peine que l'homme à l'air important et au chapeau pointu rétablit l'ordre[22].

Plus décourageant encore que le sort de Rip est le récit de ce qui arriva au héros irlandais Oisin au retour de son long séjour chez la fille du roi du Pays de la Jeunesse. Oisin avait fait mieux que le pauvre Rip : il avait gardé les yeux ouverts dans le royaume de l'aventure. Il était descendu consciemment (éveillé) dans le royaume de l'inconscient (sommeil profond) et il avait incorporé à sa personnalité de veille les valeurs de l'expérience subliminale. Une transmutation s'était opérée. Mais cette circonstance hautement désirable accrut précisément les dangers de son retour. Comme sa personnalité tout entière s'était harmonisée aux puissances et aux formes de l'intemporel, tout en lui s'exposait à être nié et foudroyé lorsqu'il aurait à subir le choc des formes et des puissances temporelles.

Oisin, fils de Finn MacCool, chassant un jour avec ses hommes dans les forêts d'Érin, fut abordé par la fille du roi du Pays de la Jeunesse. Les compagnons d'Oisin étaient partis en avant avec les prises de la journée, laissant leur maître, avec ses trois chiens, revenir par ses propres moyens. Et l'être mystérieux lui était apparu sous l'aspect d'une femme au corps magnifique, mais dont la tête était celle d'un porc. Elle lui expliqua qu'elle avait été ensorcelée par un druide et lui assura que sa tête disparaîtrait à l'instant où il l'épouserait. « Eh bien, si, pour toi, les choses sont ainsi et si te marier avec moi doit te délivrer de ce sort, je ne te laisserai pas plus longtemps avec une tête de porc. »

Dans l'instant la tête de porc disparut et ils prirent ensemble le chemin de Tir na n-Og, le Pays de la Jeunesse. Oisin, devenu roi, y demeura durant de longues et heureuses années. Mais, un jour, se tournant vers son épouse surnaturelle, il lui dit :

« Je voudrais bien être aujourd'hui en Érin et voir mon père et ses hommes.
– Si tu y vas, lui dit sa femme, et poses le pied sur la terre d'Érin, tu ne retourneras plus jamais ici près de moi et tu deviendras un vieil homme aveugle. Combien de temps penses-tu qu'il s'est écoulé depuis ton arrivée ici ?
– Trois ans, à peu près, dit Oisin.

– Il y a trois cents ans que tu es arrivé avec moi dans ce royaume. S'il te faut aller en Érin, je te donnerai ce coursier blanc pour te porter ; mais si tu en descends ou si tu touches le sol d'Érin de ton pied, à l'instant même le coursier fera demi-tour et là où il t'aura laissé, tu seras un pauvre vieil homme.
– Je reviendrai, ne crains rien, dit Oisin. N'ai-je pas de bonnes raisons de revenir ? Mais il faut qu'une fois encore je voie mon père, mon fils et mes amis en Érin. Ne serait-ce qu'un moment. »
Elle harnacha le coursier et dit à Oisin : « Ce coursier te portera où tu voudras. »
Oisin ne s'arrêta pas que le coursier n'ait atteint le sol d'Érin ; et il chevaucha d'un trait jusqu'à Knock Patrick en Munster, où il vit un homme qui faisait paître des vaches. Dans le champ où pâturaient les vaches, il y avait une large pierre plate.
« Approche, dit Oisin au bouvier. Retourne cette pierre, je te prie.
– Impossible, dit le bouvier, car je ne pourrais la soulever et serions-nous plus de vingt hommes comme moi qu'il en serait de même. »
Oisin fit avancer son cheval jusqu'à la pierre, se pencha pour l'atteindre, la saisit et la retourna. Sous la pierre se trouvait la grande trompe des Fénians (le *borabu),* enroulée comme un coquillage ; et la règle exigeait que lorsqu'un homme des Fénians sonnait du *borabu*, les autres membres se rassemblassent aussitôt, quelle que soit la partie de la contrée où ils se trouvaient à ce moment-là.

Les hommes de Finn MacCool étaient tous des géants et portaient le nom de Fénians. Oisin, le fils de Finn MacCool, avait été l'un des leurs. Mais leur temps était passé depuis longtemps et les habitants du pays n'étaient plus les hommes de grande stature de jadis. Des légendes comme celle-ci, qui évoquent d'archaïques géants, se retrouvent dans toutes les traditions populaires ; le mythe du roi Muchukunda rapporté plus haut en est un exemple (p. 155-157). On peut leur comparer la longue vie des patriarches hébreux : Adam vécut neuf cent trente ans, Seth neuf cent douze ans, Enoch neuf cent cinq ans, etc.[23].

« Apporte-moi cette trompe, demanda Oisin au bouvier.
– Impossible, dit le bouvier ; car je ne pourrais la soulever de terre, serait-ce avec le renfort d'un grand nombre d'hommes comme moi. »
Alors Oisin s'approcha de la trompe et, se penchant pour l'atteindre, il la saisit dans ses mains. Mais il était si impatient d'en sonner qu'il en oublia tout et, dans le mouvement qu'il fit, il glissa et son pied toucha terre. À l'instant même, le coursier avait fait demi-tour, laissant Oisin gisant au sol, comme un vieil homme aveugle[24].

Le thème des cent années d'existence terrestre équivalant à une année au Paradis est bien connu des mythes. Le cercle complet de cent signifie la totalité ;

de même que les trois cent soixante degrés du cercle. C'est pourquoi, dans les Puranas hindous, une année de la vie des dieux équivaut à trois cent soixante années de la vie des hommes. Chez les dieux de l'Olympe, chacun des éons qui, l'un après l'autre, se succèdent dans l'histoire terrestre révèle toujours la forme harmonieuse de leur ronde considérée dans sa totalité ; de sorte que là où les hommes ne voient que changement et mort, les bienheureux contemplent la forme immuable, le monde sans fin. Mais il s'agit maintenant de conserver cette vision cosmique face à la peine et à la joie terrestres immédiates. La saveur des fruits de la connaissance temporelle éloigne l'esprit du centre de l'éon où il était concentré et l'attire vers la périphérie où se joue l'événement immédiat. L'équilibre parfait est rompu, l'esprit chancelle, le héros tombe.

L'image du cheval qui isole le héros et le préserve ainsi de tout contact direct avec la terre, tout en lui permettant de se déplacer parmi les peuples du monde, est un exemple éloquent de cette précaution essentielle qu'observent généralement ceux qui sont investis de force supranormale. Montezuma, empereur du Mexique, ne mettait jamais le pied par terre ; il était toujours porté sur les épaules des nobles et, s'il descendait quelque part, on plaçait de riches tapis sous ses pas… Dans son palais, le roi de Perse marchait sur des tapis que personne d'autre ne devait fouler ; hors de son palais, on ne le voyait jamais à pied, mais seulement dans un chariot ou à cheval… Ni les rois de l'Ouganda, ni leur mère, ni leur reine, ne doivent non plus aller à pied en dehors des vastes enceintes dans lesquelles ils vivent. Toutes les fois qu'ils sortent, ils sont portés sur les épaules d'homme du clan du Buffle, dont plusieurs accompagnent ces personnages royaux dans leurs voyages et portent le fardeau à tour de rôle. Le roi s'assoit à califourchon sur le cou du porteur, une jambe sur chaque épaule et les pieds retenus sous les bras. Quand l'un de ces porteurs royaux est fatigué, il fait passer le roi sur les épaules d'un autre porteur, sans laisser les pieds du roi toucher le sol[25].

Sir James George Frazer explique sous cette forme imagée pour quelles raisons il est interdit, de par le monde, au personnage divin de toucher le sol de son pied :

> Le philosophe primitif conçoit apparemment la sainteté, la vertu magique ou le tabou, quel que soit le nom que l'on donne à cette qualité mystérieuse qui est censée pénétrer les personnes sacrées ou taboues, comme une substance physique ou fluide, dont l'homme sacré est chargé, tout comme une bouteille de Leyde est chargée d'électricité accumulée ; et de même qu'on peut décharger l'électricité par contact avec un bon conducteur, la sainteté ou la vertu magique, dans l'homme, peut se décharger et disparaître par contact avec le sol qui, d'après cette théorie, sert d'excellent conducteur au fluide magique. Aussi, pour empêcher la charge de se gaspiller, il faut empêcher avec soin le personnage sacré ou tabou de toucher terre ; il faut, dans le langage de l'électricité, l'isoler, si on ne veut pas le vider de la substance ou du fluide précieux dont il est, comme une bouteille, empli

> jusqu'aux bords. Et dans beaucoup de cas, apparemment, on recommande l'isolation de la personne taboue, comme une précaution prise non seulement dans son intérêt mais dans celui des autres ; puisque la vertu de la sainteté ou du tabou est, pour ainsi dire, un puissant explosif que le plus léger contact peut faire éclater, il est nécessaire, dans l'intérêt de la sécurité générale, de la garder dans d'étroites limites, de peur qu'en explosant elle ne ruine, n'emporte et ne détruise tout ce qui la touche[26].

Cette précaution se justifie indubitablement sur un plan psychologique. L'Anglais qui, en pleine jungle nigérienne, s'habille pour dîner sent qu'il y a une raison à son acte. Le jeune artiste qui arbore des favoris dans le hall du Ritz se fera un plaisir d'expliquer son comportement. Le col ecclésiastique classe l'homme d'Église à part. Une religieuse du XXe siècle circule dans un habit qui date du Moyen Âge. Par son alliance, la femme mariée s'isole plus ou moins.

Les nouvelles de Somerset Maugham décrivent les métamorphoses qui accablent ceux qui portent sur leurs épaules le fardeau d'être blancs, lorsqu'ils négligent le tabou d'endosser un smoking pour dîner. Bien des chansons populaires rappellent les dangers qui surgissent quand l'anneau se brise. Et les mythes – ceux, par exemple, qu'a recueillis Ovide dans son vaste résumé *Les Métamorphoses* – reprennent sans cesse le thème des transformations saisissantes qui se produisent lorsque l'isolant qui sépare un centre de force hautement concentré du champ de moindre puissance du monde ambiant se trouve supprimé tout à coup, sans précaution appropriée. Chez les Germains et les Celtes, l'elfe ou le gnome de leurs contes de fées que surprend le lever du soleil se transforment instantanément en pierre ou en bâton.

Mais pour que son aventure aboutisse, le héros doit survivre à la violence du choc que provoque son retour au monde. Jamais Rip Van Winkle ne sut par quelle expérience il était passé ; son retour fut une farce ; Oisin, lui, le comprit, mais il ne sut pas rester centré dans son expérience et il tomba. Kamer-al-Zaman eut plus de chance que les autres. Il vécut, éveillé, l'expérience de la béatitude du sommeil profond et, au retour de son aventure incroyable, se retrouva à la lumière du jour en possession d'un talisman si convaincant qu'il parvint à conserver une pleine confiance en soi, face à toutes les désillusions et à toutes les déceptions.

Tandis qu'il dormait dans sa tour, les deux djinns, Dahnash et Maymunah, transportèrent de la lointaine Chine la fille du seigneur des Îles et des Mers et des Sept Palais. Elle se nommait princesse Boudour. Ils placèrent sur la même couche la jeune fille endormie à côté du prince persan. Les djinns découvrirent les deux visages et virent qu'ils se ressemblaient comme des jumeaux. « Par Allah, s'écria Dahnash, oh ! maîtresse, c'est ma bien-aimée qui est la plus belle. » Mais Maymunah, l'esprit féminin, qui aimait Kamer-al-Zaman, rétorqua : « Non pas, c'est le mien qui est le plus beau. » Là-dessus, ils discutèrent, argumentèrent, se défiant tour à tour si bien qu'enfin Dahnash proposa de recourir à un arbitre impartial.

Maymunah frappa le sol de son pied et il en sortit un ifrit, borgne, bossu et pustuleux, avec le visage tout entaillé, du haut jusqu'en bas, de paupières ; il avait sept cornes sur la tête, quatre mèches de cheveux lui tombaient jusqu'aux talons ; ses mains étaient semblables à des fourches, ses jambes à des mâts, ses ongles à des griffes de lion, ses pieds à des sabots d'âne sauvage. Le monstre baisa respectueusement le sol devant Maymunah et s'enquit de ses désirs. Informé qu'il devait juger entre les deux jeunes gens étendus sur le lit, le bras de l'un passé sous le cou de l'autre, il les contempla longuement, s'émerveillant de leur beauté, puis se tournant vers Maymunah et Dahnash, il rendit son verdict.

« Par Allah, si vous voulez la vérité, dit-il, ils sont tous deux d'égale beauté. Il m'est impossible de donner la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre, car l'un est homme et l'autre femme. Mais il me vient une idée ; nous pourrions les réveiller à tour de rôle, sans que l'autre le sache, et celui des deux qui témoignera un amour plus ardent à l'autre sera jugé le moins doué de beauté. »

Ils tombèrent d'accord. Dahnash se changea en puce et piqua Kamer-al-Zaman au cou. Le jeune homme se réveilla en sursaut et, d'un geste vif, se frotta l'endroit piqué car cela le brûlait et, ce faisant, se tourna légèrement de côté. Il trouva étendu près de lui un corps dont l'haleine était plus parfumée que le musc et la chair plus tendre que le beurre. Émerveillé, il s'assit, examina plus attentivement ce qui était à ses côtés et vit que c'était une jeune femme comparable à une perle, au soleil dans son éclat ou à une belle citadelle aperçue de loin et que surmonterait une coupole.

Kamer-al-Zaman tenta de la réveiller, mais Dahnash l'avait plongée dans un sommeil encore plus profond. Le jeune homme la secoua : « Oh, bien-aimée, réveille-toi et regarde-moi », dit-il. Mais rien n'y fit. Elle ne bougea pas. Kamer-al-Zaman pensa que Boudour était la femme que son père voulait lui donner en mariage et une grande ardeur l'envahit. Mais il craignait que le roi son père ne fût caché en quelque endroit de la pièce. Aussi se ressaisit-il, se bornant à prendre la bague qu'elle portait au petit doigt et à la glisser au sien. Les ifrits le replongèrent alors dans le sommeil.

Boudour se comporta à l'opposé de Kamer-al-Zaman. Elle ne craignait ni ne songeait que quelqu'un pût se trouver là pour l'épier. De plus, Maymunah, à qui revenait de la réveiller, remontant le long de sa jambe, l'avait piquée, avec une perfidie toute féminine, en un endroit sensible. La belle, la noble, la radieuse Boudour, découvrant à ses côtés son complément masculin et s'apercevant qu'il lui avait déjà pris sa bague, incapable ni de le réveiller ni d'imaginer ce qu'il lui avait fait, délirante d'amour, troublée à l'extrême par cette présence charnelle à ses côtés, perdit tout contrôle et atteignit le paroxysme de la passion impuissante.

> Le désir s'empara d'elle de toute sa violence, car le désir chez les femmes est plus intense que chez les hommes, et elle rougit de son impudeur. Elle lui ôta sa bague et la mit à son doigt à la place de l'anneau qu'il lui avait pris ; elle baisa ses lèvres, ses mains et son corps tout entier ; puis elle le prit

contre son cœur et lui entoura le cou de ses bras, une main glissée sous son aisselle et, dans cet enlacement, elle s'endormit à son côté.

Dahnash avait donc perdu la partie. Boudour fut ramenée en Chine. Le lendemain matin, quand les deux jeunes gens s'éveillèrent, l'Asie tout entière les séparant maintenant, et qu'ils se tournèrent sur leur couche, ils ne virent plus personne à leur côté. Chacun dans sa demeure se mit à crier, frappant et tuant au hasard dans son entourage, perdant complètement la raison. Kamar-al-Zaman fut pris de langueur ; le roi son père s'assit à son chevet, pleurant et se lamentant sans plus le quitter ni de nuit ni de jour. Quant à la princesse Boudour, on dut lui lier les poignets et l'attacher à une fenêtre du palais à l'aide d'une chaîne passée autour de son cou[27].

Les déchaînements que provoquent cette rencontre et cette séparation sont caractéristiques des souffrances de l'amour. Lorsqu'un cœur, en effet, persévère dans la voie de son destin, se refusant à tout apaisement, grands alors sont les tourments ; et grand aussi le danger. Des forces auront néanmoins été mises en mouvement, qui dépassent toute appréhension des sens. Bien qu'en des lieux fort distants du monde, des événements se succéderont qui, progressivement, les rapprocheront et de miraculeuses coïncidences permettront que l'inévitable s'accomplisse. Qu'en témoignage de la rencontre d'une âme avec son autre moitié, un anneau-talisman soit rapporté, au lieu du seul souvenir, est le signe que le cœur s'était là éveillé à ce qui avait échappé à Rip Van Winkle. C'est le signe également que l'esprit de veille a acquis la conviction que la réalité des profondeurs n'est pas démentie par la réalité de la vie ordinaire. Cela signifie aussi que le héros, maintenant, est appelé à harmoniser ses deux mondes.

La suite de la longue histoire de Kamar-al-Zaman est le récit du lent, quoique merveilleux, cheminement d'un destin appelé à se réaliser. Rares sont ceux qui ont un destin ; seul y a droit le héros qui a plongé pour l'atteindre et qui a resurgi – en possession d'un anneau.

5. *Maître des deux mondes*

L'ART DU MAÎTRE est la faculté qu'il a de franchir librement la ligne de partage des mondes, de passer de la perspective des manifestations temporelles à celle des profondeurs causales et inversement, sans confondre les principes de l'un avec ceux de l'autre, tout en permettant cependant à l'esprit de connaître l'un au moyen de l'autre. Le Danseur Cosmique, dit Nietzsche, ne pèse pas lourdement à la même place, mais gai, léger, il virevolte et bondit d'une attitude à l'autre. On ne peut exprimer qu'un seul point de vue à la fois, mais cela ne nie en rien les autres perspectives.

Il est rare que les mythes n'utilisent qu'une seule image pour dévoiler la totalité du mystère. Lorsqu'ils le font, c'est un symbole précieux, chargé de sens, qu'ils livrent à notre contemplation. Tel est le moment de la Transfiguration du Christ.

> Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les emmène à l'écart, sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent éblouissants comme la lumière. Et voici que leur apparurent Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec lui. Pierre alors, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est heureux que nous soyons ici ; si tu le veux, je fais faire ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, une pour Élie*. » Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre, et voici qu'une voix disait à la nuée : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, qui a toute ma ferveur ; écoutez-le. » À cette voix, les disciples tombèrent la face contre terre, tout effrayés. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : « Relevez-vous et n'ayez pas peur. » Et eux, levant les yeux, ne virent plus personne que lui, Jésus, seul. Comme ils descendaient de la montagne Jésus leur fit cette défense : « Ne parlez à personne de cette vision avant que le Fils de l'homme ne ressuscite d'entre les morts »[28].

La totalité du mythe est là, en cet instant : Jésus guide, voie, vision et compagnon de retour. Les disciples, ses initiés, quoique n'étant pas eux-mêmes maîtres en ce mystère, n'en sont pas moins conduits à la pleine expérience du paradoxe des deux mondes en un seul. Pierre fut si fort effrayé qu'il ne savait que dire[29]. La chair s'était dissoute devant leurs yeux pour révéler le Verbe. Ils tombèrent face contre terre et quand ils se relevèrent, la porte s'était refermée.

Il faut bien voir qu'ici ce moment d'éternité se situe à un niveau que n'atteint pas l'histoire romanesque de Kamer-al-Zaman, réalisant son destin individuel. Il ne s'agit pas seulement d'un maître franchissant dans les deux sens la ligne de partage des mondes ; nous assistons là à une pénétration infiniment plus profonde des abîmes. La réalisation d'un destin individuel n'est ni le mobile, ni

* « C'est qu'il ne savait que dire car ils étaient saisis de frayeur » (Saint Marc, IX, 6).

le thème de cette vision ; trois témoins, en effet, contemplèrent la révélation, et non un seul : elle ne peut donc être élucidée de manière satisfaisante dans les seuls termes de psychologie. On peut, évidemment, éluder la question. On peut mettre en doute que pareille scène se soit jamais produite. Mais cela ne nous serait d'aucune aide ; car ce qui nous intéresse à présent, c'est le symbolisme et ses problèmes, et non l'historicité des faits. Il nous est relativement indifférent de savoir si Rip Van Winkle, Kamer-al-Zaman et Jésus-Christ ont, ou non, réellement existé. Ce sont les *histoires* dont ils sont les protagonistes qui nous importent, et ces histoires sont si largement répandues à travers le monde – les héros différant selon la diversité des pays – que la question de savoir si telle ou telle personnification particulière du thème universel correspond ou non à un être historique, ayant réellement vécu, peut ne présenter qu'une importance secondaire. L'accent porté sur cet élément historique ne peut mener qu'à la confusion ; il ne peut qu'obscurcir le message symbolisé.

Quel sens donner alors à l'image de la Transfiguration ? C'est ce que nous devons nous demander. Mais afin de pouvoir en dégager la portée universelle et non pas la limiter à une secte particulière, il nous faut examiner maintenant un autre exemple, fort connu lui aussi, de cet événement archétype.

Les lignes qui suivent sont extraites du « Chant du Seigneur », la *Bhagavad Gita** des hindous. Le Seigneur, le jeune et beau Krishna, est une incarnation de Vishnu, le Dieu de l'Univers ; le prince Arjuna est son disciple et ami.

Arjuna dit : « Ô Seigneur, si tu me crois capable de le voir, ô maître des yogis, révèle-moi ton Impérissable Soi. » Le Seigneur dit :

> Vois mes formes par centaines et par milliers, multiples et divines, variées de couleur et d'aspect. Vois tous les dieux et tous les anges. Vois les innombrables merveilles que personne jusqu'ici n'a jamais contemplées. Vois aujourd'hui tout l'univers, le mobile et l'immuable, et tout ce que tu peux bien désirer voir, tout ce qui est concentré dans mon corps. Mais avec les yeux que tu as, tu ne peux pas me voir. Je te fais don de l'œil divin ; vois, maintenant, mon souverain pouvoir de yoga.

Ayant dit ces mots, le grand seigneur du yoga révéla à Arjuna sa forme suprême en tant que Vishnu. Pourvu de visages et d'yeux sans nombre, sous mille aspects merveilleux, paré de joyaux célestes, tenant levées des armes divines en grand nombre, portant des guirlandes et des vêtements célestes, oint de parfums divins, tout miraculeux, resplendissant, infini, la face tournée de toutes parts. Si la splendeur de mille soleils éclatait à la fois dans le ciel, on pourrait le comparer au rayonnement de cet Être Puissant. Dans la personne du Dieu des dieux, Arjuna vit tout l'univers, avec ses multiples divisions, toutes

* C'est principalement sur ce texte que s'appuie le sentiment religieux et dévotionnel de l'hindou moderne : une éthique y est formulée en un dialogue de dix-huit chapitres, qui constituent le livre VI du Mahabharata, la contrepartie indienne de l'Iliade.

ensemble ne faisant qu'un. Bouleversé par le prodige, les cheveux dressés sur la tête, Arjuna se prosterna devant le Seigneur, joignit les mains en signe d'hommage et dit :

> Dans ton corps, je vois tous les dieux et toutes les légions d'êtres, le Seigneur Brahma sur son trône de lotus, tous les patriarches et tous les serpents célestes.



Fig. 51. – Krishna guide Arjuna sur le champ de bataille
(gouache sur carton, Inde, XVIIIe s.)

> Je Te vois avec des myriades de bras et de poitrines, avec des myriades de visages et d'yeux ; je Te vois infini de forme, de tous côtés, mais je ne vois ni Ta fin, ni Ton milieu, ni Ton commencement, ô Seigneur de l'Univers, ô Forme Universelle. De toutes parts rayonnant de splendeur, je Te vois avec Ton diadème. Ta massue et Ton disque, étincelant partout comme un feu brûlant, éblouissant comme le soleil brûlant, incommensurable, difficile à voir. Tu es le Support Suprême de l'Univers ; Tu es le fidèle Gardien de la Loi Éternelle, Tu es pour moi l'Être Premier.

Cette vision se déploya devant Arjuna alors qu'il était sur le champ de bataille et qu'allait retentir la première sonnerie de l'appel au combat. Le dieu conduisant son char, le grand prince s'était lancé sur le terrain et avait pris place entre les deux peuples en armes. Ses armées avaient été rassemblées contre celles d'un usurpateur, son cousin, mais il venait de reconnaître, dans les rangs ennemis, une multitude d'hommes qu'il aimait. Sa raison se troubla. « Hélas ! dit-il au conducteur divin, nous allons commettre un grand péché,

nous qui sommes prêts à tuer nos parents pour satisfaire notre envie de posséder un royaume et d'en jouir ! Il vaudrait bien mieux pour moi que les fils de Dhritarashtra, les armes à la main, me tuent dans la bataille, moi qui suis sans armes et sans défense. Je ne combattrai pas. » Mais, entre-temps, le dieu séduisant l'avait exhorté au courage en répandant sur lui la sagesse du Seigneur et, pour finir, lui avait accordé cette vision. Alors le prince, confondu, contemple son ami transformé en personnification vivante du Soutien de l'Univers, mais il voit les héros des deux armées se précipiter dans les bouches terribles et innombrables de la déité. Saisi d'horreur, il s'écrie :

> Quand je regarde Ta forme flamboyante qui atteint les cieux et brille de toutes les couleurs, quand je Te vois la bouche béante, les yeux immenses et jetant des flammes, je tremble de peur et je ne trouve ni courage ni paix, ô Vishnu ! Quand je vois Tes bouches dont les dents acérées, tel le feu tout consumant du Temps, frappent de terreur, je suis désorienté et ne trouve pas de paix. Grâce, ô Seigneur des Dieux, ô demeure de l'Univers ! Tous les fils de Dhritarashtra et avec eux les légions des rois et Bhishma, Drona et Karna et tous les chefs de guerre de notre armée, tous ils se précipitent dans Tes bouches aux dents terribles et si effrayantes à voir. Quelques-uns sont pris entre Tes dents, leurs têtes écrasées et broyées. Comme les flots tumultueux des rivières se précipitent vers l'océan, de même les héros du monde mortel se précipitent dans Tes bouches qui flamboient avec fureur. Comme les papillons volent à tire-d'aile vers le feu impétueux qui les dévore, ces héros s'engouffrent éperdument dans les bouches qui les anéantissent. Tu te pourlèches les lèvres – dévorant tous les mondes, de toutes parts, de Tes bouches enflammées. Tes rayons ardents remplissent tout l'univers de leur splendeur et l'embrassent, ô Vishnu ! Dis-moi qui Tu es sous cette forme terrible ! Aie pitié. Je Te rends hommage, ô Dieu Suprême ! Je voudrais Te connaître, Toi qui es l'Un Premier ; car je ne comprends pas Ton dessein.

Le Seigneur dit :

> Je suis le Temps puissant qui détruit le monde, en ce moment occupé ici à tuer ces hommes. Même sans toi, tous ces guerriers rangés en ces armées affrontées cesseront d'être. Relève-toi donc et gagne la gloire ! Triomphe de tes ennemis et jouis d'un royaume prospère. Par Moi et par personne d'autre, ces guerriers ont déjà été tués ; sois seulement l'instrument, ô Arjuna. Tue Drona et Bhishma et Jayadratha et Karna et, avec eux, ces guerriers-là qui tous ont déjà été tués par Moi. Ne laisse pas la crainte te saisir. Combats ! Tu vaincras tes ennemis dans la bataille.

À ces mots de Krishna, Arjuna, tremblant, joignit ses mains en signe d'adoration et se prosterna. Au comble de l'effroi, il salua Krishna et Lui parla de nouveau, d'une voix hésitante :

> … Tu es le premier des Dieux, l'Âme ancienne ; Tu es la Base Suprême de l'Univers ; Tu es Celui qui connaît et Ce qui doit être connu, et le But Ultime. Et par Toi le monde est pénétré, ô Toi à la forme infinie. Tu es le Vent, la Mort, le Feu, la Lune et le Seigneur de l'Eau. Tu es le Premier Homme et le Grand Ancêtre. Gloire à Toi ! Hommage à Toi !… Je me réjouis d'avoir vu ce que personne n'a jamais encore contemplé ; mais mon esprit est saisi de crainte ; daigne me montrer Ton autre forme ; grâce, ô Seigneur des Dieux, ô demeure de l'Univers. Je voudrais Te voir comme avant, avec Ta couronne, Ta massue et le disque à la main. Assume de nouveau Ta forme à quatre bras, ô Toi aux milliers de bras et aux formes sans nombre.

Le Seigneur dit : « Par faveur, grâce à mon pouvoir de yoga, ô Arjuna, je t'ai montré cette forme suprême, resplendissante, universelle, infinie et primordiale, que personne n'a vue encore avant toi… Ne sois pas troublé ni effrayé d'avoir vu cette forme redoutable de Moi. Libre de toute crainte et la joie au cœur, contemple de nouveau Mon autre forme. »

Parlant ainsi à Arjuna, Krishna manifesta de nouveau Sa forme bienveillante et calma la frayeur du Pandava[30].

Le disciple a été gratifié d'une vision dont la portée transcendait la destinée humaine ordinaire et qui lui a révélé la nature essentielle du cosmos. Ce qui lui a été donné de voir n'était pas son destin personnel, mais celui de l'humanité, de la vie dans sa totalité, l'atome et tous les systèmes solaires ; et cela en termes adaptés à sa compréhension d'homme, c'est-à-dire en une vision anthropomorphe : l'Homme Cosmique.

Une initiation identique aurait pu être effectuée par le moyen d'autres images tout aussi adaptées : le Cheval cosmique, l'Aigle cosmique, l'Arbre cosmique, la Mante religieuse cosmique.

> Om. La tête du cheval sacrificiel est l'aurore, son œil le soleil, son souffle le vent, sa bouche ouverte le feu Vaishvanara, et le corps du cheval sacrificiel est l'année. Son dos est le ciel, son ventre l'atmosphère, son bas-ventre la terre, ses flancs les points cardinaux, ses côtes les points de l'horizon, ses membres les saisons, ses articulations les mois et les demi-mois, ses pieds les jours et les nuits, ses os les constellations, ses chairs les nuages. Sa nourriture à demi digérée est le sable, ses veines les fleuves, son foie et sa rate les montagnes, son poil les plantes et les arbres. Sa moitié antérieure est le soleil levant, sa moitié postérieure est le soleil couchant ; quand il bâille, c'est la lumière ; quand il s'ébroue, c'est le tonnerre ; quand il urine, c'est la pluie ; quand il hennit, c'est la voix[31].

> *………………… le corps de vie archétype,*
> *Un désir carnivore à bec crochu*
> *Soutenu par les ailes du vaste ouragan ; mais les yeux*
> *Étaient des trombes de sang ; les yeux étaient des entrailles béantes ; un sang noir*
> *Ruisselait des orbites défoncées jusqu'à la pointe du bec*

Et inondait les larges espaces du ciel vide.
Cependant la grande Vie continuait ; cependant la grande Vie
Était belle, elle buvait sa défaite et dévorait
Sa faim pour se rassasier[32].

L'arbre Cosmique est une représentation mythologique bien connue (dans les Eddas, Yggdrasil, la Cendre Universelle, en est un exemple). La Mante Religieuse joue un rôle majeur dans la mythologie des Boschimans d'Afrique du Sud.

L'image, tout aussi valable, du Cheval Cosmique, de l'Aigle Cosmique, de l'Arbre Cosmique ou de la Mante Religieuse Cosmique, aurait pu servir à réaliser une initiation semblable. Par ailleurs, la révélation que rapporte le « Chant du Seigneur » se fit en termes qui correspondaient à la caste et à la race d'Arjuna ; l'Homme Cosmique qu'il contempla était, comme lui, un aristocrate et un hindou. De même, en Palestine, l'Homme Cosmique apparut sous l'aspect d'un Juif, en Germanie, d'un Germain ; chez les Basutos, c'est un Noir, au Japon, un Japonais. La race et la stature du personnage, symbole de l'Universel immanent et transcendant appartient à l'histoire, non à la sémantique ; il en est de même du sexe : la Femme Cosmique, qui apparaît dans l'iconographie des jaïns* est un symbole tout aussi éloquent que l'Homme Cosmique.

Les symboles ne sont que des *véhicules* de communication ; il ne faut pas les prendre pour le terme final, le *contenu*, auquel ils renvoient. Si séduisants, si saisissants qu'ils puissent sembler, ils n'en sont pas moins qu'un moyen pratique, adapté à la compréhension. D'où la personnalité ou les personnalités de Dieu. Qu'on le représente en termes trinitaires, dualistes ou unitaires, en termes polythéistes, monothéistes ou hénothéistes, en mots ou en dessins, en tant que fait documenté ou vision apocalyptique – aucune de ces représentations ne doit être lue ou interprétée comme fin en soi. La difficulté, pour le théologien, est de conserver sa transparence au symbole, pour que ce dernier ne voile pas la lumière qu'il est censé communiquer. « Nous ne connaissons vraiment Dieu, en effet, écrit saint Thomas d'Aquin, que si nous le croyons au-dessus de tout ce que l'homme peut en concevoir »[33]. Et, dans le même esprit, il est écrit dans la *Kena Upanishad* : « Connaître, c'est ne pas connaître ; ne pas connaître, c'est connaître. »[34] Prendre le véhicule pour le contenu peut conduire à faire couler non seulement une encre de peu de valeur, mais un sang précieux.

Il est bon de remarquer, en outre, que la Transfiguration du Christ eut pour témoins des disciples qui avaient entièrement renoncé à leur volonté propre, des hommes qui avaient résolu depuis longtemps les questions de

---

* Le jaïnisme est une religion hindoue hétérodoxe (elle rejette l'autorité des Védas) dont l'iconographie révèle certains traits extraordinairement archaïques. (Voir infra, p. 225 sqq.) [Pour plus de détails sur la pensée de Campbell concernant le jaïnisme et la Femme Cosmique, voir son ouvrage Myths of Light (Novato, Californie ; New World Library), p. 93-101. – N.D.E.]

« vie », de « destinée personnelle », de « destin », par une totale abnégation de soi en leur Maître. « Ni par les Védas ou les austérités, ni par les aumônes ou le sacrifice, on ne peut obtenir cette vision que tu as eue, déclara Krishna lorsqu'il eut repris sa forme habituelle. Ce n'est que par dévotion à moi qu'on peut arriver à Me connaître dans cette forme, à Me réaliser vraiment et à entrer en Moi.

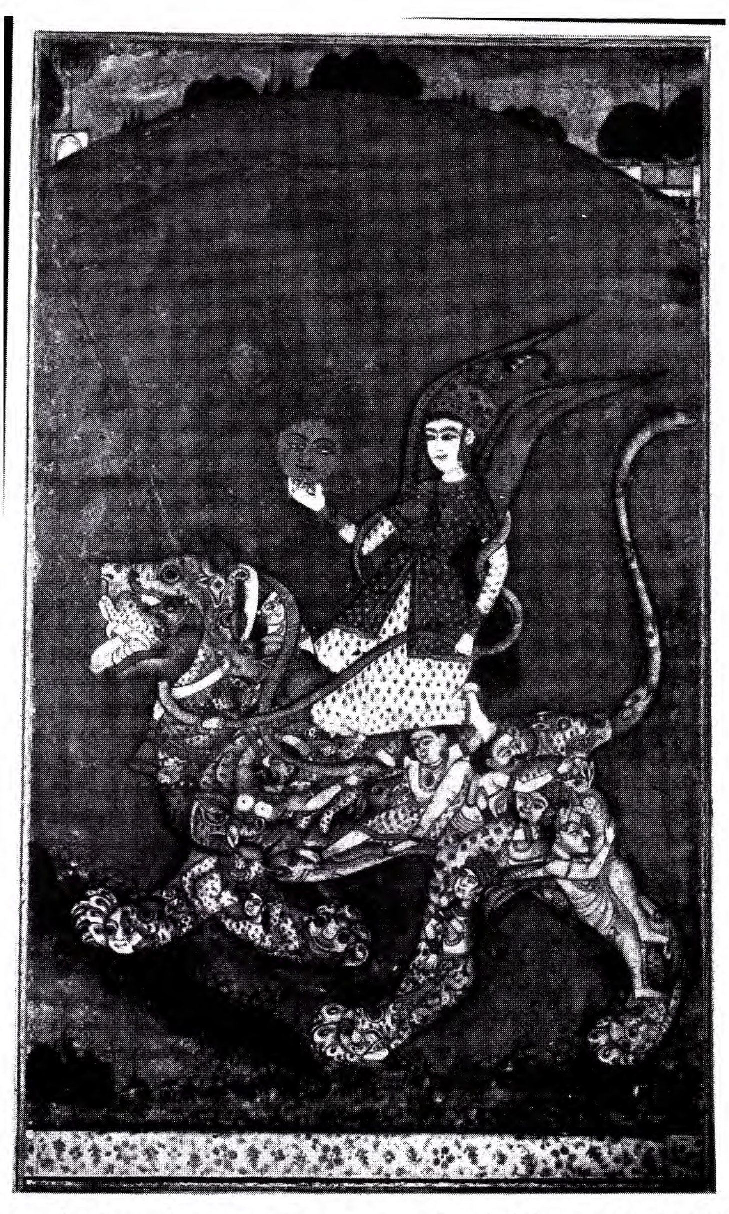


Fig. 52. – La déesse lionne cosmique portant le soleil *(estampe, Inde, XVIII[e] s.)*

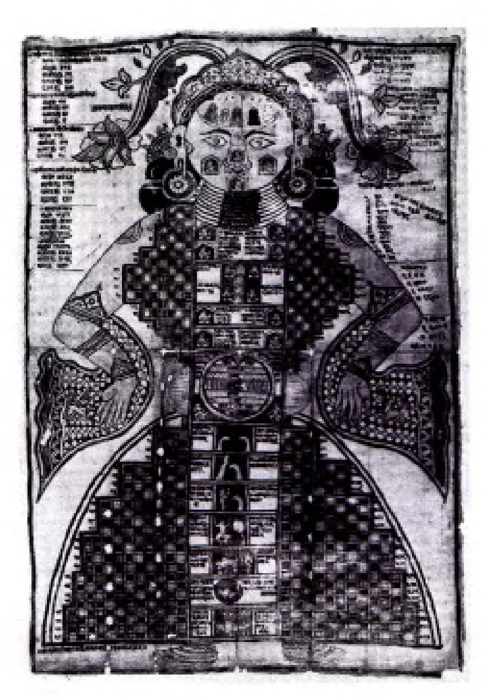


FIG. 53. – La Femme Cosmique des jaïns *(gouache sur tissu, Inde, XVIII[e] s.)*

Celui qui accomplit Mon ouvrage et Me regarde comme le But Suprême, celui qui est dévoué à moi et n'éprouve d'hostilité pour aucune créature, celui-là vient à Moi. »[35] Jésus exprima cette même vérité de manière plus succincte : « Celui qui perd sa vie à cause de moi la trouvera. »[36]

Le sens en est fort clair ; c'est le sens de toute pratique religieuse. L'individu, grâce à des disciplines psychologiques prolongées, renonce complètement à tout attachement à l'égard de ses propres limitations, idiosyncrasies, espoirs, craintes ; il ne résiste plus à l'annihilation de soi qui est la condition nécessaire préalable pour renaître dans la réalisation de la vérité ; et il devient ainsi, enfin, mûr pour la grande réunion. Ses ambitions personnelles étant totalement dissoutes, il ne tend plus son effort vers la vie, mais cède de plein gré à tout ce qui peut le traverser ; il devient, pour ainsi dire, un anonyme. La Loi vit en lui avec son consentement sans réserve.

Nombreux sont les personnages, particulièrement dans la vie et la mythologie des peuples d'Orient, qui illustrent cet état ultime de présence anonyme. Les sages dans leurs ermitages boisés et les mendiants errants qui jouent un si grand rôle dans ces pays ; dans le mythe, des personnages tels que le Juif Errant (méprisé, inconnu, quoique ayant dans sa poche la perle précieuse) ; le mendiant loqueteux pourchassé par les chiens ; le barde, en quête du miraculeux, dont la musique apaise les cœurs ; ou encore le dieu travesti, Wotan, Viracocha, Edshu, en sont des exemples.

Parfois un fou, parfois un sage, parfois un roi dans sa splendeur ; parfois errant, parfois aussi immobile qu'un python, parfois ayant une expression bienveillante ; parfois honoré, parfois insulté, parfois inconnu – ainsi vit l'homme parvenu à la réalisation, pour toujours bienheureux dans la félicité suprême. De même qu'un acteur ne cesse d'être un homme, qu'il porte son costume de scène ou qu'il le quitte, ainsi est le connaisseur parfait de l'Impérissable pour toujours l'Impérissable, et rien d'autre[37].

6. *Libre devant la vie*

Voyons maintenant quelles vont être les conséquences du passage miraculeux du seuil et du retour au monde.

Le champ de bataille symbolise l'espace où nous vivons et où toute créature vit de la mort d'une autre. Le fait de réaliser que vivre implique une culpabilité inévitable peut à ce point bouleverser les sentiments que, comme Hamlet ou Arjuna, on puisse refuser que les choses continuent d'en aller ainsi. Ou bien, comme le font la plupart d'entre nous, on peut se créer une fausse image de soi, absolument injustifiée, se prétendre un phénomène exceptionnel sur cette terre, non coupable comme le sont les autres, et excuser son inévitable péché en se prenant pour le représentant du bien. Une telle vertu accordée à soi-même conduit à une méconnaissance non seulement de soi, mais de la nature de l'homme comme du cosmos. Le mythe a pour but de dissiper le besoin d'une telle ignorance à l'égard de la vie, en opérant une réconciliation de la conscience individuelle avec la volonté universelle. Et cette réconciliation s'effectue par une réalisation de la relation véritable qui existe entre le phénomène passager temporel et cette vie impérissable qui vit et meurt en toutes choses.

> De même qu'un homme jette des vêtements usés pour en revêtir de neufs, de même le Soi incarné jette les corps usés et entre en de nouveaux corps. Les armes ne Le percent pas, le feu ne Le brûle pas, les eaux ne Le mouillent pas, le vent ne Le sèche pas. Ce Soi ne peut être ni percé, ni brûlé, ni mouillé, ni séché ; Éternel, tout pénétrant, stable, immuable, le Soi est à jamais le même[38].

L'homme agissant dans le monde, s'il se préoccupe du résultat de ses actes, ne se situe plus dans l'axe du principe d'éternité, mais s'il dépose les fruits de ses actions aux pieds du Dieu vivant, il est délivré par elles, comme par un sacrifice, des servitudes de l'océan de mort. « Accomplir sans attachement l'œuvre que tu dois faire… Me consacrant toutes les actions, l'esprit concentré sur le Soi, libre de tout espoir et d'égoïsme, guéri de la fièvre mentale, jette-toi dans le combat – inaccessible au regret. »[39]

Fort de cette vision intérieure, libre et calme dans ses actes, exalté de ce que la grâce de Viracocha se répande par sa main, le héros est le véhicule conscient de la Loi terrible et magnifique, qu'il soit boucher, jockey ou roi.

Gwion Bach qui, pour avoir bu trois gouttes du chaudron empoisonné de l'inspiration, fut mangé par la sorcière Keridwen, naquit à nouveau sous la forme d'un enfant et fut confié à la mer ; le lendemain, il fut trouvé dans un filet de pêcheur par un jeune homme malchanceux et amèrement déçu, appelé Elphin, fils du riche propriétaire terrien Gwyddno dont les chevaux avaient

péri par le poison qui avait débordé du chaudron lorsqu'il se fendit. Quand, ayant sorti le sac de cuir du filet et l'ayant ouvert, les hommes aperçurent le front de l'enfant, ils dirent à Elphin : « Regarde ! Un front radieux (*taliésin*) ! – Qu'il soit nommé Taliésin ! » dit Elphin. Il prit l'enfant dans ses bras et, se lamentant sur sa malchance, le plaça tristement derrière lui. Et, au lieu de faire trotter son cheval comme auparavant, il le fit aller lentement et l'enfant fut porté aussi doucement que s'il eût été assis sur le siège le plus douillet du monde. Alors l'enfant se mit à réciter à haute voix un poème pour consoler et louer Elphin et lui prédit gloire et honneur.

Bel Elphin, cesse de te lamenter !
Personne ne doit se plaindre de son sort.
Le désespoir n'apporte rien.
Aucun homme ne voit ce qui le soutient…
Si faible et si petit que je sois,
Sur la rive balayée par l'écume de l'Océan,
Au jour de la peine je te serai
Plus utile que trois cents saumons…

Lorsque Elphin arriva au château de son père, Gwyddno lui demanda s'il avait eu un bon coup de filet. « Oui, dit Elphin, mieux que du poisson. – Quoi donc ? demanda Gwyddno. Un barde », répondit Elphin. Alors Gwyddno dit : « Hélas, à quoi te servira-t-il ? » Et ce fut l'enfant lui-même qui répondit : « Plus de profit que la pêche ne lui a jamais procuré. » Gwyddno demanda : « Comment peux-tu parler, étant si petit ? » Et l'enfant lui répondit : « Je peux parler mieux que tu ne peux m'interroger. – Fais-moi entendre ce dont tu es capable », rétorqua Gwyddno. Alors Taliésin chanta un poème philosophique.

Or, un jour où le roi tenait sa cour, Taliésin se plaça dans un coin tranquille.

Et lorsque les bardes et les hérauts vinrent pour célébrer la largesse du roi et proclamer sa puissance et sa force, au moment où ils passèrent devant le coin où Taliésin était blotti, celui-ci leur fit une grimace et tapota ses lèvres avec ses doigts, tout en chantonnant « Blerwm, blerwm ». Nul ne fit bien attention à lui ; ils continuèrent tous à s'avancer vers le roi auquel ils rendirent hommage en s'inclinant devant lui selon l'usage, mais sans prononcer aucun mot, et en faisant la moue, des grimaces et « Blerwm, blerwm » avec leurs doigts sur leurs lèvres, comme ils l'avaient vu faire par le garçon. Le spectacle surprit le roi et lui donna à penser, en son for intérieur, que les bardes étaient pris de boisson. Aussi ordonna-t-il à l'un des seigneurs qui le servaient à table d'aller les trouver et de leur conseiller de rassembler leurs esprits, en leur rappelant où ils se trouvaient et comment il convenait de se comporter. Ce que le seigneur fit avec empressement. Mais leur déraison ne cessa pas pour autant. Alors le roi leur adressa son serviteur une seconde fois, et une troisième, les priant de quitter la salle. Pour finir, le roi ordonna à l'un de ses écuyers de frapper leur chef, lequel s'appelait

Heinin Vardd. L'écuyer prit un balai et lui en assena un tel coup sur la tête qu'il en retomba sur son siège. Puis il se leva et, se mettant à genoux, il demanda au roi de lui permettre de faire la preuve que leur manquement ne venait ni d'une lacune dans leur savoir, ni de l'ivresse, mais était due à l'influence d'un esprit qui se trouvait dans la salle. Après quoi, Heinin parla ainsi : « Ô Honorable roi, qu'il soit connu de Votre Grâce que si nous sommes muets, sans force pour parler, comme des hommes ivres, ce n'est pas que nous soyons sous l'empire de la boisson, mais sous l'influence d'un esprit qui est assis dans le coin là-bas, sous la forme d'un enfant. » Le roi ordonna aussitôt à l'écuyer de le lui amener. Celui-ci alla chercher Taliésin dans son coin et le conduisit devant le roi, qui lui demanda qui il était et d'où il venait. Et c'est en vers que Taliésin répondit au roi.

Je suis le premier des bardes d'Elphin,
Et mon pays d'origine est la région des étoiles d'été ;
Idno et Heinin m'ont appelé Merddin,*
Enfin, tous les rois m'appelleront Taliésin.
J'étais avec mon Seigneur dans la plus haute sphère,
Lors de la chute de Lucifer, dans la profondeur de l'enfer.
J'ai porté une bannière devant Alexandre ;
Je connais les noms des étoiles du Nord au Sud ;
J'ai été sur la Galaxie, au trône du Distributeur ;
J'étais à Canaan lorsque Absalon fut tué ;
J'ai accompagné l'Esprit Divin au niveau de la Vallée d'Hébron ;
J'étais à la cour de Don avant la naissance de Gwdion.
J'étais l'instructeur d'Élie et d'Énoch ;
J'ai reçu des ailes du génie de la crosse splendide ;
J'ai été prieur loquace gratifié du don de la parole ;
J'étais au lieu de la crucifixion du Fils miséricordieux de Dieu ;
J'ai fait trois séjours dans la prison d'Arianrod ;
J'ai été directeur général à la construction de la tour de Nimrod ;
Je suis un prodige dont on ne connaît pas l'origine.
J'ai été en Asie avec Noé dans l'arche,
J'ai vu la destruction de Sodome et Gomorrhe ;
J'ai été en Inde quand on construisait Rome ;
Je reviens maintenant ici des vestiges de Troie ;
J'ai été avec mon Seigneur dans la mangeoire de l'âne ;
J'ai raffermi Moïse par l'eau du Jourdain ;
J'ai été dans le firmament avec Marie-Madeleine ;
J'ai obtenu l'inspiration du chaudron de Keridwen ;
J'ai été barde joueur de harpe pour Lleon de Lochlin.
J'ai été sur la Colline Blanche, à la cour de Cynvelyn,
Pendant un jour et un an dans les chaînes et les fers,
J'ai souffert la faim pour le Fils de la Vierge,
J'ai été nourri au pays de la Déité,

* Merddin : Merlin, principal sorcier des légendes arthuriennes. (N.D.E.)

J'ai enseigné toutes les intelligences,
Je peux instruire l'univers entier.
Je serai jusqu'au jugement dernier sur la face de la terre ;
Et l'on ne sait pas si mon corps est chair ou poisson.

Puis je fus pendant neuf mois
Dans le sein de la sorcière Keridwen ;
À l'origine, j'étais le jeune Gwion,
Et pour finir, je suis Taliésin.

Et lorsque le roi et ses nobles eurent entendu ce chant, ils furent remplis d'étonnement, car ils n'avaient jamais entendu rien de semblable d'un enfant aussi jeune[40].

La majeure partie du chant du barde est consacrée à l'Impérissable qui vit en lui, et seule une brève strophe relate les détails de sa biographie personnelle. Ceux qui écoutent sont orientés vers l'Impérissable qui est en eux et ce n'est qu'en passant qu'il leur est donné quelque information. La sorcière éveille en lui une peur terrible, elle l'avala et il naquit à nouveau. Étant mort à son *ego* personnel, il resurgit, établi dans le Soi.

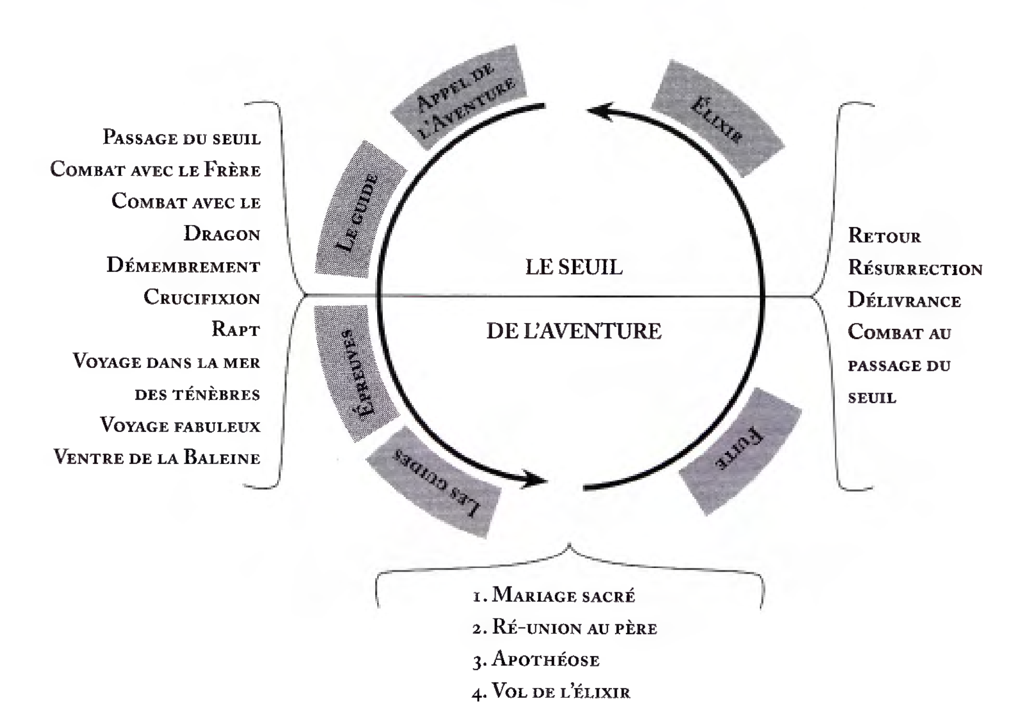
Le héros est le champion de ce qui devient, non de ce qui fut, car il *est.* « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS. »[41] Il ne prend pas l'immuabilité apparente du temporel pour la permanence de l'Être ; il ne craint pas que l'instant d'après (ou que de « devenir autre ») détruise, par le changement qu'il entraîne, ce qui est permanent. « Rien ne conserve sa propre forme, mais la Nature, la grande rénovatrice, sans cesse des formes fait surgir d'autres formes. Soyez certain qu'il n'est rien qui périsse dans tout l'univers ; il ne fait que changer et renouveler ses formes. »[42] L'instant d'après peut donc survenir. Quand le Prince de l'Éternité embrassa la Princesse du Monde, sa résistance céda.

À la caresse de ce baiser, Fleur d'Épine ouvrit les yeux, et la belle se réveilla tout à fait, regarda le prince d'un regard tendre et amoureux. Alors ils redescendirent ensemble et quand ils furent en bas, le roi se réveilla, puis la reine et toute la cour sortirent de leur sommeil, et tous s'entreregardaient avec des yeux ronds. Les chevaux dans la cour se relevèrent et s'ébrouèrent ; les chiens de chasse bondirent en frétillant de la queue ; les pigeons sur le toit tirèrent leur tête de sous l'aile, inspectèrent les environs et prirent leur vol ; les mouches recommencèrent à grimper le long des murs, cependant que le feu reprenait dans la cuisine et, flambant clair, remettait la cuisson en train ; le rôti à la broche grésilla de nouveau, et le cuisinier expédia une bonne taloche au marmiton, le faisant criailler, tandis que la servante se remettait à plumer sa volaille[43].

CHAPITRE IV

Les clefs

L'aventure peut être résumée par le diagramme ci-dessous.



> Le héros mythologique, quittant la chaumière ou le château où il vivait jusqu'alors, est attiré, enlevé, ou encore se dirige volontairement, vers le seuil de l'aventure. Il y rencontre une présence obscure qui garde le passage. Le héros peut, soit vaincre cette puissance – ou se la concilier – et pénétrer vivant dans le royaume des ténèbres (combat avec le frère, contre le dragon, ou offrande, amulette) ; soit être tué par son adversaire et descendre au royaume de la mort (démembrement, crucifixion). Une fois ce seuil franchi, le héros poursuit son voyage à travers un monde de forces inhabituelles quoique étrangement familières, dont certaines le menacent dangereusement (épreuves), tandis que d'autres lui offrent leur secours magique (guides). Lorsqu'il parvient au nadir de la ronde mythologique, il subit l'épreuve suprême et obtient sa récompense. La victoire peut être représentée par l'union sexuelle du héros avec la déesse mère du monde (mariage sacré), sa reconnaissance par le père créateur (réunion au père), sa propre divinisation (apothéose), ou bien encore – si les forces lui sont restées hostiles – par le rapt du gage à la recherche duquel il était parti (rapt de l'épouse, rapt du feu) ; par essence, il s'agit d'un élargissement du champ de la conscience et donc de l'être (illumination, transfiguration, libération). La tâche finale est de revenir. Si les puissances ont accordé leur bénédiction au héros, c'est maintenant sous leur protection qu'il avance (émissaire) ; sinon, il s'enfuit et il est poursuivi (fuite entrecoupée de transformations, d'obstacles). Au seuil du retour, il lui faut se séparer des puissances transcendantales ; le héros ré-émerge du royaume de la terreur (retour, résurrection). Le gage qu'il rapporte régénère le monde (élixir).

Les modes sur lesquels le monomythe a été chanté défient toute description. Nombre de légendes isolent et amplifient largement l'un ou l'autre des éléments typiques du cycle complet (thème de l'épreuve, thème de la fuite, du rapt de la fiancée) ; d'autres relient plusieurs cycles indépendants en un seul (comme dans *L'Odyssée*). Des personnages et des épisodes appartenant à des cycles différents peuvent fusionner ; ou bien un élément unique du cycle peut se dédoubler pour réapparaître sous de multiples variantes.

Les grandes lignes des mythes et des légendes peuvent subir des déformations et s'obscurcir. Les traits archaïques sont, en général, éliminés ou atténués. Des matériaux importés sont remaniés pour s'adapter au milieu, aux coutumes et aux croyances locales et ce processus ne va pas sans qu'ils en souffrent. Par ailleurs, il est inévitable que des mutilations, volontaires ou accidentelles, se produisent au cours des innombrables répétitions auxquelles est soumis un récit traditionnel. Pour justifier la présence d'éléments qui, pour une raison ou une autre, ont perdu leur sens, des interprétations secondaires sont inventées qui dénotent parfois une extraordinaire habileté[1].

Dans l'histoire esquimaude du héros Corbeau, qui s'aventura dans le ventre de la baleine, le thème des bâtons à faire du feu a d'abord souffert d'une mutilation, puis, ultérieurement, d'une rationalisation. L'archétype du héros dans le ventre de la baleine est universellement connu. Le principal exploit

du Corbeau consiste à faire du feu, avec ses bâtons boutefeux, à l'intérieur du monstre et de provoquer ainsi la mort de la baleine et sa propre libération. Faire du feu en cette circonstance symbolise l'acte sexuel ; les deux morceaux de bois (alvéole et broche) représentent respectivement l'élément mâle et l'élément femelle. La flamme est la vie nouvellement engendrée. Le héros faisant du feu dans la baleine est une variante du mariage sacré.

Mais dans notre histoire esquimaude, cette image du feu a subi une modification. Le principe féminin est personnifié par la belle jeune fille que le Corbeau rencontra dans la grande salle à l'intérieur de l'animal ; tandis que la conjonction du mâle et de la femelle a été symbolisée séparément, par l'huile que déverse un conduit dans la lampe allumée. Le Corbeau participe à l'acte en goûtant l'huile. Le cataclysme qui en résulte représente la crise typique du nadir, la fin de l'éon en cours et l'initiation au nouvel éon. Puis la remontée du Corbeau symbolise le miracle de la nouvelle naissance. Les bâtons à faire du feu originels étant devenus superflus, on invente alors un épilogue habile et divertissant pour leur donner un rôle dans le récit. D'avoir laissé les bâtons à faire du feu dans le ventre de la baleine permit au héros de faire croire à tous que les retrouver était un mauvais présage et, les gens effrayés ayant fui, de profiter seul d'un festin de graisse de baleine. Cet épilogue est un excellent exemple d'élaboration secondaire. Elle exploite le caractère perfide du héros, mais ce n'est pas un élément fondamental de l'histoire.

Aux stades tardifs de bien des mythologies, les images clefs se cachent, comme des aiguilles dans une botte de foin, sous l'anecdote secondaire et la rationalisation ; car, lorsque la perspective adoptée par une civilisation est passée du mythologique au profane, les anciennes images ne sont plus ni acceptées ni appréciées. Dans la Grèce hellénistique et la Rome impériale, les anciens dieux n'étaient plus que des protecteurs de la cité, des mascottes domestiques, des héros de romans. Certains des thèmes qui avaient été hérités et qui n'étaient plus compris, tels que celui du Minotaure – aspect nocturne, sombre et terrible d'une antique représentation égypto-crétoise du dieu soleil incarné et roi divin – furent rationalisés et réinterprétés afin qu'ils cadrent avec les objectifs de l'époque. L'Olympe devint une Côte d'Azur où les dieux se livraient aux plus banals des scandales et les déesses-mères se comportaient comme des nymphes hystériques. Les mythes étaient regardés comme des histoires surhumaines. La même chose est advenue en Chine où, sous l'influence humaniste et moralisatrice du confucianisme, les anciennes formes des mythes se sont complètement vidées de leur grandeur originelle ; à tel point que la mythologie officielle n'est plus aujourd'hui qu'un recueil d'anecdotes à propos de fils et de filles de fonctionnaires de provinces qui, pour avoir servi de quelque manière leurs communautés, ont été élevés, par leurs obligés reconnaissants, à la dignité de dieux locaux. Et dans la chrétienté progressiste moderne, le Christ – Incarnation du Logos et Rédempteur du Monde – est avant tout un personnage historique, un inoffensif sage de village,

à demi oriental, qui, dans des temps anciens, prêcha une doctrine benoîte : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même » et qui, pourtant, fut exécuté comme un criminel. Sa mort est considérée comme une magnifique leçon d'intégrité et de courage.

Chaque fois que la poésie du mythe est interprétée comme biographie, histoire ou science, elle est détruite. Les images vivantes ne sont plus alors que des récits venus d'une époque reculée ou d'un pays lointain. Il n'est jamais difficile, par ailleurs, de démontrer que prendre la mythologie pour une science ou pour de l'histoire est une absurdité. Lorsqu'une civilisation commence à réinterpréter sa mythologie de la sorte, la vie s'en échappe, les temples deviennent des musées et ce qui reliait les deux perspectives se dissout. C'est certainement un tel malheur qui s'est abattu sur la Bible et sur une grande partie du culte chrétien.

Pour que ces images redeviennent vivantes, il ne s'agit pas d'y chercher d'intéressantes solutions à nos problèmes actuels mais plutôt d'y découvrir les lumineuses allusions qu'un passé inspiré nous transmet. Celles-ci trouvées, l'iconographie, aujourd'hui à demi morte, nous livrera d'immenses domaines chargés pour toujours de signification humaine.

Dans l'Église catholique, par exemple, le Samedi Saint, après la bénédiction du feu nouveau* et du cierge pascal et la lecture des prophéties, le célébrant revêt une chape violette et se rend processionnellement, précédé de la croix, du candélabre et du cierge béni allumé, aux fonts baptismaux, accompagné des diacres et du clergé pendant qu'est chanté le psaume suivant : « Comme languit une biche après l'eau vive, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu de vie ; quand irai-je voir la face de Dieu ? Je n'ai de pain que mes larmes, la nuit, le jour, moi qui tout le jour entends dire : Où est ton Dieu ? »[2]

En arrivant au seuil du baptistère, le célébrant s'arrête et prie, puis il entre et bénit l'eau des fonts, « afin qu'une descendance céleste, engendrée de la sainteté, puisse jaillir du sein immaculé de la source divine, comme une créature née une seconde fois et que la grâce, leur mère spirituelle, leur confère la même enfance, sans distinction de sexe, pour le corps, ni d'âge, pour le temps ». Il touche l'eau avec sa main et prie afin que tout esprit immonde et toute la malice et tous les artifices de Satan en soient éloignés. Il fait le signe de la croix au-dessus de l'eau, divise l'eau avec sa main droite et en répand vers les quatre parties du monde. Il souffle trois fois sur l'eau en formant la croix, puis plonge le cierge pascal dans l'eau et dit : « Que la vertu du Saint-Esprit descende sur toute l'eau de cette fontaine. » Il retire le cierge, le plonge plus profondément et répète, en élevant la voix : « Que la vertu du Saint-Esprit descende sur toute l'eau de cette fontaine. » De nouveau, il retire le cierge et,

* Le Samedi Saint est le jour qui sépare la Mort de Jésus-Christ de sa Résurrection, jour pendant lequel Il se trouve dans les entrailles de l'enfer. C'est le moment du renouvellement de l'éon. Comparer au thème des boutefeux, p. 213-214.

pour la troisième fois, le plonge presque au fond de l'eau, répétant d'une voix encore plus forte : « Que la vertu du Saint-Esprit descende sur toute l'eau de cette fontaine. » Puis, soufflant trois fois sur l'eau, il continue : « Qu'elle donne la fécondité à toute la substance de cette eau et la rende capable de régénérer. » Il retire le cierge de l'eau et, après quelques prières finales, les prêtres-assistants aspergent les fidèles avec cette eau bénite[3].

L'eau femelle, spirituellement fécondée par le feu mâle du Saint-Esprit, est la contrepartie chrétienne de l'eau à pouvoir de transformation que connaissent tous les systèmes de représentation mythologiques. Ce rite est une variante du mariage sacré, instant où la source engendre et régénère le monde et l'homme, mystère que le lingam-yoni hindou symbolise précisément. Entrer dans les fonts baptismaux, c'est pénétrer dans le royaume mythologique ; en briser la surface, c'est franchir le seuil qui mène à la mer des ténèbres. Lorsque l'eau est versée sur sa tête, l'enfant accomplit symboliquement le voyage. Son guide est le prêtre ; ses soutiens, ses parrain et marraine. Le but en est la rencontre avec les parents de son Être Éternel, l'Esprit de Dieu et la Matrice de la Grâce[4]. Puis il est rendu à ceux qui sont les parents de son corps physique.

Peu nombreux sont, de nos jours, ceux qui ont quelque idée de ce que signifie le rite du baptême, qui constitue l'épreuve initiatique par laquelle nous entrons dans le sein de notre Église. Cependant le sens en apparaît clairement dans ces paroles de Jésus : « En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître à nouveau, nul ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui dit : « Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ? Faut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère ? » Jésus répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'esprit, nul ne peut entrer au royaume de Dieu. »[5]

L'interprétation du baptême communément adoptée est qu'il « lave du péché originel », l'accent étant mis de préférence sur l'idée de purification que sur celle de nouvelle naissance. C'est cependant dans toutes leurs implications qu'il faut suivre les symboles mythologiques, si l'on veut qu'ils nous livrent le jeu complet des correspondances dont ils se servent pour représenter, par analogie, l'aventure millénaire de l'âme.

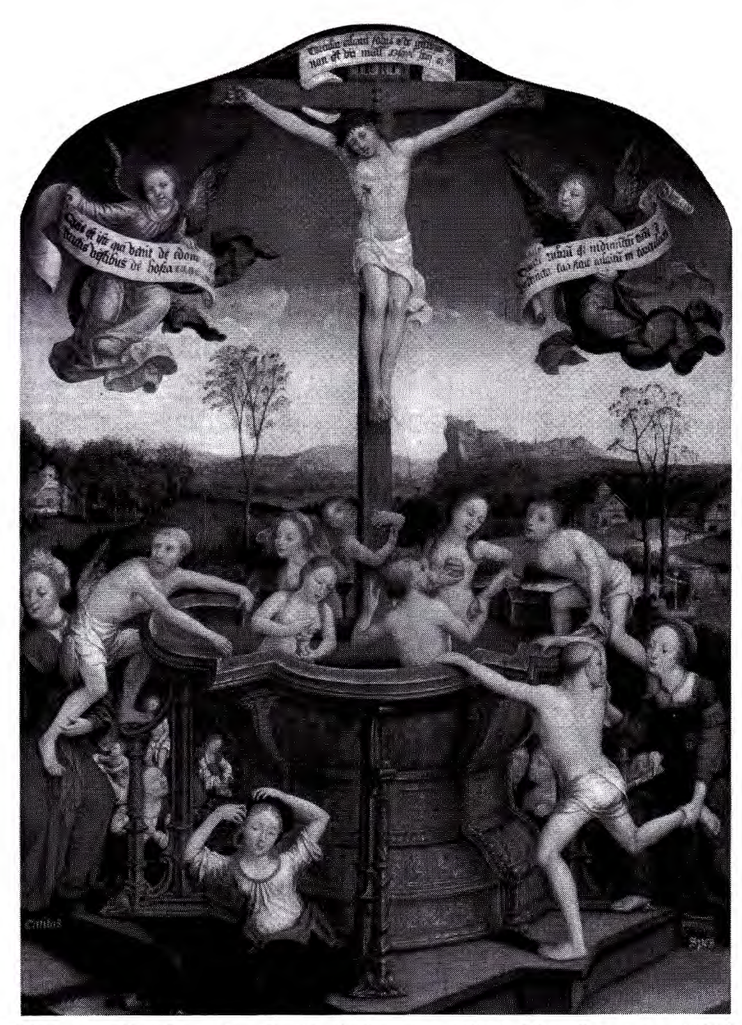


Fig. 54. – La Fontaine de vie *(peinture sur bois, Flandres, vers 1520)*

DEUXIÈME PARTIE

LE CYCLE COSMOGONIQUE



Fig. 55. – La pierre du soleil aztèque *(pierre gravée aztèque, Mexique, 1479).*

CHAPITRE I

Émanations

1. *De la psychologie à la métaphysique*

La pensée contemporaine admet sans peine que le symbolisme de la mythologie possède une signification psychologique. Depuis les travaux des psychanalystes, notamment, il ne reste guère de doute que les mythes sont de la nature du rêve et que ceux-ci manifestent la dynamique de la psyché. Sigmund Freud, Carl G. Jung, Wilhelm Stekel, Otto Rank, Karl Abraham, Géza Roheim et bien d'autres, au cours de ces dernières décennies, ont développé une science nouvelle, abondamment documentée : la science de l'interprétation du rêve et du mythe ; si les savants ne sont pas tous d'accord entre eux, la masse considérable de principes qu'ils ont en commun les rend solidaires de ce grand mouvement de notre temps. Depuis qu'ils ont découvert que les thèmes et la logique du mythe et du conte de fées correspondent à ceux des rêves, les prétendues chimères des Anciens sont revenues de façon spectaculaire au premier plan de la conscience contemporaine.

Cette science nouvelle fait apparaître qu'à travers les contes merveilleux – qui se proposent de raconter la vie des héros légendaires et qui mettent en scène les divinités de la nature, les esprits des morts et les ancêtres totémiques du groupe – une expression symbolique a été donnée aux peurs, tensions et désirs inconscients qui sont à la base des différents types de comportement humain conscients. En d'autres termes, la mythologie est psychologie et non, comme on l'a interprétée à tort, biographie, histoire ou cosmologie. Le psychologue d'aujourd'hui peut lui rendre sa vraie signification et restituer ainsi au monde contemporain un document éloquent et inépuisable sur les plus profonds abîmes de la nature humaine. On y peut observer, comme dans un fluoroscope, les processus cachés de l'énigme de l'*Homo sapiens* – qu'il soit occidental ou oriental, primitif ou civilisé, archaïque ou contemporain. Le spectacle entier est sous nos yeux. Nous n'avons plus qu'à le déchiffrer, en étudier les thèmes

constants, en analyser les variations, pour enfin comprendre les forces profondes qui façonnèrent le destin de l'homme et qui déterminent encore notre vie privée et notre vie sociale.

Mais si nous voulons tirer pleinement profit de ce matériel, il faut noter que les mythes ne sont pas en tout point comparables au rêve. Leurs images proviennent des mêmes sources – les réservoirs inconscients de l'imagination – et leur grammaire est la même, mais ils ne sont pas les produits spontanés du sommeil. Au contraire, leurs thèmes sont soumis à un contrôle conscient. Leur fonction dernière est de servir de langage, un puissant langage d'images, pour la communication de la sagesse traditionnelle. Cela est vrai déjà des mythologies des peuples dits primitifs. Le chamane qui pratique l'extase et le prêtre-antilope initié ne sont pas sans connaître la sagesse du monde, ni sans avoir l'expérience des principes qui, par analogie, en régissent la communication. Les métaphores qui fondent leur existence et par lesquelles ils opèrent ont été mûries, approfondies et éprouvées pendant des siècles voire des millénaires ; elles ont servi de support à la pensée et à la vie de sociétés entières. Elles ont, en outre, donné forme à différents types de culture. De l'étude, de l'expérience et de la compréhension de leurs formes initiatiques opérantes, la jeunesse a reçu son éducation et l'âge mûr sa sagesse. Car ces formes touchent et mettent réellement en jeu les énergies vitales de la psyché humaine tout entière. Elles relient l'inconscient au domaine de l'action pratique, et cela, non pas de façon irrationnelle à la manière d'une projection névrotique, mais de telle sorte qu'une compréhension adulte, une compréhension pratique du monde des faits, puisse, en exerçant un contrôle rigoureux, intervenir dans les royaumes de la peur et du désir infantiles. Et si cela est vrai des mythologies populaires relativement simples – comme les systèmes de mythes et de rituels qui régissent les tribus primitives de chasseurs et de pêcheurs – que dirons-nous de ces admirables métaphores cosmiques qui se reflètent dans les grandes épopées homériques, la Divine Comédie de Dante, le Livre de la Genèse et les temples sans âge de l'Orient ? Jusqu'à une époque récente, elles ont constitué le fondement de toute la vie de l'homme et ont inspiré la philosophie, la poésie et l'art. Lorsque cet héritage de symboles reçoit l'empreinte d'un Lao-tseu, d'un Bouddha, d'un Zoroastre, d'un Jésus-Christ ou d'un Mahomet – et que ces grands maîtres spirituels l'utilisent comme véhicule des préceptes moraux et métaphysiques les plus élevés – il apparaît de toute évidence que nous nous trouvons là devant une immense conscience plutôt que dans les ténèbres.

Pour saisir toute la richesse des images mythologiques qui sont parvenues jusqu'à nous, nous devons donc comprendre qu'elles ne sont pas seulement des manifestations de l'inconscient (comme le sont, en effet, tous les actes et toutes les pensées humaines), mais qu'elles témoignent d'une volonté contrôlée de réaffirmer certains principes d'ordre spirituel qui sont demeurés aussi constants à travers l'histoire de l'humanité que l'ont été la morphologie et la structure nerveuse du corps humain. Brièvement énoncée, la doctrine universelle enseigne que toutes les structures visibles du monde – toutes les choses et tous

les êtres – surgissent comme les effets d'une puissance omniprésente qui les soutient et les emplit durant la période de leur manifestation et en laquelle elles doivent, finalement, retourner se dissoudre. C'est cette force que la science appelle énergie, les Mélanésiens *Mana*, les Sioux *Wakonda*, les hindous *Shakti* et les chrétiens puissance de Dieu. Sa manifestation dans la psyché est désignée par les psychanalystes sous le nom de *libido*[1]. Quant à sa manifestation dans le cosmos, c'est la structure et le flux de l'univers lui-même.

La perception de la *source* de ce substrat de l'être, indifférencié quoique partout individualisé, est trahie par les organes mêmes par lesquels cette perception devrait s'accomplir. Les formes de la sensibilité et les différentes catégories de penser humain[2], qui sont elles-mêmes des manifestations de cette force*, emprisonnent l'esprit à ce point qu'il est impossible, dans les conditions habituelles, non seulement de porter son regard, mais même de faire jouer son imagination au-delà du spectacle coloré, mouvant, infiniment varié et déroutant du monde phénoménal. La fonction du mythe et du rite est de rendre possible, puis de faciliter, ce saut au-delà, et cela, au moyen de l'analogie. Des formes et des idées que l'esprit et sa sensibilité peuvent appréhender sont présentées et disposées de manière à suggérer une vérité ou une ouverture vers cet « au-delà ». Disposant des conditions nécessaires à la méditation, l'individu est ensuite livré à lui-même. Le mythe ne répond qu'à l'avant-dernière condition ; l'ultime, c'est l'ouverture – vide, être, au-delà des catégories† – dans laquelle l'esprit doit plonger seul et se dissoudre. Dieu et les dieux, étant eux-mêmes de la nature du monde des noms et des formes, ne sont, en définitive, que des moyens propres à évoquer l'ineffable et à y conduire. Ce sont de simples symboles pour animer et éveiller l'esprit et pour l'appeler à les dépasser.

Cette reconnaissance, par leurs adorateurs, de la seconde nature de la personnalité de toute déité est un trait caractéristique propre à la plupart des traditions dans le monde (voir, par exemple, la note 154 du chapitre « Initiation »). Dans le christianisme, l'islam et le judaïsme cependant, la personne de la divinité est considérée comme finale ; ce qui rend comparativement difficile aux membres de ces communautés de comprendre comment on peut dépasser les limitations de leur propre divinité anthropomorphe. Il en est résulté, d'une part, un obscurcissement général des symboles et, de l'autre, un fanatisme tellement intransigeant qu'on n'en rencontre nulle part ailleurs de semblable dans l'histoire de la religion. Sur l'origine possible de cette aberration, voir Freud, Moïse et le Monothéisme[3].

Le ciel, l'enfer, les temps mythologiques, l'Olympe et toutes les autres demeures des dieux, sont interprétés par la psychanalyse comme des symboles de l'inconscient. La clef pour comprendre les systèmes actuels de l'interprétation psychologique des mythes est par conséquent, la suivante : royaume

* En sanscrit : maya-shakti.

† Au-delà des catégories : que ni l'un ni l'autre des termes qui constituent les couples d'opposés – appelés « vide » et « être » – ne définit donc. Ces termes ne sont que des indications sur la voie de la transcendance.

métaphysique = inconscient. Par réciprocité, la clef qui ouvre la porte en sens contraire, est la même équation, inversée : inconscient = royaume métaphysique. « Car, comme l'a dit Jésus, voyez, le royaume de Dieu est en vous. »[4] La descente de la supraconscience à l'état d'inconscience, voilà ce que signifie précisément l'image biblique de la Chute. Le rétrécissement du champ de la conscience qui en résulte et auquel nous devons de ne pas voir la source de la force universelle, mais seulement les formes phénoménales qui la reflètent – transforme la supraconscience en inconscience et, dans le même instant et par là même, crée le monde. La Rédemption est le retour à la supraconscience et, par là même, à la dissolution du monde. C'est là le grand thème, la formule toujours reprise du cycle cosmogonique, l'image mythique du monde en voie de manifestation et de son retour ultérieur à l'état non manifesté. De même, on peut considérer la naissance, la vie et la mort de l'homme individuel comme une descente dans l'inconscience et un retour. Le héros est celui qui, au cours de son existence, connaît et personnifie les appels de cette supraconscience, laquelle, au sein de la création, est plus ou moins inconsciente. L'aventure du héros représente le moment de sa vie où il a atteint l'illumination, le moment nucléaire où, de son vivant, il a trouvé et ouvert la voie vers la lumière qui brille au-delà des murs de ténèbres de notre mort vivante.

Cela explique que les symboles cosmiques présentent un caractère de paradoxe sublime et déroutant. Le royaume de Dieu est en nous, bien qu'il soit aussi en dehors de nous ; Dieu, cependant, n'est qu'un moyen destiné à éveiller la Belle au Bois Dormant, l'âme. Sa vie est le sommeil, sa mort l'éveil. Le héros, celui qui éveille son âme propre, n'est lui-même que le moyen destiné à provoquer sa propre dissolution. Dieu, l'éveilleur de l'âme, est, par là même, sa propre mort immédiate.

Peut-être le plus éloquent de tous les symboles de ce mystère est-il celui du Dieu crucifié, le Dieu offert « lui-même à lui-même »[5]. Interprété de cette manière, il signifie le passage du héros du monde phénoménal à celui de la supraconscience : le corps physique avec ses cinq sens – comme celui du Prince aux Cinq Armes englué à Pelage de Glu – pend, abandonné, à la croix de la connaissance de la vie et de la mort, cloué en cinq endroits (les deux mains, les deux pieds, la tête couronnée d'épines)[6]. Il signifie aussi que Dieu est volontairement descendu et a pris sur lui l'angoisse du monde phénoménal. Dieu assume la vie de l'homme et l'homme libère le Dieu, le Dieu qui est en lui au point où se rejoignent les bras de la croix. Telle est aussi la signification de la « coïncidence des opposés »[7] et de la porte du soleil à travers laquelle Dieu descend et l'homme s'élève – l'un nourrissant l'autre[8].

Celui qui, aujourd'hui, étudie ces symboles peut, bien entendu, les considérer, à son gré, soit comme un signe de l'ignorance des autres soit comme un avertissement de la sienne propre, comme une métaphysique réduite à la psychologie ou vice versa. La voie traditionnelle consistait à méditer ces symboles selon ces deux perspectives. Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins que ces symboles sont des métaphores qui nous parlent du destin de l'homme, de son espoir, de sa foi et de son profond mystère.

2. *La ronde universelle*

De même que la conscience individuelle repose sur un océan de ténèbres dans lequel elle plonge au cours du sommeil et hors duquel elle s'éveille mystérieusement ; de même, dans la représentation imagée du mythe, l'univers est précipité hors d'un infini sur lequel il repose et dans lequel il se dissout à nouveau. Et de même que la santé de l'esprit et du corps dépend d'un courant ordonné de forces vitales venu des ténèbres inconscientes et qui pénètre les zones de la conscience de veille diurne, ainsi, dans le mythe, la continuité de l'ordre cosmique n'est assurée que par un courant de force contrôlé provenant de la source originelle. Les dieux sont des personnifications symboliques des lois qui régissent ce courant. Les dieux viennent à l'existence à l'aube du monde et se dissolvent avec son crépuscule. Ils ne sont pas éternels dans le sens où la nuit est éternelle. Et il semble que ce soit seulement du court espace de temps de l'existence humaine que la ronde de l'éon cosmogonique tire sa durée.

Le cycle cosmogonique est ordinairement représenté comme se répétant, comme un monde sans fin. Chaque grande révolution comporte communément des dissolutions de moindre importance, comme celles qui accompagnent le cycle du sommeil et de l'éveil dans la vie temporelle. Selon une version aztèque, chacun des quatre éléments – eau, terre, air et feu – clôt une période du monde : l'éon des eaux s'est achevé par un déluge, celui de la terre par un séisme, celui de l'air par un ouragan et le présent éon sera détruit par le feu[9].

Selon la doctrine stoïcienne de l'embrassement cyclique, toutes les âmes se fondent dans l'âme universelle, ou feu primordial. Lorsque cette dissolution universelle est accomplie, la formation d'un nouvel univers commence (la renovatio de Cicéron) et tout se répète, chaque divinité, chaque individu jouant de nouveau son rôle antérieur. Sénèque a donné une description de cette destruction dans De Consolatione ad Marciam, et il semble qu'il se soit attendu à revivre dans le cycle à venir[10].

La mythologie des jaïns présente une vision grandiose de la ronde cosmogonique. Le dernier prophète et sauveur de cette très ancienne secte indienne était Mahavira, un contemporain du Bouddha (VIe siècle av. J.-C.). Ses parents étaient déjà disciples d'un prophète sauveur jaïn, beaucoup plus ancien, Parshvanatha, qui est représenté avec des serpents jaillissant de ses épaules et qui est censé avoir existé aux environs de 872-772 av. J.-C. Des siècles avant Parshvanatha, vécut et mourut le sauveur jaïn Neminatha, dont il est dit qu'il était cousin de Krishna, l'incarnation hindoue bien-aimée. Et encore avant lui, il y en eut exactement vingt et un autres, remontant jusqu'à Rishabhanatha, qui vécut dans un âge antérieur du monde, lorsque les hommes et les femmes naissaient toujours par couples d'époux, mesuraient deux miles de haut et vivaient une durée incalculable d'années. Rishabhanatha enseigna à son peuple les soixante-douze sciences (l'écriture, l'arithmétique,

l'interprétation des présages, etc.), les soixante-quatre accomplissements des femmes (la cuisine, la couture, etc.) et les cent arts (la poterie, le tissage, la peinture, la ferronnerie, l'art du barbier, etc.) ; il les initia également à la vie publique et fonda un royaume.

Jusqu'à son avènement, de telles innovations auraient été superflues, car les gens de la période précédente – qui mesuraient quatre miles de haut, possédaient cent vingt-huit côtes et jouissaient d'une vie s'étendant sur deux périodes d'innombrables années – voyaient tous leurs besoins satisfaits par dix « arbres à accomplir les souhaits » (kalpa vriksha) lesquels produisaient des fruits sucrés, des feuilles en forme de gobelets et d'écuelles, des feuilles au chant mélodieux, des feuilles lumineuses la nuit, des fleurs délicieuses à regarder et à sentir, une nourriture parfaite tant pour la vue que pour le goût, des feuilles pouvant servir de bijoux et une écorce fournissant des vêtements magnifiques. L'un de ces arbres était comme un très haut palais tout aménagé ; un autre répandait une douce lumière, comme de nombreuses petites lampes. La terre était comme le miel, l'océan était aussi bon que le vin. Et, avant cet âge heureux, il y avait eu une période plus heureuse encore – exactement deux fois plus heureuse – lorsque la taille des hommes et des femmes atteignait huit miles de haut et qu'ils possédaient chacun deux cent cinquante-six côtes. Quand ces êtres supérieurs s'éteignirent, ils passèrent directement dans le monde des dieux, sans jamais avoir entendu parler de religion, car leur vertu naturelle était aussi parfaite que leur beauté.

Les jaïns conçoivent le temps comme une ronde sans fin. Le temps est représenté par une roue à douze rayons – ou époques – divisés en deux groupes de six. Le premier groupe est appelé « série descendante » (avasarpini), et commence avec l'ère des couples de supergéants. Cet âge paradisiaque se poursuit pendant dix millions de dix millions de cent millions de cent millions de périodes d'années innombrables et glisse lentement vers l'âge déjà moins paradisiaque où la taille des hommes et des femmes n'atteint que quatre miles de haut. Au cours de la troisième période – celle de Rishabhanatha, premier des vingt-quatre sauveurs du monde – la félicité est un peu entachée de douleur et la vertu de vice. À la fin de cette période, les hommes et les femmes ne naissent plus par couples destinés à vivre ensemble comme mari et femme.

Pendant la quatrième période, la détérioration progressive du monde et de ses habitants se poursuit régulièrement. La taille des hommes et la durée de leur vie diminuent lentement. Vingt-trois sauveurs viennent au monde, enseignant de nouveau, chacun en termes adaptés aux conditions de son temps, les éternelles doctrines des jaïns. Cette période prend fin trois ans et huit mois et demi après la mort du dernier des sauveurs et prophètes Mahavira.

Notre époque présente, cinquième de la série descendante, a commencé en 522 av. J.-C. et durera vingt et un mille ans. Aucun sauveur jaïn ne naîtra pendant cette période qui verra peu à peu disparaître l'éternelle religion des jaïns. C'est une période où le mal triomphe et s'installe peu à peu. Les êtres

humains les plus grands n'atteignent qu'une taille de sept coudées et la vie la plus longue ne dure que cent vingt-cinq ans. Les hommes n'ont que seize côtes. Ils sont égoïstes, injustes, violents, envieux, orgueilleux et avares.

Mais, pendant la sixième et dernière des époques descendantes, l'état de l'homme et du monde dans lequel il aura à vivre sera plus horrible encore. La vie la plus longue ne durera que vingt ans, la plus haute taille n'atteindra qu'une coudée et huit côtes seront le triste lot de l'homme. Les jours seront chauds, les nuits froides ; la maladie se déchaînera et l'on ne connaîtra pas la chasteté. Des tempêtes balaieront la terre et iront en augmentant lors du dénouement de cette période. Alors les hommes, les animaux et toutes les graines végétales seront contraints à chercher refuge dans le Gange, dans de misérables cavernes et dans la mer. La série descendante prendra fin et la série ascendante (utsarpini) apparaîtra lorsque la tempête et la désolation seront devenues insupportables. Il pleuvra alors, pendant sept jours, sept sortes de pluie différentes ; la terre sera rafraîchie et les graines commenceront à pousser. Les horribles créatures naines qui peuplaient la terre aride et hostile se hasarderont hors de leurs cavernes et très progressivement une légère amélioration reviendra perceptible dans leurs mœurs, leur aspect, leur constitution et leur taille, jusqu'à ce qu'elles parviennent enfin à vivre dans un monde semblable à celui que nous connaissons aujourd'hui. Un sauveur naîtra alors, du nom de Padmanatha, afin de proclamer à nouveau l'éternelle religion des jaïns. Les hommes grandiront jusqu'à retrouver leur plus grande taille et leur beauté dépassera la splendeur du soleil. Enfin, la terre redeviendra comme le miel, l'eau se changera en vin, les « arbres à accomplir les souhaits » combleront de leur munificence une population née par couples parfaits. De nouveau, la félicité de cette communauté sera doublée et la roue, traversant dix millions de dix millions de cent millions de cent millions de périodes d'années innombrables, atteindra le point de départ de la révolution descendante laquelle, une fois encore, conduira vers l'extinction de la religion éternelle et le vacarme croissant des divertissements impurs, de la guerre et des vents pestilentiels[11].

Cette roue du temps à douze rayons et en perpétuelle rotation est, chez les jaïns, l'équivalent du cycle hindou des quatre âges. Le premier âge fut une longue période de béatitude parfaite, de beauté, de perfection, et cela, durant 4 800 années divines* ; le deuxième, un peu moins accompli, dura 3 600 années divines ; le troisième, où la vertu et le vice se manifestent également, dura 2 400 années divines ; et le dernier – le nôtre – âge où le mal s'accroît régulièrement, durera 1 200 années divines, soit 432 000 années selon le calcul des hommes. Mais, au terme de la période actuelle, au lieu de recommencer aussitôt à s'améliorer (comme dans le cycle décrit par les jaïns), tout doit d'abord être anéanti dans un cataclysme de feu et d'eau et être ainsi

---

* Une année divine équivaut à 360 années humaines. Voir *supra*, p. 178.

ramené à l'état primordial de l'océan originel, hors du temps – et cela pendant la durée entière des quatre âges pris ensemble. Alors les grands âges du monde recommenceront.

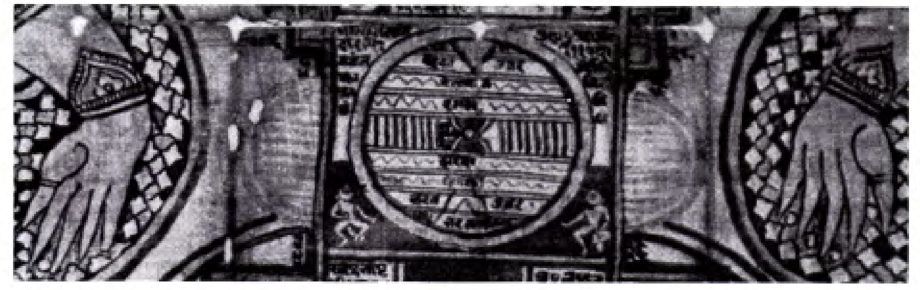
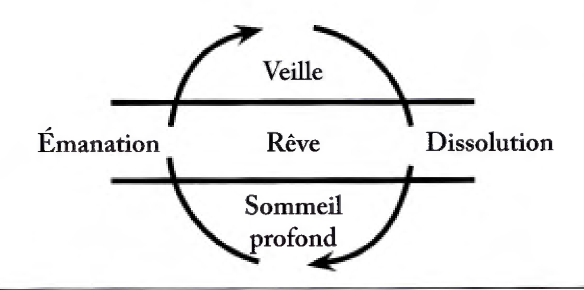


Fig. 56. – La Femme Cosmique des jaïns : détail de la Roue Cosmique
(gouache sur tissu, Inde, XVIIIe s.)

Une donnée fondamentale de la philosophie orientale est censée transparaître sous cette forme imagée. Le mythe a-t-il été, dès sa naissance, l'illustration du principe philosophique, ou le principe, une quintessence du mythe ? Il est impossible de le dire aujourd'hui. Le mythe remonte certainement à des époques reculées, mais la philosophie également. Connaissons-nous la pensée profonde des premiers sages qui développèrent et enrichirent le mythe, puis le transmirent ? Très souvent, en cherchant à analyser et à percer les secrets des anciens symboles, on ne peut s'empêcher de penser que nos notions généralement admises de philosophie et d'histoire reposent sur un postulat complètement faux, à savoir que la pensée abstraite et métaphysique commence au moment où elle apparaît pour la première fois dans les documents qui nous sont parvenus.

Le principe philosophique qu'illustre le cycle cosmogonique est celui de la circulation de la conscience à travers les trois plans de l'existence. Le premier plan est celui de l'expérience de veille, cognitive des faits bruts, grossiers, ceux de l'univers extérieur qu'éclaire la lumière du soleil et qui est commun à tous. Le second plan est celui de l'expérience de rêve, cognitive des formes fluides et subtiles, celles d'un univers intérieur et intime, lumineux par lui-même et de même substance que le rêveur. Le troisième plan est celui du sommeil profond, sans rêves et d'une félicité parfaite. Le premier plan est celui où sont affrontées les expériences instructives de la vie ; dans le second, celles-ci sont digérées, assimilées par les forces intérieures du rêveur ; alors que dans le troisième, tout est connu et goûté inconsciemment, dans « l'espace à l'intérieur du cœur », la chambre du maître intérieur, principe et fin de tout[12].



Le cycle cosmogonique doit être compris comme le passage de la conscience universelle qui, provenant de la zone de sommeil profond du non-manifesté, passe par le rêve et se manifeste dans l'état de veille diurne ; puis retourne, à travers le rêve, aux ténèbres éternelles. Et cela aussi bien dans l'expérience réelle de tout être vivant que dans la grandiose figuration du cosmos existant : dans les abysses du sommeil, les énergies sont régénérées et elles s'épuisent dans les travaux du jour ; la vie de l'univers décroît et doit être renouvelée.

Selon un mouvement de pulsation, le cycle cosmogonique provoque la manifestation puis retourne à la non-manifestation, et cela, dans le silence de l'inconnu. Les hindous représentent ce mystère par la syllabe sacrée AUM. Le son A représente ici la conscience de veille, le son U la conscience de rêve, le son M le sommeil profond. Le silence qui entoure la syllabe est l'inconnu ; on l'appelle simplement « le Quatrième »[13*]. La syllabe elle-même est Dieu, en tant que créateur-sauveur-destructeur, mais le silence est Dieu Éternel, absolument indépendant du jeu de pulsation de la ronde.

On ne peut le voir, ni le dire, ni le concevoir, ni l'inférer, ni l'imaginer, ni le décrire.
C'est l'essence de la connaissance de soi commune à tous les états de conscience.
C'est le terme de tout phénomène.
C'est la paix, la béatitude, le non-duel[14].

Le mythe se situe nécessairement à l'intérieur du cycle, mais il représente ce cycle comme entouré et pénétré par le silence. Le mythe est la révélation que le silence dans toute sa plénitude se trouve à l'intérieur comme autour de chaque atome d'existence. Le mythe, par ses représentations profondément évocatrices, oriente le cœur et l'esprit vers le mystère ultime qui pénètre et entoure toutes les existences. Même dans ses passages les plus comiques, et apparemment les plus frivoles, la mythologie invite l'intelligence à considérer ce non-manifesté qui se trouve juste au-delà de notre regard.

* Puisqu'en sanscrit a et u fusionnent en o, la syllabe sacrée se prononce et s'écrit souvent « om ». Voir les prières, supra, p. 125 et 187.

« L'Ancien des Anciens, l'Inconnu des Inconnus, a une forme et en même temps il n'en a pas », lisons-nous dans un texte de la Cabale hébraïque médiévale. « Il a une forme puisqu'il soutient tout, et il n'en a pas puisqu'il ne peut pas être compris. »[15] Cet Ancien des Anciens est représenté comme un visage de profil ; toujours de profil, car le côté caché de son visage ne peut jamais être connu. On l'appelle « le Grand Visage » (Makroprosopos) ; des mèches de sa barbe blanche le monde entier procède.

> Cette barbe, vérité de toutes les vérités, part des oreilles et descend le long de la bouche du Saint, Béni soit-il ; elle descend et monte, couvrant les joues qui sont appelées lieux d'abondants parfums ; elle est blanche et ornée ; elle descend dans l'équilibre d'une puissance juste et couvre la poitrine jusqu'en son milieu. C'est la barbe d'ornement, véritable et parfaite, d'où s'écoulent treize sources qui dispensent le baume de splendeur le plus précieux. Elle est disposée en treize formes… Et certaines de ces dispositions se retrouvent dans l'univers, selon ces treize dispositions qui dépendent de cette barbe vénérable, et elles s'ouvrent sur les treize portails des miséricordes[16].



Fig. 57. – Le Makroprosopos *(gravure, Allemagne, 1684)*

La barbe blanche de Makroprosopos descend sur un autre visage, « le Petit Visage » (Mikroprosopos), représenté de face et avec une barbe noire. Et, tandis que l'œil du Grand Visage, sans paupières, ne se ferme jamais, l'œil du Petit Visage s'ouvre et se ferme dans le rythme lent du destin universel. C'est le jeu de pulsation de la ronde cosmogonique. Le Petit Visage est appelé « Dieu » et le Grand Visage « JE SUIS ».

Le Zohar (zôhar, « lumière, splendeur ») est un recueil d'écrits ésotériques hébreux qu'un Juif lettré espagnol, Moïse de Léon, a donné au monde aux environs de 1305. On a prétendu que ces textes provenaient d'originaux secrets, remontant aux enseignements de Siméon ben Yohai, un rabbin de Galilée qui vécut au IIe siècle apr. J.-C. Menacé de mort par les Romains, Siméon se serait retiré dans une grotte pendant douze ans ; dix siècles plus tard, ses écrits y auraient été retrouvés et auraient constitué les sources des livres du Zohar.

On disait que les enseignements de Siméon provenaient du hokmah nistarah ou sagesse cachée de Moïse, c'est-à-dire d'un corps de connaissance ésotérique que Moïse avait étudié tout d'abord en Égypte, pays de sa naissance, qu'il médita ensuite pendant les quarante années passées dans le désert (où il reçut d'un ange un enseignement particulier) et qui fut finalement incorporé à mots couverts dans les quatre premiers livres du Pentateuque, d'où il est possible de le dégager par une compréhension et une manipulation appropriées de la valeur numérale mystique accordée à l'alphabet hébreu. Cette science et les techniques pour la redécouvrir et l'utiliser constituent la Cabale.

Il est dit que les enseignements de la Cabale (qabbalah, « savoir reçu ou traditionnel ») ont tout d'abord été confiés par Dieu lui-même à un groupe particulier d'anges au Paradis. Quand l'Homme eut été chassé du Jardin, certains parmi ces anges transmirent les leçons à Adam, pensant par là l'aider à retrouver la félicité. D'Adam, l'enseignement passa à Noé, et de Noé à Abraham. Abraham en transmit des bribes lors de son séjour en Égypte et c'est pourquoi l'on peut retrouver des traces affaiblies de cette sublime sagesse dans les mythes et les philosophies des gentils. Moïse l'étudia d'abord auprès des prêtres d'Égypte, mais en lui la tradition fut renouvelée par l'enseignement spécial que lui prodiguèrent des anges.

Makroprosopos est le Non-créé Non-créant et Mikroprosopos, l'Incréé-Créant ; respectivement le silence et la syllabe AUM, le non-manifesté et la présence immanente de la ronde cosmogonique.

3. *Hors du vide : l'espace*

SAINT THOMAS D'AQUIN déclare : « Le nom de sage est réservé à celui-là seul qui prend pour objet de sa réflexion la fin de l'univers, fin qui est aussi principe de tout. »[17] La notion fondamentale sur laquelle repose toute mythologie est celle de la fin, principe de tout. Les mythes de création laissent à entendre qu'un destin fatal rappelle, sans discontinuer, toutes les formes créées à l'impérissable hors duquel elles surgirent tout d'abord. Les formes procèdent, denses de force, mais inévitablement, leur apogée atteint, elles se brisent et retournent. La mythologie, comprise de cette manière, est tragique dans ses desseins. Mais si nous la considérons comme situant notre être véritable non dans les formes qui se brisent mais dans l'impérissable hors duquel elles resurgissent immédiatement, débordantes de vie, la mythologie est « non tragique » au plus haut point[18]. En fait, dans le climat mythologique, il n'y a pas de place pour la tragédie. C'est plutôt une ambiance de rêve qui prédomine. La vie véritable, là encore, n'est pas dans les formes, mais dans le rêveur.

Comme en rêve, les images vont du sublime au ridicule. L'esprit ne peut plus se fier à ses jugements habituels, mais il est continuellement mis au défi et bousculé hors de sa conviction d'avoir, enfin, compris. La mythologie n'atteint pas son but lorsque l'esprit se complaît dans ses représentations favorites, ou traditionnelles, les défendant comme si elles étaient, elles-mêmes, le message qu'elles transmettent. Ces images ne doivent être prises que pour les ombres que projette l'au-delà impénétrable, inaccessible au regard, à la parole, à l'esprit et même à la piété. Comme les banalités du rêve, celles du mythe sont chargées de sens.

La première phase du cycle cosmogonique décrit la scission de l'informe en forme, comme dans le chant de création des Maoris de Nouvelle-Zélande que nous citons ici :

Te Kore (le Vide)
Te Kore-tua-tahi (le Premier Vide)
Te Kore-tua-rua (le Second Vide)
Te Kore-nui (le Vaste Vide)
Te Kore-roa (le Vide qui s'étend au loin)
Te Kore-paru (le Vide desséché)
Te Kore-whiwhia (le Vide Non-Possédant)
Te Kore-rawea (le Vide Délicieux)
Te Kore-te-tamaua (le Vide Prisonnier)
Te Po (la Nuit)
Te Po-teki (la Nuit Suspendue)
Te Po-terea (la Nuit à la Dérive)

Te Po-whawha (la Nuit Gémissante)
Hine-make-moe (la Fille du Sommeil Troublé)
Te Ata (l'Aube)
Te Au-tu-roa (le Jour Établi)
Te Ao-marama (le Jour Lumineux)
Whai-tua (l'Espace)

Dans l'espace se développèrent deux existences sans forme
- Maku (l'Humidité, principe mâle)
- Mahora-nui-a-rangi (Grande Étendue du Ciel, principe féminin).

D'eux surgirent :
- Rangi-potiki (les Cieux, principe mâle)
- Papa (la Terre, principe féminin).

Rangi-potiki et Papa furent les parents des dieux[19].

Du vide au-delà de tous les vides proviennent les émanations qui portent le monde, mystérieuses, pareilles à des végétaux. Le dixième vide de la série ci-dessus est la nuit ; le dix-huitième, l'espace ou éther, la charpente du monde visible ; le dix-neuvième est la polarité mâle-femelle ; le vingtième est l'univers que nous voyons. Une semblable succession évoque une profondeur, au-delà de la profondeur du mystère de l'être. Les niveaux correspondent aux profondeurs sondées par le héros au cours de son aventure en vue de pénétrer le mystère du monde ; ils constituent une énumération des strates spirituelles que connaît l'esprit recueilli en méditation. Ils représentent l'insondabilité de la nuit obscure de l'âme*.

La Cabale hébraïque présente le processus de la création comme une série d'émanations issues du « JE SUIS » du Grand Visage. La première est la tête elle-même, de profil, et d'elle procèdent « neuf lumières splendides ». Les émanations sont représentées également comme les branches d'un arbre cosmique inversé, enraciné dans « les hauteurs impénétrables ». Le monde que nous voyons est l'image renversée de cet arbre.

Selon les philosophes samkhya de l'Inde (VIII[e] siècle av. J.-C.), le vide se condense en élément éther ou espace. Hors de cet élément, l'air est précipité. De l'air provient le feu ; du feu, l'eau ; de l'eau, l'élément terre. Avec chaque élément, surgit une fonction des sens capable de le percevoir : respectivement l'ouïe, le toucher, la vue, le goût et l'odorat20.

Une amusante légende chinoise personnifie ces émanations élémentaires comme cinq sages vénérables sortant d'une boule de chaos suspendue dans le vide :

---

* Dans les écritures sacrées du bouddhisme Mahayana, on énumère et décrit dix-huit « viduités » ou degrés de vide. Ces états sont éprouvés par le yogi et par l'âme lors de son passage dans la mort. Voir Evans-Wentz, Tibetan Yoga and Secret Doctrine, p. 206, 239 sqq.

Avant que le ciel et la terre se soient séparés l'un de l'autre, tout était une vaste boule de brume, appelée chaos. Alors les esprits des cinq éléments prirent forme et devinrent cinq vieillards. Le premier fut appelé le Vieillard Jaune et il fut le maître de la terre. Le deuxième fut appelé le Vieillard Rouge et il fut le maître du feu. Le troisième fut appelé le Vieillard Sombre et il fut le maître de l'eau. Le quatrième fut appelé Prince du Bois et il fut le maître du bois. Le cinquième fut appelé Mère du Métal et elle fut la reine des métaux*.

Alors chacun de ces cinq vieillards mit en mouvement l'esprit primordial dont il était issu, de sorte que l'eau et la terre descendirent ; les cieux s'élevèrent et la terre devint ferme dans ses profondeurs. Alors l'eau se réunit en rivières et en lacs, et les montagnes et les plaines apparurent. Les cieux s'éclaircirent et la terre se sépara : puis il y eut le soleil, la lune et toutes les étoiles, le sable, les nuages, la pluie et la rosée. Le Vieillard Jaune libéra la plus pure puissance de la terre à laquelle s'unirent les actions du feu et de l'eau. Alors surgirent à l'existence les plantes et les arbres, les oiseaux et les animaux, les générations de serpents et d'insectes, de poissons et de tortues. Le Prince du Bois et la Mère du Métal réunirent la lumière et l'obscurité et créèrent ainsi la race humaine en tant qu'homme et femme. Ainsi, peu à peu, le monde apparut[21]…

* D'après le système chinois, les cinq éléments sont la terre, le feu, l'eau, le bois et l'or.

4. *À l'intérieur de l'espace : la vie*

Les émanations cosmogoniques ont pour premier effet de délimiter le monde dans l'espace ; pour second, de produire la vie à l'intérieur de ces limites : une vie polarisée, en vue d'une autoreproduction, en une forme duelle mâle et femelle. On peut représenter l'ensemble de ce processus en termes de sexualité, comme une gestation et une naissance. Les Maoris ont magnifiquement exprimé cette idée dans une autre de leurs généalogies métaphysiques :

De la conception, l'accroissement,
De l'accroissement, la pensée,
De la pensée, la mémoire,
De la mémoire, la conscience,
De la conscience, le désir.
Le monde devint fécond ;
Il connut la faible lueur ;
Il donna naissance à la nuit,
La grande nuit, la longue nuit,
La nuit d'en bas, la nuit d'en haut,
La nuit épaisse que l'on sent,
La nuit que l'on touche,
La nuit que l'on ne peut pas voir,
La nuit aboutissant dans la mort.
Issue de rien, la procréation,
Issu de rien, l'accroissement,
Issue de rien, l'abondance,
Le pouvoir de croître,
Le souffle animé.
Il connut l'étendue vide et engendra
L'atmosphère au-dessus de nous.
L'atmosphère qui plane au-dessus de la terre,
Le grand firmament au-dessus de nous
Connut la prime aube
Et la lune surgit ;
L'atmosphère au-dessus de nous,
Connut le ciel ardent,
Et de là naquit le soleil ;
Lune et soleil furent lancés là-haut,
Pour être les yeux majeurs du ciel :
Alors les cieux devinrent lumière :
La prime aube, le jour naissant,
Le plein-jour : l'éclat du jour venant du ciel.
Le ciel là-haut connut Hawaiki,
Et engendra la terre[22].



Fig. 58. – Tangaroa, créant des dieux et des hommes
(bois sculpté, île de Rurutu, XVIIIe s.)

Vers le milieu du XIXe siècle, Paiore, grand chef de l'île polynésienne d'Anaa, dessina l'image des origines de la création. La première indication de cette image était un petit cercle contenant deux éléments, Te Tumu, « Le Fondement » (mâle), et Te Papa, « La Roche Profonde » (femelle)[23].

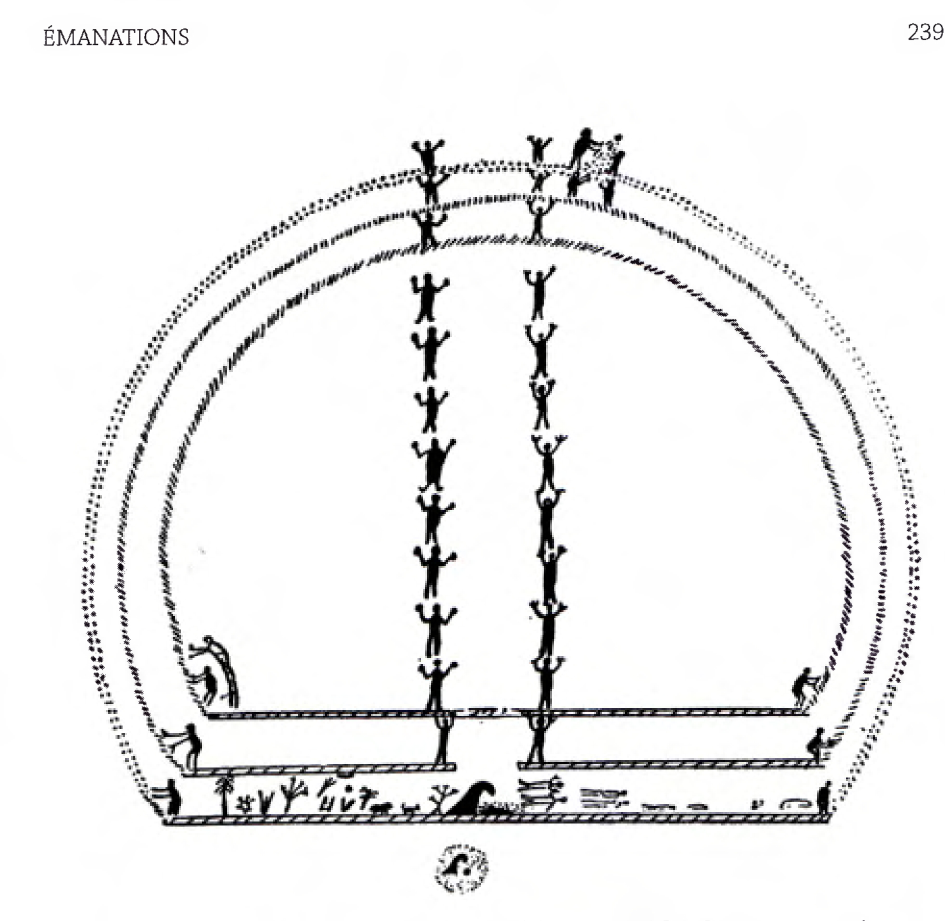


Fig. 59. – Tableau de la création des îles Tuamotu : l'Œuf cosmique, en bas ; en haut, les hommes apparaissent et façonnent l'Univers *(Tuamotu, XIXe s.)*

L'Univers, selon Paiore, était comme un œuf qui renfermait Te Tumu et Te Papa. Il vint à éclater pour donner naissance à trois couches superposées – la couche inférieure supportant les deux courbes supérieures. Te Tumu et Te Papa habitèrent la couche la plus basse et créèrent l'homme, les animaux et les plantes.

Le premier homme fut Matata, né sans bras ; il mourut peu après sa naissance. Le second homme fut Aitu, qui vint avec un bras mais sans jambes, et il mourut comme son aîné. Le troisième homme, enfin, fut Hoatea (Espace du Ciel), et il naquit de forme parfaite. Après vint une femme du nom d'Hoatu (Fécondité de la Terre). Elle devint la femme d'Hoatea, et de leur union descend la race humaine.

Lorsque la couche inférieure de la terre fut remplie par la création, les hommes firent une ouverture au centre de la couche supérieure afin de pouvoir y monter aussi, et ils s'y établirent en prenant avec eux des plantes et des animaux d'en bas. Puis ils élevèrent la troisième couche afin qu'elle soit un plafond pour la deuxième couche… et enfin s'y établirent également, de sorte que les êtres humains eurent trois demeures.

> Au-dessus de la terre étaient les cieux également superposés, touchant au bas et supportés par leurs horizons respectifs dont certains rejoignaient ceux de la terre ; et les hommes continuaient à travailler de la même manière, élevant un ciel au-dessus de l'autre, jusqu'à ce que tout fût dans l'ordre[24].

La partie principale du dessin de Paiore montre les hommes agrandissant le monde, les uns montés sur les épaules des autres, pour élever les cieux. Sur la couche inférieure de ce monde apparaissent les deux éléments originels Te Tumu et Te Papa. À leur gauche se trouvent les plantes et les animaux qu'ils ont procréés. Au-dessus, à droite, on peut voir le premier homme incomplet, ainsi que le premier homme et la première femme achevés. Dans le ciel supérieur apparaît un feu entouré par quatre personnages et figurant un événement de l'origine du monde. « La création de l'univers était à peine terminée lorsque Tangaroa qui se complaisait à faire le mal, mit le feu au ciel supérieur, cherchant ainsi à tout anéantir. Heureusement, Tamatua, Oru et Ruanaku aperçurent le feu qui se propageait et ils s'élancèrent rapidement de la terre et éteignirent les flammes. »[25]

L'image de l'œuf cosmique est connue de bien des mythologies ; on la retrouve dans les mythologies grecque, orphique, égyptienne, finnoise, bouddhiste et japonaise. « À l'origine, cet univers n'était que non-être », lisons-nous dans un livre sacré hindou :

> Il était supra-existant. Il se développa. Il prit la forme d'un œuf. Il demeura tel la durée d'une année. Alors il se fendit en deux. Des deux moitiés de la coque l'une devint d'argent, l'autre, d'or. La moitié d'argent est la terre ; la moitié d'or, le ciel ; l'enveloppe externe, les montagnes ; l'enveloppe interne, les nuages et les vapeurs ; les veines devinrent les rivières ; le liquide intérieur, l'océan. Ce qui naquit de là, c'est ce soleil-là[26].

La coquille de l'œuf cosmique est la limite du monde dans l'espace, tandis que le germe fécond de l'intérieur symbolise l'inépuisable dynamisme de vie de la nature.

« L'espace est sans limites, non pas à cause d'une extension indéfinie, mais bien en vertu d'une forme qui se renouvelle. Ce qui est est une coquille flottant sur l'infinité de ce qui n'est pas. » Cette brève définition d'un physicien moderne, pour illustrer l'univers tel qu'il le voyait en 192827, traduit exactement la signification de l'œuf cosmique de la mythologie. En outre, l'évolution de la vie telle que notre biologie moderne la décrit est le thème des premières étapes du cycle cosmogonique. Enfin, la destruction du monde que les physiciens prévoient en même temps que l'épuisement de notre soleil et que l'effondrement final du Cosmos tout entier[28] se trouve préfigurée dans la cicatrice laissée par le feu de Tangaroa : le Créateur-Destructeur augmentera graduellement son action destructrice sur l'univers jusqu'à ce que, à la fin, lors de la seconde révolution du cycle cosmogonique, tout soit précipité dans la mer de félicité.

Il n'est pas rare que l'œuf cosmique éclate pour laisser voir, s'étant constitué de l'intérieur, un personnage terrible à forme humaine. C'est la personnification anthropomorphe du pouvoir de génération, du Puissant Vivant, comme on le nomme dans la Cabale. « Le Puissant Ta'aroa dont la malédiction était la mort, c'est le créateur du monde », dit-on à Tahiti, autre île des mers du Sud*. « Il était seul. Il n'avait pas de père et pas même de mère. Ta'aroa vivait seulement dans le vide. Il n'y avait ni terre, ni ciel, ni mer. La terre était nébuleuse. Elle n'avait pas d'assises. Ta'aroa dit alors :

Ô espace pour la terre, espace pour le ciel,
Monde d'en bas inutile existant à l'état nébuleux,
Continuant et continuant de temps immémorial,
Monde d'en bas inutile, étends-toi !

« Le visage de Ta'aroa apparut à l'extérieur. La coquille de Ta'aroa tomba au loin et devint terre. Ta'aroa regarda : la terre était née, la mer était née et le ciel était né. Ta'aroa vivait semblable à Dieu contemplant son œuvre. »[29]

Un mythe égyptien révèle le démiurge créant le monde par un acte de masturbation[30]. Un mythe hindou le représente en méditation yogique, les formes de sa vision intérieure jaillissant de lui-même (à son propre étonnement) et formant autour de lui comme un panthéon de dieux éclatants[31]. Dans un autre conte de l'Inde, le père de toute chose est représenté d'abord se scindant en mâle et femelle, puis enfantant toutes les créatures selon leur espèce :

> Au commencement, cet univers n'était que le Soi sous sa forme humaine. En regardant autour de lui, il ne vit rien d'autre que lui-même. Alors, au commencement, il s'écria : « Je suis lui. » D'où vint le nom de « moi » ; de là vient aussi que, aujourd'hui encore, si l'on appelle quelqu'un il répond d'abord : « C'est moi », et ce n'est qu'ensuite qu'il déclare l'autre nom qui est le sien propre.
> Il eut peur : c'est pourquoi les gens ont peur d'être seuls. Il considéra : « De quoi ai-je peur ? Il n'existe rien d'autre que moi. » Et, du coup, sa peur s'évanouit…
> Il était malheureux : c'est pourquoi les gens ne sont pas heureux lorsqu'ils sont seuls. Il souhaita un second. Or, il devint aussi gros qu'un homme et une femme se tenant embrassés. Il divisa ce corps, qui était lui-même, en deux parties qui devinrent l'époux et l'épouse… C'est pour cela que le corps humain qui est le nôtre est (avant que l'homme ne prenne femme) comme l'une des deux moitiés d'un pois cassé… Il s'unit à elle, et de là naquirent les hommes.
> Alors elle réfléchit : « Comment, m'ayant engendré de lui-même, peut-il s'unir à moi ? Allons, il faut que je me cache. » Elle devint vache, mais lui devint taureau et s'unit à elle : de là naquit le bétail. Elle devint jument, lui, étalon ; elle devint ânesse, lui, âne et il s'unit à elle : de là naquirent les

* En dialecte tahitien, Tangaroa se dit Ta'aroa. Voir fig. 58.

> solipèdes. Elle devint chèvre, lui, bouc ; elle, brebis, lui, bélier, et il s'unit à elle ; de là naquirent les chèvres et les moutons. De la sorte, il produisit tout ce qui va par couples, jusqu'aux fourmis.
> Il connut : « En vérité, je suis moi-même la création, car c'est moi qui ai produit le monde tout entier. » Ainsi, il fut appelé la Création[32].

Selon ces mythologies, le substratum permanent de l'individu et du procréateur de l'univers sont un et de même nature ; c'est pourquoi le démiurge, dans ce mythe, est appelé le Soi. Le mystique en Orient découvre cette présence profonde, permanente, dans son état androgyne originel lorsque, par la méditation, il descend en lui-même.

> *Celui en qui le ciel, la terre et l'atmosphère*
> *Sont tissés, ainsi que la pensée, avec tous les souffles de vie,*
> *Celui-là seul reconnais-le pour l'Esprit unique.*
> *Renonce aux Autres termes.*
> *Il est le pont qui conduit à l'immortalité*[33].

Ainsi, bien que ces mythes de la création aient trait aux âges les plus lointains, ils parlent de l'origine de l'homme de notre époque.

> Toute âme, tout esprit, lisons-nous dans le Zohar hébreu, préalablement à sa venue en ce monde, se compose d'un mâle et d'une femelle unis en un seul être. Quand il descend sur cette terre, les deux parties se séparent et animent deux corps différents. Et lorsque arrive le temps du mariage, le Saint, béni soit-Il, qui connaît toutes les âmes et tous les esprits, les unit de nouveau comme auparavant et ils forment à nouveau un seul corps et une seule âme, comme s'ils étaient le côté gauche et le côté droit d'un même individu... Cette union, cependant, est subordonnée à la conduite de l'homme. Si l'homme est pur et sa conduite agréable à la vue de Dieu, et qu'il pratique de bonnes œuvres, il jouit de la faveur d'être uni en mariage à cette part féminine de son âme qui le complétait avant sa naissance[34].

Ce texte de la Cabale est un commentaire de la scène de la Genèse où Ève procède d'Adam. Le Banquet de Platon expose la même idée. Selon cette mystique de l'union sexuelle, la plus haute expérience est de comprendre que derrière l'illusion d'être deux existe l'unicité : « Chacun est les deux à la fois. » Cette compréhension en se développant peut amener à découvrir que sous les multiples individualités de tout l'univers environnant – humain, animal, végétal et même minéral – réside l'unicité ; alors l'expérience d'amour devient cosmique et le bien-aimé, qui le premier s'ouvre à la vision, est exalté comme le miroir de la création. L'homme ou la femme qui en fait l'expérience est maître en ce que Schopenhauer appelle « la science de la beauté en toutes choses ». « Parcourant les mondes, mangeant à son gré, assumant les formes à son gré », il chante le chant de l'universelle unité dont les premiers mots sont : « Oh ! Prodige ! Oh ! Prodige ! Oh ! Prodige ! »[35]

5. *L'éclatement de l'unité en multiplicité*

La ronde cosmogonique, dans sa révolution, projette l'Un dans le multiple ; et cela au cours d'une crise grave, d'une scission, par laquelle le monde se divise en deux plans d'existence apparemment contradictoires. Dans la charte de Paiore, les hommes émergent des ténèbres inférieures et se mettent aussitôt à l'ouvrage pour élever le ciel[36]. On les voit agir dans une indépendance apparente. Ils tiennent conseil, décident, échafaudent des plans ; ils prennent en charge l'organisation du monde. Pourtant, nous savons que, dans les coulisses, l'Immuable-Mouvant est à l'œuvre, tel un montreur de marionnettes.

Dans les récits mythologiques, chaque fois que l'attention est centrée sur l'Immuable-Mouvant, sur le Puissant Vivant, une miraculeuse spontanéité préside à la formation de l'univers. Les éléments se condensent et entrent en jeu de leur propre gré ou au signe du Créateur ; les fragments de l'œuf cosmique – qui a éclaté de lui-même – gagnent leurs places respectives sans aucun secours. Mais lorsque la perspective se déplace, lorsqu'elle se centre sur les êtres vivants et que le spectacle de l'espace et de la nature est regardé du point de vue des personnages destinés à les habiter, la scène cosmique se transforme et soudain s'assombrit. Les formes du monde ne semblent plus se mouvoir selon un ordre vivant, croissant, harmonieux ; elles se montrent rétives ou pour le moins inertes. Les propriétés du théâtre de l'univers doivent être modifiées, au besoin remodelées. La terre se met à produire des chardons et des épines et l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front.

Nous sommes devant deux modes de mythes. Dans l'un, les forces démiurgiques continuent d'agir d'elles-mêmes ; dans l'autre, elles abandonnent l'initiative et vont jusqu'à s'opposer à toute nouvelle évolution de la ronde cosmogonique. Les difficultés représentées dans cette dernière forme de mythe remontent aux temps lointains de cette longue nuit de l'étreinte originelle où les parents cosmiques engendrèrent la création. Laissons les Maoris nous présenter ce thème terrible :

Rangi (le Ciel) reposait si étroitement sur le ventre de Papa (la Terre Mère) que les enfants ne parvenaient pas à se libérer de la matrice.

> Flottant dans le monde des ténèbres, ils étaient dans une situation instable : certains rampaient… d'autres se tenaient debout, les bras levés… certains étaient couchés sur le flanc… d'autres sur le dos, certains étaient courbés, d'autres baissaient la tête, certains étaient accroupis… d'autres à genoux… ou tâtonnant dans l'obscurité. Tous étaient contenus dans l'étreinte de Rangi et de Papa…
>
> À la fin, les êtres que le Ciel et la Terre avaient conçus, las de ces continuelles ténèbres, se consultèrent et dirent : « Décidons maintenant de ce que nous devrions faire de Rangi et de Papa ; s'il vaut mieux les tuer ou les arracher

l'un à l'autre. » Alors Tu-matauenga, le plus féroce des enfants du Ciel et de la Terre, parle : « Eh bien, tuons-les ! »
Alors Tane-mahuta, le père des forêts et de tout ce qui les peuple ou est fabriqué à partir des arbres, parla : « Non, n'agissons pas ainsi. Il est préférable de les arracher l'un à l'autre et que le ciel s'éloigne au-dessus de nous et que la terre s'étende sous nos pieds. Que le ciel nous devienne étranger, mais que la terre reste près de nous comme notre mère nourricière. »

Parmi les dieux-frères, certains tentèrent, mais en vain, de séparer le ciel de la terre. Pour finir, ce fut Tane-mahuta lui-même, le père des forêts et de tout ce qui les peuple ou est fabriqué à partir des arbres, qui vint à bout de ce projet titanesque.

Maintenant sa tête est solidement plantée sur sa mère, la terre ; ses pieds, dressés, prennent appui contre son père, le ciel ; son dos et ses membres sont tendus dans un puissant effort. Il arrache Rangi et Papa l'un à l'autre, et ceux-ci, avec des plaintes et des gémissements de douleur, s'écrièrent : « Pourquoi donc tuez-vous ainsi vos parents ? Pourquoi commettez-vous un crime aussi abominable que de nous tuer, de nous arracher l'un à l'autre ? » Mais Tane-mahuta ne s'arrête point, il ignore leurs cris et leurs plaintes ; loin, loin au-dessous de lui, il repousse la terre ; loin, loin au-dessus de lui, il repousse le ciel[37]...

Hésiode nous a transmis cette légende, telle que les Grecs la connaissaient, dans son récit de la séparation d'Ouranos (le Ciel Père) et de Gaia (la Terre Mère). Selon cette version, le Titan Kronos émascula son père à l'aide d'une faucille et le repoussa loin de lui38. L'iconographie égyptienne représente le couple cosmique dans la position inverse : le ciel est la mère, le père est la vitalité de la terre39 ; mais le thème du mythe demeure : ils furent arrachés l'un à l'autre par le dieu de l'air Shu. Nous retrouvons la même image dans les anciens textes cunéiformes des Sumériens qui datent du IIIe et du IVe millénaire av. J.-C.

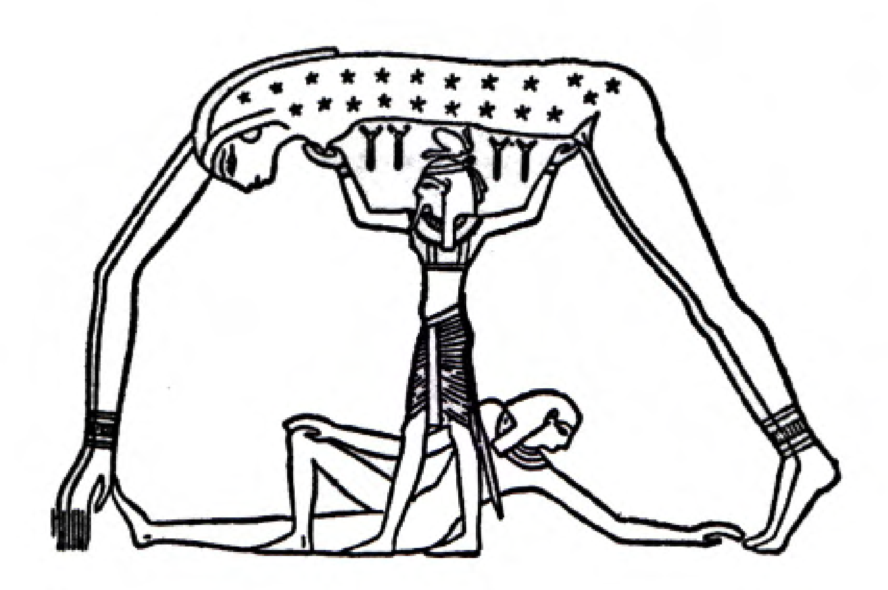


FIG. 60. – **La séparation du Ciel et de la Terre** *(Égypte, datation incertaine)*

Au commencement, il y avait l'océan primordial ; l'océan primordial engendre la montagne cosmique, formée de l'union du ciel et de la terre ; An (le Ciel Père) et Ki (la Terre Mère) conçurent Enlil (le dieu de l'Air) qui bientôt sépara An de Ki puis s'unit à sa mère pour engendrer l'humanité40.

Mais si ces actes d'enfants terribles semblent violents, ils ne sont rien en comparaison du démembrement total que subit la puissance créatrice dont ils sont issus dans les récits islandais des Eddas et dans le Poème de la Création des Babyloniens. Ils y poussent l'affront jusqu'à qualifier la présence démiurgique de l'abysse de « mauvaise », « ténébreuse », « obscène ». Les fils, en farouches guerriers, n'ayant plus que dédain pour la source créatrice, le personnage qui incarne l'état de profond sommeil de la semence, le tuent sommairement, le taillent en pièces et structurent le monde de cette charpente. C'est sur ce modèle de victoire que, plus tard, tous nos tueurs de dragons prendront exemple ; c'est ici que commence la longue histoire des exploits de héros.

Selon les récits des Eddas après que le « gouffre béant* » eut donné naissance, au nord, à un monde de froid et de brume et, au sud, à une région de feu, après que la chaleur venue du sud eut agi sur les rivières de glace qui, du nord, descendaient en grand nombre, un venin-semence commença à exsuder. Une bruine s'en éleva qui, à son tour, se congela en givre. Le givre se mit à fondre, tombant goutte à goutte ; la vie, activée par ces gouttes, se développa sous la forme

* Ginnungagap, le vide, l'abîme du chaos dans lequel tout se dissout au terme du cycle (« Crépuscule des Dieux ») et hors duquel tout réapparaît ensuite après une période intemporelle de réincubation.

d'un personnage inerte, gigantesque, hermaphrodite et en position horizontale, appelé Ymir. Le géant s'endormit et pendant son sommeil, il transpira ; ses deux pieds s'unirent et engendrèrent un fils, tandis que, sous sa main gauche, un homme et une femme germaient.

Le givre continua à fondre et à tomber goutte à goutte, et de sa condensation naquit une vache, Audumla. De son pis s'écoulaient quatre rivières de lait dont Ymir se nourrissait. Mais la vache, elle, pour se nourrir, léchait les blocs de glace au goût de sel. Le soir du premier jour où elle lécha les blocs de glace, une chevelure d'homme en sortit ; le second jour, une tête d'homme ; le troisième jour, l'homme fut là tout entier, et son nom fut Buri. Buri eut un fils (on ne dit rien de la mère) nommé Borr, qui épousa l'une des géantes, filles des créatures surgies d'Ymir. Cette dernière donna naissance à la triade : Odin, Vili et Ve. Ceux-ci par la suite tuèrent Ymir endormi et découpèrent son corps en morceaux.

De la chair d'Ymir, la terre fut modelée,
Et de sa sueur, la mer ;
Les rochers, de ses os ; les forêts, de ses cheveux,
Et de son crâne, la voûte céleste.
Puis de ses os les dieux ravis construisirent
Midgard pour les fils des hommes ;
Et de son cerveau ils créèrent
Les nuages à l'humeur chagrine[41].



Fig. 61. – Le meurtre d'Ymir *(lithographie, Danemark, 1845)*

L'Edda poétique est un recueil de trente-quatre poèmes écrits en ancien scandinave sur les dieux et les héros germaniques païens. Ces poèmes furent composés par plusieurs chanteurs et poètes (les scaldes) des diverses régions du monde viking (l'un, au moins, au Groenland) entre 950 et 1050 apr. J.-C. Le recueil fut complété, à ce qu'il semble, en Islande.
L'Edda prosaïque est un manuel à l'intention des jeunes poètes, rédigé en Islande par le grand maître de poésie et chef de clan, le chrétien Snorri Sturluson (1178-1241). Il résume les mythes païens des Germains et énonce les lois de la rhétorique scaldique.
La mythologie dont ces textes font état révèle une strate ancienne, paysanne (associée au dieu du tonnerre, Thor), une strate plus tardive, aristocratique (celle de Wotan-Odin) et une troisième, indéniablement chargée d'un complexe phallique (Nyorth, Freya et Frey). Des influences bardiques venues d'Irlande se mêlent aux thèmes de l'Antiquité classique et de l'Orient dans ce monde de formes symboliques, plein de songes sombres et profonds et qui révèle aussi un sens certain de l'humour et du grotesque.

Dans la version babylonienne, le héros est Marduk, le dieu du soleil ; la victime est Tiamat, terrifiante, semblable au dragon et que servait une horde de démons ; elle personnifie l'abysse originel sous son aspect féminin : le chaos en tant que mère des dieux mais devenu menace pour le monde. Armé d'un arc et d'un trident, d'une massue et d'un filet, escorté des vents de la bataille, le dieu monta dans son char. Les quatre chevaux, dressés à tout écraser sous leurs pieds, se tachèrent d'écume.

… Mais Tiamat ne détourna pas sa nuque,
De ses lèvres altières elle appela à la révolte…
Alors le Seigneur leva le Tonnerre, son arme puissante,
Et contre Tiamat, pleine de colère, il lança ces mots :
« Tu t'es grandie, tu t'es exaltée bien haut !
Et ton cœur t'a poussée à engager la bataille…
Et contre les dieux mes pères tu as élaboré tes mauvais desseins.
Que tes légions s'équipent donc, que l'on attache tes armes !
Avance ! Que moi et toi nous nous livrions bataille ! »
Lorsque Tiamat entendit ces paroles,
Elle fut comme prise de folie, elle perdit la raison.
Tiamat cria d'une voix perçante et sauvage,
Elle trembla, secouée jusqu'en ses fondations mêmes.
Elle récita une incantation, elle prononça son imprécation.
Et les dieux du combat réclamèrent leurs armes.

Alors s'avancèrent Tiamat et Marduk, le conseiller des dieux ;
Au combat ils s'élancèrent, pour la bataille ils se joignirent.
Mais déployant son filet, le Seigneur l'en enveloppa,
Il lâcha dans sa face le Vent Mauvais qui le suivait.
Et les vents furieux lui remplirent le ventre,

Et son courage la quitta et elle ouvrit sa bouche toute grande.
Il saisit son trident et lui perça le ventre,
Il lui trancha les entrailles, lui fendit le cœur.
Puis il l'abattit et lui arracha la vie ;
Il jeta son corps à terre et sur elle se dressa.

Après avoir exterminé ce qui restait de la horde des démons, le dieu de Babylone s'en reprit à la mère du monde :

Et le Seigneur se dressa sur les jambes de Tiamat,
De sa masse d'armes impitoyable, il lui fendit le crâne.
Il trancha ses vaisseaux sanguins,
Et le vent du Nord chassa le sang jusqu'en des lieux secrets…
Puis le Seigneur se reposa, contemplant le corps mort de Tiamat… et il échafauda un plan ingénieux.
Il la fendit comme un poisson plat en deux moitiés ;
De l'une de ses moitiés, il fit l'étendue des cieux.
Il fixa un verrou, il établit un gardien,
Et leur interdit de laisser ses eaux s'échapper.
Il parcourut les cieux, en inspecta les régions,
Et contre les Profondeurs, il établit la demeure de Nudimmud.
Et le Seigneur mesura la structure des Profondeurs[42]…

De cette manière héroïque, Marduk fit un plafond pour repousser les eaux supérieures et un sol pour repousser les eaux inférieures. Dans le monde intermédiaire, il créa l'homme.

Les mythes illustrent inlassablement cette idée que le conflit qui se joue dans le monde créé n'est pas ce qu'il paraît. Tiamat, tuée et démembrée, n'en fut pas pour autant détruite. Si le combat avait été considéré sous une autre optique, nous aurions vu Tiamat, le chaos devenu monstre, se démembrer de son propre gré et ses fragments rejoindre d'eux-mêmes leurs places respectives. Marduk et toute sa descendance de divinités n'étaient que des parcelles de la substance de Tiamat. Du point de vue de ces formes créées, tout semble s'accomplir par l'effet d'un bras puissant, au milieu des dangers et des souffrances. Mais considéré du point de vue de la présence émanante, la chair s'est volontairement soumise et la main qui l'a découpée n'a agi, en fin de compte, que mue par la volonté de la victime elle-même.

Là réside le paradoxe fondamental du mythe : le paradoxe de la double perspective. De même qu'au début du cycle cosmogonique on pouvait dire, dans le même temps, « Dieu n'est pas impliqué » comme « Dieu est le créateur-sauveur-destructeur », de même à ce point de jonction critique où l'Un éclate en multiple on peut dire du destin qu'il « arrive » comme aussi qu'il est « déterminé ». Envisagé dans la perspective de sa source, le monde est une majestueuse harmonie de formes se coulant dans l'existence, explosant et se dissolvant. Mais ce qu'éprouvent les créatures éphémères est une terrible

cacophonie de cris de guerre et de douleur. Les mythes ne nient pas cette angoisse (la crucifixion) ; ils révèlent la paix essentielle qu'elle renferme, qu'elle dérobe et qui l'environne (la rose céleste)[43].



Fig. 62. – Monstre du chaos et du dieu du soleil
(relief d'albâtre, Assyrie, 885-860 av. J.-C.)

Ce déplacement de perspective qui, de la tranquillité de la Cause centrale, conduit au tumulte des effets périphériques est symbolisé par la Chute d'Adam et Ève au Paradis Terrestre. Ils mangèrent du fruit défendu ; « alors se dessillèrent leurs yeux à tous deux »44. L'accès à la félicité du Paradis leur fut interdit, et ils se mirent à percevoir la création derrière un voile qui la transforme. Dorénavant, ils auraient à faire l'expérience qu'inévitablement rien ne s'obtient sans peine.

6. *Contes populaires de la Création*

Dans les mythologies des peuples non développés, l'histoire de l'origine du monde est décrite avec une naïveté qui contraste avec le puissant pouvoir d'évocation des mythes du cycle cosmogonique. Il n'y apparaît aucun effort suivi en vue de percer les mystères qui subsistent au-delà du voile de l'espace. De la muraille opaque du non-temps surgit la figure imprécise d'un créateur qui modèle le monde des formes. La durée, la fluidité de son apparition et le climat dans lequel il opère s'apparentent au rêve. La terre n'a pas encore durci ; il reste fort à faire pour la rendre habitable aux hommes à venir.

Il faut faire une nette différence entre les mythologies des peuples véritablement primitifs (qui vivent de pêche, de chasse, de racines et de baies) et celles des civilisations auxquelles le développement des arts, de l'agriculture et de l'élevage a donné naissance, aux environs de 6 000 av. J.-C. Cependant, ce que nous appelons primitif est, en fait, pour la plupart, colonial, c'est-à-dire diffusé à partir de quelque centre à niveau de culture élevé et adapté aux besoins d'une société plus simple. C'est afin d'éviter l'emploi du mot « primitif » qui peut prêter à confusion, que je donne ici le nom de « mythologies populaires » aux traditions appartenant à des peuples non développés ou qui ont dégénéré. Ce mot convient aux buts que se propose cette étude comparative élémentaire des formes universelles, mais il ne saurait certes pas convenir à une stricte analyse historique.

Le Vieil Homme se déplaçait çà et là, déclarent les Pieds-Noirs du Montana ; il faisait les hommes et aménageait les choses.

> Venant du Sud, il se dirigeait vers le Nord et, en chemin, faisait les animaux et les oiseaux. Il faisait les montagnes, les prairies, les bois et la brousse. Il allait ainsi vers le Nord faisant les choses comme il passait, plaçant ici et là des rivières, les dotant de cataractes, posant de la peinture rouge çà et là sur le sol – définissant le monde tel que nous le voyons aujourd'hui. Il fit la Rivière de Lait (Teton), la franchit et, se sentant las, il gravit une colline pour s'y reposer. Alors qu'il était couché sur le dos, les bras étendus, il marqua avec des pierres son empreinte sur le sol : la forme de son corps, tête, jambes, bras, tout. Aujourd'hui encore, on peut voir là-bas ces rochers. S'étant reposé, il reprit sa route vers le Nord ; trébuchant sur un monticule, il tomba à genoux. Il dit alors : « Cela fait mal de buter contre toi » et à cet endroit, il érigea deux grands tertres qu'il nomma « les Genoux » ; ils portent ce nom aujourd'hui encore. Continuant vers le Nord, il façonna les Collines d'Herbe Tendre avec des pierres qu'il portait avec lui…
>
> Un jour, le Vieil Homme décida qu'il ferait une femme et un enfant ; il les

> modela donc tous deux – la femme et l'enfant, son fils – avec de l'argile. L'ayant modelée et lui ayant donné forme humaine, il dit à l'argile : « Deviens des hommes » ; il la recouvrit, la laissa, puis s'en alla. Le lendemain, il revint, découvrit l'argile et constata que les formes d'argile s'étaient légèrement modifiées. Le matin du second jour le changement était plus marqué et davantage encore le troisième. Au matin du quatrième jour, il revint à nouveau, découvrit les formes, les regarda et leur dit de se lever et de marcher : et elles firent comme il avait dit. Elles allèrent à la rivière avec leur Créateur qui leur apprit son nom, Na'pi, le Vieil Homme.
> Tandis qu'ils se tenaient près de la rivière, la femme dit au Vieil Homme : « Et maintenant, vivrons-nous toujours, n'y aura-t-il pas de fin ? » Il répondit : « Je n'y ai jamais pensé. Décidons-en. Je vais jeter cette bouse de bison séchée [[buffalo chip]] dans la rivière. Si elle flotte, lorsque les hommes mourront, ils seront à nouveau vivants au bout de quatre jours. Ils ne mourront que pendant quatre jours. Mais si elle coule, il y aura une fin pour eux. » Il jeta la bouse dans la rivière et elle se mit à flotter. La femme, se retournant, ramassa une pierre et dit : « Attendez, je vais jeter cette pierre dans la rivière. Si elle flotte nous vivrons toujours ; si elle coule, les hommes mourront, afin qu'ils soient une source d'affliction les uns pour les autres. » La femme jeta la pierre dans l'eau, et elle coula. « Voilà, dit le Vieil Homme, tu as choisi. Il y aura une mort pour eux. »[45]

L'aménagement du monde, la création de l'homme et la décision relative à la mort sont des thèmes typiques dans les légendes de créateur des peuples primitifs. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point et de quelle manière il était ajouté foi à ces légendes. Le mode mythologique est plus celui de l'allusion détournée que de la référence directe : c'est comme si le Vieil Homme avait fait ceci et cela. Nombre de légendes, classées dans la catégorie des histoires sur l'origine du monde, étaient certainement considérées bien davantage comme des contes de fées populaires que comme un livre de la Genèse. Donner à la mythologie un tour divertissant est commun à toutes les civilisations, quel que soit leur degré de développement. Même si certains membres de la communauté, plus naïfs que d'autres, accordent un sérieux excessif aux images qui résultent de cette manière de faire, on ne peut pas dire d'elles, en général, qu'elles représentent la doctrine locale ou le mythe. Les Maoris, par exemple, de qui nous tenons certaines de nos plus belles légendes cosmogoniques, racontent l'histoire d'un œuf lâché par un oiseau dans l'océan primordial ; il se brisa ; un homme, une femme, un garçon, une fille, un porc, un chien et un canoë en sortirent. Tous montèrent dans le canoë et dérivèrent jusqu'à la Nouvelle-Zélande[46]. De toute évidence, il s'agit là d'une parodie de l'œuf cosmique. Les habitants du Kamtchatka, de leur côté, disent, apparemment avec le plus grand sérieux qu'originellement Dieu demeurait au ciel, mais qu'ensuite il descendit sur la terre. Lorsqu'il marcha avec ses grandes bottes, le sol neuf céda sous ses pas comme une couche de glace mince et flexible. La terre, depuis lors, est restée

inégale[47]. Ou bien encore, selon un conte kirghiz de l'Asie centrale, un temps très long s'étant écoulé pendant lequel les deux premiers hommes, qui gardaient un énorme bœuf, restèrent sans boire et alors qu'ils étaient sur le point de mourir de soif, l'animal fit jaillir l'eau en fendant le sol de ses grandes cornes. C'est ainsi que surgirent les lacs au pays kirghiz[48].

Un personnage burlesque dont l'action s'oppose sans cesse aux desseins bienveillants du créateur apparaît très souvent dans les mythes et les légendes populaires et il est tenu pour responsable des difficultés et des maux inhérents à l'existence en deçà du voile de l'espace. Les Mélanésiens de la Nouvelle-Bretagne racontent qu'un être ténébreux, « Celui qui le premier fut là », dessina deux formes mâles sur le sol, se fit une entaille dans la chair et répandit son sang sur les dessins. Il cueillit deux grandes feuilles et en recouvrit les formes qui, peu après, devinrent deux hommes. Ils se nommaient To Kabinana et To Karvuvu.

To Kabinana s'en alla seul, grimpa sur un cocotier qui portait des noix jaune pâle, en cueillit deux qui n'étaient pas encore mûres, et les jeta au sol ; elles se brisèrent et devinrent deux femmes très belles. To Karvuvu admira les femmes et demanda à son frère comment il s'y était pris. « Grimpe sur un cocotier, répondit To Kabinana, cueille deux noix pas encore mûres et jette-les au sol. » Mais To Karvuvu jeta les noix la pointe en bas et les femmes qui en advinrent eurent un vilain nez aplati[49].

Un jour, To Kabinana sculpta dans le bois un poisson thum et le lâcha dans l'océan afin qu'il soit pour toujours un poisson vivant. Or ce poisson thum conduisait les poissons malivaran au rivage où To Kabinana n'avait plus qu'à les ramasser sur la plage. To Karvuvu admira le poisson thum et voulut en faire un, mais au lieu de procéder comme on le lui apprit, il sculpta un requin. Ce requin mangeait les poissons malivaran au lieu de les mener au rivage. To Karvuvu alla trouver son frère en pleurant et dit : « Si seulement je n'avais pas fait ce poisson ! Il n'est bon qu'à dévorer tous les autres.

– Quelle sorte de poisson est-ce ? lui demanda-t-on.

– Eh bien, répondit-il, j'ai fait un requin.

– Tu es vraiment décourageant, lui dit son frère. Tu as si bien gâché les choses que nos descendants mortels en souffriront. Ton poisson dévorera tous les autres, et les gens aussi. »[50]



Fig. 63. – Khnemu façonne le fils du pharaon sur une roue de potier tandis que Thot fixe le cours de sa vie *(papyrus de l'époque ptolémaïque, Égypte, vers IIIe-Ier s. av. J.-C.)*

Derrière cette farce, on peut discerner que la cause unique (l'être ténébreux qui s'entaille le corps) produit dans les structures du monde un effet double : le bien et le mal. L'histoire n'est pas aussi naïve qu'elle semble l'être[51]. De plus, la préexistence métaphysique de l'archétype platonicien du requin est sous-entendue dans la curieuse logique du dialogue final. C'est là une idée que nous retrouvons dans tous les mythes. Universel également est le personnage de l'antagoniste, du représentant du mal, dans un rôle comique. Les démons sont toujours burlesques, qu'ils soient de luxurieux imbéciles ou de fieffés menteurs. Bien qu'ils puissent triompher dans le monde de l'espace et du temps, ils disparaissent, et leurs œuvres avec eux, dès que la perspective devient transcendantale. Ce sont eux qui font prendre l'ombre pour la substance : ils symbolisent les imperfections inévitables du royaume de l'ombre et tant que nous demeurerons de ce côté-ci du voile il ne pourra pas être arraché.

Les Tatars Noirs de Sibérie disent que le démiurge Pajana, après avoir façonné les premiers êtres humains, découvrit qu'il était incapable de produire un souffle porteur de vie. Aussi lui fallut-il monter au ciel pour se procurer des âmes auprès de Kudai, le Haut Dieu, laissant pendant ce temps à un chien nu la garde des formes de sa fabrication. Le diable Erlik se présenta pendant son absence. Et Erlik dit au chien : « Tu n'as pas de poils. Je te donnerai trois poils d'or si tu remets entre mes mains ces gens sans âme. » La proposition plut au chien qui remit au tentateur ceux dont il avait la garde. Erlik les souilla de sa salive, mais il prit la fuite à l'instant où il aperçut Dieu qui s'avançait pour leur donner vie. Dieu, qui avait vu ce qui s'était passé, retourna les corps humains, mettant dedans ce qui était dehors. C'est pourquoi nous avons de la salive et des impuretés à l'intérieur de nous[52].



Fig. 64. – Edshu, l'espiègle
(bois sculpté, cauris et cuir, Yoruba, Nigeria, XIXe s. – début du XXe s.)

Dans les mythologies populaires, l'histoire de la création ne commence qu'au moment où les émanations transcendantales éclatent en formes spatiales. Elles ne diffèrent cependant des grandes mythologies sur aucun point essentiel quant à leur appréciation de l'avènement de l'homme. Leurs personnages symboliques, par leur portée – et fréquemment aussi dans leurs traits et leurs actes –, correspondent à ceux des iconographies supérieures et le monde merveilleux dans lequel ils évoluent est précisément celui de plus grandes révélations : le monde et le temps qui se situent entre le sommeil profond et la conscience de veille, la zone où l'Un éclate en multiple et où la pluralité se réconcilie dans l'Un.

Se libérant des associations cosmogoniques, l'aspect négatif, diabolique et bouffon du pouvoir de création est devenu le personnage favori des contes qu'on récite en manière de divertissement. Un exemple frappant en est le coyote des plaines américaines ; en Europe, Goupil le renard en est l'incarnation.

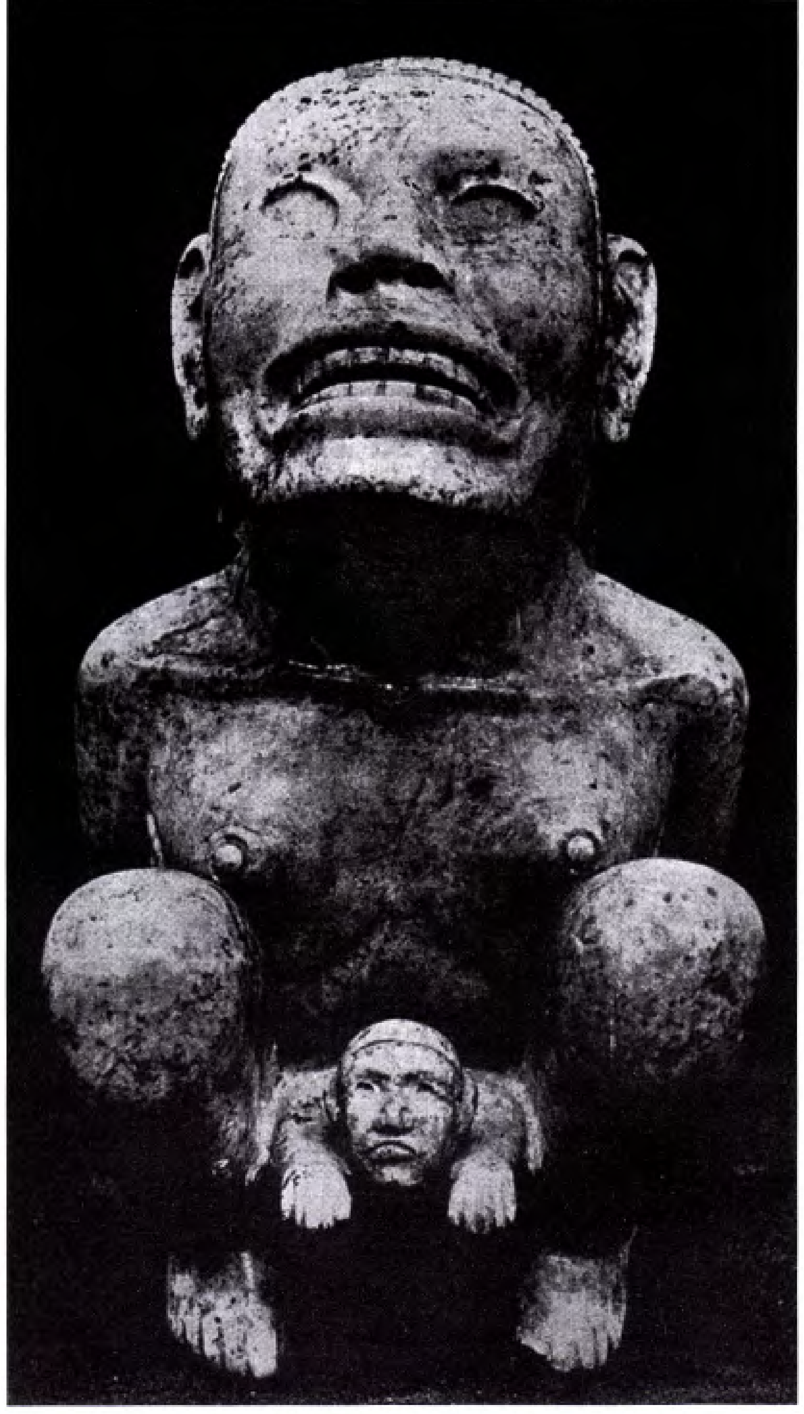


Fig. 65. – Tlazolteotl accouchant
(aplite sculptée et incrustée de grenat, Mexique aztèque, fin XVe – début XVIe s.)

CHAPITRE II

La Naissance Virginale

1. Mère de l'univers

L'ESPRIT DU PÈRE, procréateur du monde, pour pénétrer la multiplicité de l'expérience terrestre, passe par un intermédiaire transformateur : la mère du monde. Elle est une personnification de l'élément originel dont parle le second verset de la Genèse où nous lisons que « l'esprit de Dieu planait *au-dessus des eaux* ». Dans le mythe hindou, elle est la forme féminine par laquelle le Soi procréa toutes les créatures. Dans un sens plus abstrait, elle est la structure qui limite le monde : « espace, temps et causalité », la coquille de l'œuf cosmique. Dans un sens encore plus abstrait, elle est ce qui incita l'Absolu-Couvant-le-Soi à l'acte de création.

Dans les mythologies qui choisissent de mettre l'accent sur l'aspect maternel du créateur plutôt que sur son aspect paternel, cette figure féminine originelle emplit la scène du monde dès le commencement, jouant les rôles qui sont, ailleurs, assignés aux personnages masculins. Et elle est vierge, car son époux est l'Inconnu Invisible.

La mythologie finlandaise nous propose une étrange représentation de ce personnage. Dans le premier chant du *Kalevala*[1], on raconte comment une jeune vierge, la fille de l'air, descendit des demeures célestes pour rejoindre l'océan primordial sur les eaux éternelles duquel elle flotta pendant des siècles.

Alors un orage furieux se leva,
De l'est une puissante tempête,
Et la mer se couvrit d'écume,
Et des vagues toujours plus grandes se soulevèrent.
Ainsi la tempête berça-t-elle la jeune fille,
Et les lames ballottaient la vierge,
Sur la surface azurée de l'océan,
Sur la crête des flots écumants,
Jusqu'à ce que le vent qui soufflait autour d'elle
Et la mer éveillassent la vie en elle[2].

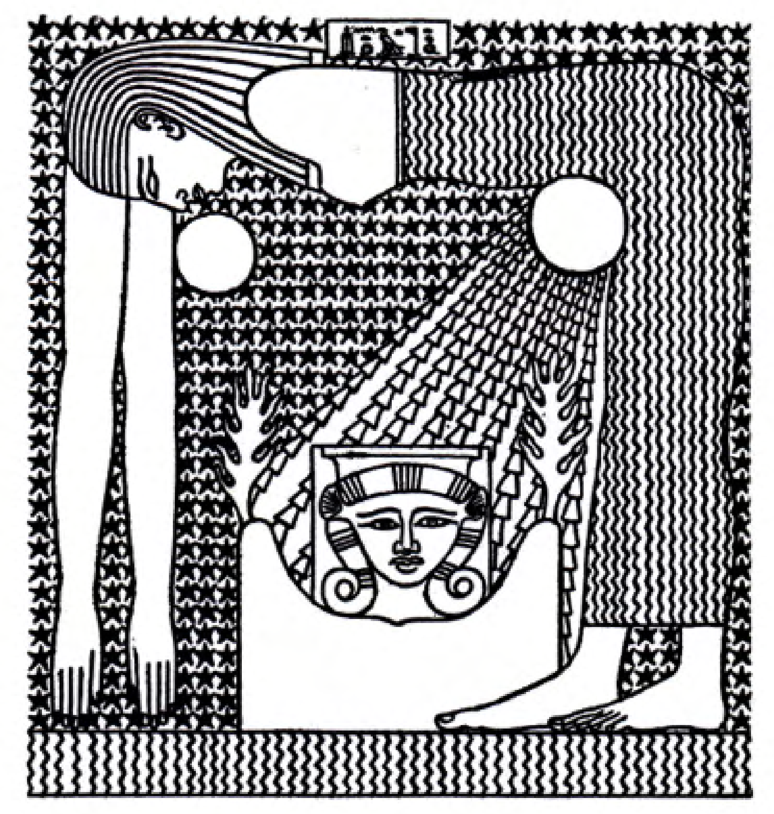


Fig. 66. – Nout (le Ciel) donne naissance au Soleil ; ses rayons tombent sur Hathor à l'horizon (l'Amour et la Vie) *(pierre gravée, Égypte ptolémaïque, vers Ier s. av. J.-C.)*

Le *Kalevala* (« Le Pays des Héros ») dans sa forme actuelle est l'œuvre d'Elias Lönnrot (1802-1884), un médecin de campagne qui s'intéressa à la philologie finnoise. Ayant recueilli un ensemble considérable de poèmes populaires ayant trait aux héros légendaires, Väinämöinen, Ilmarinen, Lemminkainen et Kullervo, il en composa une suite cohérente et leur donna une versification uniforme (1835-1849). L'œuvre comprend quelque 23 000 vers.
Une traduction allemande du *Kalevala* de Lönnrot tomba sous les yeux de Henry Wadsworth Longfellow. Il y trouva à la fois le plan et le rythme de son *Song of Hiawatha.*

Pendant sept siècles, la Mère des Eaux fut ballottée sur les flots, portant l'enfant dans son sein, dans l'impossibilité de lui donner naissance. Elle implora Ukko, le dieu le plus puissant, et il lui envoya une sarcelle qui fit son nid sur ses genoux. Les œufs de la sarcelle tombèrent de ses genoux et se brisèrent ; leurs fragments formèrent la terre, le ciel, le soleil, la lune et les nuages. Puis la Mère des Eaux flottant toujours sur l'océan commença elle-même l'œuvre de Façonneur du Monde.

Alors la neuvième année étant écoulée,
*Et le dixième été étant passé**,
De la mer elle leva la tête,
Et son front elle dressa,
Et alors elle entreprit la Création,
Et elle se mit à ordonner le monde,
Sur l'océan sans limites,
Sur les eaux infinies.
Partout où sa main l'indiquait,
Elle formait des promontoires élevés ;
Partout où son pied se posait,
Elle faisait des cavernes pour les poissons ;
Quand elle plongea entre les eaux,
Elle forma les profondeurs de l'océan ;
Quand elle effleura la terre de son flanc,
Elle étendit le niveau des rivages ;
Quand son pied s'étendit sur la terre,
Des endroits se formèrent pour la capture des saumons ;
Quand de la tête elle frôla la terre,
Des anses rondes s'étendirent.
Puis elle s'éloigna de la terre,
Et demeura sur l'eau sans limites,
Elle créa les récifs dans l'océan,
Et les écueils cachés au regard,
Sur lesquels parfois les navires se brisent,
Et les vies des marins trouvent leur terme[3].

Mais l'enfant demeurait dans le sein maternel, des sentiments d'adulte mûrissaient en lui :

Encore non né était Väinämöinen ;
Encore non né le barde éternel.
Väinämöinen, l'ancien, l'inébranlable,
Reposa dans le sein de sa mère
Durant l'espace de trente étés,
Et la somme de trente hivers,
Toujours sur les eaux tranquilles,
Et sur les lames écumantes.
Aussi se mit-il à réfléchir
Comment continuer à vivre
Dans cette retraite si sombre,
Dans cette demeure trop étroite,
Sans jamais voir le clair de lune,
Sans jamais voir l'éclat du soleil.
Alors il prononça les mots qui suivent,

---

* Le rôle que jouent cette corne et cette huile dans le folklore de la Rhodésie du Sud [le Zimbabwe actuel. – N.D.E.] est frappant. La corne ngona est un instrument magique qui a le pouvoir de créer le feu et l'éclair, de féconder les vivants et de ressusciter les morts.

Et exprima ses pensées en ces sages paroles :
« Viens à mon aide, Lune, Soleil, délivre-moi,
Et toi, Grande Ourse, prête-moi ton secours
Pour franchir ce portail que je ne connais pas,
Pour traverser ce passage inhabituel.
Loin de ce nid qui me porte,
Loin de cette demeure si étroite,
À terre, conduisez le vagabond,
À l'air libre, conduisez-moi,
Pour contempler la lune au ciel,
Et la splendeur de la lumière du soleil ;
Pour voir les étoiles de la Grande Ourse au-dessus de moi,
Et les étoiles qui scintillent dans le ciel. »
Comme la lune ne le libérait pas,
Et que le soleil ne le délivrait pas,
Alors il se lassa de l'existence,
Et sa vie devint un fardeau.
Alors il fit jouer le portail,
Avec son doigt, le quatrième,
Il ouvrit la grand-porte d'os,
De l'orteil de son pied gauche
De ses genoux il franchit la grand-porte.
Il chut dans l'eau tête en avant,
De ses bras repoussant les vagues,
Ainsi l'homme fut-il dans l'océan,
Et le héros sur les lames[4].

Avant que Väinämöinen – déjà héros par sa naissance – puisse atteindre la rive, il lui restait à supporter l'épreuve d'un deuxième sein maternel, celui de l'océan cosmique élémentaire. Maintenant sans protection, il dut subir l'initiation aux forces de la nature fondamentalement inhumaines. Face à l'eau et au vent, il fallut qu'il renouvelle l'expérience qu'il connaissait déjà si bien.

Dans la mer, il séjourna cinq ans,
Attendit cinq ans, attendit dix ans,
Et aussi sept ans et même huit ans,
Sur la surface de l'océan,
Au large d'un promontoire inconnu,
Près d'un pays aride et sans arbres.
Sur la terre, ses genoux il planta,
Et sur ses bras, il reposa,
Il se dressa pour voir le clair de lune,
Et goûter au plaisir de la lumière du soleil,
Pour admirer les étoiles de la Grande Ourse au-dessus de lui,
Et les étoiles qui scintillent dans le ciel.
Ainsi fut-il, Väinämöinen, l'ancien,
Lui, le ménestrel célèbre à jamais,
Né de la divine Créatrice,
Né d'Ilmatar, sa mère[5].

2. *Matrice du destin*

La déesse de l'univers se montre aux hommes sous une multitude de déguisements ; car les effets de l'acte de création sont innombrables, complexes et de nature contradictoire lorsqu'ils sont éprouvés du point de vue du monde créé. La mère qui donne la vie est en même temps la mère qui apporte la mort, dissimulée sous le masque des hideuses diablesses de la faim et de la maladie.

La mythologie astrale suméro-babylonienne identifiait les aspects de la Femme Cosmique aux phases de la planète Vénus. Étoile du matin, elle était la vierge ; étoile du soir, la prostituée ; dame du ciel nocturne, elle était l'épouse de la lune ; enfin quand elle s'éteignait sous les feux du soleil elle devenait la sorcière de l'enfer. Partout où l'influence de la Mésopotamie s'est fait sentir, les traits de la déesse ont été marqués par l'éclat de cette étoile fluctuante.

Un mythe d'Afrique du Sud, provenant de la tribu des Wahungwe Makonis, en Rhodésie du Sud, montrait ainsi les aspects de la planète-mère Vénus en coordination avec les premières phases du cycle cosmogonique. Ici, l'homme originel est la lune ; sa première épouse, l'étoile du matin ; sa seconde l'étoile du soir. Comme Väinämöinen, qui émergea par lui-même du sein maternel, cet homme-lune émerge également des eaux abyssales. Son rôle, et celui de ses épouses, sera d'être les parents des créatures terrestres. Voici la légende telle qu'elle nous est parvenue :

> Maori (Dieu) fit le premier homme et le nomma Mwuetsi (Lune). Il le déposa au fond d'un Dsivoa (lac) et lui donna une corne ngona remplie d'huile *ngona**. Mwuetsi vivait dans le Dsivoa.
> Mwuetsi dit à Maori : « Je veux aller sur la terre. » Maori dit : « Tu le regretteras. » Mwuetsi dit : « Qu'importe, je veux aller sur la terre. » Maori dit : « Alors, va sur la terre. » Mwuetsi sortit du Dsivoa et alla sur la terre.
> La terre était froide et déserte. Il n'y avait ni savanes, ni buissons, ni arbres. Il n'y avait pas d'animaux. Mwuetsi pleura et dit à Maori : « Comment pourrais-je vivre ici ? » Maori dit : « Je t'avais prévenu, tu t'es engagé dans le chemin au terme duquel tu mourras. Je te donnerai néanmoins quelqu'un de ton espèce ». Maori donna à Mwuetsi une vierge appelée Massassi, l'étoile du matin. Maori dit : « Massassi sera ton épouse pendant deux ans. » Maori donna à Massassi un allume-feu.
> Le soir, Mwuetsi entra dans une caverne avec Massassi. Massassi dit : « Aide-moi, nous allons faire du feu. Je vais ramasser du chimandra (petit bois) et tu pourras faire tourner le rusika (partie pivotante de l'allume-feu). » Massassi ramassa du petit bois. Mwuetsi et Massassi s'étendirent de part et d'autre du feu. Le feu brûlait entre eux.
> Mwuetsi pensa en lui-même : « Pourquoi Maori m'a-t-il donné cette vierge ? Que vais-je faire de cette vierge Massassi ? » Lorsque la nuit fut

* Cette phrase est répétée plusieurs fois sur un ton mélodramatique de circonstance. (Note des traducteurs.)

venue, Mwuetsi prit sa corne *ngona*. Il humecta son index avec une goutte d'huile *ngona*. Mwuetsi dit : « *Ndini chaambuka mbiri ne mbirir* (je vais sauter par-dessus le feu)*. » Mwuetsi s'approcha de la vierge Massassi. Mwuetsi oignit le corps de Massassi avec l'huile qui était sur son doigt. Puis Mwuetsi retourna se coucher et dormit.

Au matin, lorsque Mwuetsi s'éveilla, il jeta un regard du côté de Massassi. Mwuetsi vit que le corps de Massassi avait gonflé. Au lever du jour, Massassi commença d'enfanter. Massassi enfanta les savanes. Massassi enfanta les buissons. Massassi enfanta les arbres. Massassi ne s'arrêta d'enfanter que lorsque la terre fut couverte de savanes, de buissons et d'arbres.

Les arbres se mirent à croître. Leur poussée continua jusqu'à ce que leurs cimes aient atteint le ciel. Lorsque la cime des arbres eut atteint le ciel, la pluie se mit à tomber.

Mwuetsi et Massassi vivaient dans l'abondance. Ils avaient des fruits et du grain. Mwuetsi construisit une maison. Mwuetsi fit une pelle en fer. Mwuetsi fit une houe et ensemença la terre. Massassi tressa des filets de pêche et attrapa du poisson. Massassi ramassait le bois et allait puiser l'eau. Massassi préparait la nourriture. Mwuetsi et Massassi vécurent ainsi pendant deux ans.

Au terme de ces deux années, Maori dit à Massassi : « Le temps est révolu. » Maori enleva Massassi de la terre et la remit dans le Dsivoa. Mwuetsi se lamenta. Se lamentant et pleurant, il dit à Maori : « Que vais-je faire sans Massassi ? Qui ira me chercher de l'eau et du bois ? Qui préparera ma nourriture ? » Huit jours durant, Mwuetsi pleura.

Mwuetsi pleura pendant huit jours, alors Maori dit : « Je t'ai averti que tu allais vers ta mort. Mais je vais te donner Morongo l'étoile du soir. Morongo restera avec toi pendant deux ans. Puis je la reprendrai. » Maori donna Morongo à Mwuetsi.

Morongo retrouva Mwuetsi dans la hutte. Le soir Mwuetsi voulut s'étendre près du feu, du côté qui était le sien. Morongo dit : « Ne te couche pas là-bas, couche-toi près de moi. » Mwuetsi s'étendit auprès de Morongo. Mwuetsi prit la corne ngona, mit un peu d'huile sur son index. Mais Morongo dit : « N'agis pas de la sorte, je ne suis pas comme Massassi. Enduis tes reins d'huile ngona, enduis-en aussi mes reins. » Mwuetsi fit comme elle disait. Morongo dit : « Maintenant accouple-toi avec moi. » Mwuetsi s'accoupla avec Morongo. Mwuetsi s'endormit.

Vers le matin, Mwuetsi s'éveilla. Comme il jetait un regard du côté de Morongo, il vit que son corps avait gonflé. Au lever du jour, Morongo commença d'enfanter. Le premier jour, Morongo donna naissance aux poulets, aux moutons, aux chèvres.

La deuxième nuit Mwuetsi, de nouveau, dormit auprès de Morongo. Le matin suivant, elle enfanta l'éland et le bétail.

* Zimbabwe signifie à peu près « la cour du roi ». Les importantes ruines préhistoriques aux environs de Fort Victoria sont appelées « Le Grand Zimbabwe » ; d'autres ruines de pierres en Rhodésie du Sud sont appelées « Le Petit Zimbabwe ». (Note de Frobenius et Fox.)

La troisième nuit, Mwuetsi, de nouveau, dormit auprès de Morongo. Le matin suivant, Morongo enfanta d'abord des garçons puis des filles. Les garçons nés le matin étaient adultes à la tombée du jour.
La quatrième nuit, Mwuetsi voulut encore dormir auprès de Morongo. Mais un orage éclata et Maori parla : « Arrête. Tu vas à grands pas vers ta mort. » Mwuetsi eut peur. L'orage s'apaisa. Lorsqu'il fut passé, Morongo dit à Mwuetsi : « Fais une porte et sers-t'en pour fermer l'entrée de la hutte. Ainsi Maori ne pourra pas voir ce que nous faisons et tu pourras dormir près de moi. » Mwuetsi fit une porte. Il en ferma l'entrée de la hutte. Puis il s'endormit auprès de Morongo. Mwuetsi dormit.
Vers le matin, Mwuetsi s'éveilla. Mwuetsi vit que le corps de Morongo avait gonflé. Au lever du jour, Morongo commença d'enfanter. Morongo donna naissance à des lions, des léopards, des serpents et des scorpions. Maori s'en aperçut. Maori dit à Mwuetsi : « Je t'avais mis en garde. »



FIG. 67. – Le Roi-Lune et son peuple
(peinture préhistorique sur pierre, Zimbabwe, vers XVIe s. av. J.-C.)

> La cinquième nuit Mwuetsi voulut encore dormir près de Morongo. Mais Morongo dit : « Vois, tes filles ont grandi. Accouple-toi avec tes filles. » Mwuetsi regarda ses filles. Il vit qu'elles étaient belles et qu'elles avaient grandi. Alors il dormit auprès d'elles. Elles donnèrent naissance à des enfants. Les enfants nés le matin étaient adultes à la nuit. Ainsi, Mwuetsi devint le Mambo (roi) d'un peuple nombreux.
>
> Mais Morongo dormit avec le serpent. Morongo cessa d'enfanter. Elle vécut avec le serpent. Un jour, Mwuetsi revint vers Morongo et voulut dormir auprès d'elle. Morongo dit : « Laisse donc. » Mwuetsi dit : « Mais je le veux. » Il s'étendit auprès de Morongo. Sous la couche de Morongo, le serpent était couché. Le serpent mordit Mwuetsi. Mwuetsi tomba malade. Après que le serpent eut mordu Mwuetsi, Mwuetsi tomba malade. Le lendemain, il ne tomba pas de pluie. Les plantes se fanèrent. Les rivières et les lacs se desséchèrent. Les animaux moururent. Les gens commencèrent à mourir. Il en mourut beaucoup. Les enfants de Mwuetsi dirent : « Nous allons consulter le hakata (les dés sacrés). » Les enfants consultèrent le hakata. Le hakata dit : « Mwuetsi le Mambo est malade et dépérit. Renvoyez Mwuetsi dans le Dsivoa. »
>
> Sur quoi les enfants de Mwuetsi étranglèrent Mwuetsi et l'enterrèrent. Ils enterrèrent Morongo avec Mwuetsi. Puis ils choisirent un autre homme pour être Mambo. Morongo, elle aussi, avait vécu deux ans dans le Zimbabwe de Mwuetsi[68].

Il est clair que chacune des trois étapes de procréation représente une époque de développement du monde. Le déroulement des événements était connu d'avance, presque comme une chose déjà observée. Les avertissements du Grand Dieu l'indiquent. Mais l'Homme-Lune, le Puissant Vivant ne voulait pas que lui soit déniée la réalisation de son destin. Les paroles échangées au fond du lac sont un dialogue entre éternité et temps, un « Colloque des Vivants » : « *To be or not to be.* » La bride est finalement lâchée au désir inextinguible : le mouvement commence.

Les épouses et les filles de l'Homme-Lune personnifient son destin, et le précipitent. À mesure que se déploie sa volonté créatrice du monde, le caractère et les traits de la déesse-mère se métamorphosent. Issues du sein des éléments, ses deux premières épouses étaient préhumaines, surhumaines. Mais la révolution de la ronde cosmogonique se poursuit et le monde, par l'effet de sa croissance, passant de ses formes primordiales à ses formes humaines historiques, celles qui étaient maîtresses des naissances cosmiques se retirèrent et la place resta aux femmes des hommes. Alors le vieux démiurge, roi de sa communauté, devint un anachronisme métaphysique. Lorsque enfin il se lassa de ce qui n'était plus qu'affaires d'hommes pour retourner vers l'épouse auprès de laquelle il avait connu l'abondance, le monde, sous la violence de sa décision se mit à dépérir ; mais ensuite celui-ci, délivré, continua d'exister libre. L'initiative passa à la communauté des enfants. Tout alourdis de sommeil, les personnages qui représentaient les ancêtres symboliques disparurent dans l'abîme originel. Seul l'homme demeura sur la terre pourvue. Le cycle avait repris son cours.

3. *Matrice de la rédemption*

C'EST MAINTENANT le monde de la vie des hommes qui est en question. Sous la juridiction temporelle des rois et la conduite des prêtres auxquels Dieu se révèle par l'entremise des dés (voir le *hakata* des enfants de Mwuetsi, *supra*, p. 261 sqq), le champ de la conscience rétrécit à tel point que les grandes lignes de la comédie humaine se perdent sous l'enchevêtrement des malentendus. L'horizon des êtres humains perd tout relief et la portée de leurs regards se réduit aux formes tangibles et visibles de l'existence. La perspective qui conduit aux profondeurs est obstruée. L'angoisse humaine sous son aspect significatif échappe à la vision. La société verse dans l'erreur et le désastre. Le Petit Ego a usurpé le trône et juge au lieu du « Soi ».

C'est, dans le mythe, un thème constant et un appel que les lamentations des prophètes nous ont souvent fait entendre. Les hommes languissent après celui qui dans un monde de corps et d'âmes faussées incarnera à nouveau l'image divine. Notre propre tradition nous a familiarisés avec ce thème que nous retrouvons partout sous des masques divers. Lorsque le personnage d'Hérode (symbole extrême de l'*ego* obstiné, despotique) a mené l'humanité au nadir de l'abaissement spirituel, les forces occultes du cycle se mettent d'elles-mêmes en marche. Dans un humble village, une vierge naît, qui se gardera pure, à l'abri des erreurs de son temps : elle est à l'échelle humaine la Femme Cosmique, épouse du vent. Son sein, demeuré en attente comme l'abysse primordial, attire à lui par sa disponibilité même la force originelle qui féconda le vide.

« Or, un jour, tandis que Marie se tenait près d'une fontaine pour y remplir sa cruche, l'ange du Seigneur lui apparut disant : "Bénie sois-tu, Marie, car en ton sein tu as préparé une habitation pour le Seigneur. Sache-le : une lumière descendant du ciel viendra habiter en toi et, à travers toi, brillera par le monde." »[7]

Ce récit se retrouve partout et avec une similitude si frappante dans ses grandes lignes que les premiers missionnaires chrétiens pensèrent sincèrement que ce devait être le diable lui-même qui répandait de telles parodies de leur enseignement sous chacun de leurs pas. Le frère Pedro Simon, dans ses *Noticias historiales de las conquistes de Tierra Firme en las Indias Occidentales* (Cuenca, 1677), rapporte qu'à la suite de l'œuvre entreprise parmi les populations de Tunja et Sogamozzo en Colombie (Amérique du Sud),

> le démon de l'endroit commença à répandre des doctrines contraires. Entre autres choses, il chercha à jeter le discrédit sur ce que le prêtre avait enseigné au sujet de l'Incarnation, déclarant que le temps n'en était pas encore venu, mais que, bientôt, le Soleil ferait en sorte qu'il arrive en prenant corps dans le sein d'une vierge du village de Guacheta ; que celle-ci serait amenée à concevoir par les rayons du soleil tout en demeurant vierge. Ces nouvelles furent proclamées dans toute la région. Or, il se trouvait que le chef du village en question avait deux filles vierges, et chacune désira que le miracle s'accomplît en elle. Alors, chaque matin, dès que l'aube pointait, elles quittaient la demeure paternelle

> et franchissaient le jardin de clôture ; puis gravissant l'une des nombreuses collines qui cernaient le village, elles se tournaient en direction du soleil de telle manière que ses premiers rayons luisent sur elles. Il en alla ainsi un bon nombre de jours et il fut accordé au démon par permission divine (car les jugements de dieu sont impénétrables), que les choses se passent comme le démon l'avait prévu, si bien que l'une des filles du chef devint grosse des œuvres du soleil, comme elle le dit elle-même. Neuf mois plus tard, elle mit au monde une *hacuata* (ce qui dans leur langue signifie émeraude), d'une dimension et d'un éclat remarquables. La femme la prit et, l'enveloppant de coton, elle la plaça entre ses seins et la garda un certain temps au terme duquel l'émeraude se transforma en créature vivante. Tout cela par ordre du démon. L'enfant fut nommé Goranchacho et il fut élevé dans la demeure du chef, son grand-père, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans environ.

Il se dirigea alors vers la capitale du pays en procession triomphale et on l'honora dans toutes les provinces comme l'« Enfant du Soleil »[8].

La mythologie hindoue raconte que Parvati, la fille du roi de la montagne Himalaya, se retira sur les hautes collines pour pratiquer de très sévères austérités. Un titan, le tyran Taraka avait usurpé la maîtrise du monde et, selon la prophétie, seul un fils du Grand Dieu Shiva pourrait le vaincre. Shiva était pourtant le dieu exemplaire du yoga distant, solitaire, retiré dans la méditation. Il semblait impossible que Shiva soit jamais appelé à engendrer un fils.

Parvati, pour rétablir la situation de l'univers, décida d'égaler Shiva dans la méditation. À l'écart, solitaire, retirée en son âme, elle aussi jeûna, nue sous l'ardeur du soleil, allant jusqu'à construire pour l'accroître encore, quatre grands feux supplémentaires aux quatre points cardinaux. Le beau corps se recroquevilla, se réduisit à un fragile assemblage d'os ; la peau devint pareille à du cuir et se durcit. Ses cheveux emmêlés ressemblaient à une sauvage crinière. Les doux yeux limpides se consumèrent.

Un jour un brahmane se présenta et demanda comment il se faisait qu'un être d'une si grande beauté se détruise ainsi de son plein gré et dans de pareilles tortures.

« Mon désir, répondit-elle, est Shiva, le plus Haut Objet de désir. Shiva est un dieu de solitude et de concentration inébranlable. Je pratique donc ces austérités pour que, touché dans son impassibilité, il vienne à moi en amant. »

« Shiva, dit le brahmane, est un dieu de destruction. Shiva est le Destructeur du Monde. Shiva trouve plaisir à méditer dans les lieux de sépulture dans l'odeur pestilentielle des cadavres ; il y contemple la pourriture de la mort et cela plaît à son cœur dévastateur. Les guirlandes de Shiva sont des serpents vivants. Shiva est un miséreux et, d'ailleurs, on ne sait rien de sa naissance. »

La vierge dit : « Ce qu'est Shiva est inconcevable pour un esprit comme le tien : miséreux, mais source d'abondance ; terrifiant, mais source de grâce ; à son gré, il peut porter des guirlandes de serpents ou de joyaux. Comment aurait-il pu naître, lui, le créateur de l'incréé ! Shiva est mon amour. »

Le jeune homme retira alors son déguisement. C'était Shiva[9].

4. *La Vierge Mère dans les traditions populaires*

Le Bouddha descendit du ciel dans le sein de sa mère sous la forme d'un éléphant blanc comme le lait. Chez les Aztèques, Coatlicue, « Celle dont la robe est tissée de serpents », fut visitée par un dieu qui avait pris l'aspect d'une boule de plumes. *Les Métamorphoses* d'Ovide foisonnent de nymphes poursuivies par des dieux qui apparaissent sous les travestissements les plus divers : Jupiter en taureau, en cygne, en pluie d'or. Une feuille incidemment avalée, une noisette ou le seul souffle de la brise suffit alors à féconder un sein propice. La force de procréation est partout ; et quand sonne l'heure, imprévisible, du destin, un héros sauveur du monde est conçu, ou un démon destructeur. Nul ne peut jamais le savoir.

Nombreux sont, dans les légendes populaires comme dans les mythes, les récits de naissance virginale. Un exemple suffira : celui que nous offre une curieuse légende populaire des Tonga, appartenant à un court cycle d'histoires dont le héros est Sinilau, « le superbe ». Cette légende est tout particulièrement intéressante non pas tant parce que l'absurde y est poussé à l'extrême, mais parce qu'on y distingue clairement, sous son burlesque inconscient, chacun des thèmes majeurs de la vie caractéristique du héros : naissance virginale, quête du père, épreuves, réunion au père, assomption et couronnement de la vierge mère et, pour finir, le triomphe céleste des fils véritables, cependant que les prétendants sont brûlés vifs.

> Il y avait une fois un homme et sa femme, et la femme devint grosse. Quand l'heure de la délivrance arriva, elle appela son époux pour qu'il la soulève et qu'elle puisse enfanter. Mais elle mit au monde une palourde et son époux, furieux, jeta la femme à terre. Elle le pria néanmoins de prendre la palourde et de la porter là où Sinilau avait coutume de se baigner. Et Sinilau vint se baigner et jeta dans l'eau la coque de noix de coco dont il s'était servi pour ses ablutions. La palourde réussit à atteindre la noix, elle la mordilla et elle devint grosse.
>
> Un jour, l'épouse, mère de la palourde, aperçut celle-ci qui se dirigeait vers elle en roulant. Elle lui demanda avec colère la raison de sa venue, mais la palourde répondit que ce n'était pas le moment de se mettre en colère et lui demanda de préparer un endroit où elle puisse enfanter. Un paravent fut installé et la palourde mit au monde un beau garçon. Puis elle s'en retourna à l'étang et la femme prit soin de l'enfant qui reçut le nom de Fatai-qui-va-sous-le-bois-de-santal. Le temps passa, et voilà que la palourde devint grosse à nouveau ; elle retourna une fois encore auprès des siens pour pouvoir y enfanter. Et, comme la première fois, la palourde mit au monde un beau garçon, qui reçut le nom de Myrte-enroulé-au-hasard-dans-le-fatai. Et lui aussi demeura chez la femme et son époux afin qu'ils prennent soin de lui.

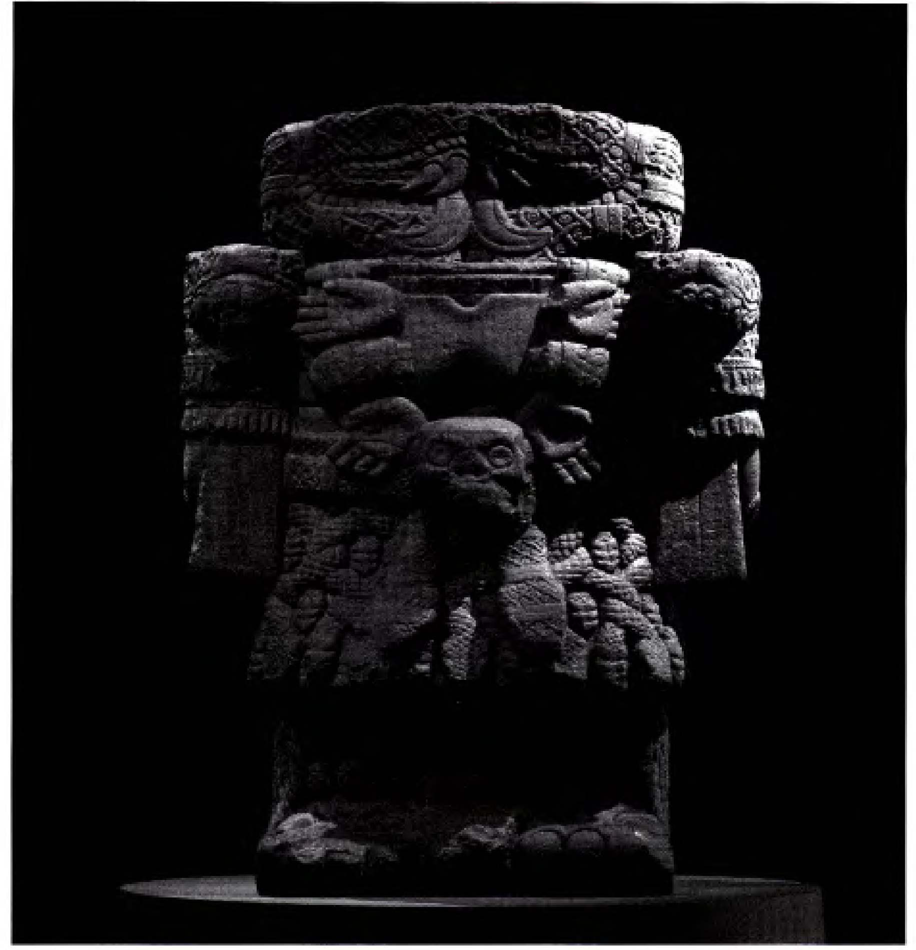


FIG. 68. – Coatlicue à la robe tissée de serpents, Terre Mère
(pierre sculptée, Mexique aztèque, fin du XVe s.)

Alors que les deux enfants atteignaient l'âge adulte, la femme apprit que Sinilau se préparait à donner une grande fête et elle décida que ses deux petits-fils y assisteraient. Elle appela donc les jeunes gens, et leur dit de faire leurs préparatifs, en ajoutant que l'homme qui donnait la fête était leur père. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu où celle-ci devait se dérouler, tous les regards se tournèrent vers eux. Pas une femme qui n'eût les yeux fixés sur eux. Comme ils allaient ainsi, un groupe de femmes les appela pour les détourner de leur chemin, mais les jeunes gens refusèrent de les écouter et continuèrent à avancer et atteignirent l'endroit où l'on buvait le kava. Là, ils servirent le kava. Mais Sinilau, furieux qu'ils troublent ainsi la fête, donna l'ordre que l'on apporte deux jarres. Il ordonna ensuite à ses hommes de se saisir d'un des jeunes gens et de le couper en morceaux. On aiguisa à cet effet le couteau de bambou, mais, lorsqu'on posa la pointe sur le corps du jeune homme, elle ne fit que glisser sur sa chair ; et lui de s'écrier :

Le couteau posé sur moi glisse,
Prends la peine de nous regarder
Et vois si nous sommes comme toi ou non.

Alors Sinilau s'informa de ce qu'avait dit le jeune homme et on lui répéta ses paroles. Il ordonna alors qu'on lui amène les jeunes gens et il leur demanda qui était leur père. Ils répondirent que c'était lui leur père. Sinilau embrassa ses fils retrouvés, après quoi il leur dit d'aller chercher leur mère. Ils allèrent donc à l'étang prendre la palourde, l'apportèrent à leur grand-mère, qui l'ouvrit, et une femme très belle en sortit qui s'appelait Hina-chez-elle-dans-la-rivière.
Ils repartirent ensuite chez Sinilau. Les jeunes gens portaient une natte à franges, de celles qu'on appelle *taufohua* ; mais leur mère portait une de ces nattes très belles qu'on appelle *tuoua*. Les deux fils ouvraient la marche, Hina suivait. Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent Sinilau assis parmi les femmes. Les jeunes gens s'assirent chacun sur un des genoux de Sinilau et Hina à son côté. Puis Sinilau donna l'ordre à ses gens de préparer un four très chaud ; ceux-ci se saisirent alors des épouses et de leurs enfants, les tuèrent et les brûlèrent ; Sinilau, quant à lui, épousa Hina-chez-elle-dans-la-rivière[10].

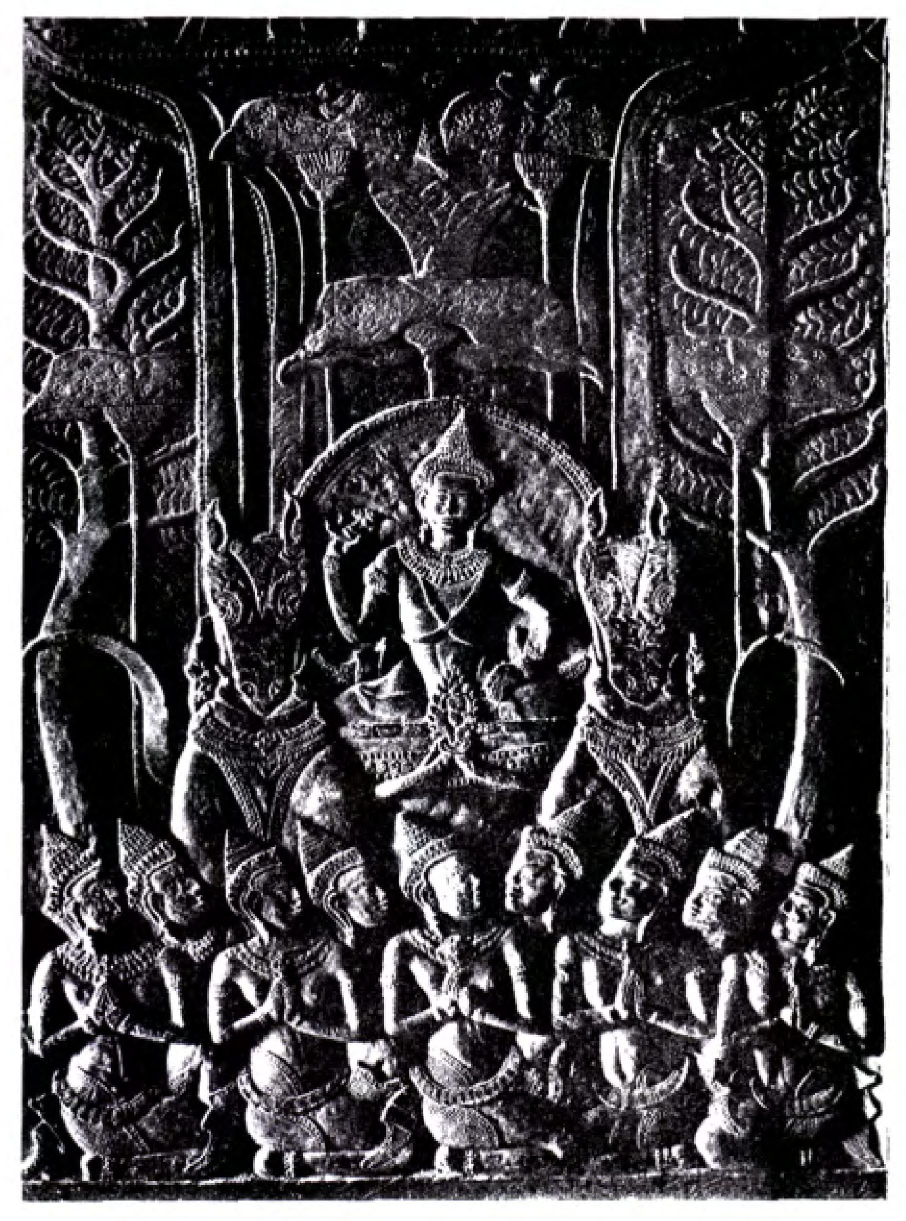


FIG. 69. – Le char de la Lune *(pierre sculptée, Cambodge, vers 1113-1150)*

CHAPITRE III

Les transformations du héros

1. Le héros primordial et l'être humain

NOUS AVONS VU s'accomplir deux étapes : la première comporte les émanations immédiates de l'Incréé-Créant et les personnages, fluides, intemporels, de l'âge mythologique ; la seconde commence à l'époque des Êtres Créés-Créants et se termine à l'avènement de l'homme historique. Les émanations se sont condensées, le champ de la conscience a perdu de son ampleur. Alors qu'à l'origine les corps causals étaient visibles, seuls maintenant leurs effets secondaires entrent dans la zone de perception de la petite pupille réaliste de l'homme. Le cycle cosmogonique poursuit son cours, mû non plus par les dieux, qui sont devenus invisibles, mais par les héros, de caractère plus ou moins humain, à travers qui le destin du monde se réalise. C'est alors que les mythes de création commencent à céder le pas aux légendes – comme il en est dans le Livre de la Genèse après la sortie du Jardin d'Éden. La mythologie fait place à la préhistoire incertaine et vague au début, mais dont les détails se précisent peu à peu. Les héros abandonnent insensiblement leur caractère fabuleux jusqu'à ce qu'enfin, dans les étapes terminales de chacune des différentes traditions locales, la légende débouche sur le temps historique ordinaire.

Mwuetsi, l'Homme-Lune, fut abandonné, telle une ancre coincée ; la communauté que formaient les jeunes s'établit libre à la lumière de la conscience de veille. Mais la légende déclare qu'existaient parmi eux des fils directs de ce père maintenant englouti, qui, à l'égal des enfants engendrés en premier, étaient passés en un seul jour de l'enfance à l'âge adulte. Ces porteurs particuliers de la force cosmique constituèrent une aristocratie spirituelle et sociale. Emplis d'une double charge d'énergie créatrice, ils étaient eux-mêmes

source de révélation. De tels personnages apparaissent à l'aube initiale de tout passé légendaire. Ce sont les héros civilisateurs, les fondateurs de cité.

Les chroniques chinoises rapportent que lorsque la terre se fut solidifiée et que les peuples se furent établis sur les terres riveraines, Fu Hsi, l'« Empereur Céleste » (2953-2838 av. J.-C.) régna parmi eux. Il enseigna à ses tribus comment pêcher avec des filets, chasser et élever des animaux domestiques ; il divisa son peuple en clans et institua le mariage. À l'aide d'une tablette surnaturelle que lui avait confiée un monstre à forme de cheval, recouvert d'écailles et qui avait surgi des eaux de la rivière Meng, il découvrit les Huit Diagrammes, qui sont restés jusqu'à ce jour les symboles fondamentaux de la pensée chinoise traditionnelle. Miraculeusement conçu, il naquit après une gestation de douze ans – avec un corps de serpent, des bras humains et la tête d'un bœuf[1].

Shen Nung, son successeur, l'« Empereur Terrestre » (2838-2698 av. J.-C.) mesurait plus de huit pieds de haut ; son corps était celui d'un homme, mais sa tête, celle d'un taureau. Il avait été conçu miraculeusement des œuvres d'un dragon. La mère, désemparée, avait déposé son enfant au flanc d'une montagne ; mais les bêtes sauvages le protégèrent et le nourrirent ; lorsqu'elle l'apprit, elle le ramena chez elle. Shen Nung découvrit en un seul jour soixante-dix plantes vénéneuses ainsi que leurs antidotes : à travers une plaque de verre placée sur son estomac, il parvint à observer comment s'effectuait la digestion de chacune des herbes. Il composa par la suite une pharmacopée qui est encore en usage aujourd'hui. Il inventa la charrue et un système d'échanges ; les paysans chinois le vénèrent en tant que « prince des céréales ». À l'âge de cent soixante-huit ans, il fut réuni aux dieux immortels[2].

Ces rois serpents et ces minotaures sont les représentants d'un temps révolu où l'empereur était porteur d'une force spéciale, créatrice du monde et soutien du monde, force d'une puissance beaucoup plus grande que celle que renferme le corps physique d'un homme normal. C'est en ces temps-là que s'accomplit l'œuvre colossale des Titans et que les fondations massives de notre civilisation humaine furent posées. Mais, le cycle poursuivant son cours, le moment arrive où l'œuvre à accomplir ne fut plus proto- ni surhumaine ; il s'agissait d'un labeur spécifiquement humain : discipliner les passions, cultiver les arts, élaborer les institutions économiques et culturelles de l'État. Plus n'est besoin qu'un Taureau Lune, ou qu'un Serpent Sagesse des Huit Diagrammes s'incarne ; ce qui est maintenant nécessaire, c'est l'esprit d'un homme accompli, éveillé aux besoins et aux aspirations du cœur. C'est pourquoi le cycle cosmogonique suscite un empereur de forme humaine qui représentera, pour toutes les générations à venir, le modèle de l'homme-roi.

Huang Ti, l'« Empereur Jaune » (2697-2597 av. J.-C.) fut le troisième des Augustes Trois. Sa mère, l'une des concubines du prince de la province de Chao-tien, avait aperçu une lumière d'or aveuglante autour de la constellation de la Grande Ourse, la nuit où l'enfant fut conçu. L'enfant put parler dès

son soixante-dixième jour et il monta sur le trône à onze ans. Le don par lequel il se distingua fut l'exceptionnel pouvoir de ses songes : au cours de son sommeil, il pouvait se rendre dans les régions les plus lointaines de son empire et rejoindre les immortels dans leurs demeures surnaturelles. Peu après son accession au trône, Huang Ti eut un songe qui dura trois mois entiers et durant lequel il apprit comment devenir maître de son cœur. Après un second rêve, d'une durée égale, il revint doué du pouvoir d'enseigner. Il apprit à son peuple comment maîtriser, dans son propre cœur, les forces de la nature.

Cet homme prodigieux gouverna la Chine cent années et, sous son règne, le peuple vécut un véritable âge d'or. Aidé de six grands ministres, il établit un calendrier, inaugura le calcul mathématique, enseigna l'art de faire des ustensiles de terre, de bois et de métal, l'art de construire des navires et des chars, l'art de fabriquer des instruments de musique en bambou et instaura l'usage de la monnaie. Il institua la propriété privée et en détermina les règles. Il désigna des lieux publics pour le culte de Dieu. La reine, son épouse, découvrit l'art de filer la soie. Il planta cent variétés de graines, de plantes potagères et d'arbres, favorisa le développement des espèces : oiseaux, quadrupèdes, reptiles et insectes, enseigna comment utiliser l'eau, le feu, le bois et la terre, et régularisa le mouvement des marées. Avant sa mort à l'âge de cent onze ans, le phénix et la licorne apparurent dans les jardins de l'Empire, en témoignage de la perfection de son règne[3].

2. *Enfance du héros humain*

Le héros civilisateur des cultures primitives, à corps de serpent et à tête de taureau, était porteur, dès sa naissance, de la force nécessaire à la création spontanée du monde de la nature. C'est là ce que signifie l'aspect sous lequel il apparaît. Le héros à forme humaine, quant à lui, doit « descendre » pour rétablir un lien avec l'infra-humain. Tel est le sens, comme nous l'avons vu, de l'aventure du héros.

Mais les auteurs des légendes se sont rarement contentés de considérer les grands héros terrestres comme de simples mortels ayant dépassé les limites qui bornent l'horizon de leurs compagnons, pour revenir parmi eux en possession de bienfaits tels que tout homme, à foi et à courage égaux, aurait pu en acquérir de semblables. Au contraire, ils ont toujours tendance à doter les héros de pouvoirs extraordinaires dès le moment de leur naissance, ou même dès l'instant de leur conception. La vie tout entière du héros est présentée comme une succession spectaculaire d'événements merveilleux et elle atteint son point culminant dans la grande aventure qui forme la partie centrale du récit.



Fig. 70. – La fille de Pharaon trouvant Moïse
(détail ; huile sur toile, Grande-Bretagne, 1866)

Ceci rejoint l'idée que l'héroïcité n'est pas seulement accomplissement du destin mais prédestination, ce qui pose le problème du rapport à établir entre la biographie d'un héros et sa personne réelle. Certains, par exemple, considèrent Jésus comme un homme qui, par la méditation et de grandes austérités, est parvenu à la sagesse ; d'autres voient en lui un dieu descendu sur terre pour assumer la condition d'homme. La première perspective conduirait à imiter le maître à la lettre dans le but d'atteindre, par la même voie que lui, à l'expérience transcendante et rédemptrice. Mais la seconde établit que le héros est plus un symbole proposé à la contemplation qu'un exemple à suivre point par point. L'être divin est une révélation du Soi tout-puissant qui réside en chacun de nous. Aussi la contemplation de la vie du héros devrait-elle être entreprise comme une méditation sur notre propre divinité, imminente en tout homme, et non comme un engagement à une imitation littérale de ses actes, la leçon à entendre n'étant pas : « Fais ceci et sois bon », mais : « Connais ceci et sois Dieu. »

Cette formule, bien entendu, n'est pas exactement celle que dispense l'enseignement chrétien courant. Les Églises, en effet, bien qu'il soit dit que Jésus a déclaré que « le royaume de Dieu est en vous », maintiennent qu'étant donné que l'homme n'est créé qu'« à l'image » de Dieu, la distinction entre l'âme et son créateur est absolue – distinction dualiste entre l'« âme éternelle » de l'homme et la divinité, qui demeure donc comme le terme final de leur sagesse. On n'est pas encouragé à transcender ce couple de contraires (de fait, cela est taxé de « panthéisme » et le bûcher en a parfois été la sanction) ; les prières et les écrits personnels des mystiques chrétiens abondent cependant en descriptions extatiques de l'expérience unitive qui fait voler l'âme en éclats (voir *supra*, p. 44), tandis que Dante, dans l'ultime vision de la *Divine Comédie* (voir *supra*, p. 170), outrepasse certainement le dogme orthodoxe dualiste, matérialiste, de la finalité des personnes de la Trinité. Quand ce dogme n'est pas transcendé, le mythe « d'Aller vers le Père » est pris dans son sens littéral, comme une description du but ultime de l'homme. (Voir *supra*, p. 226.)

Quant au problème de savoir s'il convient d'imiter Jésus en tant qu'homme exemplaire ou de méditer sur Lui en tant que Dieu, le développement historique de l'attitude chrétienne à cet égard peut être sommairement résumé comme suit :

1) une période où l'on suit littéralement le maître Jésus en renonçant au monde, comme Il le fit Lui-même (christianisme primitif) ; 2) une période où l'on médite sur le Christ crucifié en tant que divinité résidant à l'intérieur du cœur, tout en vivant dans le monde comme serviteur de ce dieu (christianisme des premiers temps et du Moyen Âge) ; 3) rejet de la plupart des instruments qui ont servi de support à la méditation, tout en continuant néanmoins à vivre dans le monde comme serviteur ou véhicule du dieu dont on a cessé d'évoquer l'image (christianisme protestant) ; 4) tentative d'interpréter Jésus comme un être humain exemplaire mais sans en accepter la voie d'ascèse (christianisme libéral). (Comparer à *supra*, p. 137.)

Dans la première partie de cet ouvrage, « l'Aventure du Héros », nous avons considéré l'acte rédempteur selon la première perspective, que l'on pourrait appeler la perspective psychologique. Il nous faut l'examiner maintenant sous la seconde, lorsqu'il devient symbole du mystère métaphysique dont, précisément, la redécouverte et la mise en évidence faisaient l'objet même de la quête du héros. Dans le présent chapitre, nous aborderons notre étude par l'enfance miraculeuse dont le récit sert à démontrer qu'une manifestation particulière du principe divin immanent s'est incarnée dans le monde ; nous la poursuivrons par les rôles que le héros est appelé à jouer au cours de son existence pour que s'accomplisse l'œuvre du destin. Leur importance varie selon les nécessités de l'heure.

Énoncée dans les termes précédemment formulés, la première tâche du héros est d'expérimenter consciemment les étapes antérieures du cycle cosmogonique ; et donc de remonter, à travers les différents âges de création, jusqu'à l'émanation originelle. Sa tâche seconde est de revenir de cet abîme au plan de la vie contemporaine et, là, de servir de transformateur humain aux énergies démiurgiques. Huang Ti avait le don du songe : c'est par cette voie qu'il effectua sa descente aux abîmes et sa remontée. La seconde naissance de Väinämöinen, ou sa naissance hors des eaux, l'obligea à renouveler son expérience du monde élémentaire. Dans la légende tongane de l'épouse palourde, la retraite commence avec la naissance de la mère : les deux frères héros naissent à la vie des hommes d'un sein infra-humain.

La seconde partie du cycle individuel du héros donne au récit de ses exploits une ampleur proportionnelle à la profondeur atteinte au cours de sa descente, laquelle fait l'objet de la première partie du cycle. Les fils de l'épouse palourde, qui avaient franchi l'étape de la vie animale, étaient d'une beauté exceptionnelle. Väinämöinen, ayant surgi, lors de sa deuxième naissance, hors des eaux et des vents élémentaires, eut le don de faire lever, ou d'apaiser grâce à son chant de barde, les éléments qui constituent la nature et le corps de l'homme. Huang Ti séjourna au royaume de l'esprit ; il enseigna l'harmonie du cœur. Le Bouddha parvint à pénétrer dans le monde des dieux créateurs et à revenir du vide ; il proclama la libération de la ronde cosmogonique.

Quand les actes accomplis par un personnage historique réel attestent qu'il était un héros, les auteurs de sa légende inventent, à son propos, des aventures à sa mesure pour décrire son incursion dans les profondeurs. Ils relateront des voyages dans des royaumes miraculeux, qu'il faut interpréter comme des symboles représentant, d'une part, des descentes dans la mer obscure de la psyché et, d'autre part, les domaines où se joue le destin de l'homme, les aspects que celui-ci peut revêtir et dont les existences respectives des héros témoignent.

Le roi Sargon d'Akkad (2250 av. J.-C. env.) naquit d'une mère d'humble origine et de père inconnu. Placé dans un panier de joncs et confié aux eaux de l'Euphrate, il fut découvert par le laboureur Akki qui l'éleva et lui apprit le

métier de jardinier. Mais la déesse Ishtar favorisait l'adolescent. Aussi, par la suite, devint-il roi et empereur et le vénéra-t-on comme un dieu vivant.

Chandragupta (IVe siècle av. J.-C.), le fondateur de la dynastie hindoue des Maurya, fut abandonné dans une jarre de terre, à l'entrée d'une étable. Un berger découvrit l'enfant et l'éleva. Un jour qu'il jouait avec ses compagnons au jeu du « Grand Roi rendant la Justice », le jeune Chandragupta ordonna de trancher pieds et mains aux coupables ; ensuite, sur un ordre qu'il donna, les membres amputés revinrent sur le champ à leur place. Un prince qui passait, apprenant le jeu miraculeux, acheta l'enfant pour mille karshapanas et, de retour chez lui, découvrit, à certains signes qu'il portait sur le corps, que c'était un Maurya.

Le pape Grégoire le Grand (540 ?-604 apr. J.-C.) naquit de parents jumeaux de noble origine qui à l'instigation du diable, avaient eu des relations incestueuses. Sa mère repentante le plaça dans un coffret et le livra à la mer. Il fut trouvé par des pêcheurs qui l'élevèrent et, quand il eut six ans, l'envoyèrent dans un monastère pour qu'il devînt prêtre. Mais lui aspirait à la vie de guerrier. Le bateau sur lequel il s'embarqua le conduisit de façon miraculeuse au pays de ses parents où il obtint la main de la reine – dont il apprit, par la suite, qu'elle était sa mère. Ce second inceste découvert, Grégoire fit pénitence pendant dix-sept ans, enchaîné à un rocher au milieu de la mer. Les clefs qui ouvraient ses chaînes avaient été jetées à l'eau et, quand, au terme de cette longue période, on les retrouva dans le ventre d'un poisson, on considéra l'événement comme un signe de la Providence : le pénitent fut conduit à Rome où il devait être élu pape[4].

Charlemagne (742-814) encore enfant, fuyant les persécutions de ses frères, s'exila en Espagne sarrasine. Là, sous le nom de Mainet, il rendit au roi d'éminents services. Il convertit sa fille à la foi chrétienne et tous deux convinrent de se marier secrètement. Après bien d'autres exploits, le jeune prince de sang royal retourna en France où il défit ses persécuteurs et où il fut triomphalement couronné. Il régna ensuite cent années, entouré de ses pairs, au nombre de douze comme les signes du zodiaque. Toutes les légendes s'accordent sur ce point : ses cheveux comme sa barbe étaient très longs et blancs. (En fait, Charlemagne était imberbe et chauve.) Assis sous son arbre de justice, il rendit, un jour, un jugement en faveur d'un serpent et celui-ci, en signe de gratitude, lui fit don d'un charme qui lui permit une aventure sentimentale avec une femme que la mort avait déjà touchée. L'amulette tomba à Aix, dans un puits et c'est pourquoi Aix devint la résidence favorite de l'empereur. Après avoir longtemps guerroyé contre les Sarrasins, les Saxons, les Slaves et les peuples du Nord, l'empereur sans âge mourut ; mais sa mort n'est qu'un sommeil dont il s'éveille à l'heure où son pays est en péril. À la fin du Moyen Âge, il s'est levé une fois d'entre les morts pour prendre part à une croisade[5].

Chacune de ces biographies expose, rationalisé de diverses manières, le thème de l'enfance passée en exil et du retour au pays d'origine. C'est un élément majeur de toute légende, conte populaire et mythe. En général, le

souci de rendre la chose plausible sur le plan matériel est constant. Toutefois, lorsque le héros est un grand patriarche, un magicien, un prophète ou une incarnation, les prodiges relatés ne connaissent plus de bornes.

Chez les Hébreux, la légende populaire de la naissance du patriarche Abraham offre l'exemple d'une enfance passée en exil dans des conditions franchement surnaturelles. Nemrod avait lu dans les étoiles l'annonce de la naissance d'Abraham,

> car ce roi impie était un habile astrologue, et il lui parut évident qu'un homme naîtrait de son temps qui se dresserait contre lui et imposerait un démenti éclatant à sa religion. Terrorisé par le destin que lui prédisaient les astres, il convoqua les princes et les gouverneurs de son royaume pour leur demander conseil en la matière. Ceux-ci lui répondirent : « Notre avis unanime est que Tu dois bâtir une vaste demeure, poster une garde vigilante à l'entrée, et faire savoir dans tout le royaume que toutes les femmes enceintes devront s'y rendre accompagnées de leurs sages-femmes, lesquelles devront se tenir auprès d'elles jusqu'à leur délivrance. Quand le temps de la délivrance sera venu et que l'enfant sera né, la sage-femme aura le devoir de le tuer si c'est un enfant mâle. Mais si l'enfant est une fille, elle sera laissée en vie, la mère recevra présents et riches parures et un héraut proclamera : "Qu'il en soit ainsi pour la femme qui donne le jour à une fille !" »
>
> Le roi fut enchanté de ce conseil et, dans une proclamation lancée dans tout le royaume, fit appel à tous les architectes, leur enjoignant de lui bâtir une vaste demeure, haute de soixante aunes et large de quatre-vingts. Celle-ci achevée, par une seconde proclamation, il donna l'ordre à toutes les femmes enceintes de s'y rendre et d'y demeurer jusqu'à leur délivrance. Des officiers furent chargés d'escorter les femmes jusqu'à la maison qui était gardée, à l'intérieur comme à l'extérieur, pour que nulle ne s'en échappe. De plus, il y envoya des sages-femmes avec l'ordre d'exterminer les enfants mâles à leur naissance. Mais la femme qui donnait le jour à une fille devait être parée de byssus, de soie et de broderies, et on devait la libérer de la maison de détention en l'entourant de grands honneurs. Soixante-dix mille enfants au moins furent ainsi massacrés. Alors les anges se présentèrent devant Dieu et lui dirent : « Ne vois-tu pas ce que fait ce pécheur, ce blasphémateur, Nemrod, fils de Canaan, qui massacre tant d'enfants innocents, qui n'ont rien fait de mal ? » Dieu leur dit en réponse : « Ô saints anges, je le sais et je le vois, car je ne sommeille ni ne dors. Je vois et je connais les choses secrètes et les choses révélées et vous serez témoins de ce qu'il adviendra par moi à ce pécheur, à ce blasphémateur, car je tournerai ma main contre lui pour le châtier. »
>
> C'était l'époque où Terah épousa la mère d'Abraham, et celle-ci attendit un enfant… Quand le terme approcha, elle quitta la ville en grande frayeur et erra en direction du désert, longeant une vallée à la recherche d'une grotte. Elle pénétra dans ce refuge et, le jour suivant, elle était saisie de douleurs et donnait naissance à un fils. La grotte entière fut remplie de l'éclat du visage de l'enfant qui irradiait comme le soleil, et la mère en fut réjouie à l'extrême. L'enfant qu'elle mit au monde était notre père Abraham.

> Sa mère, se lamentant, dit à son fils : « Hélas, pourquoi t'ai-je mis au monde alors que Nemrod est roi. À cause de toi, soixante-dix mille enfants mâles ont été massacrés et je suis saisie de terreur à ton sujet, car, s'il apprend ton existence, il te tuera. Mieux vaut que tu périsses ici dans cette grotte que de te voir mort sur mon sein. » Elle prit la tunique dont elle était vêtue et en enveloppa l'enfant qu'elle laissa dans la grotte en disant : « Que le Seigneur soit avec toi ; qu'Il ne t'oublie ni ne t'abandonne. »
> Abraham fut donc laissé dans la grotte, sans nourrice, et il se mit à crier. Dieu fit descendre Gabriel pour lui donner à boire du lait que l'ange faisait couler du petit doigt de la main droite du nourrisson ; celui-ci le suça jusqu'à ce qu'il ait dix jours. Alors il se leva, se mit à marcher et, quittant la grotte, il longea la vallée. Lorsque le soleil se coucha, et qu'il vit les étoiles, il dit : « Voilà donc les dieux. » Mais l'aube survint et l'on ne vit plus les étoiles ; il dit alors : « Je ne les adorerai pas, ce ne sont pas des dieux. » Alors le soleil se leva et il dit : « Ceci est mon dieu, je vais le célébrer. » Mais le soleil, lui aussi, disparut et il dit : « Ce n'est pas un dieu. » Contemplant la lune, il l'accueillit comme divinité digne d'hommages. Puis la lune disparut et il s'écria : « Cela non plus n'est pas un dieu. Est Dieu Celui qui les meut tous. »[6]

Les Indiens Pieds-Noirs du Montana parlent d'un jeune chasseur de monstres Kut-o-yis que ses parents adoptifs, un vieil homme et sa femme, découvrirent alors qu'ils mettaient à bouillir dans une marmite du sang de bison caillé.

> Aussitôt un cri s'éleva comme celui d'un enfant qu'on aurait blessé, brûlé, ébouillanté. Ils regardèrent dans la marmite et virent un petit garçon qu'ils retirèrent vivement de l'eau. Leur surprise était grande… Or, le quatrième jour, l'enfant se mit à parler et dit : « Attachez-moi tour à tour à chacun de ces poteaux et lorsque j'arriverai au dernier, je me débarrasserai de mes liens et je serai devenu adulte. » La femme obéit et chaque fois qu'elle l'attachait à un poteau, elle constatait qu'il grandissait. Et, finalement, lorsqu'ils l'attachèrent au dernier poteau, c'était un homme fait[7].

Les contes populaires corroborent ce thème de l'exil ou lui substituent celui du personnage méprisé ou désavantagé : le dernier-né, fille ou garçon, qu'on maltraite, l'orphelin, l'enfant d'un autre lit, le vilain caneton ou le chevalier d'humble origine.

Une jeune fille pueblo qui aidait sa mère à préparer l'argile en la pétrissant avec les pieds sentit que de la boue éclaboussait sa jambe : elle n'y prit pas garde.

> Quelques jours plus tard, la jeune fille sentit quelque chose remuer dans son ventre, mais elle ne pensa pas du tout qu'elle allait avoir un enfant. Elle n'en dit rien à sa mère. Mais l'enfant se développait. Un matin, elle ressentit

> des douleurs. L'après-midi, elle commença d'enfanter. La mère comprit seulement alors que sa fille allait avoir un enfant. La mère en fut très fâchée, mais lorsqu'elle regarda l'enfant, elle vit qu'il ne ressemblait pas à un enfant ; elle vit que c'était une chose ronde avec deux choses qui pointaient : c'était un petit cruchon. « Où as-tu pris cela ? » dit la mère. La jeune fille pleurait sans répondre. Sur ces entrefaites, le père arriva. « Qu'importe, dit-il, je suis très content qu'elle ait un enfant. – Mais ce n'est pas un enfant », dit la mère. Alors le père alla regarder et vit que c'était un petit cruchon. Par la suite, il éprouva beaucoup d'affection pour ce petit cruchon. « Il bouge », dit-il. Très vite, le petit cruchon se mit à grandir. En vingt jours, sa taille était déjà grande. Il était capable de se joindre aux autres enfants et savait parler. « Grand-père, emmène-moi dehors pour que je puisse regarder », disait-il. Alors tous les matins, le grand-père sortait avec lui pour qu'il voie les enfants, qui eux aussi l'aimaient beaucoup et qui découvrirent que c'était un garçon. Le garçon Cruchon d'Eau. Ils l'apprirent en parlant ensemble[8].

L'enfant prédestiné doit donc affronter une longue période d'obscurité. C'est un temps où se dressent des dangers, des obstacles, un temps de pénitence extrême. Il est précipité au-dedans de lui-même, vers ses propres profondeurs, ou bien en dehors de lui-même, vers l'inconnu. Quelque direction qu'il prenne, il ne trouve que ténèbres inexplorées. Et des présences insoupçonnées s'y meuvent, favorables ou maléfiques : c'est un ange qui apparaît, ou un animal secourable, un pêcheur, un chasseur, une vieille femme ou un paysan. À l'école des animaux ou, comme Siegfried, sous la terre, parmi les gnomes qui nourrissent les racines de l'arbre de vie, ou bien encore laissé seul dans quelque abri étroit (l'histoire a été contée de mille manières), le jeune héros fait l'apprentissage du monde et reçoit l'enseignement que dispensent les forces germinatrices qui résident juste au-delà de la sphère du nombre et du nom.

Les mythes s'accordent à montrer qu'une aptitude extraordinaire est requise pour affronter de telles expériences et les surmonter. Les récits abondent en anecdotes relatives à ces enfants doués d'une force, d'une intelligence et d'une sagesse précoces. Héraklès, au berceau, étrangla le serpent que la déesse Héra avait envoyé contre lui. Mani, en Polynésie, attrapa au piège le soleil et ralentit sa course afin de donner à sa mère le temps de préparer les repas. Abraham, comme nous venons de le voir, parvint à la connaissance du Dieu Unique. Jésus confondit les docteurs. Les nourrices du Bouddha, un jour qu'elles l'avaient laissé à l'ombre d'un arbre, s'aperçurent soudain que l'ombre ne s'était pas déplacée de tout l'après-midi et virent l'enfant qui se tenait assis, immobile, en extase yogique.

Les exploits qu'accomplit, encore enfant, Krishna, le sauveur bien-aimé, au cours de son exil parmi les bouviers de Gokula et de Brindaban sont une suite de péripéties mouvementées. Un démon maléfique nommé Putana se présenta sous la forme d'une femme très belle mais dont les seins recelaient du venin. Elle pénétra dans la maison de Yasoda, la mère adoptive de l'enfant,

et se lia d'amitié avec elle. Prenant bientôt l'enfant sur ses genoux, elle voulut l'allaiter mais l'enfant y mit tant de force qu'il aspira la vie de la nourrice et que celle-ci mourut, reprenant sa forme hideuse et massive. Cependant, quand le cadavre nauséabond fut brûlé, un parfum suave s'en dégagea : l'enfant divin, en effet, en buvant le lait de la nourrice, avait délivré le démon.

Krishna était un jeune garçon malicieux. Il aimait faire disparaître les pots de lait caillé quand les servantes étaient endormies. Il grimpait tout en haut des étagères pour manger, ou renverser, ce qu'on rangeait hors de sa portée. Les servantes l'appelaient Voleur-de-beurre et se plaignaient à Yasoda. Mais il trouvait toujours à se justifier. Un après-midi, alors qu'il jouait dans la cour, on rapporta à sa mère adoptive qu'il mangeait de l'argile. Elle se précipita une verge à la main, mais il s'était essuyé la bouche et nia ce qu'elle lui reprochait. Elle ouvrit la bouche barbouillée et, lorsqu'elle regarda à l'intérieur, elle y vit tout l'univers, les « Trois Mondes ». Elle pensa : « Suis-je sotte d'imaginer que mon fils puisse être le Seigneur des Trois Mondes. » Alors, tout pour elle se voila à nouveau et elle oublia aussitôt l'incident. Elle caressa l'enfant et le ramena à la maison.

Le peuple des bouviers avait coutume de rendre un culte au dieu Indra, l'homologue indien de Zeus, roi du ciel et seigneur de la pluie. Un jour, quand ils eurent effectué leur offrande, le jeune Krishna leur dit : « Indra, pour autant qu'il soit roi du ciel, n'est pas la déité suprême. Il a peur des Titans. Et, de plus, la pluie et la prospérité que vous demandez par vos prières dépendent du soleil qui aspire les eaux et qui, de nouveau, les fait se déverser. Quel est le pouvoir d'Indra ? Tout ce qui arrive est déterminé par les lois de la nature et de l'esprit. » Ensuite, il attira leur attention sur les bois, les rivières, et les collines proches et, en particulier, sur le mont Govardhan, comme plus digne de leurs hommages que le maître lointain de l'air. Et, dès lors, ils offrirent des fleurs, des fruits et des gâteaux à la montagne.

Krishna, quant à lui, revêtit une seconde forme, celle du dieu de la montagne et il reçut les offrandes des bouviers, tout en demeurant parmi eux, sous sa forme première et en se mêlant à eux pour adorer le roi de la montagne. Le dieu recevait ainsi les offrandes et s'en nourrissait.

Indra entra dans une grande colère et fit appel au roi des nuages, auquel il ordonna de faire tomber la pluie sur le pays jusqu'à ce qu'il n'en restât rien. De sombres nuages s'amoncelèrent au-dessus de la région et fondirent en un déluge. Il semblait que la fin du monde fût proche. Mais le jeune Krishna emplit le mont Govardhan du feu de son inépuisable énergie, le souleva de son petit doigt et invita la population à se mettre à l'abri sous la montagne. La pluie frappait la montagne, faisait entendre le son de l'ébullition, puis s'évaporait. Un torrent d'eau se déversa durant sept jours, mais aucune goutte n'atteignit la communauté des bouviers.

Alors le dieu comprit que l'adversaire devait être une incarnation de l'Être Primordial. Quand Krishna, le jour suivant, sortit pour faire paître les

vaches au son de sa flûte, le roi du Ciel descendit sur son grand éléphant blanc, Airavata, se prosterna aux pieds du jeune homme souriant et fit sa soumission[9].

Le cycle de l'enfance prend fin par le retour du héros dans son pays ou par sa reconnaissance par les siens, lorsque, au terme de la longue période d'obscurité, sa vraie nature se révèle. Cet événement peut provoquer une crise considérable : il signifie, en effet, que des forces ont surgi qui jusqu'alors étaient exclues de la vie des hommes. Tout ce qui jusque-là avait été modèle de vie vole en éclats ou se dissout ; un désastre s'offre au regard. Pourtant passé un moment d'apparente destruction, la valeur créatrice du facteur nouveau apparaît et le monde reprend forme dans une gloire insoupçonnée. Ce thème de la crucifixion que suit une rédemption peut affecter soit la personne même du héros, soit le monde qui l'entoure. Un exemple illustrera ce qu'il advient dans le premier cas : c'est l'histoire pueblo de Cruchon d'Eau.

> Les hommes se préparaient à aller chasser le lapin, quand Cruchon d'Eau demanda à les accompagner. « Grand-père, voudrais-tu me descendre jusqu'au pied de la mesa, je veux aller chasser le lapin. – Mon pauvre petit-fils, tu ne peux pas chasser le lapin, tu n'as ni jambes, ni bras », dit le grand-père. Mais Cruchon d'Eau était impatient d'y aller. « Prends-moi quand même. Tu es trop vieux et tu n'es plus capable de chasser. »

La signification du conseil donné par Krishna de rendre un culte à la montagne plutôt qu'au roi des dieux, qui peut paraître étrange au lecteur occidental, précise que la Voie de la Dévotion *(bhakti marga)* doit commencer par les choses que le dévot connaît et aime et non par des idées inimaginables et lointaines. Puisque le Dieu Suprême est immanent en tout, Il Se fera connaître par tout ce qui fait l'objet d'une vision approfondie. En outre, c'est la Divinité qui est en lui qui permet au fidèle de découvrir la Divinité dans le monde extérieur. Ce mystère est illustré par la double présence de Krishna pendant l'acte de dévotion.

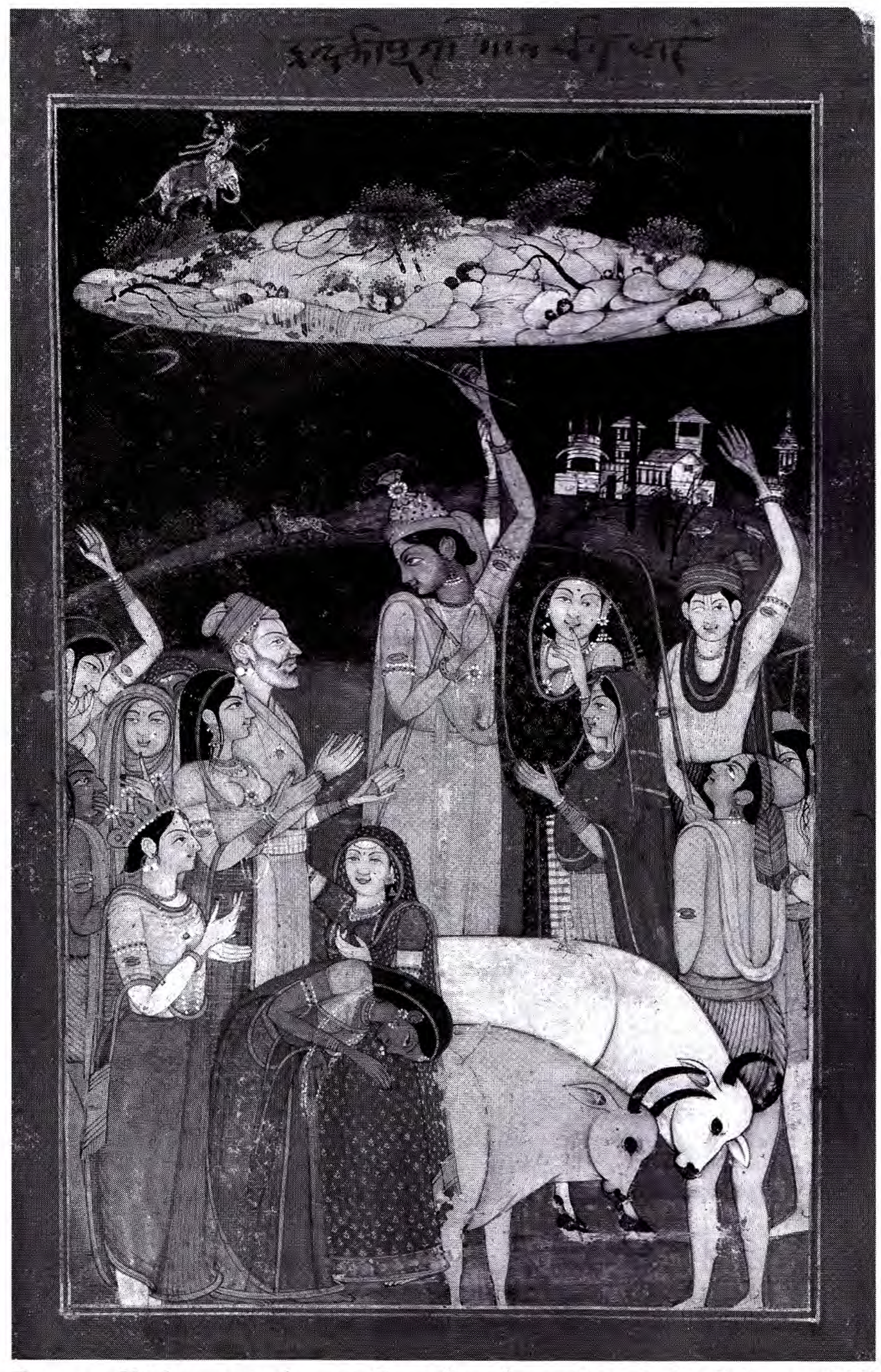


FIG. 71. – Krishna tenant le mont Govardhan *(aquarelle sur papier, Inde, vers 1790)*

Sa mère continuait à se lamenter parce que son garçon n'avait ni jambes, ni bras, ni yeux. Mais on le nourrissait par la bouche, par l'orifice, du cruchon. Le lendemain matin, son grand-père le descendit donc en direction du sud et le déposa sur la plaine. Alors il se mit à rouler et bientôt il découvrit la trace d'un lapin et la suivit. Le lapin sortit de son terrier et détala aussitôt tandis qu'il se lançait à sa poursuite. Il allait atteindre le marais quand surgit un rocher ; il se heurta contre lui, se brisa et, des débris, un garçon sortit en sautant. Il était très heureux que son enveloppe se soit brisée et d'être un solide garçon. Il portait des colliers autour du cou et des turquoises aux oreilles, une tenue pour aller danser, des mocassins et une veste de daim.

Quand il eut pris beaucoup de lapins, il retourna auprès de son grand-père, les lui donna et celui-ci le ramena triomphalement chez lui[10].

Les énergies cosmiques qui brûlaient au cœur du vaillant guerrier irlandais Cuchulainn, le héros principal du cycle médiéval de l'Ulster, appelé « Cycle des Chevaliers de la Branche Rouge », jaillissaient soudain comme d'un volcan en éruption, le submergeant lui-même et brisant tout autour de lui.

Les cycles légendaires de l'Irlande médiévale comprennent : 1) *Le Cycle mythologique* qui décrit les migrations vers l'île des peuples préhistoriques, leurs combats et, en particulier, les exploits de la race des dieux qu'on appelle les Tuatha De Danaan, « Enfants de la Grande Mère Dana » ; 2) *Les Annales des Milésiens*, ou chroniques semi-historiques de la dernière race apparue, les fils de Milésius, fondateurs des dynasties celtes qui survivront jusqu'à l'arrivée des Anglo-Normands sous Henri II au XIIe siècle. 3) *Le Cycle Ulster des chevaliers de la Branche rouge* principalement des exploits de Cuchulainn (prononcez coohoolinn) la cour de son oncle Conchobar (prononcez conohoor) : ce cycle influença grandement le développement de la tradition arthurienne dans le pays de Galles, en Bretagne et en Angleterre – la cour de Conchobar servant de modèle à celle du roi Arthur et les exploits de Cuchulainn à ceux du neveu d'Arthur, Gauvain (Gauvain est à l'origine de plusieurs aventures héroïques attribuées plus tard à Lancelot, Perceval et Galaad) ; 4) *Le Cycle de la Fianna :* la Fianna était une compagnie de combattants héroïques réunis sous les ordres de Finn MacCool (cf. *supra*, p. 197) ; le récit le plus important de ce cycle est celui du trio amoureux que formaient Finn, Grianni son épouse, et Diarmaid son neveu, dont plusieurs épisodes sont parvenus jusqu'à nous dans la légende célèbre de Tristan et Iseult : 5) *Les Légendes des saints irlandais.* Le « petit peuple » des contes de fées populaires de l'Irlande chrétienne, ce sont les personnages en réduction des divinités païennes des premiers temps, les Tuatha De Danaan.

À l'âge de quatre ans, dit la légende, il entreprit de défier le « corps des pages » de son oncle, le roi Conchobar, dans leurs propres sports. Portant sa crosse de cuivre, sa balle d'argent, sa lance d'enfant et son javelot, il s'en fut vers la cité royale d'Emain et là, sans même y avoir été autorisé, fonça se joindre à

la mêlée des pages, « au nombre de trois fois cinquante qui sur le pré, jouaient au hurling et s'exerçaient au combat sous la conduite de Follemain, le fils du roi Conchobar ». Tous les garçons se jetèrent sur lui. Des poings, des coudes, des mains, de son petit bouclier, il parait les crosses, les balles et les lances qui s'abattaient sur lui de toutes parts. C'est alors que, pour la première fois de sa vie, sa fureur guerrière (transformation bizarre et caractéristique qu'on devait désigner, par la suite, par son « paroxysme » ou sa « distorsion ») s'empara de lui et, avant que personne ait pu comprendre ce qui se passait, il avait terrassé cinquante des meilleurs pages. Cinq autres, dans leur fuite, franchirent l'endroit où était assis le roi, occupé à jouer aux échecs avec Fergus l'Éloquent. Conchobar se leva pour intervenir dans la mêlée... Mais Cuchulainn refusa de s'interrompre tant que tous les pages ne seraient pas mis sous sa protection et sa garantie[11].

Son premier jour sous les armes donna à Cuchulainn l'occasion de se manifester pleinement. Rien dans cet exploit n'eut la sereine maîtrise ni la discrète ironie que nous sentons dans le récit des hauts faits du Krishna hindou. Mais pour la première fois, la force abondante qui était en lui se révéla, à lui, comme à tous les autres. Elle jaillissait des profondeurs de son être et il devait alors en user sur-le-champ.

Une fois encore, cela se passe à la cour du roi Conchobar, le jour où le druide Cathbad prophétisa que « la renommée de celui qui, en ce jour, prendrait armes et armures surpasserait celle de tous les autres jeunes garçons d'Irlande : le cours de sa vie, cependant, serait bref ». Aussitôt Cuchulainn réclama un équipement de combat. Il brisa de ses mains dix-sept jeux d'armes jusqu'à ce que Conchobar le revêtît de sa propre armure. Alors il mit les chars en pièces. Seul celui du roi fut assez solide pour résister à l'épreuve.

Cuchulainn ordonna au conducteur du char de Conchobar de le mener au-delà du guet « Prends garde » : ils arrivèrent bientôt à une forteresse perdue, « le Camp des Fils de Nechtan » ; là, il trancha la tête aux défenseurs du camp et les accrocha aux flancs de sou char. Sur le chemin du retour, il sauta à terre et, « à la course et par sa seule rapidité », il captura deux cerfs de très grande taille. De deux pierres, il abattit deux douzaines de cygnes en plein vol. Et à l'aide de lanières et de cordes, il attacha cerfs et cygnes à son char.

Levarchan, la prophétesse, vit avec inquiétude le cortège qui approchait de la cité et du château d'Emain. « Le char est orné des têtes sanglantes de ses ennemis, déclare-t-elle ; de magnifiques oiseaux blancs lui tiennent compagnie dans son char et des cerfs sauvages indomptés y sont liés et attachés. Je reconnais ce combattant, dit le roi, ce petit garçon, le fils de ma sœur qui, aujourd'hui même, est parti pour les marches ! À coup sûr, il s'est rougi les mains et si rien ne vient contenir sa fureur il fera périr tous les jeunes hommes d'Emain. » Il fallait sur l'heure imaginer un plan pour modérer son ardeur et voici ce qui fut trouvé. Cent cinquante femmes du château, Scandlach à leur tête, « réduites au seul vêtement donné par la nature » et sans aucun artifice, se portèrent toutes ensemble à sa rencontre. Le jeune guerrier confus, ou peut-être désemparé,

par un tel déploiement de féminité, détourna les yeux. Profitant de cet instant, les hommes se saisirent de lui et le plongèrent dans une cuve d'eau froide. Le récipient se décercla, se débonda et se vida. Une seconde cuve se mit à bouillir. La troisième ne fit que devenir très chaude. Cuchulainn était maîtrisé et la cité sauvée[12].

> Vraiment, quel magnifique garçon c'était : Cuchulainn avait sept orteils à chaque pied et, à chaque main, le même nombre de doigts ; sept pupilles brillaient dans chacun de ses yeux et chacune d'elles, pareille à un joyau, étincelait de sept feux. Il avait, sur chaque joue, quatre grains de beauté ; un bleu, un rouge, un vert et un jaune. D'une oreille à l'autre on pouvait compter cinquante longues tresses blond clair comme le miel des abeilles ou semblables à l'or blanc d'une broche miroitant dans l'éclat du soleil. Il portait un manteau vert retenu sur sa poitrine par une fibule d'argent et une chemise tissée d'or[13].

Mais lorsqu'il était pris par son paroxysme, sa distorsion, « il devenait un être redoutable, multiforme, étonnant, méconnaissable ». Tout en lui, des pieds à la tête, sa chair et tous ses membres et toutes ses articulations se mettaient à trembler. Ses pieds, ses tibias, ses genoux se retournaient. Sur son front, les tendons se tiraient vers la nuque où ils saillaient en bosses plus grosses que la tête d'un enfant humain d'un mois.

> Un œil s'enfonçait si profondément qu'on pouvait se demander si un héros sauvage aurait pu l'atteindre là, contre l'occiput, pour le ramener au niveau de la joue. L'autre œil, au contraire, sortait soudain de son orbite et reposait sur la joue. Sa bouche se tordait jusqu'à rejoindre ses oreilles… des langues de feu en sortaient. Les coups sonores de son cœur cognant contre sa poitrine étaient comme les grognements d'un chien de garde en pleine action ou les rugissements d'un lion aux prises avec des ours. Parmi les nuages qui planaient autour de sa tête, on pouvait voir les furieuses gerbes d'étincelles que les bouillonnements de sa colère déchaînée faisaient monter comme d'un brasier ardent. Ses cheveux étaient emmêlés tout autour de sa tête… si bien que si l'on avait secoué au-dessus d'elle un pommier chargé de fruits, on peut dire que jamais la moindre pomme n'aurait atteint le sol : on les aurait plutôt retrouvées fichées chacune sur un cheveu tant ceux-ci étaient hérissés de fureur. Son « paroxysme héroïque » faisait une saillie sur son front plus longue et plus grosse que la pierre à aiguiser d'un homme d'armes de premier ordre. (Et, pour finir :) plus grand, plus épais, plus ferme, plus long que le mât d'un grand navire était le jet de sang noir qui, au centre même du sommet de son crâne, jaillissait tout droit avant de se répandre aux quatre points cardinaux ; et cela formait une nuée de ténèbres magique qui ressemblait au voile de fumée qui drape la maison du roi quand vient le temps pour lui, lorsque tombe la longue nuit d'hiver, de regagner sa demeure[14].

3. *Le héros-guerrier*

Le lieu de naissance du héros, ou le pays lointain d'où il revient d'exil pour accomplir parmi les hommes ses actes d'adulte, est le point médian, ou nombril, du monde. De même que les ondes se propagent à partir d'une source souterraine, les formes de l'univers se déploient, en cercles elles aussi, à partir de cette origine.

« Au-dessus des abîmes vastes et immuables, au-dessous des neuf sphères et des sept degrés du ciel, au point central, le Nombril du Monde, le lieu le plus paisible de la terre, là où la lune ne pâlit jamais, où jamais le soleil ne se couche, où règne un éternel été, où le coucou ne cesse de chanter, c'est dans ce lieu que l'Adolescent Blanc s'éveille à la conscience. » Ainsi commence un mythe héroïque des Yakoutes de Sibérie. L'Adolescent Blanc se mit en route pour découvrir où il se trouvait et connaître le lieu de son séjour. Un vaste champ en friche s'étendait à l'est, au centre duquel s'élevait une colline imposante ; au sommet de celle-ci se dressait un arbre gigantesque. La résine translucide de cet arbre embaumait, jamais l'écorce n'en était sèche ou craquelée, ses feuilles resplendissantes ne se fanaient jamais, sa sève brillait, argentée, et ses glands en grappe ressemblaient à des coupelles renversées. La cime de l'arbre dominait les sept degrés du ciel et servait de point d'attache au Dieu Supérieur, Yryn-ai-tojon ; cependant que ses racines pénétraient les profondeurs souterraines et formaient les piliers des demeures des créatures mythiques propres à cette région. L'arbre, à l'aide de son feuillage, conversait avec les êtres célestes.

Quand l'Adolescent Blanc se tourna vers le sud, il vit, au milieu d'une plaine verte et grasse, le tranquille Lac de Lait qu'aucun souffle de vent ne troublait jamais ; le long des berges du lac s'étendaient des marais de lait caillé. Au nord, une forêt sombre se dressait, dont les arbres bruissaient nuit et jour ; dans ses profondeurs vivaient des animaux de toute espèce. Au-delà s'élevaient de hautes montagnes qui semblaient coiffées de fourrure de lapin blanc ; elles s'adossaient au ciel et protégeaient ce lieu médian du vent du nord. Un taillis s'étendait vers l'ouest, et, au-delà de celui-ci, une forêt de grands pins ; au-delà encore scintillaient les dômes solitaires de quelques sommets.

Voilà comment se présentait le monde dans lequel l'Adolescent Blanc vit la lumière du jour. Mais il était las maintenant de sa solitude et il se dirigea vers le gigantesque arbre de vie. « Très Haute et Très Honorée Maîtresse, Mère de mon Arbre et de ma Demeure, pria-t-il, tout ce qui vit existe par couple et donne une descendance, mais je suis seul. Je veux maintenant voyager et chercher une épouse de ma propre espèce ; je désire mesurer ma force à celle de mes semblables ; je veux connaître les hommes, vivre selon leur mode. Ne me refuse pas ta bénédiction ; je te prie humblement. J'incline mon front et je ploie les genoux. »

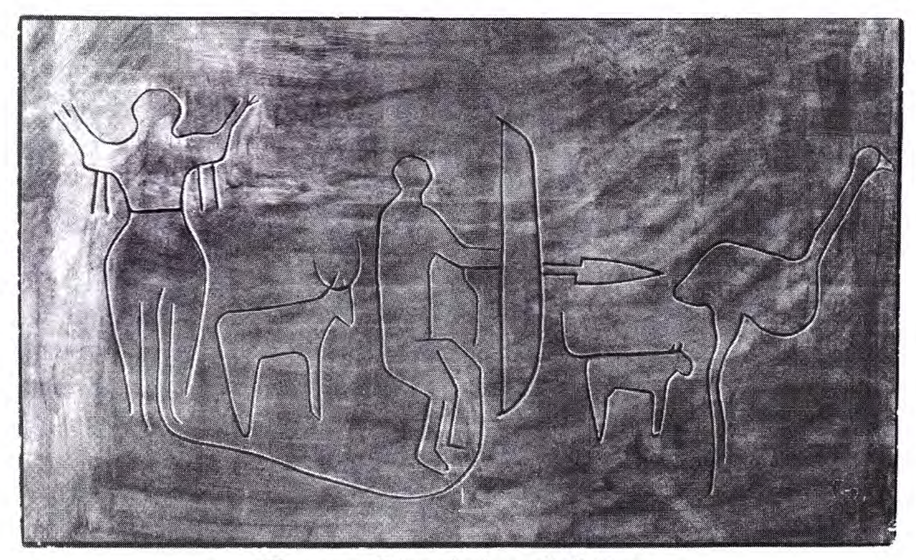


Fig. 72. – Pétroglyphe paléolithique
(pierre sculptée de l'époque paléolithique, Algérie, datation incertaine)

Alors les feuilles de l'arbre commencèrent à murmurer et une belle pluie blanche comme lait se mit à ruisseler sur l'Adolescent Blanc. Un souffle de vent tiède se fit sentir. L'arbre se mit à gémir et, de ses racines, émergea jusqu'à la taille une forme féminine : c'était une femme dans sa maturité. Son regard était grave, ses cheveux flottaient sur ses épaules, sa poitrine était nue. La déesse offrit le lait de son sein splendide à l'adolescent qui, après l'avoir bu, sentit sa force centupler. Puis la déesse promit toutes les joies au jeune homme et le bénit de sorte que ni l'eau, ni le feu, ni le fer, ni quoi que ce soit d'autre ne puisse jamais le mettre à mal[15].

Du lieu ombilical, le héros part pour réaliser son destin. Ses actes d'adulte inondent et emplissent le monde de force créatrice.

Väinämöinen l'ancien chanta ;
Les lacs s'émurent, la terre trembla,
Et les monts de cuivre tressaillirent,
Et les rochers puissants résonnèrent.
Et les montagnes en deux se fendirent ;
Sur le rivage les pierres volèrent en éclats[16].

Cette strophe du barde héroïque résonne de la magie et de la puissance du verbe ; pareillement, la lame de l'épée du héros guerrier resplendit dans l'énergie de la Source créatrice, devant elle la carapace de la Désuétude tombe.

Car le héros mythologique est le champion des choses à venir et non de celles passées ; le dragon qui doit périr de sa main est précisément le monstre du statu quo : « Tiens-bon », le défenseur du passé. De l'obscurité, le héros surgit,

mais l'ennemi est puissant et solidement établi sur le trône du pouvoir ; il est ennemi, dragon, tyran, parce qu'il détourne à son profit l'autorité que lui confère sa position. Il est « Tiens-bon », non pas du fait qu'il garde le passé, mais parce qu'il garde.

Je conserve ici la distinction que j'ai établie plus haut (voir *supra* p. 251-253) entre le héros-titan à demi animal des époques reculées (fondateurs de cités, de civilisation) et le type pleinement humain qui apparaît plus tard. Les exploits de celui-ci comprennent fréquemment la mise à mort de celui-là, la destruction des Pythons et des Minotaures, les dispensateurs de bienfaits d'autrefois. (Un dieu qui atteint une stature trop importante se change aussitôt en démon destructeur. Il faut briser la forme et en libérer les énergies.) Il arrive parfois que des exploits appartenant à des étapes plus anciennes du cycle soient attribués au héros pleinement humain, ou qu'un héros des époques antérieures ait été humanisé et que son temps s'en trouve prolongé ; mais des contaminations et des variations de cette sorte ne modifient pas le schéma général.

Le tyran est orgueilleux et là réside sa perte. Il est orgueilleux car il croit tenir sa force de lui-même ; son rôle alors devient celui d'un bouffon, de celui qui prend la proie pour l'ombre ; il est dans son destin d'être leurré. Le héros mythologique, réapparaissant des ténèbres génératrices des formes diurnes, apporte le secret connu de lui seul qui conduira le tyran à sa perte. D'un simple geste, comme d'appuyer sur un bouton, il anéantit l'impressionnant personnage. L'acte héroïque consiste en un continuel éclatement des cristallisations du temps. La ronde tourne : la mythologie s'attache à mettre en lumière ce qui touche à son évolution. Transformation, fluidité, et non lourdeur opiniâtre, est le signe du Dieu Vivant. Le grand personnage temporel n'existe que pour être défait, mis en pièces et dispersé. En un mot, l'ogre-tyran est le champion du fait prodigieux, le héros, celui de la vie créatrice.

Dans l'univers, la période où le héros à forme humaine apparaît ne débute que lorsque villages et cités se sont multipliés sur la terre. Des monstres appartenant aux époques primitives se cachent en grand nombre dans les régions isolées et, soit par malignité, soit par désespoir, se dressent contre la communauté des hommes. Il faut les chasser. De plus, des tyrans de race humaine se lèvent et s'approprient les biens de leurs voisins, provoquant ainsi une misère générale. Il faut les supprimer. Les tout premiers exploits du héros consistent à dégager la voie.

Kut-o-yis, le « Garçon Caillot de Sang », après avoir été retiré de la marmite et avoir, en un jour, atteint l'âge adulte, tua le gendre meurtrier de ses parents adoptifs, puis partit en guerre contre les ogres de la région. Il extermina une colonie d'ours féroces à l'exception d'une femelle sur le point d'être mère. « Elle plaida pour sa vie d'une manière si émouvante qu'il l'épargna. S'il n'avait pas

fait cela, il n'y aurait pas d'ours sur la terre. » Puis il extermina une colonie de serpents, à l'exception encore d'une seule bête « qui était sur le point d'être mère ». Ensuite il s'engagea délibérément sur une route qu'il savait dangereuse.

> Tandis qu'il avançait, une violente tempête s'abattit sur lui qui le transporta finalement dans la gueule d'un énorme poisson. C'était un poisson-suceur qui se nourrissait de vent. Lorsqu'il parvint dans l'estomac du poisson, il vit un grand nombre de personnes. Beaucoup d'entre elles étaient mortes, mais certaines vivaient encore. II leur dit : « Ah, il doit bien y avoir un cœur par ici. Allons, dansons. » Puis il peignit son visage en blanc, entoura ses yeux et sa bouche de noir et fixa à sa tête une pierre aiguisée blanche, la pointe dressée. On apporta aussi des crécelles faites en corne d'animal. Puis tous commencèrent à danser. Pendant un moment, Caillot de Sang resta assis ; il remuait les bras dans un mouvement d'ailes en chantant. Puis il se leva et se mit à danser et à sauter jusqu'à ce que le couteau placé sur sa tête ait frappé le cœur. Il trancha le cœur, se tailla ensuite un chemin entre les côtes du poisson et les fit tous sortir.
>
> Caillot de Sang déclara ensuite qu'il devait reprendre ses voyages. Avant qu'il ne parte, on le mit en garde : passé un certain temps, il verrait une femme qui provoquait toujours les gens à la lutte, mais qu'il ne lui adresse pas la parole. Il ne tint pas compte de cet avis et, après avoir parcouru une courte istance, il vit une femme qui le héla : « Non, dit Caillot de Sang, je suis pressé. » Cependant, après qu'elle eut pour la quatrième fois renouvelé son appel, il répondit : « Bon, mais attends un peu, je suis fatigué. J'ai envie de me reposer. Et quand je serai reposé, je viendrai et je lutterai avec toi. » Mais tandis qu'il se reposait, il aperçut une quantité de grands couteaux qui pointaient du sol, à moitié cachés par de la paille. Il comprit alors que la femme faisait périr ceux avec qui elle luttait en les jetant sur les couteaux. Une fois reposé, il se dirigea vers elle. La femme lui dit de se tenir sur l'endroit où il avait aperçu les couteaux ; mais il dit : « Non, je ne suis pas tout à fait prêt. Amusons-nous un peu avant de commencer. » Puis il fit mine de jouer avec elle mais, la saisissant lestement, il la précipita sur les couteaux et la coupa en deux. Caillot de sang se remit en route et, au bout d'un certain temps, parvint à un campement ; là, de vieilles femmes lui dirent qu'un peu plus loin il allait rencontrer une femme qui possédait une balançoire, mais qu'il ne devait en aucun cas y monter avec elle. Un moment après, il parvint à un endroit d'où il aperçut une balançoire accrochée au bord d'un courant rapide. Une femme se balançait. Il observa un moment et vit qu'elle faisait périr ceux qui se balançaient avec elle en les poussant dans le courant. Ayant découvert cela, il alla vers la femme. « Tu as là une balançoire ; montre-moi comment tu te balances, dit-il.
>
> – Non, répondit-elle, je veux te voir te balancer.
>
> – Très bien, dit Caillot de Sang, mais balance-toi la première.
>
> – Bon, dit la femme, je vais me balancer. Regarde-moi bien. Puis je te regarderai faire. »



Fig. 73. – Le Pharaon Narmer exécute un ennemi vaincu
(schiste gravé, Égypte, vers 3100 av. J.-C.)

La femme se balança au-dessus de la rivière. Tandis qu'elle se balançait, il vit comment cela fonctionnait. Alors il dit à la femme : « Balance-toi encore, pendant que je me prépare » ; mais lorsque la femme passa au-dessus de l'eau, il trancha la liane et la fit tomber dans l'eau. Cela s'est passé à la Crique de la Berge Rompue[17].

Les prouesses analogues d'un Jacques-le-Tueur-de-Géants de nos contes d'enfant nous sont familières, comme aussi les récits des travaux des héros antiques tels qu'Hercule et Thésée. Les légendes chrétiennes des saints abondent également en hauts faits comme dans cette charmante légende française de sainte Marthe :

> Il y avait, à cette époque, sur les bords du Rhône, dans une forêt entre Arles et Avignon, un dragon moitié animal, moitié poisson, plus épais qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, avec des dents acérées comme des cornes, et de grandes ailes de chaque côté du corps. Ce monstre tuait tous les voyageurs et coulait tous les navires. Il était venu par maire de Galatie. Ses parents étaient le Léviathan – monstre féroce à forme de serpent qui vivait dans la mer – et l'onagre, un fauve redoutable de Galatie qui brûle par le feu tout ce qu'il touche.
> À la prière de tous, Marthe alla à la rencontre du monstre. L'ayant trouvé dans la forêt, occupé à dévorer un homme, elle jeta sur lui de l'eau bénite et lui montra un crucifix. À l'instant, le monstre dompté va comme un agneau à côté de la sainte qui lui passa sa ceinture autour du cou et le conduisit au village voisin. Là, la foule le tua à coups de lames et de pierres, et comme les habitants du pays appelaient ce dragon Tarasque, la ville, en souvenir, prit le nom de Tarascon. Avant cet événement, elle s'appelait Nerluc, ce qui signifie Lac Noir, à cause des sombres forêts qui bordaient le fleuve[18].

Les rois guerriers de l'Antiquité prêtaient à leurs entreprises l'esprit qui avait animé l'œuvre des tueurs de monstres. Cette image du héros resplendissant qui part combattre le dragon leur a, en effet, servi bien souvent à justifier les croisades. D'innombrables tablettes commémoratives ont été composées qui témoignent de la même grandiose complaisance que cette tablette cunéiforme à l'égard des exploits de Sargon d'Akkad, le destructeur des antiques cités sumériennes dont son propre peuple avait hérité la civilisation.

> Sargon, roi d'Akkad, vice-régent de la déesse Ishtar, roi de Kish, *pashishu** du dieu Anu, roi du Pays, grand *ishakku*† du dieu Enlil : la cité d'Uruk il frappa et ses murs il détruisit. Contre le peuple d'Uruk il combattit et le captura et, enchaîné, il le conduisit par la porte d'Enlil. Sargon, roi d'Akkad, combattit l'homme d'Ur et le vainquit ; sa ville il écrasa et ses murs il détruisit. E-Ninmar il frappa et ses murs il détruisit, et son territoire entier, de Lagash à la mer, il détruisit. Ses armes il lava dans la mer…

* L'une des classes de prêtres à qui étaient confiées la préparation et l'application des onguents sacrés.

† Chef des prêtres. Il gouvernait en tant que vice-régent du dieu.

4. *Le héros-amant*

L'HÉGÉMONIE ARRACHÉE à l'ennemi, la liberté gagnée sur la ruse du monstre, l'énergie vitale libérée des travaux imposés par le tyran « Tiens-bon », c'est une femme qui les symbolise. C'est elle la vierge des innombrables massacres de dragons, l'épouse ravie au père jaloux, la vierge préservée des convoitises d'un prétendant profane. Elle est « l'autre partie » du héros – car « chacun est les deux à la fois » : s'il est de taille à gouverner le monde, elle est le monde ; s'il est guerrier, elle est la renommée. Elle est l'image de son destin qu'il lui faut délivrer de la prison de l'événement qui l'enferme. Mais s'il vient à méconnaître son destin, ou à se laisser abuser par de fausses considérations, nul effort de sa part ne pourra vaincre les obstacles*.

Le jeune et magnifique Cuchulainn suscita une vive inquiétude à la cour de son oncle, le roi Conchobar, car les barons craignaient pour la vertu de leurs épouses. Ils suggérèrent qu'il serait bon qu'il prît femme. Des messagers du roi visitèrent toutes les provinces d'Irlande mais ils ne trouvèrent personne que Cuchulainn consentît à courtiser. Il se rendit donc lui-même auprès d'une jeune fille qu'il connaissait à Luglochta Loga, « les Jardins de Lug ». Il la trouva dans son parc, entourée de ses sœurs de lait à qui elle apprenait à faire des travaux d'aiguille et de délicats ouvrages. Emer leva son beau visage et reconnut Cuchulainn, et elle dit : « Puisses-tu être à l'abri de tout mal ! » Quand le père de la jeune fille, Forgall le Wily, apprit que les jeunes gens s'étaient vus, il trouva un prétexte pour envoyer Cuchulainn apprendre l'art du combat auprès de Donall le Guerrier, en Alba, pensant bien que le jeune homme n'en reviendrait jamais. Et Donall lui assigna encore une épreuve qui consistait à se rendre, en effectuant un voyage impossible, auprès d'une certaine Scathach, chef de guerre, puis de contraindre celle-ci à lui livrer les secrets de sa bravoure surnaturelle. Le récit du voyage du héros Cuchulainn met en valeur, avec une simplicité et une clarté remarquables, tous les éléments essentiels à l'accomplissement classique de l'épreuve impossible.

Il lui fallut traverser une plaine d'infortune : sur la première moitié du chemin, les pieds s'embourbaient. Sur l'autre, les herbes dressées les retenaient prisonniers de leurs pointes acérées. Mais un bel adolescent survint qui offrit à Cuchulainn une roue et une pomme. Pour traverser la première moitié de la plaine, la roue se mit simplement à rouler devant lui et la pomme en fit autant dans la seconde. Cuchulainn n'eut qu'à suivre leurs traces étroites et ne pas s'en écarter d'un pas pour parvenir au ravin resserré et dangereux qui se trouvait au-delà.

---

* On trouvera un exemple amusant et instructif de cette misérable faillite d'un grand héros dans l'épopée finnoise Kalevala, Runos IV-VIII, où l'on voit Väinämöinen échouer dans ses tentatives de séduction auprès d'Aino tout d'abord, puis ensuite auprès, de la « jeune fille de Pohjola ». L'histoire est beaucoup trop longue pour être rapportée ici.

La demeure de Scathach se trouvait sur une île et l'on ne pouvait l'atteindre qu'en franchissant un pont difficile : à ses deux extrémités il était bas et en son milieu élevé ; et si l'on s'aventurait sur l'une de ces extrémités, l'autre se soulevait et vous jetait à terre. Cuchulainn fut projeté trois fois. Puis sa « distorsion » le saisit et, rassemblant ses forces, il bondit à la tête du pont, et fit un héroïque saut périlleux qui l'envoya au milieu du pont ; l'autre extrémité ne s'était pas encore entièrement levée qu'il l'atteignait, se dégageait d'un bond et se retrouvait sur l'île.

Scathach la guerrière avait une fille – comme il en va bien souvent pour les monstres – et, dans son isolement, cette jeune fille n'avait jamais rien vu qui approchât en beauté ce jeune homme tombé du ciel dans la forteresse de sa mère. Mise au courant des projets du jeune homme, elle lui indiqua la meilleure manière d'approcher sa mère afin de la convaincre de lui livrer les secrets de sa force surnaturelle. Il lui faudrait refaire son saut périlleux héroïque jusqu'au grand if où Scathach instruisait ses fils, lui placer son épée sur la poitrine et lui exposer sa requête.

Cuchulainn, ayant suivi ces instructions, obtint de la sorcière chef de guerre le secret de ses victoires, la main de sa fille sans rien donner en échange, la prédiction de son avenir et un commerce amoureux avec elle. Son séjour dura une année au cours de laquelle il participa à une grande bataille contre l'amazone Aife, dont il eut un fils. Finalement, tuant une vieille sorcière qui lui disputait un étroit passage au bord d'une falaise, il se remit en route vers l'Irlande.

Après une dernière aventure de combat et d'amour, Cuchulainn retourna auprès de Forgall le Wily qu'il trouva dans les mêmes dispositions contraires à son égard. Mais cette fois Cuchulainn enleva tout simplement la jeune fille. Le mariage eut lieu à la cour du roi. L'aventure même lui avait donné pouvoir d'abolir toute opposition. Sa seule contrariété fut que l'oncle Conchobar, le roi, exerça ses prérogatives royales à l'endroit de la fiancée avant que celle-ci ne soit officiellement accordée à son prétendant[19].

Le thème de la tâche difficile imposée comme condition préalable à la célébration des noces se retrouve dans les exploits des héros de tous les temps et de toutes les parties du monde. Dans les légendes qui illustrent plus particulièrement ce thème, les parents tiennent le rôle de « Tiens-bon » et l'accomplissement habile de sa tâche par le héros revient à tuer le dragon. Les épreuves imposées sont difficiles au-delà de toute mesure. Elles semblent représenter, chez l'ogre-parent, le refus total de laisser la vie suivre son cours. Cependant, au candidat digne de ce titre il n'est pas de tâche au monde dont il ne soit capable de venir à bout. Des secours imprévus, des miracles qui modifient temps et espace favorisent son projet ; le destin (la jeune fille) prête son concours et livre le point vulnérable du système parental. Barrières, entraves, abîmes, oppositions de toutes sortes s'abolissent devant la détermination du héros. L'œil de celui dont le destin est de triompher voit

immédiatement la faille dans les situations les mieux défendues et le coup qu'il frappe ouvre grand la brèche.

L'un des épisodes les plus éloquents et dont la portée est la plus grande dans cette aventure de Cuchulainn haute en couleur est celui où la roue et la pomme ouvrent au héros l'unique et invisible chemin. Il faut y voir un symbole, un enseignement touchant l'aspect miraculeux du destin. Pour l'homme qui ne se laisse pas égarer par des sentiments superficiels, fondés sur les apparences, mais qui répond courageusement à la dynamique de sa propre nature – pour celui, comme dit Nietzsche qui est semblable à « une roue mue par son propre mouvement » – les difficultés s'aplanissent et la grande voie imprévisible s'ouvre devant lui à mesure qu'il avance.

5. *Le héros-empereur et le héros-tyran*

Le héros qui agit est l'agent du cycle ; il perpétue et intègre dans la vie passagère de l'homme l'élan initial qui mit le monde en mouvement. Parce que notre regard demeure fermé au paradoxe de la double perspective, nous considérons ses exploits comme s'ils étaient le fait de la vaillance de son bras, de la ténacité de ses efforts face à tous les dangers, alors qu'envisagés sous l'autre perspective, ils n'illustrent, comme dans la mise à mort du dragon archétype Tiamat par Marduk, qu'un épisode dans l'accomplissement de l'inévitable.

Le héros suprême, cependant, n'est pas seulement celui qui assure la dynamique de la ronde cosmogonique, il est celui qui dessille les yeux et fait en sorte qu'à travers toute la mouvance du monde, dans ses délices et dans ses agonies, l'Unique présence soit à nouveau visible. Cette dernière perspective requiert une sagesse plus profonde que la première et elle conduit à voir dans le héros non pas un prototype d'action mais un exemple significatif. Alors que le symbole du premier héros est l'épée valeureuse, celui du second est le sceptre de domination ou le livre de la loi. L'aventure qui caractérise le premier est la conquête de l'épouse – et l'épouse est vie ; celle qui correspond au second est d'aller vers le père, ce père étant l'invisible inconnu.

Les aventures du second type inspirent directement les thèmes de l'iconographie religieuse. Même dans un simple conte populaire, une profondeur résonne soudain lorsque le fils de la vierge demande à sa mère : « Qui est mon père ? » La question touche au problème de l'homme et de l'invisible. Et les thèmes mythiques de la réunion au père suivent inévitablement.

Le héros pueblo, le jeune Cruchon d'Eau, posa la question à sa mère :

« Qui est mon père ? lui demanda-t-il.
– Je l'ignore », répondit-elle. À nouveau il lui demanda : « Qui est mon père ? » mais elle continua à pleurer sans répondre. « Où est la maison de mon père ? » demanda-t-il. Elle ne put le lui dire.
« Demain, je partirai à la recherche de mon père.
– Rechercher ton père est inutile, dit-elle, je n'ai jamais connu d'homme ; il n'est donc aucun lieu où tu puisses le chercher. »
Mais le garçon répliqua : « J'ai un père et je connais l'endroit où il vit. Je vais aller le voir. » La mère ne voulait pas qu'il partît, mais lui y tenait si fort que, de très bonne heure le lendemain matin, elle lui prépara un repas ; et il se mit en route vers le sud-est, là où la source Waiyu-powidi s'appelle « l'endroit de la mesa du Cheval ». Comme il allait l'atteindre, il vit quelqu'un qui marchait non loin de là. Il alla vers lui. C'était un homme. Il demanda au garçon : « Où vas-tu ?
– Je me rends chez mon père, répondit ce dernier.
– Qui est ton père ? demanda l'homme.
– Mon père demeure à l'intérieur de cette source.
– Tu ne trouveras jamais ton père.
– Si, je veux descendre à l'intérieur de la source, c'est là qu'il demeure.
– Qui est ton père ? demanda l'homme à nouveau.
– Eh bien, je pense que c'est Toi mon père, dit le jeune garçon.
– Comment sais-tu que je suis ton père ? dit l'homme.
– Je le sais. »
Alors, pour lui faire peur, l'homme simplement le regarda. Le garçon persista à dire : « Tu es mon père. » Et bientôt l'homme dit : « Oui, je suis ton père. Je suis sorti de cette source pour aller à ta rencontre. » Et il entoura de son bras le cou du jeune garçon. Le père était très heureux que son fils soit venu et il descendit avec lui à l'intérieur de la source[20].

Quand la quête du héros a pour but la découverte du père inconnu, le symbolisme repose essentiellement sur les épreuves à surmonter et sur la voie qui se révèle d'elle-même en chemin. Dans le dernier exemple, l'épreuve se résume aux questions répétées avec insistance et au regard terrible. Dans le conte précédent de l'épouse palourde, les fils durent subir l'épreuve du couteau de bambou. Nous avons vu, en étudiant les aventures du héros, jusqu'où peut aller la sévérité du père. Pour les membres de la congrégation de Jonathan Edwards, celui-ci devint véritablement un ogre.

Le héros qui a obtenu la bénédiction du père revient de sa quête en représentant du père auprès des hommes. Qu'il soit un Maître pour son peuple (Moïse) ou un empereur (Huang Ti), sa parole est loi. Puisqu'il est maintenant centré dans la source originelle, il rend visibles la paix et l'harmonie qui règnent au lieu central. Il reflète l'Axe du Monde – Montagne du Monde,

Arbre du Monde – à partir duquel se déploient les cercles concentriques. Il est le miroir microcosmique parfait qui réfléchit le macrocosme. Le voir revient à percevoir le sens de l'existence. De sa présence émanent des bienfaits. Sa parole est souffle de vie.

Mais il peut arriver que, soudainement, la personnalité du représentant du père se détériore. Un événement critique de cet ordre est décrit dans la légende perse de l'empereur de l'âge d'or zoroastrien Jemshid.

Tous regardèrent le trône, n'entendirent et ne virent
Que Jemshid, lui seul, était roi,
Occupant toute pensée ; dans leurs prières
Dans les hommages qu'ils rendaient à ce mortel,
Ils oublièrent d'adorer le grand Créateur.
Alors, plein d'orgueil, il parla aux grands du royaume,
Qui l'applaudissaient à grands cris.
« Je suis sans égal car à moi la terre
Doit toute sa science, jamais n'exista
Une souveraineté comme la mienne, bienfaisante
Et glorieuse, écartant des régions peuplées
Maladie et besoin. Le bonheur domestique et le repos
Procèdent de moi, tout ce qui est bon et grand
Est soumis à mon ordre ; la voix universelle
Affirme la splendeur de mon gouvernement,
Par-delà tout ce qu'un cœur humain conçut
Et moi, l'unique roi du monde. »
Ces mots avaient à peine franchi ses lèvres,
Mots impies et insultes contre le ciel,
Que sa grandeur terrestre s'évanouit – toutes les langues
S'enhardirent alors et se firent clameur. La gloire
De Jemshid s'assombrit, son éclat s'obscurcit.
Que dit le Moraliste ? « Quand tu étais roi,
Tes sujets t'obéissaient, mais quiconque
Néglige par orgueil le service de son Dieu
Apporte aux siens la désolation. »
Et lorsqu'il constata l'insolence de son peuple,
Il reconnut qu'il avait provoqué la colère du ciel,
Alors, la terreur s'empara de lui[21].

La mythologie persane plonge ses racines dans le système commun indo-européen qui fut transporté des steppes avoisinant les mers d'Aral et Caspienne vers l'Inde et l'Iran, ainsi que vers l'Europe. Les principales divinités des premières écritures sacrées (Avesta) des Perses sont en correspondance très étroite avec celles des premiers textes de l'Inde (Védas : voir *supra*, p. 99). Mais les deux rameaux subirent des influences entièrement différentes dans les nouvelles contrées qui les avaient accueillis, la tradition védique se soumettant graduellement aux forces dravidiennes de l'Inde, les Perses aux suméro-babyloniennes.

Au début du Ier millénaire av. J.-C., la croyance perse fut réorganisée par le prophète Zarathoustra (Zoroastre) suivant un strict dualisme des principes de bien et de mal, de la lumière et des ténèbres, des anges et des démons. Cette crise affecta profondément non seulement les Perses mais aussi les croyances des Hébreux qui étaient leurs sujets et, par là (des siècles plus tard), le christianisme. Cette crise représente une déviation radicale de l'interprétation mythologique plus habituelle de bien et de mal en tant qu'effets procédant d'une source d'être unique qui transcende et réconcilie toute polarité.

La Perse fut envahie par les adeptes de Mahomet, en 642 apr. J.-C. Ceux qui ne se convertirent pas furent passés au fil de l'épée. Un très petit nombre trouva refuge en Inde où ils ont survécu jusqu'à ce jour sous le nom de Parsis (Perses) à Bombay. Après une période de quelque trois siècles, il se fit cependant une « Renaissance » de la littérature islamico-persane, dont les grands noms sont : Firdousi (940-1020 ?), Omar Khayyam (?-1123 ?), Nizami (1140-1203), Jalal-ad-Din Rumi (1207-1273), Saadi (1184 ?-1291), Hafiz (?-1389 ?), et Jami (1414-1492). Le *Shah-Nameh* de Firdousi (« Le Livre des rois ») est, dans un style narratif simple et noble, le récit détaillé de l'histoire de la Perse ancienne jusqu'à la conquête musulmane.

En cessant d'attribuer les bienfaits de son règne à leur source transcendante, l'empereur rompt avec la vision stéréoscopique qu'il est dans son rôle de conserver. Il n'est plus le médiateur entre les deux mondes. La perspective humaine se gonfle au point de ne garder que le terme humain de l'équation ; de ce fait, l'expérience du pouvoir surnaturel échoue immédiatement. La notion exaltante de communauté est perdue. Il s'en remet à la farce. L'empereur devient l'ogre tyran (Hérode-Nemrod), l'usurpateur dont, à présent, le monde doit être délivré.

6. *Le héros-rédempteur du monde*

Il faut distinguer deux degrés dans l'initiation que symbolise la demeure du père. Le premier confère au fils le rôle d'émissaire, tandis que le second lui apporte en retour, la certitude que « le Père et moi sommes un ». Les héros de cette deuxième et suprême illumination sont les rédempteurs du monde, ceux que l'on appelle des incarnations, dans le sens le plus élevé du terme. Leurs mythes atteignent des dimensions cosmiques. Leurs paroles sont empreintes d'une autorité qui dépasse tout ce qu'ont pu déclarer les héros du sceptre et du livre.

« Tous, tant que vous êtes, regardez-moi. Ne vous détournez pas », dit le héros apache Jicarilla nommé « Tueur des Ennemis ».

> Écoutez ce que je dis. Le monde est grand exactement comme mon corps. Le monde est aussi grand que mes paroles. Et le monde est aussi grand que mes prières. Le ciel n'est pas plus grand que mes paroles et mes prières. Les saisons ne sont pas plus vastes que mon corps, mes paroles et ma prière. Il en est de même pour les eaux ; mon corps, mes paroles, ma prière sont plus grands que les eaux.
> Quiconque me croit, quiconque écoute ce que je dis aura une longue vie. Celui qui n'écoute pas, qui pense du mal, aura une vie courte.
> Ne croyez pas que je sois à l'est, au sud, à l'ouest ou au nord. La terre est mon corps. Je suis là. Je suis partout. Ne croyez pas que je demeure seulement sous la terre ou là-haut dans le ciel, ou seulement dans les saisons ou de l'autre côté des eaux. Tout cela est mon corps. C'est vrai que le monde souterrain, le ciel, les saisons, les eaux sont tous mon corps. Je suis partout.
> Je vous ai déjà donné ce avec quoi vous devez me faire une offrande. Vous avez deux sortes de pipes et vous avez le tabac de la montagne[22].

L'incarnation a pour tâche de réfuter par sa présence, les prétentions égoïstes de l'ogre tyran. Ce dernier a occulté la source de grâce, en la couvrant de l'ombre de sa personnalité limitée ; l'incarnation, absolument libre de tout égocentrisme de cet ordre, est une manifestation qui émane directement de la loi. Elle assume la vie d'un héros, et cela, sur une échelle grandiose accomplissant des exploits héroïques, tuant le monstre, faisant tout cela avec la liberté que réclame une œuvre dont la seule raison d'être est de rendre visible à tous ce que la seule pensée aurait pu réaliser tout aussi bien.

Kans, l'oncle cruel de Krishna, l'usurpateur du trône de son père dans la ville de Madura, entendit un jour une voix qui lui disait : « Ton ennemi vient de naître, ta mort est certaine. » Krishna et son frère aîné Balaram avaient été, dès leur naissance, miraculeusement conduits chez les bouviers pour qu'ils soient à l'abri de Kans cette réplique hindoue de Nemrod. Kans avait alors envoyé des

démons à leur poursuite – et pour commencer Putana au lait empoisonné – mais tous avaient été déjoués. Ses artifices ayant échoué, Kans décida ensuite d'attirer les jeunes gens dans sa capitale. Un messager fut envoyé pour inviter les bouviers à un sacrifice et à un grand tournoi. L'invitation fut acceptée. Les bouviers, en compagnie des deux frères, vinrent camper hors les murs de la cité.

Krishna et Balaram pénétrèrent dans la ville pour y admirer ses merveilles, ses grands jardins, ses palais et ses bosquets. Ils y rencontrèrent un blanchisseur et lui réclamèrent de beaux vêtements. Mais comme, tout en s'esclaffant, ce dernier refusait, les jeunes gens s'emparèrent des vêtements et se transformèrent en jeunes élégants. Puis une femme bossue pria Krishna de lui permettre de lui frictionner le corps avec un onguent au santal. Krishna s'approcha d'elle, posa ses pieds sur les siens et plaçant deux doigts sous son menton, la redressa et la rendit droite et belle. Puis il dit : « Quand j'aurai tué Kans, je reviendrai et t'épouserai. »

Les deux frères atteignirent le stade alors qu'il était encore vide. L'arc du dieu Shiva y était dressé, immense, comme trois palmiers grands et vigoureux. Krishna s'avança vers l'arc, l'arracha et le brisa dans un grand fracas. Dans son palais, Kans entendit le vacarme et en fut alarmé.

Le tyran donna l'ordre à ses troupes de massacrer les frères tandis qu'ils étaient dans la ville. Mais les jeunes gens tuèrent les soldats et retournèrent à leur campement.

Ils racontèrent aux bouviers qu'ils avaient fait une promenade intéressante, dînèrent et allèrent se coucher.

Kans, cette nuit-là, fit des rêves de mauvais augure. À son réveil, il ordonna de préparer le stade pour le tournoi et de faire sonner les trompettes pour le rassemblement. Krishna et Balaram se présentèrent à l'entrée de la ville en jongleurs ; leurs amis les bouviers suivaient. Comme ils allaient franchir la porte, ils aperçurent un éléphant furieux, fort comme dix mille éléphants ordinaires, qui les attendait, prêt à les écraser. Son conducteur le lança sur Krishna, mais Balaram lui assena un coup de poing tel que l'éléphant s'arrêta et recula. Le conducteur le lança une deuxième fois, mais à eux deux les frères le jetèrent au sol et il mourut.

Les jeunes gens entrèrent en lice. Chacun des assistants voyait en eux ce que sa propre nature lui révélait : les lutteurs prenaient Krishna pour un lutteur, les femmes voyaient en lui un trésor de beauté, les dieux le reconnurent pour leur seigneur, et Kans pensa qu'il était Mara, la Mort. Lorsqu'il eut vaincu tous les lutteurs, l'un après l'autre et, pour finir, le plus fort, il s'élança vers le dais royal, empoigna le tyran par les cheveux et le tua. Les hommes, les dieux et les saints s'en réjouirent mais les épouses du roi s'avancèrent en pleurant. En voyant leur chagrin, Krishna leur dit, pour les réconforter, ces paroles qui émanaient de sa sagesse originelle : « Mère, ne pleure pas. Personne ne vit qu'il ne meure. S'imaginer que l'on possède quoi que ce soit est une erreur : personne n'est père, mère, ni fils ; il n'y a que la ronde sans fin de la naissance et de la mort. »[23]



FIG. 74. – Jeune dieu du maïs *(pierre sculptée maya, Honduras, vers 680-750)*

Les légendes de rédempteurs disent que la période de désolation a pour cause une faute morale commise par l'homme (Adam au paradis terrestre – Jemshid sur le trône). Cependant, considéré sous l'angle du cycle cosmogonique, le temps se présente comme une alternance régulière de bien et de mal. Et s'il en est ainsi dans l'histoire de l'univers, il en est de même dans celle des nations : l'émanation mène à la dissolution, la jeunesse à la vieillesse, la naissance à la mort, la vitalité, créatrice de formes au poids mort de l'inertie. La vie surgit, s'exprime en formes puis se retire, laissant des épaves derrière elle. L'âge d'or, le règne de l'empereur terrestre, alterne, dans la pulsion de chaque moment de vie, avec la désolation aride, le règne du tyran. Le dieu qui est le créateur devient, à la fin, le destructeur.

De ce point de vue, le tyran ogre ne représente pas moins le père que l'empereur terrestre des âges lointains dont il a usurpé la place ou que le héros magnifique (le fils) qui va le supplanter. Il est le représentant de ce qui « tient bon », comme le héros l'est du changement qui s'amorce. Et puisque tout instant jaillit, libre des contraintes de l'instant qui le précède, les légendes représentent le dragon « Tiens-bon » comme appartenant à la génération précédant immédiatement celle du sauveur du monde.

En somme, la tâche du héros est d'abattre le père sous son aspect d'ego obstiné (dragon, tentateur, roi-ogre) et de libérer les énergies vitales emprisonnées pour qu'elles alimentent l'univers.

> Cela peut se faire, soit avec la volonté du Père, soit contre sa volonté. Le Père peut « choisir la mort en faveur de ses enfants » ou bien les Dieux peuvent lui imposer la passion et faire de lui leur victime sacrificielle. Ce ne sont pas là des doctrines contradictoires mais des façons différentes d'exposer une seule et même histoire. En réalité, le Tueur et le Dragon, le sacrificateur et la victime, ne font qu'un dans la coulisse où il n'y a plus de couples d'opposés alors qu'ils étaient ennemis mortels sur la scène où se joue l'éternelle guerre des Dieux et des Titans. Dans chaque cas, le Père-Dragon reste un Plérome, pas plus diminué par ce qu'il exhale qu'accru par ce qu'il inhale. Il est la Mort dont dépend notre vie ; à la question : « La Mort est-elle une ou multiple ? » la réponse est : « Une en tant qu'elle est là-bas, mais multiple en tant qu'ici, dans ses enfants. »[24]

Le héros d'hier devient le tyran de demain, à moins qu'il ne se crucifie lui-même aujourd'hui.

Cette libération profitable au temps à venir implique une telle indifférence à l'égard du présent qu'elle paraît nihiliste. Dans les paroles qu'adresse Krishna, le sauveur du monde, aux veuves de Kans résonne une harmonique terrifiante. Comme aussi dans ces paroles de Jésus : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère. On aura pour ennemis les gens de la famille. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; qui aime son

fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. »25 Pour ménager ceux qui n'y sont pas préparés, la mythologie voile ces révélations ultimes sous des déguisements qui les obscurcissent à demi, tout en insistant sur la nécessité d'un enseignement progressif. Le personnage du sauveur qui chasse le père tyran et prend lui-même la couronne va (comme Œdipe) avoir à assumer le même rôle. Pour atténuer la cruauté du parricide, la légende présente le père comme un oncle cruel, un Nemrod usurpateur. Cependant, même à demi voilé, le fait demeure. À peine l'a-t-on entrevu que le spectacle tout entier s'ajuste : le fils tue le père, mais le fils et le père sont un. Les personnages énigmatiques se dissolvent et retournent au chaos primordial. C'est la sagesse contenue dans la fin (et le recommencement) du monde.

7. *Le héros-saint*

Avant d'aborder le dernier épisode de la vie du héros, il nous faut citer encore un dernier modèle : celui du saint, de l'ascète, de celui qui renonce au monde.

> Doté d'une compréhension pure, maîtrisant le soi avec fermeté, détaché du son et des autres objets, abandonnant amour et haine, demeurant dans la solitude, mangeant peu, contrôlant la parole, le corps et l'esprit, constamment engagé dans la méditation et la concentration et cultivant l'affranchissement de la passion, renonçant à l'amour-propre et au pouvoir, à la fierté et à la convoitise, à la colère et à ses biens, paisible en son cœur, libre de son *ego*, il se rend digne et capable de s'unir à l'impérissable[26].

Le thème est celui de la quête du père, mais du père sous son aspect non manifesté plutôt que sous son aspect manifesté, en s'engageant sur la voie du renoncement que suivit le Bodhisattva : celle dont on ne revient pas. Il ne s'agit pas ici du paradoxe de la double perspective, mais de l'ultime appel de l'invisible. L'ego est consumé. Comme une feuille morte dans le vent, le corps continue à se mouvoir sur la terre mais l'âme, déjà, s'est dissoute dans l'océan de béatitude.

Saint Thomas d'Aquin, à la suite d'une expérience mystique connue alors qu'il célébrait la messe à Naples, rangea définitivement son encrier et sa plume sur son étagère, laissant à une autre main le soin d'écrire les derniers chapitres de sa Somme Théologique. « Mes jours pour écrire sont terminés, décida-t-il, car il m'a été révélé des choses telles que tout ce que j'ai écrit et enseigné me semble de peu d'importance ; c'est pourquoi j'espère, en mon Dieu, que, comme il en est advenu pour mon enseignement, ma vie arrivera bientôt à son terme. » Il mourut peu après dans sa quarante-neuvième année.

Ces héros qui se situent au-delà de la vie sont aussi au-delà du mythe. Ils n'ont plus rien de commun avec le mythe et le mythe n'a plus rien de commun avec eux. On se redit leurs légendes, mais les pieux sentiments et les leçons que rapportent leurs biographies sont forcément inadéquats, ne leur conviennent plus ; ils ne valent guère mieux qu'un exercice de style. Ils se sont éloignés du royaume des formes, celui dans lequel descend l'incarnation, le lieu où le Bodhisattva demeure, le royaume du profil manifesté du Grand Visage. Lorsque le profil caché a été découvert, le mythe est la pénultième parole, le silence, l'ultime. Dans l'instant où l'esprit saisit ce qui est caché, le silence seul demeure.

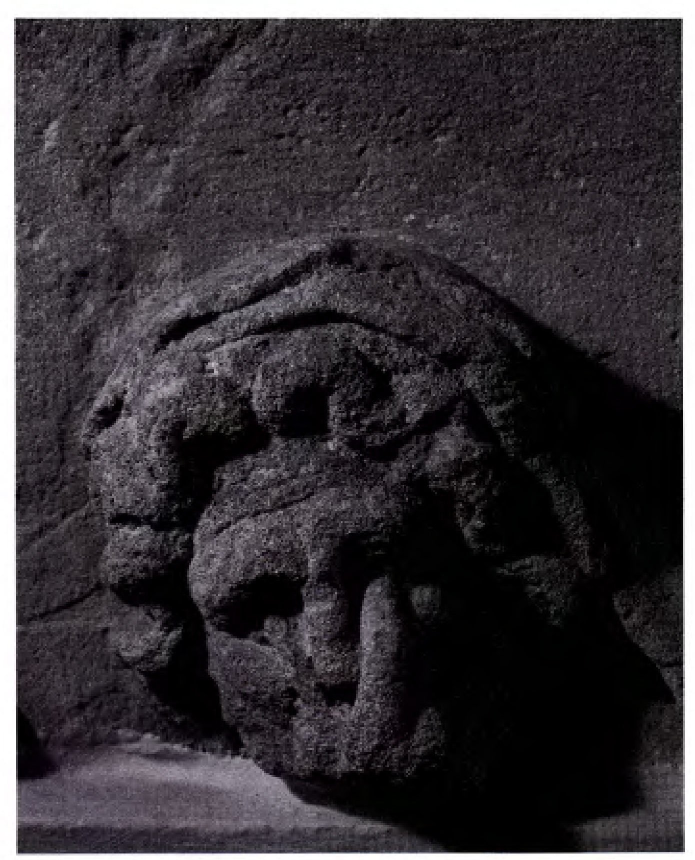


FIG. 75. – Œdipe s'arrachant les yeux
(détail ; pierre sculptée romaine, Italie, vers IIe-IIIe s.)

Il a apposé son sceau sur moi afin que je ne préfère aucun amour au Sien.
L'hiver a passé ; la tourterelle chante ; la vigne est en fleurs.
De Son anneau, mon Seigneur Jésus-Christ m'a épousée, et m'a couronnée d'une couronne me faisant son Épouse.
La robe dont le Seigneur m'a revêtue est une robe de splendeur tissée d'or, et le collier dont Il m'a parée est sans prix[27].

8. *Le départ du héros*

Le dernier acte de la biographie du héros est celui de sa mort, ou de son départ. Tout le sens de sa vie s'y trouve résumé. Car, est-il besoin de le dire, le héros cesserait d'en être un si la mort faisait naître en lui la moindre terreur, la première condition requise étant la réconciliation avec la tombe.

Alors qu'il était assis sous le chêne de Mamre, Abraham perçut un éclat de lumière, et une senteur délicieuse lui parvint. Regardant autour de lui, il vit la Mort qui s'approchait, en grande gloire et beauté. Et la Mort dit à Abraham : « Ne crois pas, Abraham, que cette beauté soit mienne ni que je me présente ainsi à tous les hommes. Non, mais à tout juste comme tu es juste, je me présente ainsi, couronnée ; mais qu'il s'agisse d'un pécheur, j'arrive en grand état de corruption et, de leurs péchés, je fais une couronne pour ma tête ; je les fais trembler de terreur et l'épouvante les habite. » Abraham lui dit alors : « Ainsi tu es en vérité celle qui se nomme la Mort ? » Elle lui dit en réponse : « Je suis le nom amer. » Et Abraham dit à la Mort : « Montre-nous ta corruption. » Et la Mort lui révéla sa corruption, se montrant avec deux têtes dont l'une était comme un glaive et l'autre avait la face d'un serpent. Tous les serviteurs d'Abraham, frappés de terreur à la vue de la Mort, moururent, mais Abraham pria le Seigneur et il les ressuscita. Puisque les apparences de la Mort étaient impuissantes à séparer Abraham de son âme, Dieu ravit l'âme d'Abraham comme en songe et l'Archange Michel la transporta au ciel. Après que les anges qui portaient l'âme d'Abraham eurent chanté la louange et la gloire du Seigneur et qu'Abraham se fut prosterné pour L'adorer, la voix de Dieu se fit entendre et dit : « Menez Mon ami Abraham au Paradis, au sein duquel sont les tabernacles de Mes justes et les demeures de Mes saints Isaac et Jacob, où il n'y a ni affliction, ni peine, ni soupir, mais la paix et l'allégresse et la vie éternelle. »[28]

Rapprochons de ce récit le rêve suivant :

Je me trouvais sur un pont sur lequel je rencontrai un aveugle qui jouait du violon. Les gens jetaient dans son chapeau des pièces de monnaie. Je m'approchai et vis que le musicien n'était pas aveugle. Il louchait et jeta un regard en biais de mon côté. Soudain apparaît une petite vieille qui s'assit au bord de la route. Il faisait sombre et j'eus peur. Où conduit cette route ? pensai-je. Un jeune paysan qui suivait la route vint me prendre par la main. « Voulez-vous venir chez moi, boire du café ? » me dit-il. « Laissez-moi ! Vous me serrez trop fort ! » criai-je et je me réveillai[29].

Le héros, dont la vie est un témoignage de la double perspective, donne encore après sa mort l'image d'une synthèse : comme Charlemagne, il n'est qu'endormi et se lèvera à l'heure du destin, à moins qu'il ne soit parmi nous sous une autre forme.

Les Aztèques parlent du serpent à plumes Quetzalcoatl, le roi de l'antique cité de Tollan, alors à l'âge d'or de sa prospérité. Il avait enseigné les arts, inventé le calendrier, et apporté le maïs. Lui et son peuple furent vaincus, leur temps révolu, par la magie plus efficace de leurs envahisseurs, les Aztèques. Tezcatlipoca, le héros guerrier de l'ère nouvelle et de la jeunesse, détruisit la cité de Tollan. Le serpent à plumes, le roi de l'âge d'or, brûla ses demeures derrière lui, enterra ses trésors dans les montagnes, transforma ses cacaoyers en mesquite, ordonna aux oiseaux aux mille couleurs, ses serviteurs, de le précéder de leur vol et, très affligé, se mit en route. Il arriva dans une ville nommée Quauhtitlan, où s'élevait un arbre très grand et très haut. Il se dirigea vers l'arbre, s'assit à son pied et se regarda dans un miroir qui lui fut apporté. « Je suis vieux », dit-il. Et l'endroit fut appelé « Le Vieux Quauhtitlan ». Se reposant encore ailleurs en chemin et se tournant vers Tollan, il pleura et ses larmes transpercèrent un rocher. Il laissa à cet endroit la trace de sa halte et l'empreinte de ses pieds. Plus loin, un groupe de nécromanciens l'aborda et lui lança un défi, lui interdisant de poursuivre sa route tant qu'il ne leur aurait pas montré comment travailler l'argent, le bois et les plumes, et enseigné l'art de la peinture. Alors qu'il passait les montagnes, tous ses compagnons, qui étaient nains et bossus, moururent de froid. À un autre endroit, il rencontra son rival Tezcatlipoca qui le battit à un jeu de balle. Une autre fois encore, il visa avec une flèche un grand arbre póchotl ; la flèche était également un arbre póchotl. Si bien que lorsqu'il décrocha son trait sur le premier arbre, tous deux formèrent une croix. Il traversa ainsi le pays, laissant derrière lui maints signes et lieux-dits quand, enfin, atteignant la mer, il s'embarqua sur un radeau fait de serpents. Nul ne sait comment il arriva à sa destination, Tlapállan, son pays d'origine[30].

Selon une autre tradition, une fois parvenu au rivage, il s'immola sur un bûcher et des oiseaux au plumage multicolore s'élevèrent de ses cendres. Son âme devint l'Étoile du Matin[31].

Le héros qu'anime un ardent désir de vivre peut résister à la mort et reporter, pendant un certain temps, l'accomplissement de son destin. On raconte que Cuchulainn, dans son sommeil, entendit un cri « si terrible, si effrayant, qu'il en tomba d'un coup de sa couche, dans l'aile est de la maison ». Il se précipita au-dehors, sans épée, suivi d'Emer, son épouse, qui portait ses armes et ses vêtements. Et il vit un chariot tiré par un cheval bai qui n'avait qu'une jambe ; le timon lui traversait le corps pour ressortir par son front. À l'intérieur était assise une femme aux sourcils rouges, enveloppée d'un manteau cramoisi. Un gros homme marchait à côté, vêtu également d'un manteau cramoisi et qui, un bâton fourchu en bois de coudrier à la main, conduisait une vache.

Cuchulainn prétendit que la vache lui appartenait. La femme le défia et Cuchulainn voulut savoir pourquoi c'était elle qui répondait plutôt que le gros homme. Elle répliqua que l'homme était « Uar-gaeth-sceo Luachair-sceo ».

« Vrai, dit Cuchulainn, le nom est d'une longueur surprenante !

– La femme à qui tu t'adresses, dit le gros homme, s'appelle Faebor begbeoil cuimdiuir folt sceub-gairit sceo uath.

– Vous vous moquez de moi, s'écria Cuchulainn ; il sauta dans le chariot, mit ses deux pieds sur les épaules de la femme et posa sa lance sur la raie qui séparait ses cheveux.

– Ne t'amuse pas à poser sur moi tes armes tranchantes, dit-elle.

– Alors dis-moi ton véritable nom, dit Cuchulainn.

– Éloigne-toi d'abord de moi, dit-elle. J'écris des satires, et cette vache est la récompense que j'ai remportée pour un poème.

– Fais-nous entendre ton poème, dit Cuchulainn.

– Alors éloigne-toi de moi, répondit la femme, ton agitation au-dessus de ma tête ne m'impressionne pas. »

Cuchulainn se déplaça et s'installa entre les deux roues du chariot. La femme lui chanta un chant de défi et d'insulte. Il s'apprêtait à bondir de nouveau, mais, soudain, le cheval, la femme, le chariot, l'homme et la vache s'évanouirent et, sur la branche d'un arbre, un merle apparut.

« Femme dangereuse, magicienne que tu es ! dit Cuchulainn, s'adressant à l'oiseau noir et se rendant compte maintenant que c'était la déesse de la guerre, Badb, ou Morrigan. Si seulement j'avais su que c'était toi, nous ne nous serions pas séparés comme cela.

– Ce que tu as fait, dit l'oiseau, te portera malheur.

– Tu ne peux pas me faire de mal, dit Cuchulainn.

– Bien sûr que si, dit la femme. Je monte la garde auprès de ton lit de mort et continuerai de le faire désormais. »

Puis la magicienne lui dit qu'elle venait de la colline enchantée de Cruachan pour mener la vache au taureau du gros homme qui s'appelait Cuailgne et que, lorsque le veau aurait un an, Cuchulainn mourrait. Elle se présenterait pour le combat lorsqu'il s'affronterait, à un certain gué, avec un homme « aussi fort, aussi vaillant, aussi habile, aussi terrible, aussi infatigable, aussi fier, aussi hardi, aussi puissant » que lui. « Je me transformerai en anguille, dit-elle, et dans le gué, je formerai un nœud coulant autour de tes pieds. » Cuchulainn la menaça à son tour puis elle disparut dans la terre. Mais l'année suivante, dans le combat prédit, c'est lui qui l'emporta sur elle et, en réalité, il ne mourut que bien plus tard[32].

Un écho étrange, et quelque peu divertissant, du symbolisme du salut dans l'au-delà résonne dans le dernier passage de la légende pueblo du jeune Cruchon d'Eau.

> Les femmes et les jeunes filles qui vivaient nombreuses au bord de la source, accoururent vers le garçon et l'entourèrent de leurs bras, car elles étaient heureuses que leur enfant soit parvenu jusqu'à elles. Ainsi le garçon retrouvait son père, mais aussi toutes ses tantes. Il passa donc une nuit là et, le lendemain,

il retourna chez lui et raconta à sa mère qu'il avait trouvé son père. Alors la mère tomba malade et mourut. Le jeune garçon se dit : « Je n'ai plus aucune raison de rester ici. » Il quitta ses grands-parents et ses amis et partit vers la source. Sa mère s'y trouvait. Voilà comment il se fit que sa mère et lui s'en vinrent vivre chez son père. Son père était Avaiyo' pi'i (rouge serpent d'eau). Il déclara qu'il ne lui était pas possible de vivre avec eux à Sikyat'ki.

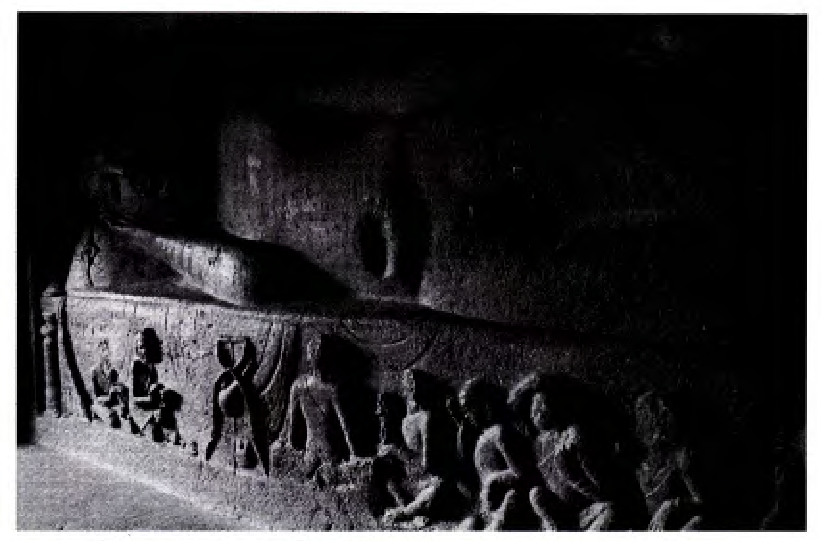


Fig. 76. – **Mort du Bouddha** *(pierre sculptée, Inde, fin du Ve s.)*

C'est pour cela qu'il avait fait en sorte que la mère du jeune garçon tombât malade, afin qu'elle meure et « vienne ici vivre avec moi », dit le père. « Maintenant nous allons vivre ensemble ici », dit Avaiyo' à son fils. C'est ainsi que le garçon et sa mère se rendirent à la source pour y vivre[33].

Cette histoire, comme la légende de l'épouse palourde, reprend point par point le récit mythique. L'une et l'autre nous séduisent par leur apparente innocence. Tout autre est la portée de la légende de la mort du Bouddha : bien que contée avec la pointe d'humour qui ne saurait manquer à un grand mythe, il s'agit là d'une mort consciente au plus haut point.

Le Béni, accompagné d'une grande congrégation de prêtres, se dirigea vers l'autre rive de la rivière Hirannavati et atteignit la ville de Kusinara et le bois des *sala* Upavattana des Malliens ; et, s'en étant approché, il s'adressa au vénérable Ananda :
« Aie la bonté, Ananda, de me préparer un lit dont la tête soit tournée vers le nord entre deux tecks jumeaux. Je suis las, Ananda, et je veux m'étendre.
– Oui, Révérend Maître », répondit au Béni le vénérable Ananda, et il prépara le lit en plaçant la tête vers le nord entre deux tecks jumeaux. Puis

le Béni s'étendit sur le côté droit à la manière d'un lion et, posant un pied sur l'autre, demeura en pleine connaissance et conscience.
Au même instant, les deux tecks jumeaux avaient complètement fleuri, bien que cela ne soit pas le temps de leur floraison ; et les fleurs se répandaient en pluie sur le corps du Tathagata et le recouvraient en signe d'adoration*. De la poudre céleste de bois de santal tomba aussi du ciel ; et elle se déversa sur le corps du Tathagata et le recouvrit en signe d'adoration. Et de la musique se fit entendre dans le ciel en signe d'adoration du Tathagata, et l'on entendit des chœurs célestes chanter en signe d'adoration du Tathagata.

Au cours des entretiens qui eurent lieu alors et comme le Tathagata était étendu comme un lion sur le côté, un grand prêtre, le vénérable Upavana, se plaça devant lui pour l'éventer. Le Béni lui ordonna sèchement de s'écarter ; alors celui qui avait la charge de veiller sur le corps du Béni, Ananda, se plaignit. « Révérend Maître, dit-il, pour quelle raison et pourquoi, je vous prie, le Béni a-t-il rudoyé le vénérable Upavana en lui disant "Écarte-toi, ô prêtre, ne reste pas devant moi" ? » Le Béni répliqua :

Ananda, presque toutes les déités sont venues des dix mondes et se sont réunies pour voir le Tathagata. Sur une étendue de douze lieues, Ananda, aux alentours de la ville de Kusinara et du bois de tecks Upavattana des Mallians, il n'est pas un endroit au sol suffisamment grand pour y ficher la pointe d'un cheveu, qui ne soit pénétré de puissantes déités. Et ces déités, Ananda, sont irritées et disent : « Nous sommes venues de loin pour voir le Tathagata car peu souvent et en de rares occasions un Tathagata, un saint, un Bouddha Suprême se lève dans le monde ; et maintenant, ce soir, dans la dernière veille, le Tathagata va passer dans le Nirvana ; mais ce prêtre puissant se tient devant le Béni, le masquant et nous n'avons aucune chance de voir le Tathagata, bien que ses derniers moments soient proches. » Voilà pourquoi, Ananda, ces déités sont irritées.
– Que font, Révérend Maître, ces déités que tu perçois ?
– Certaines, Ananda, sont dans l'air, leurs esprits absorbés par des choses terrestres, et elles laissent flotter leurs cheveux et lancent des cris, et étendent les bras et lancent des cris, et tombent face contre terre et se roulent en tous sens, disant : « Très bientôt, le Béni passera dans le Nirvana ; très bientôt la Lumière du Monde s'évanouira de nos yeux ! » D'autres déités, Ananda, sont sur la terre, leurs esprits absorbés par des choses de la terre, et elles laissent flotter leurs cheveux et lancent des cris, et étendent leurs bras et lancent des cris, et tombent face contre terre et se roulent en tous sens, disant : « Très bientôt le Béni passera dans le Nirvana ; très bientôt le Bienheureux passera dans le Nirvana ; très bientôt la Lumière du Monde s'évanouira de nos yeux. » Mais celles de ces déités qui sont libres de passion, pleines de

* Tathagata : « qui est parvenu à ou qui est dans (gata) cet état ou condition (tatha) », c'est-à-dire un « illuminé », un Bouddha.

savoir et de conscience, le supportent patiemment, disant : « Transitoires sont toutes les choses. Comment est-il possible que ce qui naît, vient à l'existence, est organisé et périssable, ne périsse pas ? Cela est impossible. »

D'ultimes entretiens se poursuivirent quelque temps encore au cours desquels le Béni apporta consolation à ses prêtres. Puis il s'adressa à eux :

« Maintenant, ô Prêtres, je prends congé de vous ; tous les constituants de l'existence sont transitoires ; travaillez à votre salut avec diligence. »
Ce furent les dernières paroles du Tathagata.
Après cela, le Béni entra dans la première extase ; et s'élevant de la première extase, il entra dans la seconde extase ; et s'élevant de la seconde extase, il entra dans la troisième extase ; et s'élevant de la troisième extase, il entra dans la quatrième extase ; et s'élevant de la quatrième extase, il entra dans le royaume de l'espace infini ; et s'élevant du royaume de l'espace infini, il entra dans le royaume de la conscience infinie ; et s'élevant du royaume de la conscience infinie, il entra dans le royaume du néant ; et s'élevant du royaume du néant, il entra dans le royaume où il n'est ni perception, ni cependant non-perception ; et s'élevant du royaume où il n'est ni perception ni cependant non-perception, il arriva à la cessation de la perception et de la sensation.
Alors, le vénérable Ananda parla ainsi au vénérable Anuruddha :
« Révérend Anuruddha, le Béni a passé dans le Nirvana.
– Non, frère Ananda, le Béni n'a pas encore passé dans le Nirvana ; il est arrivé à la cessation de la perception et de la sensation. »
Le Béni, alors, s'élevant de la cessation de la perception et de la sensation, entra dans le royaume où il n'est ni perception ni cependant non-perception ; et s'élevant du royaume où il n'est ni perception ni cependant non-perception, il entra dans le royaume du néant ; et s'élevant du royaume du néant, il entra dans le royaume de la conscience infinie ; et s'élevant du royaume de la conscience infinie, il entra dans le royaume de l'espace infini ; et s'élevant du royaume de l'espace infini, il entra dans la quatrième extase ; et s'élevant de la quatrième extase, il entra dans la troisième extase ; et s'élevant de la troisième extase, il entra dans la deuxième extase ; et s'élevant de la deuxième extase, il entra dans la première extase ; et s'élevant de la première extase, il entra dans la deuxième extase ; et s'élevant de la deuxième extase, il entra dans la troisième extase ; et s'élevant de la troisième extase, il entra dans la quatrième extase ; et s'élevant de la quatrième extase, le Béni, immédiatement, passa dans le Nirvana[34].

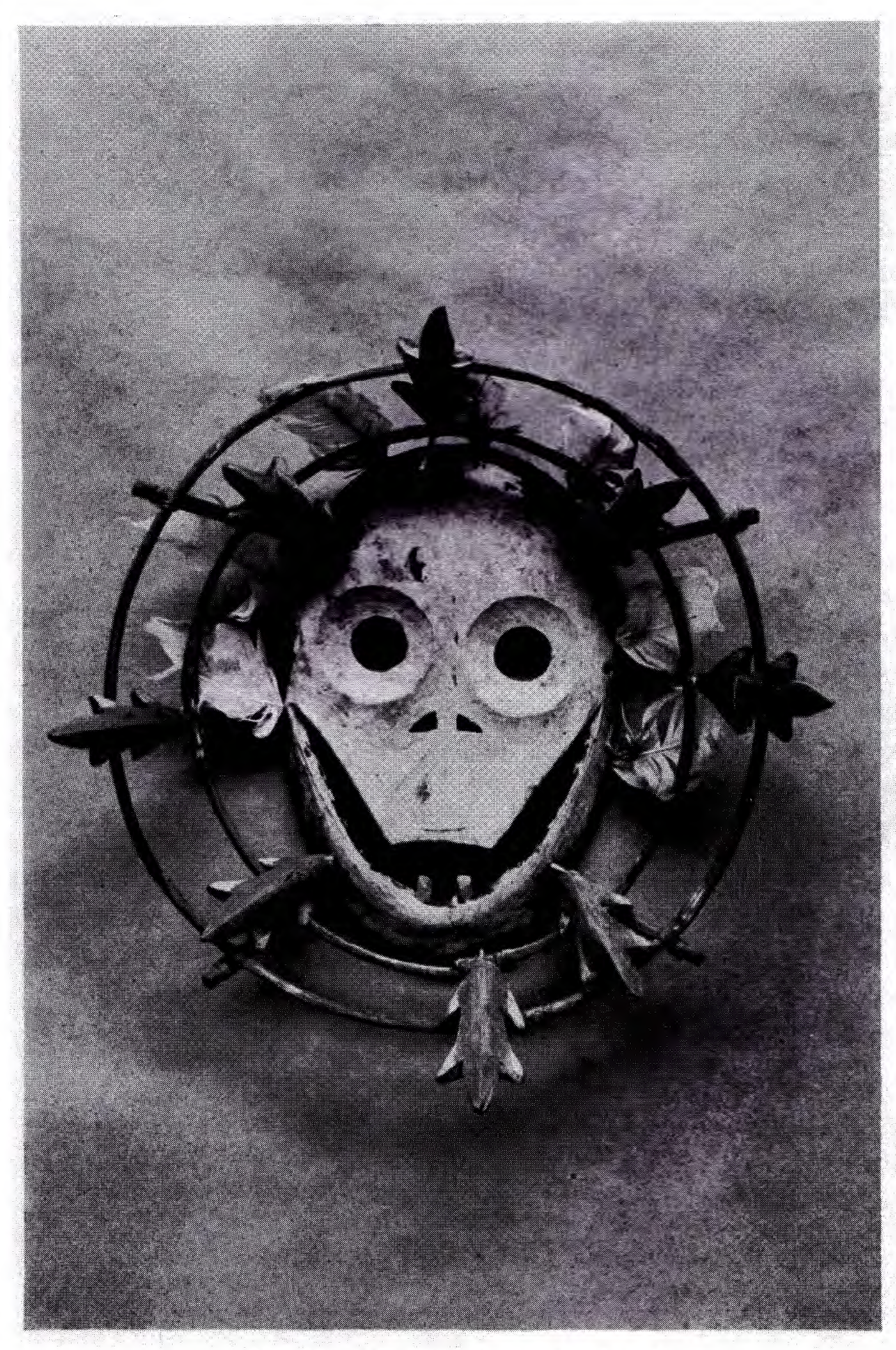


Fig. 77. – Automne *(masque funéraire)*
(bois peint inuit, Amérique du Nord, datation incertaine)

CHAPITRE IV

Dissolutions

1. *Fin du microcosme*

Le héros, fort de pouvoirs extraordinaires – capable de soulever d'un seul doigt le mont Govardhan et de se pénétrer de la gloire terrible de l'univers – est chacun de nous : non pas l'être physique que reflète le miroir, mais le roi qu'il renferme. Krishna dit : « Je suis le Soi, résidant dans le cœur de tous les êtres. Je suis le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. »1 Tel est précisément le sens des prières pour les morts qu'on récite au moment de la dissolution de la personnalité : que l'individualité, maintenant, retourne vers sa prime connaissance de la divinité créatrice du monde qui, durant la vie, s'est réfléchie dans son cœur.

> Quand elle arrive à l'état de faiblesse, par l'âge ou la maladie peu importe, la personne se libère de ces membres-ci comme une mangue, ou une figue, ou une baie se détache de sa tige, puis elle revient en hâte vers la vie conformément à son origine et à son lieu de naissance. De même que les notables, les policiers, les écuyers, les chefs de village attendent avec les boissons, les aliments et les demeures appropriés un roi qui vient et s'écrient : « Le voici ! Le voici ! » de même toutes choses attendent-elles celui qui possède cette connaissance et s'écrient-elles : « Voici l'Impérissable ! Voici l'Impérissable ! »[2]

Cette idée résonne déjà dans les Textes des Sarcophages de l'Ancienne Égypte, lorsque le mort chante son identité avec Dieu :

> *Je suis Atum, moi qui étais seul ;*
> *Je suis Ré lors de sa première apparition.*

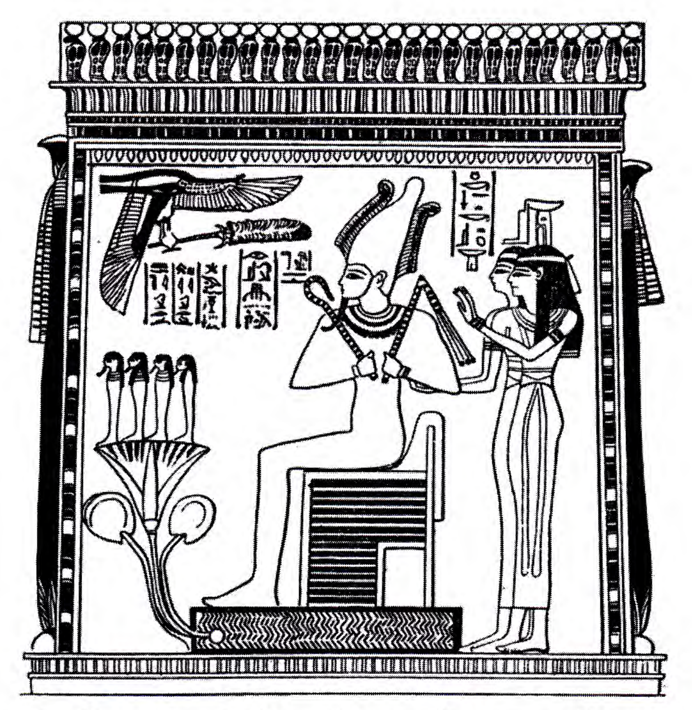


Fig. 78. – Osiris, Juge des Morts *(papyrus, Égypte, vers 1275 av. J.-C.)*

Je suis le Dieu Suprême, créateur de lui-même,
Qui créa ses noms, seigneur parmi les dieux,
Que nul parmi les dieux n'approche.
J'étais hier, je connais demain.
Le champ de bataille des dieux a été créé par ma parole.
Je connais le nom de ce Grand Dieu qui est enfermé là.
« Louange de Ré » est son nom.
Je suis ce grand Phénix qui est à Héliopolis[3].

Mais, comme dans la mort du Bouddha, le pouvoir de faire un retour complet à travers les périodes d'émanation dépend de la qualité de l'homme pendant sa vie terrestre. Les mythes évoquent un dangereux voyage de l'âme, jalonné d'obstacles à surmonter. Les Esquimaux du Groenland dénombrent un chaudron bouillant, un os pelvien, une grande lampe allumée, des monstres gardiens et deux rochers qui s'entrechoquent pour s'écarter ensuite de nouveau4. Des éléments de cet ordre sont classiques dans les légendes héroïques et le folklore du monde entier. Nous les avons étudiés plus haut, dans les chapitres consacrés à « L'aventure du héros ». C'est dans la mythologie du dernier voyage de l'âme qu'ils ont reçu leur développement le plus élaboré et le plus significatif.

Une prière aztèque récitée au chevet des mourants met en garde le défunt contre les dangers qui l'attendent sur le chemin du retour vers le dieu-squelette des morts, Tzontémoc, « Celui aux Cheveux Tombants ».

> Cher enfant ! Tu as traversé les épreuves de la vie et tu as survécu. Maintenant il a plu au Seigneur de t'emporter. Car nous ne jouissons pas de ce monde indéfiniment, mais pour un temps seulement ; notre vie est comme un moment de soleil. Le Seigneur nous a accordé la grâce de nous connaître les uns les autres et de communiquer entre nous dans cette existence ; mais voilà qu'en ce moment-ci, le Dieu dont le nom est Mictlantecutli, ou Aculnahuacatl, ou encore Tzontémoc, et la déesse nommée Mictecacihuatl, t'ont emporté au loin. Tu es conduit devant son trône ; car nous devons tous nous y rendre : ce lieu nous attend tous et il est vaste.
> Nous n'aurons plus d'autres souvenirs de toi. Tu résideras en ce lieu très obscur, où il n'y a ni lumière, ni fenêtre. Là, tu resteras, tu n'en partiras pas et tu n'auras pas l'idée du retour, ni ne t'en soucieras. Tu seras absent à jamais loin de nous. Tu as laissé tes enfants et tes petits-enfants pauvres et orphelins ; tu ne sais même pas comment ils finiront, comment ils traverseront les épreuves de cette vie. Quant à nous, nous irons bientôt là où tu vas être.

Les anciens et les notables aztèques préparaient le corps pour les funérailles et, les bandelettes une fois enroulées, prenaient une petite quantité d'eau et la versaient sur la tête du défunt, en disant : « Tu aimais ceci lorsque tu étais de ce monde. » Puis ils prenaient une petite cruche d'eau et la lui présentaient en disant : « Voici pour ton voyage. » Ils la plaçaient dans un pli du linceul. Ils enveloppaient le corps dans des draps, l'attachaient solidement et plaçaient devant lui, l'un après l'autre, des billets qu'ils avaient préparés : « Vois, ceci te permettra de passer entre les montagnes qui s'entrechoquent. » « Avec ceci, tu passeras la route où veille le serpent. » « Ceci contentera le petit lézard vert, Xochitonal. » « Et regarde, avec ceci, tu parviendras à traverser les huit déserts de froid glacial. » « Voici ce qui te permettra de franchir les huit petites montagnes. » « Voici ce qui te permettra de survivre au vent des lames d'obsidienne. »

Le défunt devait emporter avec lui un petit chien au poil d'un roux éclatant autour du cou duquel on passait un fil de coton souple ; puis on le tuait et l'incinérait en même temps que le corps. Le mort traversait la rivière du monde souterrain sur le dos de ce petit animal. Enfin, après quatre années de voyage, il parvenait avec lui devant le dieu, à qui il présentait écrits et offrandes. Après quoi, il était admis, avec son fidèle compagnon, à la « Neuvième Profondeur »[5]*.

---

* Les chiens blancs et les chiens noirs ne peuvent traverser la rivière à la nage, car les blancs diraient : « Je me suis lavé » et les noirs : « Je me suis souillé. » Seuls les chiens de couleur fauve peuvent atteindre le rivage des morts.

Les Chinois parlent de la traversée d'un pont enchanté sous la conduite de la Jeune Fille de Jade et de l'Adolescent de Lumière. Les Hindous imaginent des paradis s'étageant dans le firmament et un monde souterrain d'enfers successifs. Après la mort, l'âme est attirée vers le niveau qui correspond à sa propre densité pour y assimiler toute la signification de sa vie passée et pour s'en pénétrer. La leçon entendue, l'âme retourne au monde afin de se préparer au degré suivant d'expérience. Ainsi fait-elle peu à peu son chemin à travers tous les niveaux de vie, jusqu'à ce qu'elle franchisse les limites de l'œuf cosmique. La Divine Comédie de Dante est une description exhaustive de ces étapes : l'Enfer, misère de l'esprit prisonnier de l'orgueil et des actions de la chair ; le Purgatoire, transformation de l'expérience charnelle en expérience spirituelle ; le Paradis, étape de la réalisation spirituelle.

Le Livre des Morts des Anciens Égyptiens contient une vision pénétrante et terrible de ce voyage. L'homme ou la femme qui vient de mourir est identifié à Osiris. Il porte même son nom. Les textes débutent par des hymnes à la louange de Râ et d'Osiris, puis abordent les mystères par lesquels l'esprit se débarrasse de ses bandelettes dans le monde souterrain. Dans le « Chapitre pour donner une bouche à l'Osiris N. », nous lisons : « Voici que je jaillis de l'œuf sur la terre cachée. » (Le nom du défunt est précédé du nom du dieu ; par exemple : Osiris Aufankh, Osiris Ani.) Ici est introduite l'idée que la mort est une renaissance. Puis, dans le « Chapitre pour ouvrir la bouche de l'Osiris N. », l'esprit qui s'éveille prie : « Puisse le dieu Ptah ouvrir ma bouche ! Puisse le dieu de ma ville dénouer les bandelettes, même les bandelettes qui recouvrent ma bouche ! » Le « Chapitre pour restituer à l'Osiris N. sa mémoire dans l'au-delà » et le « Chapitre pour donner un cœur à l'Osiris N. dans l'au-delà » font progresser de deux étapes le processus de renaissance. S'ouvrent ensuite les chapitres consacrés aux dangers que le voyageur solitaire est appelé à rencontrer et à surmonter sur la route qui le conduira devant le trône du juge redoutable.

Le *Livre des Morts* était enterré avec la momie pour servir de guide au défunt et l'aider à franchir les obstacles sur le chemin difficile. On en récitait des chapitres lors des funérailles. Au cours de la préparation de la momie, le cœur du défunt était ouvert et on y introduisait un scarabée de basalte serti d'or, symbole du soleil, accompagné de cette prière : « Mon cœur, ma mère, mon cœur, ma mère, mon cœur voué aux transformations », ainsi qu'il est prescrit au « Chapitre pour que le cœur de l'Osiris N. ne lui soit pas ravi dans l'au-delà ». Plus loin, nous lisons dans le « Chapitre pour repousser le crocodile » :

> Fuis, ô crocodile qui demeure dans l'Ouest… Fuis, ô crocodile qui demeure dans le Sud… Fuis, ô crocodile qui demeure dans le Nord… Ce qui a été créé est dans le creux de ma main, et ce qui ne l'a pas encore été est compris dans mon corps. Je suis revêtu et totalement protégé par tes paroles magiques, ô Râ, tes paroles qui sont dans le ciel au-dessus de moi, dans la terre au-dessous de moi…

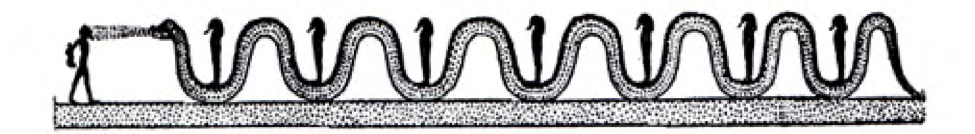


Fig. 79. – Le serpent Kheti dans le Royaume des Morts fait dévorer par le Feu un ennemi d'Osiris *(albâtre gravé, Égypte, 1278 av. J.-C.)*

Vient ensuite le « Chapitre pour repousser les serpents », puis le « Chapitre pour chasser Asphait ». À ce dernier démon, l'âme crie : « Va-t'en, démon à la gueule ouverte ! » Dans le « Chapitre pour retourner aux deux déesses Merti », l'âme déclare quel est son but et, pour se protéger, revendique son titre d'enfant du père : « … Je brille depuis la barque de Sektet. Je suis Horus, fils d'Osiris, et j'arrive ici pour contempler Osiris, mon père. » Le « Chapitre pour vivre d'air dans l'au-delà » et le « Chapitre pour repousser le serpent Rerek dans l'au-delà » conduisent le héros encore plus avant sur sa route.

Alors vient la grande proclamation du « Chapitre pour éviter les massacres de l'au-delà » :

> Mes cheveux sont ceux mêmes de Nû. Mon visage est le visage du Disque. Mes yeux sont les yeux de Hathor. Mes oreilles sont les oreilles d'Apuat. Mon nez est le nez de Khenti-khas. Mes lèvres sont les lèvres d'Anpu. Mes dents sont les dents de Serget. Mon cou est le cou de la divine déesse Isis. Mes mains sont les mains de Ba-neb-Tattu. Mes avant-bras sont les avant-bras de Neith, la Dame de Sais. Ma colonne vertébrale est la colonne vertébrale de Suti. Mon phallus est le phallus d'Osiris. Mes reins sont les reins des Seigneurs de Kher-aba. Ma poitrine est la poitrine du Puissant Seigneur des Terreurs… Pas un membre de mon corps qui ne soit le membre d'un Dieu. Le dieu Thoth protège mon corps tout entier et je suis Râ jour après jour. Je ne serai pas traîné par les bras et personne ne saurait s'emparer de mes mains…

Comme, beaucoup plus tard, dans l'iconographie bouddhiste où le nimbe du Bodhisattva contient cinq cents Bouddhas accomplis, assistés chacun de cinq cents Bodhisattvas et chacun d'eux, à son tour, d'innombrables dieux, l'âme atteint la plénitude de sa grandeur et de sa puissance en assimilant les dieux qui, auparavant, étaient considérés comme séparés et extérieurs à elle. Ils sont des projections de son être propre ; et tandis qu'elle retourne à son état véritable, ils sont tous réassumés.

Dans le « Chapitre pour priser l'air et être maître de l'eau de l'au-delà », l'âme se proclame gardienne de l'œuf cosmique : « Salut, ô Sycomore de la déesse Nut ! Accorde-moi l'eau et l'air qui demeurent en toi. Je défends ton sanctuaire d'Hermopolis. Je surveille, je protège l'œuf du Grand Caqueteur. Il grandit, je grandis ; il vit, je vis ; il prise l'air, je prise l'air, moi l'Osiris N., en gloire. »



Fig. 80. – Les doubles d'Ani et de son épouse boivent l'eau de l'Autre Monde *(papyrus, Égypte ptolémaïque, vers 240 av. J.-C.)*

Viennent ensuite le « Chapitre pour que l'âme du défunt ne lui soit pas ravie dans l'au-delà » et le « Chapitre pour boire l'eau dans l'au-delà et ne pas être brûlé par le feu », et nous parvenons au point culminant, au « Chapitre de la sortie au jour dans l'au-delà », où l'âme et l'être universel sont reconnus n'être qu'un : « Je suis Hier, Aujourd'hui et Demain, et j'ai le pouvoir de renaître une seconde fois ; je suis l'Âme divine cachée qui créa les dieux et qui fournit les mets sépulcraux aux hôtes de l'au-delà de l'Amentet et du Ciel. Je suis le gouvernail de l'Orient, celui qui a deux faces dont on voit les rayons. Je suis le seigneur des hommes qui ressuscitent, le seigneur qui jaillit de l'ombre et dont les formes de vie sont celles de la demeure des morts. Salut, ô éperviers jumeaux, immobiles sur vos perchoirs, qui prêtez une oreille attentive à ce que proclament ceux qui accompagnent mon cercueil vers sa demeure cachée, ceux qui accompagnent et suivent Râ dans sa marche vers l'autel, point culminant du ciel ! Salut, seigneur de cet autel qui se dresse au centre de la terre. Il est moi, je suis lui et Ptah a couvert son ciel de cristal… »

L'âme peut ensuite parcourir l'univers à son gré, comme l'indiquent le « Chapitre pour marcher à pied et venir sur terre », le « Chapitre pour se diriger vers Héliopolis et y obtenir un trône », le « Chapitre pour se transformer à volonté », le « Chapitre pour pénétrer dans le Grand Temple », le « Chapitre pour séjourner parmi les divins princes souverains d'Osiris ». Les chapitres dits de la Confession Négative affirment la pureté morale de l'homme qui s'est libéré : « Je n'ai pas commis d'iniquité… Je n'ai pas volé… Je n'ai pas fait souffrir autrui… Je n'ai pas commis de larcins… Je n'ai pas tué mes semblables… » Le livre se termine par des hymnes à la gloire des dieux, puis par le « Chapitre pour demeurer aux côtés de Râ », le « Chapitre pour faire en sorte qu'un homme revienne voir sa maison sur la terre », le « Chapitre pour rendre parfaite l'âme du défunt » et le « Chapitre pour naviguer dans la grande barque solaire de Râ. »[6]

2. *Fin du macrocosme*

Comme l'individu dans sa forme créée, l'univers est appelé, lui aussi, à se dissoudre :

> Quand le terme d'une période de cent mille ans arrive, moment où le cycle doit recommencer, les dieux nommés Loka-Byûhas qui demeurent dans un paradis de plaisirs sensibles, se mettent à errer de par le monde, laissant flotter dans le vent leurs cheveux défaits ; versant des larmes qu'ils essuient de la main et portant des vêtements rouges qu'ils laissent en grand désordre. Et voici ce qu'ils proclament :
> « La période de cent mille ans s'étant écoulée, le cycle doit se renouveler ; ce monde-ci sera détruit ; le vaste océan sera asséché ; et toute la terre au loin, y compris Suméru, le roi des montagnes, sera brûlée et détruite – la destruction s'étendra à toute l'étendue du monde et jusqu'au monde de Brahma. C'est pourquoi, cultivez la bienveillance ; cultivez la compassion, la joie et l'indifférence ; servez vos mères ; servez vos pères ; et honorez vos aînés parmi votre famille. »
> Ceci s'appelle le Bouleversement Cyclique[7].

On trouve, en dernière page du Codex de Dresde, une illustration de la fin du monde telle que l'imaginent les Mayas[8]. Cet ancien manuscrit reproduit les cycles des planètes et en déduit de vastes cycles cosmiques. Les nombres-serpents (ainsi nommés parce qu'ils renferment un symbole serpent) qui apparaissent vers la fin du texte représentent des périodes de quelque trente-quatre mille ans – douze millions et demi de jours – qui se répètent maintes et maintes fois.

> Dans ces périodes de temps que notre esprit a peine à concevoir, toutes les unités plus petites peuvent être considérées comme prenant fin à des dates plus ou moins déterminées. Qu'importent quelques vingtaines d'années de plus ou de moins dans cette éternité virtuelle ? Finalement, à la dernière page du manuscrit, est dépeinte la Destruction du Monde, à laquelle ont conduit les nombres les plus élevés. On y voit le Serpent de la Pluie, occupant toute la largeur du Ciel, vomissant des torrents d'eau. De grands fleuves d'eau jaillissent du soleil et de la lune. L'antique déesse, celle aux griffes de tigre et à l'aspect sévère, maîtresse malveillante des déluges et des orages, retourne le récipient des eaux célestes. Sa jupe est ornée des tibias croisés, sinistre symbole de la mort, et un serpent qui se tord couronne sa tête. Dessous, pointant sa lance vers le bas en symbole de la destruction universelle, le dieu noir s'avance, un hibou grinçant de rage juché sur sa tête terrifiante. Voilà bien, en effet, une représentation évocatrice du cataclysme final qui engloutira tout[9].



Fig. 81. – Fin du monde : Serpent de la Pluie et déesse aux griffes de tigre
(encre sur écorce maya, Amérique Centrale, vers 1200-1250)

Une des scènes les plus fortes se trouve dans l'*Edda poétique* des anciens Vikings. Odin (Wotan), le chef des dieux, a exprimé le désir de savoir quel sort final est réservé à lui et à son panthéon ; et la « Femme de Sagesse », personnification de la Mère Universelle, de la Destinée, lui dit sans ambages[10] :

Les frères se battront et s'entre-tueront
Et les fils des sœurs souilleront leur parenté ;
Durs seront les temps sur terre, et puissante la débauche ;
Heure de la hache, heure de l'épée, les boucliers sont fendus,
Heure du vent, heure du loup, voici que le monde choit ;
Plus jamais les hommes n'épargneront leurs semblables.

Au pays des géants, Jotunheim, un beau coq roux chantera ; dans le Valhalla, le coq Crête d'Or, et un oiseau couleur de rouille dans l'Enfer. Le chien Garm qui garde la caverne dans la falaise, vestibule du royaume des morts, ouvrira ses mâchoires immenses pour hurler. La terre tremblera, les montagnes et les arbres seront arrachés, l'océan déferlera sur la terre. Les monstres, enchaînés à l'origine des temps, rompront leurs chaînes. Fenrir le loup errera en liberté, la mâchoire inférieure frôlant la terre, la supérieure le ciel (« il ouvrirait la gueule plus encore s'il en avait la place ») ; du feu jaillira de ses yeux et de ses narines. Le serpent de l'océan cosmique qui enserre le monde, se dressera dans une rage gigantesque et avancera sur la terre à côté du loup, soufflant un venin qui se répandra en pluie dans l'air et sur l'eau. Naglfar (le vaisseau construit avec les ongles des morts) sera largué et il servira de bâtiment aux géants. Un autre navire prendra la mer avec les habitants de l'enfer. Et, du Sud, montera le peuple du feu.

Lorsque la sentinelle des dieux soufflera dans sa trompe stridente, les guerriers, fils d'Odin, seront convoqués pour la bataille finale. De tous les points cardinaux, les dieux, les géants, les nains, les démons et les elfes accourront vers le champ de bataille. Le Frêne du Monde, Yggdrasil, frémira, et rien alors sur terre et dans le ciel n'échappera à la terreur.

Odin marchera contre le loup, Thor contre le serpent, Tyr contre le chien – le pire de tous les monstres – et Freyr contre Surt, l'homme de flamme. Thor tuera le serpent, s'éloignera de dix pas et tombera mort, tué par son venin. Odin sera avalé par le loup et, par la suite, Vidarr, clouant du pied la mâchoire inférieure au sol, saisira la mâchoire supérieure et lui arrachera le gosier. Loki tuera Heimdallr et sera tué par lui. Surt lancera le feu sur la terre et brûlera le monde tout entier.

Le soleil devient noir, la terre s'enfonce dans la mer,
Les étoiles brûlantes sont précipitées du ciel ;
La vapeur et le feu vital croissent en fureur,
Jusqu'à ce que les flammes montent autour du ciel lui-même.

Garm pousse maintenant des hurlements stridents devant Gnipahellir,
Ses chaînes se briseront et le loup sera libre ;
J'en sais beaucoup, et j'en vois plus encore
Du destin des dieux, puissances en combat.

Cette autre vision de l'Apocalypse nous vient de l'Évangile selon Matthieu :

Et comme Jésus s'était assis sur le mont des Oliviers, les disciples vinrent lui demander en particulier : « Dis-nous quand cela aura lieu et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ? »

Et Jésus leur répondit : « Prenez garde qu'on ne vous abuse. Car il en viendra beaucoup sous mon nom, qui diront : "C'est moi le Christ" et ils abuseront bien des gens. Vous aurez aussi à entendre parler de guerres et de rumeurs de guerres ; ne vous laissez pas alarmer : car il faut que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin. On se dressera, en effet, nation contre nation, royaume contre royaume. Il y aura çà et là des famines et des tremblements de terre. Et tout cela ne sera que le début de l'affliction. Alors on vous livrera aux souffrances et à la mort ; vous serez haïs de tous les peuples à cause de mon Nom. Et alors beaucoup succomberont ; ce seront des trahisons et des haines intestines. De faux prophètes surgiront en nombre et abuseront bien des gens. Par suite de l'iniquité croissante, l'amour se refroidira chez le grand nombre. Mais celui qui aura tenu bon jusqu'au bout, celui-là sera sauvé. Et cette Bonne Nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier, en témoignage à la face de tous les peuples. Et alors viendra la fin.

« Lors donc que vous verrez l'abomination de la désolation dont a parlé le prophète Daniel installée dans le saint lieu (que le lecteur comprenne), alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans les montagnes, que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas de sa maison pour prendre ses affaires, et que celui qui sera aux champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau. Malheur à celles qui seront enceintes ou qui allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que votre fuite ne tombe pas en hiver, ni le jour du sabbat : car il y aura alors une grande détresse, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, et telle qu'il n'y en aura jamais plus. Et si ces jours-là ne sont pas abrégés, nul n'aura la vie sauve ; mais à cause des élus, ils seront abrégés, ces jours-là.



FIG. 82. – Ragnarök : Fenrir le loup dévorant Odin
(pierre gravée viking, Grande-Bretagne, vers l'an 1000)

« Alors si l'on vous dit : "Tenez, voici le Christ" ou "Le voilà", n'en croyez rien. Il surgira en effet des faux Christ et des faux prophètes qui produiront des signes et des prodiges considérables, capables d'abuser, si possible, même les élus. Ainsi vous voilà prévenus. Si donc on vous dit, "Le voici au désert", n'y allez pas ; "Le voici dans les cachettes", n'en croyez rien. Comme l'éclair, en effet, part du levant et brille jusqu'au couchant, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'Homme. Où que soit le cadavre, là se rassembleront les vautours. Aussitôt après la détresse de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune perdra son éclat, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme et alors toutes les races de la terre se frapperont la poitrine et l'on verra le Fils de l'Homme sur les nuées du ciel avec puissance et grande gloire. Et il enverra ses anges avec une trompette sonore pour rassembler ses élus des quatre coins de l'horizon, d'un bout des cieux à l'autre... Quant à la date de ce jour et à l'heure, personne ne la connaît, ni les anges des cieux, personne que mon Père seul. »[11]



Fig. 83. – Lutte avec Protée *(marbre sculpté, France, 1723)*

ÉPILOGUE

Le mythe et la société

1. *Jeu des métamorphoses*

Il n'existe pas de clef absolue pour l'interprétation des mythes et il n'en existera jamais. La mythologie est comparable au dieu Protée, « le Vieillard de la Mer dont la parole est vérité ». Le dieu « voudra s'échapper, prendra toutes sortes de formes, se changera en tout ce qui rampe sur terre, en eau également et en feu ardent »[1].

L'homme qui cherche à être enseigné par Protée doit « le tenir fermement et le serrer sans relâche » et à la longue, le dieu apparaîtra sous sa forme réelle. Mais jamais ce dieu rusé ne révèle, même au questionneur le plus adroit, tout le contenu de sa sagesse. Il répond seulement à la question posée et ce qu'il révèle est grand ou insignifiant à la mesure de la question.

> Dès que, dans sa course, le soleil culmine au milieu du ciel, de l'onde salée jaillit le Vieillard de la Mer dont la parole est vraie, précédant le souffle du vent d'ouest, le voici et les sombres vagues de la mer le recouvrent. Il monte et va s'étendre pour dormir au creux de ses cavernes. En troupe, autour de lui, viennent dormir les phoques, enfants de la charmante fille de l'onde, qui sortent des eaux grises de la mer, exhalant l'âcre odeur des grands fonds[2].

Le roi-guerrier Ménélas fut guidé par une vierge secourable, fille de ce vieillard, père des mers, jusqu'à la retraite cachée du dieu. Instruit par elle de la manière dont il parviendrait à arracher au dieu sa réponse, il ne demanda à connaître que le secret de ses propres difficultés et en quels lieux se trouvaient ses amis. Et le dieu ne dédaigna pas de répondre.

La mythologie a été interprétée par les savants modernes comme : une tentative primitive et maladroite d'expliquer le monde de la nature (Frazer) ; une manifestation de fantaisie poétique remontant aux temps préhistoriques et incomprise par la suite (Müller) ; un recueil d'instructions à base allégorique destiné à former l'individu en fonction du groupe (Durkheim) ; un rêve collectif, symptomatique des impulsions archétypes enfouies au plus profond de la psyché de l'homme (Jung) ; le véhicule traditionnel des connaissances métaphysiques les plus élevées de l'humanité (Coomaraswamy) ; et comme la Révélation de Dieu à ses Enfants (l'Église). La mythologie est cela tout ensemble. Mais les points de vue diffèrent selon ceux qui la jugent. Car, étudiée non pas en fonction de ce qu'elle est, mais en fonction du rôle qu'elle joue, de la manière dont elle a servi l'homme dans le passé, dont elle peut le servir aujourd'hui, la mythologie se révèle, tout autant que la vie, soumise aux obsessions et aux besoins de l'individu, de la race ou de l'époque.

2. *Rôle du mythe, du culte et de la méditation*

Dans la forme que l'individu assume au cours de sa vie terrestre, il n'est, par nécessité, qu'une fraction, qu'une déformation, de l'image de l'homme dans sa totalité. Il est limité par le fait qu'il est homme ou femme ; puis, aux différentes époques de sa vie, il est limité encore parce qu'enfant, adolescent, adulte ou vieillard ; de plus, parce qu'il lui faut jouer un rôle dans la société, inévitablement il se spécialise en artisan, commerçant, employé ou en voleur, prêtre, directeur, épouse, religieuse ou prostituée ; il ne peut pas être tout. Et il s'ensuit que la totalité – la plénitude de l'homme – n'est pas dans l'individu pris séparément, mais dans le corps social envisagé comme un tout ; l'individu ne peut être autre chose qu'un organe. Du groupe auquel il appartient lui viennent ses techniques de vie, la langue dans laquelle il pense, les idées selon lesquelles il se développe ; du passé de son groupe social, il a hérité des gènes qui forment la structure de son corps. S'il prétend s'en retrancher, par ses actions, ses idées ou ses sentiments, il n'aboutit qu'à rompre le lien qui le relie aux sources mêmes de son existence.

Les cérémonies tribales de la naissance, de l'initiation, du mariage, des funérailles, de l'établissement social, etc., ont pour fonction d'élever au niveau des formes impersonnelles et classiques, les moments critiques et les actes importants de la vie de l'individu. Elles le révèlent à lui-même, non comme telle ou telle personne, mais comme guerrier, épouse, veuve, prêtre, chef, et, dans le même temps, est réanimé pour les autres membres de la communauté l'antique enseignement des étapes archétypes. Tous, selon leur rang et leur fonction, participent à la cérémonie. La société entière se montre à elle-même comme une unité vivante et impérissable. Les générations d'individus passent, telles les cellules anonymes d'un corps vivant ; mais la forme éternelle qui les soutient demeure. Par cette vision élargie qui embrasse le supra-individuel, chacun se découvre mis en valeur, enrichi, soutenu et grandi. Son rôle, si insignifiant qu'il soit, lui apparaît comme participant de la merveilleuse image idéalisée de l'homme – image qu'il contient en puissance mais qui, par nécessité, est, en lui, inhibée.

Les devoirs sociaux se chargent d'intégrer la leçon du cérémonial à la vie quotidienne habituelle, et l'individu s'en trouve raffermi. À l'inverse, l'indifférence, la révolte – ou l'exil – rompent ce lien vivifiant. Du point de vue du groupe social, l'individu qui s'en est séparé n'existe plus : il est perdu. Alors que l'homme, ou la femme, qui peut honnêtement affirmer avoir vécu son rôle – que ce soit celui de prêtre, de prostituée, de reine ou d'esclave – est quelque chose au plein sens du terme.

Le rôle des rites d'initiation et d'établissement est donc d'enseigner l'unité essentielle de l'individu et du groupe ; celui des fêtes saisonnières, de faire entrevoir un horizon plus large. De même que l'individu est un organe de la société, de même la tribu ou la cité – et l'humanité entière – ne représente qu'une phase de l'organisme grandiose du cosmos.

On a coutume de considérer les fêtes saisonnières des peuples prétendus primitifs comme des tentatives de dominer la nature. C'est là une erreur. Ce désir de domination se manifeste certes avec force dans tous les actes humains, et particulièrement dans les cérémonies magiques destinées à faire tomber la pluie, à guérir la maladie ou à arrêter l'inondation ; il n'en demeure pas moins que le mobile majeur de toute cérémonie vraiment religieuse (par opposition à la magie noire) est une soumission à la fatalité du destin – et dans les fêtes saisonnières, ce mobile apparaît particulièrement.

On n'a encore jamais trouvé de rite qui ait pour objet d'empêcher l'hiver d'arriver ; au contraire, tous les rites préparent le groupe à endurer, comme la nature entière, la terrible saison du froid. Et, au printemps, les rites ne visent nullement à contraindre la nature à prodiguer sur-le-champ au peuple affamé maïs, haricots ou courges ; au contraire, les rites consacrent la population tout entière aux travaux de la saison. Le cycle merveilleux de l'année, avec ses périodes de privation et de joie, est célébré, décrit et représenté comme le reflet continu de la vie du groupe humain.

On peut trouver bien des manières de symboliser cette continuité au sein des sociétés à fondement mythologique. Par exemple, les clans des tribus américaines de chasseurs se disaient les descendants d'ancêtres mi-animaux mi-humains. Ces ancêtres avaient engendré non seulement les membres du clan mais l'espèce animale dont le clan portait le nom ; c'est ainsi que les hommes du clan des castors étaient cousins par le sang des animaux castors, ils étaient les protecteurs de l'espèce et, à leur tour, recevaient protection de la sagesse animale de ces habitants de la forêt. Un autre exemple : le hogan, ou hutte de boue, des Indiens Navajos du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, est construit sur le modèle de la représentation navajo du cosmos. L'entrée ouvre à l'est. Les huit côtés représentent les quatre directions et les points intermédiaires. Chaque poutre, chaque solive correspond à un élément de l'immense hogan de la terre et du ciel. Et, puisque l'âme de l'homme est, par sa forme, semblable à l'univers, la hutte représente pour lui l'harmonie fondamentale de l'homme et du monde et lui rappelle la voie cachée de la perfection qu'il doit suivre dans la vie.

Mais il existe une autre voie, diamétralement opposée à celle du devoir social et du culte populaire. Du point de vue de la voie du devoir, quiconque s'exile de la communauté n'est plus rien. D'un autre côté, cependant, cet exil est le premier pas de la quête. Chacun porte en soi le tout ; il est donc permis à chacun de l'y chercher et de l'y découvrir. Les distinctions de sexe, d'âge, de métier, ne sont pas les éléments essentiels de notre nature, ce ne sont que des costumes que nous revêtons pour un temps sur la scène du monde. Il ne faut pas confondre l'homme qui les porte et ces vêtements eux-mêmes. Nous pensons à nous en tant qu'Américains, enfants du xxe siècle, Occidentaux, chrétiens civilisés. Nous sommes vertueux ou pécheurs. Tous ces qualificatifs, pourtant, ne disent pas ce que c'est qu'être homme, ils n'indiquent que les

hasards de la géographie, de la date de naissance et du revenu. Quel est notre cœur ? Quelle est la nature fondamentale de notre être ?

L'ascétisme des saints du Moyen Âge et des yogis de l'Inde, les mystères d'initiation grecs, les anciennes philosophies de l'Orient et de l'Occident sont des techniques pour débarrasser de ces vêtements le vrai centre de la conscience individuelle. Ses méditations préliminaires détachent l'esprit et le cœur du novice des événements de la vie et le conduisent au plus profond de lui-même. Il médite : « Je ne suis ni ceci, ni cela, ni ma mère, ni mon fils qui vient de mourir, ni mon corps qui est malade ou vieillissant ; ni mon bras, mon œil, ma tête ; ni la somme de toutes ces choses. Je ne suis pas ma sensation ; ni ma pensée, ni mon intuition. » De telles pratiques ont pour objet de le mener jusqu'en sa propre profondeur et de lui faire prendre conscience, pour finir, d'insondables vérités. Personne, après de tels exercices, ne peut se prendre sérieusement pour monsieur Untel, citoyen de telle ou telle ville. La société et les devoirs qu'elle exige perdent leur pouvoir d'attraction. Monsieur Untel, ayant découvert qu'il portait l'homme, se retire et se retranche.

C'est l'état de Narcisse se mirant dans l'eau, l'état du Bouddha assis en contemplation sous l'arbre, mais ce n'est pas le but ultime ; c'est une étape indispensable, mais ce n'est pas l'aboutissement. Le but n'est pas de voir cette essence, mais de réaliser qu'on l'est. Alors on est libre d'aller de par le monde en tant qu'essence. Bien plus, le monde aussi participe de cette essence. Essence de soi et essence du monde, l'une et l'autre ne font qu'un. Dès lors, séparation, retraite, ne sont plus nécessaires. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, le héros est à jamais dans la présence de sa propre essence – car il a des yeux pour voir. Il n'y a plus de séparation. Ainsi, de même que la voie de la participation sociale peut finalement mener à la réalisation du Tout dans l'individu, de même la voie de l'exil conduit le héros au Soi dans le Tout.

Pour celui qui est centré au moyeu de la roue, le problème de l'altruisme ou de l'égoïsme disparaît. L'individu s'est dissous dans la loi et il est re-né à l'identité qu'il forme avec la signification totale de l'univers. Pour lui, par lui, le monde a été fait. Et Dieu dit : « Ô Mahomet, si tu n'avais pas existé, je n'aurais pas créé le ciel. »

3. *Le héros aujourd'hui*

TOUT CE QUI PRÉCÈDE est, en réalité, fort éloigné des vues contemporaines ; car l'idéal démocratique de l'individu libre, l'invention de la machine et le développement de la méthode scientifique de recherche ont à ce point transformé la vie humaine que le monde des symboles éternels, hérités de la nuit des temps, s'est évanoui. Comme le dit le Zarathoustra de Nietzsche par ces mots fatals, annonciateurs d'une nouvelle époque : « Tous les dieux sont morts. »3 On connaît bien l'histoire ; elle a été racontée de mille manières. C'est le cycle héroïque de l'époque moderne, la merveilleuse histoire de l'humanité arrivée à l'âge d'homme. L'envoûtement du passé, la servitude de la tradition ont été abattus par des coups sûrs et puissants. La trame de rêve des mythes s'est évanouie ; la pensée s'est ouverte à la pleine conscience ; l'homme moderne émerge de l'ancienne ignorance comme un papillon de son cocon, comme le soleil, à l'aube, du sein de la nuit maternelle.

Ce n'est pas seulement qu'il n'existe pas d'endroit où les dieux puissent se dissimuler aux microscopes et aux télescopes : il n'y a plus de société semblable à celles que les dieux soutenaient autrefois. Le groupe social n'est plus porteur d'un contenu religieux, c'est un organe politico-économique. Son idéal n'est plus celui de la pantomime hiératique qui rendait visible sur terre les formes du ciel, mais celui de l'État séculier, dans la dure et impitoyable concurrence pour posséder les ressources de la suprématie matérielle. Les sociétés isolées, tenues par leurs rêves dans un horizon chargé de mythologie, ne représentent plus que des territoires à exploiter. Et, au sein même des sociétés développées, les derniers vestiges de l'héritage ancien de rites, de morale et d'art sont en pleine décadence.

Le problème de l'humanité est, par conséquent, à l'exact opposé de celui qui se posait aux hommes au cours des périodes relativement stables de l'histoire et qu'ordonnaient ces grandes mythologies qui passent pour fables de nos jours. Dans ces temps-là, toute signification résidait dans le groupe, dans les vastes formes anonymes, et non dans l'individu n'exprimant que lui-même ; aujourd'hui, il n'y a aucune signification dans le groupe, aucune dans le monde : elle réside tout entière dans l'individu. Mais il en est totalement inconscient. On ignore ce vers quoi l'on tend. On ignore par quoi l'on est mû. Toute communication entre la zone consciente et la zone inconsciente de la psyché humaine a été rompue, et nous avons été coupés en deux.

L'acte à accomplir par le héros actuel n'est plus le même qu'au temps de Galilée. Là où régnaient alors les ténèbres se trouve aujourd'hui la lumière ; mais aussi, là où était la lumière se trouvent aujourd'hui les ténèbres. L'exploit du héros moderne, c'est de tenter de ramener à la lumière cette Atlantide perdue qu'est notre âme réunie.

De toute évidence, il ne saurait être question de retourner en arrière, ni de se détourner de ce qui a été accompli par la révolution du monde moderne ;

car ce dont il s'agit, c'est de le doter d'une signification spirituelle – ou mieux et en d'autres termes, de faire en sorte qu'il soit possible, pour les hommes et les femmes, d'atteindre à la pleine maturité humaine dans les conditions de la vie contemporaine. Ces dernières, en effet, ont rendu les anciennes formules inefficaces, trompeuses, voire pernicieuses. Le groupe, aujourd'hui, c'est toute la planète, et non plus la nation limitée ; c'est pourquoi les agressions extérieures qui servaient autrefois à cimenter le groupe intérieurement ne peuvent maintenant que le diviser en factions. L'idée de nation, avec son drapeau en guise de totem, sert aujourd'hui à agrandir le moi de l'enfance, et non plus à dissoudre une situation infantile. Ses parodies de rites sur les terrains de parade servent les fins de « Tiens-bon », le dragon tyran, et non celles du Dieu en qui l'égoïsme est annihilé. Et les saints nombreux de cet anticulte – notamment les patriotes dont on trouve partout les photographies drapées de leurs drapeaux, servant d'icônes officielles – sont précisément les gardiens du seuil (notre démon « Pelage de glu ») que le héros aura pour tâche première de dépasser.

Les grandes religions du monde, telles qu'elles sont comprises aujourd'hui, ne peuvent pas non plus apporter de solution. Car elles se sont laissé entraîner à servir des causes partisanes qui les utilisent comme instruments de propagande et d'autosatisfaction faction. (Le bouddhisme, lui aussi, en réponse aux leçons de l'Occident, a souffert de cette dégradation.) Le triomphe universel de l'État séculier a relégué toutes les organisations religieuses dans un rôle tellement secondaire, et en fin de compte si inefficace, que les cérémonies religieuses aujourd'hui ne sont plus guère qu'un exercice de cagots le dimanche matin, la morale commerciale et le patriotisme faisant l'affaire pour les autres jours de la semaine. Ce n'est pas de ce simulacre que le monde existant a besoin ; mais plutôt d'une transmutation de tout l'ordre social, afin que par chaque détail, chaque acte de la vie séculière, l'image vivifiante de l'universel dieu-homme, immanent et agissant en chacun d'entre nous, soit éveillée à la conscience.

Ce n'est pas là une œuvre que la conscience puisse accomplir par elle-même. La conscience ne peut pas plus inventer un symbole ou présager de son efficacité qu'elle ne peut prévoir ou diriger le rêve que nous ferons ce soir. C'est à un autre niveau que l'œuvre se prépare, à travers un processus qui ne saurait être que long et terrible, non seulement dans les profondeurs de chaque psyché vivant actuellement dans le monde, mais aussi sur ces champs de bataille titanesques où s'affronte aujourd'hui la planète entière. Nous sommes les témoins de l'entrechoquement terrible des Symplégades, ces écueils flottants entre lesquels l'âme doit passer sans s'identifier ni à l'un ni à l'autre.

Une chose est cependant certaine : les nouveaux symboles, lorsqu'ils apparaîtront, ne pourront être identiques pour les différentes parties du globe ; ils devront contenir en eux les particularités de la vie, de la race, de la tradition et du lieu. C'est pourquoi il est indispensable que les hommes

comprennent et puissent voir qu'à travers leur diversité se révèle la même rédemption. « La vérité est une, lisons-nous dans les Védas ; nombreux sont les noms que lui donnent les sages ». Multiples sont les inflexions de la voix humaine, unique est son chant. Une propagation générale d'une quelconque solution locale est, par conséquent, superflue ; plus, elle constitue une menace. Pour devenir humain, il faut apprendre à reconnaître la face de Dieu en toutes les merveilleuses variations du visage de l'homme.

Nous pouvons entrevoir maintenant quelle devrait être la tâche du héros d'aujourd'hui et discerner la cause réelle de la désintégration de tous les systèmes religieux que nous avons hérités. Le centre de gravité, je veux dire le cœur du royaume du mystère et du danger, s'est nettement déplacé. Pour les peuplades primitives qui vivaient de la chasse, au cours de ces millénaires lointains où le tigre à dents de sabre, le mammouth et le moindre animal représentaient les manifestations primitives de tout ce qui était étranger – source à la fois de danger et de subsistance – le grand problème était, pour l'homme, de se relier psychologiquement à l'obligation de partager la nature avec ces animaux. Une identification, tout d'abord inconsciente, devenait finalement consciente à travers les figures mi-humaines mi-animales des ancêtres-totems mythologiques. Les animaux devenaient les protecteurs de l'humanité. Par des actes d'imitation littérale – telle qu'il n'en apparaît plus aujourd'hui que dans les yeux des enfants (ou dans les asiles d'aliénés) –, une annihilation réelle de l'ego était atteinte et la société possédait une organisation cohésive. De même les tribus vivant de végétaux devenaient partie intégrante des plantes ; les rites des semailles et de la récolte s'identifiaient à ceux de la procréation, de la naissance et de la maturité. Toutefois, le monde des animaux et celui des plantes étaient finalement dominés par la société. Par la suite, le vaste domaine du monde merveilleux engloba le ciel, et l'humanité joua la grande pantomime des divins Roi-Lune et Soleil-Roi, du système hiératique des planètes et des fêtes symbolisant la ronde de l'univers.

Aujourd'hui, tous ces mystères se sont affaiblis ; leurs symboles n'intéressent plus notre psyché. L'idée d'une loi cosmique, servie par tout ce qui existe et à laquelle l'homme lui-même doit se plier, a depuis longtemps franchi les étapes mystiques préliminaires représentées par la vieille astrologie ; on l'accepte automatiquement de nos jours. Les sciences occidentales sont descendues des cieux sur la terre (de l'astronomie du siècle à la biologie du xixe) et leur focalisation aujourd'hui sur l'homme (à travers l'anthropologie et la psychologie du xxe siècle) marque le prodigieux transfert du centre d'intérêt de l'étonnement humain. Ce n'est plus le monde animal, ni le monde végétal, ni le miracle des sphères, mais l'homme lui-même qui est devenu le mystère crucial. C'est l'homme qui est cette présence étrangère avec laquelle les forces de l'égoïsme doivent composer, à travers laquelle l'ego doit être crucifié et ressuscité, et c'est dans son image que la société doit être réformée ; l'homme, toutefois compris comme « Tu » et non comme « Je » ; car aucun idéal et

aucune institution temporelle de quelque tribu, race, continent, classe sociale ou siècle que ce soit, ne peut donner la mesure de l'inépuisable existence divine aux multiples merveilles qu'est la vie en chacun de nous.

Le héros moderne, l'homme d'aujourd'hui qui a le courage d'écouter l'appel et de chercher le royaume de cette présence avec laquelle notre destinée est de nous unir, ne peut, ni ne doit, s'attendre à ce que le groupe auquel il appartient rejette sa dépouille d'orgueil, de peur, de mesquinerie et d'hypocrisie sanctifiée. « Vivez, dit Nietzsche, comme si le jour était venu. » Ce n'est pas la société qui doit guider et sauver le héros créateur, mais précisément l'inverse. Et ainsi, chacun d'entre nous prend part à l'épreuve suprême – c'est-à-dire porte la croix du rédempteur – non dans les moments glorieux des grandes victoires de sa tribu, mais dans les silences de son propre désespoir.



Fig. 84. – Lever de Terre *(photographie, orbite lunaire, 1968).*

REMERCIEMENTS
CRÉDITS PHOTO

La présente édition a été préparée par la Fondation Joseph Campbell dans le cadre du projet Œuvres complètes de Joseph Campbell (Robert Walter, directeur éditorial ; Davis Cudler, responsable éditorial). Toutes les notes identifiées NdE ont été apportées par l'équipe éditoriale de la Fondation.

L'éditeur de New World Library est Jason Gardner.

La bibliographie est reproduite avec l'autorisation de l'Opus Archives and Research Center, qui s'en réserve tous les droits.

Toutes les autres images et citations sont reproduites avec l'autorisation des détenteurs de leur copyright, sauf si elles relèvent du domaine public. Voir les notes à la fin de l'ouvrage ainsi que la liste des illustrations pour en connaître les sources.

La recherche iconographique a été assurée par Sandra Moore, Diana Brown (maîtrise ès arts) et par les membres de la Fondation Joseph Campbell.

NOTES

PRÉFACE

1. Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion* (traduction Marie Bonaparte, Denoël et Steele, Paris, 1932), p. 121-122.
2. Rig Veda, I, 164, 46.

PROLOGUE – LE MONOMYTHE

1. Clement Wood, *Dreams : Their Meaning and Practical Application* (New York, Greenberg Publisher, 1931), p. 124. « Les rêves rassemblés dans ce livre, précise l'auteur (p. VIII), proviennent essentiellement de plus de mille récits que m'ont adressés en vue de leur analyse les lecteurs des journaux régionaux dans lesquels paraissait ma chronique quotidienne. J'y ai adjoint des rêves fournis par ma clientèle privée et dont j'ai fait l'analyse. » Au contraire de la plupart des rêves présentés dans les ouvrages couramment publiés sur ce sujet, ceux que l'auteur a choisis pour son introduction à l'œuvre de Freud proviennent de personnes qui n'avaient pas entrepris d'analyse. Ils font montre d'une rare candeur.
2. Géza Roheim, *The Origin and Function of Culture* (Nervous and Mental Disease Monographs, n° 69, New York, 1943), p. 17-25.
3. D.T. Burlingham. « Die Einfühlung des Kleinkindes in die Mutter », *Imago*, XXI, p. 429 ; cité par Géza Roheim, *War, Crime, and the Convenant* (Journal of Clinical Psychopathology, Monograph Series, n° 1, Monticello, N.Y., 1945), p. 1.
4. Roheim, *War, Crime, and the Convenant*, p. 3.
5. Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves* (traduit par I. Meyerson, édition augmentée et entièrement revue par Denise Berger, Presses Universitaires de France, Paris, 1967), p. 229.
6. Sigmund Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, « Les Transformations de la Puberté » (traduit par B. Reverchon-Jouve, Gallimard, Coll. « Idées », Paris, 1923), p. 112.
7. Sophocle, *Œdipe-Roi*, 981-983.
8. Wood, *op. cit.*, p. 92-93.
9. A. Van Gennep, *Les Rites de passage* (Paris, 1909).
10. Géza Roheim, *The Eternal Ones of the Dream* (New York, International Universities Press, 1945), p. 178.

11. C.G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* (préface et traduction d'Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Georg & Cie, Genève, 1967), p. 626.
12. Harold Peake et Herbert John Fleure, *The Way of the Sea* et Merchant Venturers in Bronze (Yale University Press, 1929 et 1931).
13. Leo Frobenius, *Dus Unbekannte Afrika* (Munich, Oskar Beck, 1923), p. 10-11.
14. Ovide, *Les Métamorphoses*, VIII, 132 sqq. ; IX, 736 sqq.
15. T.S. Eliot, *The Waste Land* (New York, Harcourt, Brace and Company ; Londres, Faber and Faber, 1922), p. 340-345.
16. Arnold J. Toynbee, *A Study of History* (Oxford University Press, 1934), vol. VI, p. 169-175.
17. « J'entends par là des formes ou images de nature collective, qui se manifestent pratiquement dans le monde entier comme éléments constitutifs des mythes et en même temps comme produits autochtones, individuels, d'origine inconsciente. » (C.G. Jung, *Psychologie et Religion*, trad. Marthe Bernson et Gilbert Cahen, Buchet-Chastel-Corréa, Paris, 1958, p. 102.) Voir aussi *Types psychologiques* (trad. Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 3e éd., 1967), index.
18. Jung, *Psychologie et Religion*, p. 103.
19. F. Nietzsche, *Humain, trop humain*, vol. I, p. 13 ; cité par Jung, *Psychologie et Religion*, p. 124-125.
20. Adolph Bastian, *Ethnische Elementargedanken in der Lehre von Menchen*, Berlin, 1895, vol. I, p. ix.
21. Franz Boas, *The Mind of Primitive Man* (Macmillan, 1911), p. 104, 155, 228.
22. James G. Frazer, *Le Rameau d'or, Paul Geuthner*, Paris, 1924, p. 367.
23. Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, p. 300-301.
24. Jung, *Psychologie et Religion*, p. 124.
25. C'est la traduction que propose Géza Roheim d'une expression appartenant aux Australiens arandas : *altjiranga mitjina* et qui s'applique aux ancêtres mythiques qui peuplaient la terre à l'époque appelée altjiranga nakala, « l'ancêtre était ». Le mot *altjira* signifie : a) un rêve, b) ancêtres, êtres qui apparaissent en rêve, c) une légende (Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 210-211).
26. Frederik Pierce, *Dreams and Personality* (Copyright, 1931, par D. Appleton and Co., éditeurs), p. 108-109.
27. Texte inscrit sur la Porte de l'Enfer :

    Per me si va nella città dolente,
    Per me si va nell'eterno dolore,
    Per me si va tra la Perduta Gente.
    Dante, « Inferno », III, 1-3.
    D'après la traduction de Charles Eliot Norton, *The Divine Comedy of Dante Alighieri* (Boston et New York, Houghton Mifflin Company, 1902) ; cette citation et les suivantes sont reproduites avec l'accord de l'éditeur.

28. *Katha Upanishad*, III, 14 (sauf exception précisée, les citations des Upanishads sont tirées de *The Thirteen Principal Upanishads*, traduits du sanskrit par Robert Ernest Hume, Oxford University Press, 1931).
Les Upanishads font partie du traité hindou sur la nature de l'homme et de l'univers ; elles constituent la partie tardive de la tradition spéculative orthodoxe. La plus ancienne Upanishad remonte au VIII[e] siècle av. J.-C.

29. James Joyce, *Portrait de l'artiste jeune par lui-même* (traduction Ludmila Savitzky, Gallimard, Paris, 1943), p. 204.

30. Aristote, *L'Art poétique* (d'après la traduction d'Ingram Bywater, préface de Gilbert Murray, Oxford University Press, 1920), p. 14-16.

31. Robinson Jeffers, *Roan Stallion* (New York, Horace Liveright, 1925), p. 20.

32. Euripide, *Les Bacchantes*, 1017 (d'après la traduction de Gilbert Murray).

33. Euripide, *Les Crétois*, fragment 475, dans Porphyre, *De Abstinentia*, IV, 19 (d'après la traduction de Gilbert Murray). Voir l'analyse de ces vers par Jane Harrison, *Prolegomena to a Study of Greek Religion* (3[e] édition, Cambridge University Press, 1922), p. 478-500.

34. Ovide, *Les Métamorphoses*, XV, 165-167 ; 184-185 (d'après la traduction de Frank Justus Miller, Loeb Classical Library).

35. *Bhagavad Gita*, II, 18 (d'après la traduction de Swami Nikhilananda, New York, 1944).

36. L'expression *monomythe* est tirée de *Finnegans Wake* de James Joyce (New York, Viking Press, Inc., 1939), p. 581.

37. Virgile, *L'Énéide*, VI, 892.

38. Version considérablement abrégée du *Jataka*, Introduction, I, p. 58-75 (d'après la traduction d'Henry Clarke Warren, *Buddhism in Translations* [Harvard Oriental Series, 3 ; Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1896], p. 56-87), et le *Lahtavistara* tel qu'il est donné par Ananda K. Coomaraswamy dans *Buddha and the Gospel of Buddhism* (New York, G.P. Putnam's Sons, 1916), p. 24-38.

39. Exode, XIX, 3-5.

40. Louis Ginzberg, *The Legends of the Jews* (Philadelphie, The Jewish Publication Society of America, 1911), vol. III, p. 90-94.

41. Il n'est pas dans notre propos d'entrer ici dans le débat que cet événement soulève sur le plan historique. Cela fera l'objet d'une étude actuellement en préparation [Le travail mentionné ici aboutira à l'œuvre de Campbell, en quatre parties, intitulée *Le Masque des dieux. – N.D.E.*]. Le présent ouvrage est une étude comparative des mythes et ne traite pas de leur genèse. Il se propose de montrer qu'il existe des analogies essentielles entre les mythes eux-mêmes comme aussi entre les interprétations et les applications que les sages en ont déduites.

42. D'après la traduction de Dom Ansgar Nelson, O.S.B., dans *The Soul Afire* (New York, Pantheon Books, 1944), p. 303.

43. Cité par Épiphane, Adversus Haereses, XXVI, 3.

44. *Supra*, p. 38.

45. C'est le serpent qui protégea le Bouddha pendant la cinquième semaine qui suivit son illumination. Voir *supra*, p. 39.

46. Alice C. Fletcher, *The Hako : A Pownee Ceremony* (Twenty-second Annual Report, Bureau of American Ethnology, II[e] partie, Washington, 1904), p. 243-244.
« Lors de la création du monde », dit à Miss Fletcher un grand prêtre Pawnee, parlant des divinités en l'honneur desquelles avait lieu la cérémonie, « il fut établi qu'il y aurait des puissances de moindre importance. Tirawa-atius, la toute-puissance, ne pouvant pas descendre jusqu'à l'homme, l'homme ne pouvant ni le voir ni le percevoir, on admit des puissances de moindre importance pour servir d'intermédiaires entre l'homme et Tirawa » (*ibid.*, p. 27).

47. Voir Ananda K. Coomaraswamy, « Symbolism of the Dome », *The Indian Historical Quaterly*, vol. XIV, n° 1 (mars 1938).

48. Évangile selon saint Jean, VI, 55.

49. *Ibid.*, X, 9.

50. *Ibid.*, VI, 56.

51. Coran, V, 108.

52. Héraclite, fragment 102.

53. Héraclite, fragment 8.

54. William Blake, *The Marriage of Heaven and Hell*, « Proverbs of Hell ».

55. Leo Frobenius, *Und Afrika sprach…* (Berlin, Vita, Deutscher Verlasgshaus, 1912), p. 243-245. Comparer à l'épisode étonnamment semblable à la légende d'Odin (Wotan) dans l'*Edda prosaïque*, « Skáldskaparmál » I (« Scandinavian Classics », vol. V, New York, 1929), p. 96. Comparer également à l'ordre que profère Yahwé dans l'Exode, XXXII, 27 : « Mettez chaque homme l'épée au côté ! Passez et repassez de porte en porte dans le camp, tuez, qui son frère, qui son compagnon, qui son proche ! »

Première Partie
CHAPITRE PREMIER – LE DÉPART

1. *Les Contes de Grimm*, n° 1, « Le Roi Grenouille » (trad. Armel Guerne, Flammarion, Paris, 1967), tome I, p. 12.

2. *Psychopathologie de la vie quotidienne, Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, Paris.

3. Evelyn Underhill, *Mysticism, A Study in the Nature and Development of Man's Spiritual Consciousness* (New York, E.P. Dutton and Co., 1911). II[e] partie. « The Mystic Way », chap. II, « The Awakening of the Self ».

4. Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse* (trad. Dr S. Jankélévitch, Payot, 1956).

5. Malory, *Le Morte d'Arthur*, I, XIX. Cette poursuite et ce face-à-face avec la « bête en quête » marquent le début des mystères associés à la Quête du Saint-Graal.

6. George A. Dorsey et Alfred L. Kroeber, *Traditions of the Arapaho* (Field Columbia Museum, Publication 81, Anthropological Series, vol. V, Chicago, 1903), p. 300. Reproduit dans *Tales of the North American Indians de Stith Thompson* (Cambridge, Mass., 1929), p. 128.

7. C.G. Jung, *Psychologie et Alchimie* (trad. Henry Pernet et Dr Roland Cahen, Buchet-Chastel, Paris, 1970), p. 80-81.

8. Wilhelm Stekel, *Die Sprache des Traumes* (Wiesbaden, Verlag von J.F. Bergmann, 1911), p. 352. Le Dr Stekel fait ressortir le rapport qui existe entre la lueur rouge sang et la pensée du crachement de sang des phtisiques.

9. Henry Clarke Warren, *Buddhism in Translations* (Harvard Oriental Series, 3) (Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1896), p. 56-57. Cité avec l'accord des éditeurs.

10. Proverbes, I, 24-27, 32.

11. « Les livres de spiritualité citent de temps à autre (ce) vers latin qui a terrifié plus d'une âme » (Ernest Dimnet, *The Art of Thinking*, New York, Simon and Schuster, Inc., 1929), p. 203-204.

12. Francis Thompson, *The Hound of Heaven,* début.

13. *Ibid.*, fin.

14. Ovide, *Les Métamorphoses,* I, 504-553 (d'après la traduction de Frank Justus Miller, Loeb Classical Library).

15. *Supra*, p. 16-17.

16. Jung, *Psychologie et Alchimie*, p. 70 et 74.

17. Grimm, conte n° 50 (*op. cit.*), tome I, p. 285-286.

18. *Les Mille et Une Nuits*, d'après la traduction de Richard F. Burton (Bombay, 1885), vol. I, p. 164-167.

19. Genèse, XIX, 26.

20. Werner Zirus, *Ahasverus, der Ewige Jude* (Stoff- und Motivgeschichte des deutschen Literatur 6, Berlin et Leipzig, 1930), p. 1.

21. *Supra*, p. 58.

22. Voir Otto Rank, *Art and Artist*, traduction anglaise de Charles Francis Atkinson (New York, Alfred A. Knopf, Inc., 1943), p. 40-41 : « Si nous établissons une comparaison entre le type névrosé et le type productif, il est évident que le premier souffre d'un échec excessif au plan de sa vie impulsive… L'un et l'autre se distinguent fondamentalement de l'homme moyen, qui s'accepte tel qu'il est, par la tendance qu'ils ont en commun d'exercer leur volition en se refaçonnant eux-mêmes. Notons toutefois cette différence : le névrosé, dans cette refonte volontaire de son *ego*, ne va pas au-delà du travail destructif préliminaire et, en conséquence, il est incapable de séparer la totalité du processus créateur de sa propre personne et de le transférer à une abstraction idéologique. L'artiste productif commence également… par cette recréation de lui-même qui a pour résultat un *ego* idéologiquement construit ; (mais dans son cas) cet *ego* se trouve de ce fait dans une position qui lui permet de déplacer la force de volonté créatrice de sa propre personne à une représentation idéologique de celle-ci et, par conséquent, de l'objectiver. Il faut reconnaître que ce processus, dans une certaine mesure, se limite à la partie intérieure de l'individu lui-même, et cela, non seulement dans les aspects constructifs (créateurs) mais aussi dans les aspects destructifs de ce processus. Ceci explique pourquoi il n'y a guère d'œuvre féconde qui ne passe par des crises morbides de nature "névrotique". »

23. Version abrégée d'après Burton, *op. cit.*, vol. III, p. 213-228.

24. Bruno Gutmann, *Volksbuch der Wadschagga* (Leipzig, 1914), p. 144.

25. Washington Matthews, *Navaho Legends* (Memoirs of the American Folklore Society, vol. V, New York, 1897), p. 109.
[Jeff King, Maud Oakes et l'auteur, Joseph Campbell, ont publié une analyse du symbolisme de l'aventure du héros chez les Navajos dans *Where the Two Came to Their Father. A Navaho War Ceremonial*, The Bollingen Series I, 2e édition (Princeton, New Jersey, Princeton Universuty Press, 1969), p. 33-49; Joseph Campbell, The Inner Reaches of Outer Space: Myth as Metaphor and as Religion (Novato, Californie; New World Library, 2002), p. 63-70 ; et Joseph Campbell, « The spirit land », Mythos : The Shaping of our Modern Tradition (Silver Spring, Maryland ; Acorn Media, 2007) – N.D.E.]

26. Dante, « Paradiso », XXXIII, 12-21 (d'après la traduction de Charles Eliot Norton, *op. cit.*, vol. III, p. 52 cité avec l'accord de Houghton Mifflin Company, éditeur).

27. Voir Oswald Spengler, *The Decline of the West* (trad. de Charles Francis Atkinson, New York : Alfred A. Knopf, Inc., 1926-1928), vol. I, p. 144. « Si Napoléon lui-même, ajoute Spengler, comme "personne empirique", était tombé à Marengo, ce qu'il *signifiait* se serait alors réalisé dans une autre forme. » Le héros qui, en ce sens et à ce degré, s'est ainsi dépersonnalisé, incarne, tant que se déroule son action, le dynamisme du processus civilisateur ; « entre lui comme fait et les autres faits de l'univers s'établit un accord de rythme métaphysique » (*ibid.*, p. 142). Cela correspond à l'idée de Roi-Héros considéré comme « Celui qui est Capable », dont parle Thomas Carlyle dans *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*, Lecture VI.

28. À l'époque hellénistique, une fusion d'Hermès et de Thot s'opéra qui donna Hermès Trismégiste, « Hermès Trois Fois Grand », que l'on considérait comme le patron et le maître de tous les arts, spécialement de l'alchimie. La cornue « hermétiquement » scellée, dans laquelle étaient placés les métaux mystiques, formait comme un royaume à part, une région particulière de forces accrues, comparable au royaume mythologique ; les métaux y subissaient d'étranges métamorphoses et transmutations, symbolisant les transfigurations de l'âme sous l'emprise du surnaturel. Hermès était le maître des antiques mystères d'initiation et représentait cette descente de la sagesse divine dans le monde, que les incarnations des sauveurs divins signifient aussi (voir *infra* Chapitre « Le héros-rédempteur du monde », p. 299). (Voir C.G. Jung, *Psychologie et Alchimie,* trad. Dr Roland Cahen et Henry Pernet, Buchet-Chastel, Paris, 1970, IIIe partie ; pour la cornue, voir § 338 ; pour Hermès Trismégiste, voir § 173 et sous ce nom à l'index.)

29. Wilhelm Stekel, *Die Sprache des Traumes*, p. 70-71.

30. *Ibid.*, p. 71.

31. Coran, XXXVII, 158.

32. Adapté de Richard F. Burton, *op. cit.*, vol. III, p. 223-230.

33. Comparer avec le serpent du rêve, *supra*, p. 64.

34. Leonhard S. Schultze, Aus Namaland und Kalahari (Iéna, 1907), p. 392.

35. *Ibid.*, p. 404-448.

36. David Clement Scott, *A Cyclopaedic Dictionary of the Mang'anja Language Spoken in British Central Africa* (Édimbourg, 1892), p. 97.
Comparer au rêve suivant survenu à un garçon de douze ans : « Une nuit, j'ai rêvé d'un pied. Je pensais qu'il était posé par terre et ne m'attendant pas à une chose pareille, je butai contre lui. Il paraissait avoir la même forme que mon propre pied. Le pied soudain se mit

à sauter et à courir après moi ; je pensais que je sautais par la fenêtre, traversais la cour pour atteindre la rue et courais aussi vite que mes jambes me le permettaient. Je pensais que je courais vers Woolwich, lorsque, tout à coup il m'attrapa et me heurta. C'est alors que je me suis réveillé. J'ai rêvé plusieurs fois de ce pied ».
Le garçon avait entendu dire que son père, qui était marin, avait eu récemment un accident en mer au cours duquel il s'était cassé la cheville. (C.W. Kimmins, *Children's Dreams, An Unexplored Land* ; Londres, George Allen and Unwin, Ltd., 1937, p. 107).
« Le pied, écrit le Dr Freud, est un symbole sexuel très ancien et se trouve déjà dans la mythologie. » (*Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité,* traduction B. Reverchon-Jouve, Gallimard, Paris, 1923, p. 40.) Le nom Œdipe, remarquons-le, signifie « l'homme au pied enflé ».

37. Comparer à V.J. Mansikka, dans *Encyclopaedia of Religion and Ethics d'Hastings,* vol. IV, p. 628, à l'article « Démons et Esprits (chez les Slaves) ». La somme des articles auxquels ont collaboré de nombreuses autorités en la matière et qui, dans ce volume, sont rassemblés sous le chapitre général de « Démons et Esprits » (les différentes sortes d'esprits et de démons : africains, océaniens, assyro-babyloniens, bouddhistes, celtiques, chinois, chrétiens, coptes, égyptiens, grecs, hébreux, hindous, jaïns, japonais, musulmans, persans, romains, slaves, teutons et tibétains sont traitées séparément) constitue une excellente introduction à l'étude de ce sujet.

38. *Ibid.*, p. 629. Comparer avec les Lorelei. L'analyse que propose Mansikka des esprits des bois, des champs et des eaux dans la mythologie slave se fonde sur l'étude d'ensemble de Hanus Machal Nakres slovanského bajeslovi (Prague, 1891), dont on trouvera une traduction abrégée (en anglais) dans Slavic Mythology de Machal (The Mythology of All Races, vol. III ; Boston, 1918).

39. Wilhelm Stekel, *Fortschritte und Technik der Traumdeutung* (Vienne-Leipzig-Berne, Verlag für Medizin, Weidmann und Cie, 1935), p. 37.

40. A.R. Radcliffe-Brown, *The Andaman Islanders* (2e édition, Cambridge University Press, 1933), p. 175-177.

41. R.H. Codrington, *The Melanesians, Their Anthropology and Folklore* (Oxford University Press, 1891), p. 189.

42. *Jataka*, I, 1. Version abrégée d'après la traduction d'Eugène Watson Burlingame, *Buddhist Parables* (Yale University Press, 1922), p. 32-34. Cité avec l'accord des éditeurs.

43. Coomaraswamy, *Journal of American Folklore*, 57, 1944, p. 129.

44. *Jataka*, LV, 1, 272-275. Version adaptée et légèrement abrégée de la traduction d'Eugène Watson Burlingame, *op. cit.*, p. 41-44. Cité avec l'accord des éditeurs : Yale University Press.

45. Nicolas de Cuse, *De visione Dei*, 9, 11 ; cité par Ananda K. Coomaraswamy, « On the One and Only Transmigrant » (*Supplement to the Journal of the American Oriental Society*, avril-juin, 1944), p. 25.

46. Ovide, *Les Métamorphoses*, VII, 62 ; XV, 338.

47. *Supra*, p. 69.

48. Longfellow, *The Song of Hiawatha*, VIII. Les aventures attribuées par Longfellow au chef iroquois Hiawatha appartiennent en fait au héros Manabozho. Hiawatha est un personnage historique réel qui vécut au XVIe siècle. (Voir *infra*, p. 258.)

49. Leo Frobenius, *Das Zeitalter des Sonnengottes* (Berlin, 1904), p. 85.

50. Henry Callaway, *Nursery Tales and Traditions of the Zulus* (Londres, 1868), p. 331.

51. Ananda K. Coomaraswamy, *Hindouisme et Bouddhisme* (traduction René Allar et Pierre Ponsoye, Gallimard, coll. « Idées », Paris, 1949), p. 161, note 18, à propos de la *Somme Théologique* de saint Thomas d'Aquin, I, 63, 3.

52. Sir James G. Frazer, *Le Rameau d'or* déjà cité, p. 329.

53. *Ibid.*, p. 280.

54. Duarte Barbosa, *A Description of the Coasts of East Africa and Malabar in the Beginning of the Sixteenth Century* (Hakluyt Society, Londres, 1866), p. 172 ; cité par Frazer, *op. cit.*, p. 274-275. Reproduit avec l'accord de Macmillan Company, éditeur.

CHAPITRE II. – INITIATION

1. Apulée, *L'Âne d'or* (Modern Library edition), p. 131-141.

2. Knud Leem, *Beskrivelse over Finmarkens Lapper* (Copenhague, 1767), p. 475-478. On en trouvera la traduction anglaise dans John Pinkerton, *A General Collection of the Best and Most Interesting Voyages and Travels in All Parts of the World* (Londres, 1808), vol. I, p. 477-478.

3. E.J. Jessen, *Afhandling om de Norske Finners og Lappers Hedenske Religion*, p. 31. Cette étude est donnée en appendice, avec pagination séparée, dans l'ouvrage de Leem, *op. cit.*

4. Uno Harva, *Die religiösen Vorstellungen der altaischen Völker* (« Folklore Fellows Communications » n° 125, Helsinki, 1938), p. 558-559 ; selon G.N. Potanin, *Očerki ševero-zapodnoy Mongolii* (Saint-Pétersbourg, 1881), vol. IV, p. 64-65.

5. Géza Roheim, *The Origin and Function of Culture* (Nervous and Mental Disease Monographs, n° 69), p. 38-39.

6. *Ibid.*, p. 38.

7. *Ibid.*, p. 51.

8. Underhill, *op. cit.*, IIe partie, chap. III.

9. Wilhelm Stekel, *Fortschritte und Technik der Traumdeutung*, p. 124.

10. *Svedenborgs Drömmar*, 1774, « Jemte andra hans anteckningar efter original-handskrifter meddelade af G.E. Klemming » (Stockholm. 1859), cité dans IgnazJežower, *Das Bach der Träume* (Berlin, Ernst Rowohlt Verlag, 1928), p. 97.

11.Ježower, *op. cit.*, p. 166.

12. Plutarque, *Thémistocle*, 26.Ježower, *op. cit.*, p. 18.

13. Stekel, *Fortschritte und Technik der Traumdeutung*, p. 150.

14. *Ibid.*, p. 153.

15. *Ibid.*, p. 45.

16. *Ibid.*, p. 208.

17. *Ibid.*, p. 216.

18. *Ibid.*, p. 224.

19. *Ibid.*, p. 159.

20. *Ibid.*, p. 21.

21. Stekel, *Die Sprache des Traumes*, p. 200. Voir Heinrich Zimmer, *The King and the Corpse*, éd. J. Campbell, The Bollingen Series, New York, 1948, p. 171-172 ; voir aussi D.L. Coomaraswamy, « The Perilous Bridge of Welfare », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 8.

22. Stekel, *Die Sprache des Traumes*, p. 287.

23. *Ibid.*, p. 286.

24. Coran, II, 214.

25. S.N. Kramer, *Sumerian Mythology* (American Philosophical Society Memoirs, vol. XXI ; Philadelphie, 1944), p. 86-93. La mythologie sumérienne est d'une particulière importance pour nous, Occidentaux ; car elle est à la fois la source des traditions babylonienne, assyrienne, phénicienne et biblique (de cette dernière sont nés l'islam et le christianisme) et l'influence qui a le plus profondément marqué les religions païennes des Celtes, des Grecs, des Romains, des Slaves et des Germains.

26. Jeremiah Curtin, *Myths and Folk-Lore of Ireland* (Boston, Little, Brown and Company, 1890), p. 101-106.

27. *Supra*, p. 64.

28. Ovide, *Les Métamorphoses*, III, 138-252.

29. Cf. J.C. Flügel, *The Psycho-Analytic Study of the Family* (« International Psycho-Analytical Library », n° 3, 4e édition ; Londres, The Hogarth Press, 1931), chapitres XII et XIII.
« Il existe, fait observer le professeur Flügel, un lien d'association très général, d'une part, entre la notion d'intellect, d'esprit et d'âme et l'idée de père ou de masculinité ; et, d'autre part, entre la notion de corps ou de matière (materia – ce qui appartient à la mère) et l'idée de mère ou de principe féminin. La répression des émotions et des sentiments relatifs à la mère (dans notre monothéisme judéo-chrétien) a, en vertu de ce lien d'association, fait naître une tendance à adopter une attitude de méfiance, de mépris, de dégoût ou d'hostilité à l'égard du corps humain, de la Terre et de l'Univers matériel dans son ensemble, ainsi qu'à une tendance corrélative à exalter et à surévaluer la part du spirituel, que ce soit dans l'homme ou dans l'ordre général des choses. Il semble très probable que c'est à une sublimation de cette réaction contre la mère qu'il faille attribuer l'attrait qu'ont exercé auprès de tant d'esprits, la plupart des tendances philosophiques résolument idéalistes ; tandis qu'à leur tour les formes plus étroites et plus dogmatiques du matérialisme représentent peut-être un retour aux sentiments réprimés qui, à l'origine, étaient associés à la mère » (*ibid.*, p. 145, note 2).

30. *The Gospel of Sri Ramakrishna*, traduit en anglais, avec une introduction, par Swami Nikhilananda (New York, 1942), p. 9.

31. *Ibid.*, p. 21-22.

32. Standish H. O'Grady, *Silva Gadelica* (Londres, Williams et Norgate, 1892), vol. II, p. 370-372. On en trouvera diverses versions dans *Canterbury Tales de Chaucer*, « The Tale of the Wyf of Bathe » ; dans *Tale of Florent* de Gower ; dans le poème du milieu du XVe siècle, *The Weddynge of Sir Gawen and Dame Bagnell* ; et dans la ballade du XVIIe siècle, *The Marriage of Sir Gawaine*. Voir W.F. Bryan et Germaine Dempster, *Sources and Analogues of Chaucer's Canterbury Tales* (Chicago, 1941).

33. Guido Guinicelli di Magnano (1230-1275 ?), *Of the Gentle Heart*, traduit en anglais par Dante Gabriel Rossetti, *Dante and his Circle* (édition de 1874 ; Londres, Ellis and White), p. 291.

34. Antienne pour la Fête de l'Assomption de la Vierge Marie (15 août) à Vêpres, Missel vespéral romain.

35. *Hamlet*, I, ii, 129-137.

36. Sophocle, *Œdipe à Colonne*, 1615-1617.

37. Shankaracharya, *Vivekachudamani*, p. 396 et 414, traduit en anglais par Swami Madhavananda (Mayavati, 1932).

38. Jacques de Voragine, *La Légende Dorée*, LXXVI, « Sainte Pétronille ». (Comparer la légende de Daphné, *supra*, p. 62-63.) Plus tard, l'Église, qui ne désirait pas que l'on pût penser que saint Pierre avait été père, parla de Pétronille comme de sa pupille.

39. *Ibid.*, CXVII.

40. Gustave Flaubert, *La Tentation de saint Antoine* (La reine de Saba).

41. Cotton Mather, *Wonders of the Invisible World* (Boston, 1693), p. 63.

42. Jonathan Edwards, *Sinners in the Hands of an Angry God* (Boston, 1742).

43. Coomaraswamy, *The Dance of Shiva* (New York, 1917), p. 56-66.

44. Zimmer, *Mythes et Symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde*, p. 146 et 168.

45. Le cordon brahmanique est un cordon de coton que portent les trois castes supérieures (dites « deux fois nées ») de l'Inde. Passé par-dessus la tête et le bras droit, il court de l'épaule gauche à la hanche droite en barrant le corps (poitrine et dos). Cela symbolise la seconde naissance du deux fois né (le cordon par lui-même représentant le seuil, ou la porte du, soleil) et cette seconde naissance le fait résider à la fois dans le temps et dans l'éternité.

46. À propos de cette syllabe, cf. *infra*, p. 231.

47. Matthews, *op. cit.*, p. 110-113.

48. Ovide, *op. cit.*, II (d'après Miller, Loeb Library).

49. Kimmins, *op. cit.*, p. 22.

50. Wood, *op. cit.*, p. 218-219.

51. W. Lloyd Warner, *A Black Civilization* (New York et Londres, Harper and Brothers, 1937), p. 260-285.

52. Géza Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 72-73.

53. Coran, iv, 116, 117.

54. Sir Baldwin Spencer et F.J. Gillen, *The Arunta* (Londres, Macmillan and Co., 1927), vol. I, p. 201-203.

55. Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 49 sqq.

56. *Ibid.*, p. 75.

57. *Ibid.*, p. 227, citant R. et C. Berndt, « A Preliminary Report of Field Work in the Ooldea Region, Western South Australia », *Oceania*, XII (1942), p. 323.

58. Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 227-228, citant D. Bates, *The Passing of the Aborigenes* (1939), p. 41-43.

59. Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 231.

60. R.H. Mathews, « The Walloonggura Ceremony », *Queensland Geographical Journal*, N.S., XV, (1899-1900), p. 70 ; cité par Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 232.

61. K. Langloh Parker, *The Euahlayi Tribe*, 1905, p. 72-73 ; cité par Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 232.

62. John Layard, *Stone Men of Malekula* (Londres, Chatto and Windus, 1942).

63. W.F.J. Knight, *Cumaean Gates* (Oxford, 1936).

64. W.J. Perry, *The Children of the Sun* (New York, Dutton and Co., 1.923).

65. Jane Harrison, *Themis, A Study of The Social Origins of Greek Religion* (2e édition revue ; Cambridge University Press, 1927).

66. [Campbell allait revenir plusieurs fois sur cette question, en particulier dans « Mythogenesis », essai publié dans *The Flight of the Wild Gander* (3e édition, Novato, Californie ; New World Library, 2001). – N.D.E.]

67. Euripide, *Les Bacchantes*, 526 sqq.

68. Eschyle, fragment 57 (Nauck), cité par Jane Harrison (*Themis*, p. 61) dans son étude sur le rôle du rhombe dans les rites d'initiation dans l'Antiquité classique et en Australie. À propos du rhombe, voir Andrew Lang, *Custom and Myth* (Londres, Longmans, Green and Co., 1885), p. 29-44.

69. Tous ces rites sont décrits et étudiés longuement par Sir James G. Frazer dans *Le Rameau d'or*.

70. Épître aux Hébreux, IX, 1314.

71. Le P.A. Capus des Pères Blancs, « Contes, Chants et Proverbes des Basumbwa dans l'Afrique Orientale », *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, vol. III (Berlin, 1897), p. 363-364.

72. Coran, X, 31.

73. *Supra*, p. 69.

74. *Supra*, p. 49-50. Les Basumbwas (conte du Grand Chef, La Mort) et les Wachagas (conte de Kyazimba) sont des peuplades de l'Afrique orientale ; les Yorubas (conte d'Edshu) habitent le Nigéria occidental.

75. Coran, VI, 59, 60.

76. Saint Luc, II, 7.

77. Ovide, *Les Métamorphoses*, VIII, 618-724.

78. Coran, II, 115.

79. *Katha Upanishad*, III, 12.

80. Évangile de Thomas, 77.

81. Le livre de Job, XL, 7-14.

82. *Ibid.*, XLII, 5-6.

83. *Ibid.*, XLII, 16-17.

84. Leon Stein, « Hassidic Music », *The Chicago Jewish Forum*, vol. II, n° 1 (Fall, 1943), p. 16.

85. *Prajña-Paramita-Hridaya Sutra* ; « Sacred Books of the East », vol. XLIX, II[e] partie, p. 148 ; aussi p. 154.

86. *Vajracchedika* (« Le Tailleur de diamants »), 17 ; *ibid.*, p. 134.

87. Comparer avec p. 83.

88. *Amitayur-Dhyana Sutra*, 19 ; « Sacred Books of the East », vol. XLIX, II[e] partie, p. 182-183.

89. « Pour les hommes, je suis Hermès ; aux femmes, j'apparais en Aphrodite ; je porte les attributs de mes deux parents » (*Anthologia Graeca ad Fidem Codices*, vol. II).
« Pour une part, ses attributs sont ceux de son père ; pour le reste, ceux de sa mère » (Martial, *Epigrams*, 4, 174 ; Loeb Library, vol. II, p. 501).
Le récit d'Ovide parlant d'Hermaphrodite se trouve dans Les Métamorphoses, IV, 288 *sqq.*
De nombreuses représentations d'Hermaphrodite nous sont parvenues de l'Antiquité classique. Voir Hugh Hampton Young, *Genital Abnormalities, Hermaphroditism, and Related Adrenal Diseases* (Baltimore, Williams and Wilkins, 1937), chap. I, « Hermaphroditism in Literature and Art ».

90. Platon, *Le Banquet*, 178.

91. Genèse, I, 27.

92. *Midrash*, commentaire sur la Genèse, Rabbah VIII, 1.

93. *Supra*, p. 84.

94. *Infra*, p. 240-242.

95. Comparer à James Joyce : « Dans l'économie du ciel… il n'y a plus de noces, d'homme glorifié, un ange androgyne étant à lui-même une épouse » (*Ulysses*, Modern Library édit., p. 210).

96. Sophocle, Œdipe-Roi. Voir également Ovide, *Les Métamorphoses*, III, 324 *sqq.*, 511 et 516. On trouvera d'autres exemples d'hermaphrodite, prêtre, dieu ou devin, dans Hérodote, 4, 67 (Rawlinson édit., vol. III, p. 46-47) ; Théophraste, *Les Caractères*, 16, 10-11 ; et dans *Voyage and Travels* de J. Pinkerton, chap. VIII, p. 427 « A New Account of the East Indies », par Alexander Hamilton. Ces exemples sont cités par Young, *op. cit.*, p. 2 et 9.

97. Voir Zimmer, Mythes et *Symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde*, fig. 70.

98. Voir fig. 34.

99. Voir B. Spencer et F.J. Gillen, *Native Tribes of Central Australia* (Londres, 1899), p. 263 ; Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 164-165. La subincision produit artificiellement un hypospade qui rappelle celui d'un certain type d'hermaphrodite. (Voir la description de l'hermaphrodite Marie Angé, dans Young, *op. cit.*, p. 20.)

100. Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 94.

101. *Ibid.*, p. 218-219.

102. Comparer avec cette vision du Bodhisattva Dharmakara : « De sa bouche s'exhalait un suave et plus que céleste parfum de bois de santal. De toutes les racines de ses cheveux montait le parfum du lotus et il plaisait à tous, beau et gracieux, ayant reçu en don le teint

le plus éclatant. Comme son corps portait tous les signes et toutes les marques propices, il s'élevait de toutes les racines de ses cheveux et des paumes de ses mains toutes sortes de gracieux ornements sous l'aspect de toutes espèces de fleurs, d'encens, de parfums, de guirlandes, d'onguents, de parasols, de drapeaux et de bannières, et sous la forme d'instruments de musique de toutes sortes. Et apparurent aussi, s'écoulant en abondance des paumes de ses mains, toutes sortes de viandes et de boissons, de nourritures fortes et douces et de sucreries, et toutes sortes de jouissances et de plaisirs » (*The Larger Sukhavati-Vyuha*, 10 ; « Sacred Books of the East », vol. XLIX, IIe partie, p. 26-27).

103. Roheim, *War, Crime, and the Convenant*, p. 57.

104. *Ibid.*, p. 46-68.

105. Premier Livre de Samuel, XVII, 26.

106. Coran, IV, 104.

107. « Car en aucun temps la haine n'arrête la haine : c'est par l'amour que cesse la haine, c'est un vieux principe » (D'après le *Dhammapada bouddhiste*, I, 5 ; « Sacred Books of the East », vol. X, Ire partie, p. 5 ; d'après la traduction de Max Müller).

108. Saint Luc, VI, 27-36.

109. Reproduit par le professeur Robert Phillips, *American Government and Its Problems* (Houghton Mifflin Company, 1941), et par le Dr Karl Menninger, *Love Against Hate* (Harcourt, Brace and Company, 1942), p. 211.

110. Saint Matthieu, XXII, 37-40 ; Saint Marc, XII, 28-34 ; Saint Luc, X, 25-37. Il est dit aussi que Jésus donna mission à ses apôtres « d'enseigner toutes les nations » (Saint Matthieu, XXVIII, 19), mais non de persécuter et de piller, ni de livrer au « bras séculier » ceux qui ne voudraient pas entendre. « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu de loups : montrez-vous donc malins comme les serpents et candides comme les colombes » (*ibid.*, X, 16).

111. Saint Matthieu, VII, 1.

112. « Tels des bandits guettant leur homme, le groupe des prêtres assassine avec l'accord de tous… Ils distraient le roi de leur malignité et les princes, de leurs mensonges » (Osée, VI, 9 ; VII, 3).

113. Menninger, *op. cit.*, p. 195-196.

114. Swami Nikhilananda, *The Gospel of Sri Ramakrishna* (New York, 1941), p. 559.

115. Rumi, *Mathnawi*, II, 2525.

116. « The Hymn of the Final Precepts of the Great Saint and Bodhisattva Milarepa » (1051-1135 apr. J.-C. env.), d'après le Jetsün-Kahbum, ou Biographical History of Jetsün-Milarepa, selon la traduction en anglais de Lama Kazi Dawa-Samdup, éditée par W.Y. Evans-Wentz, *Tibet's Great Yogi Milarepa* (Oxford University Press, 1928), p. 285.

117. « The Hymn of the Yogi Precepts of Milarepa », *ibid.*, p. 273.

118. Evans-Wentz, « Hymn of Milarepa in praise of his teacher », *ibid.*, p. 137.

119. La même idée est fréquemment exprimée dans les Upanishads : à savoir que « ce soi-ci se donne à ce soi-là, ce soi-là se donne à ce soi-ci. Ainsi, ils s'acquièrent l'un l'autre. Sous cet aspect-ci, il acquiert ce monde-là, sous cet aspect-là, il expérimente ce monde-ci » (*Aitareya Aranyaka*, II, 3, 7). Les mystiques musulmans la connaissent aussi : « Pendant

trente ans, le Dieu transcendant fut mon miroir, maintenant je suis mon propre miroir ; c'est-à-dire que ce que j'étais, je ne le suis plus, le Dieu transcendant est son propre miroir. Je dis que je suis mon propre miroir, car c'est Dieu qui parle par ma bouche, et que j'ai disparu » (Bayazid, tel qu'il est cité dans *The Legacy of Islam*, T.W. Arnold et A. Guillaume, éditeurs, Oxford Press, 1931, p. 216).

120. « Je sortis de l'état de Rayazidité comme un serpent de sa peau. Puis je regardai et vis qu'amant, aimé et amour sont un, car dans le monde de l'unité, tout peut être un » (Bayazid, *loc. cit.*).

121. Osée, VI, 1-3.

122. *Brihadaranyaka Upanishad*, I, 4, 3. Cf. infra, p. 222-223.

123. Ananda K. Coomaraswamy, *Hindouisme et Bouddhisme*, (traduction René Allar et Pierre Monsoye, Gallimard, Coll. « Idées », Paris, 1949), p. 103.

124. Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir dans Essais de psychanalyse* (Payot, Petite Bibliothèque Payot, Volume n° 44). Voir également Karl Menninger, *Love Against Hate*, p. 262.

125. *Vajracchedika sutra*, 32 ; « Sacred Books of the East », *op. cit.*, p. 144.

126. *Le petit Prajña-Paramita-Hridaya Sutra, ibid.*, p. 153.

127. Nagarjuna, *Madhyamika Shastra.*
« Ce qui est immortel et ce qui est mortel sont harmonieusement mêlés, car ils ne sont pas un, ni ne sont séparés » (Ashvaghosha).
Le Dr Coomaraswamy, citant ces textes, écrit : « Ce point de vue est exprimé avec force dans l'aphorisme, *Yas klésas so bodhi, yas samsâras tat nirvânam*, "Ce qui est péché est aussi Sagesse, le domaine du Devenir est aussi *Nirvana*" » (Ananda K. Coomaraswamy, *Buddha and the Gospel of Buddhism* ; New York : G.P. Putnam's Sons, 1916, p. 245).

128. *Bhagavad Gita*, VI, 29 ; VI, 31.

Cela représente le parfait accomplissement de ce que Miss Evelyn Underhill appelle « le but de la Voie Mystique, la Vie Unitive Véritable, l'état de Divine Fécondité, la Déification » (*op. cit.*, passim). Miss Underhill toutefois, et comme le Pr Toynbee (*supra*, p. 28), commet l'erreur commune de supposer que cet idéal est particulier à la chrétienté. « On peut dire à bon droit, écrit le Pr Salmony, que le jugement de l'Occident a été faussé jusqu'ici par un besoin d'auto-affirmation » (Alfred Salmony, « Die Rassenfrage in der Indienforschung », *Sozialistische Monatshefte*, 8, Berlin, 1926, p. 534).

129. Coomaraswamy, *Hindouisme et Bouddhisme*, p. 124.

130. Cf. E.T.C. Werner, *A Dictionary of Chinese Mythology* (Shanghai, 1932), p. 163.

131. Voir Okakura Kakuzo, *Le Livre du Thé* (Paul Derain, Lyon, 1958). Voir également Daisetz Teitaro Suzuki, *Essais sur le Bouddhisme Zen* (Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Suisse, et Adrien Maisonneuve, Paris), ainsi que Lafcadio Hearn, *Japan* (New York, 1904). [Voir également l'exploration par Campbell du symbolisme de la cérémonie du thé dans *Myths of Light : Eastern Metaphors of the Eternal*, édité par David Kudler (Novato, Californie ; New World Library, 2003), p. 133-136. – *N.D.E.*]

132. Morris Edward Opler, *Myths and Tales of the Jicarilla Apache Indians* (Memoirs of the American Folklore Society, vol. XXXI, 1938), p. 110.

133. Comparer *supra*, p. 139.

134. Voir p. 105.

135. Voir p. 104.

136. Zimmer, *Mythes et Symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde*, p. 194-198.

137. Comparer avec le tambour de la création dans la main du Danseur hindou Shiva, *supra*, p. 117.

138. Curtin, *op. cit.*, p. 106-107.

139. Voir Melanie Klein, *La Psychanalyse des enfants* (P.U.F., Paris, 1959).

140. Roheim, *War, Crime, and the Convenant*, p. 137-138.

141. Roheim, *The Origin and Function of Culture*, p. 50.

142. *Ibid.*, p. 48-50.

143. *Ibid.*, p. 50. Comparer à l'indestructibilité du chamane sibérien (*supra*, p. 92) qui tire des charbons du feu les mains nues et se frappe les jambes avec une hache.

144. Se reporter à l'étude de Frazer sur l'âme extérieure, *op. cit.*, p. 623-651.

145. *Ibid.*, p. 626.

146. Pierce, *Dreams and Personality* (D. Appleton & Co.), p. 298.

147. « La Descente du Soleil » dans F.W. Bain, *A Digit of the Moon* (New York, G.P. Putnam's Sons, 1910), p. 213-325.

148. Roheim, *The Eternal Ones of the Dream*, p. 237.
Ce talisman est ce que l'on appelle le tjurunga (ou churinga) de l'ancêtre totémique du jeune homme. L'adolescent reçoit un autre tjurunga au moment de sa circoncision et celui-là représente son ancêtre totémique maternel. Bien avant, au moment de sa naissance, un tjurunga protecteur avait été placé dans son berceau. Le rhombe est une sorte de *tjurunga*. « Le *tjurunga*, écrit le Dr Roheim, est un double matériel et certains êtres surnaturels, plus intimement en rapport avec le *tjurunga* dans la croyance de l'Australie centrale, sont des doubles invisibles des indigènes… Comme le *tjurunga*, ces êtres surnaturels sont appelés l'*arpuna mborka* (l'autre corps) des êtres humains et ils en sont les protecteurs » (*ibid.*, p. 98).

149. Isaïe, LVI, 10-12.

150. Ginzberg, *op. cit.*, vol. I, p. 20, 26-30. On trouvera dans le vol. V, p. 43-46, du même ouvrage, des notes plus approfondies sur le banquet messianique.

151. Dante, « Paradiso », II, 1-9 (d'après la traduction de Norton, *op. cit.*, vol. III, p. 10 ; avec l'accord de l'éditeur, Houghton Mifflin Company).

152. *Ramayana*, I, 45, *Mahabharata*, I, 18, *Matsya Purana*, 249-251, et bien d'autres textes. Voir Zimmer, *Mythes et Symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde, op. cit.*

153. Marco Pallis, *Peaks and Lamas* (4e édition, Londres, Cassell and Co., 1946), p. 324.

154. *Shri-Chakra-Sambhara Tantra*, traduit du tibétain par Lama Kazi Dawa-Samdup, publié par Sir John Woodroffe (pseudonyme Arthur Avalon). Volume VII des « Tantric Texts » (Londres, 1919), p. 41. « Des doutes se lèveraient-ils à l'égard de la divinité de ces déités visualisées, poursuit le texte, qu'il faudrait dire : "Cette Déesse n'est que le souvenir du corps" et se rappeler que les Déités constituent le Sentier » (*loc. cit.*). Au sujet des Tantras, cf. *supra*, p. 104, et p. 153 (bouddhisme tantrique).

155. Comparer, par exemple, à C.G. Jung, « Archetypes of the Collective Unconscious » (orig. 1934 ; Collected Works, vol. IX, 1re partie ; New York et Londres, 1959). « Nombreux sont peut-être ceux, écrit le Dr J.C. Flügel, pour qui la notion d'un Dieu-Père quasi anthropomorphe garde une réalité extra-mentale, même si l'origine purement mentale d'un Dieu de cet ordre est devenue apparente » (*The Psychoanalytic Study of the Family*, p. 236).

156. « Paradiso », XXXIII, 82 *sqq.*

157. Voir *supra*, p. 155.

158. J.F. Stimson, *The Legends of Maui and Tahaki* (Bernice P. Bishop Museum Bulletin, nº 127 ; Honolulu, 1934), p. 19-21.

159. Bruno Meissner, « Ein altbabylonisches Fragment des Gilgamosepos », *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, VII, 1 ; Berlin, 1902, p. 9.

160. Voir, par exemple, Katha Upanishad, i, 21, 23-35.

161. L'auteur a utilisé la version qu'en donne P. Jensen dans *Assyrisch-babylonische Mythen und Epen* (Keilinschriftliche Bibliothek, VI, I ; Berlin, 1900), p. 116-273. Les vers cités ici correspondent aux pages 223, 251, 251-253. La version de Jensen est une traduction littérale du principal texte existant ; il s'agit d'une version assyrienne de la légende provenant de la bibliothèque du roi Assourbanipal (668-626 av. J.-C.). On a découvert également et déchiffré des fragments de la version babylonienne considérablement plus ancienne (voir *supra*, p. 165) et de l'original sumérien encore plus ancien (IIIe millénaire av. J.-C.).

162. Ko Hung (connu aussi sous le nom de Pao Pu Tzu), *Nei P'ien*, chap. VII (traduit en anglais par Obed Simon Johnson, citée dans *A Study of Chinese Alchemy* ; Shanghai, 1928, p. 63). Ko Hung inventa plusieurs autres recettes intéressantes, l'une pour obtenir un corps « alerte et magnifique », une autre pour avoir le pouvoir de marcher sur les eaux. Sur la place qui revient à Ko Hung dans la philosophie chinoise, voir Alfred Forke, « Ko Hung, der Philosoph und Alchimist », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, XLI, 1-2 (Berlin, 1932), p. 115-126.

163. Herbert A. Giles, *A Chinese Biographical Dictionary* (Londres et Shanghai, 1898), p. 372.

164. Aphorisme tantrique.

165. Lao-Tseu, Tao Te King, 16 ; comparer *supra*, p. 139.

166. « Paradiso », XXXIII, 49-75 (d'après la traduction de Norton, *op. cit.*, vol. III, p. 253-254. Cité avec l'accord de l'éditeur, Houghton Mifflin Company).

167. *Kena Upanishad*, i, 3 (traduit en anglais par Swami Sharvananda ; Sri Ramakrishna Math ; Mylapore, Madras, 1932).

168. *Edda poétique*, « Hovamol », 139 (traduction anglaise par Henry Adams Bellows ; The American-Scandinavian Foundation ; New York, 1923).

169. *Jataka*, Introduction, I, 75 (d'après Henry Clarke Warren, *Buddhism in Translations, Harvard Oriental Series*, 3 Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1896, p. 82-83). Reproduit avec l'accord des éditeurs.

CHAPITRE III. – LE RETOUR

1. *Vishnu Purana*, xxiii ; Bhagavata Purana, x, 51 ; *Harivansha*, 114. Le récit ci-dessus se fonde sur la relation qu'en donne Heinrich Zimmer, Maya, des indische Mythos (Stuttgart et Berlin, 1936), p. 89-99.

   Comparer à Krishna, sous son aspect de Magicien du Monde, la divinité africaine Edshu (*supra*, p. 97-99). Comparer également à Maui, le héros rusé des Polynésiens.

2. « Taliésin », traduit par Lady Charlotte Guest dans *The Mabinogion* (Everyman's Library, n° 97, p. 263-264).
3. Voir Gertrude Schoepperle, *Tristan and Isolt, A Study of the Sources of the Romance* (Londres and Francfort-sur-le-Main, 1913).
4. Harva, *op. cit.*, p. 543-544 ; citant « Pervyi buryatskii šaman Morgon-Kara », *Isvestiya Vostočno-Siberskago Otdela Russkago Geografičeskago Obščestva* XI, 1-2 (Irkoutsk, 1880), p. 87 *sqq*.
5. John White, *The Ancient History of the Maori*, His Mythology and Traditions (Wellington, 1886-1889), vol. II, p. 167-171.
6. *Les Contes de Grimm*, « La Nixe ou la Dame des Eaux », traduction Armel Guerne (Flammarion, Paris, 1967), tome I, p. 455, conte n° 79.
7. C.G. Jung, *The Integration of the Personality* (New York, 1939), p. 59.
8. Voir Apollonios de Rhodes, *Argonautika* : la fuite est contée dans le livre IV.
9. *Ko-ji-ki*, « Records of Ancient Matters » (712 apr. J.-C.), adapté de la traduction de C.H. Chamberlain, *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. X, Supplément (Yokohama, 1882), p. 24-28.
10. *Jaimuniya Upanishad Brahmana*, iii, 28, 5.
11. Frobenius, *Das Zeitalter des Sonnengottes*, p. 85-87.
12. Tomobe-no-Yasutaka, *Shinto-Shoden-Kuju*.
13. *Shintô-Gobusho*.
14. Izawa-Nagahide, *Shintô-Ameno-Nuboko-no-Ki*.
15. Ichijo-Kaneyoshi, *Nihonshoki-Sanso*.
16. Urabeno-Kanekuni.
17. On trouvera toutes les citations ci-dessus dans *Genchi Kato, What is Shinto ?* (Tokyo, Maruzen Company Ltd., 1935) : voir également Lafcadio Hearn, *Japan, An Interpretation* (New York, Grosset and Dunlap, 1904).
18. Ko-ji-ki, d'après Chamberlain, *op. cit.*, p. 52-59.
19. Kramer, *op. cit.*, p. 87, 95. La fin du poème, ce document précieux concernant les sources des mythes et des symboles de notre civilisation, est à jamais perdue.
20. Saint Matthieu, xxvi, 51 ; Saint Marc, xlv, 47 ; Saint Jean, xviii, 10.
21. *Mandukya Upanishad*, 5.
22. Washington Irving, *The Sketch Book*, « Rip van Winkle ».

23. Genèse, v.
24. Curtin, *op. cit.*, p. 332-333.
25. Sir James G. Frazer, *Le Rameau d'or*, déjà cité, p. 556. Copyright, 1922 par Macmillan Company. Utilisé avec son accord.
26. *Ibid.*, p. 557. Avec l'accord de Macmillan Company, éditeur.
27. Adapté de Burton, *op. cit.*, III, p. 231-256.
28. Saint Matthieu, xvii, 1-9.
29. On sent comme un désir de soulagement qui fait sourire dans le projet que fait aussitôt Pierre (et qu'il annonce alors même que la vision est encore devant ses yeux) de convertir l'ineffable en première pierre de fondation. Six jours avant seulement, Jésus lui avait dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église » ; puis, un moment plus tard, il avait ajouté : « Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Saint Matthieu, xvi, 18, 23).
30. *Bhagavad Gita*, xi ; i, 45-46 ; n, 9.
31. *Brihadaranyaka Upanishad*, i, 1, 1 ; d'après la traduction anglaise de Swami Madhavananda, Mayavati, 1934.
32. Robinson Jeffers, *Cawdor*, p. 116. Copyright, 1928, par Robinson Jeffers. Reproduit avec l'accord de Random House, Inc.
33. Saint Thomas d'Aquin, *Summa contra Gentiles*, I, 5, 3.
34. *Kena Upanishad*, ii, 3.
35. *Bhagavad Gita*, xi, 53-55.
36. Saint Matthieu, xvi, 25.
37. Shankaracharya, *Vivekachudamani*, 542 et 555.
38. *Bhagavad Gita*, ix, 22-24.
39. *Ibid.*, iii, 19 et iii, 30.
40. « Taliésin », *op. cit.*, p. 264-274.
41. Saint Jean, viii, 58.
42. Ovide, *Les Métamorphoses*, XV, 252-255.
43. Grimm, Conte n° 50, fin.

CHAPITRE IV. – LES CLEFS

1. J'ai traité ce sujet dans le commentaire qui accompagnait la publication des Contes de Grimm par Pantheon Books Edition (New York, 1944), p. 846-856. [Ce commentaire est également présenté dans le recueil des essais de Campbell intitulé *The flight of the Wild Gander*, p. 1-19. – N.D.E.]
2. Psaumes, xli, 2-4 (École biblique de Jérusalem).
3. Missel quotidien et vespéral par dom Gaspar Lefebvre, « Samedi Saint », bénédiction des fonts baptismaux.

4. En Inde, la puissance (*shakti*) d'un dieu est personnifiée sous une forme féminine qu'on présente comme son épouse ; dans le rituel dont il s'agit ici, la grâce est symbolisée pareillement.

5. Saint Jean, III, 3-5.

Deuxième partie
CHAPITRE PREMIER – ÉMANATIONS

1. Cf. C.G. Jung, « On Psychic Energy » (éd. orig. 1928 ; œuvres complètes, vol. 8), la première version s'intitulait : « La Théorie de la libido. »

2. Voir Kant, *Critique de la raison pure.*

3. Freud, *Moïse et le Monothéisme* (traduction Anne Berman, Gallimard, Collection « Idées », Paris, 1967).

4. Saint Luc, XVII, 21.

5. *Supra*, p. 171.

6. *Supra*, p. 87.

7. *Supra*, p. 81-83.

8. *Supra*, p. 84.

9. Fernando de Alva Ixtlilxochitl, *Historia de la Nación Chichimeca* (1608), Capitulo I (dans *Antiquities of Mexico de Lord Kingsborough*, Londres, 1830-1848, vol. IX, p. 205 ; également dans *Obras Historicas de Alva Ixtlilxochitl* par Alfredo Chavero, Mexico, 1891-1892, vol. II, p. 21-22).

10. Hastings, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, vol. V, p. 375.

11. Voir *The Heart of Jainism*, Mrs. Sinclair Stevenson (Oxford University Press, 1915), p. 272-278.

12. Voir *Mandukya Upanishad*, 3-6.

13. *Mandukya Upanishad*, 8-12. [Pour plus de détails sur la pensée de Campbell concernant la syllabe sacrée AUM, voir *Myths of Light*, p. 33-35. – *N.D.E.*]

14. *Mandukya Upanishad*, 7.

15. *Ha idra zuta*, Zohar, III, 288a. Comparer *supra*, p. 162.

16. *Ha idra rabba gadisha*, XI, 212-214 et 233, traduction anglaise par S.L. MacGregor Mathers, *The Kabbalah Unveiled* (Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner and Company, Ltd., 1887), p. 134-135 et 137.

17. Saint Thomas d'Aquin, *Summa contra Gentiles*, I, 1.

18. Voir *supra*, p. 33.

19. Johannes C. Anderson, *Maori Life in Ao-tea* (Christchurch, Nouvelle-Zélande, sans date [1907 ?]), p. 127.

20. Voir *The Vedantasara of Sadananda* (traduit en anglais avec Introduction, texte sanscrit et commentaires, par Swami Nikhilananda, Mayavati, 1931).

21. D'après la traduction par Richard Wilhelm de *Chinesische Märchen* (Iéna : Eugen Diederichs Verlag, 1921), p. 29-31.

22. Rev. Richard Taylor, *Te ika a Maui, or New Zealand and its Inhabitants* (Londres, 1855), p. 14-15.

23. Le petit cercle au-dessous de la partie principale de la figure 59. Comparer au *Tao* chinois ; *supra*, p. 139.

24. Kenneth P. Emory, « The Tuatmotuan Creation Charts by Paiore » *Journal of the Polynesian Society*, vol. 48, n° 1 (mars 1939), p. 1-29.

25. *Ibid.*, p. 12.

26. *Chandogya Upanishad*, III, 19, 1-3.

27. A.S. Eddington, *The Nature of the Physical World*, p. 83. Copyright, 1928, par Macmillan Company. Reproduit avec son accord. [L'image mythique de l'œuf cosmique évoque la théorie du Big Bang bien connue des physiciens d'aujourd'hui et postulée au départ par Georges Lemaître, un prêtre catholique belge. – *N.D.E.*]

28. « L'entropie augmente toujours. » Voir encore Eddington, p. 63 *sqq*. [Cette affirmation reprend le principe connu sous l'appellation de seconde loi de la thermodynamique, qui a été formulée en 1824 par le scientifique français Sadi Carnot. – *N.D.E.*]

29. Kenneth P. Emory, « The Tahitian Account of Creation by Mare », *Journal of the Polynesian Society*, vol. 47, n° 2 (juin 1938), p. 53-54.

30. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians* (Londres, 1904). vol. I, p. 282-292.

31. *Kalika Purana*, I (traduit dans *The King and the Corpse*, par Heinrich Zimmer, The Bollingen Series XI, Pantheon Books, 1948, p. 239 sqq.).

32. *Brihadaranyaka Upanishad*, I, 4, 1-5. (D'après la traduction de Swami Madhavananda, Mayavati, 1934). Comparer le thème folklorique de la fuite aux multiples transformations, *supra*, p. 189. Voir aussi *Chypre 8*, où Némésis, pour échapper à son père Zeus dont elle fuit l'amour, se change en poisson et en toutes sortes d'animaux (cité par Ananda K. Coomaraswamy, *Spiritual Power and Temporal Authority in the Indian Theory of Government*, American Oriental Society, 1942, p. 361).

33. *Mundaka Upanishad*, II, 2, 5.

34. *Zohar*, I, 91 b. Cité par C.G. Ginsburg, *The Kabbalah, its Doctrines, Development, and Literature* (Londres, 1920), p. 116.

35. *Taittiriya Upanishad*, III, 10, 5.

36. Semblable émergence est décrite en détail dans les mythologies de l'Amérique du Sud-Ouest, ainsi que dans les légendes de création des Berbères de Kabylie en Algérie. Voir Morris Edward Opler, *Myths and Tales of the Jicarilla Apache Indians* (Memoirs of the American Folklore Society, n° 31. 1938) ; et Leo Frobenius et Douglas C. Fox, *African Genesis* (New York, 1927), p. 49-50.

37. George Grey, *Polynesian Mythology and Ancient Traditional History of the New Zealand Race, as furnished by their Priests and Chiefs* (Londres, 1855), p. 1-3.

38. Hésiode, *Théogonie*, 116 *sqq*. Dans la version grecque, la mère est consentante ; c'est elle qui fournit la faucille.

39. Comparer à la polarité maorie de Mahora-nui-a-rangi et de Maku, *supra*, p. 235.

40. S.N. Kramer, *op. cit.*, p. 40-41.

41. *Edda prosaïque*, « Gylfaginning », IV-VIII (d'après la traduction d'Arthur Gilchrist Brodeur, American-Scandinavian Foundation, New York, 1916 ; reproduit avec l'accord des éditeurs). Voir également l'*Edda poétique*, « Voluspa ».

42. *Le Poème de la Création*, tablette IV, lignes 35-143, adapté de la traduction de L.W. King, *Babylonian Religion and Mythology* (Londres et New York, Kegan Paul, Trench, Trübner and Co., Ltd., 1899), p. 72-78.

43. Voir Dante, « Paradiso » XXX-XXXIII. C'est la rose que la croix a ouverte à l'humanité.

44. Genèse, III, 7.

45. George Bird Grinnell, *Blackfoot Lodge Tales* (New York, Charles Scribner's Sons, 1892, 1916), p. 137-138.

46. J.S. Polack, *Mariners and Customs of the New Zealanders* (Londres, 1840), vol. I, p. 17. Considérer un tel conte comme un mythe cosmogonique serait aussi inepte qu'utiliser un passage du conte pour enfants « L'Enfant de Marie » (Grimm, n° 3) pour illustrer la doctrine de la Trinité.

47. Harva, *op. cit.*, p. 109, citant S. Krašeninnikov, *Opisanie Zemli Kamčatki* (Saint-Pétersbourg, 1819), vol. II, p. 101.

48. Harva, *op. cit.*, p. 109, citant Potanin, *op. cit.*, vol. II, p. 153.

49. P.J. Meier, *Mythen und Erzählungen der Küstenbewohner der Gazelle-Halbinsel (Neu-Pommern)* (Anthropos Bibliothek, vol. I, fasc. 1, Münster, Westphalie, 1909), p. 15-16.

50. *Ibid.*, p. 59-61.

51. « Considéré dans son ensemble, l'univers ne fonctionne pas comme s'il était placé sous une conduite et un contrôle personnels efficaces. Lorsque j'entends des hymnes, des sermons et des prières qui prennent pour avéré ou affirment avec une naïve simplicité que ce vaste et impitoyable univers, et tous les monstrueux événements fortuits qu'il comporte, est l'objet d'un plan établi avec précision et dirigé en personne (par le Créateur), il me revient en mémoire l'hypothèse plus raisonnable d'une tribu de l'Est africain. "Ils disent, rapporte un observateur, que bien que Dieu soit bon et veuille le bien de tous, le malheur veut qu'il ait un frère simple d'esprit qui intervient toujours dans ce qu'il fait." Cela, au moins, ressemble plus aux faits. L'existence de ce frère de Dieu, simple d'esprit, expliquerait quelques-unes des tragédies insensées et révoltantes de la vie mieux que ne le fait l'idée d'un personnage tout-puissant témoignant à l'égard de chaque âme d'une infinie bonne volonté. » (Harry Emerson Fosdick, *As I See Religion*, New York, Harper and Brothers, éditeur, 1932, p. 53-54).

52. Harva, *op. cit.*, p. 114-115, citant W. Radloff, *Proben der Volksliteratur der türkischen Stamme Süd-Siberiens* (Saint-Pétersbourg, 1866-1870), vol. I, p. 285.

CHAPITRE II. – NAISSANCE VIRGINALE

1. La version utilisée ici est celle de la traduction de W.F. Kirby (Everyman's Library, n° 259-260).

2. I, 127-136.

3. I, 263-280.

4. I, 287-328.

5. I, 329-344.

6. Leo Frobenius et Douglas C. Fox, *African Genesis* (New York, 1937), p. 215-220.

7. L'Évangile du Pseudo-Matthieu, IX.

8. Kingsborough, *op. cit.*, vol. VIII, p. 263-264.

9. Kalidasa, *Kumarasambhavam* (« The Birth of the War God Kumara »). Traduit en anglais par R. Griffith (2e édition, Londres, Trübner and Company, 1897).

10. E.E.V. Collocott, *Tales and Poems of Tonga* (Bernice P. Bishop Museum Bulletin, n° 46, Honolulu, 1928), p. 32-33.

CHAPITRE III. – TRANSFORMATIONS DU HÉROS

1. Giles, *op. cit.*, p. 233-234 ; Rev. J. MacGowan, *The Imperial History of China* (Shanghai, 1906), p. 4-5 ; Friedrich Hirth, *The Ancient History of China* (Columbia University Press, 1908), p. 8-9.

2. Giles, *op. cit.*, p. 656 ; MacGowan, *op. cit.*, p. 5-6 ; Hirth, *op. cit.*, p. 10-12.

3. Giles, *op. cit.*, p. 338 ; MacGowan, *op. cit.*, p. 6-8 ; Édouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien* (Paris, 1895-1905), vol. I, p. 25-36. Voir aussi John C. Ferguson, *Chinese Mythology* (« The Mythology of All Races », vol. VIII, Boston, 1928), p. 27-28, 29-31.

4. Ces trois légendes se trouvent dans l'excellente étude psychologique du Dr Otto Rank, *The Myth of the Birth of the Hero* (Nervous and Mental Disease Monographs ; New York, 1910). Une variante de la troisième légende est contenue dans la Gesta Romanorum, récit LXXXI.

5. Les cycles de Charlemagne sont étudiés à fond dans *Les Légendes Épiques* de Joseph Bédier (3e édition, Paris, 1926).

6. Louis Ginzberg, *The Legends of the Jews* (Philadelphie, The Jewish Publication Society of America, 1911), vol. III, p. 90-94.

7. George Bird Grinnell, *Blackfoot Lodge Tales* (New York, Charles Scribner's Sons, 1892, 1916), p. 31-32.

8. Elsie Clews Parsons, *Tewa Tales* (Memoirs of the American Folklore Society, XIX, 1926), p. 193.

9. Adapté d'après *Myths of the Hindus and Buddhists* de Sœur Nivedita et Ananda K. Coomaraswamy (New York, Henry Holt and Company, 1914), p. 221-232.

10. Parsons, *op. cit.*, p. 193.

11. « Táin bó Cúailnge » d'après la version donnée dans *Book of Leinster*, 62 a-b : édité par Wh. Stokes et E. Windisch, *Irische Texte* (extraband zu Serie I bis IV ; Leipzig, 1905), p. 106-107 ; traduction anglaise dans *The Cuchullin Saga in Irish Literature* (Londres, 1898), p. 135-137, par Eleanor Hull.

12. *Book of Leinster*, 64B-67B (Stokes et Windisch, *op. cit.*, p. 130-169) ; Hull, *op. cit.*, p. 142-154.

13. D'après Eleanor Hull, *op. cit.*, p. 154 ; traduit en anglais d'après *Book of Leinster*, 68A (Stokes et Windisch, *op. cit.*, p. 168-171).

14. Hull, *op. cit.*, p. 174-176 : d'après *Book of Leinster*, 77 (Stokes et Windisch, *op. cit.*, p. 368-377). Comparer à la transfiguration de Krishna, *supra*, p. 203, et la figure 32.

15. Uno Holmberg (Uno Harva), *Der Baum des Lebens* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Série B, tome XVI, n° 3 ; Helsinki, 1923), p. 57-59 ; d'après N. Gorochov, « Yryn Uolan » (Izveslia Vostočno-Siberskago Otdela I. *Russkago Geografičeskago Obščestva*, XV), p. 43 *sqq*.

16. Kalevala, III, 295-300.

17. Clark Wissler et D.C. Duvall, *Mythology of the Blackfeet Indians* (Anthropological papers of the American Museum of Natural History, vol. H, 1e partie, New York, 1909), PA. 55-57. Cité par Thompson, *op. cit.*, p. 111-113.

18. Jacques de Voragine, *op. cit.*, CIV, « Sainte Marthe ».

19. The Wooing of Emer, récit abrégé d'après la traduction en anglais de Kuno Meyer dans E. Hull, *op. cit.*, p. 57-84.

20. Parsons, *op. cit.*, p. 194.

21. Firdousi, *Shah-Nameh*. D'après la traduction de James Atkinson (Londres et New York, 1886), p. 7.

22. Opler, *op. cit.*, p. 133-134.

23. Adapté de Nivedita et Coomaraswamy, *op. cit.*, p. 236-237.

24. Coomaraswamy, *Hindouisme et Bouddhisme*, p. 19-20.

25. Saint Matthieu, x, 34-37.

26. *Bhagavad Gita*, xviii, 51-53.

27. Office des religieuses, à leur consécration comme épouses du Christ ; tiré du Pontifical Romain. Publié en anglais dans The Soul Afire, p. 289-292.

28. Ginzberg, *op. cit.*, vol. I, p. 305-306. Avec l'accord de la Jewish Publication Society of America. *N.d.T.* – Dans la légende, la mort est figurée par un personnage masculin.

29. Wilhelm Stekel, *Die Sprache des Traumes*, rêve n° 421. La mort apparaît ici, fait observer le Dr Stekel, sous quatre symboles : le Vieux Violoneux, Celui qui Louche, la Vieille Femme et le Jeune Paysan (le Paysan est le Semeur et le Moissonneur).

30. Bernardino de Sahagun, *Historia General de las Cosas de Nueva España* (Mexico, 1829), livre III, chap. XII-XIV (condensé). L'ouvrage a été réédité par Pedro Robredo (Mexico, 1938), vol. I, p. 278-282.

31. Thomas A. Joyce, *Mexican Archaelogy* (Londres, 1914), p. 46.

32. « Taín bó Regamna », édité par Stokes et Windisch, *Irische Texte* (2e série, fascicule 2 ; Leipzig, 1687), p. 241-254. Le récit, abrégé, ci-dessus est tiré de Hull, *op. cit.*, p. 103-107.

33. Parsons, *op. cit.*, p. 194-195.

34. Buddhism in Translations par Henry Clarke Warren (Harvard Oriental Series, 3, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1896), p. 95-110. Reproduit avec l'accord des éditeurs. Comparer les étapes de l'émanation cosmique, *supra*, p. 234.

CHAPITRE IV. – DISSOLUTIONS

1. *Bhagavad Gita*, x, 20.
2. *Brihadaranyaka Upanishad*, iv, 3, 36-37.
3. James Henry Breasted, *Development of Religion and Thought in Egypt* (New York, Charles Scribner's Sons, 1912), p. 275. Reproduit avec l'accord des éditeurs. Comparer le poème de Taliésin, *supra*, p. 275.
4. Franz Boas, Race, *Language, and Culture* (New York, 1940), p. 514. Voir *supra*, p. 92-94.
5. Sahagun, *op. cit.*, livre I, Appendice, Chap. i ; éd. Robredo, vol. I, p. 284-286.
6. D'après la traduction de E.A.W. Budge de *The Book of the Dead, The Papyrus of Ani, Scribe and Treasurer of the Temples of Egypt*, about B.C. 1450 (New York, 1913).
7. *Buddhism in Translations*, par Henry Clarke Warren, p. 38-39. Reproduit avec l'accord de Harvard University Press.
8. Sylvanus G. Morley, *An Introduction to the Study of the Maya Hieroglyphics* (57th Bulletin, Bureau of American Ethnology ; Washington, 1915), planche 3 (face à la p. 32).
9. *Ibid.*, p. 32.
10. Le récit suivant est tiré de l'*Edda poétique*, « Voluspa », p. 42 *sqq*. (d'après la traduction de Bellows, *op. cit.*, p. 19-20, 24) et de l'*Edda prosaïque*, « Gylfaginning », LI (d'après la traduction de Brodeur, *op. cit.*, p. 77-81). Reproduit avec l'accord de The American-Scandinavian Foundation, éditeurs.
11. Saint Matthieu, xxiv, 3-36.

ÉPILOGUE

12. *Odyssée*, IV, 401, 417-418, d'après la traduction de S.H. Butcher et Andrew Lang (Londres, 1879). *Ibid.*, IV, 400-406.
13. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, 22, 3.

BIBLIOGRAPHIE

Le but premier de cette bibliographie est d'aider le lecteur à retrouver les sources utilisées par Campbell lors de l'écriture de son livre. Elle montre aussi l'étendue remarquable de ses lectures (mythologie, ethnologie, folklore, littératures européennes modernes et médiévales, psychologie, philosophie, et textes religieux d'Occident et d'Orient) qu'il a intégrées dans sa première œuvre personnelle majeure.

Le livre a connu de nombreuses révisions entre sa première rédaction en 1944 (il était alors intitulé *Comment lire un mythe*) et sa version publiée par la Fondation Bollingen en 1949. Une lettre conservée aux Opus Archives, adressée à Henry Morton Robinson, ami de Campbell, indique que ce dernier avait d'abord envisagé de citer moins de sources en s'appuyant essentiellement sur les treize volumes de *The Mythology of All Races*, publié entre 1916 et 1932 sous la direction de Louis Gray et John MacCulloch. Malheureusement, l'éditeur Macmillan, qui avait acquis les droits de publication de l'œuvre et comptait sortir une nouvelle édition, refusa à Campbell le droit d'en faire des citations, l'obligeant de ce fait à partir en quête de nouvelles sources pour illustrer son propos.

Cette bibliographie référence toutes les œuvres citées dans cette troisième édition du *Héros*, à l'exception de quelques-unes de moindre importance. Elle inclut les ouvrages dont une citation significative est tirée, ceux qui sont cités plus d'une fois, et ceux qui ont eu une influence majeure sur la pensée de l'auteur. Les références des citations de seconde main (lorsque Campbell cite sa source « comme elle est citée dans » un autre ouvrage) ont été exclues, mais on a inclus les ouvrages dans lesquels Campbell les a trouvées mentionnées. Dans la seconde édition du livre, en 1968, Campbell a tiré la plupart de ses citations de C.G. Jung des *Collected Works of C.G. Jung*, et celles de S. Freud de la *Standard Edition of the Collected Works of Sigmund Freud*.

La bibliographie qui suit est divisée en quatre sections. La première présente les ouvrages cités par Campbell et pour lesquels une édition particulière est identifiée. Sauf mention contraire, ces références ont été vérifiées soit dans les catalogues des bibliothèques soit grâce aux livres de la collection personnelle de Joseph Campbell, conservée aux Opus Archives. {Pour la commodité du lecteur francophone, on a substitué aux références originales celles d'une édition correspondante en français, lorsqu'il en existe une. – NdT}

La deuxième section recense les articles de périodiques cités dans le livre. La plupart d'entre eux n'ont pas été vérifiés.

Du fait qu'il n'est guère aisé de présenter par ordre alphabétique les écrits religieux canoniques, ceux-ci constituent la troisième section, organisée en fonction des diverses traditions religieuses. On y trouve les textes sacrés cités par Campbell. Les œuvres ont été classées par confession ou tradition. Comme Campbell cite des sources datant d'un demi-siècle, j'ai ajouté les formes modernes des titres utilisés dans *Collected Works of Joseph Campbell*, ainsi que ceux que l'on trouve dans le catalogue de la Bibliothèque du Congrès, s'ils diffèrent ; j'ai également indiqué, le cas échéant, si des éditions ou traductions plus récentes étaient disponibles.

Pour certaines œuvres littéraires ou religieuses très connues, Campbell a parfois cité le texte sans préciser l'édition. J'ai relevé ces cas à part dans la quatrième section. Mes remarques apparaissent entre crochets avec les initiales R.B.

Richard Buchen, *Bibliothécaire spécialisé, Collection Joseph Campbell, Opus Archives and Research Center, campus de l'Institut universitaire Pacifica, Santa Barbara, Californie.*

BIBLIOGRAPHIE

Anderson, Johannes C. *Maori Life in Ao-Tea.* Christchurch, [Nouvelle-Zélande] : s.d.

Apulée. *L'Âne d'or ou les Métamorphoses.* Paris : Gallimard, coll. « Folio classique », 2004.

Aristote. *Poétique.* Paris : Le Livre de Poche, 1990.

Arnold, Thomas Walker, et Alfred Guillaume (éd.). *The Legacy of Islam.* Oxford : The Clarendon Press, 1931.

Bain, F.W. *A Digit of the Moon and Other Love Stories from the Hindoo.* New York and Londres : G.P. Putnam's Sons, 1910.

Bastian, Adolf. *Ethnische Elementargedanken in der Lehre vom Menschen.* Berlin : Weidmann, 1895.

Bédier, Joseph. *Les Légendes épiques : Recherches sur la formation des chansons de geste.* 3e éd. Paris : H. Champion, 1926.

Bellows, Henry Adams (éd.). *The Poetic Edda,* Scandinavian Classics, 21/22. New York : The American-Scandinavian Foundation, 1913. {*L'Edda poétique.* Traduit et commenté par Régis Boyer. Paris : Fayard, 1992.}

Bhagavad Gita. Traduit par Alain Porte. Paris : Arléa, 2004.

Boas, Franz. *The Mind of Primitive Man.* New York : Macmillan, 1911.

———. *Race, Language and Culture.* New York : Macmillan, 1940.

Breasted, James Henry. *Development of Religion and Thought in Ancient Egypt.* New York : Charles Scribner's Sons, 1912.

Brhadaranyaka Upanisad : *The Brihadaranyaka Upanishad : With the Commentary of Shankaracharya.* Traduit par Swami Madhavananda, avec une introduction de S. Kuppuswami Shastri. Mayavati : Advaita Ashrama, [1934 ?].

Bryan, William Frank, et Germaine Dempster. *Sources and Analogues of Chaucer's « Canterbury Tales ».* Chicago : University of Chicago Press, 1941.

Budge, E.A. Wallis (éd.). *The Gods of the Egyptians*. Londres : Mechuen, 1904.

———. *The Papyrus of Ani*. Traduit par E.A. Wallis Budge. New York : Putnam, 1913.

Burlingame, Eugene Watson (éd.). *Buddhist Parables*. New Haven : Yale University Press, 1921.

Callaway, Henry. *Nursery Tales, Traditions, and Histories of the Zulus, In Their Own Words, with a Translation into English, and Notes by Canon Callaway*. Springvale, Natal : J.A. Blair ; Londres : Trübner, 1868.

Campbell, Joseph. « Folkloristic Commentary », *Grimm's Fairy Tales*, by Jacob and Wilhelm Grimm, p. 833-864. New York : Pantheon, 1944.

Chavannes, Édouard (trad.). *Les Mémoires historiques de Se-Ma-Ts'ien*. Paris : E. Leroux, 1895 (rééd. Maisonneuve, 1969).

Codrington, R.H. *The Melanesians : Studies in Their Anthropology and Folk-Lore*. Oxford : Clarendon Press, 1891.

Collocott, E.E.V. *Tales and Poems of Tonga*. Bernice P. Bishop Museum Bulletin 46. Honolulu (Hawaï) : The Museum, 1928.

Coomaraswamy, Ananda Kentish. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel dans la perspective indienne*, Milan, Archè, 1985.

———. *La Danse de Çiva : Quatorze essais sur l'Inde*. Paris : L'Harmattan, 2000.

———. *Hindouisme et Bouddhisme*. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1995.

———. *La Pensée de Gotama, le Bouddha*. Grez-sur-Loing : Pardès, 1987.

Le Coran. Traduit par Denise Masson. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

Curtin, Jeremiah. *Myths and Folk-lore of Ireland*. Boston : Little, Brown, 1890.

Dante Alighieri. *La Divine Comédie*. Édition bilingue. Paris : La Différence, 2009.

Dimnet, Ernest. *The Art of Thinking*. New York : Simon and Schuster, 1929.

Edda poétique. Voir Bellows, Henry Adams.

Edda prosaïque. Voir Sturluson, Snorri.

Eddington, Arthur Stanley. *La Nature du monde physique*. Paris : Payot, 1929.

Edwards, Jonathan. *Sinners in the Hands of an Angry God : A Sermon Preached at Enfield, July 8th*. 2e éd. Boston, 1742.

Église catholique. Missel quotidien, de Dom Gaspar Lefebvre. Bruges (Belgique) : Abbaye de Saint-André, [1943 ?].

Eliot, T.S. « The Waste Land (1922) » (« La Terre vaine »), in *La Terre vaine et autres poèmes*. Édition bilingue. Traduit par Pierre Leyris. Paris : Seuil, coll. « Points poésie », 2006.

Evans-Wentz, W.Y. (éd.). *Le Yoga tibétain et les doctrines secrètes ou Les Sept Livres de la sagesse du grand sentier, suivant la traduction du lama Kasi Dawa Samdup*. Paris : Maisonneuve, 1976.

——— (éd.). *Milarepa ou Jetsun-Kahbum. Vie de Jetsun Milarepa*. Paris : A. Maisonneuve, 1955.

Firdousi. *Shah Nameh, Le Livre des rois*. Traduit par Jules Mohl. Paris : Maisonneuve, 1977 (rééd. Adamant Corporation, 2003).

Fletcher, Alice vers *The Hako : A Pawnee Ceremony*. Bureau of American Ethnology Annual Report, Washington, D.C. : Government Printing Office, 1904.

Flügel, J.C. *The Psycho-Analytic Study of the Family*. 4e éd. The International Psycho-Analytical Library, nº 3. Londres : L. and Virginia Woolf, the Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, 1931.

Fosdick, Harry Emerson, *As I See Religion*. New York, Londres : Harper & Brothers, 1931.

Frazer, James George. *Le Rameau d'or* (1911-1915). 4 vol. Paris : Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1981-1984.

Freud, Sigmund. « Au-delà du principe de plaisir » (1920) in *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2004.

———. *L'Avenir d'une illusion* (1927). Paris : PUF, 2004.

———. *L'Interprétation des rêves* (1900). Paris : PUF, 2005.

———. *Introduction à la psychanalyse* (1917). Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2004.

———. *Moïse et le monothéisme* (1939), in *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1993.

———. *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901). Paris : Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2004.

———. *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905). Paris : Gallimard, collection « Folio », 1989.

Frobenius, Leo, *Das unbekannte Afrika : Aufhellung der Schicksale eines Erdteils.* Veröffentlichung des Forschungsinstitutes für Kulturmorphologie. Munich : Oskar Beck, 1913.

———. *Und Afrika sprach.* Berlin : Vita, 1912.

———. *Das Zeitalter des Sonnengottes.* Berlin : G. Reimer, 1904.

Frobenius, Leo, et Douglas Claughton Fox. *African Genesis.* New York : Stackpole Sons, 1937.

Gennep, Arnold Van. *Les Rites de passage.* Paris : É. Nourry, 1909 (rééd. 1981).

Giles, Herbert Allen. *A Chinese Biographical Dictionary.* Londres : B. Quaritch ; Shanghai : Kelly & Walsh, 1898.

Ginsburg, Christian D. *The Kabbalah : Its Doctrines, Development, and Literature.* Londres : G. Routledge & Sons, 1920.

Ginzberg, Louis. *La Légende des Juifs* (1909). 6 vol. Paris : Éditions du Cerf, 1997-2006.

Gray, Louis H., et J.A. MacCulloch (éd.). *The Mythology of All Races.* 13 vol. Boston : Archaeological Institute of America ; Marshall Jones Company, 1916-1932.
Contenu :
I. Grecque et romaine, par William Sherwood Fox. 1916.
II. Eddique, par J.A. MacCulloch. 1930.
III. Celtique, par J.A. MacCulloch ; slave, par Jan Máchal. 1918.
IV. Finno-ougrienne, sibérienne, par Uno Holmberg. 1927.

V. Sémitique, par S.H. Langdon. 1931.
VI. Indienne, par A.B. Keith ; iranienne, par A.J. Carnvy. 1917.
VII. Arménienne, par M.H. Ananikian ; africaine, par Alice Werner. 1925.
VIII. Chinoise, par J.C. Ferguson ; japonaise, par Masaharu Anesaki. 1928.
IX. Océanienne, par R.B. Dixon. 1916.
X. Nord-américaine, par H.B. Alexander. 1916.
XI. Latino-américaine, par H.B. Alexander. 1920.
XII. Égyptienne, par W.M. Müller ; indochinoise, par J.G. Scott. 1918.
XIII. Index des volumes I à XII. 1932.

Grey, George. *Polynesian Mythology and Ancient Traditional History of the New Zealand Race, as Furnished by Their Priests and Chiefs*. Londres : J. Murray, 1855.

Grimm, Jacob, et Wilhelm Grimm. *Les Contes pour les enfants et la maison des frères Grimm*. Traduit par Natacha Rimasson-Fertin. Paris : José Corti, 2009.

Grinnell, George Bird. *Blackfoot Lodge Tales : the Story of a Prairie People*. New York : Scribner, 1892.

Guest, Charlotte. *Voir : Mabinogion*.

Gutmann, Bruno. *Volksbuch der Wadschagga : Sagen, Märchen, Fabeln und Schwänke den Dschagganegern nacherzählt*. Leipzig : Verlag der Evang.-Luth. Mission, 1914.

Harrison, Jane Ellen. *Prolegomena to the Study of Greek Religion*. 3e éd. Cambridge : Cambridge University Press, 1922.

———. *Themis : A Study of the Social Origins of Greek Religion*. 2e éd. revue. Londres : Cambridge University Press, 1927.

Harva, Uno. *Der Baum des Lebens*. Suomalaisen Tiedeakatemian Toimituksia, Annales ; Sarja B, Nide 16, 3. Helsinki : Suomalainen Tiedeakatemia, 1923.

———. *Les Représentations religieuses des peuples altaïques* (1938). Paris : Gallimard, coll. « l'Espèce humaine », 1959.

Hastings, James (éd.). *Encyclopaedia of Religion and Ethics*. 13 vol. New York : Charles Scribner's Sons, 1928.

Hearn, Lafcadio. *Le Japon* (1904). Paris : Mercure de France, 1993.

Hirth, Friedrich. *The Ancient History of China to the End of the Chou Dynasty*. New York : The Columbia University Press, 1908.

Holmberg, Uno. *Voir : Harva, Uno.*

Homère. *Odyssée*. Traduit par Victor Bérard. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 2000.

Hull, Eleanor. *The Cuchullin Saga in Irish Literature : Being a Collection of Stories Relating to the Hero Cuchullin*. Londres : D. Nutt, 1898.

Hume, Robert Ernest (éd.). *The Thirteen Principal Upanishads, Translated from the Sanskrit with an Outline of the Philosophy of the Upanishads*. 2e éd. Londres ; New York : Oxford University Press, 1931. {*Les Upanishads*. Traduit par Gilles Farcet. Paris : Altess, 1999.}

Jeffers, Robinson. *The Roan Stallion... and Other Poems*. New York : Horace Liveright, 1925.

Jensen, Peter Christian Albrecht. *Assyrisch-Babylonische Mythen und Epen*. Kellinschriftliche Bibliothek Bd. VI, I. Berlin : Reuther & Reichard, 1900.

Ježower, Ignaz. *Das Buch der Träume*. Berlin : E. Rowohlt, 1928.

Johnson, Obed Simon. *A Study of Chinese Alchemy*. Shanghai, 1928.

Joyce, James. *Finnegans Wake*. Traduit par Philippe Lavergne. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1997.

———. *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Traduction de Ludmila Savitzky, revue par Jacques Aubert. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1992.

———. *Ulysse*, nouvelle traduction sous la direction de Jacques Aubert. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 2006.

Joyce, Thomas Athol. *Mexican Archaeology, an Introduction to the Archaeology of the Mexican and Mayan Civilizations of Pre-Spanish America*. Londres : P. L. Warner, 1914.

Jung, Carl Gustav. « Archétypes de l'inconscient collectif » (1934), in *Les Racines de la conscience*. Paris : Buchet/Chastel, 1971, p. 11-59.

———. *L'Énergetique psychique* (1928). Paris : Le Livre de Poche, 1996.

———. *The Integration of the Personality*. New York, Toronto : Farrar and Rinehart, 1939. Réédité, avec des révisions, dans le volume 9, 1re partie, des *Collected Works*.

———. *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* (1912), Genève, Georg, 1997.

———. *Psychologie et Alchimie* (1936). Paris : Buchet/Chastel, 2004.

———. Psychologie et religion (1938). Paris : Buchet/Chastel, 1994.

———. Types psychologiques (1921), Genève, Georg, 1997.

Kakuzo, Okakura. *Voir : Okakura, Kakuzo.*

Kalevala. Texte établi par Elias Lönnrot, traduit par Jean-Louis Perret. Paris : Honoré Champion, 2009.

Kalidasa. *Naissance de Kumara.* Traduit par Bernadette Tubini. Paris : Gallimard, 1958. (Sélection de textes : *Parvati ou l'Amour extrême.* Traduit par Christine Devin. Paris : Les Belles Lettres, 2005.)

Kato, Genchi. *What Is Shinto ?* Tourist Library 8. Tokyo : Maruzen Co., Ltd., 1935.

Kena Upanishad. *Kena-Upanishad, with Sanskrit Text, Paraphrase with Word-for-Word Literal Translation, English Rendering, and Comments.* Traduit par Sharvananda. Mylapore, Madras : Sri Ramakrishna Math, 1932. {Traduction française disponible sur Internet : http://www.les-108-upanishads.ch/kena.html}

Kimmins, Charles William. *Children's Dreams.* Londres : G. Allen & Unwin, 1937.

King, Jeff, Maud Oakes, et Joseph Campbell. *Where the Two Came to Their Father : A Navaho War Ceremonial.* 2e éd., Bollingen Series, 1. Princeton, NJ : Princeton University Press, 1969 (1re éd. 1943).

King, L.W. *Babylonian Religion and Mythology.* Books on Egypt and Chaldaea, vol. 4. Londres : K. Paul, Trench, Trübner & Co., 1899.

Kingsborough, Edward King. *Antiquities of Mexico : Comprising Fac-Similes of Ancient Mexican Paintings and Hieroglyphics…* 9 vol. Londres : R. Havell [etc.], 1831-1848.

Klein, Melanie. *La Psychanalyse des enfants.* Paris : PUF, Coll. « Quadrige Grands textes », 2009.

Knight, W.F. Jackson. *Cumaean Gates : A Reference of the Sixth Aeneid to the Initiation Pattern.* Oxford : B. Blackwell, 1936.

Kramer, Samuel Noah. *Sumerian Mythology : A Study of Spiritual and Literary Achievement in the Third Millennium B.C.* Memoirs of the American Philosophical Society, vol. XXI. Philadelphia : The American Philosophical Society, 1944.

Lang, Andrew. *Custom and Myth.* 2e éd. Londres : Longmans, Green, and Co., 1885.

Lao-tseu. *Tao-tö king*, in *Philosophes taoïstes*, t. I : Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lie-tseu. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980.

Layard, John. *Stone Men of Malekula.* Londres : Chatto & Windus, 1942.

Livre des Morts : *voir* Budge, E.A. Wallis, *The Papyrus of Ani.* {*Livre des morts des anciens Égyptiens.* Traduit et commenté par Grégoire Kolpaktchy. Paris : J'ai lu, 2009.}

Loomis, Gertrude Schoepperle. *Tristan and Isolt : A Study of the Sources of the Romance.* Francfort-sur-le-Main : J. Baer & Co., 1913.

Mabinogion. *Les Quatre Branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge.* Traduit par Pierre-Yves Lambert. Paris : Gallimard, coll. « L'Aube des peuples », 1993.

MacGowan, J. *The Imperial History of China.* 2e éd. Shanghai : American Presbyterian Mission Press, 1906.

Malory, Thomas. *Le Morte D'Arthur.* Édité et traduit par David F. Hult. Paris : Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2009.

Mather, Cotton. *The Wonders of the Invisible World : Observations as Well Historical as Theological Upon the Nature, the Number, and the Operations of the Devils...* Boston, 1693.

Mathers, S.L. MacGregor. *Kabbala Denudata, the Kabbalah Unveiled, Containing the Following Books of the Zohar. 1. The Book of Concealed Mystery. 2. The Greater Holy Assembly. 3. The Lesser Holy Assembly.* Londres : Kegan Paul, Trench, Trübner & Co, [1887 ?]

Matthews, Washington. *Navaho Legends.* Boston, New York : Published for the American Folk-Lore Society by Houghton, Mifflin and Company, 1897.

Meier, Joseph. *Mythen und Erzählungen der Küstenbewohner der Gazelle-Halbinsel (Neu-Pommern).* Münster i. W. : Aschendorff, 1909.

Menninger, Karl A. *Love Against Hate*. New York : Harcourt, 1942.

Les Mille et Une Nuits. Traduit par Antoine Galland. 3 vol. Paris : Flammarion, coll. « GF », 2004.

Morley, Sylvanus Griswold. *An Introduction to the Study of the Maya Hieroglyphs*. Bureau of American Ethnology Bulletin 57. Washington : Government Printing Office, 1915. {Sur ce sujet, on pourra consulter cette autre introduction à l'écriture maya : http://www.helsinki.fi/hum/ibero/lam/opetusold/2006sl_maya_hieroglyphs_french.pdf}

Müller, F. Max (éd.). *Buddhist Mahâyâna Texts*, *The Sacred Books of the East*, vol. 49. Oxford : Clarendon Press, 1894.
Contenu : 1. The Buddha-karita of Asvaghosha. Traduit du sanscrit par E. B. Cowell. – 2. The larger Sukhâvatâ-vyâha, the smaller Sukhâvati-vyûha, the Vagrakkedikâ, the larger Pragñâ-pâramitâ-hridaya sutra, the smaller Pragñâ-pâramitâ-hridaya sutra. Traduit par F. Max Müller. The Amitâyur-dhyâna sutra. Traduit par J. Takakusu.

——— (éd.). *The Dhammapada*. Traduit par Max Müller. *The Sacred Books of the East*, vol. 10. Oxford : Clarendon Press, 1881.

Nelson, Ansgar. *Voir : Reinhold, Hans Ansgar*.

Nivedita, et Ananda Kentish Coomaraswamy. *Myths of the Hindus & Buddhists*. New York : Henry Holt, 1914.

O'Grady, Standish Hayes (éd. et trad.), *Silva Gadelica (I.-XXXI.) : A Collection of Tales in Irish with Extracts Illustrating Persons and Places*. Londres : Williams and Norgate, 1892.

Okakura, Kakuzo. *Le Livre du thé*. Paris : Picquier, 2006.

Opler, Morris Edward. *Myths and Tales of the Jicarilla Apache Indians*. Memoirs of the American Folk-Lore Society, vol. XXXI. New York : American Folk-Lore Society, 1938. {Du même auteur, on pourra consulter en français : *Mythes et contes des apaches chiricahuas*, Monaco, Éditions du Rocher, 1998.}

Ovide. *Les Métamorphoses*. Traduit par Jean-Pierre Néraudeau. Paris : Gallimard, coll. « Folio classique », 1992.

Pallis, Marco. *Cimes et Lamas*. Paris : Kailash, 1997.

Parsons, Elsie Clews. *Tewa Tales*. Memoirs of the American Folk-Lore

Society, vol. XIX. New York : American Folk-Lore Society, 1926.

Peake, Harold, et H.J. Fleure. *Merchant Venturers in Bronze*. New Haven : Yale University Press, 1931.

———. *The Way of the Sea*. New Haven : Yale University Press, 1929.

Perry, W.J. *The Children of the Sun*. Londres : Methuen & Co., 1923.

Phillips, Robert. *American Government and Its Problems*. Édition revue. Boston, New York : Houghton Mifflin Company, 1941.

Pierce, Frederick. *Dreams and Personality : A Study of Our Dual Lives*. New York, Londres : D. Appleton and company, 1931.

Pinkerton, John. *A General Collection of the Best and Most Interesting Voyages and Travels in All Parts of the World*. 17 vols. Londres : Longman, Hurst, Rees, 1808. Une source majeure pour les mythes de Laponie et de Sibérie.

Polack, J.S. *Manners and Customs of the New Zealanders : With Notes Corroborative of Their Habits, Usages, etc.* Londres : J. Madden, 1840.

Ramakrishna. *Les Entretiens de Ramakrishna*. Paris : Éditions du Cerf, 1996.

Rank, Otto. *L'Art et l'Artiste : créativité et développement de la personnalité*. Paris : Payot, 1983.

———. *Le Mythe de la naissance du héros, essai d'une interprétation psychanalytique du mythe* (1909), suivi de *La Légende de Lohengrin*. Paris : Payot, 2000.

Reinhold, Hans Ansgar (éd.). *The Soul Afire : Revelations of the Mystics*. [New York] : Pantheon books, 1944.

Roheim, Géza. *Héros phalliques et symboles maternels dans la mythologie australienne*. Paris : Gallimard, 1970.

———. *Origine et fonction de la culture* (1942). Paris : Gallimard, 1972.

———. *War, Crime and the Covenant*. Journal of Clinical Psychopathology Monograph Series, 1. Monticello, N.Y. : Medical Journal Press, 1945.

Rossetti, Dante Gabriel. *Dante and His Circle : With the Italian Poets Preceding Him (1100-1200-1300). A Collection of Lyrics, ed. and tr. in the Original Metres*. Londres : Ellis and White, 1874.

Sadananda. *Vedantasara of Sadananda with Introduction, Text, English Translation and Comments by Swami Nikhilananda.* Mayavati : Advaita Ashrama, 1931.

Sahagún, Bernardino de. *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne.* Paris : La Découverte, 1981.

Shankaracharya. *Vivekachudamani* (« Le plus beau fleuron de la discrimination »), *in* Râmana Maharshi, *Œuvres réunies*, Éditions traditionnelles, 1988, p. 235-306.

Schoepperle, Gertrude. *Voir : Loomis, Gertrude Schoepperle.*

Schultze, Leonhard. *Aus Namaland und Kalahari. Bericht an die Kgl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin über eine Forschungsreise im westlichen und zentralen Südafrika, ausgeführt in den Jahren 1903-1905.* Iéna : G. Fischer, 1907.

Scott, David Clement Ruffelle. *A Cyclopaedic Dictionary of the Mang'anja Language Spoken in British Central Africa.* Edimbourg : The Foreign Mission Committee of the Church of Scotland, 1892.

Shrichakrasambhara Tantra : A Buddhist Tantra, édité par John Woodroffe. Traduit par par Kazi Dawa-Samdup. Tantrik Texts, vol. 7. Londres : Luzac & Co., 1919.

Spencer, Baldwin, et Francis James Gillen. *The Arunta : A Study of a Stone Age People.* 2 vol. Londres : Macmillan, 1927.

———. *The Native Tribes of Central Australia.* Londres : Macmillan, 1899.

Spengler, Oswald. *Le Déclin de l'Occident.* Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1948.

Stekel, Wilhelm. *Fortschritte und Technik der Traumdeutung.* Vienne, 1935.

———. *Die Sprache des Traumes : Eine Darstellung der Symbolik und Deutung des Traumes in ihren Beziehungen zur kranken und gesunden Seele.* Wiesbaden : J.F. Bergmann, 1911.

Stevenson, Sinclair (Mrs.). *The Heart of Jainism.* Londres ; New York : Humphrey Milford, Oxford University Press, 1915.

Stimson, J.F., Edwin G. Burrows, et Kenneth Pike Emory. *The Legends of Maui and Tahaki.* Bernice P. Bishop Museum Bulletin 127. Honolulu, Hawaii : The Museum, 1934.

Sturluson, Snorri. *L'Edda. Récits de mythologie nordique.* Traduit, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann. Paris : Gallimard, coll. « L'Aube des peuples », 1991.

Suzuki, Daisetz Teitaro. *Essais sur le bouddhisme zen – Séries I, II, III.* Paris : Albin Michel, 2003.

Taylor, Richard. *Te ika a Maui, or, New Zealand and its Inhabitants.* Londres, 1855.

Thompson, Stith. *Tales of the North American Indians.* Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1929.

Toynbee, Arnold Joseph. *L'Histoire.* Paris : Payot, coll. « Grande bibliothèque Payot », 1996.

Underhill, Evelyn. *Mysticisme : Étude sur la nature et le développement de la conscience spirituelle de l'homme* (1911). Le Tremblay (Eure) : Diffusion rosicrucienne, 2009.

Warner, W. Lloyd. *A Black Civilization : A Social Study of an Australian Tribe.* New York, Londres : Harper & Brothers, 1937.

Warren, Henry Clarke (éd.). *Buddhism in Translations.* Cambridge, Mass. : Harvard University, 1896.

Werner, Edward Theodore Chalmers. *A Dictionary of Chinese Mythology.* Shanghai : Kelly and Walsh, 1932.

White, John. *The Ancient History of the Maori, His Mythology and Traditions.* Wellington : G. Didsbury, 1887.

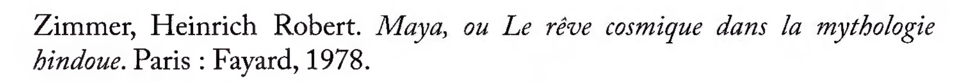
Wilhelm, Richard. *Contes chinois.* Grez-sur-Loing : Pardès, 1996.

Windisch, Wilhelm Oscar Ernst. *Die altirische Heldensage Táin bó Cúalnge. Nach dem Buch von Leinster…* Irische Texte, Extraband zu Serie I bis IV. Leipzig, 1905.

Wood, Clement. *Dreams : Their Meaning and Practical Application.* New York : Greenberg, 1931.

Woodroffe, John George. *Shakti and Shâkta.* 3e éd. Madras : Ganesh, 1929.

Young, Hugh. *Genital Abnormalities, Hermaphroditism and Related Adrenal Diseases.* Baltimore : Williams & Wilkins Company, 1937.



Zimmer, Heinrich Robert. *Maya, ou Le rêve cosmique dans la mythologie hindoue*. Paris : Fayard, 1978.

———. *Mythes et symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde*. Édité par Joseph Campbell. Paris : Payot, 1951.

———. *Le Roi et le Cadavre : les mythes essentiels pour la reconquête de l'intégrité humaine*. Paris : Fayard, 1978.

Zirus, Werner. *Ahasverus, der ewige Jude. Stoff- und Motivgeschichte der Deutschen Literatur*, 6. Berlin et Leipzig : W. de Gruyter & Co., 1930.

Articles

Capus, A. « Contes, chants et proverbes des Basumbua dans l'Afrique orientale », *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, vol. 3 (1897).

Chamberlain, B.H. « Ko-ji-ki : Records of Ancient Matters », *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. 10, Supplement (1883). (La copie qui se trouve aux Opus Archives est une réimpression, avec une pagination différente, faite par l'Asiatic Society of Japan en 1906.)

Coomaraswamy, Ananada Kentish. « Akimcanna : Self Naughting », *New Indian Antiquary*, vol. 3 (1940). (Réédité dans : *Coomaraswamy : Selected Papers, 2, Metaphysics*, Bollingen Series, 89, Princeton : Princeton University Press, 1977.)

———. « A Note on the Stick Fast Motif », *Journal of American Folklore*, vol. 57 (1944).

———. « On the One and Only Transmigrant », Supplément au *Journal of the American Oriental Society* (avril-juin 1944). (Réédité dans : *Coomaraswamy : Selected Papers, 2, Metaphysics*.)

———. « Symbolism of the Dome », *Indian Historical Quarterly*, vol. 14 (mars 1938).

Coomaraswamy, L. « The Perilous Bridge of Welfare », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 8 (1943). (De Doña Luisa Coomaraswamy, épouse d'Ananda Coomaraswamy, sous le nom « D.L. Coomaraswamy ».).

Emory, Kenneth. « The Tahitian Account of Creation by Mare », *Journal of the Polynesian Society*, vol. 47, n° 2 (June 1938).

———. « The Tuamotuan Creation Charts by Paiore », *Journal of the Polynesian Society*, 48, n° 1 (mars 1939), p. 1-29.

Espinosa, Aurelio. « A New Classification of the Fundamental Elements of the Tar-Baby Story on the Basis of Two Hundred and Sixty-Seven Versions », *Journal of American Folklore*, vol. 56 (1943).

———. « Notes on the Origin and History of the Tar-Baby Story », *Journal of American Folklore*, vol. 43 (1930).

Forke, Alfred. « Ko Hung der Philosoph und Alchimist », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 41, nos 1-2, (1932), p. 115-126.

Meissner, Bruno. « Ein altbabylonisches Fragment des Gilgamosepos », *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, vol. 7, n° 1 (1902).

Salmony, Alfred. « Die Rassenfrage in der Indienforschung », *Sozialistische Monatshefte*, vol. 8 (1926).

Stein, Leon. « Hassidic Music », *Chicago Jewish Forum*, vol. 2, no 1 (1943).



Textes canoniques et religieux

Hindouisme

Campbell n'était pas un traducteur de sanscrit expérimenté, mais il a travaillé en étroite collaboration avec trois chercheurs qui l'étaient. À l'époque de la rédaction du *Héros aux mille et un visages*, Campbell réalisait l'édition des travaux et notes de cours non encore publiés du sanscritiste récemment décédé Heinrich Zimmer (mort en 1943), et il entretenait une correspondance avec Ananda Kentish Coomaraswamy, conservateur du département asiatique du musée des Beaux-Arts de Boston. Il apporta également son concours à la traduction des Upanishads (comprenant le commentaire du grand philosophe védandiste Shankaracharya, vivant vers 800 apr. J.-C.) qu'effectuait Swami

Nikhilananda du Ramakrishna-Vivekananda Center de New York (New York : Harper, 1949-1959 ; réédité par Dover Publications en 2003).

Parmi d'autres traductions des Upanishads, on mentionnera celle de Robert Hume, *Thirteen Principal Upanishads* (édition revue, 1931 ; réédition, 1983), et celle de Sarvepalli Radhakrishnan, *The Principal Upanisads* (New York, 1953, réédition : Atlantic Highlands, NJ, 1992). {En français : *Les Upanishads.* Traduit par Gilles Farcet. Paris : Altess, 1999. Autre traduction, disponible sur Internet : http://www.les-108-upanishads.ch}

Aranyakas

Aitareya Âranyaka (Aitareyâranyaka). Le texte cité se trouve dans une note de bas de page attribuée à Ananda Kentish Coomaraswamy, p. 48 de *The King and the Corpse* (*Le Roi et le Cadavre*) de Heinrich Zimmer.

Brahmanas

Jaiminiya Upanishad Brahmana (*Jaiminîyabrâhmana Upanisadbrâhmana*). Ce Brahmana est lié au Jaiminîyabrâhmana. Citations tirées d'une source inconnue. [Une version différente du texte et de la traduction, œuvre de Hans Oertel, « The Jaiminîya or Talavakâra Upanisad Brâhmana » (*Journal of the American Oriental Society*, vol. 16, no 1, 1894) se trouve dans la bibliothèque de Campbell et était citée par Zimmer dans une conférence donnée lors de l'Eranos Tagung de 1938. – R.B.]

Mahabharata

Bhagavad Gita (*Bhagavadgîtâ*). Citations tirées de *The Bhagavad Gita*, traduit par Swami Nikhilananda (New York, 1944). {*Bhagavad-Gîtâ.* Traduit par Alain Porte. Paris : Arléa, 2004.}

Purana

La plupart des citations sont tirées de *Myths and Symbols in Indian Art and Civilization*, de Heinrich Zimmer. {*Mythes et symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde.* Édité par Joseph Campbell. Paris : Payot, 1951.}

Upanishads

Brihadaranyaka Upanishad (*Brhadaranyakopanisad*). Citations tirées de *The Brihadaranyaka Upanishad,* traduit par Swami Madhavananda (Mayavati : Advaita Ashrama, [1934 ?]).

Chandogya Upanishad (*Chândogyopanisad*). Citations tirées de : Robert Ernest Hume (éd. et trad.), *Thirteen Principal Upanishads* (Oxford University Press, 1931).

Katha Upanishad (*Kathopanisad*). Citations tirées du livre de Hume.

Kaushitaki Upanishad (*Kausîtakibrâmanopanisad*). *Idem*. Il y a peu d'autres traductions de ce texte.

Kena Upanishad (*Kenopanisad*). Citations tirées de *Kena-Upanishad*, traduit par Swami Sharvananda (Mylapore, Madras : Sri Ramakrishna Math, 1932).

Mandukya Upanishad (*Mândûkyopanisad*). Citations tirées du livre de Hume.

Mundaka Upanishad (*Mundakopanisad*). Citations tirées du livre de Hume.

Taittiriya Upanishad (*Taittirîyopanisad*). Citations tirées du livre de Hume.

Bouddhisme

Jataka (Vies du Bouddha)

Citations tirées de : Henry Clark Warren (éd.), *Buddhism in Translations* ; et Eugene Watson Burlingame, *Buddhist Parables.*

Sutras

[Les sutras du mahayana sont traduits du sanscrit. Beaucoup de traductions sont disponibles ; la plupart s'appuient toutefois sur des textes chinois, qui diffèrent quelque peu des versions originales sanscrites. Le Dhammapada est traduit du pali. – R.B.]

Amitayur-Dhyana Sutra (*Amitâyurdhyânasûtra*). Citations tirées de : Max Müller (éd.), *Buddhist Mahâyâna Texts.*

Dhammapada. Citations tirées de : Max Müller (éd and trad.), *The Dhammapada* (Oxford : Clarendon Press, 1881. Réédition revue : Woodstock, Vermont, 2002). {*Les Dits du Bouddha : Le Dhammapada*. Paris : Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 2004.}

Grand Sukhavati-Vyuha (*Sukhâvatîvyûha* (Grand)). Citations tirées de : Max Müller (éd.), *Buddhist Mahâyâna Texts.*

Petit Prajñaparamita-Hridaya Sutra (*Hrdaya*). Citations tirées de : Max Müller (éd.), *Buddhist Mahâyâna Texts.*

Prajñaparamita-hridaya sutra (*Hrdaya*, ou *Sutra du Cœur*). Citations tirées de : Max Müller (éd.), *Buddhist Mahâyâna Texts.*

Vajracchedika (« le fendoir du diamant ») (*Vajracchedikâ*, également appelé « Sutra du Diamant »). Citations tirées de : Max Müller (éd.), *Buddhist Mahâyâna Texts.* Une traduction plus récente d'Edward Conze a été publiée dans *Buddhist Wisdom : Containing the Diamond Sutra and the Heart Sutra* (New York, 2001). {*Le Soutra du Diamant.* Paris : Fayard, coll. « Trésors du bouddhisme », 2001.}

Tantras

Chakrasamvâra Tantra (*Cakrasamvâratantra*). Citations tirées de : *Shrichakrasambhara Tantra : A Buddhist Tantra*, édité par John Woodroffe. Traduit par par Kazi Dawa-Samdup. (Londres, 1919 ; réédition : New Delhi, 1987.)

Taoïsme

Tao Te king. (*Tao-tö king*, parfois appelé *Lao-tseu* ou (selon la transcription pinyin) *Laozi*, du nom de son auteur). Citations attribuées à : *Laotzu's Tao and Wu Wei*, traduit par Dwight Goddard. (New York, 1919). {Lao-tseu. *Tao-tö king*, in *Philosophes taoïstes*, t. I : Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lie-tseu. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980.}

Judaïsme

Midrash Rabbah, commentaire de la Genèse (*Midrash Rabbah*, Genèse). La source utilisée par Campbell est incertaine. Il existe une traduction récente de Jacob Neusner, *Genesis Rabbah : the Judaic Commentary to the Book of Genesis* (Atlanta, 1985). {*Midrash Rabba sur la Genèse*. T. 1 et 2, Paris : Verdier, 1990 ; t. 3 et 4, Paris : Objectif Transmission, 2007.}

Zohar. Citations tirées de : C.G. Ginsburg, *The Kabbalah, its Doctrines, Development, and Literature* (Londres, 1920) ; ainsi que de : MacGregor Mathers, *Kabbala Denudata, the Kabbalah Unveiled*, dont la versification diffère de la version standard. {En français, on pourra consulter : *Zohar*. Paris :

Verdier, 1990-1994 ; ou *Le Zohar, Le Livre de la Splendeur*, extraits traduits et présentés par Gershom Scholem. Paris : Seuil, coll. « Point Sagesse », 1980.}

Christianisme

Bible. Campbell utilise le texte de la *King James version*.

Évangile de Pseudo-Matthieu. Édition incertaine.

Missel quotidien catholique. Probablement *Saint Andrew Daily Missal, by Dom Gaspar Lefebvre O.S.B. of the Abbey of St. André* (Bruges, Belgique : Abbaye de Saint-André ; Saint Paul, Minnesota : E.M. Lohmann Co., [1943 ?])

Missel romain. Édition incertaine.

Islam

Le Coran. Les citations correspondent au texte de *The Holy Qur-An : Text, Translation and Commentary*. Traduit par Abdullah Yusuf Ali (New York, [1946 ?]).

Œuvres citées sans mention d'édition

Anthologia Graeca ad Fidem Codices, vol. II.

Apollonios de Rhodes (Apollonius Rhodius). *Les Argonautiques*.

Blake, William. *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*.

Carlyle, Thomas. *On Heroes, Hero Worship, and the Heroic in History*. {Traduction française : *Les Héros*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1998.}

Épiphane. *Adversus Haereses* (*Contre les hérésies*) (citation de l'Évangile apocryphe d'Ève).

Euripide. *Les Bacchantes*.

Flaubert, Gustave. *La Tentation de saint Antoine*.

Gesta Romanorum.

Conte de Grimm. « Le Roi Grenouille. » [Les citations que fait Campbell de cette histoire ne correspondent ni au texte de l'édition Panthéon de 1944, ni à la traduction plus ancienne de Hunt. Il est possible qu'il ait lui-même traduit le texte à partir d'une édition allemande. – R.B.]

Héraclite (fragments).

Hésiode. *Théogonie.*

Irving, Washington. « Rip van Winkle », in *The Sketch Book* (*Le Livre d'esquisses* ou *Choix d'esquisses*, selon les traductions).

Jeffers, Robinson. *Cawdor*, copyright 1928.

Kant, Immanuel. *Critique de la raison pure.*

Longfellow, Henry Wadsworth. *Chant de Hiawatha.*

Martial. *Épigrammes.*

Nietzsche, Friedrich. *Ainsi parlait Zarathoustra.*

Platon. *Le Banquet.*

Plutarque. « Thémistocle. »

Rumi. *Mathnawi.*

Shakespeare. *Hamlet.*

Sophocle. *Œdipe à Colone.*

_______. *Œdipe Roi.*

Thomas d'Aquin. *Summa contra Gentiles* (*Somme contre les gentils*).

Thompson, Francis. *Le Limier céleste* (*The Hound of Heaven*).

Virgile. *L'Énéide.*

Voragine, Jacques de. *La Légende dorée.* Aucune édition n'est indiquée pour cette anthologie de vies de saints qui eut une grande influence sur la culture médiévale, mais Campbell possédait une édition française de 1925, *La Légende dorée... traduite du latin... par Teodor de Wyzewa* (Paris : Perrin, 1925).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Musée d'archéologie et d'anthropologie de l'université de Pennsylvanie, Philadelphie.

PAGE 38 FIGURE 7. *Bouddha Sakyamuni sous l'Arbre de Bodhi* (schiste sculpté, Inde, vers fin IXe ou début Xe s. av. J.-C.). Collection d'art asiatique de Mr. et Mrs. John D. Rockefeller III. © The Asia Society.

PAGE 46 FIGURE 8. *Yggdrasil, l'Arbre-Monde* (gravure, Scandinavie, début XIXe s.). Richard Folkard, *Plant Lore, Legends and Lyrics* (vers 1844), d'après Finnur Magnusson, « The World Tree of the Edda », *Eddalàeren og dens Oprindelse*, liv. III (1825).

PAGE 49 FIGURE 9. *Omphalos* (phiale thrace en or, Bulgarie, IVe-IIIe s. av. J.-C.). Élément du « Trésor d'or de Panagurichté ». Musée archéologique, Plovdiv, Bulgarie. © Erich Lessing/Art Resource, NY.

PAGE 52 FIGURE 10. *Psyché entrant dans le jardin de Cupidon* (huile sur toile, Grande-Bretagne, 1903). John William Waterhouse (1849-1917). © Harris Museum and Art Gallery, Preston, Lancashire (GB). The Bridgeman Art Library.

PAGE 55 FIGURE 11. *Sous la forme d'un taureau, Apis transporte aux Enfers le défunt devenu Osiris* (bois sculpté, Égypte, vers 700-650 av. J.-C.). Détail d'un sarcophage égyptien du British Museum. [Dans la première édition de ce livre, Campbell suivait l'opinion de Budge en identifiant, à tort, le taureau à Osiris. Apis était le fils d'Athor et protégeait le nouveau défunt durant son voyage vers l'au-delà. Selon Diana Brown, de l'université d'Édimbourg, « les images du haut symbolisent l'unification des Deux Terres – le lotus pour la Haute-Égypte et le papyrus pour la Basse-Égypte. Les lignes ondulées du bas, sur lesquelles se tient le taureau, représentent l'eau. Dans l'Égypte ancienne, on pensait que le ciel (Nout) était une surface liquide. Donc le taureau Apis porte la représentation d'Osiris vers le ciel. Le taureau est identifié à la force créatrice et régénératrice par laquelle le défunt est transformé en Osiris, être surnaturel ». – NdE] E.A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, Londres : Philip Lee Warner ; New York : G.P. Putnam's Sons, 1911, vol. I, p. 13.

PAGE 57 FIGURE 12. *Isis, sous la forme d'un faucon, rejoint Osiris dans le monde des Morts* (pierre sculptée, Égypte ptolémaïque, vers Ier s.). C'est l'instant de la conception d'Horus qui doit jouer un rôle important dans la résurrection de son père (cf. fig. 47). Relevé dans une série de bas-reliefs sur les murs du temple

tandis que sous les pieds des trois puissances « furieuses », en bas de l'image, se trouvent ceux qui sont encore torturés par le désir, le ressentiment et l'illusion. Dans les angles supérieurs, le Soleil et la Lune symbolisent le miracle du mariage, ou de l'identité, de l'éternité et du temps, du nirvana et du monde. Avec la permission du Musée américain d'Histoire naturelle, New York.

PAGE 138 FIGURE 33. *Kwan Yin, Boddhisattva Avalokiteshvara* (bois peint, Chine, xie-xiiie s.). Avec la permission du Metropolitan Museum of Art, New York.

PAGE 140 FIGURE 34. *Ancêtre androgyne* (bois sculpté, Mali, xxe s.). Sculpture en bois de la région de Bandiagara au Soudan français [Mali actuel – NdE]. Collection de Laura Harden, New York. Photo de Walker Evans, avec la permission du Museum of Modern Art, New York.

PAGE 149 FIGURE 35. *Bodhidharma* (peinture sur soie, Japon, xvie s.). Bodhidharma (mort vers 531), connu sous le nom de Daruma en japonais, est le fondateur indien du bouddhisme ch'an (zen), qu'il a introduit en Chine. Il aurait passé neuf ans assis en méditation dans une grotte, au point d'en perdre l'usage des bras et des jambes. L'influence du zen gagna le Japon au xiiie siècle. C'est depuis cette époque que les moines zen japonais pratiquent la peinture de portraits de Daruma au pinceau et à l'encre comme aide dans leur quête de l'Illumination *(satori)*. © The British Museum.

PAGE 151 FIGURE 36. *Cérémonie du thé : la « demeure de la vacance »* (photographie de Joseph Campbell, Japon, 1958). [Geisha et domestiques servant le thé, Tokyo, Japon. Campbell assista à cette cérémonie alors qu'il participait au Congrès international d'histoire des religions. – NdE] © Fondation Joseph Campbell.

PAGE 152 FIGURE 37. *Lingam-Yoni* (pierre sculptée, Vietnam, xixe s.). Trouvé au sanctuaire de Cat Tien, province de Lam Dong, Vietnam.

PAGE 153 FIGURE 38. *Kali sur Shiva* (gouache sur papier, Inde, datation incertaine). Collection privée.

PAGE 159 FIGURE 39. *Isis donnant de l'eau et du pain à l'âme* (Égypte, datation incertaine). E.A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection,* Londres : Philip Lee Warner ; New York : G. P. Putnam's Sons, 1911, vol. II, p. 134.

précédente se trouvent sur les faces opposées de la même amphore. L'effet de cette disposition est amusant et plein de vie. (Voir Furtwängler, Hauser et Reichhold, *op. cit.*, série III, Texte, p. 77, fig. 39.)

PAGE 179 FIGURE 46. *Keridwen sous la forme d'un lévrier poursuivant Gwion Bach sous la forme d'un lièvre* (lithographie, Grande-Bretagne, 1877). Lady Charlotte Guest, « Taliesin », *The Mabinogion*, 2e éd., 1877, vol. III, p. 493.

PAGE 185 FIGURE 47. *La résurrection d'Osiris* (pierre gravée, Égypte ptolémaïque, vers 282-145 av. J.-C.). Le dieu sort de l'œuf ; Isis, le faucon de la figure 12, le protège de son aile. Horus (le fils conçu au cours du mariage sacré de la figure 12) présente l'*ankh*, ou signe de vie, devant le visage de son père. Bas-relief de Philae. E.A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, Londres, Philip Lee Warner ; New York, G.P. Putnam's Sons, 1911, vol. II, p. 58.

PAGE 188 FIGURE 48 *Amaterasu sort de la caverne* (xylographie, Japon, 1860), Utagawa Kunisada (1785-1864). Victoria and Albert Museum, Londres. © Art Resource, NY.

PAGE 191 FIGURE 49. *Le retour* (relief de marbre, Italie/Grèce, vers ve siècle av. J.-C.). [Ce relief de marbre constitue le panneau arrière d'un siège découvert en 1887 dans un terrain qui dépendait autrefois de la villa Ludovisi – il est connu pour cette raison sous le nom de « Trône de Ludovisi ». Peut-être une œuvre grecque primitive. – NdE] Museo delle Terme, Rome. Photo extraite de : *Antike Denkmäler*, herausgegeben vom Kaiserlich Deutschen Archaeologischen Institut, Berlin : Georg Reimer, vol. II, 1908.

PAGE 193 FIGURE 50. *Le retour du Héros : Samson et les colonnes du Temple ; Résurrection du Christ ; Jonas* (gravure, Allemagne, 1471). Page de la *Biblia Pauperum* du xve s., édition allemande, 1471, montrant des préfigurations de l'histoire du Christ dans l'Ancien Testament. Cf. fig. 41. Édition de la Weimar Gesellschaft der Bibliophilen, 1906.

PAGE 204 FIGURE 51. *Krishna guide Arjuna sur le champ de bataille* (gouache sur carton, Inde, xviiie s.). Photo d'Iris Papadopoulos. Museum für Asiatische Kunst, Stätliche Museen zu Berlin, Berlin. Bildarchiv Preussischer Kulturbesitz/Art Resource, NY.

PAGE 208 FIGURE 52. *La déesse lionne cosmique portant le soleil* (estampe, Inde, xviiie s.). Avec la permission de la bibliothèque Pierpont Morgan, New York.

jumeaux incestueux restent à distance l'un de l'autre : c'est l'instant de la création du monde. F. Max Müller, *Egyptian Mythology, The Mythology of all Races*, vol. XII, Boston : Marshall Jones Co, 1918, p. 44.

PAGE 246 FIGURE 61. *Le meurtre d'Ymir* (lithographie, Danemark, 1845). Lorenz Frölich (1820-1908).

PAGE 249 FIGURE 62. *Monstre du chaos et du dieu du soleil* (relief d'albâtre, Assyrie, 885-860 av. J.-C.). Pan de mur du palais d'Assurnasirpal II (885-860 av. J.-C.), roi d'Assyrie, à Kalhu (actuelle Nimrud). Le dieu ici représenté est peut-être la divinité nationale, Assur, rôle auparavant dévolu à Mardouk de Babylone, et plus anciennement encore à Enlil, un dieu sumérien de l'orage. Photo d'une gravure extraite de : Austen Henry Layard, *Monuments of Nineveh*, Second Series, Londres : J. Murray, 1853. Le pan de mur original, actuellement conservé au British Museum, est si endommagé que les formes sont à peine discernables sur une photographie. Le style est le même que celui de la figure 42.

PAGE 253 FIGURE 63. *Khnemu façonne le fils du pharaon sur une roue de potier tandis que Thot fixe le cours de sa vie* (papyrus de l'époque ptolémaïque, Égypte, vers IIIe-Ier s. av. J.-C.). E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, Londres : Methuen and Co., 1904, vol. II, p. 50.

PAGE 254. FIGURE 64 *Edshu l'espiègle* (bois sculpté, cauris et cuir, Yoruba, Nigeria, XIXe s. – début XXe s.). Collection privée, Paul Freeman. The Bridgeman Art Library.

PAGE 256 FIGURE 65. *Tlazolteotl accouchant* (aplite sculptée et incrustée de grenat, Mexique aztèque, fin XVe – début XVIe s.). Photo, d'après Hamy, reproduite avec la permission du Musée américain d'Histoire naturelle, New York.

PAGE 258 FIGURE 66. *Nout (le Ciel) donne naissance au Soleil ; ses rayons tombent sur Hathor à l'horizon (l'Amour et la Vie)* (pierre gravée, Égypte ptolémaïque, vers Ier s. av. J.-C.). La sphère devant la bouche de la déesse représente le soleil du soir qui va être avalé pour renaître. [Élément de la chapelle dite « de la Nouvelle Année » dans le temple d'Hathor, à Dendérah, Égypte. Construit vers le Ier s. av. J.-C. – NdE] E.A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, London : Methuen and Co., 1904, vol. I, p. 101.

PAGE 263 FIGURE 67. *Le Roi-Lune et son peuple* (peinture préhistorique sur pierre, Zimbabwe, vers XVIe s. av. J.-C.). Peinture préhistorique sur pierre de Diana's Vow Farm, district de Rusapi, Rhodésie

palette. Hiérakonpolis, Kom el-Ahmar. Musée égyptien du Caire. Erich Lessing/Art Resource, NY.

PAGE 301 FIGURE 74. *Jeune dieu du maïs* (pierre sculptée maya, Honduras, vers 680-750). Fragment de pierre calcaire, trouvé sur le site de l'ancienne cité maya de Copan. Avec la permission du Musée américain d'Histoire naturelle, New York.

PAGE 304 FIGURE 75. *Œdipe s'arrachant les yeux* (détail ; pierre sculptée romaine, Italie, vers IIe-IIIe s.). Détail d'un relief se trouvant sur un mausolée romain conservé au Neumagen Rheinisches Landesmuseum de Trèves, Allemagne. Erich Lessing/Art Resource, NY.

PAGE 308 FIGURE 76. *Mort du Bouddha* (pierre sculptée, Inde, fin du Ve s.). Cavernes d'Ajanta, caverne 26 (Chaitya Hall), Maharashtra, Inde. Vanni/Art Resource, NY.

PAGE 311 FIGURE 77. *Automne* (masque funéraire) (bois peint inuit, Amérique du Nord, datation incertaine). Provient du district du fleuve Kuskokwim, au sud-ouest de l'Alaska. Avec la permission de l'American Indian Heye Foundation, New York.

PAGE 314 FIGURE 78. *Osiris, Juge des Morts* (papyrus, Égypte, vers 1275 av. J.-C.). Derrière le Dieu se tiennent les déesses Isis et Nephtys ; devant lui se trouve un lotus ou un lys sur lequel reposent ses petits-enfants, les quatre fils d'Horus. En dessous ou à côté de lui s'étend un lac d'eau sacrée, la source divine du Nil terrestre (dont l'origine première est dans les cieux). Le Dieu tient dans sa main gauche le fléau, ou le fouet, et dans la droite, la crosse ; la corniche au-dessus est décorée de vingt-huit uræus, chacun portant un disque. [D'après le *Papyrus Hunefer*, Thèbes, Égypte, XIXe dynastie, vers 1275 av. J.-C. – NdE] E.A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection,* Londres : Philip Lee Warner ; New York : G. P. Putnam's Sons, 1911, vol. I, p. 20.

PAGE 317 FIGURE 79. *Le serpent Kheti dans le Royaume des Morts fait dévorer par le Feu un ennemi d'Osiris* (albâtre gravé, Égypte, 1278 av. J.-C.). Les bras de la victime sont liés par-derrière. Sept dieux président au supplice. C'est un détail d'une scène qui représente la Barque Solaire traversant le Monde Souterrain à la huitième heure de la nuit. D'après le document dit *Livre des pylônes*. [Également connu sous le nom de *Livre des portes*. Cette image se trouve sur le sarcophage de Séti Ier. – NdE] E.A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians,* Londres : Methuen and Co., 1904, vol. I, p. 193.

INDEX

A

B

C

D

E

F

G

H

M

Q

R

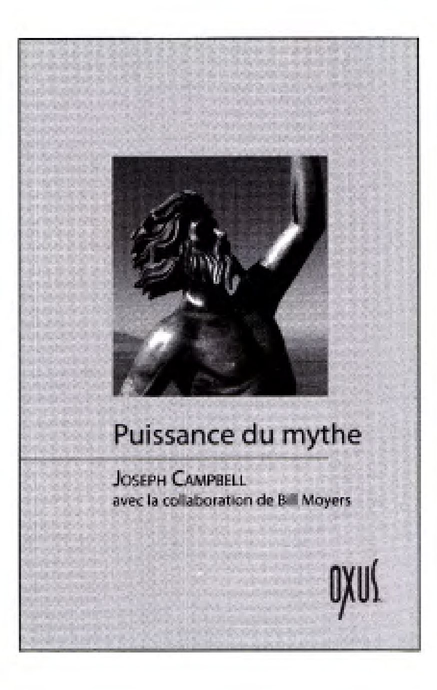
S

W

Y

Z

DU MÊME AUTEUR



Joseph CAMPBELL

avec la collaboration de Bill Moyers

Puissance du mythe

ISBN : 978-2-8489-8121-5
Format 15,5 x 24 cm - 288 pages

De Don Quichotte à Buffalo Bill, d'Icare à Luke Skywalker, le héros de *La guerre des étoiles*, les mythes sont éternels. Au-delà des religions et des frontières, ils sont l'expression de la sagesse des peuples.

Incrustés dans notre système de pensée comme « les tessons de poterie dans un site archéologique », ils interprètent les mystères de la vie.

Ils sont notre lien avec le passé, ils nous aident à comprendre le monde d'aujourd'hui et à nous comprendre nous-mêmes.

« Le mythe est le rêve de l'humanité, le rêve est le mythe de l'homme... »

Le Héros aux mille et un visages

Joseph Campbell

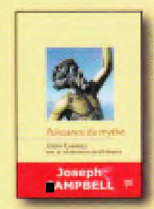
Depuis des millénaires, toutes les civilisations sur tous les continents se sont enrichies et ont perpétué de grands mythes et légendes issus de la nuit des temps. Peut-on les relier entre eux, trouver des sources communes et en dégager le sens profond ? C'est ce travail titanesque qu'a réalisé Joseph Campbell, reconnu aujourd'hui comme le plus grand spécialiste mondial du mythe. Dans cet essai, il expose et développe sa théorie du monomythe selon laquelle tous les mythes répondent aux mêmes schémas archétypaux.

En effet, le périple de presque tous les grands héros mythiques se déroule selon un enchainement bien déterminé : il commence par un « appel à l'aventure » poussant le héros à abandonner son pays et ses proches. Au cours de son voyage, il devra franchir un premier obstacle, souvent aidé d'un maître ou d'un guide spirituel, épreuve dont il sortira grandi. Se succéderont alors d'autres épreuves qu'il franchira victorieux, s'affranchissant graduellement de l'aide de son mentor, pour accomplir finalement l'objet de sa quête, atteindre une apothéose qui représentera symboliquement l'émancipation. Le héros retourne enfin au pays, complètement transformé par l'expérience initiatique de son épopée.

Joseph Campbell démontre que quasiment tous les héros mythiques, de quelque époque ou culture que ce soit, suivent dans les grandes lignes ce schéma. Les œuvres plus contemporaines ne font pas exception : Star Wars, tout comme Matrix ou le Seigneur des Anneaux, sont construits selon ce même archétype. Ce n'est pas un hasard si *Le Héros aux milles et un visages* est le livre de chevet des plus grands scénaristes et metteurs en scène.

Cette nouvelle édition est entièrement revue et enrichie, agrémentée de l'ensemble de l'iconographie de l'édition américaine.

Joseph Campbell *a enseigné près de quarante ans au Sarah Lawrence College (New York) où une chaire de mythologie comparative a été créée en son honneur. Ses livres ont influencé des millions de lecteurs.*



Oxus a également publié en 2009, ***La Puissance du mythe***, qui fut un best-seller dès sa parution aux États-Unis.

27 €

PIKTOS
GROUPE ÉDITORIAL
www.piktos.fr



publié avec le soutien du Conseil Régional Midi-Pyrénées

